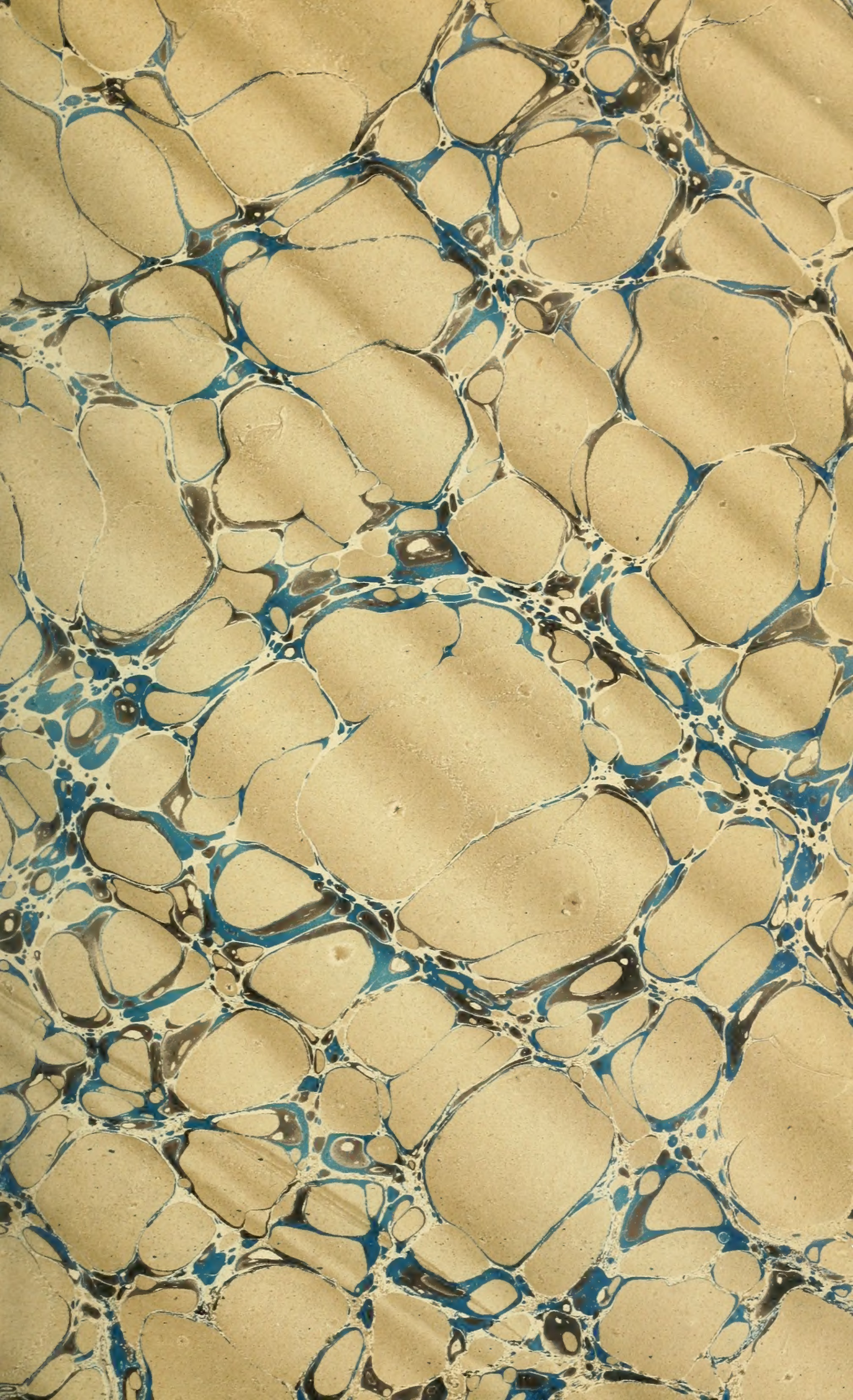

U d'/ of Ottawa
39003002822822



jasseul

CE

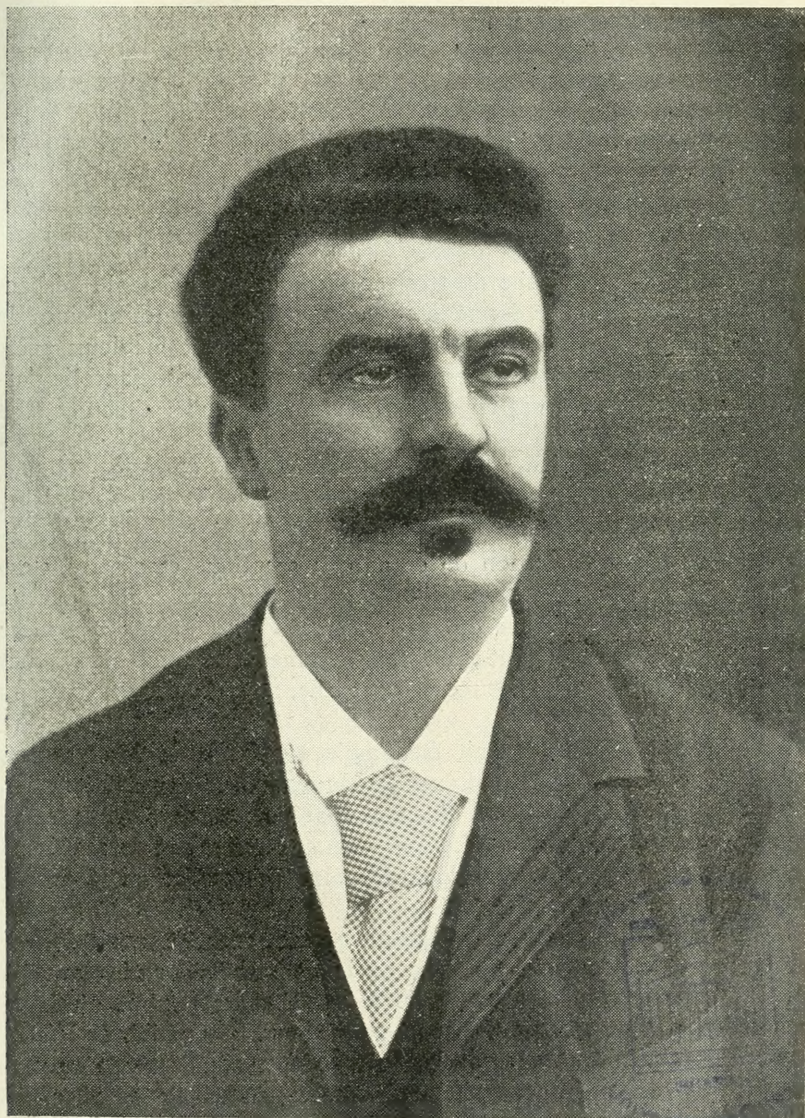


DEUXIÈME ANNÉE. — N° 41
15 Novembre 1910

Portraits d'Hier

Guy de Maupassant

Par Gabriel CLOUZET



Guy de Maupassant.

Phot NADAR.

Guy de Maupassant



UN DISCIPLE DE GUSTAVE FLAUBERT

« Ah ! qu'il est difficile de trouver un homme qui ait de l'espace dans la pensée, qui vous donne la sensation de ces grandes haleines du large qu'on respire sur les côtes de la mer ! » dit le vieux poète Norbert de Varenne à Georges Duroy, sur ce ton de mélancolie passionnée qu'ont les artistes en parlant des choses qu'ils aiment et des gens qu'ils admirent.

Dans la pensée de Guy de Maupassant, c'est de Gustave Flaubert qu'il s'agit. Toute sa vie, l'auteur de *Bel Ami* porta la tristesse de cette lumière disparue. « Il m'avait pris le cœur d'une façon inexprimable », disait-il. Et l'affection de ce garçon sceptique et réservé s'exprima si longtemps avec tant de force véhémente qu'on finit par les croire parents. La dédicace de l'*Histoire du Vieux Temps* à la nièce de Gustave Flaubert, Mme Caroline Commanville semble invoquer cette parenté intellectuelle souvent plus réelle, plus absolue que celle du sang.

Caroline Commanville avait été l'amie d'enfance de Maupassant, vers 1860-1870, comme Mme Laure de Maupassant, mère de l'écrivain, avait été l'amie d'enfance de Gustave Flaubert, entre 1830 et 1840, alors qu'elle était Mlle Laure Le Poittevin et qu'avec son frère Alfred Le Poittevin, ils jouaient à Rouen des comédies qu'écrivait à quinze ans le futur auteur de *Salammbô*.

Mlle Laure Le Poittevin, à l'âge de 25 ans, en 1846, avait épousé M. Gustave de Maupassant, d'une ancienne famille lorraine anoblie par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse, établie en Normandie vers le milieu du XVIIIe siècle (Edouard Maynial, *la Vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*). Deux enfants naquirent de ce mariage : Henri-René-Albert Guy de Maupassant, le 5 août 1850, au château de Miromesnil, à 8 kilomètres de Dieppe, et, en 1856, Hervé

de Maupassant, à Grainville-Tourville, mort à Antibes, d'une insolation, en 1889.

Gustave de Maupassant, sous des dehors aimables et séduisants, n'était pas fait pour comprendre son épouse intellectuelle et fine, attachée à ses devoirs, et d'une sensibilité toujours en éveil. Compagne d'étude de son frère Alfred et de Flaubert, elle avait acquis de bonne heure la pénétration, la clairvoyance du cœur. Elle devina bientôt en son mari un esprit généreux, léger et superficiel, incapable de renoncer à sa liberté pour un idéal plus sévère et surtout à ses habitudes galantes. Ils tâchèrent de vivre quelque temps ensemble, puis se séparèrent dignement et d'un commun accord.

Mme de Maupassant se fixa à Etretat avec ses enfants, à la villa des Verguies, où son mari venait de temps en temps pour le monde. C'était une jolie maison au balcon fleuri, entourée de bouleaux, de tilleuls et de sycomores et d'où l'on voyait la mer. Guy était déjà un bon petit garçon, franc, éveillé et robuste, chef de bande adoré de tous, qui vagabondait sur les plages et dans les rochers avec les fils de pêcheurs et les enfants de la côte. Il aimait la mer et l'aventure, assistant aux pêches du large et rentrant aux *Verguies* prendre les leçons de sa mère qui lui inculqua une foule de connaissances variées et surtout l'amour de Shakespeare. Ce fut l'abbé Aubourg, d'Etretat. qui lui enseigna la grammaire, l'arithmétique et le latin. A treize ans, il entra au séminaire d'Yvetot, « cette citadelle de l'esprit normand ». Entouré de fils de terriens épais, de hobereaux bornés, Guy se crut en prison. Mme de Maupassant ne tenait pas essentiellement à l'enseignement religieux. Le refus d'une dispense de maigre exigée par les médecins fut un excellent prétexte pour le retirer. « C'est une singulière manière de comprendre la religion du Christ ou je ne m'y connais pas », écrit alors Mme de Maupassant à Flaubert.

Guy revit la mer avec transport. Il avait seize ans, et c'était déjà la grande amie sauvage, apaisante et câline qui lui inspira tant de pages ferventes : « Je sens que j'ai dans les veines le sang des écumeurs de mer. Je n'ai pas de joie meilleure par des matins de printemps que d'entrer avec mon bateau dans des ports inconnus, de marcher tout un jour dans un décor nouveau, parmi des hommes que je coudoie, que je ne reverrai point, que je quitterai le soir venu pour reprendre la mer, pour m'en aller dormir au large, pour donner le coup de barre du côté de ma fantaisie, sans regret des maisons où des vies naissent, durent, s'encadrent, s'éteignent sans désir de jamais jeter l'ancre nulle part, si doux que soit le ciel, si souriante que soit la mer. »

Cependant, il fallut aller au lycée de Rouen, et le jeune homme y fit rondement ses études jusqu'au baccalauréat, grâce à l'heureuse influence du poète Louis Bouilhet, ami de Gustave Flaubert. Bouilhet

eut une existence laborieuse et précaire, seulement embellie par les vibrantes conversations de Croisset avec Flaubert, le dimanche soir. Il mourut le 18 juillet 1869. « Si Bouilhet eût vécu, disait Mme de Maupassant, il eût fait de mon fils un poète. » Maupassant se souvint de ses premières leçons dans la préface de *Pierre et Jean*.

« Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence même du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance complète du métier peuvent, un jour de limpidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire. »

Guy de Maupassant eut donc de bonne heure le sentiment de la perfection. Il savait aussi qu'on ne l'atteint que par le travail, et il commença bravement son apprentissage d'écrivain. Sur les conseils de Bouilhet, il avait composé nombre de poèmes corrects et sans originalité. Il se sentait surtout attiré vers la scène et transforma la villa des Verguies en théâtre où furent joués ses premiers actes, véritables farces normandes, pleines de types observés, paysans et bourgeois qu'on retrouvera plus tard dans ses contes.

Gustave Flaubert ne voyait alors en lui qu'un bon garçon lettré et sympathique, mais sans la moindre révélation de talent supérieur. Après avoir fait la campagne de 1870 dans la mobile, Guy de Maupassant, très embarrassé sur sa véritable vocation, vint à Paris pour tâter d'une carrière. Il entra au ministère de la Marine et des Colonies où, contrairement à la légende, il fut un employé satisfaisant, expédiant sa besogne vite et bien pour passer à des travaux qui lui tenaient plus au cœur, c'est-à-dire les poèmes et les récits qu'il allait soumettre le dimanche à Gustave Flaubert. Celui-ci avait bien des motifs de l'aimer : c'était le neveu d'Alfred Le Poittevin, cet ami de la jeunesse, enlevé en 1848, âme d'élite qui lisait Spinosa avant de mourir (*Correspondance de G. Flaubert,* tome I, p. 205). « Tu ne saurais croire, écrit Flaubert à Mme de Maupassant en 1873, comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode), sympathique ! Malgré la différence de nos âges, je le regarde comme un ami, et puis il me rappelle mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers. » (*Correspondance,* tome IV, p. 145.)

« Son aspect n'avait rien de romantique. Une ronde figure congestionnée de marin d'eau douce, de franches allures et des manières

simples. J'ai nom « mauvais passant », répétait-il avec une bonhomie qui démentait la menace. » (Henry Roujon, Galerie des Bustes.) Emile Zola, qui le connut en 1874, chez Flaubert, dans le petit appartement de la rue Murillo, ne voit d'abord en lui qu'un débutant qui s'efface modestement devant les aînés, parlant peu et écoutant. « Plus tard, une camaraderie s'établit ; il nous émerveilla par le récit de ses prouesses. De taille moyenne, rablé, les muscles durs, le sang sous la peau, il était alors un terrible canotier qui faisait pour son plaisir ses vingt lieues en Seine en un jour. En outre, c'était un fier mâle ; il apportait des histoires de femmes stupéfiantes, des crâneries d'amour qui épanouissaient le bon Flaubert dans un rire énorme. » (E. Zola, *Une Campagne.*)

Flaubert avait fini par le considérer comme un fils adoptif. Il veillait sur sa situation au ministère et l'avait présenté à tous ses amis : Daudet, Huysmans, Céard, Cladel, E. de Goncourt, E. Rod. Coppée, Bouchor, Taine, Maxime du Camp, Renan, etc... Il fut des jeudis de Zola, rue Saint-Georges, et, dès l'été 1876, à Médan, compléta le groupe des cinq : Maupassant, Céard, Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis. Il fut des dîners de Catulle Mendès, rue de Bruxelles, après avoir quelque peu effarouché le clan parnassien de la *République des Lettres* en lui donnant ce poème d'un réalisme sensuel et vigoureux : *Au bord de l'Eau,* sous la signature de Guy de Valmont. Flaubert l'avait également emmené à Saint-Gratien et présenté à la princesse Mathilde, cette protectrice des hommes de lettres.

Il ne travailla d'ailleurs qu'assez irrégulièrement. Il ne donne aux lettres que le peu de temps laissé par le bureau et le canotage en Seine sur la yole *La feuille à l'envers,* achetée en commun entre cinq joyeux compagnons : N'a-qu'un-Œil, Petit-Bleu, Tomahawk, La Toque, Joseph Prunier. Ce dernier est Maupassant qui signe de ce nom ses premières nouvelles : *La Main écorchée* (Almanach de Pont-à-Mousson, 1875), *Un Donneur d'eau bénite* (*La Mosaïque,* 1877). Passionné de théâtre, il écrivait *La Demande,* comédie en un acte ; *La Comtesse de Béthune,* drame en trois actes qui fut joué aux Verguies. Un acte très leste : *La Maison turque à la Feuille de Rose,* fut joué dans l'atelier du peintre Leloir. *La Répétition,* un acte en vers, refusé au Vaudeville, ne fut représenté que le 6 mai 1904, au *Théâtre normand.* Le Gymnase, ayant refusé *La Comtesse de Béthune,* accepta l'*Histoire du Vieux Temps* (1879) qui eut du succès.

Ce n'étaient encore que des tentatives plus ou moins heureuses. A ses amis qui l'exhortaient à faire une œuvre, il répondait : « Rien ne presse, j'apprends mon métier. »

C'était vrai. Dès 1872, ainsi qu'en témoignent les lettres de Mme de Maupassant, il avait commencé son apprentissage littéraire. Flaubert,

dans la mélancolie de ses dernières années, craignait une fausse vocation, et, n'ayant rien vu de décisif encore dans les essais du jeune Guy, partageait les doutes de Mme de Maupassant qui lui écrivait, en 1873 : « Guy est si heureux d'aller chez toi tous les dimanches, d'être retenu pendant de longues heures, d'être traité avec cette familiarité si flatteuse et si douce... Le neveu ressemble à l'oncle ; tu me l'as dit à Rouen, et je crois, non sans orgueil maternel, qu'un examen plus intime n'a pas détruit toute illusion. Si tu voulais me faire bien plaisir, tu trouverais quelques minutes pour me donner toi-même de tes nouvelles... Tu me parlerais de mon fils ; tu me dirais s'il t'a lu quelques-uns de ses vers, et si tu penses qu'il y ait là autre chose que de la facilité. Tu sais combien j'ai confiance en toi ; je croirai ce que tu croiras et je suivrai tes conseils. Si tu dis oui, nous encouragerons le bon garçon dans la voie qu'il préfère ; mais si tu dis non, nous l'enverrons faire des perruques... ou quelque chose comme cela. »

Il est certain que les années de ministère furent pénibles à Maupassant, comme à tous les artistes fourvoyés dans les cartons verts. Dans ses lettres à Flaubert, il se plaint de cette vie fermée, écrasante et routinière, de la promiscuité de collègues bornés ou jaloux. A cette époque, on travaillait à la Marine. Maupassant écrivait alors : « ...Ajoutez à cela que mon ministère m'énerve, que je ne puis travailler, que j'ai l'esprit stérile et fatigué par des additions que je fais du matin au soir, et qu'il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit) que je me sens venir une indifférence triste pour toutes choses... Je dis chaque soir, comme Saint Antoine : « Encore un jour, un jour de passé. » Ils me semblent longs et tristes, entre un collègue imbécile et un chef qui m'engueule. Je ne dis plus rien au premier ; je ne réponds plus au second. Tous deux me méprisent un peu et me trouvent inintelligent, ce qui me console. »

Dès que le dimanche venait, ces crises de dégoût se dissipaient, grâce à la robuste bonne humeur de Flaubert qui, le considérant comme son fils adoptif, surveillait sa vie de près et le rabrouait vertement pour certaines escapades et folies en rivière. « Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement calleux. Trop de p... ! trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur ! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins... Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais et vous en plains de tout mon cœur. Mais de cinq heures du soir à dix heures du matin, tout votre temps peut être consacré à la Muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même, en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil,

saperlotte ! Le garçon (1) était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont les *principes*. On a beau dire, il en faut. Reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. »

Flaubert communiquait ainsi au jeune homme sa fièvre de travail, sa vision nette des choses, cette foi profonde dans la vérité en dehors de toute école. Les mots : réalisme, naturalisme, n'avaient aucun sens pour eux. Dès 1879, Maupassant, dans une lettre à son maître, se scandalisait des formules intransigeantes de Zola : « Que dites-vous de Zola ? Moi je le trouve absolument fou. Avez-vous lu son article sur les poètes contemporains et sa brochure, *La République et la Littérature ?* — « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » — « Je ne suis qu'un savant » !!! (rien que cela ! quelle modestie). — « l'enquête sociale », — le document humain, — la série des formules ! — On verra maintenant sur le dos des livres : Grand roman selon la formule naturaliste. »

Le maître et le disciple s'entendaient donc parfaitement, et s'il nous était donné de réunir toutes ces conversations et correspondances échangées entre Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, nous posséderions un second *Discours sur le Style* appliqué à l'observation. Dans la préface de *Pierre et Jean,* Maupassant a résumé la méthode de Gustave Flaubert, en tenant compte des déformations de la réalité suivant les organes de chacun : « Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. Il y a dans tout de l'inexploré parce que nous sommes habitués à ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. »

Le véritable début littéraire de Guy de Maupassant date d'avril 1880. Sous un titre que Flaubert jugeait excellent, *Des Vers,* son disciple avait réuni ses meilleurs poèmes revus par le maître. Et le vieux Flaubert pleura (*Correspondance,* tome IV, p. 381) quand il reçut l'exemplaire avec cette dédicace : *A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous.*

En deux mois, il y eut trois éditions chez l'éditeur Charpentier. C'étaient des vers fermes, voluptueux, descriptifs, pleins d'images neuves et d'une belle allure, de bons vers de prosateur qui ne devaient rien à la rhétorique parnassienne alors en honneur. *Le Mur, La Dernière Escapade, La Vénus rustique,* sont déjà des contes, narrations alertes et drues, parfois d'une animalité superbe qui rappelle notre

---

(1) Alfred Le Poittevin .

moyen âge. *Au bord de l'eau* est une idylle réaliste et sensuelle entre un canotier et une blanchisseuse. Il y a dans ce récit une foule de beaux détails, une forte couleur champêtre, toute une plasticité lyrique au service des frénésies de l'instinct.

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres ;
Elle se débattait; mais je trouvais ses lèvres !
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.

Il avait à un rare degré le sens de la vie rustique et se plaisait à constater la primitive loi d'amour jusque dans les infiniment petits.

Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe;
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait.

Guy de Maupassant tenait de son maître une aversion marquée pour la vie médiocre, l'esprit courant, les idées reçues, la morale conventionnelle. Il s'est amusé, dans un dialogue intitulé *Propos des rues,* à faire débiter par deux bourgeois toute une kyrielle de lieux communs; et le poète termine par cette boutade :

Entre l'homme et le veau si mon cœur hésitait,
Ma raison saurait bien le choix qu'il faudrait faire
Car je ne comprends pas, ô cuistres, qu'on préfère
La bêtise qui parle à celle qui se tait.

Le nom de Maupassant commençait à se répandre. Flaubert, instruit par l'expérience littéraire et des soucis domestiques, répondait cependant à Mme de Maupassant qui lui demandait s'il n'était pas temps que Guy abandonne le ministère : « Pas encore; n'en faisons pas un raté! »

Il s'efforçait néanmoins d'orienter son disciple vers une situation lucrative et indépendante. D'abord, grâce à l'appui du ministre Bardoux, il le fit entrer, en 1878, au ministère de l'Instruction Publique où il eut plus de loisirs qu'à la Marine. Flaubert mit tout en œuvre

pour lui faciliter l'accès des grands journaux : le *Gil Blas*, le *Gaulois*, le *Figaro*. Beaucoup de ces articles n'ont pas été réunis en volume, et Maupassant journaliste est encore ignoré du public. Avant d'entreprendre l'œuvre personnelle, le futur auteur de *Bel Ami* devait trouver dans la presse un champ d'études assez vaste. Il y acquit le sens du monde parisien et d'un peu tous les milieux.

Dès janvier 1880, Gustave Flaubert s'inquiétait d'un recueil collectif que son disciple lui annonçait à mots couverts et assez timidement comme un écolier qui vient de tenter sa première tragédie. Flaubert exigea l'élucubration et répondit par une lettre enthousiaste : « Il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un *chef-d'œuvre*. Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la conception est forte. Bref, je suis ravi... » Le recueil de *Soirées de Médan* paru peu après eut huit éditions. De l'avis de Zola lui-même, *Boule de Suif* fut la meilleure des nouvelles. Célèbre du jour au lendemain, Guy de Maupassant entrait dans la vie littéraire comme un météore. Il donna sa démission du ministère. Comme *Bel Ami*, « il se sentait dans les membres une vigueur surhumaine, dans l'esprit une révolution invincible et une espérance infinie ». Il avait trente ans et était armé pour la lutte où il irait seul désormais.

Gustave Flaubert était mort le 8 mai 1880, à onze heures du matin.

L'ŒUVRE DE DIX ANNÉES

« Il avait lavé de ses mains le corps de son maitre et présidé à sa dernière toilette, sans phrase, sans pose, sans cris, sans pleurs, le cœur inondé de respect. » (H. Roujon.) Il relut aussi les dernières lettres qui saluaient ses débuts littéraires et celle qui disait à propos de *Boule de Suif* : « Tâche d'en faire une douzaine comme ça ! et tu seras un homme. » (*Correspondance*, tome IV.)

A la fin de 1881, huit nouvelles paraissaient en volume chez l'éditeur Havard : *La Maison Tellier*, *En Famille*, *L'Histoire d'une Fille de ferme*, *Le Papa de Simon*, *Sur l'eau*, *Une partie de campagne*, *Au Printemps*, *La Femme de Paul*.

Boule de Suif avait séduit par sa maîtrise, un art de la composition, les personnages où l'on trouvait déjà le ton du type, et tout cela réchauffé par une certaine exubérance gauloise répandue sur l'ensemble.

Avec *La Maison Tellier*, la personnalité de l'auteur s'affirmait. Pas la moindre trace d'afféterie ou de procédé littéraire. C'était un art simple et franc, qui prenait immédiatement le lecteur.

L'écrivain normand n'avait pas été chercher ses sujets bien loin.

Tandis que ses amis de la *République des Lettres* rêvaient d'habiter, comme l'a dit plaisamment Sainte-Beuve, « à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les confins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux où on lit de l'Edgar Poë, où l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre de haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium, et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée », Guy de Maupassant couchait simplement et fortement sur le papier ses souvenirs du pays normand, ses aventures de canotage en Seine, voire même des histoires faraudes et un peu grasses, et d'autres, dramatiques, qu'il se faisait raconter. C'est ainsi qu'il aurait tenu d'Hector Malot le sujet de la *Maison Tellier* (*Journal des Goncourt,* tome IX), et de Porto-Riche celui du *Horla* (*Ibid.*).

C'est bien curieux et d'un équilibre étonnant ce récit corsé, au moins par la situation sociale des personnages, et conduit jusqu'à la fin sans une erreur de goût. L'*Histoire d'une Fille de ferme* nous change de milieu. Nous voici en pleine rusticité. Dès le début, nous sommes dans cette atmosphère caractéristique des fermes normandes. L'auteur a pratiqué ces paysans. Entre eux et lui nul mirage et déformation littéraire. L'observation directe a dépouillé le naturalisme et toutes les minuties fastidieuses de l'impressionnisme. Maupassant n'a pas vu la vie des champs en peintre, en photographe ou en poète ; il l'a vue en homme qui se promène et qui n'a rien autre à faire qu'à regarder, respirer et comprendre. Et quelqu'un l'a dit : « Il écrit comme on respire. » C'est le triomphe du naturel.

En Famille, c'est le milieu de la petite bourgeoisie d'employés chère à Maupassant, gens médiocres et bornés, dévorés par la convoitise de l'héritage. Notons en passant ce goût de l'auteur pour les caractères généraux, ces mentalités moyennes qui se distinguent les unes des autres par des détails, des nuances parfois infimes, mais que l'œil clair de l'écrivain aperçoit et qu'il pose en relief pour individualiser son type. Les héros de Maupassant, paysans, petits bourgeois, fêtards ou gens du monde, manquent complètement de ressort. La psychologie de l'écrivain s'est, le plus souvent, exercée dans la platitude quotidienne où se traînent nos pauvres désirs, nos mesquines aspirations. Il y a trouvé un très réel élément d'art. Il n'avait pas, comme son maître Flaubert, ce romantisme incurable, cet amour passionné des sujets plastiquement beaux. Il y avait bien un poète dans Maupassant, mais qui ne put jamais franchir le cercle des réalités.

En 1882, parut le recueil de *Mlle Fifi* qui contenait : *La Bûche, Le Lit, Un Réveillon, Mots d'amour, Une Aventure parisienne, Marocca.* Publié d'abord par Kistmaecker, à Bruxelles, le volume fut augmenté, en 1884, dans l'édition Havard, de onze nouvelles : *Mme Baptiste,*

La Rouille, La Relique, Fou ! Réveil, Une Ruse, A Cheval, Deux Amis, Le Voleur, Nuit de Noël, Le Remplaçant.

L'année 1883 voit paraitre les *Contes de la Bécasse* et *Une Vie*, le véritable début de Maupassant dans le roman.

Ce fut une surprise. Ce conteur gaillard et savoureux inclinant plutôt vers le genre grassouillet de nos conteurs du moyen âge donnait au public une œuvre de longue haleine, parfaitement ordonnée, édifiée patiemment au moyen de notes, de petits récits accumulés depuis longtemps, puisque beaucoup de contes, réunis après sa mort, forment des chapitres, sont des situations d'*Une Vie;* tels sont : *Un Soir de Printemps, Le Saut du Berger,* etc.

Une Vie parut en feuilleton dans le *Gil Blas*, du 25 février au 6 avril 1883. Le souci de l'exactitude, la sobriété et la solidité du style, l'atmosphère même du pays normand, firent songer à Flaubert, un Flaubert moins tendu et de plus d'aisance. Maupassant ne décrit pas comme lui d'abord, et semble avoir un tout autre but que le maître de Croisset.

En choisissant comme épigraphe : *L'humble Vérité,* Guy de Maupassant se dégageait de toute formule et tout artifice littéraire. Le public fut frappé de ce don de conter la vie et d'en extraire tout ce qu'elle contient de sentiments éternels au milieu d'événements ordinaires. « Chez lui, dit M. Henry Céard, la littérature était toute d'instinct et non réfléchie. » Sous un aspect indifférent et détaché de tout, il notait scrupuleusement dans sa mémoire les moindres faits et gestes qui pouvaient réaliser le personnage par un détail caractéristique.

Peut-être dans aucune autre de ses œuvres plus passionnée, plus tourmentée, ne se marque autant la volonté de faire vrai, juste, de ne pas s'éloigner du ton ordinaire de la vie, de cette réalité moyenne et humaine qu'il assigne au romancier dans la préface de *Pierre et Jean*.

Son second roman, *Bel Ami*, parut en 1885. Maupassant était alors en pleine force. Il avait publié quatre volumes en 1884 : *Clair de lune, Au Soleil, Miss Harriett, Les Sœurs Rondoli.* Avec *Bel Ami*, l'observation de l'écrivain s'élargit.

Il avait mit dans ce roman ses premières années de vie parisienne et littéraire. Le mouvement du récit, la variété des types en font un livre brillant et animé. Maupassant y fait voir avec une habileté singulière le jeu des ambitions discrètes et des convoitises brutales. Au fond de tout cela, il y a un peu de cette amertume superbe de l'observateur qui sent que la valeur morale d'un homme n'est pour rien dans la lutte. Pour arriver et régner, il faut vouloir et le vouloir fortement. Les fiers et les délicats, comme Norbert de Varenne, s'enferment dans leur orgueil souffrant, quand les médiocres, comme

Georges Duroy, qui sont légion dans la presse et les arts, triomphent parce qu'ils portent en eux ces éléments de succès, l'aplomb superbe de l'ignorance, l'insolente crânerie et les appétits conquérants du sous-officier de cavalerie.

Vers cette époque, Maupassant fait preuve d'une étonnante fécondité. Il donne, la même année que *Bel Ami*, *Toine*, *Yvette*, *Les Contes du Jour et de la Nuit*, puis, en 1886, *M. Parent*, *La Petite Roque*.

La place nous est trop mesurée ici pour étudier à travers ses livres, l'évolution de la pensée de Maupassant. Les travaux de M. Pol Neveux (édition Conard) et de E. Maynial (Mercure de France) sont des guides précieux pour la compréhension de ce cas littéraire.

Le lecteur attentif qui cherche dans une œuvre lue avec méthode l'histoire d'une intelligence, constatera qu'avec *Mont-Oriol* et le *Horla*, publiés en 1887, la manière d'écrire de Maupassant n'est plus aussi impassible. Il n'est plus aussi extérieur. Il ne domine plus la vie et les êtres de son dédain. Il va du dehors au dedans. Il se laisse aller à des confidences. Parfois, on n'entend plus parler ses personnages ; il se met en scène, s'exalte ou s'afflige. Il a un accent qui se confie et s'épanche. Ce cœur serein est entamé. L'idée de la souffrance et de la mort s'impose plus souvent à son esprit. Les déchéances physiques et le sentiment de notre fragilité s'allient chez lui aux images de la passion. *Mont-Oriol*, cette histoire d'amour passionné dans le monde frivole d'une station thermale reflète une préoccupation mélancolique et comme l'obsession du néant. Dès lors, Maupassant commence à s'émouvoir sérieusement. Rappelez-vous tout ce qu'il y a d'humain et d'effrayant dans le récit du traitement de M. Riquier, ce lavage d'estomac à la sonde ; et rien ne peut donner une idée aussi saisissante de notre triste machine fragile que l'épisode de l'âne mort sur la route et des deux misérables attelés à la charrette : « Christiane, pour la première fois, comprit la misère des créatures esclaves, et la mort aussi lui apparut comme une chose bien bonne par moment. »

Certains faits de la vie de Maupassant, quelques accidents nerveux qu'ont notés ses biographes nous inclineraient à croire qu'il sentît s'éveiller en lui une sensibilité nouvelle. Moins maître de lui, moins maître des autres, il n'a plus cette belle indifférence qui le faisait volontiers conclure à l'inutilité de tout. Il est devenu la machine à sensations, la petite aiguille aimantée, fébrile sur son pivot. Il écrit, dans son volume *Sur l'eau* (1888) :

« Qu'on ne nous envie pas, mais qu'on nous plaigne, car voici en quoi l'homme de lettres diffère de ses semblables. En lui aucun sentiment simple n'existe plus. Tout ce qu'il voit, ses joies, ses plaisirs, ses souffrances, ses désespoirs, deviennent instantanément des sujets d'observation. Il analyse malgré tout, malgré lui, sans fin, les cœurs, les

visages, les gens, les intonations. Sitôt qu'il a vu, quoi qu'il ait vu, il lui faut le pourquoi !... S'il souffre, il prend note de sa souffrance et la classe dans sa mémoire... Sa sensibilité particulière et maladive le change en outre en écorché vif pour qui presque toutes les sensations sont devenues des douleurs. »

Cette faculté d'observation n'est pas sèche, étroite, égoïste, comme on pourrait le croire. Ce livre : *Sur l'eau,* un des plus beaux de Maupassant, est une confession ; rêverie, désespoirs, confidences, sensations d'éthéromane, effroi de l'homme et des villes, aspirations vers l'infini, impressions de naufrage, apaisements solennels sous le clair de lune, rien n'y manque. C'est peut-être le livre le plus *spiritualiste* de Maupassant, si ce mot ne jurait cependant avec cet instinctif silencieux et triste qui ne songeait qu'à briser ses muscles en des exercices violents pour se réfugier dans le néant de tout.

à l'Ami Céard —
son
Guy de Maupassant

Dédicace de Guy de Maupassant.

Pour se ressaisir, désira-t-il alors traiter un sujet tout simple, tout uni, une histoire que Flaubert eût aimée, dans son milieu de prédilection : des petits bourgeois retirés dans une ville normande ? Et il écrivit *Pierre et Jean* (1888), ce roman si intense et d'une si parfaite unité. Tout se passe dans les personnages avec cette logique implacable des drames de Shakespeare ou d'Eschyle. Une sorte de fatalité est appesantie sur cette pauvre femme qui n'est qu'une bourgeoise assez bornée, mais dont toute la sève morale réside dans une sorte de folie maternelle où elle-même ne peut plus distinguer son devoir.

La source de l'émotion était désormais ouverte chez Maupassant. Elle s'épanchait naturellement avec cette force, cette abondance qui fait dire : Il y a eu de l'orage quelque part ! Guy de Maupassant était entré dans la région du génie et de l'inquiétude.

Lorsque *Fort comme la mort* parut, en 1889, on sentit dans cet homme quelque chose de brisé. Etait-ce la peur de vieillir, les découragements fréquents, la solitude qu'il se plaisait à entretenir ? De plus en plus l'homme descendait en lui-même. L'amour et la mort étaient frères dans sa pensée comme dans le vers de Léopardi. Il s'éloignait

du monde sur son yacht *Bel Ami ;* la société, les relations mondaines, les affaires, une dépêche apportée, un coup de sonnette, l'emplissaient de dégoût et de craintes. Même en associant la nature à ses angoisses et à ses désirs, il ne put s'évader de lui-même. Tout démontre qu'à cette époque il voulut retrouver les sensations de la jeunesse, les hardies et saines équipées, les courses à la voile et les marches en forêt.

Ses derniers livres à ce titre sont caractéristiques. En 1890 parut le recueil : l'*Inutile Beauté*. La même année, la *Vie errante* et *Notre cœur,* sont bien la suprême exaltation d'un cœur que l'amour n'avait pas rempli.

L'ART DE GUY DE MAUPASSANT

Si on voulait, en oubliant un peu tous les racontars littéraires, étudier sérieusement ce que Maupassant doit à Flaubert, on ne trouverait pas grand'chose, ni dans la manière de narrer, ni dans celle de décrire, de voir et de sentir, si ce n'est une certaine discipline dans le travail. Il y a gros à parier que si Maupassant n'avait pas passé par Croisset, il eût été un écrivain tout de même.

Flaubert était fort capable de donner un bon conseil ; mais c'était un assez mauvais professeur, en raison même de sa prodigieuse personnalité. Il était capable de stériliser un écrivain — on l'a vu depuis par nombre de ses admirateurs (1) — comme il faillit être stérilisé par ces deux funestes conseilleurs auxquels il se confiait candidement : Louis Bouilhet et Maxime Du Camp. Ne faillirent-ils pas lui faire jeter la *Tentation* au feu. D'ailleurs, il est établi que Maupassant ne lui soumit guère que ses premiers vers qui ne sont à tout prendre que des exercices de style sur lesquels le maître donnait son avis, à côté généralement, et comme pour cette bonne Louise Collet, substituant gravement un vers faux à un vers plat.

Guy de Maupassant lui montra rarement ses premiers essais en prose ; et quant à *Boule de Suif,* il apparaît clairement d'après la correspondance que les retouches de Flaubert sont insignifiantes.

Il y avait autre chose que de la littérature entre le maître et le disciple, comme nous l'avons expliqué, et Maupassant si peu romantique, lettré mais peu cultivé, impulsif et souvent indolent, ne se haussait guère au ton de l'auteur de *Salammbô*. Seul, Taine semble s'être rendu compte du cas de Maupassant : « Nous n'avons qu'un homme qui soit capable de créer. Chez lui, les caractères germent et se développent

(1) Voir la *Revue* du 1er février 1900, « Gustave Flaubert éducateur », par Henry Spont.

d'eux-mêmes. C'est Maupassant. Il est encore mieux doué que Flaubert. »

Nous laissons à d'autres le soin de pousser jusqu'au bout le parallèle. Maupassant est un primitif qui connaît surtout la langue parlée. Il est conteur par tempérament parce qu'il ne conçoit pas d'autre forme artistique que celle qui consiste à rapporter oralement une histoire avec, dans le style, tout le relief que peuvent donner le geste et la voix. Il est naturel, sincère, entraînant. Il a l'imprévu de la conversation, et il emprunte rigoureusement la langue des personnages à quelque situation sociale qu'ils appartiennent. Il aime à raconter des histoires, rien de plus : écrire l'assomme et il n'ose en parler. C'est le nouvellier par excellence et de race. Il se rattache en cela aux ménestrels et jongleurs du XIII[e] siècle. Il ne voit que le fait ou la tranche de vie ; pour lui, tout le reste est littérature. « Neveu d'une race et non héritier d'une formule, écrit M. Pol. Neveux (édition Conard), il raconte à ses contemporains déroutés par les déformations lyriques du romantisme des histoires humaines, simples, logiques comme celles qui, jadis, avaient enchanté nos pères. Le lecteur français qui veut être amusé se retrouva tout de suite chez lui et de plain pied. Il se délecta aux *Contes de la Bécasse* comme les manants du XII[e] siècle s'étaient gaudis aux *Trois bossus ménestrels*.

« L'âme survivait en Maupassant de ces clercs errants qui, révélateurs de l'esprit naissant du Tiers, chantaient aux foires, aux fêtes et aux veillées leurs fabliaux irrespectueux. Du premier coup, le jeune Normand se plaça plus près d'eux que Brantôme et Despériers, Voltaire et Grécourt. Etudiez de près ces jongleurs dans les récents travaux : lisez le beau livre de M. Joseph Bedier, et vous verrez comme se renaissent dans la prose de Maupassant des ancêtres que sans doute il ne connut jamais. »

Né d'une mère nerveuse et subtile, d'un père aventureux, il lui fallut pour s'exprimer un art échappant à toutes conventions. Il n'a jamais rien vu que la tranche de réel et ne se préoccupe jamais de faire un tableau ou une romance. Tout ce qu'il a compris dans son art, c'est l'expression de la vie. Ignorant comme il était, n'ayant pas d'idées générales, mais sensible et observateur, il ne devait rien s'assimiler, mais tout tirer de lui-même.

Ses contes ne sont en somme pour l'invention que des faits divers ou de simples anecdotes qu'il demandait à ses amis. Il y a mis ses souvenirs de jeunesse, de la guerre, ses aventures de chasse, de pêche, ses parties de canotage, des histoires de femmes qui tournent volontiers à la farce ou à la mystification, surtout quand elles sont racontées entre hommes. A ce propos, il a peut-être abusé du narrateur, cette forme voulue qui sent la thèse ou le paradoxe à soutenir. Il est fort souvent hanté par l'idée de la fille qu'il oppose à l'idée bourgeoise et aux types

de morale traditionnelle (*Boule de Suif*, *Mlle Fifi*, *La Maison Tellier*, *Le Marquis de Fumerol*, etc...). Dans la fin *d'Une Vie*, la fille apparaît d'une façon occulte et puissante et comme l'éternelle ennemie des mères. Maupassant tient au moyen âge par ces deux personnages essentiellement gaulois : la fille et le cocu. Il y ajoute même du grotesque et du fantastique, comme dans ce conte des *Rois* où les soldats font bombance en compagnie du curé qui, sur leur désir d'avoir des femmes, leur a recruté quelques impotentes de l'hospice. Tout scabreux qu'ils soient ces contes sont parfaits. Dans leur narration vive et naturelle, rien ne détonne, rien ne fait jeter un holà par quelque détail lourd, obscène et maladroit. *Ce cochon de Morin* a été appelé un fabliau moderne.

Maupassant est un aristocrate qui se plaît avec les rustres, sans doute à cause de ce souverain bon sens qui éclate en saillies dans ces bouts de phrases, ces mots où apparaît tout un trait de caractère. Dans une bonne moitié de ses contes, il en tient pour le vilain parce qu'il s'entend à exploiter cette franchise rustaude en vue d'un effet comique très juste et parfois assez intense. Dans ses romans, il est de beaucoup supérieur comme type à ses autres personnages. Voyez dans *Mont-Oriol* la discussion des deux paysans madrés flairant les combinaisons de la société et ne lâchant leur terrain que pouce à pouce. Le vieux Oriol suivant la lecture de l'acte chez le notaire est une scène d'une réjouissante finesse, de même que la présentation des parents de Bel-Ami. Ces rustres, il les a retournés dans tous les sens, ivrognes comme *Toine* ou braves comme le *Père Milon*. Il n'ignore rien des vices et des vertus de leur état et aussi des lentes rancunes accumulées chez les humbles. Dans *Une Vie,* lorsque la cabane roulante est venue s'écraser au bas de la côte avec les deux corps qu'elle contient, le mendiant explique qu'il n'avait pu y entrer, la place étant prise.

« Il ajouta d'un air satisfait : « Sans ça, c'est moi qu' j'y passais. » Une voix dit : « Ça aurait-il pas mieux valu ? » Alors, le bonhomme se mit dans une colère terrible : « Pourquoi qu'ça aurait mieux valu ? « Parce qu' je sieus pauvre et qu'i sont riches ! Guettez-les à c't'heure... » Et, tremblant, déguenillé, ruisselant d'eau, sordide avec sa barbe mêlée et ses longs cheveux coulant du chapeau défoncé, il montrait les deux cadavres du bout de son bâton crochu ; et il déclara : « J'sommes tous égaux, là devant. »

Un des côtés du paysan que Maupassant a fortement marqué, c'est non seulement l'avarice, sentiment qui n'est presque plus un vice dans l'homme des champs qui touche en nature plus qu'en espèces, c'est précisément le souci perpétuel du terrien, le travail des champs, cette glèbe qui s'étend autour de la ferme, exigeante et dure. Ce souci tient le paysan normand plus fort que tout à travers les accidents transi-

CARTE POSTALE.

PRIX pour la FRANCE et l'ALGÉRIE : 10 centimes pour la même ville ou la circonscription du même bureau ; 15 centimes de bureau à bureau.

PRIX pour les PAYS ÉTRANGERS avec lesquels l'échange des Cartes postales est autorisé : 15 ou 20 centimes suivant la destination.

L'adresse seule doit être mise de ce côté de la carte.
L'autre côté est réservé à la correspondance.

Monsieur Henry Céard

34 rue Gallois

à Bercy Paris

Département ou Pays.

Lorsque la carte est à destination d'une ville, indiquer très exactement la rue et le numéro de la maison.
Quand elle est destinée pour une commune rurale, indiquer le nom du bureau de poste qui la dessert.

2958 — Décembre 1876

Je reçois une lettre de Zola qui n'est plus libre Vendredi à cause de la 1ère du Palais Royal et qui demande de remettre le dîner à un autre jour.

J'ai vu immédiatement Flaubert qui propose Lundi prochain. J'ai écrit tout de suite à Goncourt & à Charpentier pour les prévenir.

Donc, à moins d'empêchement absolu de l'un d'eux, auquel cas je vous préviendrais, à Lundi 7 heures chez Trap.

à vous
Guy de Mt

Autographe de Guy de Maupassant, communiqué par M. Henry Céard.

toires qui l'arrêtent à peine : naissances, mariages, maladies, morts.

Quand on a lu *Le Vieux,* cela ne paraît pas le moins du monde monstrueux. La femme et l'homme sont à peine posés, mais dès les premières lignes on les connaît et on est fixé. Une idée les hante. Ce n'est pas le père en train de mourir, non, c'est qu'il va falloir repiquer les haricots, et que la mort du vieux peut arrêter la besogne d'un moment à l'autre.

« Le gendre, après un long silence, prononça :

« — Y a qu'à le quitter finir. J'y pouvons rien. Tout de même, c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

« Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

« — Puisqu'i va passer, on l'enterrera pas avant samedi ; t'auras ben d'main pour les cossards.

« Le paysan méditait ; il dit :

« — Oui, mais d'main qui faudra qu'invite pour l'imunation, que j'ai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde.

« La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

« — I n'est seulement point trois heures que tu pourrais commencer la tournée anuit et faire tout le côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pus quasiment pour la relevée. »

Transportez cet état d'esprit dans un milieu de petits bourgeois. Substituez à la physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces de paysans, le masque éteint de l'employé de bureau dont la vie se passe à guetter l'héritage, nous obtenons les types de l'*Héritage, En Famille.* En quelques mots, il a changé le décor, posé et sondé les individus. Ses héros sont de petite condition. Il les fait exacts sans chercher à les amoindrir encore par l'exagération d'un ridicule. La mesure est la marque de Maupassant. Il a voulu établir une moyenne de vérité sensible dans ces personnages : paysans, gens de mer et de côtes, bureaucrates, infirmes, vagabonds. Il ne dédaigne nullement la canaille. Il la trouve pittoresque. A Alger, à Tunis, à Naples, ce qui l'intéresse et frappe ses regards, c'est la vie des rues, la libre allure des gens du peuple.

Sa nature primitive et peu mondaine semblait s'y retrouver dans toute son indépendance. Loin de l'hypocrisie des manières, de la mode. Il retournait à ceux qui lui paraissaient plus près de la vérité. Il retournait à l'amour mâle et fruste, « à l'antique, charmant et puissant

attrait naturel qui poussait jadis les sexes l'un vers l'autre ». Ce qu'il aima surtout, ce fut la *Vénus rustique,* fille des champs ou soubrette accorte. « Toutes les femmes sont égales quand elles nous plaisent » ; et il a voulu encore descendre profondément dans ces âmes de simplicité : « N'ayez point de mépris pour ces rustiques tendresses. Elles ont une âme et des sens aussi, ces filles, et des joues fermes et des lèvres fraîches, et leur baiser violent est fort et savoureux comme un fruit sauvage. L'amour a toujours du prix d'où qu'il vienne. Un cœur qui bat quand vous paraissez, un œil qui pleure quand vous partez sont des choses si rares, si douces, si précieuses qu'il ne les faut jamais mépriser. » (*Miss Harriett.*)

En matière de femmes, Guy de Maupassant demeurait le bon primitif. Il ne s'embarrassait guère des classes sociales. Il aima des femmes du monde ; mais la distinction des manières n'a jamais eu grand empire sur celui qu'Edmond de Goncourt, peut-être à tort, trouvait commun. En Italie, la rencontre d'une Florentine lui arracha des phrases d'adoration : « Lorsqu'on rencontre vêtues de haillons des créatures semblables, que ne peut-on les saisir et les emporter, quand ce ne serait que pour les parer, leur dire qu'elles sont belles et les admirer ! Qu'importe qu'elles ne comprennent pas le mystère de notre exaltation, brutes comme toutes les idoles ensorcelantes, comme elles sont faites seulement pour être aimées par des cœurs délirants et fêtées par des mots dignes de leur beauté. »

Maupassant envisageait la femme, non pas de ce point de vue exclusivement sensuel, cherchant dans la volupté une détente aux fatigues cérébrales, ce qui est un des côtés de sa nature ardente où le cerveau et les muscles sont en lutte ; mais d'un point de vue franchement païen, dénué de cette retenue, de cette pudeur ascétique que nous a léguées le christianisme. De la femme, il n'apercevait guère que l'expansion naturelle, troublante et parfaite de la fleur humaine. Il a pour sa fécondité cette indulgente sympathie, telle que l'exprime le brave abbé Picot d'*Une Vie*. Son charme de *féminité* le prenait facilement, l'absorbait et agissait sur lui comme d'ailleurs toutes les forces naturelles de la vie.

Il y a en Maupassant un civilisé peu satisfait de l'être. Nous savons déjà combien il regimba contre la vie de bureau. Dès qu'il était délivré des paperasses et des pots d'encre, il accourait vers la nature, les côtes, la forêt, la rivière, assoiffé de verdure et de sensations vives, comme un fauve échappé de quelque cage.

La civilisation lui est nettement insupportable. Après avoir visité le Creusot dont il apprécie cependant les merveilles industrielles, il réclame à grands cris un coin frais, de l'eau, de la verdure. Il n'abandonne à personne les époques de la chasse sacrées pour lui. Installé dans sa propriété de la Guillette, à Etretat, il sentait vivre

autour de lui le paysage préféré et ses héros familiers, pêcheurs ou terriens. Et cette nature normande, il l'a sentie, rendue, avec une intensité pleine de raccourcis vibrants, d'indications qui situent d'une façon lumineuse et précisent les épisodes d'*Une Vie* et de l'*Histoire d'une Fille de ferme*. A mesure qu'il vieillit, Maupassant livre à la nature plus de lui-même. Il la regarde davantage comme une maîtresse longtemps méconnue qui lui a donné ses meilleures heures d'apaisement. C'est dans *Notre Cœur* que l'écrivain, sentant les atteintes de son mal, vient confier à la forêt son ennui mystérieux et sa lassitude. C'est là qu'il devait, en des pages définitives, chanter à la nature sa suprême action de grâces. Ses yeux s'ouvrent. Elle lui apparaît enfin, la belle consolatrice, dans la forêt de Fontainebleau.

« La forêt s'éveillait. Au pied des grands arbres, dont les têtes se couvraient d'une ombre légère de feuillage, les taillis étaient plus touffus. Les bouleaux hâtifs, aux membres d'argent, semblaient seuls habillés déjà pour l'été, tandis que les chênes immenses montraient seulement, au bout de leurs branchages, de légères taches vertes tremblotantes. Les hêtres, ouvrant plus vite leurs bourgeons pointus, laissaient tomber leurs dernières feuilles mortes de l'autre année... La voûte immense des cimes voilait tout le ciel, supportée par de longues colonnes, droites ou penchées, parfois blanchâtres, parfois sombres, sous une mousse noire attachée à l'écorce. Elles montaient indéfiniment, les unes derrière les autres, dominant les jeunes taillis emmêlés et poussés à leur pied, et les couvrant d'un nuage épais que traversaient cependant des cataractes de soleil. La pluie de feu glissait, coulait dans tout ce feuillage épandu qui n'avait plus l'air d'un bois, mais d'une éclatante vapeur de verdure illuminée de rayons jaunes. »

C'est cette même forêt décrite par Flaubert dans l'*Education sentimentale*, et par les Goncourt dans *Manette Salomon*. Qui sait si la version de Maupassant, moins poussée comme sensations réalisées dans le style n'est pas plus exacte, plus chaudement concrète. On y voit de belles lumières, les gestes des arbres; on y respire la sève comme un flux de vie qui monte aux cœurs désespérés. Il voudrait vivre dans la sérénité robuste de ces rythmes éternels; mais dans le monde végétal comme dans l'autre, l'impérieuse loi de la vie impose la lutte, et ce n'est pas une vaine image romantique que l'apparition soudaine de ces deux arbres enlacés.

« Comme un amoureux désespéré au corps puissant et tourmenté, le hêtre, tordant ainsi que des bras deux branches formidables, enserrait le tronc du chêne en se refermant sur lui. L'autre, tenu par cet embrassement, allongeait dans le ciel, bien au-dessus du front de son agresseur, sa taille droite, lisse et mince, qui semblait dédaigneuse. Mais, malgré cette fuite vers l'espace, cette fuite hautaine d'être outragé, il

portait dans le flanc les deux entailles profondes et depuis longtemps cicatrisées que les branches irrésistible du hêtre avaient creusées dans son écorce. Soudés à jamais par ces blessures fermées, ils poussaient ensemble en mêlant leurs sèves, et dans les veines de l'arbre violé coulait et montait jusqu'à sa cime le sang de l'arbre vainqueur.

« Mariolle s'assit pour les regarder plus longtemps. Ils devenaient, en son âme, symboliques, effrayants et superbes, ces deux lutteurs immobiles qui racontaient aux passants l'histoire éternelle de son amour. »

Souffrit-il pour son compte ces tortures de l'amour insatisfait ? Il y avait surtout en Maupassant le sentiment complet de l'inutilité des choses. L'art lui-même, ce dernier refuge des âmes d'élite, ne lui donnait que des joies restreintes. Il disait aux rares moments où il consentait à en parler : « Moi, je suis incapable d'aimer vraiment mon art. Je le juge trop, je l'analyse trop. Je sens combien est relative la valeur des idées, des mots et de l'intelligence la plus puissante. Je ne puis m'empêcher de mépriser la pensée tant elle est faible, et la forme tant elle est incomplète. J'ai vraiment d'une façon aiguë, inguérissable, la notion de l'impuissance humaine et de l'effort qui n'aboutit qu'à ce pauvre à peu près. »

Il avait fréquemment le dégoût du monde et des salons, la haine de la vie frivole où nos forces s'éparpillent. Il s'en plaint amèrement dans *Notre Cœur, Sur l'eau, Fort comme la Mort.* Un peu partout, on sent percer l'horreur des gens chics et de la vie artificielle. Il dit dans *Une Vie :* « C'étaient de ces gens à l'étiquette dont l'esprit, les sentiments et les paroles semblent toujours sur des échasses. » Il n'épargne pas non plus les gens titrés. Pour lui, tout noble qu'il est, la noblesse n'est la plupart du temps que supercherie, pose et fantaisie (*Yvette, Aux Eaux, Sur l'eau*).

Et cependant, il eut un moment cet esprit des gens du monde, léger, paradoxal, d'une ironie aimable, dominant les événements et les institutions, cette insouciance distinguée de ceux qui traversent la vie en curieux. Il eut cet esprit parisien dans *Bel Ami,* son roman où il s'est peut-être le moins réalisé, malgré le gros éloge de Brunetière, à cause du côté purement extérieur du personnage. Nos chroniqueurs, nos bons échotiers du boulevard ne renieraient pas le petit couplet à l'Académie que Duroy décoche comme en se jouant.

Par tempérament, Maupassant n'aimait pas les clans et les groupes quels qu'ils soient. La louange lui était indifférente, et la distinction le laissait froid. Il tenait de Flaubert cette opinion : L'honneur dégrade, la fonction abrutit. Il n'était guère facile à enrôler. On connaît de lui cette boutade : « Je n'écrirai jamais à la *Revue des Deux-Mondes,* je ne serai jamais décoré, je ne serai jamais de l'Académie. » Qui

sait si l'âge venant, il n'eût pas, au tournant fâcheux de la cinquantaine, buté dans le traquenard des ambitions tardives. Mais de fait, il ne porta qu'une seule fois le ruban violet qui lui fut donné par Bardoux (E. Maynial). Il y eut toujours quelque sauvagerie dans Maupassant. Les gradations du mérite que les hommes ont établies l'étonnaient profondément. Il semblait ne relever que de ce génie profond et inquiet qui le poussait à s'affranchir du contrôle de ses semblables. Plusieurs fois, il a tenté de se définir : « Je suis né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion ; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains me crispent le cœur à le faire défaillir. » (*Amour.*)

Plus il ira et plus cette sensibilité morbide s'exaspérera, et ce ne sera plus seulement de la sensation, mais bien de l'angoisse véritable, avec tous les troubles pathologiques de l'hallucination. De plus en plus nombreux se présenteront les sujets de cauchemar, les sujets où il a peur : *Magnétisme, Lui, La Main, Solitude, La Peur, Apparition, La Nuit, Le Tic, Le Horla, L'Auberge, Qui sait.* Dans ses vers il a déjà le goût du fantastique (*Terreur*) ; il se plait à analyser le phénomène de la peur : « C'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse... Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. » (*La Peur.*)

Nous verrons plus loin les causes de ces accidents nerveux ; mais il y avait surtout dans Maupassant le sentiment du néant de tout et comme une solitude perpétuelle. Et cela jette sur son art si vivant, si robuste, d'une expansion si libre et si naturelle comme le sombre reflet d'une préoccupation qui ne le quitte jamais : « Quoique nous fassions, nous mourrons ! » Et il avait la haine de tout ce qui poussait à la mort ou seulement gâtait la vie en abrégeant les jours. Il éprouve des colères devant la misère sans espoir de relèvement, comme dans *Pierre et Jean*, au spectacle des émigrants parqués tels que des bêtes dans l'entrepont du navire : « Mais foutez-vous donc à l'eau avec vos femelles et vos petits ! »

D'autres fois la vieillesse, les infirmités, la faiblesse arrachent à son impassabilité des phrases de pitié sincère. Il n'émane pas d'un cœur insensible ce conte intitulé *Une famille* où l'on voit la cruelle parcimonie des enfants et petits enfants mesurer par jeu à un vieillard tous les plats qu'il aime sous prétexte de veiller sur sa santé. Rappelons-nous le conte de *Moiron* avec ses superbes imprécations contre la

mort, et l'analyse des souffrances physiques dans le *Vagabond*, victime de l'imbécillité et de l'égoïsme bourgeois. Sa haine de la guerre est marquée avec une mâle sobriété dans *La Folle*.

Maupassant ne manqua d'ailleurs jamais de témoigner son aversion pour ce qui pousse les hommes à se jeter les uns sur les autres. Cet impulsif a horreur de la guerre. Les spectacles de l'invasion n'éveillent guère en lui d'idées chauvines. Relisez les nouvelles qui sont des épisodes des années 1870-1871 : *Le Père Milon, Boule de Suif, Mlle Fifi*, etc., la guerre lui apparaît sauvagement grotesque, honteuse et ridicule. En général il songe moins à ceux qui se battent qu'aux véritables victimes de la guerre, les petits, les écrasés, les innocents :

« Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle les accable, ceux qu'on tue par masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus cruellement des atroces misères de la guerre parce qu'ils sont les plus faibles et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue. » (*La mère Sauvage*.)

Nous ne pouvons reproduire ici l'admirable méditation de *Sur l'eau*, qui débute par cette phrase : « Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature. » Ces pages d'une si vigoureuse indignation servirent de préface à *La Guerre* de Garchine.

Cet homme, qui affichait un superbe mépris de toute loi morale, de toute convention, avait en lui une adoration secrète de la vie qui se révèle par de brèves explosions de sensibilité. Parti du scepticisme le plus complet, Maupassant s'ouvrait peu à peu à la tendresse, et rien ne lui fut plus aisé que de traduire les sentiments filiaux sur lesquels il semble glisser avec une sorte de pudeur, mais qui n'en sont pas moins solidement exprimés. Dans ce conte plein d'émotion : *L'enfant*, il trouve cette phrase de l'accouchée à son amant à qui elle confie l'enfant : « Apporte-le que je voie si tu l'aimes. » Mot profond de sensibilité maternelle. Dans ce domaine il est sûr de lui et frappe toujours juste ; ainsi dans *Une Vie* : « Quand elle l'aimait avec son cœur, elle désirait qu'il restât son fils, rien que son fils ; mais quand elle l'aimait avec sa raison passionnée, elle ambitionnait qu'il devînt quelqu'un par le monde. » Il y a dans *Notre Cœur*, sur la mort d'une mère, d'émouvantes pensées qui déterminent cette nuance très particulière de l'amour filial, et *Pierre et Jean* demeurera peut-être le chef-d'œuvre de Maupassant par ce cri : maman ! maman ! amené après une scène de jalousie, d'orgueil et de désespoir des plus belles qui soit dans le

roman français. Jamais son art ne parut si souple, si fort, si pénétrant que dans ces pages où il nous fait sentir le tragique quotidien. Il ne se soucie pas de l'évoquer par un langage raffiné et des subtilités psychologiques. Il dit dans la préface : « Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste pour fixer toutes les nuances de la pensée. La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités sans que rien surnage de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre. »

Il s'est ainsi nettement séparé des écrivains de son temps. Il est aussi loin de Flaubert que de Zola. Edmond de Goncourt ne lui pardonna guère d'ailleurs l'allusion irrespectueuse à l'écriture artiste. Maupassant est dépourvu de ce romantisme qui suscite les images. Il en trouve cependant quelquefois, et de fort belles :

« Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend sur Paris en se tortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. »

Dans l'*Histoire d'une fille de ferme* il dit que « la lune éclairait la plaine de sa lumière oblique, comme une énorme lanterne posée à terre à l'horizon ».

Il en a d'autres mais clairsemées, et en général, il ne voit pas là un moyen de renforcer sa pensée. Dans *Notre Cœur,* il parle « des délicieux modelés obtenus par la justesse des mots » et de « cette pensée claire qui sait bien la valeur des termes. » Avec un don de composition assez sûr, tout l'art de Maupassant est là. « C'est toujours la même lucidité infaillible, dit M. Jules Lemaître, la même prodigieuse faculté de saisir dans la réalité les traits significatifs, de ne saisir que ceux-là et de les rendre sans effort. Cet esprit est un miroir irréprochable qui reflète les choses sans les déformer, mais en les simplifiant en les clarifiant aussi, et peut-être en faisant ressortir de préférence, les liens de nécessité qui existent entre elles. Nulle affectation, ni romanesque, ni réaliste. Pas de casse-tête psychologique, peu de commentaires des actions, et des commentaires limpides comme eau de roche. Et qui sait si cette sobriété d'interprétation n'est pas conforme à la vérité des choses ? »

Au Soleil. — Sur l'eau. — La Vie errante

Cette facilité toujours égale et limpide, cette sobre abondance sont bien la marque du génie de Maupassant. De ces dix années où il produisit toute son œuvre, il faut déduire les voyages pendant lesquels sa production fut irrégulière. Vrai Normand avide d'espace et d'aventures, familier des éléments, Maupassant ne tenait pas longtemps en place. En réalité la vie moderne l'importune ; c'est ce qui donne parfois à son observation cette amertume sarcastique. La monotonie des jours l'écœure. Il n'aime que le vagabondage à pied, en barque ou à cheval. Chez lui il y a toujours lutte entre la tête et les muscles, et son intelligence n'approuve pas toujours l'instinct qui parle haut. Taine l'appelle un taureau triste ; mais il est certain que l'animalité dans Maupassant ne fut pas toujours victorieuse. Il est prouvé qu'il réagit par une forte vie intérieure et l'amour de la solitude. Il aime les marches dans un monde nouveau, vers des horizons qu'on croit découvrir, les étonnements subits devant les mœurs qu'on ne soupçonnait point, cette tension constante de l'intérêt, cette joie des yeux, cet éveil sans fin de la pensée. Outre le retour annuel des saisons de chasse et de pêche qui le voyaient accourir à la Guillette, entre 1880 et 1890, il fit de nombreux voyages.

En 1881, il visite la Corse, et il déverse ses impressions toutes fraîches dans *Une Vie*. Il est déjà le romancier à la mode et ses succès mêmes commencent à l'agacer. Il est repris « du frisonnant désir des longs voyages. » Il s'embarque pour l'Algérie qui lui fournit toute la matière de son livre *Au Soleil* paru en 1884. Dans la préface, l'auteur confesse un incurable besoin de solitude. « Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. »

Ce livre n'est pas précisément une suite de rêveries où l'âme blessée se réfugie dans la nature primitive. Il est très ferme et plein de décision. Maupassant y retrouve sa personnalité de journaliste curieux. Il fait colonne avec nos troupes, va sur le terrain de la guerre, s'informe de l'administration, de la culture, du sort des colons, des ressources forestières et fluviales, croquant des types, cueillant des légendes, notant nos faits d'armes. Il est à cheval toute la journée ; le soir il couche sous la tente, mange du mouton rôti au feu de campement, tue des serpents. Botte à botte avec un de nos officiers, il s'enfonce dans le Sud, en plein Sahara. Cela n'est pas d'un névrosé. Il retrouve toute sa sérénité dans la solitude du Zar'ez : « Si vous saviez comme on est loin, loin du monde, loin de la vie, loin de tout sous cette petite tente basse qui laisse voir par ses trous, les étoiles, et, par ses bords relevés, l'immense pays du sable aride ! Elle est monotone, toujours pareille

et morte, cette terre, et là, pourtant, on ne désire rien, on n'aspire à rien. Ce paysage calme ruisselant de lumière et désolé suffit à l'œil, suffit à la pensée, satisfait les sens et le rêve parce qu'il est complet, absolu, et qu'on ne pourrait le concevoir autrement. La rare verdure même y choque comme une chose fausse, blessante et dure.

C'est tous les jours, aux mêmes heures, le même spectacle : le feu mangeant un monde ; et, sitôt que le soleil s'est couché, la lune, à son tour, se lève sur l'infinie solitude. Mais, chaque jour, peu à peu, le désert silencieux vous envahit, vous pénètre la pensée comme la dure lumière vous calcine la peau ; et l'on voudrait devenir nomade à la façon de ces hommes qui changent de pays sans jamais changer de patrie, au milieu de ces interminables espaces toujours à peu près semblables. »

En 1882, il est en Bretagne. Dans sa relation si exacte cependant, il paraît frappé surtout de l'aspect fantastique des choses : la baie des Trépassés, les Korrigans, les monuments druidiques. Les traditions celtiques et les superstitions, l'âme religieuse et visionnaire de la Bretagne ont prise sur son impassibilité. En 1885, c'est le voyage d'Italie et de Sicile où on trouve des pages descriptives de premier ordre sur Naples, le cimetière des Capucins à Palerme, l'Etna, la Vénus de Syracuse. Il ne parut qu'en 1890 avec le voyage de Sousse et Kairouan fait en 1888-89, sous le titre : *La Vie errante*.

En 1885, Maupassant prend les eaux de Châtel-Guyon, en Auvergne, où il eut la conception du *Mont-Oriol*. En 1886, il fait un court séjour chez le baron Ferdinand de Rothschild au château de Wadesden, en Angleterre. Il visite le Hampshire, Oxford, Londres, très rapidement, et, mécontent du climat, rentre en France. Dans la première phase de sa maladie, en 1891, il prend les eaux de Divonne (Ain) et de Champel (Suisse) puis il gagne Cannes où a lieu la crise irrémédiable. Nous ne comptons pas les innombrables croisières qu'il fit à bord de son yacht, le *Bel Ami*, dans toutes les anses et tous les petits ports de la Côte d'Azur où on le connaissait bien de Cannes à Gênes. Il y retrouvait une autre mer qu'à Etretat, plus souriante, plus tiède, plus dangereuse aussi avec ces terribles coups de mistral et les sautes de température capricieuse et funeste aux pauvres malades de cette côte fatale. Il aimait l'eau, disait-il, d'une passion désordonnée. Il l'aimait même dans ses démences : « Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer. » Il l'aimait dans ses enchantements : « Jamais peut-être, je n'ai senti une impression de béatitude comparable à celle de l'entrée dans cette crique verte, et un sentiment de repos, d'apaisement d'arrêt de l'agitation vaine où se débat la vie, plus fort et plus soulageant que celui qui m'a saisi quand le bruit de l'ancre tombant eut dit à tout mon être ravi que nous étions fixés là. »

A mesure que se développe en lui l'excitabilité nerveuse et maladive, cette solitude tourmentée des côtes l'attire. Depuis longtemps, depuis toujours il a horreur des foules. C'est dans cet état d'esprit qu'il fuit Paris en 1889. La kermesse internationale de l'Exposition irrite ses nerfs ; la tour Eiffel l'exaspère.

C'est dans ce volume : *Sur l'eau* (1888) que l'on trouve peut-être la meilleure explication de son mal : les longues mélancolies que procurent la solitude et le besoin d'aimer et aussi la défiance des affections despotiques ; le tête à tête avec une nature grandiose, l'inquiétude physique, les symphonies de parfums et les griseries d'éther. C'est dans ce volume que malgré et peut-être à cause de sa propre détresse il jugea le monde avec plus d'indulgence, et qu'il tenta de se recueillir en faisant le tour de toutes les connaissances humaines, en faisant à la face de l'Océan un retour sur sa vie et ses pensées. Il eut là ses dernières heures de doute, d'angoisse et d'exaltation dans le pressentiment de l'agonie. Le monde alors se révéla à ses yeux comme une création magnifique dont le voile se déchirait enfin, dont il n'avait pas profité, qu'il comprenait trop tard : « Ah ! j'ai tout convoité sans jouir de rien. Il m'aurait fallu la vitalité d'une race entière, l'intelligence diverse éparpillée sur tous les êtres, toutes les facultés, toutes les forces et mille existences en réserve, car je porte en moi tous les appétits et toutes les curiosités, et je suis réduit à tout regarder sans rien saisir. »

Il sentit en ces instants s'ouvrir toutes grandes les ailes de son âme profonde, tendre et loyale, affectueuse et dévouée, son âme d'artiste, fière devant les hommes, mais fervente et humiliée devant la nature, parce qu'elle se dégageait du monde et de ses petitesses. De plus en plus sa sensibilité s'aiguisait, et il semblait jouir de cet excès de sensation : « Si le système nerveux n'est pas sensible jusqu'à la douleur ou jusqu'à l'extase, il ne nous communique que des commotions moyennes ou des satisfactions vulgaires. » (*La Vie errante*.) Faculté rare et redoutable, dit-il autre part, car il devait désormais attendre de la vie plus de douleurs que de joies.

Inquiétudes

Sa susceptibilité extrême, son irritabilité permanente auraient suffi à faire prévoir le mal rapide qui devait l'emporter. Vers 1891 il en eut nettement conscience lorsqu'il dit à quelqu'un : « Ma résolution est prise. Je ne traînerai pas longtemps. Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore, j'en sortirai comme un coup de foudre. » (J.-M. de Hérédia. Discours prononcé à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen).

En 1890, il habite avenue Victor Hugo et se plaint sans cesse du voisinage d'un boulanger et des charrettes matinales qui l'empêchent de

dormir. En 1888 il avait failli faire un procès au *Figaro* qui s'était permis quelques suppressions dans la préface de *Pierre et Jean*. En 1890 il s'emportait contre l'éditeur Fasquelle pour avoir publié le portrait de l'auteur de *Boule de Suif* dans la réédition des *Soirées de Médan*. L'autorisation avait cependant été donnée par écrit à l'éditeur. Puis, il prétendit que l'Amérique contrefaisait ses œuvres. Chose plus grave, sa bonne humeur baissait ainsi que son entrain au travail. L'écrivain si fécond, à la plume alerte et facile, à la pensée toujours nette, connut les tâtonnements de la phrase rebelle, la production lente et pénible d'où on se lève écœuré, courbaturé. Il connut enfin ce dont souffrirent les plus forts et les mieux entraînés : les jours vides et stériles. C'est bien son propre découragement qui parle dans *Fort comme la mort* par la bouche d'Olivier Bertin : « Or, voilà que, tout à coup, le monde des sujets entrevus s'est dépeuplé, mon investigation est devenue impuissante, stérile. Ces gens qui passent n'ont plus de sens pour moi ; je ne trouve plus en chaque être humain ce caractère et cette saveur que j'aimais tant discerner et rendre apparents. »

A son intelligence hallucinée la solitude était devenue aussi funeste que le monde : « La solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes. » C'est bien là le mal de Maupassant : les inconnaissables puissances, les choses occultes, le mystère de l'invisible, l'attente angoissée. Sous un aspect placide et indifférent nul n'était plus disposé à la crainte. L'extraordinaire analyse de l'appréhension de *Bel Ami* avant le duel est sûrement sincère et vécue. « Cette destruction prématurée, toute l'épouvante vient d'elle. »

Les voyages mêmes ne le tentent plus. Sa vision du monde s'est définitivement réduite. A ses yeux il n'y a plus place dans sa lassitude pour l'étonnement ou l'admiration. Il se rappelait la parole d'un moine du mont Saint-Michel : « Est-ce que vous voyez la cent millième partie de ce qui existe ? » Bien avant qu'il n'eût sombré dans « cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards où git — la démence » il avait senti sur son front s'appesantir comme un cercle de fer la lourde couronne du génie. Il eut presque la haine de tous ses dons. Il maudissait alors la *faculté rare et redoutable* et rêvait d'un retour à l'animalité où l'on jouit sans souffrir : « Si mon esprit inquiet, tourmenté, hypertrophié par le travail, s'élance à des espérances qui ne sont point de notre race et puis retombe dans le mépris de tout, après en avoir constaté le néant, mon corps de bête se grise de toutes les ivresses de la vie. J'aime le ciel comme un oiseau, les forêts comme un loup rôdeur, les rochers comme un chamois, l'herbe profonde pour m'y rouler, pour y courir comme un cheval, et l'eau limpide pour y nager comme un poisson. Je sens frémir en moi comme quelque chose

de toutes les espèces d'animaux, de tous les instincts, de tous les désirs confus des créatures inférieures. J'aime la terre comme elles et non comme vous, les hommes, je l'aime sans l'admirer, sans la poétiser, sans m'exalter. J'aime d'un amour bestial et profond, misérable et sacré, tout ce qui vit, tout ce qui pousse, tout ce qu'on voit, car tout cela, laissant calme mon esprit, trouble mes yeux et mon cœur, tout : les jours, les nuits, les fleuves, les mers, les tempêtes, les bois, les aurores, le regard et la chair des femmes. » (*Sur l'eau.*)

Comme il l'a dit avec quelque colère dans *Notre Cœur,* la femme est néanmoins l'ennemie, tant cet impulsif est plein de contradictions. Elle est jalouse de tout cerveau indépendant ; elle nous prend tout, de notre force, nos heures de travail calme, de vie intérieure ; c'est l'éternelle broyeuse d'énergies. C'étaient là malheureusement de brèves révoltes, et il pouvait s'appliquer cette boutade d'une de ses nouvelles : « A force de mépriser les femmes il ne pensait qu'à elles, tendait vers elles tous ses efforts, tous ses désirs. » Il eût aimé de toutes ses forces, mai il y avait en lui une sorte de lassitude avant l'heure, cette amère conception de l'amour impossible qu'il exprime si âprement dans *Mont-Oriol.*

L'intellectuel eût aimé une créature légère et charmante, ne lui demandant rien qu'une vie facile comme Manon Lescaut, son amoureuse préférée. « Cette Manon qui apporte à nos cœurs la plus étrange saveur de femme évoquée par l'art humain (*Notre cœur*) ». Mais c'était là encore plaisirs d'homme raffiné. Le primitif qui était en lui n'aima jamais que la *Vénus Rustique*, et c'est devant la Vénus de Syracuse, « cette sublime femelle de marbre » qu'il révéla son culte dans un hymne de fougueuse et païenne adoration.

« Des gens traversent des continents pour aller en pèlerinage à quelque statue miraculeuse ; moi j'ai porté mes dévotions à la Vénus de Syracuse. Ce fut elle peut-être qui me décida à faire ce voyage ; je parlais d'elle et je rêvais d'elle à tout instant, avant de l'avoir vue.

Ce n'est point la femme poétisée, la femme idéalisée, la femme divine ou majestueuse comme la Vénus de Milo, c'est la femme telle qu'elle est, telle qu'on l'aime, telle qu'on la désire, telle qu'on la veut étreindre. Elle est grasse, avec la poitrine forte, la hanche puissante et la jambe un peu lourde ; c'est une Vénus charnelle qu'on rêve couchée en la voyant debout... Ses reins surtout sont inexprimablement animés et beaux. Elle se déroule avec tout son charme cette ligne onduleuse et grasse des dos féminins qui va de la nuque aux talons, et qui montre, dans le contour des épaules, dans la rondeur décroissante des cuisses et dans la légère courbe du mollet aminci jusqu'à la cheville toutes les modulations de la grâce humaine... La Vénus de Syracuse est une femme et c'est aussi le symbole de la chair... C'est un corps de femme qui exprime toute la poésie réelle de la caresse. » (*La vie errante.*)

Il faut mourir

Ce fut son dernier chant à la vie. *La Vie errante* parut en 1890, et à la fin de cette même année, le 23 novembre, lors de l'inauguration du monument de Gustave Flaubert à Rouen, Edmond de Goncourt note dans son journal : « Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué,* ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie : « C'est mon canotage là-dedans, le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui ! »

Henry Céard, qui était du voyage, ne se rappelle pas cette dernière phrase, mais, suivant son souvenir très exact, Maupassant avait l'air de grelotter comme un serpent frileux dans une couverture.

A partir de ce moment, la production se ralentit, s'arrête. Le fier écrivain se débat cependant, veut lutter contre la fatigue; il commence désespérément un roman nouveau, « *L'Angelus* », dont les fragments furent publiés dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1895. « Mais il observait curieusement les défaillances de sa vision et de sa mémoire, le dédoublement de sa personnalité, et il disait sa mélancolie, son angoisse, son ennui de la vie. » (J.-M. de Hérédia, discours cité.)

Il écrit à des amis : « Mon esprit suit des vallons noirs qui me conduisent je ne sais où. Ils se succèdent et s'emmêlent, profonds et longs, infranchissables... Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de tout... »

Au commencement de 1891, il est occupé par les répétitions de *Musotte* représentée au *Gymnase* le 4 mars. Puis, tout travail devenant impossible, il se rend à Divonne, résolu à se traiter énergiquement et à guérir coûte que coûte. Mais on lui refuse la terrible douche de Charcot, et il se décide pour Champel que Taine lui conseille (E. Maynial).

Il trouve à Genève le docteur Cazalis, qui le rassure; de même qu'Auguste Dorchain, qui fait une saison à Champel. La compagnie des poètes lui fut douce. Il leur lut même un soir quelques pages de l'*Angelus*. Il était ressaisi par son art. Il s'enthousiasma longuement ; puis il pleura.

« Et nous aussi nous pleurâmes, voyant tout ce qui restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme, qui jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres âmes... Dans son accent, dans ses paroles, dans ses larmes, Maupassant avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de la vie et la sombre

terreur du néant. » (A. Dorchain, « Quelques Normands », *Annales polit. et littér.*, 3 juin 1900.)

Bien que certains jours il se fasse illusion sur son état, ses forces intellectuelles et physiques l'abandonnent. L'orthographe et l'incohérence de ses lettres en témoignent. Et cependant, il compte sur Cannes pour « achever sa guérison ». Il espère toujours. Il quitte Champel pour son chalet de l'Isère, route de Grasse. Mme de Maupassant habitait alors Nice et M. Gustave de Maupassant à Sainte-Maxime, dans le Var. Guy voulut se remettre au travail; il préparait une étude sur Tourgueneff en même temps qu'il comptait pousser son roman. Mais Henry Roujon rapporte que le mal faisait implacablement son œuvre : « Une de nos dernières rencontres fut un dîner intime, à bord de son yacht, au vieux port de Nice. Il ne mangea rien et causa microbes. Il me recondisit quelques instants, par une soirée d'étoiles, sur la route de Beaulieu : « Je n'en ai pas pour longtemps, me confia-« t-il. Je voudrais bien ne pas souffrir. »

Il lutta tant qu'il put. Le 1er janvier 1892 fut l'échéance prévue par les spécialistes qui, eux, ne se faisaient pas d'illusions sur son cas.

« Le jour de l'an, en arrivant, raconte Mme Laure de Maupassant. Guy, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire. Toute l'après-midi, nous causâmes de mille choses; je ne remarquais en lui rien d'anormal, qu'une certaine exaltation. Ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête à tête, que je m'aperçus qu'il divaguait. Malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut tout de suite repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie: « Ne pars pas, mon fils! lui « criai-je, ne pars pas !... » Je m'attachai à lui, je le suppliai, je traînai à ses genoux ma vieillesse impotente. Il suivit sa vision obstinée. Et je vis s'enfoncer dans la nuit... exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant. » (*En regardant passer la vie*, cité par Lumbroso, pp. 68-69.)

Dans cette nuit du 1er au 2 janvier, il retrouva son calme. Il comprit qu'il s'acheminait vers la folie, et décida de mourir. Mais son domestique veillait et avait désarmé le revolver. Maupassant eut donc recours à un coupe-papier en métal et ne réussit qu'à s'entailler le cou. On accourut à ses cris ; on le coucha de force ; la blessure fut soignée, et les médecins se prononcèrent pour l'internement. Mais auparavant on tenta encore une suprême expérience.

« Ses amis savent que Maupassant adorait son yacht. Il lui avait donné le nom d'un de ses plus célèbres romans : *Bel Ami*. Ils pensèrent que la vue de son cher yacht réveillerait peut-être sa mémoire éteinte, qu'elle donnerait un coup de fouet à sa pauvre intelligence naguère si limpide, disparue maintenant. Ligotté, les bras maintenus par la camisole de force, le malheureux fut conduit sur le

rivage. *Bel-Ami* se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena. Il se retourna plusieurs fois pour revoir *Bel-Ami.* » (Lumbroso, p. 78.)

Il arriva à Paris le 7 janvier, à peu près inconscient. Il se laissa soigner sans trop de difficulté par les docteurs Blanche, Meuriot et Grout. Mais ce ne fut qu'une lente agonie de dix-huit mois. Il reconnaissait parfois ses amis et eut quelques accès de fureur. Il mourut doucement le 6 juillet 1893 chez le Dr Blanche. Selon les paroles d'un de ses gardiens, il s'est éteint comme une lampe manquant d'huile.

Son corps est au cimetière de Montparnasse, dans la 26e section, sous un massif serré de fusains et de chrysanthèmes. Deux colonnes corinthiennes supportent un modeste chapiteau où on ne lit que ce nom : *Guy de Maupassant.* Suivant sa volonté, il ne fut pas mis dans un cercueil de plomb. « Guy voulait, après sa mort, sa réunion au grand Tout, à la Mère la Terre, et un cercueil de plomb retarde cette réunion. » (*Journal des Goncourt,* vol. IX, pp. 161-162.) C'est là que, le 9 juillet 1893, Emile Zola lui adressa un émouvant adieu :

« Un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu, que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement profond dans les intelligences, mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu, au milieu des larmes. »

GABRIEL CLOUZET.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 42
1er Décembre 1910

Portraits d'Hier

LAMARCK

Par Elie FAURE



LAMARCK (par Ambroise Tardieu).

Portraits d'hier N° 42. — 1er Décembre 1910

Lamarck



Grand nom, et déjà antique.
MICHELET.

I

L'idée était dans l'air depuis les commencements de l'esprit. Pour en douter, il faut ne pas avoir compris ceux dont la fonction est de résumer dans l'image toutes les institutions incomplètement formulées que les primitifs faiseurs de légendes se transmettent au long des siècles et dont les pasteurs de peuples s'emparent pour les environner de solitude et de silence. Il faut ne pas avoir senti par quelle pente naturelle, en suivant le cours de l'onde musculaire, de l'influx nerveux et du sang, les statuaires égyptiens fixaient un crâne d'homme ou de bélier à un corps de lion ou sommaient des épaules humaines d'un mufle de panthère ou d'une tête d'épervier. Il faut ne pas avoir rencontré sur sa route les taureaux ailés de l'Assyrie regardant de leurs yeux durs de sars tiarés passer les armées d'Alexandre que suivaient des sculpteurs d'Athènes à l'aller et qui ramenaient des brahmanes au retour. Les religions de l'Inde avaient affirmé tour à tour l'instabilité de la forme et l'éternel cheminement de la force et de la pensée à travers les aspects périssables qui sortent du chaos pour y rentrer, passent incessamment de l'un à l'autre par d'invisibles degrés et vont fournir par leur dissolution à la matière universelle de nouveaux éléments de vie et de nouveaux germes de mort. Depuis que les bergers du Pinde avaient surpris dans les grottes et près des sources ou sur la lisière des bois des hommes à jambes de bouc, depuis qu'ils avaient vu dévaler par les prairies en pente des troupeaux de centaures ou poursuivi sur le gazon des jeunes filles qui se changeaient soudain en arbres pour leur échapper, depuis que les marins de l'archipel attendaient les clairs de lune ou les nuits phos-

phorescentes pour entrevoir, au creux des vagues, des femmes à queue de poisson tendre vers eux leurs seins en soulevant les algues qui leur servaient de chevelures, les poètes grecs et latins n'avaient pas renoncé à magnifier dans la métamorphose la loi centrale de la vie. Hésiode, les tragiques, Lucrèce, Ovide, tous la voyaient passer derrière le voile mobile et nuancé de l'intuition poétique qui précède partout la mise en lumière du fait et le passage dans la science du phénomène rigoureusement observé. Ceux qui furent chargés de décorer les temples qu'érigeaient les cités sur leurs citadelles pour s'attirer la protection d'un dieu, virent la forme retentir dans toutes les formes, et quand une impulsion partait de l'angle d'un fronton, ils surent retrouver à l'autre angle le volume imposé nécessairement par la chaîne des attitudes, la parenté des gestes et la continuité des mouvements. Depuis Héraclite, affirmant que le monde est un ruissellement, l'idée était partout prête à jaillir de la pensée grecque sous la forme positive qu'exige la critique historique pour la reconnaître tout à fait.

Le jour où Aristote lui fit dépasser le symbole en enseignant que « la nature passe d'un genre et d'une espèce à l'autre par des degrés imperceptibles » et que « de l'homme aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions paraissent se tenir par une chaîne continue », elle eût pu féconder l'avenir, si le profond naturaliste avait soupçonné l'action que méritait de prendre sur l'esprit des hommes cette affirmation formidable, et surtout s'il fût venu plus tard, à Alexandrie peut-être, à la fin de la phase analytique ouverte par l'enquête grecque, et s'il l'eût livrée à Plotin. Mais l'esprit grec était brisé, incapable de conquérir par ses propres moyens un nouvel équilibre, et l'esprit juif, tendu vers le dedans, impropre à demander à l'observation même partiale et passionnée de la nature, le contrôle de son désir jaloux. D'autre part, les foules réclamaient le bonheur dans un tumulte sentimental où les voix des savants et des artistes se perdaient. L'idée sombra. Le dualisme chrétien ne retint de la pensée antique que la conception du héros arrachant la substance humaine à l'animalité pour l'acheminer vers le dieu. Il trancha le monde en deux corps irréconciliables que le dogme allait ossifier pour tenter d'extirper de l'esprit isolé de toutes parts des choses le sens de leur solidarité agissante et de leur perpétuel devenir. C'est seulement quand il fallut bâtir la cathédrale que l'humanité replongea ses racines dans la matière de la vie pour redonner à l'esprit l'aliment qu'il réclamait.

Dès que la sensualité des peuples eut entassé pour se satisfaire cette moisson de formes, de couleurs et de poésie, l'idée réapparut. Pas un philosophe, à vrai dire, n'osa tenter de mettre de l'ordre dans le chaos splendide où le génie du moyen âge avait mêlé aux réalités de sa vie quotidienne les matériaux fournis confusément par la légende.

la symbolique, les voyages, la mythologie chrétienne et tout ce qui survivait des vieilles civilisations. Mais, dans les compositions plastiques nées du besoin d'unité morale que l'Italie éprouvait avec passion, le sentiment de la parenté et de la continuité des formes se faisait jour. Quand Titien, résumant l'effort de Masaccio, de Piero della Francesca, de Raphaël, de Michel-Ange, créait la grande peinture symphonique en révélant la solidarité de tous les points de l'étendue qui retentissent l'un dans l'autre par l'échange constant des reflets colorés, des vibrations lumineuses, des gestes correspondants, il introduisait dans les réalités virtuelles de l'esprit le sens de la filiation universelle avec une bien autre puissance que Vinci lui-même essayant d'en donner l'expression directe en brisant les œufs qui contenaient les enfants du cygne et de Léda. Et lorsque Rubens eut fait entrer dans les cadres de la pensée italienne l'épaisseur même et le mouvement et la circulation profonde de la vie, quand il eut entraîné dans le flot de sa prodigieuse arabesque toute la matière entassée par le moyen âge et le Nord pour la transmettre à l'avenir dans l'ordre même et la hiérarchie spontanée de la nature, rien dans ce sens ne pouvait plus être dit par ce moyen-là. Il appartenait aux savants et aux philosophes de s'emparer de l'idée et de réaliser vis-à-vis du monde moderne la tentative qu'Aristote n'avait pu même entreprendre vis-à-vis du monde ancien.

Pourtant, la découverte de Newton, qui forme aujourd'hui à nos yeux son complément et sa préface nécessaires, parut retarder sa marche. Enveloppée dans sa rigueur mathématique, paraissant exprimer l'immuable, la révélation définitive de la gravitation mécanique des cieux refoula l'esprit de mouvement avec d'autant plus de facilité apparente que la philosophie et l'art s'immobilisaient à la même heure dans le dogme, pour tenter d'arrêter l'action du XVI[e] siècle et de Rubens. Le conflit allait éclater entre l'esprit mathématique mûr et l'esprit biologique naissant, dont Harvey, révélateur de la circulation du sang, représentait à peu près seul à ce moment-là les velléités d'expansion et de conquête. Avant que cette jeune force pût affirmer son action et faire à son tour reculer l'esprit dogmatique, il fallut que l'artiste et le philosophe reprissent la parole cinquante ans, il fallut que Watteau sentit passer dans l'espace, avec la fuite de l'amour, avec l'évanouissement progressif des couleurs et des formes et la musique errante, la mobilité de la vie. Il fallut que Montesquieu montrât la relativité des lois morales et la transformation des réalités politiques. Il fallut que Condillac, après Locke, prouvât la solidarité de la pensée et de la sensation. Il fallut que l'Encyclopédie mît en action la variabilité de la parole écrite et opposât la beauté de ce qui change à la sainteté de ce qui ne change pas. Il fallut que Diderot s'emparât joyeusement de toutes les sources épuisées pour creuser le terrain au

fond et autour d'elles, en faire jaillir à flots une eau bourbeuse et criât à l'avenir qu'il n'avait plus qu'à la recueillir et à la filtrer pour y renouveler la santé et la vie du monde.

II

C'est dans cette atmosphère enflammée, au milieu de cette poussée en avant qui entraînait tout autour d'elle, morale, religion, philosophie, connaissances positives, habitudes, manières d'être, de vivre, de penser, d'agir, que naquit et grandit Jean-Baptiste-Pierre-Antonin de Monet, plus tard chevalier de Lamarck (1). Autour de lui beaucoup de bruit, de mouvement, d'action, de vie extérieure et forte. Un père de souche béarnaise, d'esprit batailleur, sans doute, fils et petit-fils de soldats. Une mère affairée, avec onze enfants près ou loin d'elle, lui venu le dernier, chétif, tantôt choyé, tantôt battu comme il arrive au plus petit. Trois ans après sa naissance, une tragédie dans la maison. L'un des grands garçons, qui sont à l'armée, est tué à Berg-op-Zoom. Chaque fois que les autres rentrent, avec leurs dorures, leurs sabres, leurs bottes, leurs cheveux poudrés, ce sont des effusions, des récits, des fêtes. Il est tout contracté d'envie désespérée. Comme il est entendu qu'il sera prêtre, — on l'appelle déjà le « petit abbé » — il se débat. Il veut être soldat. Aux Jésuites d'Amiens il suit son idée. Et quand son père meurt — il n'a que seize ans — sa mère ne résiste plus à ses caresses suppliantes. Il enfourche le bidet de la maison et le chapeau en bataille, avec quelques écus en poche et le petit dindonnier de la basse-cour trottant à ses côtés, il part pour l'Allemagne, où l'on se bat.

Cette âme passionnée, en qui se tend depuis l'enfance un désir violent et soutenu, gouvernera son destin. Le hasard le sert. Il arrive à l'armée de M. de Broglie la veille de Villinghausen. Un colonel, à qui on l'adresse, reçoit en ricanant ce garçon fluet et l'envoie derrière les bagages. Le lendemain à l'aube, il est au front. Dans la déroute, il ramène à son corps sa compagnie réduite à quatorze hommes et où il n'y a plus un gradé. On le conduit au maréchal qui le fait officier le soir même.

Cette aventure peint sa vie. Il ne remporta pas sur les idées que des victoires, mais il obtint toujours le triomphe intérieur, car il garda intactes jusqu'au soir de chaque lutte sa constance et sa fermeté.

---

(1) A Bazantin, en Picardie, le 1er août 1774. *Grandeur et Décadence des Romains*, de Montesquieu, 1734 ; *Esprit des Lois*, de Montesquieu, 1748 ; *Traité des Sensations*, de Condillac, 1754 ; *Encyclopédie*, 1751 ; *Dictionnaire philosophique de Voltaire*, 1784.

Partout où il passa, aussi bref que fût le passage, il le marqua puissamment. Après il s'en allait ailleurs, comme s'il eût épuisé pour toujours les possiblités d'action qu'il trouvait dans chaque chemin. La guerre de sept ans finie, il attendait d'autres batailles. Il n'en vint pas. Il traîna cinq années dans les garnisons provençales, à Toulon, à Monaco, malade, fiévreux, avec des glandes dans le cou, passant ses heures libres à herboriser au bord des routes, et déjà passionné pour les sciences nouvelles que les travaux de Tournefort, de Buffon, de Linné, mettaient peu à peu au premier plan. Venu en 67 à Paris pour montrer son cou au chirurgien Tenon qui l'opéra et le guérit, il y resta. Il n'avait rien, qu'une pension dérisoire, mais il était au front.

Pour vivre, il fit n'importe quoi. Commis de banque, il habitait sur la montagne de la vieille université. Il en profita pour baptiser les nuages et pour essayer d'imposer des assises systématiques à la science de l'atmosphère. Et comme cette première tentative fut la moins heureuse de sa carrière, cinquante ans après il se battait encore contre le vent. Quand il quitta le monde, je suppose qu'il ne trouvait pas d'excuses à ses échecs acharnés dans la prévision du temps.

Comme il logeait — il nous l'a dit lui-même — « beaucoup plus haut qu'il n'aurait voulu », nous soupçonnons que la météorologie, qu'il eut seulement le tort d'asseoir sur des généralisations arrachées trop vite à son impatience par la forme de son esprit, naquit parce qu'un petit étudiant imaginatif et curieux battait son habit à la lucarne, le matin, et faisait sécher ses bas sur les tuiles, le soir. Dans la journée, quand il n'y avait pas cours à l'Ecole de Médecine (1), il suivait jusqu'aux bois de Clamart ou de Meudon les herborisations sentimentales de Rousseau. Entre temps, il lisait les philosophes sensualistes. Cette double influence se fera sentir jusqu'à la fin. Le « sublime auteur de toutes choses » assistera en amateur, et sans jamais intervenir, au développement rigoureux de la pensée déterministe de Lamarck.

Les *Recherches sur les causes des principaux faits* qui furent déposés à l'Académie en 1776, la *Flore française* qui fut imprimée en 1778 aux frais de l'Etat sur la proposition de Buffon sortirent de ces études un peu tâtonnantes et confuses où l'organisation de son esprit suivait pas à pas l'organisation même des sciences naturelles hésitant à s'échapper du domaine de l'empirisme pour s'emparer d'une méthode et tendre à l'unité systématique. Dans le premier de ces livres, qui a vieilli en son ensemble, il affirmait, plus d'un demi-siècle avant Liebig (2), que les végétaux ont le pouvoir, en présence de la lumière

(1) Il y fut inscrit de 1768 à 1772.
(2) Renault d'Allonnes, *Lamarck*.

d'opérer les synthèses chimiques et de s'accroître à leurs dépens. Dans le second, sorti d'un pari d'étudiants, il créait la méthode dychotomique que les botanistes n'ont pas cessé d'utiliser. Le monde savant s'ouvrit à Lamarck. Buffon le fit entrer en 79 à l'Académie des Sciences et lui confia son fils que Lamarck promena pendant plusieurs mois en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, se mettant au courant des méthodes étrangères, visitant les musées d'Histoire naturelle, descendant au fond des mines où il recueillait des fossiles et suivait l'ascension de la terre dans les couches superposées. Au retour, on lui donna la place de Conservateur des Herbiers du Roi. Malgré sa brouille avec Buffon, qui survint à cette époque, c'était alors un personnage tout à fait officiel, ingénieux certes, mais paraissant bien décidé à perfectionner sa spécialité scientifique avec la lenteur prudente d'un observateur scrupuleux. Des audaces de pensée, sans doute, surtout dans les directions les moins familières à son existence quotidienne, mais nulle vue synthétique essentielle. Et pourtant, il touchait à l'âge où l'homme s'empare du monde pour utiliser ses lois au profit de son égoïsme ou de son perfectionnement.

III

Quand commença, en 1783, sa collaboration au *Dictionnaire de Botanique* pour l'*Encyclopédie méthodique,* Lamarck croyait à la fixité des espèces. Pour un esprit ferme et clair, c'était un besoin que d'y croire, un besoin momentané. La classification statique de Linné avait arrêté net sur un point fixe le dynamisme instinctif de quelques esprits du temps. Alors que Diderot dénonçait l'immobilité de la mathématique et soupçonnait le monde organique d'être un devenir éternel, alors que Buffon, père tout puissant des sciences naturelles pour avoir fondé l'anatomie comparée, la physiologie, la géologie des causes actuelles, montré l'unité de structure de tous les êtres vivants et donné le jour à Lamarck, à Bichat, à Cuvier, hésitait devant le grand problème et, après avoir écrit que la « matière... passe d'une espèce à une autre espèce et souvent d'un genre à un autre genre par des nuances imperceptibles », se démentait un peu plus loin et renonçait, en fin de compte, à se prononcer sur ce point-là, il était nécessaire qu'un ordre, même artificiel, fût établi dans les choses, pour empêcher des généralisations anticipées de ruiner la méthode naissante et lui fournir du même coup les bases positives qui lui manquaient. Mais différencier des êtres, c'était établir leurs rapports. La classification, après avoir fragmenté la nature, allait irrésistiblement tendre à la reconstituer. Buffon avait raison et tort de la maudire. Elle arrachait son vaste esprit à la contemplation presque mystique

de l'harmonie universelle. Il ne pouvait pas soupçonner qu'elle ramènerait un autre esprit, quand Antoine-Laurent de Jussieu aurait substitué à l'ordre de Linné, basé sur les caractères extérieurs des êtres, un ordre dépendant de leurs parentés organiques, à se saisir des grandes lois de continuité dynamique qui gouvernent cette harmonie, pour proposer à la pensée d'y subordonner son action.

L'esquisse d'une classification parallèle des végétaux et des animaux, que Lamarck présenta à l'Académie en 1785, précisément vers l'époque où Jussieu publiait le résultat de ses travaux, était un pas hardi vers l'idée définitive. Pourquoi s'arrêta-t-il en route? Pourquoi attendit-il encore quinze ans avant de surprendre en lui l'éclair de l'intuition à la lueur duquel il devait voir se dérouler, du plus obscur tremblement organique qui naît au fond des mers jusqu'au niveau de son intelligence, le poème ininterrompu de la vie ascendante se créant elle-même pour satisfaire à l'inaccessible besoin de se réaliser? Hélas! nous ne connaissons pas sa vie intime. Nous ne savons pas s'il aima, ni s'il fut aimé, si quelque tragédie intérieure précéda, comme chez presque tous ceux qui, lors de leur maturité, cherchent dans le drame de l'histoire ou dans la symphonie cosmique une compensation grandiose aux agitations du cœur, un acheminement vers la conquête de sa vérité profonde. Lamarck, marié trois fois, eut six enfants de sa première femme et deux de la seconde. Il survécut à ses trois femmes, il vit mourir trois ou quatre de ses enfants. Mais à quel moment ces mariages, à quelles dates ces morts ? En 94, il avait encore à sa charge sept enfants, et le huitième ne lui était pas encore né. Mariage tardif, à près de quarante ans peut-être, révélation de l'univers sensuel, de la vie sentimentale et de la mort à l'heure où le cerveau rassemble ses visions éparses pour étudier la forme qu'elles prennent à son contact. Désormais, il ne voyait plus les choses qu'au travers d'une matière nerveuse remuée jusqu'en ses profondeurs, mise à nu par sa participation quotidienne à la trame intime de la vie. Une épaisseur d'humanité tous les jours accrue se déposait comme une alluvion nourrissante sur son cœur. Cela ne nous apprendrait donc rien que d'entendre s'enfler en nous, à chaque minute qui tombe, le retentissement des actes que nous considérions la vieille comme les plus machinaux, cela ne nous apprendrait rien que d'assister, à chaque pas que nous faisons, à mesure que s'élargit le champ de notre action et qu'elle devient en même temps plus libre et plus une, à la croissance impitoyable de notre responsabilité? Et sur ce terrain secret qui s'affouille, où la vie intérieure afflue à la surface pour offrir à nos sensations une matrice de plus en plus large et creuse, cela n'apprendrait rien que de recueillir la douleur et la volupté avec un amour qui grandit? Cela n'apprendrait rien que de sentir, dans l'étreinte approfondie, sa vie s'anéantir en une vie, que de voir une poitrine

ronde n'obéir, pour se soulever et s'abaisser, qu'aux sollicitations immortelles de l'espace et du désir, que d'être là quand le fruit tombe du ventre maternel ouvert, que de suivre le lait depuis le sourd travail où il naît du sang de la mère jusqu'à la forme nouvelle qu'il modèle peu à peu au travers d'un sein penché et de deux lèvres qui boivent, que d'aider un petit être qui prend peu à peu notre apparence, à marcher comme les bêtes, puis comme nous, à surprendre sur sa bouche l'hésitation des premiers mots et l'ascension puissante de la flamme dans ses yeux? Cela n'apprendrait rien que de trouver, chaque fois qu'on visite une petite tombe, plus d'herbe autour, plus de mousse au creux des lettres, plus de vie sur la dalle et les cendres, des larmes plus fécondes dans un cœur plus labouré ?

Si une grande aventure publique oblige par surcroît un esprit ainsi remué à soumettre à son jugement la plupart de ses croyances, il faut qu'il se décide à affirmer ou à nier et que les oscillations de sa pensée tombent de tout le poids du siècle dont l'événement inattendu est le résumé presque monstrueux, vers une solution radicale et rapide. Ceux qui ont vécu le drame de 93 ont dû sentir monter, du fond obscur et souvent endormi d'eux-mêmes, un tumulte d'idées nouvelles éclatant dans leurs actes en colère, en bravoure, en enthousiasme qui dissipaient l'ombre habituelle, en vagues de volonté à qui les calculs ordinaires et les intérêts mesquins n'opposaient plus de résistance. Lamarck, qui dédia « au Peuple français » ses *Recherches,* publiées en pleine Terreur (1), touchait au centre de sa vie en même temps qu'il atteignait avec la multitude même, le plus haut point d'exaltation. Il était pauvre. Il avait sept enfants à nourrir (2). Tout ce qui l'accablait lui montrait sa mission plus haute. Bien que l'intendant du jardin du roi, Bernardin de Saint-Pierre, poète larmoyant qui ne pouvait ni aimer ni comprendre ce qu'il pressentait d'indifférent à la destinée sentimentale du monde dans les manières et l'esprit de ce naturaliste positif et visionnaire à la fois, le desservît dans ses rapports à l'assemblée, Lamarck, conquis par les projets de Lakanal. put faire adopter ses plans pour la réorganisation du cabinet d'Histoire naturelle. Sept chaires furent créées (3). Lui, déjà spécialisé ailleurs et presque vieux, prit ce qui restait, la dernière, celle dont les autres ne voulaient pas. Il s'empara du monde des ténèbres. Il dut sentir, quand il accepta, à cinquante-deux ans, d'organiser ce

(1) Ecrites en 1776, publiées en 1794.

(2) En 1795, la Convention lui accorde un secours de 3.000 francs. Trois ans plus tard, il reçut une pension annuelle de 1.200 francs.

(3) Trois pour la botanique : Desfontaines, Thouain, de Jussieu ; une pour la minéralogie : Daubenton ; une pour les mammifères : Geoffroy-Saint-Hilaire ; une pour les poissons et les reptiles : Lacépède ; une pour les insectes et les vers : Lamarck.

chaos, que là était la clé du grand mystère (1). La vie, là, est plus mêlée et plus confuse, les échanges plus spontanés, plus rapides, l'équilibre vital moins stable, il y a là quelque chose de mouvant qui réalise presque visiblement l'éternelle circulation de forces que l'amour, la paternité, la souffrance et l'effort révèlent. Le 30 avril 1796, au moment où Bonaparte balayait l'Italie, l'année même où Jourdan, Hoche, Moreau, Kléber passaient le Rhin, où l'idée révolutionnaire affirmait sur toutes les frontières sa puissance d'expansion, Lamarck ouvrait son cours au Muséum.

IV

Comme il voulait construire et qu'il avait le temps, comme il possédait ce magnifique instinct du génie prédestiné qui sait qu'il vivra suffisamment pour accomplir sa tâche, il commença par réunir ses matériaux. En six ans, il les tenait tous dans sa main. Dès son cours d'ouverture, il renonçait à la classification apparentielle d'Aristote pour asseoir l'édifice sur la base organique où il reste enraciné. Il distingua les deux groupes fondamentaux des vertébrés et des invertébrés (2). Puis, bouleversant chaque jour, à mesure qu'il entrait plus avant dans le royaume obscur et grouillant des profondeurs marines et de l'humidité qui fermente sous le lit des feuilles pourries, les foules d'êtres vagues, confondues et mal définies qui l'habitent, il y traça des divisions puissamment caractérisées. Alors qu'avant lui il y avait trois ordres mêlés, les Insectes, les Vers, les Polypes, quand il eut traversé toute cette vie pullulante, il y en eut sept. En 97, il séparait les radiaires des polypes, en 99 les crustacés des insectes, en 1800 les arachnides des crustacés et des insectes. En 1802 il isolait les annélides. Il faut lire, pour se rendre compte du travail qu'il effectua, sa merveilleuse analyse des caractères de la « dégradation des animaux » et la subtilité puissante avec laquelle il sait passer d'une espèce à une autre espèce (3).

C'est le sommet de son action, sinon de sa pensée. Tandis qu'il se débat contre la misère et, qu'en plein orage politique il crée le Muséum avec Geoffroy, tandis qu'il organise le monde des invertébrés dont il ignorait tout la veille, il cherche la classe des fossiles sans nombre, ébauche la paléontologie, tente d'opposer au système de La-

---

(1) Il avoue, dans sa préface à la *Philosophie Zoologique*, l'influence qu'a eue sur ses idées l'étude des invertébrés.

(2) Cuvier en fit autant quatre ans plus tard, vous indiquer, si je ne me trompe, la priorité de Lamarck.

(3) *Philosophie Zoologique*, p. 141.

voisier une théorie chimique malheureuse (1) où pourtant il se déclare atomiste déterminé, publie la première édition de ses *Animaux sans vertèbres* (2), son *Histoire naturelle des Végétaux* (3), et, un tiers de siècle avant Lyell, fonde dans son *Hydrogéologie* (4), la géologie des causes acuelles. Tout cela de front, avec un besoin persistant, souvent prématuré et, pour ainsi dire, dramatique de formuler, par toutes les voies de l'esprit, une synthèse de l'univers qu'il veut tirer tout entière de sa propre intuition et de sa propre expérience, qui chancelle ici, s'écroule là ou ne tient qu'avec des tuteurs de fortune, mais qui, dans l'ordre biologique, est neuve et à peu près partout solide et constituera, un siècle après son édification, la base multiple et mouvante de toute la pensée moderne. Dans son Cours d'ouverture de 1800, il renonce aux trois règnes de la nature pour n'en reconnaître que deux, celui des corps organisés, celui des corps inorganiques, et esquisse le transformisme à grands traits. L'année suivante, il crée le terme formidable de « Biologie » qui paraît prendre de nos jours la forme d'une de ces images grandioses autour de qui les religions primitives s'organisent peu à peu dans le sentiment des foules et qu'il applique à « tout ce qui est généralement commun aux végétaux et aux animaux »... à... « une science particulière qui n'est pas encore fondée, qui n'a pas même de nom » (5). Par lui, le dix-neuvième siècle à son aube s'empare de l'idée centrale qui va pénétrer son action comme l'eau du Nil pénètre les sables pour gonfler de sa nourriture les végétaux desséchés.

Cette abondance d'idées neuves, ce désir passionné de résoudre tous les problèmes que les esprits du temps se proposaient, et ceux même que la plupart n'entrevoyaient pas encore, entouraient peu à peu Lamarck d'une atmosphère d'hostilité plus ou moins avouée qui, au début, se traduisit à l'Institut par des discussions aigres et bientôt par l'organisation systématique du silence autour de ses travaux et de son nom. Ses ennemis avaient beau jeu. Il était trop facile, dans cette énorme production, de ramasser çà et là des erreurs matérielles, quelques idées insuffisamment mûries et même, quand il prétendait réaliser la synthèse de sciences encore embryonnaires, comme la chimie, de constater son ignorance du sujet, pour accumuler sur ces points les objections et les sarcasmes en évitant de le heurter de front là où l'on sentait sa pensée trop haute et trop hardie pour oser la discuter. Il était surtout facile d'ironiser sur les prédictions du temps

(1) *Mémoires de physique et d'histoire naturelle* (1797).
(2) 1801.
(3) 1803.
(4) 1802.
(5) *Système des animaux vertébrés.*

qu'il s'entêta pendant treize ans, dans ses *Annuaires météorologiques* (1), à donner jour après jour, affirmant là comme ailleurs sa foi déterministe, sans se laisser entamer par les démentis multipliés que les faits lui infligeaient presque toujours. Le troupeau des moutons de la science serrait les rangs contre le loup. Tremblants de peur, ils complotaient dans le coin d'ombre pour l'étouffer de leur masse imbécile dès qu'ils le verraient venir. L'herbe est bonne et la graisse envahissante ne permet pas de remuer. Quand il publia, en 1801, cette *Hydrogéologie* où il s'insurgeait contre la fixité des espèces minérales, introduisait dans la science la notion de durée et posait le changement comme le grand fait géologique, Lamarck savait bien ce que valent ces esprits-là : « Si, comme on n'en saurait douter, il est vraiment utile d'apporter, dans la recherche et la détermination des faits, cette précision et cette scrupuleuse exactitude qui honorent les savants qui s'en font une loi, l'excès de l'assujettissement à cette loi devient à la fin dangereux, en ce qui tend sans cesse à rétrécir les idées de ceux qui s'y livrent et par l'habitude qu'il leur donne de ne voir et de ne s'occuper que de petites choses (2)... »

Jeune il discutait, aimait la bataille, il essayait de convaincre, avec une ardeur ingénue, ses plus médiocres contradicteurs. Il était tellement sûr de posséder la vérité! Puis, comme il s'apercevait du vide qui se faisait autour de lui, comme il surprenait des sourires quand il parlait, ou des haussements d'épaules, comme il assistait au triomphe de ses plus violents contradicteurs, la contraction de son orgueil fit peu à peu rentrer au refuge de sa pensée le monde d'idées vivantes qu'il avait tenté de propager. Il parlerait de moins en moins à ceux qu'il ne sentirait pas capables de redécouvrir par eux-mêmes ce qu'il avait découvert. Il ne compromettrait plus son esprit en mauvaise compagnie. Il travaillerait seul, il éditerait à ses frais ses livres, il aurait la force et la foi qu'il faut à celui que l'élargissement et la clarté croissante de ses harmonies intérieures avertissent de sa mission. L'essentiel était de vivre malgré tout l'enchaînement de ses idées et de les affirmer chacune à son heure sans se proccuper de leur destin. Il s'était assez penché sur les formes et sur les mouvements obscurs d'où leur essor s'était levé, il avait assez constaté la continuité structurale qu'elles établissaient progressivement dans sa science et sa vie pour douter de leur avenir. L'affirmation intime de notre gloire nous suffit. Il n'est pas nécessaire que notre œuvre atteigne les hommes dans l'instant où elle apparaît. Il faut que nous sentions profondément qu'elle fait corps avec le monde, qu'elle participera

(1) 1799-1812.
(2) *Hydrogéologie*. — Introduction.

désormais à ses destinées et que chacun des mots que nous disons introduit dans l'humanité quelque chose d'immortel : « Quelques difficultés qu'il y ait à découvrir des vérités nouvelles en étudiant la nature, il s'en trouve de plus grandes encore à les faire reconnaître.. Doit-on reconnaître comme fondées les opinions les plus généralement admises? Mais l'expérience montre assez que les individus qui ont l'intelligence la plus développée et qui réunissent le plus de lumières composent, dans tous les temps, une minorité extrêmement petite;... les autorités, en fait de connaissance, doivent s'apprécier et non se compter. » D'ailleurs, « il vaut mieux qu'une vérité, une fois aperçue, lutte longtemps sans obtenir l'attention qu'elle mérite, que si tout ce que produit l'imagination ardente de l'homme était facilement reçu... » (1).

Au début de ses cours, qui commençaient au printemps et duraient quarante leçons, il avait eu plus de contradicteurs. Puis, à mesure que ses vues philosophiques tendaient à l'emporter sur les descriptions anatomiques et l'exposé monotone des faits, les bancs se vidaient un à un. En 1805, il y avait sept ou huit personnes dans la salle (2). Qu'importe, il suivait son grand rêve, et moins ils étaient devant lui et plus sa force s'accroissait parce qu'il voyait bien que les regards se faisaient plus vivants, les faces plus attentives et plus graves, et que les fronts se levaient vers lui avec plus d'avidité. Blainville était là, et Lamouroux, et Latreille, et d'Hallay, Beudant, Constant Prévost, qui préparèrent plus tard la France à accueillir les doctrines de Lyell, et Bonelli et San-Giovani, qui répandirent les idées de Lamarck, alors qu'on les avait oubliées chez nous, dans les Universités italiennes. Sainte-Beuve y vint souvent. Ces leçons avaient pour lui « un attrait puissant, par les grandes questions primordiales qu'il soulevait toujours, par *le ton passionné et presque douloureux* qui s'y mêlait à la science » (3). A l'issue du cours, alors qu'il tremblait encore d'enthousiasme, qu'il avait en lui l'énergie et le tumulte de l'action, les enfants de sa pensée se groupaient autour de lui, il les entraînait tous dans une causerie ardente qui se prolongeait au dehors, et quand une objection timide surgissait, il n'y répondait que par d'autres affirmations, incapable de retenir ou de risquer de mutiler dans une incidente banale la victoire nouvelle qui se levait de son cerveau (4).

---

(1) *Philosophie Zoologique.* — Avertissement.

(2) Voir le *Lamarck*, de MARCEL LANDRIEU, le livre le plus complet qui ait paru jusqu'ici sur ce sujet, et où j'ai puisé à pleines mains.

(3) SAINTE-BEUVE. — Volupté.

(4) Rapporté par Marcel Landrieu, d'après BLAINVILLE.

En 1865, le dernier de ses fils, parlant dans une lettre intime de son vieux père mort, lui reprochait « sa négligence dans l'accomplissement de ses devoirs comme chef de famille ». Or, sa vie privée fut très pure. Il ne quittait son laboratoire que pour sa chaire ou sa table de travail. Il se levait chaque jour à cinq heures, se couchait à neuf. Il avait une de ces bontés puissantes qui dépassent le cercle familial pour se répandre sur les êtres sans distinguer ceux qui nous aiment de ceux qui ne nous aiment pas. Quand un savant étranger venait à Paris, il se rendait d'abord chez lui, parce qu'il savait y trouver une bienveillance qu'il ne rencontrerait pas ailleurs. Seulement, il vivait de son petit traitement, de ses jetons à l'Institut. Il avait livré son maigre avoir à des spéculateurs qui l'en soulagèrent. Doux pour les siens, il restait au milieu d'eux silencieux, souvent triste, suivant son idée, indifférent aux tracas ineptes du ménage. Devenus grands, ils ont l'âme pauvre, les enfants ne pardonnent guère tout cela. Ils préfèrent des rentes solides et la protection posthume d'un père entouré d'admirations faciles et d'honneurs, à l'ombre sur leur existence médiocre d'un génie héroïque qu'ils n'ont pas mieux compris que tous ses contemporains. A côté de celui de son fils, il y a le témoignage de Geoffroy-Saint-Hilaire, qui risquait sa vie à dix-neuf ans pour arracher au massacre quelques prisonniers de l'Abbaye et recevait, à vingt et un ans, une chaire du Muséum : « Attaqué de tous côtés, injurié même d'odieuses plaisanteries, Lamarck, trop indigné pour répondre à de sanglants épigrammes, en subit l'injure avec une douloureuse patience... Je l'aimai et le vénérai toujours. »

Geoffroy était un brave. Méconnu de tous, et des siens, Lamarck voyait autour de lui s'accroître le silence de toute la pesanteur de l'antipathie du Maître. La science hiérarchisée de l'Empire n'était pas son élément. Il avait trop d'orgueil pour accepter la doctrine d'Etat. Il était trop vieux pour renoncer à son orgueil. L'Empereur partageait pour lui le dédain de Cuvier, naturaliste officiel de son règne, et subissait l'influence obsédante de la réprobation qui entourait le vieux savant. C'était juste. Hors de toute coterie, la structure de ces deux intelligences eût suffi à les séparer. Napoléon croit à la stabilité des choses, il enferme le monde, la science et la société dans une formule inflexible. Lamarck annonce que leur loi est l'éternel devenir... Un jour de 1809, cette année suprême où le formidable soldat, maître des biens, maître des bras, maître des cœurs, se croyait maître des pensées, un jour qu'il recevait aux Tuileries les membres de l'Académie des Sciences, Lamarck lui présenta le volume qu'il venait de publier. « Qu'est-ce que cela ? dit brutalement l'Empereur. C'est votre absurde météorologie, cet ouvrage dans lequel vous faites concurrence à Mathieu Loensberg, cet annuaire qui déshonore vos vieux jours ! Faites de l'histoire naturelle, et je recevrai vos productions avec plai-

sir. Ce volume, je ne le prends que par considération pour vos cheveux blancs. Tenez (1). » Et il passa le livre à un aide de camp.

C'était la *Philosophie zoologique*.

V

Partout où l'idée de continuité est entrevue ou formulée, des philosophes grecs à Spinoza et à Leibnitz, l'idée d'évolution affleure. De la *Genèse* même où le passage de l'homogène à l'hétérogène est affirmé jusqu'aux poèmes plastiques de Rubens, nous avons pu la suivre à travers l'œuvre d'artistes qu'elle anime par dedans, comme un sang qui circule et se répand dans les artères invisibles pour gonfler les flancs des animaux, prolonger la terre dans les arbres, restituer aux nuages les eaux du sol et faire retentir la pulsation de chaque forme dans l'ensemble des formes qui peuplent l'espace et le temps. Mais c'est seulement à l'heure où l'organisation de la méthode eut besoin de cette idée-là qu'elle quitta le domaine intuitif de la métaphysique, de la poésie et de la peinture pour se livrer, dans son hésitation et sa confusion primitives, à l'étreinte des savants. Dans les dix dernières années du dix-huitième siècle, tous ceux qui comptaient l'abordèrent avec une espèce d'épouvante, sans oser la saisir, la pénétrer jusqu'aux entrailles et la féconder du coup. Les Allemands eurent peur d'y épuiser leur force d'analyse. Oken, Tréviranus, Kant, Gœthe l'effleurèrent d'une main timide, retirée aussitôt. En Angleterre, Erasme Darwin (2) l'entrevit. En France, où Diderot et Buffon l'avaient admirée à distance, beaucoup s'approchaient d'elle, mais ne parlaient qu'aux formes effacées ou lointaines qu'elle prenait hors du monde vivant. Lavoisier la surprit dans les échanges incessants et les transformations de la matière inerte. Laplace écrivit le poème de l'organisation graduelle du chaos et de la filiation des astres. Lamarck fut le seul à sentir qu'elle resterait éloignée de l'action, informulée, et sans influence sur le mouvement des esprits, tant qu'on ne l'atteindrait pas dans son royaume infini et tremblant des choses animées, là où est notre substance à nous, où nous sommes plongés depuis le ventre jusqu'à l'âme et de la naissance à la mort, là où la vie a tant d'éclat, d'harmonie, d'intelligence, qu'elle semble sortie tout entière, comme une œuvre d'art absolue, des mains de Dieu.

La *Philosophie zoologique* résume et développe la pensée qui est sienne depuis dix ans, depuis que son étude obstinée des formes infé-

(1) Rapporté par ARAGO.
(2) Grand'père de Charles Darwin.

rieures de la vie animale l'a mis en face de leur mobilité, de leur plasticité, de leurs métamorphoses. Dans le Discours d'ouverture de l'an VIII, qui sert d'introduction à son premier *Système des animaux sans vertèbres,* il l'expose fortement. Tous les ans, à chaque cours, il y revient, c'est ce qui vide la salle. Et toutes les publications qui suivront la *Philosophie zoologique* ne feront plus jusqu'à sa mort qu'en commenter les principes. La substance de son esprit est toute dans ce grand livre à qui les livres de l'avenir, directement ou indirectement, devront maintenant l'existence.

C'est un orgueil que de le lire. Rien qui ne soit là expressément ou à l'état d'indication puissante, de tout ce qui fait l'aliment des discussions philosophiques où les naturalistes d'aujourd'hui sont, à chaque pas en avant, irrésistiblement portés. On comprend qu'il soit resté inconnu trois quarts de siècle et que le nom de celui qui l'a fait n'ait pas encore forcé la triple armure dont l'indifférence des foules à l'harmonie de la pensée les protège contre les souffrances et les voluptés supérieures. Il est lourd comme la Bible, une idée tombe à chaque phrase, si pleine de moelle et de suc que toute une vie spirituelle peut s'y nourrir. Les autres livres du temps, ceux qui sont venus avant et ceux qui sont venus après, ceux de Kant, ceux de Hegel, ceux de Comte, ceux de Spencer, ne sont qu'un tout puissant effort analytique portant sur un point du problème. Celui-là emporte tout dans un grand mouvement de synthèse organique qui ne s'appuie plus sur des créations artificielles ou des illusions de l'esprit, mais plonge toutes ses racines aux sources des réalités vivantes interrogées passionnément. Il est moins rigoureux que les autres, parce qu'il est moins abstrait. Il est mouvant, flottant comme une mer, porté sur la surface immense et multiforme de l'organisme universel, s'élevant avec lui en passant par toutes ses phases, ses hésitations, ses remous, ses victoires, vers l'homme et la pensée qui le résument. C'est un poème cosmique, objectif, désintéressé, débarrassé des idoles métaphysiques et des entités subjectives, et, comparé aux autres épopées de la méditation, quelque chose d'analogue à ce que sont les drames de Shakespeare vis-à-vis des tragédies françaises.

Il nous importe peu que la langue en soit ordinaire, incolore, bien que parfois la passion perce et que la personnalité morale s'affirme avec majesté. Ce qui en fait la force, c'est l'esprit qui y circule, l'enchaînement profond du fait et de l'idée, le rythme invisible et grandiose qui berce sans arrêt l'océan de la vie de ses plus incertaines apparences à ses manifestations les plus hautes et de ses lointains commencements à ses destinées infinies. Du « terme inconcevable de l'animalisation », où il était descendu pas à pas quand il s'était emparé des cercles inférieurs du monde organisé, il remonta jusqu'à nous-mêmes, substituant « la série croissante à la série décroissante »

que tous adoptaient avant lui et autour de lui et commençant par l'imparfait et le simple pour s'élever vers le composé et le parfait, ce qui était déjà la révolution biologique essentielle, puisque l'homme, jusqu'ici préface, devenait conclusion. Dans cette « série rameuse, irrégulièrement graduée et qui n'a point de discontinuité dans ses parties », plus de séparations naturelles. Les classifications ne répondent qu'à notre besoin d'enregistrer nos conquêtes sur la nature et plus tard, par un lent procédé de reconstruction instinctive, à rétablir les parentés pour retrouver la source originelle : « La nature n'a réellement formé ni classes, ni ordres, ni familles, ni genres, ni espèces constantes, mais seulement des individus... »

Comment ces individus apparaissent-ils sur le globe, comment semblent-ils se grouper en familles distinctes, comment ne sont-ils pas tous pareils, ceux qui vivent sur la terre, ceux qui peuplent les eaux, ceux qui ont pour empire l'air, autant de problèmes redoutables dont la théorie des créations uniques ou successives donne la solution commode, mais que Lamarck prétend résoudre en renonçant définitivement à l'explication surnaturelle pour recréer l'harmonie interne du monde avec les éléments sensibles qu'il présente à notre esprit. Déjà, dans son *Hydrogéologie,* il avait vu que les milieux terrestres changent, que là où était une mer est maintenant une terre, là où était une terre est maintenant une mer, que les glaciers, les orages, les pluies, les fleuves, les courants marins modifient à toute heure insensiblement le visage de la planète, que les conditions d'existence varient dans la durée, depuis les flots universels jusqu'à l'apparition des îles, des continents, des rivières, des forêts et dans l'étendue, si l'on passe des pôles à l'équateur, du désert torride aux zones fraîches, de la masse des eaux salées et de la circulation des eaux dans un sol pierreux ou cultivé, de l'air glacial des cîmes aux vents brûlants qui traversent le ciel pour traîner sur leur route la fécondité et la mort. Il avait vu que la faune et la flore, tout ce qui est vivant, obéit aux sollicitations répétées des éléments indifférents, que des espèces disparaissent, ne pouvant plus vivre là, que d'autres émigrent pour résister, que d'autres restent et que toutes sont faites ou s'efforcent de l'être pour s'accroître et multiplier dans le milieu où leurs ascendants, avant elles, ont fait l'effort de durer. Puisque le milieu n'est pas partout le même, puisqu'il change de forme et de constitution physique dans l'espace et dans le temps, l'être doit changer avec lui, s'*adapter* à lui, ou mourir : « Ce ne sont pas les organes, c'est-à-dire la nature et la forme des parties du corps d'un animal, qui ont donné lieu à ses habitudes et à ses facultés particulières, mais ce sont, au contraire, ses habitudes, sa manière de vivre et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont il provient qui ont, avec le temps, constitué la forme de son corps, le

nombre et l'état de ses organes et les facultés dont il jouit (1). » Si le milieu se modifie brusquement, l'être meurt ou cherche un milieu plus propice. Si le milieu se modifie avec lenteur, l'être évolue dans la durée parallèlement à lui en répondant à ses sollicitations par des réactions intérieures qui modifient les organes anciens ou créent des organes nouveaux. Si le milieu ne se modifie pas, l'être ne change pas non plus. Enfin, l'être transmet à ceux qui viennent après lui les armes lentement conquises par la série de ses ancêtres pour maintenir son équilibre au sein des forces qui l'entourent. La nature manie les siècles avec la facilité qu'apporte l'esprit humain à abstraire et imaginer. Quand les savants qui reviennent d'Egypte objectent à Lamarck que telles espèces animales embaumées depuis trois ou quatre mille ans sont pareilles aux espèces vivantes qui peuplent la vallée du Nil, Lamarck répond que l'Egypte n'a pas changé de climat depuis cette époque, et que, d'ailleurs, le temps ne compte pas. Pour la première fois depuis Héraclite et Empédocle, et avec une bien autre précision et une bien autre insistance, le temps lui apparaît comme le facteur essentiel de la réalité du monde, pour la première fois depuis Eschyle, l'esprit sourd des forces aveugles pour marcher à l'assaut de Dieu.

Au long de l'immense famille confuse qui montait de la mer pour aboutir à notre intelligence au travers d'une variété prodigieuse de formes ramifiées à l'infini dans l'espace et la durée, il s'agissait donc d'établir une généalogie provisoire que les observations accumulées par l'avenir compléteraient peu à peu. Lamarck fit cet effort géant. Il nous montra, à nous les hommes, comment, au sein du pullulement des tentatives gaspillées, des essais inachevés, des ébauches indécises, des courants de matière animée qui avaient pris naissance au fond des eaux s'élevèrent de formes en formes jusqu'à nous après avoir empli tous les lieux habitables de leur marée envahissante. Nous

---

(1) *Recherches sur les corps vivants* (1801). Dans la *Philosophie Zoologique*, Lamarck développe très longuement, et avec une sagacité admirable, cette idée puissante qu'il appuie, quoi qu'on en ait dit, sur des faits nombreux. Il la résume dans les deux principes suivants, dont le premier contient la théorie de l'*adaptation fonctionnelle* et le second celle de l'*Hérédité des caractères acquis* :

I. « Dans tout animal qui n'a point dépassé le terme de ses développements, l'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque, fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit, et lui donne une puissance proportionnée à la durée de cet emploi ; tandis que le défaut constant d'usage de tel organe l'affaiblit insensiblement, le détériore, diminue progressivement ses facultés et finit par le faire disparaître. »

II. « Tout ce que la nature a fait acquérir ou perdre aux individus par l'influence des circonstances où leur race se trouve depuis longtemps exposée, et par conséquent, par l'influence de l'emploi prédominant de tel organe, ou par celle d'un défaut constant d'usage de telle partie, elle le conserve par la génération aux individus qui en proviennent, pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes, ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus. »

avons suivi l'universelle ascension de la vie de la masse gélatineuse et transparente où elle hésite pour la première fois, obscure et torpide, sans organes pour se manifester et s'abandonnant au hasard des flots qui la bercent, aux plus hautes opérations de la conscience et de la volonté. Depuis la formation d'une fossette digestive au point de cette masse amorphe le plus fréquemment atteint par les matières errantes qu'elle assimile pour durer jusqu'à l'apparition de la substance cérébrale des vertébrés supérieurs, nous avons assisté par lui à tous les passages subtils dont le milieu intérieur des êtres usait pour diversifier et multiplier leurs organes et faire face aux exigences de plus en plus complexes des forces environnantes qui le sollicitent incessamment. Du polype au ver, du ver à l'insecte, du ver et de l'insecte au crustacé et au mollusque, des formes marines aux formes aériennes et terrestres de l'arbre vivant, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères, nous avons su pourquoi le mouvement engendrait des appendices qui s'articulaient peu à peu, pourquoi l'air se creusait dans l'épaisseur des corps des tuyaux qui se ramifiaient, pourquoi les liquides nourriciers, suivant toujours les mêmes routes, pratiquaient progressivement des canaux destinés à les répandre partout, pourquoi la vie multiforme et complexe exigeait bientôt des instruments de relation qui pussent établir un lien entre les fonctions enchevêtrées et la multiplicité croissante des excitations du dehors, pourquoi, avec l'accroissement constant de la mobilité de l'être, une charpente solide se constituait à l'intérieur de ses organes pour leur donner la résistance, la force et la liberté. Le tube digestif, l'arbre respiratoire, la circulation, l'appareil nerveux, le squelette ont paru tour à tour et se sont simultanément déployés dans l'organisme universel comme pour engendrer la puissance capable d'équilibrer de mieux en mieux les puissances diffuses dont le monde inorganique disposait aveuglément.

De quelle force divine il se fût senti pénétré, s'il avait pu voir, quand il travaillait dans son pauvre laboratoire à « rétablir de forme en forme la circulation de l'esprit » (1), l'immobile forêt qui s'ouvre si nous entrons dans un de ces musées modernes d'ostéologie où l'architecture interne de la vie déploie dans tous les sens ses membres. Il eût vu vivre sous ses yeux le poème jamais achevé dont il avait surpris, dans les échanges incessants des formes les plus instables, l'hésitation confuse et l'universelle rumeur, et dont il avait suivi les ondes amplifiées dans le déroulement des familles harmonieuses en marche vers la domination du monde. Le doute, ici, s'évanouit. Il n'est pas nécessaire que nous puissions saisir tous les degrés intermédiaires qui séparent et réunissent cette foule d'individus venus de tous les points du globe, de toutes les profondeurs des mers, et

(1) Michelet. — *La Mer.*

portés par tous les courants qui traversent l'eau et l'espace. Une logique si puissante préside à la différenciation graduée de tout ce qui sert à marcher sur tous les terrains, à nager dans toutes les eaux, à voler à toutes les hauteurs, à ramper, à bondir, à mâcher, à broyer, à déchirer, à prendre, que l'idée d'une série continue, d'une parenté permanente et d'une origine commune s'impose immédiatement. Le même besoin impérieux de s'adapter pour vivre, la même force modela, de dedans en dehors, en proportionnant sa création à l'effort à déployer, à la résistance à vaincre, à la nature de la force adverse qu'il s'agit d'utiliser, tous ces leviers, toutes ces pinces, ces ceintures, ces cuirasses, ces glaives, ces tenailles, ces sphères, tout ce qui attaque et protège, toute la délicate et formidable chose qui va de la griffe et de la mâchoire au crâne rond et pur de l'homme et à l'aile de l'oiseau et qui a traversé comme une armée conquérante les ténèbres molles et confuses de la basse animalité où elle avait pris son essor.

Maintenant qu'un siècle de discussions a émoussé notre révolte, maintenant que nous pouvons suivre des yeux la chaîne organique du monde en remplaçant par l'imagination les quelques anneaux absents, comment revivrions-nous le drame que vécut Lamarck quand, après avoir constitué de bas en haut l'échelle continue des êtres il se trouva, lui homme, conduit pour la première fois depuis qu'il y a des hommes, par des voies plus claires que celles de la spéculation métaphysique, plus sûres que celles de la destinée sentimentale, au seuil de Dieu? Pouvait-il laisser cet organisme universel à qui il avait découvert des vaisseaux communs pour y faire passer et repasser la même vie, pouvait-il le laisser isolé dans l'espace, séparé du passé, du futur, effroyablement seul en face de l'esprit? Non, avant et après, son déroulement continue. Pour s'élever des vertébrés supérieurs à l'homme primitif, à lui-même, homme réalisé, à cette volonté nouvelle capable d'introduire dans l'univers vivant cet ordre mécanique qui régnait avant la vie, il fallait repousser le don de la conscience offert par une main tendue de l'invisible pour nous faciliter la tâche, et l'arracher lentement, lambeau par lambeau, à l'organisme qui montait des ténèbres antérieures. Il fallait refuser encore le secours de cette main providentielle pour déposer dans la monade, mère inlassable des champignons, des infusoires, du double rameau dispersé que les multitudes animées couvrent de leur frémissement, l'étincelle première, et demander au choc des forces indifférentes de la faire jaillir des eaux. Il entreprit la tâche, et l'accomplit.

Quand il fut parvenu, après avoir développé dans de courts essais de reconstruction synthétique (1) et par voie de composition crois-

(1) Il publia même, dans le *Système des animaux sans vertèbres*, un arbre généalogique, en avance de 60 ans sur les tentatives de Hœckel.

sante, la série des animaux, aux grands anthropoïdes qui se servent de leurs mains, tentent de se dresser sur les pieds et de lever le front, il s'arrêta brusquement, sembla hésiter une seconde, puis reprit son chemin (1), comme un soldat qui a fait sa prière avant d'entrer dans le feu. Il eut beau, à la fin du chapitre, en quatre lignes indiquant un repentir qui n'alla pas jusqu'à lui faire effacer les précédentes, écrire que « telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme... n'était distingué des animaux que par le caractère de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur... », l'idée était conquise (2). Il nous avait expliqué, avec une force si sûre qu'il n'y a pas une ligne à changer à sa démonstration, comment, dans « une race quelconque de *quadrumanes* » (3), la perte de l'habitude de grimper et l'habitude de marcher avaient modifié peu à peu la fonction des membres, et leur forme, amené l'attitude droite, comment l'usage décroissant de la mâchoire avait ouvert l'angle facial, comment cette race nouvelle, vivant en troupes, avait dominé les autres au cours des âges, ressenti le besoin de communiquer pour organiser la vie sociale et trouvé progressivement le signe pantomimique, le son articulé, le langage, organe parfait de l'échange des idées et créateur décisif de la civilisation.

VI

L'essentiel était dit. Si la conscience peut sortir du monde organique par voie de transformation et d'adaptation progressive, c'est que le monde est continu, et l'esprit ne peut pas plus concevoir un continu qui cesse d'être à un moment quelconque de son évolution dans la durée qu'un continu qui cesse d'être dans l'espace. Fixe, le monde serait discontinu, sinon il serait en même temps rigide. Le passage de l'organique au conscient appelle nécessairement celui de l'inorganique à l'organique. Et si Lamarck affirme que « la nature, à l'aide de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et de l'humidité, forme des *générations spontanées* ou directes à l'extrémité de chaque règne

(1) *Philosophie Zoologique I*, pp. 339 et suivantes.

(2) D'ailleurs, dans le *Système analytique*, il la présente comme une réalité.

(3) Le mot « *quadrumane* » est souligné par Lamarck lui-même qui, nulle part, au cours des sept ou huit pages où il expose l'origine de l'homme, ne prononce le mot de singe. Là, comme toujours, il a semblé prévoir les objections futures. On sait que les savants actuels se demandent si l'homme est un singe perfectionné ou le singe un homme dégénéré. Lamarck, affirmant seulement l'origine commune, a laissé la question ouverte. Quelle que soit la solution, si on la trouve et si la controverse n'a pas pour origine une querelle de mots, l'idée lamarckienne sort intacte du débat.

des corps vivants, où se trouvent les plus simples de ces corps » (1), c'est que son système l'oblige à s'avancer jusque là.

Chose étrange. Il semble que cette hypothèse si révolutionnaire, à laquelle il est vrai, depuis Aristote, les philosophes étaient plusieurs fois revenus, mais que Lamarck déduisait le premier d'un système de la nature rigoureusement établi d'un bout à l'autre et inconcevable sans elle, n'ait pas rencontré chez ses contemporains l'opposition qu'y suscita sa généalogie de l'homme et de l'esprit. Ce sont les savants d'aujourd'hui qui la repoussent, sans s'apercevoir qu'elle est nécessaire à l'existence même de la doctrine transformiste dont la plupart d'entre eux sont les partisans déterminés. L'esprit dit scientifique a de ces conséquences que l'horreur des hommes de ce temps pour les grandes constructions synthétiques explique sans les excuser. L'impuissance où ils sont d'envisager le transformisme autrement que par morceaux ne leur permet pas d'apercevoir qu'il forme un tout philosophique dont aucune idée fondamentale ne peut être détachée sans le ruiner de fond en comble. Et la superstition du fait acquis risque de les forcer à ne jamais aller au devant du fait qui s'impose et dont la recherche encore négative ne ruine pas plus la doctrine physico-chimique de la vie que l'absence des formes intermédiaires entre les espèces ne détruit la doctrine du transformisme universel.

Lamarck, sur ce point là, ne devançait pas seulement son temps, mais le nôtre. Il y a, dans son *Système des animaux sans vertèbres*, des pages d'une profondeur d'intuition au niveau de laquelle les théories biologiques actuelles paraissent à peine affleurer. Quand il se demanda comment la vie avait pu apparaître dans l'amorphe dépôt « gélatineux » qui semble comme une contraction des eaux de l'océan, et que, définissant par surcroît l'osmose, il conclut que le mouvement vital prenait naissance au cours des échanges de fluides et des destructions d'équilibres qui s'opèrent entre le milieu marin et le milieu intérieur de ces corps « gélatineux », on eût dit qu'il prévoyait les travaux des biochimistes d'aujourd'hui sur l'isotonisme et les états colloïdaux. Si donc « la vie, en elle-même, n'est qu'un phénomène physique », il faut que jusqu'au bout de son déroulement, dans sa variété infinie et mouvante et de son origine obscure aux manifestations en apparence les plus libres dont elle nous offre le spectacle, elle soit une réponse de la substance organisée aux sollicitations des forces

(1) Lamarck, qui ne cessa pas de lutter pour effacer la grande division qu'admettaient les naturalistes entre les animaux et les végétaux et ne reconnaissait que deux règnes, l'organique et l'inorganique, ne semble cependant pas avoir admis la communauté d'origine de la plante et de l'animal. Cette lacune est d'autant plus singulière qu'il revient à plusieurs reprises sur le caractère indéterminé des organismes inférieurs.

extérieures agissant sur elle incessamment. Lamarck, avant Claude Bernard, la définit par *l'irritabilité* qui est la faculté de réagir à ces sollicitations multipliées et qui, à mesure qu'elle doit répondre à des excitations d'une complexité croissante, provoque l'organisation du système nerveux qu'elle élève, de proche en proche, jusqu'à l'encéphale humain (1). Quand il dit, au cours de son livre, que « la production d'un nouvel organe dans un corps animal résulte d'un nouveau besoin survenu qui continue à se faire sentir et d'un nouveau mouvement que ce besoin fait naître et entretient », il n'a pas, comme certains l'on cru et dit (2), une distraction de langage ou une lacune de raisonnement qui pourraient faire croire qu'il cède à l'habitude finaliste. Le mot « besoin » est dans son esprit synonyme de réponse de l'organisme à l'appel du dehors. Et il le dit expressément : « De grands changements dans les circonstances amènent pour les animaux de grands changements dans leurs besoins, et de pareils changements dans les besoins en amènent nécessairement dans les actions ». Ainsi « les facultés animales, de quelque éminence qu'elles soient, sont toutes des phénomènes purement physiques...., ces phénomènes sont les résultats des fonctions qu'exécutent les organes ou les appareils d'organes qui peuvent les produire... : il n'y a rien de métaphysique, rien qui soit étranger à la matèire dans chacun d'eux, et il ne s'agit à leur égard que de relations entre différentes parties du corps animal et entre différentes substances qui se meuvent, agissent, réagissent et acquièrent alors le pouvoir de produire le phénomène observé ».

Armé de cette loi centrale, il fonda la Biologie. Il posa tous ses problèmes. Il pénétra le premier les caractères différentiels de l'inertie et de la vie, du végétal et de l'animal qu'il ramenait cependant au même principe originel. Il définit la vie par l'assimilation, remarquant que les corps vivants s'accroissent « en identifiant leur substance et fixant les molécules étrangères introduites et assimilées ». Il observa que les animaux seuls sont obligés de faire subir une modification aux matières absorbées. Il surprit l'évolution dans l'intimité des êtres qu'il vit « dans un état de perpétuel changement ». Poursuivant dans le cours de leur destinée les phénomènes de nutrition et d'assimilation qui entraînent leur croissance, il fut conduit à se demander pourquoi la croissance cessait, pourquoi l'âge entraînait la décroissance et pourquoi la mort survenait. Et du premier coup, il parvint aux conclusions

---

(1) Il distingue l'*irritabilité*, propriété de la matière vivante, de la *sensation*, fonction du système nerveux qui n'apparaît qu'avec lui et du mécanisme de laquelle, après Cabanis, il fait un exposé puissant. De plus, il définit le réflexe, qu'il affirme être commun aux animaux inférieurs et aux animaux supérieurs et qu'il sépare résolument de l'acte volontaire.

(2) Entre autres M. Le Dantec.

qui sont les nôtres. Il prévit l'auto-intoxication et le double courant intérieur d'usure et de réparation (1). Il appela « induresence progressive » notre processus sclérosant (2). Il compara la fermentation à la vie. Tout se tenait dans son système avec une telle rigueur qu'il nous apparaît aujourd'hui comme le résumé anticipé des travaux analytiques effectués par les biologistes dans le siècle qu'il ouvrit, et le prologue lointain de la Biologie synthétique dont on prévoit à peine de nos jours la nécessaire apparition (3).

Entraîné par l'enchaînement de ses idées, il devait aller jusqu'au bout. Il s'empara de la conscience et soumit la volonté. « La *volonté* dépendant toujours d'un jugement quelconque n'est jamais véritablement libre, car le jugement qui y donne lieu est, comme le *quotient* d'une opération arithmétique, un résultat nécessaire de l'ensemble des éléments qui l'ont formé... La diversité de nos jugements est si remarquable qu'il arrive souvent qu'un objet considéré donne lieu à autant de jugements particuliers qu'il y a de personnes qui entreprennent de prononcer à son égard. On a pris cette variation pour une liberté dans la détermination et l'on s'est trompé, elle n'est que le résultat des éléments divers qui, pour chaque personne, entrent dans le jugement exécuté (4). » Son déterminisme ne consentit pas à s'arrêter aux apparences d'abdication de l'esprit devant le mécanisme universel que ses dernières conséquences entraînent rigoureusement. Une telle force d'idéalisme ne pouvait pas reculer devant les accusations futures d'abaissement de l'homme et de son rôle qu'il prévoyait sans doute, parce qu'il savait aussi qu'elle introduisait dans l'univers plus d'action et de liberté devenante que les métaphysiques spiritualistes, basées sur un rationalisme sentimental, ne l'avaient fait avant lui. Qu'importe que la liberté ne soit qu'une illusion, si les actes que nous croyons libres créent des circonstances nouvelles vis-à-vis desquelles la vie, forcée de réagir différemment, élève d'effort en effort son ni-

(1) « ... Tous les corps vivants... ont continuellement une portion de leurs humeurs et même du tissu de leurs corps dans un véritable état de décomposition; ils font sans cesse, par conséquent, des pertes réelles, et l'on ne peut douter que ce ne soit aux suites de ces altérations des solides et des fluides des corps vivants que sont dues les différentes matières qui se forment en eux, dont les unes sont sécrétées et déposées ou retenues, tandis que les autres sont évacuées par diverses voies. Ces pertes amèneraient bientôt la détérioration des organes et des fluides de l'individu si la nature n'eût pas donné aux corps vivants qui les éprouvent une faculté essentielle à leur conservation : celle de les réparer. »

(2) « ... S'il est vrai que les pertes emportent du corps vivant moins de matières fixes... que de matières fluides... et que la nutrition fournit graduellement aux parties plus de matières fixes que de matières fluides... les organes acquerront peu à peu une rigidité croissante qui les rendra progressivement moins propres à l'exécution de leur fonction. »

(3) Voir la *Théorie physico-chimique de la vie*, de St. Leduc.

(4) *Philosophie zoologique*. — De la volonté.

veau? Lamarck, sans doute, n'alla pas jusqu'à la négation d'un dieu extérieur au monde et qui ne fût pas son mouvement interne même et le visage symbolique des rapports de ses éléments. Après avoir affirmé que la vie et l'esprit sont soumis aux lois physiques qui commandent à la matière, qu'il ne nous est pas interdit d'appliquer à leur étude les procédés d'observation dont nous nous servons pour celle-ci, après avoir dégagé de sa vue sur le monde le principe de causalité et nié la cause finale, il admet un Etre suprême indépendant de la nature et n'intervenant jamais dans sa mise en marche et son évolution (1). Est-ce l'influence obstinée du philosophe de Genève qui le fit parler ainsi, est-ce l'espoir de faire accepter ses idées en n'attirant pas l'attention sur les problèmes formidables qu'elles posaient d'une façon neuve, est-ce plutôt la crainte de n'avoir pas le temps, maintenant qu'il était très vieux, et quoiqu'il considérât le bien et le mal comme des notions relatives à notre intérêt (2), de rattacher à sa doctrine l'immense série de questions morales et sociales dont elle allait provoquer l'éclosion? Nous ne le savons pas. Mais c'est la seule partie de son œuvre qui soit inintelligible et le seul organe inutile à son fonctionnement, dont sa météorologie elle-même est un rouage nécessaire bien que trop vite improvisé... « Le mot hasard n'exprime que notre ignorance des causes. »

VII

Je l'ai dit. Cette œuvre est un poème, comme la gravitation universelle qui la précède et la complète. Toutes deux dépassent l'expérience qui ne peut les démontrer. Ici l'intuition règne, saisit des rapports lointains, des routes mystérieuses impossibles à explorer mais au bout desquelles brille une grande lueur qui permet de les parcourir par l'imagination, d'une étape, et de saisir à l'autre extrémité l'idée directrice et dernière dont les faits rassemblés partent tous pour y rentrer. Le fait n'est rien, s'il ne sort pas de l'hypothèse, et si, de sa mise en valeur, une nouvelle hypothèse ne sort. Il n'est qu'une pierre entre la base et le toit de la maison. La science est un outil impersonnel d'investigation analytique qui n'aboutit à la construction synthétique que quand arrive un grand artiste absolu, personnel, tyran des esprits et décidé à tous les attentats contre les croyances acquises, qui néglige cent mille faits accumulés pour en choisir quatre ou cinq et élever sur eux un palais assez grand pour abriter la vie jusqu'au prochain

---

(1) *Philosophie zoologique*. Introduction à la troisième partie. — *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. Introduction.
(2) *Système analytique*.

orage (1). L'hypothèse est d'ordre esthétique et si l'humanité ne conçoit pas l'univers selon un ordre esthétique quelconque, elle n'a qu'à brûler tous les livres, à lacérer tous les tableaux, à se crever les yeux et les oreilles, à renoncer aux rythmes sociaux réalisés ou pressentis.

Lamarck avait tout de l'artiste, la faculté immense de souffrir, à cause de l'orgueil qui féconde sa souffrance et l'avertit de son destin. Il en avait le sensualisme, seul révélateur du continu dans la nature par le pouvoir qu'il a, quand elle roule en nous les formes désirées, de nous indiquer les courbes et les masses par où nous pourrons l'étreindre et la posséder. Comme l'artiste, il allait à l'idée contre les obstacles, sans écouter les objections, organisant les objets et les événements en généralisations passionnées où il trouvait une preuve de plus de la grande doctrine chaque jour un peu moins confuse qui devenait sa raison d'être et son unique source d'action... « Il s'était, dit Cuvier sans bienveillance, identifié avec ses systèmes : le désir de les propager, de les faire prévaloir, l'emportait à ses yeux sur tout autre objet et lui faisait paraître ses plus grands, ses plus utiles travaux comme de légers accessoires à ses hautes spéculations. »

Il finit comme un grand artiste, seul. Malade, vieux, infirme, très pauvre et de nouveau veuf, il ne consentit pas, en cette même année où parut sa *Philosophie*, à prendre la chaire de zoologie de la Sorbonne à Geoffroy-Saint-Hilaire qui s'effaçait devant lui. Personne ne venait plus à son cours du Muséum, qu'il continua cependant de faire jusqu'à soixante-quatorze ans. En 1817, il perdit encore un fils, mort de la fièvre jaune aux Antilles. Sa vue baissait. En 1818, il renonça à parler devant les trois ou quatre amis qui venaient parfois, par pitié pour sa gloire et sa solitude, s'asseoir au premier banc de son amphithéâtre. En 1824, la gêne le força de vendre son herbier. Il alla à l'Institut jusqu'en 1825, pour toucher les jetons qui lui permettaient de manger. Il vivait alors avec ses deux filles, Cornélie et Rosalie. Quand le temps était beau et qu'il ne dictait pas à l'une d'elles les derniers volumes de son *Histoire naturelle* ou son *Système analytique* (2) qui est le testament de sa pensée et où il fonde la sociologie en mon-

(1) Ecoutons Lamarck lui-même : « Toute science doit avoir sa philosophie, et ce n'est que par cette voie qu'elle fait des progrès réels... » ; et encore : « ... sans imagination, point de génie, et sans génie, point de possibilité de faire de découvertes autres que celles des faits, mais toujours sans conséquences satisfaisantes. Or, toute science n'étant qu'un corps de principes et de conséquences, convenablement déduits des faits observés, le génie est absolument nécessaire pour poser ces principes et tirer ces conséquences ; mais il faut qu'il soit dirigé par un jugement solide et retenu dans les limites qu'un haut degré de lumière peut seul lui imposer. » (*Philosophie zoologique*. — De l'entendement.)

(2) Paru en 1820. — Nietzsche, qui ne l'a certainement pas lu, eût pu y reconnaître quelques-unes des idées directrices de sa *Généalogie de la Morale*.

trant l'homme comme le produit de ses réactions vis-à-vis du milieu social, il se promenait à petits pas dans les allées du Jardin. Ce n'était qu'un vieux cassé, au bras d'une jeune fille. Mais le visage osseux, rasé de près, avec son énorme front chauve, son grand nez courbe, sa bouche retombante et les deux plis amers qui descendaient des narines aux coins des lèvres, gardait son ardeur douloureuse. Il allait le menton en avant, la face levée comme pour boire la lumière par ses pauvres yeux morts, d'un geste qui répandait sur le col de l'habit ses longs et rares cheveux blancs. Il ne se plaignait pas. Il consentait à ne plus voir ces formes innombrables qui lui avaient révélé la loi de leur croissance et de leur variété. Peut-être les voyait-il mieux du fond de sa nuit définitive où plus rien de ce qui n'était pas elles n'en détournait sa passion? Un autre homme, qui lui n'entendait plus, errait aussi, en ces mêmes années, dans ce même coin de l'Europe où les hommes, depuis quatre siècles, tentaient de retrouver la loi. Il s'appelait Beethoven. Il écoutait en lui le bercement des ondes musicales dans une exaltation muette dont aucun bruit extérieur, aucun rire, aucune voix, aucun autre sanglot que celui qui ne cessait pas de rouler de son cœur à son âme ne pouvait plus l'arracher... Ainsi, les grandes harmonies qui devaient refaire le monde se concentraient d'abord dans le silence de deux êtres à demi retranchés de lui.

Il ne se plaignait pas d'être aveugle. Mais parfois sa souffrance tirait comme une plainte à son orgueil. Les théories antagonistes triomphaient, on ne discutait même plus ses idées. Rien autour de son nom, de son œuvre, pas une discussion, pas une critique, pas un soupçon d'hostilité. Il vivait maintenant de la charité de l'Académie. C'est tout ce qu'il savait d'elle, tout ce qu'elle savait de lui. Et il demandait à sa fille Rosalie pourquoi on ne le croyait pas, et il lui répétait avec des mots ardents qu'il était sûr d'avoir raison. Elle le savait. Elle croyait en lui. Elle l'installait à son fauteuil, prenait la plume, et il dictait. Et quand c'était fini elle lui disait : « La postérité vous admirera, elle vous vengera, mon père! »

Il mourut le 18 décembre 1829. Geoffroy-Saint-Hilaire dit sur sa tombe quelques paroles courageuses. Puis l'oubli continua...

VIII

Il dura près d'un demi-siècle. Mais avant que le nom et la doctrine de Lamarck — par Haeckel (1) d'abord qui montra que la nature reproduit dans l'évolution de l'embryon l'évolution historique de tou-

(1) Haeckel signala la portée de l'œuvre de Lamarck et le proclama fondateur de la théorie de la descendance dans son cours de 1867 à l'Université d'Iéna.

tes les espèces, et plus tardivement par les savants américains et français — avant que le nom et la doctrine de Lamarck apparussent à la surface des controverses naturalistes, son esprit avait cheminé dans la profondeur des mouvements qui ont préparé le triomphe du transformisme. L'idée, comme toujours, toucha les intuitifs et les artistes avant les expérimentateurs. Si quelques-uns de ceux-là, Schopenhaüer, Sainte-Beuve, Michelet surtout qui, à plusieurs reprises, parle avec un enthousiasme passionné de ce « héros en toutes sciences », avouèrent l'influence directe que Lamarck exerça sur eux, la plupart, à vrai dire, le connurent mal, ou pas du tout, et n'eurent qu'à s'abandonner au courant du siècle pour se laisser pénétrer des puissances fatales dont le grand naturaliste avait été l'annonciateur. Delacroix, Hugo, Balzac, Richard Wagner, entreprenant de reconquérir le mouvement et rétablissant dans la nature la circulation intérieure des forces qui la font agir, obéissaient au même besoin que Lamarck, opposant le dynamisme biologique au statisme mathématique des géomètres de son temps. Un fleuve de vie coulait par le monde pour envahir tous ses vaisseaux, nourrir sa chair et renouveler sa pensée. Quand les savants s'emparèrent du transformisme, il était réalisé dans les esprits supérieurs, et la philosophie de Spencer n'attendait pas la vulgarisation des théories darwiniennes pour essayer une synthèse d'ailleurs prématurée, des formes de pensée nouvelles qu'il avait déterminées.

Le darwinisme, qui arracha le monde scientifique à sa torpeur en offrant à la science une multitude de faits, et familiarisa la foule avec l'idée de l'universel changement, constituait cependant par lui-même un demi-recul, et comme une tentative de l'esprit finaliste pour décourager la pensée de tirer toutes ses conséquences de la doctrine de Lamarck, Lyell qui, dès 1830, s'avouait dans ses *Principes de Géologie* où il combattait Cuvier, le disciple de Lamarck, était beaucoup plus que Darwin dans la tradition transformiste. En affirmant que la transformation des espèces résultait exclusivement de variations accidentelles, Darwin revenait en somme à la théorie des créations successives, ces variations accidentelles n'ayant aucune raison d'être et pouvant laisser supposer l'intervention d'une force surnaturelle. En bon anglais, il croyait à l'espèce élue (1). C'était encore le catastro-

---

(1) Darwin, qui prit à Lamarck l'idée même du transformisme, n'introduisit dans la doctrine que l'idée de la sélection naturelle, qui est beaucoup plus acceptable si on la considère comme fonction du milieu, ce que Darwin ne fit pas, et que Lamarck avait d'ailleurs très nettement indiquée comme étant au nombre des causes de la variation des espèces. Dans la première partie de sa *Philosophie zoologique* (pp. 112-113), il développe, en effet, cette idée que « ce sont les plus forts et les mieux armés qui mangent les plus faibles, et les grandes espèces

phisme de Cuvier que Lamarck appelait « un moyen commode de se tirer d'embarras lorsqu'on veut expliquer les opérations de la nature dont on n'a pu découvrir les causes » et auquel, peu de mois après la mort de Lamarck, Cuvier ralliait l'Académie des Sciences contre l'assaut de Geoffroy-Saint-Hilaire. C'était permettre aux intelligences qui s'attachent peureusement au fait dans la science comme à l'anecdote dans l'art et à qui répugne, parce qu'exigeant trop de peine, la conquête de l'unité, de réhabiliter la notion mourante du discontinu dans la nature. Toujours l'antagonisme entre le demi-savant et l'artiste, entre l'esprit de dissection et l'esprit d'organisation. Il faut choisir.

Le choix est fait, et ceux qui ont accepté comme une réalité positive l'universelle évolution et la loi de continuité, ceux-là seuls sont destinés à comprendre et à servir la révolution intellectuelle et sentimentale qui annonce un monde nouveau et par conséquent à s'adapter à ce monde et à l'offrir à leurs enfants joyeux comme un élément vierge de force et d'action. Il n'est pas un esprit vivant, de Renan et de Taine à Nietzsche, de Saint-Simon, de Karl Marx et de Spencer à Bergson, qui n'ait été labouré jusqu'au fond par le courant de philosophie naturelle où nous nous débarrassons peu à peu de nos habitudes de penser pour substituer la considération des causes à la considération des fins. Que nous y consentions ou non, l'âme moderne en a été bouleversée, un aliment nouveau a baigné ses racines, il se répand avec une force croissante jusqu'au bout de ses rameaux. La science tout entière, la morale, la sociologie, la métaphysique accep-

---

dévorent les plus petites... » Darwin, au contraire, dans l'*Origine des Espèces*, méconnut l'influence du milieu à laquelle il ne se rallia qu'en 1876, dans une lettre à Moritz Wagner. Enfin, dans la sixième édition de cet ouvrage, il eut la loyauté de revenir sur l'opinion défavorable qu'il avait précédemment exprimée sur l'œuvre de Lamarck et d'écrire : « Le premier, il rendit à la science l'éminent service de déclarer que tout changement dans le monde organique, aussi bien que dans le monde inorganique, est le résultat d'une loi, et non d'une intervention miraculeuse. »

Les travaux récents du Hollandais de Vries sur les *variations brusques* de certaines plantes ont semblé une minute donner raison aux darwiniens. Ils n'ont pas vu qu'on y pouvait trouver, bien au contraire, un accord entre la théorie catastrophique et la théorie transformiste. Que les variations soient brusques ou lentes, peu importe, et il est probable que la nature use des deux modes de transformation. Mais fussent-elles toujours brusques, que l'idée lamarckienne d'évolution et de continuité n'en serait nullement atteinte. L'organe se modifierait brusquement dans sa forme quand l'action permanente du milieu sur les générations antérieures l'aurait déjà modifiée dans sa fonction. Le continu, quand il n'est pas morphologique et extérieur, est interne et physico-chimique. Dans le domaine de la psychologie et de la sociologie, ce principe s'appliquerait parfaitement aux révolutions sentimentales et politiques. (Lire à ce propos un remarquable article de M. Marcel Blot, dans *La Nature*, novembre 1907, sur Lamarck, qui ébauche une tentative de conciliation entre Lamarck et Cuvier.)

tent ou subissent l'évolution qui devient à son tour *créatrice* (1) et qui, en introduisant dans nos méthodes de raisonnement la notion de durée, permettra d'établir une vérité devenante où les vérités disparues vivront à l'état de traces et les vérités futures à l'état de virtualités. Par une coïncidence qui serait miraculeuse si elle n'était le signe d'une unité d'évolution dont le mécanisme nous échappe encore mais que nous finirons par saisir, nous sentons la nécessité de renouveler par la base notre éthique et notre esthétique au moment même où, dans l'organisme social désagrégé de fond en comble, l'ascension d'éléments nouveaux permet de discerner un mouvement de reconstruction intérieure d'où un ordre neuf sortira. Il sera détruit à son tour en vertu même de la loi que nous invoquons pour consentir et participer à son avènement, mais qu'importe! nous souffrirons et nous travaillerons pour refaire un ordre social qui sera détruit de nouveau. Toutes les fois maintenant que nous bâtirons un temple, ses lignes auront assez de jeu pour qu'en gardant une forme assez une et belle pour satisfaire notre besoin d'harmonie, il puisse incessamment changer dans le détail et passer à une autre forme par d'insensibles progrès.

Ne nous le dissimulons pas. Le prétendu matérialisme qui succède aux vieilles doctrines et auquel nous nous refusons à donner un nom quelconque, parce que les mots ont une telle puissance symbolique qu'ils perdent trop vite leur sens et parce que nous croyons, en nous gardant bien de trop le dire et d'accepter encore un mot, à l'identité éternelle de la forme et de l'esprit, ce prétendu matérialisme exige un effort de conquête et de foi auprès de qui le vieil effort moral des hommes pour mériter la récompense ou éviter le châtiment n'est rien. Nous ne croyons plus au bonheur, nous ne croyons qu'à la lutte. Dieu

(1) H. Bergson, *L'Evolution créatrice.* — Je ne crois pas qu'il soit impossible de passer de Spencer à Bergson et je ne comprends pas pourquoi l'introduction dans la métaphysique de la notion de durée rendrait le mécanisme des biologistes inconcevable. Je conçois fort bien que le fait même d'être fonction de la durée rende ce mécanisme indémontable, mais en quoi l'impuissance où nous sommes de faire tenir son fonctionnement dans les limites de notre raison entrainerait-elle la non-existence de ce mécanisme et la nécessité d'introduire dans l'univers un principe vital indépendant des forces physico-chimiques ? L'énergie potentielle physico-chimique qu'enferme la molécule à une tension formidable ne joue-t-elle pas elle-même ce rôle de liaison que la métaphysique bergsonienne attribue à la mémoire intervenant comme élément immatériel? C'est elle qui contient *déjà* la seconde qui vient et qui contient *encore* la seconde écoulée. Si le *mécanisme vivant* déborde l'intelligence, c'est qu'il engendre lui-même, à tout instant de la durée, d'innombrables rouages nouveaux qui créent instantanément de nouveaux rapports et de nouveaux rouages. Il ne sera jamais concevable que d'ensemble et intuitivement dans une vision fulgurante et aussitôt évanouie, parce que l'incessante variation de tout ce qui n'est pas la perception intime, immédiate et fugitive de notre moi, c'est-à-dire du milieu physiologique physique, social, psychologique, cosmique qui l'environne et l'accompagne, fournit sans cesse à chacun de ces rouages des aliments nouveaux introduits par *l'évolution créatrice.* Entre l'organique et l'inorganique, il n'y a pas de différence de nature, et si l'organique est décomposable et mesurable,

n'est plus derrière nous pour nous montrer un chemin marqué d'avance et aboutissant à la loi morale où nous trouverions le repos, il est au bout de notre effort, qui ne s'achèvera pas. Lamarck ne nous a pas apporté la consolation, il a accru notre épouvante. Et récréant le monde, il nous a dit qu'il ne cessait de se créer. Rien n'est fixe, rien ne dure, les idées elles-mêmes, à qui Platon promit l'éternité, ruisselleront comme la vie. Si la foule continue son existence machinale, il faut que ceux qui détruisent et que ceux qui construisent s'arment d'un courage puissant, car ils savent aujourd'hui que ce qu'ils détruisent sera réédifié, que ce qu'ils construisent sera renversé. Jamais, nous qui savons souffrir, jamais nous ne regarderons en arrière pour y goûter la joie d'avoir bien travaillé. Nous serons toujours tendus vers les énergies montantes de la vie. Nous ne cesserons pas d'arracher au passé notre âme, et pour ne jamais la posséder.

En attendant, que ceux qui veulent abandonner la pensée pour l'action s'apprêtent. Tout va s'accorder dans l'action pour un siècle, la science, la morale, l'art. La philosophie restaure l'intuition, le travail l'association, et l'intuition et l'association sont la vie du cœur et du corps. Armés de l'idée de Newton qui lui donne son squelette, armés de l'idée de Lamarck qui le recouvre d'une chair où les nerfs et le sang répandent la sensation, le mouvement, l'amour, l'esprit, nous donnerons à l'organisme neuf cet élargissement immense dans le temps et la durée que les hommes d'autrefois appelaient une religion. Nous allons croire, donc agir... Un démiurge, il y a cent ans, est venu chanter sur des ruines...

ELIE FAURE.

c'est qu'il constitue un état résiduel de la substance que le jeu du mécanisme universel fait à tout instant repasser dans l'organique. La splendide intuition poétique par où M. Bergson aperçut la vie entraînant dans son ascension des alluvions toujours nouvelles au centre de qui l'intelligence se cristallise en noyau lumineux et qui me paraît correspondre à la réalité des choses, n'est pas inconciliable avec le déterminisme biologique. La zone d'intuition, la « frange » qui entoure l'intelligence est peut-être bien constituée par l'effort potentiel, actuel et résiduel incessant du milieu qui se propose sans arrêt à notre effort d'adaptation. Dès lors, « l'élan vital » est déterminé par la résistance opposée à cet effort ascensionnel par le milieu qui tend à s'immobiliser. C'est là que s'introduit en nous, sans doute, la notion de finalité : l'action vivante s'exerce à réaliser l'équilibre vital à tout instant rompu par la variation du milieu. Et la liberté est au bout de la conquête progressive et jamais réalisée de la loi de causalité dont la connaissance absolue nous permettrait de tout prévoir. Le jour où l'organisme universel arrêterait son processus évolutif, ce jour-là, l'homme saisirait la liberté totale, mais à la même seconde, l'espace, la durée, le nombre, la conscience, tout sombrerait dans le néant.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

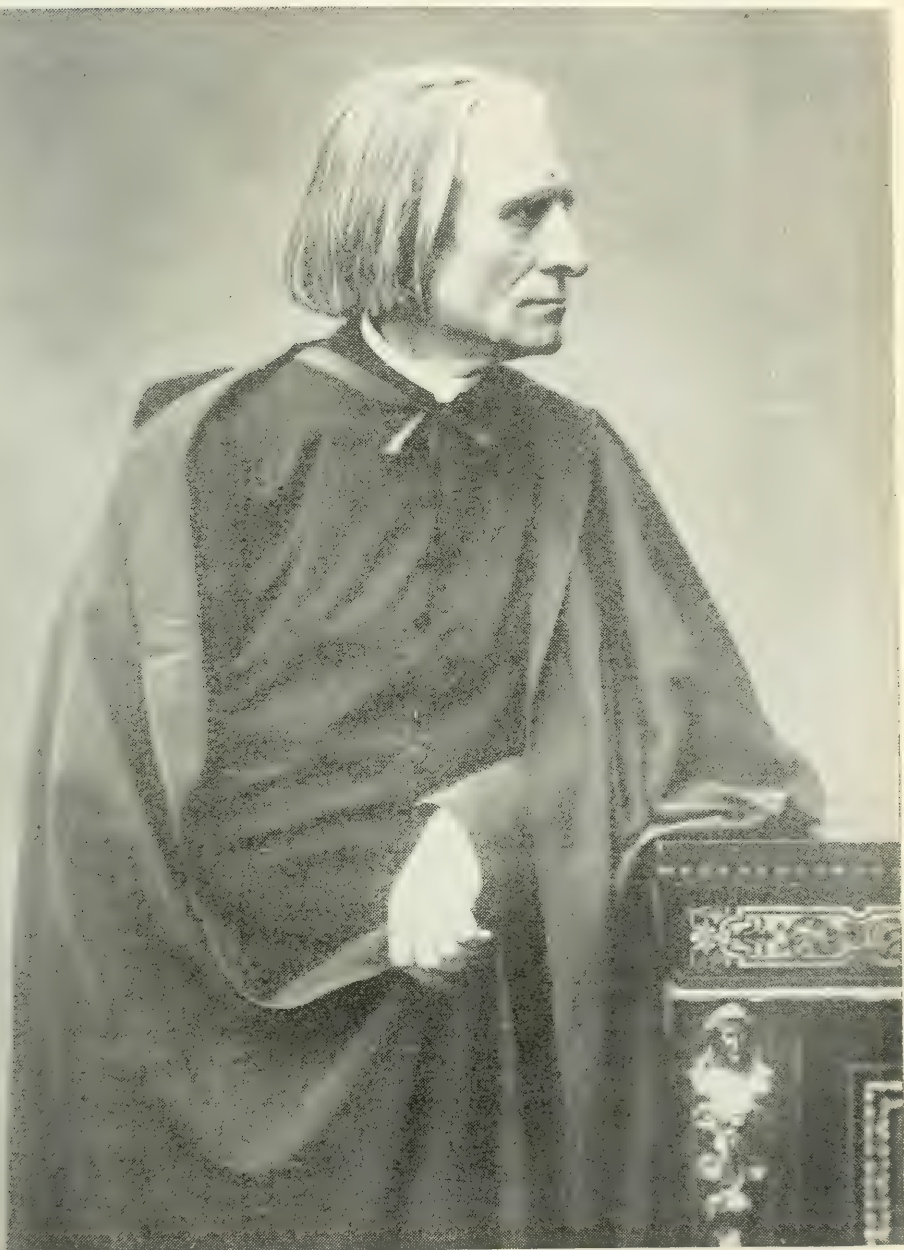
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 43
15 Décembre 1910

Portraits d'Hier

Franz LISZT

Par J.-G. PROD'HOMME



Liszt (1880)

Portraits d'hier N° 43. — *15 Décembre 1910*

Franz Liszt



Dès longtemps, en Allemagne, Liszt était considéré comme un grand compositeur ; en France, depuis quelques années, le public musicien semble vouloir lui accorder bientôt ce titre ; une certaine curiosité, comme toujours en pareille matière, curiosité qui se changera peut-être en une admiration consciente et réfléchie, incita à écouter ses grandes compositions orchestrales ; on ne dit plus, — ou l'on n'ose plus dire que Liszt « ce n'est pas de la musique », et l'on daigne enfin compter le Paganini du piano parmi les compositeurs du XIXe siècle. En même temps que les grands concerts permettent aux amateurs d'apprécier ces beaux *Poèmes symphoniques* qui compteront, avec les symphonies de Berlioz, parmi les plus importantes compositions musicales de l'époque post-beethovenienne, la vie intime de Franz Listz nous est révélée enfin par ses écrits théoriques et critiques, et surtout par une correspondance volumineuse, qui raconte au jour le jour pendant plus d'un demi-siècle, cette existence extraordinairement active et passionnée, ce caractère d'une bonté rare, inépuisable, et presque surhumaine.

I

Il y a un siècle, le prince Nicolas Esterhazy, le dernier des protecteurs de Joseph Haydn, avait à son service, comme intendant de ses domaines, un ancien officier hongrois, nommé Adam Liszt, qui vivait à Raiding, près d'Œdenbourg. Le 22 octobre 1811, sa femme, qui était

---

(1) Liszt, qui avait en réalité douze ans lors de son arrivée à Paris, passait pour n'en avoir que dix. Longtemps d'ailleurs, on le crut né en 1813. Cette erreur a-t-elle pour origine une supercherie de son père? On sait que le père de Beethoven avait aussi rajeuni son fils de trois ans.

Ainsi, le *Corsaire,* du 21 janvier 1824, rendant compte d'un concert auquel Liszt avait participé, le 17, ainsi que Baillot, dans les salons de Mme Cresp-Bayreytter, écrivait : « Cet enfant, à peine âgé de onze ans et que l'on peut déjà placer à côté des plus grands maîtres, a excité le plus vif enthousiasme dans une improvisation où il a déployé une force de génie et d'exécution difficile à concevoir ».

d'origine allemande, mit au monde un fils qui reçut le prénom de Ferencz (François). Cet enfant fut, jusqu'à l'âge de six ans, d'une santé des plus chancelantes, il n'avait pas atteint l'âge de trois ans que ses parents faillirent le perdre. Il souffrait d'une maladie nerveuse et avait souvent la fièvre. « Au cours de sa sixième année, raconte son père, il m'entendit jouer un concerto pour piano en *ut dièze mineur*, de Ries. Il se pencha sur le piano, écouta de toute son oreille. Le soir, en revenant du jardin, il chantait le thème. Nous le fîmes recommencer, il ne savait pas ce qu'il chantait, ce fut la première manifestation de son génie. Il me demanda de commencer à lui apprendre le piano. Au bout de trois mois, la fièvre avait disparu et ne nous inquiéta plus que par intervalles. »

Adam Liszt, qui jouait du piano et de plusieurs instruments à archet, fut le seul maître de son fils pendant trois ans. Le jeune Franz n'avait que neuf ans lorsque, pour la première fois il parut en public. A un concert donné par un jeune aveugle, le baron Braun, à Œdenbourg, il joua un concerto de Ries en *mi bémol majeur*, et improvisa. Désireux de l'entendre, le prince Esterhazy, qui entretenait une chapelle célèbre, dont le chef était alors Hummel, successeur de Haydn, fit venir Franz à Eisenstadt, sa résidence. Bientôt après, Adam Liszt conduisit son fils à Presbourg. A la suite de cette seconde épreuve six magnats hongrois, parmi lesquels le comte Amadé, Apponyi, Szapary, décidèrent de faire au jeune pianiste une pension de 600 florins pour six ans, afin qu'il pût étudier sérieusement. Adam Liszt vint alors se fixer à Vienne pour veiller à l'éducation de son fils, qui prit des leçons de piano avec le célèbre Carl Czerny, de composition avec Salieri, l'auteur des *Danaïdes*, et Randhartiger.

Liszt resta deux ans à Vienne; il y parut pour la première fois en public le 1er décembre 1822, dans un concerto de Hummel, et pour la dernière, le 13 avril de l'année suivante. Il a raconté lui-même qu'à l'issue de ce concert d'adieu, Beethoven déjà bien vieux et souffrant toujours de son incurable surdité, vint à lui et l'embrassa avec enthousiasme. Il avait pressenti le premier le génie de ce petit prodige. Peu après, le père et le fils partaient pour la France.

A Paris, Adam Liszt chercha à faire admettre Franz au Conservatoire, alors Ecole royale de Musique. Mais l'italien Cherubini, qui présidait alors aux destinées de cet établissement national, refusa d'admettre le jeune pianiste sous prétexte qu'il était étranger. « Le petit Litz », ainsi que l'appelèrent bientôt les journaux, dut alors se contenter de prendre des leçons avec Paër et Reicha. Grâce aux recommandations du prince de Metternich, accueilli dans la plus haute société, choyé par le noble faubourg, il fut fêté comme un enfant prodige à l'égal de cet autre petit pianiste qui jadis était venu, à la cour de Louis XVI, et auquel on le comparait : Mozart. Au jour de

l'an 1824, il était présenté au Palais-Royal, au futur Louis-Philippe. Partout où l'on faisait de la musique : aux Italiens, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Conservatoire, à la salle Erard, il se fit entendre, jouant tantôt un concerto de Hummel ou de Field, tantôt des improvisations, des variations sur des thèmes populaires comme : *Il pleut, bergère,* ou *Au clair de la lune...*

Dans l'été de 1824, un premier voyage à Londres, qu'il fit en compagnie de son père et d'un membre de la famille Erard, le fit connaître des dilettantes anglais. L'année suivante, l'Académie royale de Musique représentait le seul opéra que Liszt ait jamais composé : *Don Sanche ou le château d'amour,* un acte sur des paroles de Théaulon et Rancé (1). *Don Sanche* n'eut qu'un petit nombre de représentations au cours de l'hiver. Peu après, Liszt partait pour une tournée dans le Midi. « A Bordeaux, écrivait *Le Corsaire,* on persiste à l'appeler le Nouveau Mozart » (2). Il visita ensuite la Suisse française. Un nouveau voyage à Londres, en mai 1827, venait interrompre le cours de ses succès parisiens. Quelques mois plus tard, son père, qu'il avait accompagné aux bains de mer, à Boulogne, mourait dans cette ville (28 août). Liszt se trouva quelque temps dans le plus cruel embarras. Sa mère était en Autriche, il la fit revenir ; les frais occasionnés par la maladie et la mort de son père l'avaient laissé dans une grande gêne : il vendit son piano d'Erard pour subvenir aux besoins les plus urgents.

Chaque fois qu'il aura l'occasion de parler de sa mère, il le fera avec la plus vive et la plus sincère affection filiale et c'est toujours vers elle qu'il se tournera dans les moments difficiles. Il s'installa avec elle d'abord rue de Montholon, 7 *bis.* Malgré sa santé très faible, il donnait force leçons de piano : « Je suis tellement chargé de leçons que tous les jours, depuis huit heures et demie du matin jusqu'à dix heures du soir, j'ai à peine le temps de respirer », écrit-il à la fin de 1829.

Dans ces années qui précédèrent la Révolution de Juillet, Liszt s'enthousiasma pour toutes les idées nouvelles ; il connut les roman-

---

(1) « L'Académie royale de Musique vient de recevoir un opéra en un acte, musique du jeune Liszt, âgé de douze ans. Il en aura peut-être quarante lors de la première représentation. » (*Corsaire* du 29 mars 1825). — « Les répétitions du *Château d'Amour* sont en pleine voie à l'Opéra, écrivait le même journal, le 15 octobre ; l'auteur-enfant, M. Liszt, est chaque fois à son poste ; il va, vient, écoute, corrige, admoneste l'orchestre, fait recommencer, se démène comme un autre Garat.

« *Il semble que ce soit un sergent de bataille,*
« *Un sergent de bataille allant, en chaque endroit,*
« *Faire avancer ses gens et hâter la victoire.*

« Les amateurs disent beaucoup de bien de cette partition ; en cas d'un peu d'exagération, l'indulgence est là. » *Don Sanche* fut chanté par Nourrit et Prévost ; et Mmes Grassari, Jawureck, Frémont, Sèvres et Montessu.

(2) La Mara, *Liszt's Briefe,* I. L. 2, pp. 2-3, 23 décembre 1829, à M. de Mancy.

tiques, Hugo, Musset, fréquenta les Saint-Simoniens, plus tard fit la connaissance de Lamennais. L'auteur de *Beethoven et ses trois styles,* Wilhelm von Lenz, qui prit de lui des leçons en 1828, raconte dans ses souvenirs sur Liszt la première entrevue qu'il eut avec lui rue de Montholon :

« Liszt était chez lui, écrit Lenz. C'était une grande rareté, me dit sa mère, une excellente femme au cœur allemand, qui me dit que son Franz était presque toujours à l'église, et ne s'occupait rien moins que de musique : c'était l'époque où Liszt voulait se faire Saint-Simonien, où le Père Enfantin rendait Paris inquiet, où Lamennais écrivait *Les Paroles d'un Croyant*, où Balzac faisait suivre *La Peau de chagrin* des *Scènes de la vie privée.* C'était la grande époque, et Paris était le nombril du monde. Là vivaient Rossini et Cherubini, Auber, Halévy, Berlioz, et le grand violoniste Baillot; le poète, depuis lors versé dans la politique, Victor Hugo, venait de faire paraître *Les Orientales* et Lamartine se délassait des efforts de ses *Méditations poétiques.* Et déjà se préparait la Révolution de Juillet; mais on était encore sous le ministère Martignac...

« En Liszt, je trouvai un jeune homme maigre, pâle, aux traits infiniment attractifs. Il était couché, profondément absorbé, perdu en soi, sur un large divan, et fumait au milieu de trois pianos, une longue pipe turque... » (1). De plus en plus, dit Nohl, le visage de Liszt prit les traits d'un Apollon, avec le type des deux oiseaux royaux, l'aigle et le lion : il était beau comme un jeune dieu; âgé de treize ans à peine, il inspirait déjà l'amour, suscitait des haines, allumait des jalousies... (2).

Sa première passion fut pour une de ses élèves, Mlle de Saint-Cricq, « chaste et pure comme l'albâtre d'une coupe divine », disait-il plus tard à Janka Wohl. C'était en 1828; il semble que Liszt ait eu l'intention de l'épouser; quoi qu'il en soit, cette passion fut brève, et peut-être contribua-t-elle à amener Liszt au mysticisme vers lequel il se sentait alors instinctivement attiré. Aussi Lamennais, parmi les hommes de 1830, eut-il une très grande influence sur lui : les *Paroles d'un Croyant* firent sur lui une forte impression.

Vers le même temps, Liszt faisait la connaissance de Heine, de Berlioz (3), de Chopin, qui arriva à Paris en 1831, l'année même où Paganini enchantait les amateurs par son génie diabolique, analogue par plus d'un côté à celui du jeune pianiste.

---

(1) W. von Lenz, *Die grossen Pianoforte-Virtuosen unserer Zeit, aus persönlicher Bekanntschaft* (Berlin, 1872), pp. 8-9.

(2) Nohl, *Liszt's Biographie,* dans les *Musiker-Biographien* de Philipp Reklam.

(3) A l'issue d'une audition de la *Symphonie fantastique* au Conservatoire, le 5 décembre 1831, et non après le séjour de Berlioz à Rome, comme on le dit généralement.

Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés, écrit-il à un ami gènevois. Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur; de plus je travaille 4 à 5 heures d'exercices (3ces, 6ces, 8aves, Trémolos, Notes répétées, Cadences, etc., etc.). Ah! pourvu que je ne devienne pas fou — tu retrouveras un artiste en moi! Oui, un artiste, tel que tu le demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui : « Et moi aussi, je suis peintre », s'écria Le Corrège la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre... quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis la dernière représentation de Paganini, René, quel homme, quel violon, quel artiste! Dieu, que de souffrances, de misère, de tortures dans ces quatre cordes! (1).

C'est vers 1833 ou 34 qu'il fit la connaissance de Georges Sand : un court roman s'ébaucha entre elle et lui, dont il ne resta qu'une amitié de plusieurs années. « Mme Sand, disait-il quelque quarante ans plus tard, engluait un papillon et l'apprivoisait dans sa boîte, en lui donnant des herbes et des fleurs — c'était la période de l'amour. Puis elle le piquait avec son épingle, alors qu'il se débattait, — c'était le congé venant toujours de sa part. Après, elle en faisait la vivisection et l'empaillait pour sa collection de héros de roman. C'est ce trafic des âmes qui s'étaient données à elle sans réserve qui m'a finalement dégoûté de son amitié. » (2).

Il lui avait été présenté par Musset, qui le remplaça, comme on sait, dans l'affection de George Sand. D'un peu plus tard date sa liaison avec la comtesse d'Agoult, qui, elle aussi, imprima une nouvelle direction à cet esprit toujours en éveil. Liszt vécut environ dix années avec elle, et en eut trois enfants. Marie de Flavigny, qui s'est rendue célèbre dans la littérature sous le nom de Daniel Stern, était née à Francfort, le 1er janvier 1806, d'un père français et d'une mère allemande; élevée au couvent, mariée de bonne heure, elle se détacha peu à peu des superstitions religieuses et des préjugés monarchiques et quitta définitivement la vieille société le jour où son cœur n'y fut plus... Mme d'Agoult était de ceux qui préfèrent le blâme du monde à leur propre mépris, et le scandale d'une révolte ouverte aux lâches compromis d'une hypocrisie sans moralité et sans dignité (4). Malgré

---

(1) *Liszt's Briefe,* I, L. 5, M. Pierre Wolff à Genève, de Paris, 2 mai 1832.

(2) Janka Wohl, *F. Liszt*, pp. 158-159.

(3) Blandine, née en 1835, femme de M. Emile Ollivier, morte en 1832 ; Cosima, née en 1837, qui épousa Hans de Bülow puis Richard Wagner ; Daniel, né en 1839, mort à vingt ans, à Berlin.

(4) L. de Ronchaud, étude biographique et littéraire, en tête des *Esquisses morales* de D. Stern (Paris, 1880). Cf. S. Rocheblave, *Une amitié romanesque : G. Sand et Mme d'Agoult.* (*Revue de Paris,* 15 déc. 1894).

Liszt, qui s'était éloigné d'abord de Paris, avant leur liaison définitive, elle abandonna sa famille, et tous deux partirent pour la Suisse.

C'est de Genève que Liszt adressait à la *Gazette musicale* de Paris cet article sur la *Condition sociale des Artistes* qui, bien que paru sous son nom, était certainement plus qu'inspiré par sa compagne. Après le voyage en Suisse, où il composa son *Album d'un Voyageur*, tandis que George Sand, qui vint passer le mois de septembre 1836 auprès de lui, en rapportait les *Lettres d'un Voyageur,* il partit pour l'Italie. L'année suivante, il passait quelque temps à Nohant. A Milan, à Venise, où il se faisait entendre en des séances triomphales, il travaillait entre temps à une réduction pour piano des *Symphonies* de Beethoven. Le 7 avril, il arrivait à Vienne, où il était appelé à donner deux concerts, au bénéfice des victimes d'inondations qui venaient de se produire en Hongrie ; au lieu de deux, il en donna dix, puis revint à Venise. Il voyagea encore une année en Italie, visita Milan, Padoue, Florence, Rome, et ne rentra à Paris qu'en 1840, après avoir traversé l'Autriche-Hongrie, la Bohême et la Saxe.

« J'ai énormément travaillé en Italie, écrit-il à Clara Wieck, à la fin de 1839. Je crois avoir écrit de 4.000 à 5.000 pages de musique de piano. Si vous avez la patience d'en entendre un demi tiers, je serai charmé de vous le jouer tant bien que mal (1). » A Leipzig, où il arrivait bientôt, où il fit la connaissance de Schumann et retrouva Mendelssohn, le succès des trois concerts qu'il donna fut très limité. Quinze jours plus tard, il était à Paris. Mais au mois de mai, il repartait pour Londres ; « un malheureux engagement » le retint en Angleterre plus de six mois ; de passage à Hambourg, dans l'intervalle, il adressait de cette ville une lettre de rectification à Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes,* au sujet d'un article où l'on parlait des « prétentions outrées et des succès exagérés de quelques artistes exécutants ». La Hongrie avait offert par reconnaissance un sabre d'honneur à Liszt pour le remercier des concerts qu'il avait donnés à Vienne, l'année précédente.

Les couronnes de fleurs jetées aux pieds de Mesdemoiselles Elssler et Pixis par les dilettantes, écrivait-il, sont d'éclatantes manifestations de l'enthousiasme d'un public ; le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense donnée par une nation sous une forme toute nationale.

En Hongrie, Monsieur, dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique. C'est le signe de la virilité par excellence ; c'est l'arme de tout homme ayant droit de porter une arme. Lorsque six d'entre les hommes les plus marquants de mon pays me l'ont remise aux acclamations générales de mes compatriotes,

---

(1) *Liszt's Briefe,* I, p. 32 L. 23 de Pesth, 26 décembre 1839.

pendant qu'au même moment les villes de Pesth et d'Œdenbourg me conféraient les droits de citoyen et que le comitat de Pesth demandait pour moi des lettres de noblesse à Sa Majesté, c'était me reconnaître de nouveau, après une absence de quinze années, comme Hongrois; c'était une récompense de quelques légers services rendus à l'art dans ma patrie, c'était surtout, et je l'ai senti ainsi, me rattacher glorieusement à elle en m'imposant de sérieux devoirs, des obligations pour la vie comme homme et comme artiste.

... Enfant, j'ai reçu de mon pays de précieux témoignages d'intérêt, et les moyens d'aller au loin développer ma vocation d'artiste. Grandi, après de longues années, le jeune homme vient lui rapporter le fruit de son travail et l'avenir de sa volonté; il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme des cœurs qui s'ouvrent à lui et l'expression d'une joie nationale avec des démonstrations frénétiques d'un parterre de dilettantes. Il y a, ce me semble, dans ce rapprochement quelque chose qui doit blesser un juste orgueil national et des sympathies dont je m'honore (1).

Ces fières et nobles paroles peignent bien Liszt tel qu'il fut toute sa vie : conscient de sa force et de sa puissance d'artiste, de la noble mission réservée à son génie. Une belle action et digne de son caractère, qu'il accomplit, comme toujours, sans forfanterie, allait bientôt lui être inspirée par les circonstances. Les Bonnois avaient résolu, pour glorifier leur compatriote Beethoven, de lui élever un monument. Une souscription avait été ouverte qui, même en Allemagne, avait eu peu de succès. Paris y contribua pour la somme ridicule de 424 fr. 90. Lorsque Liszt apprit ce chiffre par les journaux, il fut saisi d'indignation, et écrivit à Berlioz : « Une si piètre aumône réunie péniblement avec tant de tintamarre, ne saurait suffire à élever le tombeau de notre Beethoven ». Et il offrit au comité bonnois la somme nécessaire à l'érection du monument. C'est grâce à Liszt que le *Beethoven-Denkmal* de Bonn, put être inauguré en 1845.

Après son premier voyage à Saint-Pétersbourg, Liszt fut nommé par le grand-duc de Saxe-Weimar kapellmeister en service extraordinaire. Pendant les sept années qui séparent cette nomination de celle de maître de chapelle à titre définitif, Liszt reprit ce qu'un de ses biographes a appelé son « chemin de croix », chemin dont les stations furent nombreuses, à travers toute l'Europe, de Londres à Constantinople, de Gibraltar à Kiew. Sa séparation d'avec la comtesse d'Agoult eut lieu en 1844, après trois étés passés avec elle dans une île du Rhin, à Nonnenwerth. Depuis quatre ou cinq ans, il vivait généralement seul, et avait confié ses enfants à sa mère, qui continuait d'habiter Paris, rue Pigalle, 19.

(1) *Liszt's Briefe,* I, pp. 38-40, de Hambourg, 26 Octobre 1840. L'année précédente, la *Gazette musicale* avait annoncé son mariage avec Pauline Garcia (depuis Mme Viardot).

« Dans toute cette affaire, si sérieuse en ses suites, dit Janka Wohl, le cœur de Liszt ne fut pour rien. C'était une passion, ce ne fut jamais un amour (1). » « Ce fut un hasard, un jeu, un caprice, un malheur », ajoute Lina Ramann. Une union entre Liszt et la comtesse était impossible et le mot qu'on attribua à cette dernière : « Madame d'Agoult ne sera jamais Madame Liszt », ne fut jamais prononcé ; il n'eut même jamais l'occasion de l'être. « Il n'a jamais été question de mariage entre nous », déclarait Liszt, trente ou quarante ans plus tard. Et il ajoutait qu'il n'avait pas eu, par conséquent, à pousser la comtesse à se convertir au protestantisme pour faciliter son divorce.

De rares allusions à cette situation se rencontrent dans les lettres échangées entre Liszt et ses amis, en 1845 : von Schober, Joseph d'Ortigue, Lamennais. Au premier, il écrit de Gibraltar, le 3 mars :

Ce qui m'arrivera au juste ce printemps et cet été, je ne le sais guère. En aucun cas, je n'irai à Paris. Tu sais pourquoi. Ma position incroyablement lamentable vis-à-vis de... a peut-être contribué, du moins d'une façon indirecte, à mon voyage hispano-portugais. Je n'ai aucun motif de m'en repentir, quoique mes meilleurs amis veuillent m'en détourner.

(En français) :

Parfois il me semble que ma pensée mûrit et que mes chagrins vieillissent prématurément à ce beau et profond soleil d'Espagne... (2).

Quant à Lamennais, Liszt lui mandait de Marseille, le 28 avril :

Mes affaires ne me rappelant pas nécessairement à Paris, je préfère ne pas y revenir pour le moment. Au mois de juillet je compte aller à Bonn pour l'inauguration du monument de Beethoven et y faire exécuter une cantate que je viens d'écrire pour cette occasion. Le texte, du moins, en est assez neuf : c'est une sorte de Magnificat du Génie humain conquis par Dieu à la révélation éternelle à travers le temps et l'espace ; texte qui pourrait aussi bien s'appliquer à Gœthe ou Raphaël, ou Colomb qu'à Beethoven. A l'entrée de l'hiver je reprendrai mon service à la Cour de Weymar, auquel j'attache de plus en plus une sérieuse importance (3).

Lamennais répondait à cette lettre (ou plus vraisemblablement à une lettre subséquente) par ce billet daté de Paris, 23 mai 1845 :

---

(1) Les *Souvenirs,* de Daniel Stern, furent vraisemblablement commencés lors de son voyage en Italie. Liszt engageait son amie à écrire, pour se désennuyer ; elle commença alors cet ouvrage, et comme elle lui cherchait un titre : « C'est donc un titre qu'il vous faut pour vos *Souvenirs ?* demanda Liszt. En voici un : *Poses et Grimaces.* » (Janka Wohl, *F. Liszt,* p. 70).

(2) *Liszt's Briefe,* I, p. 51, de Gibraltar, 3 mars 1845.

(3) *Liszt's Briefe,* I, p. 55.

Vous vous trompiez beaucoup, mon cher Liszt, si vous pensiez que qui que ce soit pût réussir à me donner des préventions qui vous seraient défavorables, et personne certainement ne l'a essayé. Mais, il est possible que j'aie été indiscret en vous parlant le premier de choses délicates, et vous ne pouvez pas être en moi pour y juger de mes intentions. Ne craignez pas, au reste, une seconde indiscrétion de même sorte, et soyez persuadé de la conviction où je suis que tout ce que vous ferez sera bien fait. Tout ce qu'on peut souhaiter de bon à quelqu'un qu'on aime, je le souhaite de cœur (1).

A quoi Liszt répliquait sans tarder :

Oh ! non, il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'indiscrétion de vous à moi. Croyez bien que je ne me suis pas trompé sur le motif qui vous a déterminé à m'écrire avec une si grande bonté, et s'il m'était arrivé de répondre trop vivement et trop longuement, veuillez bien me le pardonner. Surtout ne me punissez pas en me retirant la plus légère parcelle de votre sainte amitié (2).

Les fêtes de Beethoven à Bonn eurent lieu du 11 au 13 août. Toute l'Europe musicale y était représentée, officiellement ou non. Liszt, à la générosité duquel elles étaient dues en grande partie, en partagea la direction avec Spohr. D'emblée, écrivait Berlioz au *Journal des Débats*, sa cantate le plaçait très haut parmi les compositeurs. Comme virtuose, il exécutait le *Concerto* en *ut mineur*. Après ce festival, il se retira quelque temps avec sa mère et ses enfants sur les bords du Rhin et rentra à Paris vers la fin de l'année. Il repartait en hiver pour l'Alsace, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie ; faisait répéter avec Berlioz *Roméo et Juliette* à Prague, s'arrêtait chez le prince Lichnowski, au château de Grœtz, d'où il adressait à son ami Schober un plan d'article sur la Wartbourg, qu'il rêvait de restaurer.

Enfin l'année 1847 l'amenait de nouveau en Russie, où il faisait coup sur coup deux séjours, séparés par une excursion en Orient. Sa carrière de virtuose ambulant touchait à sa fin. A Kiew, chaque année, les riches seigneurs du Sud de la Russie avaient l'habitude de se réunir pour les affaires. Liszt, qui s'y trouva à ce moment, — c'était en février, — reçut, à l'occasion d'un concert de bienfaisance, un billet de cent roubles de la part de la princesse Sayn-Wittgenstein. Il alla remercier celle-ci sans retard, et c'est ainsi qu'il fit sa connaissance.

---

(1) *Briefe an Liszt*, I. p. 73.

(2) *Liszt's Briefe*, I, p. 59, de « Dijon, 1 juin 45 ». Liszt venait de passer trois jours chez Lamartine.

Le concert eut lieu le 2 février (style russe) dans la salle de l'Université ; quelques jours plus tard il faisait exécuter à l'église un *Pater noster* de sa composition. La princesse y assistait. Cette musique, dit Mme La Mara, la saisit profondément et lui révéla la vocation créatrice de ce maître unique du piano. Bientôt il lui parla de ses compositions projetées. Frappé par les impressions qu'avait fait naître dans son esprit la *Divine Comédie,* de Dante, il projetait de faire entendre cette musique avec accompagnement de dioramas. 20.000 thaler lui étaient nécessaires pour l'exécution de ces dioramas. Electrisée par cette idée la princesse s'offrit à lui donner la somme, mais le projet ne fut pas mis à exécution (1).

Carolyne Ivanovna était née en 1819 à Monasterzyska (gouvernement de Kiew) ; mariée à dix-sept ans au prince Nicolas Sayn-Wittgenstein, officier de cavalerie, elle eut bientôt une fille, la princesse Marie, qui allait devenir sa seule consolation, car le prince ne tarda pas à trouver insupportable la vie de famille, et la princesse devint par ce fait, libre de tout lien. Elle invita Liszt dans ses terres de Podolie, et, lorsqu'il eut terminé sa tournée en Crimée et à Constantinople, il vint dans sa résidence de Woronince, à la fin de l'année. La princesse résolut bientôt d'abandonner la Russie. Sous prétexte d'une saison à Calsbad, et malgré les difficultés qu'on pouvait avoir alors à traverser les frontières, par suite de la Révolution, elle gagna le territoire autrichien. A Ratibor et à Krzyzanovitz, elle fut l'hôte du prince Lichnowski, député au Parlement de Francfort, qui devait périr quelques mois plus tard, victime de la Révolution. A Krzyzanovitz, Liszt attendait la princesse qu'il accompagna jusqu'à Grœtz, chez le prince Richnowsky.

« Je serais très heureux, écrivait-il alors à son ami Schober, que tu aies l'occasion de connaître F. W. [la princesse]. C'est sans aucun doute un exemplaire de luxe tout-à-fait extraordinaire et complet d'âme, d'esprit et d'intelligence ,[en français] : avec prodigieusement *d'esprit* inclusivement. » (22 avril 1848, du château de Grœtz).

Bientôt, la princesse arrivait en Saxe. En passant par Vienne, elle avait vu les barricades qui se dressaient là comme dans toutes les capitales de l'Europe ; elle visita Raiding, et arriva à Weimar, où, sur les conseils de Liszt, elle se recommanda à la grande-duchesse Marie Polovna, sœur de l'empereur Nicolas.

Elle s'installa au château de l'Altenbourg, qui, pendant près de quinze ans, allait devenir le centre d'une petite cour d'artistes et de poètes et, grâce au génie bienfaisant de Liszt et de cette femme supérieure, rendre pour un temps, à la résidence grand-ducale, un lustre qu'elle avait perdu depuis la mort de Gœthe.

(1) *Liszt's Briefe an die Prinzessin,* préface.

II

La « période de Weimar », ainsi qu'on appelle généralement le temps pendant lequel il remplit dans la petite résidence saxonne les fonctions de kapellmeister, fut pour Liszt compositeur une suite d'années extraordinairement fécondes. De 1847 à 1859, tout en composant ses grandes œuvres : les *Poèmes symphoniques, Faust, Dante, Le Christ, Sainte Elisabeth,* la *Messe de Gran,* et d'innombrables œuvres de moindre importance pour piano, Liszt prit, grâce à sa position officielle, la tête du mouvement musical moderne, et lui imprima une vigoureuse impulsion. C'est lui qui fut l'initiateur de ce qu'on appelait la « musique de l'avenir ». Devinant ou encourageant les jeunes talents, se dévouant à Wagner, donnant asile à Berlioz, — pour ne parler que des plus notables, — il forçait l'attention du monde à se tourner vers cette petite capitale à laquelle sa seule présence donnait une vie, une activité intellectuelle que nulle ville allemande ne présentait à cette époque.

Quittant son domicile de l'hôtel *Zum Erbprinz*, Liszt, au bout d'un an, s'installait dans une aile du château occupé par la princesse Sayn-Wittgenstein. L'Altenbourg devint dès ce moment, et pendant une douzaine d'années, le rendez-vous de tout ce qui avait un nom en Europe, dans les arts, les sciences ou la littérature. Les musiciens ses disciples : Hans von Bülow, Tausig, Hans von Bronsart, Pruckner, Klindworth, Joachim, Remenyi, Vieuxtemps, Sivori, Bazzini, Damrosch, Cossmann, Raff, Cornelius, Drœseke, Jaëll, Litolff, Edouard Lassen, Smetana, Robert et Clara Schumann, Henselt, Robert Franz, et tant d'autres : Dingelstedt, Freytag, Gützkow, Auerbach, Hebbel, parmi les écrivains; le peintre Kaulbach, dont les fresques l'inspirèrent, Rietschel, l'auteur du monument de Gœthe et Schiller, furent les hôtes de l'Altenbourg.

L'heure était grave pour l'Allemagne : sur tout son territoire, les soulèvements allaient éclater « pour l'unité et la liberté » germaniques. La Révolution venait d'éclater à Paris; une lettre de Jules Janin l'annonçait, écrite « au milieu d'une émeute qui est peut-être une révolution à l'heure où plus d'un honnête homme met la dernière main à ses affaires » (1), racontant les premiers événements, prélude d'un soulèvement européen. Liszt transmettait ces nouvelles à la princesse Wittgenstein, qui approchait en ce moment de la frontière, quittant pour jamais la Russie; mais, écrivait-il, « ces

(1) *Briefe an Liszt,* I, L. 70, pp. 91-95, de « Paris 24-26 février ».

détails n'importent guère d'ailleurs, en ce moment (1). Car, ajoutait-il quinze jours plus tard, « le seul point qui reste fixe dans mon esprit est que nous devons nous revoir au plus tôt (2) ». Enfin, la princesse arrive à Weimar et c'est, pendant la période qui précède l'installation de Liszt à l'Altenbourg, une suite de petits billets dans le genre de ceux-ci :

Bon jour, bon jour, bonne journée! Je vous envoie ma prière du matin, qui est toute d'actions de grâce.

Bon jour, mon bon ange! On vous aime et vous adore du matin au soir et du soir au matin.

On vous attend et on vous bénit, chère lumière de mon âme! (3).

Une autre fois, l'année suivante, Liszt mande à la princesse que « les nouvelles de Vienne sont très graves, et vers le milieu de mai, on lit ces trois lignes :

Pouvez-vous remettre au porteur 60 thalers? Wagner est obligé de fuir, et je ne puis pas lui venir en aide pour le moment. Bonne et heureuse nuit! (4).

C'est Wagner qui, fuyant de Dresde, après le soulèvement dans lequel il s'est fortement compromis, est venu demander un asile à son ami, « la nouvelle de son *Steckbrief* est arrivée ici le jour de la représentation de son *Tannhæuser,* ce qui l'a empêché d'y assister (5). »

Maintenant que Wagner, exilé, avait perdu, avec sa place de kapellmeister à Dresde, toute ressource de faire jouer lui-même ses œuvres en Allemagne, Liszt allait se dévouer à cette tâche sans compter, donnant la vie de la scène aux créations si contestées du maître (6).

Tandis que Wagner errait en France et en Suisse, Liszt saisissait la première occasion de faire représenter, après *Tannhæuser,* le *Lohengrin* encore inédit. A la fin d'août 1850, Weimar, où Gœthe avait longtemps vécu, voulut célébrer avec éclat le centième anniversaire de sa naissance, les événements de l'année précédente ne l'ayant pas permis. De grandes fêtes eurent lieu, en l'honneur de Gœthe et de

(1) *Liszt's Briefe an die Fürstin,* I, p. 26, L. 19, de Weymar, 28 février 1848.
(2) *Id., ib.,* L. 21, du 19 mars 1848.
(3) *Id., ib.,* L. 26, 29, 31.
(4) *Id., ib.,* L. 36.
(5) *Liszt's Briefe,* I, p. 76, L. 59, à Carl Reinecke, de « Weimar, 30 mai 1849 ». Cf. *Wagner* (*Portraits d'Hier,* n° 24.)
(6) Liszt dut partager d'abord la place de kapellmeister avec Chélard, (jusqu'en 1850) qui considérait les œuvres de Wagner comme des monstruosités ; il parvint cependant, dès son arrivée à Weimar, à faire mettre le *Tannhäuser* en répétition ; la première eut lieu le 16 mai 1849.

Herder, du 24 au 28 août; le premier jour fut joué le *Prométhée* de Herder, accompagné d'une partition de Liszt; le 25 il y eut le pélérinage à la maison de Herder, et l'inauguration du monument de Gœthe, par Schaller; enfin, le 28, le théâtre ducal donna, avec un prologue de Dingelstedt, la première représentation de *Lohengrin*. Et non content d'avoir fait connaître le chef-d'œuvre par la scène, Liszt faisait bientôt paraître sa brochure sur *Tannhæuser* et *Lohengrin*. Il essayait aussi de fixer Dingelstedt à Weimar et d'achever avec lui la transformation de la scène grand-ducale; mais comme celui-ci l'écrivait, « notre conspiration contre le théâtre d'Athènes (sur Ilm) paraît tout à fait avortée. Trois jours après votre départ de Weimar, je reçus une lettre de Zigesar, qui me mandait qu'il n'a aucun espoir d'attirer chez lui telles personnes qui pourraient l'aider dans ses projets de réformes (1) ».

Liszt écrivait en outre sa brochure de la *Fondation Gœthe*, travaillait de concert avec la princesse à son étude sur *Chopin*, demandait à Berlioz son *Benvenuto Cellini*, tombé jadis à l'Opéra de Paris (2). Berlioz lui-même venait diriger ses œuvres à plusieurs reprises, sous les auspices de Liszt : une première fois, en novembre 1852, une semaine entière lui était consacrée; on jouait *Benvenuto Cellini*, deux parties de la *Damnation, Roméo et Juliette, Harold en Italie*. C'est à Weimar que, quatre ans plus tard, la princesse Wittgenstein lui donnait l'idée des *Troyens* et l'encourageait dans des lettres dont nous n'avons que les réponses, à persévérer malgré tout dans l'achèvement de son ouvrage. C'était vers le même temps l'introduction sur la scène de Weimar, du *Hollandais volant*, de Wagner (3), et plus tard la première malheureuse du *Barbier de Bagdad* (4), de Cornelius, qu'il tenait en très haute estime.

Malgré toutes ces occupations, Liszt trouvait le moyen de voyager encore de temps à autre, d'assister aux Musikfeste de Brunswick, de Karlsruhe et d'Aix-la-Chapelle, d'aller voir Wagner à Zürich, où il retrouvait le poète révolutionnaire Georges Herwegh, une ancienne connaissance parisienne.

La direction musicale du Musikfest de Carlsruhe ayant été trouvée, en général, insuffisante pour la presse, il écrivait à ce propos à Richard Pohl :

Là comme ailleurs, la lettre tue l'esprit, ce à quoi je ne souscrirai

(1) *Briefe an Liszt*, I, p. 146, L. 106, de Stuttgart, le 5 novembre 1850. Zigesar était l'intendant.

(2) La première de *Benvenuto Cellini*, à Weimar, eut lieu le 20 mars 1852.

(3) Cette représentation eut lieu le 16 février 1853. *Rienzi* fut représenté pour la première fois à Weimar le 26 décembre 1860.

(4) En 1858.

jamais, quelque spécieuses que puissent être dans leur hypocrite impartialité les attaques auxquelles je suis exposé.

Pour les ouvrages de Beethoven, Berlioz, Wagner, etc., je vois moins qu'ailleurs les avantages (que du reste je contesterai assez sciemment même ailleurs) qu'il pourrait y avoir qu'un directeur s'avise de fonctionner en guise de *moulin à vent* et de suer à grosses gouttes pour communiquer de la chaleur à son personnel. Là surtout où il s'agit de comprendre et de sentir, de se pénétrer par l'intelligence, et d'embrasser les cœurs dans une sorte de communion du beau, du grand et du vrai de l'art et de la poésie, la *suffisance* et la vieille routine des maîtres de chapelles habituels ne *sûffisent* plus, et sont même contraires à la dignité et à la sublime liberté de l'art. Aussi n'en déplaise à ces critiques complaisants, je m'en tiendrai en toute occasion ultérieure à mon « insuffisance », par principe et conviction, car jamais je ne m'accommoderai du rôle d'un « *Profoss* » de la mesure, ce à quoi mes vingt-cinq années d'expérience, d'études et de sincère passion pour l'art ne me rendent aucunement propre... Je crois vous l'avoir déjà dit : la véritable tâche du maître de chapelle consiste, selon moi, à se rendre *ostensiblement* quasi-inutile. Nous sommes pilotes et non manœuvres. Et bien même que cette idée rencontrerait dans le détail plus d'opposition encore, comme je la tiens pour juste, je ne saurais la changer (1).

Durant cette période, Liszt arrive à sa pleine conscience d'artiste. Vers lui se tournent tous les espoirs de ceux que par dérision on appelait les musiciens de l'avenir, de ceux qui aujourd'hui triomphent avec Wagner, avec Berlioz, avec Schumann, avec Franck. Franck! Liszt fut un des premiers à pressentir son génie.

M. Franck s'étant adressé à moi pour une recommandation, plus particulière, auprès de vous, écrivait-il un jour à l'éditeur parisien Escudier, je satisfais bien volontiers à son désir en vous adressant ces lignes. Il y a bien des années que j'ai pris une opinion très favorable du talent de composition de M. Franck par l'audition de ses Trios fort remarquables à mon sens et très supérieurs à d'autres ouvrages du même genre publiés ces dernières années...

Son oratorio « *Ruth* » contient également de fort belles choses, et porte le cachet d'un style élevé et bien soutenu (2).

Dans cette petite cour renouvelée sans cesse qui gravitait autour du maître, le moins intéressant sujet n'était pas Hans de Bülow, qui épousa Cosima Liszt en 1857. Bülow vint à Weimar au milieu de l'année 1851 ; jusqu'à sa mort, il ne cessa d'entretenir avec son maître une active correspondance, d'un ton généralement gai, enjoué, humoristique jusqu'au calembour, et qui montre combien ces deux

---

(1) *Liszt's Briefe*, I, p. 144, L. 105, de Weymar, 5 novembre 1853.
(2) *Liszt's Briefe*, I, p. 133-134, de « Weymar, 22 mars 1853. »

hommes, malgré la différence d'âge et de situation, animés d'une curiosité universelle, d'une activité presque égale, étaient faits pour se comprendre et s'aimer. Liszt s'ingénie dès le début comme il fait avec Wagner, avec tous ceux qui veulent s'approcher de lui, à ne faire montre d'aucune supériorité. Cet homme que le respect de tous commence à entourer, qui domine tout le monde par l'ascendant de son génie, n'est pas un maître pour ceux qui lui demandent des conseils, mais bien un ami, auquel on ne recourt jamais en vain, Aussi, sur quel ton amical répond-il à tous ceux qui s'adressent à lui, et avec quelle égale complaisance. Jamais un refus opposé à une demande, quelle qu'elle soit. Et, quand aux critiques, souvent haineuses, injustes, ironiques, que ses œuvres suscitent, il y répond en général par un mépris hautain. Il s'en expliquait un jour avec Wilhelm von Lenz :

Il y a tant de demi-gens et de demi-habiles (lesquels sont pour l'art au moins aussi dangereux que l'est le *Demi-Monde,* selon la dénomination d'Alexandre Dumas pour les mœurs) qui disent des sottises si *entières* sur mon compte dans les journaux et ailleurs, que je ne voudrais vraiment pas mourir encore, ne serait-ce que pour ne pas interrompre leur belle besogne. Vous vous plaignez déjà d'un seul *merle sifflant,* pastoralement perché sur votre livre — que dirai-je donc des croassements de cette nuée de corbeaux et « d'obliques hiboux » qui s'étend comme un « cordon épidémique » tout le long des partitions de mes Poèmes symphoniques? — Heureusement, je ne suis pas de composition assez facile pour me laisser déconcerter par leur « concert » et continuerai fermement mon chemin jusqu'au bout, sans prendre d'autre souci que de faire ce que j'ai à faire — et ce qui sera fait, je vous le promets (1).

Plusieurs événements d'ordre privé allaient modifier l'existence de Liszt et de la princesse Wittgenstein et décider leur départ de Weimar. La princesse Marie épousait, en octobre 1859, le prince Hohenlohe-Schillingsfürst ; en décembre, Liszt perdait son fils Daniel, âgé de vingt ans. Au mois de mai de l'année suivante, la princesse partait de Weimar pour Rome, afin de hâter les formalités de son divorce, le prince Wittgenstein, de religion protestante, ayant pu se remarier ; elle pensait obtenir du pape la dissolution de sa première union et déjà la date de son mariage avec Liszt était fixée au 22 octobre 1861, cinquantième anniversaire de la naissance du maître. Le 20, Liszt arrivait à Rome, incognito. Le mariage devait avoir lieu le surlendemain matin à l'église San Carlo al Corso ; mais un coup de théâtre inattendu allait remettre à une date indéterminée l'accomplissement de cette cérémonie si longtemps attendue. Des parents de la princesse, qui se trouvaient à Rome, conjurèrent le pape, par l'intermédiaire

(1) *Liszt's Briefe,* I, p. 268, L. de Weymar, 24 mars 1857.



Liszt par Deveria (1832).

d'un haut dignitaire de l'Eglise, de mettre opposition au mariage. Le 21 au soir, Liszt était chez la princesse, lorsqu'un envoyé du pape vint signifier l'ordre de remettre la cérémonie. « Une nouvelle si inattendue frappa la princesse en plein cœur — elle ne s'en remit jamais de sa vie. Et dès lors elle renonça dans une sorte de crainte superstitieuse, à l'union qu'elle avait désirée de toutes ses forces, avec l'artiste qu'elle aimait par dessus tout (1). »

Il y avait un an et demi que Liszt était éloigné de la princesse lorsqu'il la retrouva à Rome. Malgré les instances du grand-duc et la grande-duchesse, il avait résolu de quitter Weimar, sans espoir de retour. « Depuis 1848 jusqu'au moment du mariage de la princesse Marie, explique-t-il à la grande-duchesse, c'était elle qui demeurait le centre de gravitation, *Schwerpunkt,* de toute notre position. Ce qui pouvait convenir à son présent ou à son avenir, devenait nécessairement impératif pour nous. Depuis lors, mon centre de gravitation, sans précisément changer pour cela, ne peut être que la princesse Carolyne. Donc je n'ai à m'occuper avant et par dessus tout que d'elle, et d'elle seule. Je sais qu'elle me suit aveuglément et par une affection et un dévouement tels qu'il ne peut pas même être question de sacrifice entre elle et moi. C'est par ma volonté qu'elle est restée à Rome jusqu'à présent, et y restera probablement encore quelque temps. Cependant le moment peut venir, où j'aurais à lui demander de quitter Rome. Pour ce cas, je dois me tenir prêt à lui rendre son existence tolérable. Or, à tort ou à raison, j'ai la vanité de croire que si tout mon temps lui est dévolu, ses souffrances s'apaiseront. Les obstacles qui se sont opposés à notre mariage, pouvaient se perpétuer indéfiniment. Je ne m'avise plus de compter sur une solution favorable de notre destinée. Au contraire, je ne compte qu'avec les mauvaises chances, afin de nous préserver autant que possible de leurs atteintes. Tels que nous sommes faits l'un et l'autre, nous n'avons au fond besoin que de nous-mêmes. Plusieurs auraient pu sans doute nous rendre en bonne conscience de bons services. Mais puisque au lieu de cela, on ne nous en a rendu que beaucoup de mauvais, il faut bien tenir les faits pour ce qu'ils sont, et sans rien céder de notre droit, accepter franchement le sort qui nous a été préparé (2). »

Peu après la chute retentissante de *Tannhæuser* à l'Opéra, Liszt avait fait, en mai et juin 1861, un voyage à Paris ; chaque jour, selon sa coutume, il rendit compte à la princesse de l'emploi de son temps, des nombreuses personnalités qu'il voyait, musiciens, artistes, grands seigneurs, qu'il avait connus lors de ses voyages aux quatre coins de l'Europe. La princesse de Metternich le présente à la cour

(1) La Mara, *Liszt's Briefe an die Fürstin,* tome II, p. 239.
(2) *Biefe an die Fürstin,* II, pp. 180-191, « samedi matin 29 juin 1861. »

des Tuileries. « Elle a persuadé à la Cour et à la ville que j'avais du talent, écrit-il le 28 mai, et que j'étais un individu convenable qu'on pourrait choyer. Elle y réussit d'une façon surprenante, ainsi qu'il lui sied de réussir en toutes choses. Leurs M. M. l'Empereur et l'Impératrice ont été véritablement d'une gracieuseté de bienveillance tout à fait exceptionnelle pour moi. J'ai tout lieu de leur en être personnellement reconnaissant. Il est question aussi de m'avancer de suite au grade de commandeur de la Légion d'honneur... Mercredi dernier, Sa Majesté m'a demandé quel était le sentiment de l'Allemagne par rapport à la politique actuelle. « Celui d'une grande hostilité contre la France, assez naturelle, du reste. » Il observa qu'il n'admettait pas que ce soit naturel, sans pour cela désapprouver ma réponse (1). »

Un mois plus tard, Liszt avait revu la comtesse d'Agoult ; il avait eu avec elle une longue conversation qu'il rapportait à la princesse :

Nélida ne m'a point revu pour me parler de quoi que ce soit qui aurait pu nous intéresser — mais seulement parce que beaucoup de personnes lui parlaient de moi, de mes petits succès et même de mes bons mots. Le nom de mes filles n'a été prononcé qu'en passant, à la fin de ma dernière visite — le jour de mon départ de Paris. Alors elle me demanda pourquoi j'avas empêché Cosima de suivre sa véritable vocation qui était de parcourir une carrière d'artiste ! Selon Nélida, c'était ce qui convenait le mieux ! Sur ce point, comme sur tant d'autres, il ne m'est pas loisible de partager son avis. Ce dissentiment radical de nos deux natures s'est de suite montré à notre première entrevue...

Elle fut frappée de l'isolement volontaire dans lequel je me tiens, aussi peut-être de l'étrange conséquence qui se trouve de fait dans la vie artistique — sans qu'elle s'en soit jamais beaucoup aperçue, mais qui en ce moment semblait flamboyer à ses regards. En m'écoutant ainsi parler de moi, de mon égoïsme et de mon ambition, de la part que je fais au public et de celle qui demeure réservée à l'artiste, de la parfaite identité de ses efforts d'autrefois avec mes idées d'aujourd'hui, de la permanence de ce moi qu'elle avait trouvé si haïssable — elle ressentit je ne sais quelle émotion, et tout son visage se couvrit de larmes. Je l'embrassai sur le front, pour la première fois depuis de longues années, et lui dis : « Tenez, Marie, laissez-moi vous parler la langue des pay-« sans. Que Dieu vous bénisse ! Ne me souhaitez pas de mal ! » — Elle ne put rien me répondre à ce moment, mais ses larmes coulèrent plus abondamment. Ollivier m'avait raconté que lors de son voyage en Italie avec elle, il l'avait vue plusieurs fois pleurer amèrement à divers endroits qui lui rappelaient plus particulièrement notre jeunesse. Je lui dis que j'avais été touché de ce souvenir ! Elle me dit en balbutiant presque : « Je resterai toujours fidèle à l'Italie — et à la Hongrie ! » Là-dessus, je la quittai doucement. En descendant l'escalier, l'image de mon pauvre

(1) *Id., ibid.*, pp. 177-178, de Paris, 28 mai.

Daniel m'apparut! Il n'avait pas été question de lui d'aucune manière durant les trois ou quatre heures que j'ai causé avec sa mère... (1).

De Paris, Liszt revenait à Weimar, où il ne faisait que passer, allait à Berlin, auprès de Hans de Bülow et de sa fille Cosima, puis, par Francfort, rentrait en France. De Marseille avant de s'embarquer pour l'Italie, le 12 octobre, il écrivait à son amie :

Grâces à Dieu, nous voici un peu rapprochés — et ma poitrine pourra se dégonfler à regarder la mer. A vrai dire, je n'y tenais plus nulle part en Allemagne!

Mon long exil va finir. Dans cinq jours je retrouverai en vous patrie, foyer et autel. Que la clémence et la miséricorde de Dieu, « qui tire l'indigent de la poussière, et relève le pauvre de son fumier », soient bénies sans fin! Puissé-je vous donner des jours d'apaisement et de sérénité, aux approches du soir de votre vie! — (2).

Une nouvelle phase allait commencer dans la vie de Liszt ; après les années de voyages incessants, après celles plus calmes passées à l'Altenbourg, comme maître de chapelle du grand-duc de Weimar, le quart de siècle qui va s'écouler jusqu'à sa mort le présente dans une situation nouvelle. Liszt est conquis maintenant au mysticisme, sous la double influence du monde romain et de son amie. Malgré sa ferveur religieuse cependant, il n'abandonne pas du tout ses préoccupations artistiques. Et le wagnérisme, qui traverse la période héroïque, va trouver en lui le plus ardent défenseur, celui dont l'influence très grande sera peut-être la plus indispensable à son triomphe.

III

La catastrophe du 21 octobre avait donné une orientation nouvelle, ou mieux définitive à l'esprit de Liszt ; dès cet instant, il semble bien qu'il dut renoncer à tout projet de mariage avec la princesse Sayn-Wittgenstein ; ses aspirations devinrent plus précises, plus impérieuses que jamais ; renonçant à une union qu'il avait désirée pendant quinze ans il résolut d'entrer dans les ordres (3). De la Via Felice, où

(1) *Briefe an die Fürstin,* I, pp. 198-199, L. de (Weimar) 29 juin 61. Pendant le séjour de Liszt à Paris, la *France Musicale,* du 19 mai, publiait cette nouvelle : « On dit qu'il n'a fait ce voyage que pour venir à la rencontre d'une princesse qui arrive de Rome. »

(2) *Briefe an die Fürstin,* II, pp. 236 et 238, Lettres 90 et 91.

(3) Notons que jusqu'au 27 janvier 1862, il n'existe qu'une lettre, dans toute la correspondance de Liszt publiée à l'heure actuelle; elle est adressée à Brendel, le 20 décembre 1861 : « Je suis sans nouvelles d'Allemagne depuis le commencement d'octobre, écrit-il. Comment vont mes amis Bronsart, Drœseke, Damrosch, Weisshei-mer?... » (*Liszt's Briefe,* II, p. 1, l. 1.) Le prince de Wittgenstein mourut subitement, en mars 1864, laissant par conséquent la princesse libre de ses actes. Liszt, se trouvant quelque temps après à Wilhelmstahl, chez le duc de Weimar, celui-ci, — en vertu de cette affection et des nombreux témoignages qu'il m'en a donnés — n'hésitait pas à me parler de la simplicité d'un dénouement, ne pouvant imaginer qu'on

il se fixe d'abord, terminant son oratorio de *Sainte Elisabeth,* puis de la Madonna del Rosario au Monte Mario, chez les Oratoriens, où il vécut de juin 1863 à avril 1865, comme de la Villa d'Este ou de la résidence papale de Castel Gandolfo, il adressait, comme jadis à Weimar, de petits billets presque quotidiens à la princesse Wittgenstein, qui demeurait place d'Espagne. Mais, le ton a changé et ces billets, qu'il signe d'un nom familier emprunté aux romans de George Sand, « Besson », « Bon Besson », ou simplement «B. B. », ont une teinte mystique très prononcée, très sincère aussi, que la correspondance des années précédentes ne faisait pas prévoir. Cette religiosité, aussi bien, se révèle dans les œuvres musicales qui datent de cette époque, à peu d'exceptions près (1). Liszt ne désire que vivre dans l'isolement, loin du monde profane durant ces deux années passées à Rome. Nonobstant, il entretient relations avec le monde musical romain : ses « acolytes musiciens, Sgambati, Bache Ehlert, Bourgaud, Lippi, Bertha » viennent le voir à la Madonna del Rosario (2).

Pourquoi donc me faire l'injure de ne pas croire à mon entière bonne foi, s'écrie-t-il un jour, et me parler de je ne sais quelles chances, que je rencontrerais à Paris, Rome, en Hongrie, ou en Chine avec M. Castelnau — ce qui me semblerait encore le plus raisonnable ! Je m'en bats l'œil, et m'en moque comme de l'an 40 ! Qu'on me laisse tranquille tout de bon avec de pareilles sornettes, qui ne sont nullement de mon goût — résolu comme je suis à vivre le restant de mes jours dans le plus grand insouci de l'extrinsèque ! Mon parti est pris depuis longtemps et, en arrivant à Rome, j'ai juré et résolu de n'en plus démordre ! Une seule chose m'est nécessaire et salutaire : mettre de la suite et de l'assiduité dans le travail de mes petites notes, de manière à ce que dans son total, il fasse, plus tard, un peu d'honneur à mon Ecclésiaste. Je ne veux, ne cherche, ne désire pas autre chose ! Après avoir apprécié beaucoup de publics en gros et en détail, j'en suis venu parfaitement à ce point, où, non seulement on se passe du public, mais encore l'on trouve une véritable satisfaction à s'en passer. Ceux qui n'entendent pas cela ne s'entendent guère à la musique... Puisque tant est que les phrénologues m'assurent depuis quarante ans que je suis muni de fortes bosses musicales, force m'est de les mettre en mouvement et en évidence. A moins de circons-

---

ait poursuivi un but pendant 15 ans pour s'en détourner au moment où rien ne s'oppose plus à son accomplissement. Je lui observai que jusqu'ici je n'avais parlé de cette circonstance à qui que ce soit, et que je comptais bien ne pas rompre ce silence dorénavant. » Br an die Fürstin, III, p. 55, de Wilhelmsthal, 29 sept. 64, 7 h. du matin.

(1) C'est à Rome qu'il acheva sa merveilleuse transcription des *Symphonies* de Beethoven, commencée une trentaine d'années auparavant.

(2) *Briefe an die Fürstin,* III, p. 19, l. xxxv. Le musicien Bourgaud, dont il est ici question, est sans aucun doute M. Bourgault-Ducoudray, alors pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. M. de Bertha a publié récemment de très intéressants souvenirs sur *Franz Liszt* (*Mercure musical* et revue *S. I. M.,* 15 sept. à 15 nov. 1907).

tance déterminante pour moi, dit-il à son oncle vers le même temps, je suis résolu à ne plus fatiguer les gens de ma personne, ainsi qu'à me soustraire à la fatigue oiseuse que me causent les gens. Grâce à Dieu, j'ai de quoi travailler sans m'inquiéter autrement de mon travail que par rapport à la bonne conscience que j'en voudrais garder. A cet effet Rome me convient singulièrement, et si je m'en abstins, pour si peu que ce soit, ce fut à *bon escient*...

La retraite prit fin cependant, par un voyage en Allemagne et en France. Liszt devait participer à la *Tonkünstler-Versammlung* de Carlsruhe, au mois d'août; il y entendit son *Psaume,* son *Mephisto-walzer* et les *Festkänge;* Wagner, qui le rencontra à Carlsruhe, l'emmena avec lui à Münich, où Louis II venait d'attirer Hans de Bülow, comme kapellmeister ; puis il se rendit à Weimar. Là, c'est un pélérinage qu'il accomplit, et, visitant l'Altenbourg, il écrit de la « chambre bleue » de la princesse, sa « chapelle d'ici » :

Les murs gémissent en chantant. Je pleure, et pleure encore, et ne puis que pleurer — prosterné *devant vous,* mon bon ange ! Vous êtes partout ici, et c'est par votre amour que Dieu descend dans mon cœur. — La voix de vos larmes et de vos prières en ces lieux résonne dans mon âme (1).

Il quitte quelques jours Weimar pour Berlin, où il va s'agenouiller sur la tombe de son fils Daniel, est reçu de nouveau à Wilhelmsthal par le grand-duc, et arrive à Paris le 4 octobre, « jour de la Saint-François ». Il n'y reste que huit jours à peine, le temps d'embrasser sa mère qui « est en parfaite santé et conserve sur beaucoup de choses un jugement parfaitement sain, qu'elle assaisonne avec une bonne humeur charmante, non dépourvue d'une certaine malice douce et honnête (2) », et de voir un certain nombre personnes, dont il adresse la « petite liste » à la princesse: Daniel Stern, le prince Poniatowsky, Moulinen, ancien ambassadeur à Weimar, Mme Saint-Mars, Berlioz, le Père Cratry, Bucquet, Erard, Jules Janin, Rossini, l'abbé Petitot et Belloni, l'impressario de ses voyages d'autrefois.

De retour à Rome, il passait six mois encore à la Madonna del Rosario, faisait une retraite de quelques jours chez les Lazaristes et, le 25 avril 1865, recevait les ordres mineurs dans la chapelle de Monseigneur de Hohendohe, au Vatican. Le soir même, il faisait à la princesse le récit de la cérémonie :

Je me suis levé avant 6 heures. Après avoir fait quelques prières et entendu la messe, j'ai continué la lecture d'un excellent ouvrage : Traité des Saints Ordres, par Monseigneur Ollier, curé de la paroisse et fondateur du séminaire de Saint-Sulpice. L'abbé Bauer a eu l'obligeance de

(1) *Briefe an die Fürstin,* III, pp. 42 et 46.

(2) *Br. an die Fürstin,* III, p. 59, de « Paris, 4 oct., mardi, jour de la Saint-François, 4 heures après-midi, 29, rue Saint-Guillaume ».

l'emprunter au supérieur du séminaire français, et de me l'envoyer hier soir. Vers 7 heures, Monseigneur Hohenlohe est venu me prendre en frullone. Nous avons fait le trajet à deux, de la mission au Vatican. La cérémonie a précédé la messe. Les paroles constitutives de la cérémonie sont tirées du Psaume 15. Je les ai proférées de cœur et de bouche, en même temps que l'évêque — pendant qu'il m'appliquait les signes de la tonsure : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. C'est vous qui me rendrez mon héritage ». — Quelques oraisons et le psaume 83 : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des armées » complètent la cérémonie. Monseigneur Corazzo et Don Marcello servaient la messe. Salua et notre excellent Fraaris, qui avait reçu ma dernière confession de laïque, y assistaient — ainsi que Fortunato et Antonio... Que notre cher bon Dieu vous comble de toutes ses bénédictions !

... Encore une fois, Hohenlohe a fait toutes choses pour le mieux. Je n'ai pas manqué de parler de ma reconnaissance et de mon dévouement pour lui, au Saint-Père, ce soir (1).

Et quelques jours plus tard, il mandait à la princesse Constantin de Hohenlohe-Hechingen :

J'habite maintenant le Vatican, auprès de Monseigneur Hohenlohe, dont l'appartement est au même étage que les Stanze de Raphaël. Ma demeure ne ressemble guère à une prison cellulaire, et la bienveillante hospitalité que m'y fait Monseigneur Hohenlohe m'exempte de tout assujettissement pénible. Aussi ne la quitterai-je que rarement et pour peu de temps, les déplacements et surtout les voyages m'étant devenus fort onéreux à divers égards... Mieux vaut travailler en paix chez soi, que se répandre au dehors, — sauf les cas majeurs (2).

Un de ces cas majeurs, suivi de beaucoup d'autres, fut le vingt-cinquième anniversaire, au mois d'août, de la fondation du Conservatoire de Pesth. Liszt ne put refuser d'y faire acte de présence, et de diriger son oratorio de *Sainte-Elisabeth* et sa *Dante-Symphonie*, qui fixaient son nom « dans le respect enthousiaste de la population » (3). Un nouveau voyage à Paris, suivait bientôt celui de Pesth. Cette fois, « l'abbé Liszt » se présentait au public parisien, non plus comme virtuose, mais comme compositeur : il faisait exécuter à Saint-Eustache, le dimanche 18 mars, sa *Messe de Gran*. La curiosité du public fut immense : les billets d'entrée à l'église montèrent juqu'à vingt francs. « Près de 50.000 francs de recette pour la caisse des écoles est un fait quelque peu ignoré. Jusqu'ici on avait atteint à peine le chiffre de 8 à 10.000 francs aux messes des années précé-

(1) *Liszt's Briefe an die Fürstin*, III, p. 71, « 25 avril, Saint-Marc, 1865, 7 heures du soir ».

(2) *Liszt's Briefe*, II, p. 81, du « Vatican, 11 mai 1865 ».

(3) *Liszt's Briefe an die Fürstin*, III, p. 101, l. 6, de « Paris, dimanche soir 18 mars 66 ». Liszt était venu à Paris à la suite de la mort de sa mère (5 février 1866). Voir les souvenirs de M. de Bertha cités plus haut. Cf. IV, p. 212. La lettre de « Budapesth, 22 mars 78 », dans laquelle Liszt rappelle ces événements.

dentes. Berlioz, d'Otigue, Kreutzer et d'autres de mes amis? Rossini, très bienveillant » (1), tel fut le résultat matériel et moral. Le *Credo* était repris le Vendredi-Saint 30 mars, au Concerts Pasdeloup ; mais, « comme il n'y a point de loges au cirque, et que je serais, inévitablement le point de mire de toute la salle, je préfère de beaucoup rester dans ma chambre le soir du vendredi-saint ; le bréviaire est aussi la plus grande des musiques. On prête à Rossini ce mot, que plusieurs journaux citent : « Liszt compose des messes pour s'habituer à les dire ». La vérité est que j'ai plus prié ma Messe de Gran que je ne l'ai composée, et depuis assez longtemps je m'accoutume à chanter mon bréviaire ».

Au cours de son séjour à Paris, Liszt était reçu par l'Empereur, qui « avec une grâce napoléonienne », daignait s'entretenir avec lui pendant une demi-heure. « Il a été question de Rome, de Lucien, d'Ollivier, de Bülow, etc. » Les sommités du monde diplomatique, politique, artistique se le disputaient. La curiosité était enfin attirée sur ses œuvres ; Pasdeloup se proposait d'exécuter un des *Poëmes symphoniques,* — ce qu'il ne put faire, d'ailleurs. Avec Saint-Saëns et Planté, il faisait connaître, chez la princesse Mathilde, chez Rossini, chez Gustave Doré, les *Préludes,* le *Tasse,* le *Dante,* l'*Elisabeth* et le *Christ* étaient parvenus à la connaissance de S. M. l'Impératrice (2) qui le fait commander aux Tuileries. Pendant un mois, il avait été, une fois encore, le lion de Paris...

De retour à Rome, Monseigneur de Hohenlohe, ayant été nommé cardinal, dut abandonner le Vatican. Liszt revint au Monte Mario, il écrivait le jour même à la princesse :

A la Madonna del Rosario, 7 h. 20, juin 1866.

Ma première pensée vole vers vous. Je vous rends grâce et vous bénis de toute mon âme — et recommencerai pour toujours continuer de même sans fin, tant que j'aurai un souffle de vie. F. L. (3).

L'été suivant, un nouveau voyage en Allemagne ramenait Liszt à Weimar, à l'occasion des fêtes du huitième centenaire de la Wartgourg. « Treize années de joies et douleurs, de *Wahrheit und Dichtung* me serrent, chantent, pleurent, crient, gémissent, rayonnent en ce lien. Chaque objet, que dis-je, chaque atome d'air et de lumière contient une parcelle de votre âme. C'est un hymne glorieux, ineffable, immense, de toutes les énergies, de toutes les tendresses de Marthe et Marie à la fois », écrit-il de la « chambre bleue » (4).

(1) *Briefe an die Fürstin,* III, p. 115, de Paris, « dimanche matin » (22 avril 1866).
(2) *Id.*, ib., p. 121, « samedi, 12 mai 66 ».
(3) *Id.*, ib., p. 123.
(4) *Id.*, ib., p. 159, « vendredi 11 octobre (1867), Munich ».



Liszt sur son lit de mort.

A Münich, il assiste aux représentations wagnériennes dirigées par Bülow et constate que l'amitié idéale de Louis II pour Wagner « se maintient avec tous les signes d'une véritable passion » ; les *Meistersinger* l'émerveillent « par une incomparable sève, hardiesse, vigueur, abondance, verve et maëstria. Nul autre que Wagner n'eût réussi à produire un pareil chef-d'œuvre ».

Tantôt à Rome, ou aux environs, à la Villa d'Este, à Tivoli, à Grotta Mare, Liszt redevient alors le voyageur d'autrefois ; mais son centre de gravitation est toujours à Rome, auprès de la princesse ; chaque année le voit à Weimar, où l'appellent tant de chers souvenirs, il s'y attarde même assez longtemps chaque fois ; à Pesth, où ses compatriotes le fêtent royalement, à Münich où, sous la direction de Bülow, se mène la bataille wagnérienne, envers et contre tous, malgré la formidable opposition politique déchaînée contre le favori du roi. On pense quel évènement douloureux ce dut être pour Liszt d'apprendre la séparation de Bülow d'avec sa femme, qui devait épouser plus tard Richard Wagner. Le 24 août 1869, à la veille de la première représentation du *Rheingold,* il écrit :

Hans est à Berlin pour entamer le divorce. Je n'y peux aider en rien, et ne verrai probablement pas Hans cette fois... Nonobstant beaucoup de difficultés, de retards et de gloses, — la représentation du *Rheingold* est toujours fixée à dimanche prochain, 29 (1).

Mais subitement, tout est changé : « grande déception ». Le *Rheingold* n'a pas été représenté dimanche et ne le sera probablement pas avant plusieurs mois. Le Musikdirector Richter — auquel Wagner a confié exclusivement la direction de l'ouvrage — s'est cru obligé de déclarer peu après la répétition générale, qu'avec d'aussi misérables décors, et une mise en scène d'un tel ridicule — il fallait renoncer à donner le *Rheingold,* et que lui, Richter, refusait absolument de le conduire. Il y a entre autre un arc-en-ciel en bois, qui a fort diverti les correspondants des journaux français (2).

Et ce n'est que l'année suivante que Liszt put entendre « cette œuvre sublime, que l'on comprendra mieux plus tard », ainsi que *La Walkyrie* « dont le succès à Munich est déjà constaté (3) ». Ces représentations avaient lieu les 14 et 17 juillet 1870. Le lendemain la guerre franco-allemande éclatait.

Liszt suivait avec une douloureuse anxiété les phases de la guerre entre les deux pays, ses deux patries adoptives. Il se retira à Saxard, en Hongrie, au commencement d'août ; c'est là qu'il apprend « le coup terrifiant de la reddition de l'armée française et de l'Empereur », de

(1) *Briefe an die Fürstin,* III, p. 223, « mardi soir, 24 août, Munich », 1869.
(2) *Id.,* ib., p. 224, « mardi 31 août 69 ».
(3) *Id.,* ib., p. 251, « vendredi matin 15 juillet 70, hôtel Marienbad, Munich ».

ce Napoléon pour lequel il professait une très grande admiration, et « dont le régime personnel s'est montré nécessaire, réparateur, conciliant, progressif, véritablement intelligent, et démocratique dans le meilleur sens du mot (1) ».

Napoléon, écrivait-il au lendemain de la mort de l'empereur, cœur magnanime, intelligence universellement compréhensible, sagesse expérimentée, caractère doux et généreux — et destin néfaste. C'est un César entravé, garrotté — mais animé d'un souffle du divin César, personnification idéale de l'Empire terrestre. En 61, dans une assez longue conversation, Napoléon me disait : « Il me semble parfois que j'ai plus de 100 ans ». Je lui répondis : « Vous êtes le siècle, sire ». En effet, je croyais sincèrement alors et depuis que le gouvernement de Napoléon était le plus approprié aux besoins et aux progrès de notre temps. Il a donné de grands exemples, et accompli ou tenté de hauts faits — les amnisties plus complètes que sous aucun autre règne — la reconstruction de Paris, Marseille, Lyon, Brest, etc. — les guerres de Crimée et d'Italie — le patronage de l'Eglise catholique à Rome et en tous pays — la grande Exposition de Paris, et l'essor donné aux expositions partielles de provinces — le soin actif du sort et des intérêts des populations de la campagne et de la classe ouvrière — les largesses et libéralités envers les savants, les écrivains et les artistes. Tout cela sont des actes historiques, auxquels Napoléon n'a pas seulement participé, mais dont il a pris souvent l'initiative et maintenu l'exécution, malgré les difficultés qui s'y opposaient. Ils ne sont pas effacés par son désastre final, si terrible qu'il fût. Quand le jour de justice viendra — la France ramènera son cerceuil, pour le placer glorieusement auprès de celui de Napoléon Ier, à l'église des Invalides. Jusque-là, la succession du Prince Impérial au trône n'a que peu de chances favorables. Le souvenir de Sedan pèse plus lourdement que celui de Waterloo. Il faudrait quelque miracle — et le jeune Napoléon n'est pas comme le Comte de Chambord, qui lui-même reste hors de son royaume « l'enfant du miracle »... (2).

Malgré tout, malgré qu'il acceptât la République comme le seul gouvernement possible, en France, Liszt conservait une admiration constante pour Napoléon III, admiration partagée par la princesse Wittgenstein qui voyait surtout en l'Empereur l'adversaire des Russes en Crimée et le protecteur de la papauté. Quant à la nécessité pour la France de se confier à M. Thiers, elle lui semblait « un grand châtiment ». Et il ajoutait :

Un ancien ami de Bismarck me racontait à Vienne que celui-ci lui avait dit dernièrement : « C'est dommage que Napoléon soit tombé, il est doux, intelligent, et souverainement capable de régner. Son seul tort

---

(1) *Id.*, ib., III, p. 263, l. CCXXXXI, « 4 sept. 70, Sexard », et 240, « 31 août 70, Sexard ».
(2) *Id.*, IV, pp. 2-3, « 10 janvier 73, Pesth ».

consiste à n'avoir pas compris qu'au lieu de déclarer la guerre à l'Allemagne, il fallait braquer les canons contre la canaille de Paris, et refaire un 2 décembre (1).

Une autre fois encore, parlant de Bismarck, il disait :

C'est un bois très rare que celui dont on fait les Bismarck. Pour que ce bois acquière son entière croissance, il faut le sol approprié des circonstances et évènements. Un Bismarck ou un Napoléon ne se conçoivent point d'une façon abstraite, existant par eux-mêmes, comme les grands personnages de la science et de l'art — Newton, Keppler, Beethoven. Ceux-ci trouvent et donnent beaucoup plus qu'ils n'empruntent, tandis que des personnages politiques sont condamnés à manipuler les hommes — et ne réussissent à devenir des chiffres qu'à la condition que les zéros s'avisent de se placer après eux.

Cependant, Wagner commençait à s'occuper de l'œuvre de Bayreuth, cherchant à y intéresser tous les amateurs, tous les personnages susceptibles d'en hâter la réussite. Le concours de Liszt lui était, cela va sans dire, des plus précieux, de Liszt qui avait été l'ouvrier de la première heure du wagnérisme, et sans la coopération duquel Beyreuth eût semblé réellement inexplicable.

Depuis 1869, tous rapports étaient rompus entre eux, lorsque, au mois de juin 1872, Liszt reçut tout à coup une invitation de venir à Bayreuth.

Mes anciennes meurtrissures m'ont empêché de vous parler du détail de la question Bayreuth, écrit-il à la princesse. Voici copie de la lettre de Wagner et de ma réponse. On verse toujours du côté de la miséricorde, en implorant la sienne et m'y abandonnant tout entier. Quant au monde, je ne m'inquiète pas de l'interprétation de cette page, de ce que vous nommez ma biographie. Le seul chapitre que j'avais désiré d'y ajouter manque — et le reste ne me préoccupe que dans la mesure des choses raisonnables. Depuis quelques mois, j'écris de loin en loin à Cosima. Les lettres d'elle que Bülow et Mme Moukhanoff m'ont communiquées me persuadèrent qu'il valait mieux que je ne me retranche pas de son existence. Lorsque Gross partit avec une trentaine de membres de notre chapelle pour Bayreuth, je la chargeai de remettre à Cosima un exemplaire du *Christ,* qui venait de paraître. Elle m'en a déjà remercié.

Que les anges vous gardent — et me conduisent près de vous en septembre.

RICHARD WAGNER A FRANZ LISZT

Mon cher Ami,

Cosima prétend que tu ne viendrais pas, même si je t'invitais. Nous devrions souffrir cela comme nous avons souffert tant de choses. T'inviter

(1) *Briefe an die Fürstin,* II, p.

cependant je ne puis m'en abstenir. Et je te le crie — quand je te dis, viens. Tu vins dans ma vie comme l'homme le plus grand auquel j'aie jamais pu adresser des paroles intimes d'amitié. Tu te séparas de moi sans doute parce que je n'avais plus autant confiance en toi que toi en moi. A ta place, ton être intime, caché de nouveau, s'approche de moi, — et mon regret me remplit de te savoir plein de confiance en moi. Ainsi tu vis en pleine beauté, devant moi et en moi — et comme sur des tombeaux nous sommes réunis. Tu fus le premier qui m'ennoblit de ton amour. Pour ma seconde vie plus haute je suis maintenant uni à « Elle » — et je puis ce que je n'aurais jamais pu sans elle. Ainsi pouvais-tu devenir tout pour moi — tandis que moi je pouvais si peu. Combien plus cruel je suis envers toi. Je te dis maintenant viens — et je te dis aussi, viens à toi — car ici tu te trouveras. Sois béni et aimé — comme tu le désires.

Bayreuth, 18 mai 1872.

Ton viel ami, RICHARD.

FRANZ LISZT A RICHARD WAGNER

Sublime cher ami,

Profondément ému par ta lettre, je ne puis te remercier par des paroles. Mais je soupire après le moment où toutes les sombres considérations qui me retiennent au loin se dissiperont — et nous nous reverrons bientôt. Car je dois aussi t'expliquer comment mon âme reste inséparable de vous — ranimée intimement dans « ta seconde plus haute vie, dans laquelle tu pourras ce que tu n'aurais pu tout seul ». J'y vois la bénédiction du ciel ! La grâce de Dieu soit avec vous comme tout mon amour !

20 Mai 1872 (1). F. L.

La réconciliation tant désirée de part et d'autre, fut bientôt un fait accompli et le 2 septembre, Wagner et sa femme arrivèrent à Weimar ; le mois suivant, Liszt faisait son premier voyage à Bayreuth.

Désormais, Rome sera de plus en plus délaissé par le maître ; l'irrésistible enchanteur dont les *Niebelungen* vont bientôt vivre sur la scène qui leur est destinée, l'attire à sa suite, dans la petite ville de Franconie où il a fait édifier le temple de son art.

Pendant cette dernière période de sa vie, Liszt partage l'année entre Budapest, — où ses compatriotes l'on nommé président de l'Académie de musique en 1871 (il y passe les mois d'hiver) — Weimar, d'avril à juillet, — et la villa d'Este, à Tivoli, « où Son Emi-

(1) *Briefe an die Fürstin,* III, pp. 349-350 (Weimar, 1872), « 21 juin ».

nence le Cardinal Hohenlohe lui fait l'accueil le plus aimable (1) ». Mais, c'est « l'immense événement de l'art contemporain : *Les Niebelungen* à Bayreuth », qui retient surtout son attention, et lorsque « la grande merveille de l'art germanique s'accomplit (2) », en août 1876, il est un des premiers à la célébrer sans réticence. Chaque « cycle » de représentations le ramène dans la petite ville franconienne et, lorsque *Parsifal* paraît, le 26 juillet 1882, son admiration n'a plus de bornes :

Œuvre sublime, sublimissime — sans précédent quelconque ! L'immense génie de Wagner domine l'art dramatique en la deuxième moitié du XIXe siècle. Le *Parsifal* est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est une révélation dans le drame musical ! On a dit justement qu'après le cantique des cantiques de l'amour terrestre, de *Tristan et Isolde,* Wagner a glorieusement tracé dans *Parsifal* le suprême cantique de l'amour divin, selon l'étroite possibilité du théâtre. C'est l'œuvre miracle de ce siècle ! (3).

Mais l'admiration, chez Liszt, ne fut jamais exclusive, et celle que provoquait chez lui l'incomparable *Worttondichter* de Bayreuth ne pouvait lui faire oublier son frère ennemi, Berlioz, auquel Paris projetait alors d'élever une statue.

Quoique Berlioz m'ait tristement renié en 1866 à Paris, j'affirme constamment mon admiration pour son génie, écrit-il de Weimar avant la reprise prochaine de *Benvenuto Cellini* à Leipzig. Son prénom, Hector, ne lui a pas porté bonheur, dit-il une autre fois — l'Achille Wagner étant survenu en dominateur du drame musical contemporain.

Et après avoir dit à la princesse qu'il contribue personnellement pour 300 francs au monument de Berlioz, il ajoute :

Si vous voulez gracieusement participer à la souscription, un peu maigre, pour le monument de Berlioz — ce sera bien, 100 francs suffisent de votre part. Dans les quelques lignes qui accompagneront votre envoi, je vous engage à rappeler que Berlioz vous a dédié les *Troyens.*

Sans interruption, la correspondance avec la princesse Wittgenstein se continue, mais le ton change parfois : il y a ici et là des traces de désaccord qu'il n'est d'ailleurs pas très facile de préciser.

---

(1) *Id.*, ib., *Liszt's Briefe,* II, à Marie Lipsius.
(2) *Briefe an die Fürstin,* IV.
(3) Déjà, lors de la première représentation des *Meistersinger,* il écrivait : « Si j'avais un livre à faire sur Wagner, je prendrais volontiers pour épigraphe ce mot de Victor Hugo : « J'admire tout, j'admire comme une brute. » (*Lettres à une amie*, p. 201, « 13 juin 68 ».)

Il est évident que Liszt, ayant repris peu à peu sa vie nomade et mondaine, quoique beaucoup moins active qu'autrefois, l'influence de la princesse, n'étant plus immédiate, est moins prépondérante.

Le grand accablement de mes vieux jours est de me trouver en contradition avec vous, avoue-t-il une fois. Il n'en était pas ainsi de 1847 à 1862. Sauf quelques querelles sur les exigences littéraires et mes sottises, nous étions de plein accord sur toutes les questions essentielles. Rome et vos transcendances d'esprit ont changé tout cela — mais encore maintenant je n'admets que les différences d'opinion, non le dissentiment du cœur — auquel jamais je ne souscrirai, dussé-je vous opposer les plus formels démentis. Bavarder davantage sur nos oppositions à Rome me semble superflu et même fâcheux... Au fond, et très douloureusement pour moi — quatre points cardinaux m'éloignent de Rome. Les nommerai-je? Oui — ils sont vous et moi, votre fille et la mienne. Là-dessus, je n'ai qu'à me résigner à distance, à la dévotion de la croix du bon larron! F. L. (1).

Le baptême m'a donné pour patron Saint François de Paule, d'origine obscure, et fondateur de l'ordre des Minimes. Il jeûnait et se macérait, n'écrivait pas ses sermons, et ne s'occupait guère de littérature. Votre patron, Saint Charles Boromée, d'illustre famille, était de bonne heure cardinal et participait ainsi au gouvernement de l'Eglise. Il s'intéressait même à la musique, et protégeait la réforme alors permise de la Chapelle Sixtine, dans le sens de Palestrina. Tout en jeûnant et se macérant, comme Saint François de Paule, et prenant pour devise *Humilitas,* — il restait archevêque de Milan et *Porporato.* Nos deux patrons expliquent au mieux nos différences d'opinions. Vous planez en haut, et je barbotte en bas. Je m'attache au Minime — et vous vous accordez avec le Grand, qui doit régner et gouverner! Pourquoi discuter? Vous devez nécessairement avoir raison. Pardonnez-moi seulement de ne pas m'émerveiller de la ménagerie symbolique des lions, aigles, ours, loups, renards et serpents. Les rugissements et fausses notes des uns et des autres ne me charment pas plus que les hurlements et sifflements des autres! Soit dit en toute soumission catholique : la prudence des serpents pourrait se passer de venin et la simplicité des colombes de fiel! (2).

Au cours de ces dix dernières années de sa vie, Liszt, qui jouissait de la plus grande popularité, dont le nom, entouré de légendes, était connu de toute l'Europe, fit deux voyages à Paris : l'un en 1878, lors de l'Exposition (il était membre du jury de la classe 13), ne dura que dix jours; l'autre, quelques semaines avant sa mort, fut

(1) *Briefe an die Fürstin,* IV.

(2) *Briefe an die Fürstein,* IV, p. 170, du « 10 janvier 77, Budapesth ». Cette lettre ne partit que le lendemain, après que Liszt l'eût écrite et abrégée, « tâchant d'éviter les arguments de la passion ».

coupé par un voyage à Londres, en mars et avril 1886. La *Messe de Gran* « désormais réhabilitée, malgré l'opinion contraire de Berlioz en 1866, et de son scribe d'Ortigue, bon catholique et mon ami de jeunesse », fut exécutée à Saint-Eustache, on se rappelle encore aujourd'hui avec quel succès, sous la direction d'Edouard Colonne, qui inscrivait en même temps, au programme de ses concerts *Les Préludes, Orphée* et la *Rhapsodie hongroise.* A Saint-James Hall, à Londres, Mackensie dirigeait l'*Elisabeth;* le 8 mai, le même oratorio était exécuté au Trocadéro, dont la salle était « convenablement remplie de tout Paris » (1). Le succès artistique, il faut le constater, ne répondit pas au succès de curiosité; les temps n'étaient pas encore venus.

De retour à Weimar le 17 mai, Liszt se rendait deux mois plus tard à Bayreuth, assister aux représentations wagnériennes. Atteint d'un catarrhe pulmonaire qui l'inquiétait assez sérieusement depuis quelque temps, il s'éteignait, le 31 juillet, dans la petite maison qu'il occupait à Bayreuth. Il avait assisté à la dernière représentation de *Tristan et Iseult,* le 25 juillet. Ses dernières paroles furent : « Adieu, Tristan ! (2) ».

Selon sa volonté d'être enterré « là où la volonté de Dieu l'a fait mourir », les obsèques de Liszt eurent lieu à Bayreuth, le 2 août. Le kronprinz Frédéric, venu à Bayreuth pour les *Festspiele* y assista, et dans la ville en fête par la présence de l'héritier de l'Empire allemand, l'événement revêtit une solennité grandiose.

La princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein ne survécut que peu de mois à celui qui pendant quarante ans lui avait voué la passion la plus noble, et dont les lettres, suivant l'expression de Mme La Mara, sont comme « une apothéose de l'amour ». Elle s'éteignit à Rome le 9 mars 1887 (3).

Après Wagner, après l'infortuné Louis II de Bavière, Liszt disparaissait, au milieu de l'apothéose qu'il avait prévue et préparée de longue date, avec sa clairvoyance de prophète et d'artiste, et avec lui, l'incarnation d'une génération qui, succédant à la période romantique, avait donné un nouvel idéal à notre humanité.

Décembre 1910.

J.-G. PROD'HOMME.

(1) *Id.,* ib., pp. 172-173, du « 14 janvier 77, Budapesth ».

(2) La dernière lettre de Liszt à la princesse Wittgenstein est datée de « Colpach, Luxembourg, 6 juillet ». Liszt parut pour la dernière fois en public le 19, à Luxembourg.

(3) Voir *Une Amie de Liszt,* par M. MELEGARI (*Revue de Paris,* 1er sept. 1897).

IMPRIMERIE COOPERATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 44
1er Janvier 1911

Portraits d'Hier

Gérard de Nerval

Par Henri STRENTZ



GÉRARD de NERVAL d'après une eau-forte.

Portraits d'hier N° 44. — 1er Janvier 1911

Gérard de Nerval



Les hommes ne sont mystérieusement sensibles qu'aux poètes qui n'oublièrent pas qu'en pleine détresse de vivre, parfois, des heures merveilleuses s'allument. Un poète toujours heureux ne les émeut guère ; un poète sans cesse larmoyant les excède. Peut-on suggérer ainsi la séduction toujours vive de la personnalité souriante et tragique de Gérard de Nerval ?

La vie de cet attachant écrivain passa tour à tour du ravissement à une douleur voilée, presque pudique. A lire son œuvre surtout faite de fragments, on a l'émotion d'aller dans un cimetière plein de stèles brisées honorant des adolescents qui moururent sans donner leurs fruits. Gérard de Nerval ne fut-il pas en effet l'un de nos plus touchants tresseurs de guirlandes printanières ?

Rares sont parmi les poètes, ceux qui accédèrent comme lui dans les domaines privilégiés du Rêve. Il fut le plus libre des hommes en croyant à toutes les fois. Curieux et enthousiaste, rien ne l'enchaîna que l'Amour. Sans défiance, il commit toutes les imprudences de l'être qu'aucun avertissement ne peut retenir et son existence s'écoula à respirer les fleurs des champs, en souvenir d'une enfance idyllique vécue sous le ciel le plus nuancé de notre pays, et les tubéreuses des jardins défendus où s'empoisonna son intelligence avide de tant de secrets.

Souvenons-nous du dangereux empressement avec lequel, à dix-huit ans, il accourut se mettre au service du Merveilleux, sous la conduite de Méphistophélès ! Il nous semble lui entendre dire avec la soumission heureuse d'Ariel à Prospéro :

« Pardon ! Maître ! Je me conformerai aux commandements et je ferai gentiment mon métier d'esprit ! »

Son métier d'esprit ! Il l'accomplit avec un zèle infatigable. Toute sa vie est une obéissance aux désirs d'une imagination jamais au repos

et à deux passions qui n'en font qu'une : sa fidélité à une terre unique et l'adoration d'une âme intangible.

Si Chopin eut la révélation de son génie, suivant ce que nous en rapporte Liszt, d'avoir vu danser, enfant, les belles Polonaises endiamantées sous les lustres des salons de Varsovie, ce fut en assistant aux rondes des jeunes villageoises de l'Ile-de-France que Gérard de Nerval sentit sa vie s'emparer du charme qui le rendra immortel

La noblesse de la douleur le sacre davantage à nos yeux. Cet artiste, au cœur délicat d'où émane un rayon de si tendre joie, fut un grand mélancolique. L'éternelle damnation de Prométhée pèse sur son destin :

> Un point noir est resté dans mon regard avide.

Cri de malheur de celui qui, d'un œil trop frais

> Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

Toujours entre ce maudit et le Bonheur apparaîtra l'ineffaçable point noir. Il entachera ses plus aimables visions.

De plus, la Femme, sans le vouloir, sera cruelle pour cette âme trop candide. Aussi, toujours la verra-t-il empreinte d'une sorte de grandeur mythique et lui inspirera-t-elle une instinctive « terreur secrète ».

« Vous l'avez aperçue sans doute avec sa tête au col flexible qui se dresse sur son corps penché... — nous confie-t-il de la fée du Rhin : la Lorely. — Sa longue chevelure blonde tombe à droite sur ses blanches épaules comme un fleuve d'or qui s'épancherait dans les eaux verdâtres... Son sourire est doué d'une grâce invincible et sa bouche entr'ouverte laisse échapper les chants de l'antique syrène. »

Pour avoir trop regardé le sourire d'une « ondine fatale » qui, bien que charmeuse de foule, ne pouvait atteindre à la hauteur de ses rêves trop purs, une flamme embrasa son rêve et sa lueur grandissante l'entraîna de plus en plus hors de la vie...

Il n'était pas de son temps, quand il passa parmi les hommes : d'aucuns le trouvaient suranné ; aujourd'hui il est un des rares écrivains qui apparaissent vraiment jeunes parmi de bruyants contemporains déjà couverts de rides et de poussière. On le trouvait périmé : il annonçait l'avenir.

Tout en lui respirait la poésie, l'esclavage confiant de la Beauté. Ses amis les plus sceptiques s'attendrissaient devant son déchirement mystérieux. « Il avait dans la voix des inflexions si douces qu'on se prenait à l'écouter comme on écoute un chant. Tous ceux qui ont

entendu cette voix ne l'oublieront jamais », nous apprend un témoin de sa vie (1).

Une ferveur captivante, faite d'une sorte de souffrance heureuse, monte à jamais du souvenir de cet ange terrestre dont l'amour malheureux fut l'aliment presque absolu et qui, sous l'égide des fées bonnes et mauvaises, fut un très pur poète en même temps qu'un homme simple et bon.

*
* *

Il y aura cent-deux ans, le vingt-et-un mai prochain, que naquit à Paris, rue Saint-Martin, 96, Gérard de Nerval. Son père, Gérard Labrunie — de Nerval fut un pseudonyme pris par son fils dans la vie littéraire — était chirurgien dans l'armée de Napoléon. Gérard de Nerval connut à peine sa mère. Celle-ci, pour accompagner son époux vers les steppes de la Russie où l'Empereur entraînait ses soldats, le confia, âgé de dix-huit mois, aux soins d'un de ses frères qui habitait Montagny, petit village du Valois.

On imagine l'influence providentielle que dut exercer sur la sensibilité de cet enfant quasi-orphelin, la contemplation d'une campagne aux fins paysages de prairies et de bois sillonnés de clairs ruisseaux chanteurs, sous un ciel délicat parsemé d'agiles nuages, et quelle dut être sa vie parmi une population à l'image heureuse de cette province encore fidèle aux coutumes de la vieille France.

Gérard atteignit sa septième année... On connaît ce récit de sa première entrevue avec son père ; on ne résiste jamais à l'émotion de le reproduire :

« Je jouais, insoucieux sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison ; l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs capotes de soldats. Le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriais : « Mon père !... tu me fais mal ! » L'étreinte lui avait révélé la qualité de l'étranger (2).

« Tu me fais mal ! » N'est-ce pas déjà le cri de douleur que devait si particulièrement lui arracher la Vie ?

« De ce jour, mon destin changea », ajoute-t-il.

Sa mère était morte à vingt-cinq ans, là-bas, « d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres où sa voiture manqua d'être renversée ». Elle reposait dans un cimetière de la Silésie.

---

(1) M. Georges Bell. — *Gérard de Nerval.*
(2) Toutes les citations entre guillemets sont extraites des œuvres de Gérard de Nerval ou de l'*Histoire du Romantisme* de Théophile Gautier.

Deux soldats accompagnaient son père :

« Tous trois revenaient du siège de Strasbourg. Le plus âgé, sauvé des flots de la Bérésina glacée, me prit avec lui pour m'apprendre ce qu'on appelait mes devoirs... Le soldat qui les servait eut l'idée de me consacrer une partie de ses nuits. Il me réveillait avant l'aube et me promenait sur les collines voisines de Paris, me faisant déjeuner de pain et de crème dans les fermes ou dans les laiteries. »

Singulière éducation, bien capable d'avoir imprimé à cette âme fraîche le plus inguérissable des penchants : la Poésie!

Bientôt, Gérard quitta le Valois pour entrer comme externe libre au collège Charlemagne. Il y fut un élève des plus brillants. Sous la direction paternelle sa culture classique se compléta de l'étude de l'italien et de l'allemand et, quelque peu, de celle de l'arabe et du persan. Mais toutes ses vacances d'écolier, il venait les passer chez son oncle, à Montagny ; là il reprenait sa vie rustique d'autrefois avec ses amis les petits paysans, parmi l'affection de jeunes tantes et d'adolescentes cousines. C'étaient des courses sans fin parmi les champs et les bois, des équipées en bandes joyeuses, chansons aux lèvres, parmi ces localités aux noms délicieux : Eve, Ver, Othys, Loisy, Châalis, Ermenonville, avec des arrêts aux bals villageois où il faisait danser ses compagnes. Une fois, il y fut témoin d'une fête de jeunes gens qui devait lui laisser dans le cœur un immortel souvenir que nous évoquerons bientôt.

De 1826 datent ses premiers poèmes, deux élégies : *Napoléon et la France guerrière*, et *La Mort de Talma*, vers qu'il réunira à ceux de son prochain recueil, puis une comédie en un acte : *L'Académie et les membres introuvables*. En cette dernière œuvre, pleine d'une juvénilité frondeuse, notre adolescent rompt ses premières lances contre la vieille institution du Pont-des-Arts.

Il y témoigne, d'une façon assez mordante, de son tempérament spirituel, éminemment français. Il est vrai que notre poète de dix-sept ans épanche là sa jeune rancune : l'Académie n'a-t-elle pas commis l'injustice de ne pas couronner un mémoire qu'il lui a adressé sur la Poésie du XVIe siècle!... Mais le sang qui lui vient d'un soldat de la Grande-Armée est épique. Enfant ébloui, il a assisté, au champ de Mai, à la distribution des Aigles!... L'année suivante, paraissent *Les Elégies Nationales et Satires politiques*. Imitée de Casimir Delavigne, de Béranger, cette œuvre se compose de poèmes à la gloire de Napoléon et de satires contre les Jésuites. Poèmes rapidement écrits, remarquables seulement par la précoce facilité de leur auteur et le culte passionné que celui-ci vouait au grand capitaine. L'œuvre eut une belle presse. En quelques jours, trois éditions furent épuisées. Quelle

gloire pour un écrivain qui usait encore ses culottes sur les bancs du collège !

Ses études sont terminées ; Gérard a dix-huit ans et vit au matin de ce siècle qui jouit de la divulgation de l'œuvre poétique d'André Chénier et fête, en même temps, la résurrection de Ronsard dédaigné depuis presque deux siècles ! La possession complète de l'allemand incite Gérard à traduire, pour une édition populaire, moitié prose, moitié vers, le *Faust* de Gœthe. Il y réussit d'une façon si intelligente que son immortel auteur lui envoie de Weimar un billet enthousiaste.

Cette descente, en pleine adolescence, aux arcanes du génie germanique, l'imprégnera pour toute sa vie d'une sorte de dangereux vertige. La limpidité de son esprit s'y teintera des fumées du rêve allemand, mais son style n'y perdra aucune de ses qualités natives de finesse et d'élégance.

1830 le trouve aux côtés d'Hugo à la première d'*Hernani*. Il est un des organisateurs de cette soirée épique du 25 février où toute une jeunesse bigarrée et farouche proclama, au cri insolent et naïf, mille fois répété de : « Mort aux perruques ! » la naissance d'un esprit nouveau. C'est lui qui distribue le fameux petit carré rouge, griffé par le maître du mot de passe : *Hierro,* qui permettra l'accès du parterre à la claque belliqueuse d'écrivains et de peintres qu'il a été chargé de recruter. Il fréquente les plus excentriques compagnons littéraires. Les truculences ou les singularités d'un Pétrus Borel, d'un Augustus Mac-Keat, d'un Philothée O'Neddy, d'un Napoléon Tom, ne l'effarent point. Et cependant il n'a rien d'un Jeune-France, ni d'un Bousingot. C'est une jeune homme modeste et timide, aux cheveux blonds, un peu clairsemés, au beau front pâle, « au nez fin, de forme légèrement aquiline, à la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe de bonté ». Facilement, il rougit. Ni les redingotes soutachées, les polonaises à brandebourgs, les pourpoints chatoyants, les manteaux à l'espagnole de son pittoresque entourage, pas même le gilet de satin écarlate et les longs cheveux de Théo, son meilleur ami, n'en imposent à sa nature « plus subjective qu'objective ». Il va par la vie vêtu d'un simple paletot bleu foncé ou « d'une sorte de redingote d'étoffe noire brillante aux vastes poches où il enfouit une bibliothèque de bouquins récoltés çà et là, cinq ou six carnets de notes et tout un monde de petits papiers sur lesquels il écrit d'une écriture fine et serrée les idées qu'il prend au vol pendant ses longues promenades ». De quel prestige jouit donc ce jeune homme pour mériter l'absolution de ses excessifs compagnons si intransigeants sur la question du costume et des allures ; eux, qui sévèrement osent reprocher à Hugo, leur dieu, ses vêtements bourgeois. C'est qu'ils sentent brûler en lui la flamme du plus pur lyrisme et qu'il est le seul vrai lettré de leur bande. En outre, il annonce déjà celui qu'on appellera pour la délica-

tesse et la loyauté de son caractère, son dévouement à l'amitié : le bon Gérard. Sa conversation est éblouissante, quoiqu'il commence à vivre dans un presque constant état d'absence qui oblige l'ami qui le rencontre dans la rue à ne pas « l'aborder brusquement de peur de le faire tomber du haut de son rêve comme un somnambule qu'on réveillerait en sursaut, se promenant les yeux fermés et profondément endormi sur le bord d'un toit ». Une irrésistible inclination le pousse depuis longtemps vers l'étude des sciences occultes ; il s'y abandonne avec une inquiétante ardeur. Son âme est pleine de superstitions : croyance à la métempsycose, à la transmigration des âmes, aux signes fatidiques... « Il était de ceux qui, en hiver, raconte Théophile Gautier, mettent leur paletot en gage pour acheter une épingle en turquoise ou un anneau cabalistique. » Aussi doit-il suivre d'un œil amusé, lui qui a toutes les curiosités et toutes les indulgences, les fantaisies les plus extravagantes de ses amis et boire sans étonnement avec eux dans un crâne humain que l'on se passe à la ronde en guise de coupe et que d'ailleurs, lui-même, Gérard, a dérobé à la collection anatomique de son père le chirurgien-major ; lequel crâne avait fait partie intégrante, assure Gautier, d'un tambour-major tué à la Moskowa.

Déjà chez Gérard l'écrivain est accompli. Aussi pourra-t-il traverser le Romantisme sans que son œuvre s'y entache des marques indélébiles de cette intempérante école. Alors que ses compagnons abuseront, des clairs-obscurs et des couleurs les plus outrées, lui de plus en plus se plaira « dans les gammes tendres, les pâleurs délicates, et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle ».

1830, c'est aussi l'année où il fait paraître sa traduction en prose de *Poésies allemandes*. Il y révélait, en France, les morceaux les plus populaires des œuvres de Gœthe, Schiller, Klopstock, Bürger, Uhland, Kœrner, Jean-Paul Richter, Hoffmann, auxquelles plus tard il joindra ceux d'un poète qui deviendra un ami très cher et dont le fin génie ne sera pas sans affinités avec le sien : Henri Heine.

L'ambition de la plupart de ces poètes, qui allaient jusqu'à réclamer comme patrimoine national : « les rêves de la fièvre et le royaume des esprits », selon l'expression de l'un d'eux, était bien faite pour séduire la nature mystique de Gérard, déjà si profondément inféodé au rêve allemand.

Enfin, 1830, c'est l'année où il vit pour la première fois Jenny Colon.

Pour se rendre compte de la surprise profonde qu'apportait, dans la vie de Gérard cette rencontre, il est nécessaire de revenir une demi-douzaine d'années en arrière et placer ici la féerique anecdote, toujours redite avec émotion, car il n'est pas de plus virginal conte d'amour, que tout biographe pieux de Gérard de Nerval ne peut se

dispenser de reprendre, puisqu'elle est le centre merveilleux autour duquel doit tourner la vie de notre héros.

C'était durant la période des vacances, dans son bien-aimé Valois. Chaque fois il y retrouvait de tendres compagnes, car, toujours, en garçon timide et doux, il avait préféré la société des filles à celle des garçons. Là, tantôt l'une, tantôt l'autre, par une chanson, une expression de terroir, voire même un attrape-nigaud, initiait gaiement « le Parisien » aux coutumes de leur aimable pays. Mais parmi toutes ses petites amies, il avait toujours eu une prédilection marquée pour l'une d'elles, nommée Sylvie. Chaque année il la retrouvait plus charmante, « si vive et si fraîche avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée ». Et c'était surtout en sa sentimentale et rieuse société qu'il faisait ses promenades les plus chères. Or, un soir, probablement vers la mi-septembre, à l'orée de ces longs crépuscules qui rendent l'âme si sensible dans la nature si émouvante, tous deux s'arrêtèrent devant la grille de ce

château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs...

château qui deviendra immortel par la fidélité du souvenir du poète. Comme dans les villages aux seigneurs accueillants de nos plus aimables légendes : « des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France ». La main dans la main, ils allèrent se mêler à cette ronde. Gérard était toute tendresse pour sa petite amie : « Je n'aimais qu'elle, je ne voyais qu'elle — jusque-là ! » C'est à peine s'il avait remarqué parmi les danseuses une belle et grande jeune fille blonde dont il allait apprendre le nom volant respectueusement sur les lèvres des jeunes villageoises : Adrienne. Gérard était le seul garçon de cette assemblée : « Tout à coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser... En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empare de moi. — La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour qui racontent les malheurs d'une princesse

enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. » Cette belle jeune fille, Gérard croyait la reconnaître; où donc l'avait-il déjà rencontrée ? Dans une autre vie ? Peut-être. « A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées qui déroulaient leurs blancs flocons sur la pointe des herbes. Nous pensions être au paradis. — Je me levai enfin, courant au parterre du château où se trouvaient des lauriers... » Il y confectionne une couronne qu'il revient poser sur les cheveux d'or d'Adrienne. Elle ressemblait ainsi, sous les rayons pâles de la lune, « à la Béatrice du Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures ». En outre, on la disait « la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France. Le sang des Valois coulait dans ses veines ». Comment résister à de tels prestiges quand on a quinze ans et l'âme émerveillée d'un poète ? En un instant, la hantise d'un bonheur extra-terrestre avait pris la place de la tendresse qu'il nourrissait pour sa petite amie d'enfance. La demoiselle du château qui s'était mêlée d'une façon si charmante aux jeux des humbles filles du village avait salué l'assemblée puis était partie, laissant le jeune rêveur sous le coup de la plus affolante apparition. Quand Gérard revint près de Sylvie, celle-ci pleurait. Il lui offrit d'aller aussi lui cueillir une couronne; elle refusa et il s'aperçut qu'il lui avait déchiré le cœur. C'était la fin des vacances; rappelé à Paris par ses études, Gérard y remportait « cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collège était impuissante à calmer. La figure d'Adrienne reste seule triomphante. » Aux vacances suivantes, il sut que l'aristocratique et belle jeune fille, qu'il lui semblait de plus en plus avoir connue dans une vie antérieure, avait pris le voile et vivait recluse au fond de quelque couvent. Gérard ne devait plus en entendre parler que pour, longtemps après, apprendre sa mort.

Jenny Colon était une comédienne qui, plus tard, mue par une irrésistible vocation pour le chant, entra à l'Opéra-Comique où elle eut quelques succès. Elle était la séduction même par sa beauté de blonde aux yeux bleus et sa voix d'une grande douceur. Gérard ne perçut pas tout de suite la raison qui le poussait vers cette femme et qui ne se traduisait que par une sorte d'admiration extasiée. Enfin, dans un accord fait un peu de ressemblance physique, mais beaucoup de concordances mystérieuses entre l'inoubliable chanteuse du château et la belle comédienne, il comprit la raison profonde de cette

attirance invincible : sa foi en la transmigration des âmes ne lui permit pas d'hésiter : « Tout m'était expliqué... Cet amour vague et sans espoir, conçu pour une femme de théâtre qui, tous les soirs, me prenait à l'heure du spectacle pour ne me quitter qu'à l'heure du sommeil, avait son germe dans le souvenir d'Adrienne... Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice!... Et si c'était la même!... Il y a de quoi devenir fou! C'est un entrainement fatal où l'amour vous attire comme le feu-follet fuyant sur les joncs d'une eau morte... » Et chaque soir, au théâtre, la contemplation de son idole lui apportait une nouvelle confirmation de sa croyance. Mais il s'en tenait à une admiration distante : « Vue de près, la femme révoltait notre ingénuité. Il fallait qu'elle apparût reine ou déesse et surtout n'en pas approcher. » Et ce n'était pas une attitude empruntée à l'époque où il vivait de mépriser les amours charnels ; son tempérament était tendre et platonique. En outre, qui pouvait mieux apparaître à Gérard « reine ou déesse » qu'une femme de théâtre! A un de ses amis qui, à le voir fréquenter depuis des semaines la même salle de spectacle, avait cru le surprendre en flagrant délit d'infraction à ses principes, gravement il avait répondu : « Moi ? c'est une image que je poursuis et rien de plus.. » Expression pure de sa sincérité ; c'était une image qu'il poursuivait en cette femme, l'image de l'ange intangible seule capable de lui donner la dilection suprême ; il la recherchait vainement depuis que s'était évanouie l'apparition qui lui en avait donné la notion impérissable : une image devant laquelle il devra rester en contemplation jalouse sans jamais essayer de l'approcher.

Aussi, lorsque d'inconséquents amis l'auront, malgré ses résistances, présenté à la belle actrice, commenceront les désordres que la réalité apporte immanquablement à un amour planant trop au-dessus des humaines contingences. Et il n'en sera pas seul victime : l'aimable actrice, à qui on ne peut faire un crime de n'avoir pas compris l'exaltation mystique d'une telle passion, et qui n'aura pas toujours le sens qu'elle doit sans cesse se refuser, y laissera quelques années de sa plus belle jeunesse. Aussi comment qualifier, sinon d'incomparable, la patience dont elle fit preuve pour supporter si longtemps la manière étrange que Gérard avait de lui faire sa cour ?

Un soir, il est au théâtre, tout au plaisir de contempler celle qui, en cette pièce se révèle grande artiste : « Pendant le quatrième acte, où elle ne paraissait pas, j'allai acheter un bouquet... j'y insérai une lettre fort tendre signée : *un inconnu*. Je me dis : voilà quelque chose de fixé pour l'avenir, — et le lendemain j'étais sur la route d'Allemagne ».

Une hésitation constante à prendre pied dans la réalité toujours le tourmente et ruine ce qui aurait pu, avec plus de détermination, être son bonheur. Il sentait, au fond, l'impossibilité pratique de dualité de sa

passion : « Si j'écrivais un roman, nous confiera-t-il un jour, jamais je ne pourrais faire accepter l'histoire d'un cœur épris de deux amours simultanées. » C'est cependant ce qu'il s'acharne à poursuivre.

Le culte de son idole ne le soustrait pas toutefois aux devoirs de l'art et de l'amitié. En 1835, sortant de Sainte-Pélagie, où il a subi un emprisonnement pour rire, de quelques jours, à cause d'un délit déclaré politique bien qu'il ne fût que de tapage nocturne et dû à l'inconvénient de fraterniser, après ripaille, avec des compagnons excités et par trop bruyants un soir d'émeute, Gérard, qui venait de recueillir un petit héritage, loua en commun avec Arsène Houssaye et le peintre Camille Rogier, impasse du Doyenné, le vaste salon d'un vieil hôtel. Ce quartier était alors l'endroit de Paris le mieux fait pour ravir un amateur de pittoresque. En face de la grandiose harmonie du Louvre, non loin du Carroussel, pullulaient, dans le désordre le plus fou, de minables maisons, véritables débris du Moyen âge, parmi des chantiers de pierres, des terrains vagues, où chaque jour affluait tout un peuple de sac et de corde autour de prestidigitateurs, d'arracheurs de dents, de banquistes de toutes sortes dont le futur auteur de *La Main Enchantée* dut faire son profit. Gérard consacra la meilleure partie de son héritage à décorer de lampas, de défroques Renaissance, à garnir de lustres, de bahuts, de consoles, leur nouveau local. Des amis peintres rafraîchirent de leur juvénile pinceau les murailles de la vétuste maison. Corot y brossa deux paysages, Vattier un Watteau, Nanteuil des dessus de portes, de Châtillon un moine rouge, Chasseriau deux bacchantes. Théophile Gautier lut en cet endroit ses premiers vers, « pendant que Cydalise Ire, ou Lorry, ou Victorine, se balançaient nonchalemment dans le hamac de Sarah la blonde, tendu à travers l'immense salon ». Il y fut donné des bals costumés, des soupers, des fêtes, on y joua la comédie. Ce furent les temps dorés de la Bohème romantique, ceux où Gérard, cependant que scintillait au ciel de son amour l'étoile de l'espoir, vécut les meilleures heures de sa jeunesse.

Ses amis se gardaient bien d'interroger sur ses spéculations sentimentales cette « âme discrète et pudique, rougissant comme Psyché et, à la moindre approche de l'Amour, se renfermant sous ses voiles ». A Arsène Houssaye qui lui avait rimé ces vers badins :

D'où vous vient, ô Gérard, cet air académique ?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs ? *La Reine du Sabbat*
Qui, depuis deux hivers, dans vos bras se débat,
Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère ?
Et Gérard répondait : « Que la femme est amère ! »

l'amant respectueux avait répliqué vivement : « Pourquoi du Sabbat... mon cher ami ? Et pourquoi jeter maintenant de l'absinthe dans cette coupe d'or, moulée sur un beau sein ? » Et le mélancolique adorateur lui rappelait certains vers de lui-même, Arsène Houssaye, dans lesquels celui-ci avouait pareillement sa volupté à aimer une belle chimère. « La reine de Saba, c'était bien celle en effet qui me préoccupait alors, nous a confié Gérard, et doublement. — Le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait mes nuits sous les hautes colonnes de ce grand lit sculpté (1) acheté en Touraine et qui n'était pas encore garni de sa brocatelle rouge à ramages. Les salamandres de François Ier me versaient leurs flammes du haut des corniches où se jouaient des amours imprudents. ELLE m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin. Elle venait me proposer l'éternelle énigme que le Sage ne put résoudre, et ses yeux, que la malice animait plus que l'Amour, tempéraient seuls la majesté de son visage oriental. — Qu'elle était belle ! non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin dont l'image tourmentait mes journées. Cette dernière réalisait vivante mon rêve idéal et divin. »

C'est pour faire débuter à l'Opéra l'obscure comédienne devenue une célèbre cantatrice qu'il va porter à Meyerbeer un livret, nécessairement intitulé : *La Reine de Saba* (2). « J'aurais réuni ainsi dans un trait de flamme les deux moitiés de mon double amour », nous explique-t-il.

Gérard vit inquiet et malheureux au milieu de scrupules, de perpétuelles hésitations, où le plonge sans cesse sa passion incompréhensible. A plusieurs reprises, au moment d'être agréé, il est pris d'une terreur qui le force à fuir sa belle actrice pour revenir vers elle soumis et repentant ; tout est à recommencer. C'est durant un de ces exils volontaires qu'il parcourt l'Allemagne une première fois. Il y promène ses rêves étranges et trop purs, son âme blessée, sous les tilleuls, non loin de la rive où le vieux fleuve roule ses flots légendaires. Mais « le Rhin est perfide ; il y a trop de Lorelys qui chantent le soir dans les ruines des vieux châteaux ». Il descend alors vers l'Italie promener son infortune. Ces voyages ne font qu'aggraver sa douleur. Un soir le trouve inopinément réinstallé dans un fauteuil du théâtre

---

(1) Un lit somptueux où avait couché, dit-on, Marguerite de Valois, au château de Tours, et acheté, d'après E. de Mirecourt, 8.000 francs par Gérard. Il fallut démolir quelque peu les murs du logement du poète pour l'y introduire. Royalement restaure, il prit place sur une estrade. Gérard devait attendre vainement que celle pour qui il en avait fait l'acquisition vint l'y rejoindre.

(2) Meyerbeer tardant trop à en écrire la musique, la *Reine de Saba* sera transformée en roman pour le *National*, puis, finalement, ira prendre place, sous une dernière forme, dans les *Nuits du Ramazan.*

de son idole. Et plusieurs années se passent à fuir et à revenir sans arrêt vers l'objet de ce qu'il appelle « un amour contrarié », pour ne pas oser dire impossible. « J'ai été timide et dévoué plus qu'un homme ne le devrait montrer — écrit-il un jour d'Italie à Jenny Colon, — j'ai entouré mon amour de tant de réserve, j'ai craint si fort de vous offenser, vous qui m'en aviez tant puni une fois déjà, que j'ai peut-être été trop loin dans ma délicatesse et que vous avez pu me croire refroidi. Eh bien, j'ai respecté un jour important pour vous ; j'ai contenu des émotions à briser l'âme et je me suis couvert d'un masque souriant, moi dont le cœur haletait et brûlait. D'autres n'auront pas eu tant de ménagements, mais aussi nul ne vous a peut-être prouvé tant d'affection vraie et n'a si bien senti tout ce que vous valez. » Protestations d'amour aussi compliquées que les méandres du cœur d'un noble poète timide !

Malgré ses perplexités et ses exils sur les routes étrangères, Gérard produisait des œuvres nombreuses. En 1837 il fait représenter un opéra-comique : *Piquillo,* en collaboration avec Alexandre Dumas, musique de Monpou. Deux ans plus tard, un drame : *L'Alchimiste,* encore avec Dumas, et cette même année, à un retour des pays rhénans, un autre drame : *Léo Burckart.*

Cette pièce méritait mieux que les trente représentations qu'elle eut au théâtre de l'Odéon. L'acte où Léo Burckart assiste à sa propre condamnation à mort par défaut, sous le masque et le costume d'un conjuré, est d'une œuvre qui aurait dû plaire au public friand des mœurs des sociétés secrètes, vers cette époque. Il fallut vraiment, malgré la qualité de ses interprètes et leurs efforts, que la mauvaise volonté d'un directeur s'alliât à une mise en scène déplorable, pour ne pas assurer à cette pièce un succès certain. En tous les cas, c'est le meilleur ouvrage dramatique de Gérard, et si on le reprenait aujourd'hui, il serait loin de faire mauvaise figure. Cette année vit également la représentation au même théâtre d'une comédie charmante : *Tartufe chez Molière,* trois actes qui furent très applaudis (1).

Depuis sept années bientôt dure sa servitude à la beauté qui lui semble détenir l'âme mystérieuse qu'il adore depuis son adolescence

---

(1) Le théâtre de Gérard de Nerval porte à peine les marques de son brillant esprit. *Léo Burckart* mis à part, les différentes pièces qu'il écrivit, toujours en collaboration et accommodées au goût du jour, auraient difficilement suffi à sauver son nom de l'oubli. Indépendamment des œuvres déjà citées, il convient de rappeler : les *Monténégrins* (1849), opéra-comique avec Alboize ; le *Chariot d'enfant* (1850), drame avec Méry ; l'*Imagier de Harlem* (1851), drame avec Méry et Lopez ; *Misanthropie et repentir,* traduction d'un drame de Kotzebue qui fut joué à la Comédie-Française peu de temps après la mort de Gérard de Nerval (1855). En outre, il avait écrit pour la scène d'autres œuvres qui ont été perdues ou dont il ne reste que des débris : le *Prince des sots,* la *Dame de Carouge, Nicolas Flamel.*

sans qu'il ait fait un pas de plus que le premier jour vers d'enchaînantes réalités. L'actrice est lasse de ce rebutant adorateur au culte bizarre et sans issue. Gérard va se vaincre, mais avant il veut tenter une concluante épreuve.

Un jour, la troupe à laquelle appartient Jenny Colon et que Gérard a suivie en qualité de « seigneur poète » va jouer à Chantilly. Sur ses instances, les acteurs consentent à donner une représentation à Senlis et à Dammartin. Un après-midi, il loue deux chevaux de selle et, à la tombée de la nuit, entraîne l'actrice, vêtue d'une amazone et « belle comme une reine d'autrefois », avec ses cheveux d'or dénoués au vent, sur les lieux même où Adrienne s'est révélée à ses yeux, et la supplie enfin de se démasquer.

« Nulle émotion ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la source de cet amour entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé en elle. Elle m'écoutait sérieusement et me dit : — Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : la comédienne est la même que la religieuse ; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus. » Ainsi la trop patiente fille se délivrait des interminables tergiversations d'un soupirant par trop indécis. Le poète, lui, sentait se déchirer le voile qui l'avait si longtemps séparé de la réalité et finissait par s'avouer que « ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses n'étaient pas de l'amour », mais la poursuite maladive d'un absolu qu'il ne pourrait jamais étreindre.

Jenny Colon finit en 1838 par épouser un flûtiste et par vivre dans un monde de contingences plus matérielles mais moins déconcertantes.

L'actrice fut-elle vraiment insensible au culte inlassable que lui voua son adorateur ? Certaines lettres, dont quelques-unes publiées dans *Le Rêve et la Vie,* pourraient faire supposer le contraire. Cependant, le doute, à cet égard, de Théophile Gauthier, qui eut avec Gérard « une de ces amitiés d'enfance que la mort seule dénoue », porte un coup à cette assertion : « Gérard de Nerval franchissait en idée toutes les phases intermédiaires d'une liaison qui n'était pas même commencée... Il n'avait pas encore adressé la parole à l'objet de sa flamme » qu'il regardait « son désir comme accompli déjà ». Le même témoin ajoute : « L'histoire de ses amours restera toujours obscure : il fonda un journal, il fit des pièces pour se rapprocher de son idole, il écrivit des lettres passionnées et charmantes qu'il mit sans doute à la poste dans sa poche, car celle à qui elles s'adressaient en eût été touchée. Déclara-t-il jamais formellement sa flamme ? Nous l'ignorons. » Qu'importe d'ailleurs la vérité sur cet amour. Par lui, Gérard porte au cœur une blessure dont il ne guérira jamais ; le travail de cette passion a remué profondément la nature si sensible

de notre héros ; tout a changé dans sa vie depuis la rencontre de cette femme. Le traducteur, le poète livresque est devenu poète de ses propres émotions ; ses œuvres maintenant se mêleront intimement à sa vie. Le charme qui fera notre enchantement est né.

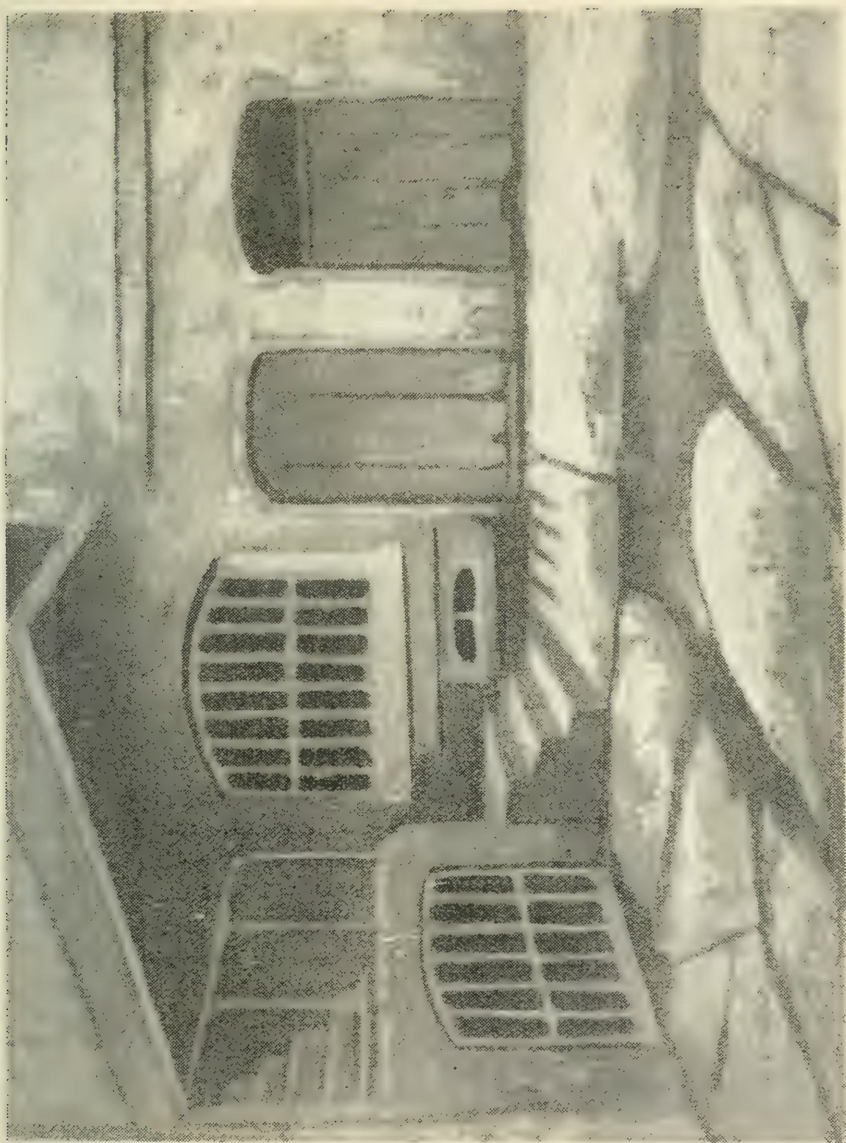
*
* *

Gérard ne peut se remettre d'avoir été si cruellement déçu par une déité à laquelle il s'est de toute son âme si loyalement abandonné. Il n'a plus qu'à oublier ; mais la pratique des sciences occultes dans laquelle il se rejette comme dérivatif est un remède pire que le mal.

Sa foi en les plus étranges superstitions s'accroît encore dans cette période de repliement sur lui-même, elle s'aggrave de visions. Un jour il voit son « double ». Gérard cède à la croyance allemande qui veut qu'une pareille manifestation révèle la mort prochaine de celui qui en est l'objet, toutefois il ne meurt point. De nouveau et à plusieurs reprises il revoit ce fantôme, « ce frère mystique », qui est lui et vit en dehors de lui. C'est à partir de cette époque que la volonté de Gérard de Nerval sera, alternativement et de plus en plus, possédée par deux « moi », l'un lucide, doux et serein, l'autre trouble, douloureux, parfois prophétique. Cette dualité, cas pathologique peut-être unique dans notre littérature, explique le mystère attachant, le caractère si particulier, que prendront jusqu'à sa mort les créations de ce poète.

Ces préoccupations intenses n'ont pas chassé de sa pensée le souvenir de Jenny Colon. Paris lui devient insupportable. Il retourne en Italie. Sa bourse est peu garnie, mais il a appris des compagnons rencontrés sur les routes à voyager à peu de frais, d'auberge à auberge. Il revient dans sa ville natale pour repartir vers l'Alsace, les Flandres et la Hollande, envoyant ses impressions de voyage à quelques journaux. Ils les narre à la façon d'une époque où il était de bon ton de faire de l'esprit et d'avoir toujours le cœur gai. Des croquis de villes, notamment Weimar, où il entend le *Lohengrin* de Wagner, sur lequel il établit une assez heureuse prophétie, s'y mêlent en une suite de pages pittoresques, d'une saveur exquise de plein air et révélatrices déjà de cette jouissance intime de la nature qui atteste que, pour les avoir écrites, comme celles de la plupart de l'œuvre de Gérard de Nerval, il faut avoir marché l'âme à vif sur les routes, salué l'aurore et contemplé, loin des villes, le ciel de minuit.

L'année 1840, il la passe en Autriche ; « Tâchez d'aimer le plus de femmes possible : il n'y a que ce moyen de vous guérir », lui ont prescrit les médecins. Gérard obéit, sans anéantir l'obsession de celle qui le poursuivra jusqu'à ses derniers jours. Et pendant plusieurs



La rue de la Vieille-Lanterne, d'après une aquarelle de Paul Henry (1).

Au fond, à droite au dessus de l'escalier, la grille où se pendit Gérard de Nerval.

(1) *Paul Henry,* peintre illustrateur, graveur et céramiste, avait connu Gérard de Nerval par Théophile Gautier, dont il était le protégé et l'ami. Il se lia avec Gérard et lui proposa de composer et d'exécuter les illustrations de sa traduction de *Faust.* — Il y eut même une collaboration étroite pendant quelque temps entre les deux hommes. Puis Gérard pensa à autre chose. Et Paul Henry abandonna son idée. Mais il gardait à Gérard une affection fraternelle. Et quand il apprit sa mort tragique il courut à la Vieille-Lanterne et y exécuta en souvenir de son ami l'aquarelle reproduite ici et qu'il nous donna quelque temps avant sa mort survenue en 1902.

Paul Henry était l'inventeur d'un procédé de décoration du verre qu'il ne put jamais exploiter. Il a laissé quelques bonnes toiles — des vues du vieux Paris, principalement — mais il fut surtout un graveur de métier, un artisan honnête et probe, plus qu'un artiste. (Note de M. Gaston Ch. Richard que nous ne saurions trop remercier pour l'aimable prêt de ce précieux document jusqu'ici inédit.

années, c'est une âme désemparée qui court les chemins en quête de l'introuvable oubli.

On est en 1841. Le poète a 32 ans. Aux assauts répétés de sa douleur, au tumulte de ses sentiments contradictoires qui le tiennent sans cesse en haleine entre le rêve et la vie, une sorte d'apaisement est venu. A force de vouloir vaincre les forces hostiles auxquelles il attribue son malheur, peu à peu la réalité s'est soumise à son désir, trop soumise : elle s'est effacée. Ses yeux ne semblent plus prendre part qu'à des visions triomphantes. Et cela se passe à une telle profondeur de son être et dans un mystère si intime, que ses plus proches amis sont loin de soupçonner l'exaltation qui le consume, tant ses dehors sont pondérés, ses manières douces, son raisonnement clair et brillantes ses improvisations. Bientôt les *erreurs* commencent. Un jour, on le rencontre au Palais-Royal, traînant un homard vivant à l'aide d'un ruban bleu : « En quoi un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre ? » s'écrie-t-il, les yeux égarés, à ceux qui le regardent avec étonnement. Ses amis le conduisent à la maison de santé du docteur Blanche, malgré ses protestations. Il y reste huit mois. Sa crise fut toute de béatitude. Il quitta cette maison avec regret, au point que, peu après, au souvenir des esprits qu'il y fréquenta sous la forme de belles jeunes filles, il écrira : « Je me mis à pleurer à chaudes larmes, comme au souvenir d'un paradis perdu. Là, je sentis amèrement que j'étais un passant dans un monde à la fois étranger et chéri et je frémis à la pensée que je devais retourner dans la Vie. » Sa folie, il en entretient tout le monde comme d'un rêve, s'étonnant d'ailleurs qu'on ait vu de la démence là où il n'y avait qu'un cas de lucidité extrême. « J'ai rencontré hier Dumas, écrit-il à Mme Alexandre Dumas ; il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler la raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé *changé* pendant quelques jours de printemps dernier. » Et plus loin : « J'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ; et j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus *vrai* que tout ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui... Je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plain-pied il y a quelques mois. Quel malheur qu'à défaut de gloire, la société actuelle ne veuille pas toujours nous permettre l'illusion d'un rêve continuel. » Ainsi, nulle trace de déchéance, au contraire : sa sérénité y est devenue extra-terrestre ; son retour à la vie est la retombée d'un beau songe. Est-ce de la folie cela ? C'est cependant un cas que les aliénistes n'hésitent pas à qualifier de *folie avec conscience*. L'obsession d'une idée y accapare toute l'activité psychique du malade. Nulle incohérence dans ses pensées, mais simplement oubli

de l'ambiance et transformation de tout ce qu'il voit et ressent au bénéfice de son incurable hantise. C'est l'abandon absolu d'une âme à son rêve.

Une tare native existait au cerveau de Gérard de Nerval. Trop jeune, la lecture d'une foule d'ouvrages d'occultistes du XVIIIe siècle, entassés dans le grenier de son oncle à Montagny, lui avait fait absorber « beaucoup de cette nourriture indigeste et malsaine pour l'âme » en augmentant sa propension au rêve le plus aigu. L'entreprise hardie, en pleine adolescence, de la traduction du *Faust,* poursuivit l'œuvre néfaste. L'amour malheureux fit le reste.

Jamais son intelligence ne fut plus lumineuse qu'en cet état. Il y écrira quelques-unes de ses pages les plus vives, son mystérieux génie y sera le plus scintillant. C'est l'époque des premiers sonnets mystagogiques dont l'obscurité *mangée* d'or telle une atmosphère à la Turner « s'illumine de soudains éclats comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte » ; fleurs d'abîme, aussi dangereuses à cueillir que la rose des Alpes sur le bord du précipice et que leur auteur évoquera, plus tard, lorsqu'il sanglotera cet aveu déchirant : « La Muse est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées : elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. »

Le 1er janvier 1843, Gérard de Nerval s'embarque pour l'Orient. Comme tous ceux que passionnent l'étude des religions vivantes et mortes, depuis longtemps le tourmentait la curiosité de ce berceau de la Reine de Saba, du Christ et de Mahomet. Une raison plus captivante l'y attirait encore. Enrichi de nouvelles certitudes spirituelles, il allait y recommencer la poursuite de « l'uniquement aimée ». Jenny Colon étant morte l'année précédente, il pensait s'initer en ce pays à de nouvelles pratiques qui lui permettraient de se mettre en communication efficace avec l'âme de la disparue.

Il visite l'Egypte, y est témoin de marchés d'esclaves, de mœurs de fellahs et de mangeurs d'opium, assiste à des noces arabes et à la cophte, entrevoit des harems, se gave l'esprit de religions et de légendes, bref y contracte une superstition toute orientale. L'attention avec laquelle il observe le corbeau de ce pauvre ménage grec rencontré sur le bateau qui fait route vers Saint-Jean d'Acre nous en avertit.

Il atteint le Liban, s'installe quelque temps chez les Maronites et les Druses. Chez ces derniers, il rencontre la fille d'un cheick, une jeune beauté aux traits aquilins, blanche comme une européenne, et dont les manières décèlent la haute naissance : « Un air de fierté tempéré par la grâce, répandait sur son visage quelque chose d'intelligent, et son sérieux habituel donnait du prix au sourire qu'elle

m'adressa lorsque je l'eus saluée. » Le Liban n'est-il pas l'un des rares pays où l'on croit à la transmigration? Voilà Gérard parti à trouver en cette jeune fille une incarnation nouvelle de l'aristocratique Adrienne: « La femme idéale que chacun poursuit dans ses rêves s'était réalisée ». L'hésitation n'est plus possible ; cette fois, il ne perdra plus sa vie en d'interminables poursuites. C'est le bonheur : il faut le cueillir promptement. Il va demander au cheik sa fille en mariage. Après bien des difficultés, résultant des différences de religions — la religion Kurde est la seule qui ne se recrute pas, — Gérard aplanit tout en produisant un diplôme abondamment garni de signes cabalistiques, par lequel il établit sa qualité de fils de franc-maçon français et par conséquent de descendant direct des Templiers qui occupèrent jadis le Liban ; le cheik consent. Au dernier moment Gérard se ravise. Le souvenir d'un escarbot rencontré sur le sol du chemin qu'il foulait « d'un pied superbe », au lendemain du jour où il sentit son cœur s'enflammer pour la jeune Druse, et dans lequel il vit un mauvais signe augural, n'est pas sans avoir eu un peu de part dans l'abandon de ses projets matrimoniaux. Pris d'un accès de fièvre, il gagne Constantinople, d'où il rend sa parole à sa fiancée et rentre bientôt en France.

Des longues pérégrinations de l'écrivain en ces pays, est née la suite d'impressions qui parurent d'abord en 1848 et 1850, sous le titre de *Scènes de la Vie orientale* et de *Nuits du Ramazan*, et qui formèrent plus tard les deux volumes du *Voyage en Orient*.

Mieux que dans n'importe quelle autre de ses œuvres, se signalent ici, en plein épanouissement, les qualités de fantaisie et de bonne humeur qui valurent à Gérard de Nerval le surnom de « Sterne français ». On y est séduit à la fois par « ce ton modeste, cette naïveté enjouée », l'entrain de ce style *parlé* délicat et charmant et la façon adroite avec laquelle ce pudique sait, à l'occasion, gazer, tel un conteur léger du XVIIIe siècle, les observations les plus licencieuses qu'entraîne nécessairement un reportage sincère des mœurs de l'Orient ; témoin ce chapitre consacré à Caraguez.

A lire aujourd'hui ces pages révélatrices, d'un esprit clair et dégagé de tout souci, on pourrait croire Gérard définitivement guéri, n'était, de temps à autre, une phrase de trouble ferveur, une allusion mystérieuse venant nous renseigner sur le mal latent qui mine notre poète.

Son absence avait duré un an. « Il revint de ces voyages, raconte Théophile Gauthier, plus imbu encore d'idées de cabale, de magisme, d'initiations mystiques; il but de longs traits à ces coupes vertigineuses que vous présentent les sphinx, dont l'indéfinissable sourire de granit rose semble railler la sagesse moderne. Les cosmogonies et les théogonies, la symbolique des sciences occultes, occupèrent son cerveau

plus qu'il ne l'aurait fallu, et souvent les esprits les plus compréhensifs ne purent le suivre au faîte des Babels qu'il escaladait, ou descendre avec lui dans les syringes à plusieurs étages où il s'enfonçait. » A partir de cette époque, le pittoresque de sa vie s'accroît encore. Gérard possède plusieurs logis, dont l'un à Montmartre ; il n'habite pas plus les uns que les autres. Atteint de cette manie ambulatoire, qui harcèlera plus tard le poète Arthur Rimbaud, sans arrêt il sillonne de ses courses Paris et la campagne environnante. Son noctambulisme devient constant. Il vit affamé de plein air, de solitude, sous la voûte des belles nuits : « Quelle bonne promenade en effet que celle des Buttes Montmartre à minuit quand les étoiles scintillent ! » On devine aussi dans cette exclamation que les carrières de ce quartier, toujours aimé des poètes, durent souvent lui fournir le lit que rien ne l'obligeait à descendre chercher plus loin. N'est-ce pas lui-même, ce vagabond qu'il surprend « du côté de Clichy », prenant un honnête repos allongé dans un énorme tuyau à gaz ? Et cette vie, il ne la menait pas par misère, car toujours il put compter sur son travail et la bourse de ses amis, mais pour complaire à sa fantaisie d'homme sans besoins matériels et de vrai poète ne sachant bien vivre que seul en la compagnie jalouse de ses chimères. Durant des semaines, ses amis ne savaient ce qu'il était devenu, jusqu'à l'aube où, frappant à la porte de l'un d'eux, il venait lui raconter, avec son inoubliable voix douce et en le fixant de ses yeux « étoilés de lueurs bleues », le récit embelli de ses solitaires pérégrinations. — « Qui de nous, écrit Théophile Gautier, n'a arrangé dix fois une chambre avec l'espoir que Gérard y viendrait passer quelques jours ; car nul n'osait se flatter de quelques mois, tant on lui savait le caprice errant et libre ! Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. » Parfois consent-il à se reposer quelques heures en plein jour sur le divan d'un ami. Mais il est bientôt reparti. Le but que poursuit cet infatigable itinérant n'a pas changé. C'est toujours l'âme idéale dont la fugitive Adrienne lui a fourni le type terrestre qu'il recherche. Sa hantise le possède au milieu des plus vulgaires contingences. Un soir, dans une goguette de faubourg où des amateurs chantent de leurs œuvres, la voix pure d'une jeune fille le fera profondément tressaillir : c'est Elle, *la Syrène !* « Tu chantes au bord des abîmes, comme les cygnes de l'Edda », murmure-t-il dans la joie de son ravissement. Mais la pensée que cette adorable voix native et sans doute destinée aux mortifiantes leçons d'un maître de chant l'accable d'un désespoir sincère : « Tu ressembles au séraphin doré du Dante, rêve-t-il, qui répand un dernier éclair de poésie sur les cercles ténébreux — dont la spirale immense se rétrécit toujours, pour aboutir à ce puits sombre où Lucifer est enchaîné jus-

qu'au jour du jugement dernier ». Et il quitte l'endroit, accablé, sentant se rouvrir la blessure de son cœur malade d'absolu. « Adieu, adieu, et pour jamais adieu ! »

A aucun moment de sa vie, plus qu'en cette période vagabonde, la production littéraire de Gérard de Nerval ne fut aussi abondante et variée. Goûté du public, il est vraiment maître à cette heure de la « renommée honnête et loyale » dont nous entretient Jules Janin. Incapable de la moindre discipline, de la plus petite opération financière, il ne sait ou ne pense guère à en profiter ; car, ainsi que nous l'a confié Théophile Gautier, « jamais l'amour de l'or ne troubla cette âme pure qui voltigea toujours comme un oiseau sur les réalités de la vie sans s'y poser jamais... Les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs ». Sans parler de nombreux articles de fantaisie qu'insèrent divers journaux et revues, il réunit en volumes son œuvre éparpillée.

Les Faux Saulniers, qu'il publie en 1851, sont une sorte d'essai de roman historique, une concession au goût du jour et se ressentent de la fréquentation amicale de Dumas.

Les Illuminés, parus l'année suivante, forment une suite d'études sur les plus célèbres pratiquants des sciences occultes au XVIIIe siècle. Rien d'original ne frapperait en cette œuvre, dont la plupart des pages ne sont pas supérieures aux compilations de nos ordinaires polygraphes, si elle ne nous rappelait l'inclination toujours active de Gérard pour tout ce qui touche au merveilleux. Cependant l'étude de Cazotte qui, à un dîner fameux, prophétisa, suivant La Harpe, les plus tragiques événements de la Révolution imminente, est empreinte d'une certaine grandeur lugubre. Et le cas de Quintus Haucler, cet avocat d'Argenton qui célébrait chez lui les rites anciens et, par la publication de sa *Thréicie*, invita à une restauration nationale du paganisme au moment où la Révolution avait fait en notre pays table rase de tous les cultes, était bien venu pour séduire celui qui, un soir, chez Hugo, affirmait avoir foi en plus de dix-sept religions. De même, l'histoire sensuelle de l'adolescence et de la jeunesse de Restif de la Bretonne devait tenter cet admirateur de Rousseau et de ses disciples que Gérard fut toute sa vie. Mais la partie la plus attachante du volume n'est-elle pas, en ce qui regarde la personnalité étrange de Gérard, celle intitulée : *Le Roi de Bicêtre*, étude d'un double du roi de France Henri II qui dut particulièrement passionner son auteur ?

Gérard fréquente les lieux les plus sinistres ; à force de l'y rencontrer, la police le surveille et ses amis craignent pour lui un mauvais coup de la part de ses patibulaires compagnons, très capables de

prendre pour un « mouchard » cet inoffensif poète qui porte une redingote et sans cesse crayonne sur de petits morceaux de papier.

Le quartier des Halles est celui de sa prédilection. Le grouillement de sa vie nocturne l'y attire. Là, souvent, se passent ses nuits, et l'aurore le surprend tantôt chez Baratte, tantôt chez Paul Niquet, ou plus simplement devant l'éventaire fumant d'une marchande de soupe. Le carreau des Halles, à cette heure, n'est-il pas vraiment représentatif de la personnalité bucolique et mystique de Gérard de Nerval, avec son assemblée de paysans et de revendeuses, dominée par le sombre vaisseau de Saint-Eustache et la colonne cabalistique construite pour Ruggieri, l'astrologue de Catherine de Médicis? Là, il réentend les locutions familières du terroir aimé, il subodore avec le parfum des fleurs qu'on y apporte les senteurs des légumes et des fruits potagers; ses meilleurs souvenirs renaissent à écouter les paysannes qui, sous la lueur dorée des lanternes, apprêtent leurs étalages « en chantant de vieilles chansons ». Parfois il y tressaille : la marchande de pommes qui psalmodie la complainte de sa profession n'est-elle pas encore une « syrène » ?

Le jour, il est fréquemment l'hôte de Montmartre; non d'un Montmartre hérissé de laides bâtisses et coiffé de la lourde église-forteresse à multiples tiares qui pèse agressivement sur Paris, mais d'un Montmartre idyllique, à jamais perdu, plein de haies « que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées »; d'un Montmartre de moulins, de cabarets, de tonnelles, d'élysées champêtres, de jardins touffus; d'un Montmartre « où les sources filtrent dans la glaise » et où « s'ébattent des chèvres qui broutent l'acanthe suspendue aux rochers » et que surveillent, sans abandonner leurs jeux, « des petites filles à l'œil fier, au pied montagnard »; d'un Montmartre encore possesseur d'une vigne que Gérard regrette amèrement ne pas avoir achetée du temps qu'il était riche! et où il eût fait construire « une petite villa dans le goût de Pompéi, avec un impluvium et une cella ». Gérard de Nerval est le dernier poète des rusticités parisiennes.

Mais, le regard toujours tourné vers un passé captivant, le plus qu'il peut il s'évade de la cité. Par la route de Flandre, par Pantin, il gagne les lieux qui lui tiennent tant au cœur : Dammartin, Ermenonville, Mortefontaine, Senlis... Les chemins de la grande banlieue n'ont pas de secrets pour cet inlassable marcheur. Il y fait de temps à autre la rencontre de la maréchaussée « cette terrible Némésis au chapeau brodé d'argent ». L'Ile-de-France le tient, prisonnier enchanté, dans le réseau de ses routes adorables; aussi, qu'il parte pour l'Italie, les Pays-Bas ou l'Allemagne, voire même l'Orient, toujours son retour s'effectuera par le Valois, avec l'accomplissement d'un pèlerinage pieux au tombeau vide de « l'Ile aux Peupliers ». A Meaux, un

certain soir, sous les effets des excitants — bière de Mars et punch — des gnomes lui travaillent le cerveau à la manière allemande. Cela nous vaut une inquiétante page hoffmanesque. Un beau jour, il finit par se faire arrêter, faute de papiers, à Crespy-en-Valois, « pour cause de vagabondage et de troubadourisme exagéré ». Troubadourisme exagéré! n'est-ce pas là, providentiellement sous sa plume, l'exacte qualification de la vie de Gérard de Nerval !

Et ce sont toutes ces heures vécues à l'aventure qui nous légueront l'inimitable et savoureuse fantaisie des *Nuits d'Octobre,* des *Petits Châteaux de la Bohême,* des *Promenades et Souvenirs* et de tant d'autres exquises impressions formant les pages souvent relues de *La Bohème Galante.*

Mais, de plus en plus, Gérard de Nerval est possédé par cette inquiétude, ce désir de changer de place, de fuir les hommes et de se fuir lui-même qui harcèle les grands mélancoliques et tint si fort Watteau, cet autre enchanteur au génie si frère du sien, vers la fin de sa vie. — L'ardeur étrange de son regard révèle l'intensité de sa combustion cérébrale. En dépit de ses allures extravagantes, il tient toujours ses amis sous le charme de sa douceur et l'intérêt de sa conversation transcendante et lucide. Un soir, dans la rue, marchant depuis quelques instants les yeux fixés vers une étoile, il s'arrête, se déshabille, disperse ses vêtements autour de lui, puis étendant les bras, attend, immobile, le moment où son âme se séparera de son corps, « attirée magnétiquement dans le rayon de l'étoile ». Une patrouille le cueille à son extase et le mène au violon. Sa vie devient frénétique. On le voit « courir à ras du sol, agitant ses bras comme des ailes ». Sa raison se trouble encore. Le jour, il est en proie à des hallucinations; des cauchemars peuplent ses nuits. Le travail lui devient difficile. A plusieurs reprises il veut se suicider. Par deux fois, en 1853, il est contraint d'aller faire un séjour chez le Dr Blanche, puis à la maison Dubois. C'est au sortir de cette dernière qu'il compose *Sylvie,* son chef-d'œuvre, ce miracle si clair d'élégiaque et émouvante sensibilité française. Quelques jours après sa publication dans la *Revue des Deux-Mondes,* Gérard est pris, en pleine rue, d'une crise si furieuse qu'on le mène à l'hôpital le plus proche pour lui passer la camisole de force ; on le conduit ensuite chez le Dr Blanche. Ce n'est plus la démence heureuse de sa première crise ; une douleur sombre le consume. Une fois remis, il part pour l'Allemagne. Il ne rentre à Paris que pour aller faire un nouveau séjour à la maison de Passy; bientôt, à ses supplications, on lui rend la liberté. Il repart encore pour l'Allemagne. D'une lettre adressée à un ami, il ressort que malgré les dérivatifs joyeux qu'il cherche en ce pays, ses souffrances cérébrales n'ont pas cessé et que l'inquiétude sur ses facultés créatrices l'obsède.

En 1854 paraissent les *Filles du Feu*. Le désordre de la vie du poète est à son comble. Il n'a plus de domicile connu, travaille sur des tables de cabarets ; des bouges l'hébergent. C'est dans cet état d'angoisse morale que, s'aidant des visions douloureuses ou enchanteresses entrevues dans ses divers accès de démence, des sensations de ce qu'il appelle « sa deuxième vie », il compose *Aurélia, où le Rêve et la Vie,* sorte d'autobiographie où il essaiera, dit-il, de « transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans les mystères de mon esprit ». Ouvrage singulier, serein et déchirant,



Maquette du monument à élever à Gérard de Nerval.
(Œuvre du statuaire Jules Desbois.)

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau !
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.

Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu.

O pâle fiancée,
O jeune vierge en fleur,
Amante délaissée
Que flétrit la douleur...

L'Eternité profonde
Souriait dans vos yeux :
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux !

Gérard de Nerval

Autographe de Gérard de Nerval
(Les Cydalises.)

que Gérard de Nerval appelle lui-même, avec une stupéfiante tranquillité : l'épanchement du songe dans la vie réelle, mais que Théophile Gautier a plus véridiquement qualifié : la Raison écrivant les mémoires de la Folie sous sa dictée. Journal impitoyable du dernier conflit du *moi* réel et du *moi* mystique de Gérard de Nerval parmi les circonstances malheureuses de la passion qui l'a tué. La première partie en parut dans la *Revue de Paris,* le 1er janvier 1855.

L'existence la plus tragique occupe les derniers jours du poète. C'est l'hiver, un hiver dur; presque constamment la neige tombe. Des glaçons heurtent avec fracas les piles des ponts de la Seine. Seulement vêtu d'un mince habit noir, Gérard de Nerval, livré à une exaltation qui seule l'empêche de trembler de froid, erre par la ville, fuyant le mal qui veut enfin le vaincre. Devant ses amis au désespoir, en d'étranges improvisations, sa belle intelligence jette ses derniers éclats.

Le 20 janvier, il tire de sa poche, devant Théophile Gautier et Maxime Du Camp, le cordon d'un tablier de cuisine : « C'est la ceinture que portait Mme de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr », leur assure-t-il. Le 24, il écrit à un de ses amis : « Viens me réclamer au Châtelet ». Il avait passé la nuit dans un bouge des Halles et s'y était fait prendre dans une rafle de vagabonds. — « C'est à peine, confesse-t-il dans une autre lettre, si je peux écrire vingt lignes par jour tant les ténèbres m'envahissent... » Aveu terrible qui éclaire à jamais le mystère de sa fin.

Dans la nuit du 25 janvier, vers trois heures du matin, il s'engage, tout près du Châtelet, dans l'horrible et fétide petite rue de la Vieille Lanterne, depuis démolie, qui conduisait par un escalier de douze gluantes marches à une autre voie non moins épouvantable : la rue de la Tuerie. Le froid est intense, la solitude affreuse, la neige couvre le sol. Gérard, comme de coutume peu vêtu, s'arrête devant un asile de nuit où il a souvent trouvé un gîte. Longtemps il frappe à la porte. Dort-on au refuge? N'y a-t-il plus de place? On ne lui répond pas.

Quelques heures plus tard, à l'aube, des maraîchers revenant des Halles le découvrent pendu. Un lacet — le cordon de tablier qu'il exhibait comme étant la ceinture de Mme de Maintenon — liait sa douce tête chimérique à un barreau de soupirail, presque au-dessous de la clef qui servait d'enseigne à un serrurier et tout à côté la grille d'un égout. Ses pieds effleuraient le sol. Et pour que rien de « nervalien » ne manquât à cette mise en scène affreuse, on se rappela qu'un corbeau, qui semblait le « double » de celui qu'avait rencontré le poète sur le pont du bateau le conduisant vers la Syrie, sautillait habituellement sur les degrés de l'escalier boueux en croassant, sinistre, les deux seuls mots qu'il eût pu retenir : j'ai soif!

Un érudit (1) a établi que la boîte du souffleur du théâtre Sarah-Bernhardt occupe à peu près l'endroit où s'évada de la vie une des plus belles âmes nuancées que notre race ait vu naître.

(1) M. Georges Caïn.



Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis la mort lamentable de Gérard de Nerval et, si la légende douloureuse du poète s'est transmise religieusement, rien n'a diminué l'attirance de son œuvre.

Certes, de nombreuses pages faciles, les unes témoignant, de la part de leur auteur, d'un certain penchant à la polygraphie, d'autres de ses efforts à faire la grimace spirituelle de son époque, y abondent ; parfois, même, une grande négligence dépare ses plus captivantes productions ; mais, lorsqu'on sait que Gérard de Nerval, plus qu'aucun de ses contemporains, autant, peut-être, que beaucoup d'écrivains de la présente génération, dut, à la fois, s'astreindre pour vivre et servir l'amitié à toutes sortes de besognes journalistiques, lutter contre le joug de malheur qui accablait sa vie, et se mêler à une société de rhéteurs dont les bruyants succès durent souvent paralyser l'essor de son génie timide et délicat, la sévérité du pire des censeurs ne peut guère s'exercer.

Cherchons donc à isoler en cette œuvre abondante ce qui nous semble le plus capable de durer autant que notre langue et fait, en quelque sorte, de Gérard de Nerval, sinon un des plus grands, pour ceux qui s'en laissent imposer par les mises en scène de la rhétorique, du moins le plus sincère, le plus pur et le plus natif des poètes de son temps.

Gérard de Nerval est une écrivain de plein air ; son style est d'un touriste. Il note sur le vif, naïvement et ingénieusement à la fois, cède d'abord à une inoffensive manie de folkloriste ou d'historien, mais bientôt, sous l'effet d'une correspondance qui s'établit entre lui et le paysage, nous livre son âme, s'attendrit, s'arrête, se redresse et repart avec un trait dont une touche malicieuse relève parfois la candeur, pour s'abandonner encore et malgré lui à un besoin de confidence dont peu d'écrivains connurent l'inclination. Il va ; tous ses sens collaborent en aimable harmonie et ses pensées ont le rythme qui anime celles du compagnon allongeant le pas, lyrique, sur la route. En outre, comme notre La Fontaine, il possède toutes qualités « d'absence » qui le font se mêler à ce qui l'entoure. Aucune préoccupation sociale n'existe dans son œuvre. Ce poète sentimental ignore les hommes tout en les chérissant ; il ne semble bien connaître que les esprits de l'air. Il aime les ruines du Passé, les lieux chargés de souvenirs, le pittoresque et les gens simples. Un enjouement fait de sincérité et d'intime grâce, voilà le prestige dont tous ses amis subirent l'enchantement. Keats familier, Heine sans ironie, Gérard de Nerval est le dernier troubadour de la *doulce* France.

Comme il doit à l'influence allemande d'avoir, parfois, aiguillé sa pensée vers des préoccupations métaphysiques, bien de ses nuances sont d'emprunt ; elles lui viennent de la fréquentation passionnée de

certains conteurs du XVIII[e] siècle; elles n'influent pas sur le fonds de sa propre nature. Les deux maîtres de sa sensibilité sont irrécusablement Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. *Les Rêveries du Promeneur solitaire* lui donnèrent le timbre ému de ses « concertos » (1); les *Etudes de la Nature,* son penchant à une sorte de religiosité attendrie; mais des paysages de l'Ile-de-France lui vint la grâce essentielle de son « style fin et doux d'une nuance argentée ». Tout le charme nervalien est inclus en des phrases mélodieusement évocatrices ou discrètement empreintes de bonhomie ou d'insinuant mystère :

« Un vieillard passe : il m'a semblé voir mon grand-père; il parle, c'est presque sa voix; — cette jeune personne a les traits de ma tante, morte à vingt-cinq ans; une plus jeune me rappelle une petite paysanne qui m'a aimé, qui m'appelait son petit mari, — qui dansait et chantait toujours, et qui, le dimanche au printemps, se faisait des couronnes de marguerites. »

De temps à autre, une constatation ingénue éclaire ce grand coureur de tous les chemins :

« Quoi qu'on puisse dire philosophiquement, nous tenons au sol par bien des liens... »

Mais ce n'est pas seulement à lire Jean-Jacques ou Bernardin qu'il s'est imprégné de tant de grâce occidentale :

« En passant près du prieuré, j'ai remarqué un groupe de petites filles qui s'étaient assises sur les marches de la porte. — Elles chantaient sous la direction de la plus grande, qui, debout devant elles, frappait des mains en réglant la mesure. »

C'est surtout par son affection fidèle pour la terre faite de ses meilleurs souvenirs qu'il nous gagne :

« Je ne sais si je suis victime d'une illusion : je n'ai pu rencontrer encore une fille laide à Senlis. »

Rousseau, dans son aveuglement, n'en disait-il pas autant des filles de Chambéry Parfois une odeur le fait tressaillir pour des raisons profondes qu'il nous laisse le soin émouvant de découvrir :

« Nous sommes partis de Senlis à pied, à travers bois, aspirant avec bonheur la brume d'automne. »

Il faudrait citer tout *Sylvie!* Et des observations comme celle-ci, qui ne peuvent éclore qu'en une sensibilité aiguë et cultivée, raviront toujours des âmes artistes :

---

(1) Cette expression si justement caractérisante de certaines proses de Nerval est empruntée à M. Georges Polti.

« Le *Voyage à Cythère,* de Watteau, a été conçu dans les brumes transparentes et colorées de ce pays. C'est une Cythère calquée sur quelque îlot de ces étangs créés par les débordements de l'Oise et de l'Aisne, — ces rivières si calmes et si paisibles en été. »

Hélas! vouloir isoler la grâce nervalienne, cette chose subtile qui réside autant dans le sourire du mot que dans le tour de la phrase, cet état d'âme de fiancé, cette fantaisie dorée, cet esprit, ce cœur! est peine perdue! C'est le secret des grands écrivains : la satisfaction du mystère atteint, le rayonnement de leur sincérité.

Enfin le plus beau titre de la gloire de Gérard de Nerval est de nous avoir laissé les *Vers dorés* et *Les Chimères.*

Déjà, en de ronsardisantes odelettes, chansons et rondeaux, avaient préludé ses pipeaux, frais et attristés. Plus subtilement allait nous solliciter l'accent séraphique des *Cydalises* et celui de quelques petits poèmes aux inflexions révélatrices d'un mode nouveau. Ecoutez si dans l'évocation de cette

> Blonde aux yeux noirs en ses habits anciens...
> Que, dans une autre existence peut-être,
> J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

ne sonne déjà pas, profond et nostalgique, le cor dont nous enchantera le poète des *Romances sans paroles...* Mais c'est en des vers de mélancolie, en la trouble somptuosité de sa fièvre de poète, d'amant incompris, que s'épanouira la fleur la plus rare de son inquiétant génie. Des qualités de grandeur et de véhémence inconnues jusque-là chez Gérard de Nerval s'y déploieront suprêmes et fugitives. Quel poème de malédiction est comparable à *El Desdichado,* ce blason de haute noblesse lyrique et de destin accablé?

> Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
> Le prince d'Aquitaine à la tour abolie ;
> Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé
> Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie.*

Dans l'étonnement de son infortune, avec un cœur si bien fait pour l'adoration, il soupirera :

> Suis-je Amour ou Phébus?... Lusignan ou Biron ?
> Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
> J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

D'autres vers signifieront sa croyance aux anciens mythes. Cris de douleur, de passion, même de blasphème. Les symboles s'y uniront aux oracles, aux nombres fatidiques. Son verbe s'y allumera des couleurs du soufre et de l'azur ; et, de nuages sombres, aux appels de sa lyre apollonienne ressusciteront, lumineuses, les présences farouches de Myrtho, d'Antéros, de Delfica et d'Artémis.

D'autres témoigneront d'une foi panthéiste que, vingt ans plus tard, Baudelaire exprimera peut-être avec plus de relief mais non avec plus de ferveur :

Respecte dans la bête un esprit agissant;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Insistons particulièrement sur l'éloquence orageuse et sybilline des cinq admirables sonnets du prométhéen *Christ aux Oliviers*.

Enfin la mystérieuse exaltation de son âme éclatera parfois dans une féerie de sentiments obscurs et de brûlantes couleurs où d'humbles vocables se transfigureront comme s'ils avaient été placés par des doigts de phosphore :

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix daus le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux :
Tombez fantômes blancs de votre ciel qui brûle :
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

Vers de fièvre, d'énigme captivante et dont les seules *lueurs* capiteuses importent pour nous. Mais rare fut chez Gérard de Nerval l'intensité de pareilles strophes où l'on sent passer, dans l'illumination de l'âme et des sens du poète, un frisson sacré. Vers de visionnaire écrits dans « la langue d'un état de crise » que réclamera un jour le poète d'*Hérodiade* pour les plus souveraines créations de la Poésie.

Ne l'oublions pas, nous sommes en 1841 : Poë n'a pas encore été introduit en France; l'auteur des *Fleurs du Mal* a vingt ans; Mallarmé, Verlaine, sont à peine nés; Rimbaud ne verra le jour qu'en 1854.

Et nous ne pouvons que rappeler les anxieux poèmes en prose qui composent son œuvre la plus suggestive : *Aurélia* ou le *Rêve et la Vie* — cette ruine d'un temple merveilleux d'où se retirent les derniers feux d'un soleil jaloux.

D'autres raisons rendent Gérard de Nerval non moins cher aux écrivains de l'heure présente. A travers sa douceur on le découvre le seul vrai révolutionnaire de sa génération. Très jeune, il dénia la vie à ceux des écrivains qui s'enfermaient dans les contours stricts d'une forme involontaire. Il s'insurgea contre cette « sévère rime française » — elle qui devait avoir encore après lui une si longue suite de mortifiants disciples! — loua tout ce qui peut restreindre sa tyrannie :

« La rime riche est une grâce sans doute, mais elle ramène trop

souvent les mêmes formules, constate-t-il. Elle rend le récit poétique ennuyeux et lourd le plus souvent et est un grand obstacle à la popularité des poèmes. »

En opposition, il croit aux ressources inépuisables de l'assonnance, prétend même qu'il est possible de ne pas rimer en poésie et préconise l'emploi des longues et des brèves à la manière antique. Aussi, désigne-t-il la chanson populaire comme notre unique source de renouveau. Il déplore que nos séculaires complaintes issues de la langue du berger, du charretier, du marinier, ne soient pas reprises par un grand poète et menées jusqu'au chef-d'œuvre, ainsi que le firent pour celles de leurs pays quelques poètes allemands et anglais :

« Est-ce la soif mélancolique de l'idéal qui manque à ce peuple pour produire des chants dignes d'être comparés à ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne? » s'écrie-t-il. Et il met le doigt sur la plaie :

« Non, certes, mais il est arrivé qu'en France la littérature n'est jamais descendue au niveau de la grande foule; les poètes académiques des XVIIe et XVIIIe siècles n'avaient pas plus compris de telles aspirations (les chansons populaires) que les paysans n'eussent admiré leurs odes, leurs épitres et leurs poésies fugitives, si incolores, si surannées. »

En outre, il se révolte que l'on ait perdu tant de siècles à chanter, sur une lyre issue d'autres mains que les nôtres, des légendes étrangères, alors que nous n'avions qu'à nous pencher sur notre âme et les fleurs abondantes et merveilleuses de notre terroir :

« On ne s'est pas contenté d'introduire le poème antique, on a voulu qu'il dise l'histoire des anciens et non la nôtre ; la tragédie, on a voulu qu'elle ne célébrât que les infortunes des illustres familles d'Œpide et d'Agamemnon : on a amené la poésie à ne reconnaître et à n'invoquer d'autres dieux que ceux de la mythologie... En un mot, cette expédition présentée comme une conquête sur les étrangers n'a fait, au contraire, que les amener vainqueurs dans nos murs : elle a tendu à effacer petit à petit notre caractère de nation, à nous faire rougir de nos usages et même de notre langue au profit de l'antiquité. »

Paroles pourtant si justes et sur lesquelles tant d'esprits sont encore divisés aujourd'hui !

On comprend après cela pourquoi tant de poètes de la génération nouvelle ont choisi, avec la sûre divination de la jeunesse, Gérard de Nerval comme un de leurs plus indéniables précurseurs. Il fallut qu'une longue suite de rimeurs virtuoses épuisât les dernières ressources des veilles lois pour que se montrassent les vrais fils de ce merveilleux artiste qui, bien qu'amant du Passé eut la perception de l'Avenir.

Tant de lucidité l'ennoblisse à jamais à nos yeux. Et de plus il

souffrit. D'aucuns diront que sa souffrance fut dorée par les mirages calmeurs d'un inlassable optimisme, qu'il eut la consolation de son art. Désabusons-les en leur rappelant cet aveu qu'il grava pour son tombeau, ce cri ultime de sa grande âme désolée :

Il voulut tout savoir, mais il n'a rien connu,
Et quand vint le moment où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla, disant : « Pourquoi suis-je venu ? »

Qu'il dorme en paix. Pour nous, il est venu, « riche de ses seuls yeux tranquilles », vers un monde indigne de ses rêves ; et si quelques-uns « des hommes des grandes villes » ne l'ont pas trouvé « malin », dans le sens que ces positifs attribuent à ceux qui s'écartent de leurs grossières aspirations, il représente pour notre culte une des plus émouvantes images du Poète : une intelligence pure unie à une âme pleine de noblesse, de fantaisie et de bonté sanctifiée par la Douleur.

Ne le plaignons plus ; si Gérard de Nerval ne rencontra pas le bonheur en son rapide passage sur la terre, il put transcrire immortellement la plupart de ses adorables visions. Couronnée d'ancolies, d'églantines et de violettes des bois de sa petite patrie, le Valois, sa douce figure s'éclaire de plus en plus et, pendant que d'autres renommées plus brillantes disparaissent dans l'oubli, nous assistons, pieux, au grandissement, pour lui, de cette gloire qui — ainsi qu'il l'exprimait un jour au sujet du poète de l'*Intermezzo* — « pour la plupart des poètes ne fleurit que sur leur tombeau (1) ».

HENRI STRENTZ.

---

(1) Sur l'initiative d'écrivains, d'artistes, d'admirateurs de Gérard de Nerval, un comité s'est constitué récemment pour lui élever un monument. Ce comité se compose ainsi : M. P.-N. Roinard, président ; M. Stuart Merrill, vice-président ; M. Paul Gallimard, trésorier ; M. de Royaumont, archiviste ; M. Henri Strentz, secrétaire ; MM. André Salmon et Jean Clary, secrétaires adjoints. *Membres :* MM. Guillaume Apollinaire, Paterne Berrichon, Edouard Dujardin, Gauthier-Ferrières, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Adrien Mithouard, Georges Polti, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Ary René d'Yvermont.

Le statuaire Jules Desbois a été chargé de l'exécution du monument, qu'il compte terminer pour le 22 mai 1912, 104e anniversaire de la naissance du Poète. L'emplacement choisi est le square Saint-Pierre à Montmartre.

Les souscriptions devront être adressées chez le trésorier, M. Paul Gallimard, 79, rue Saint-Lazare (Paris-9e). Les noms des souscripteurs seront prochainement publiés dans le *Mercure de France*.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S. & O.)

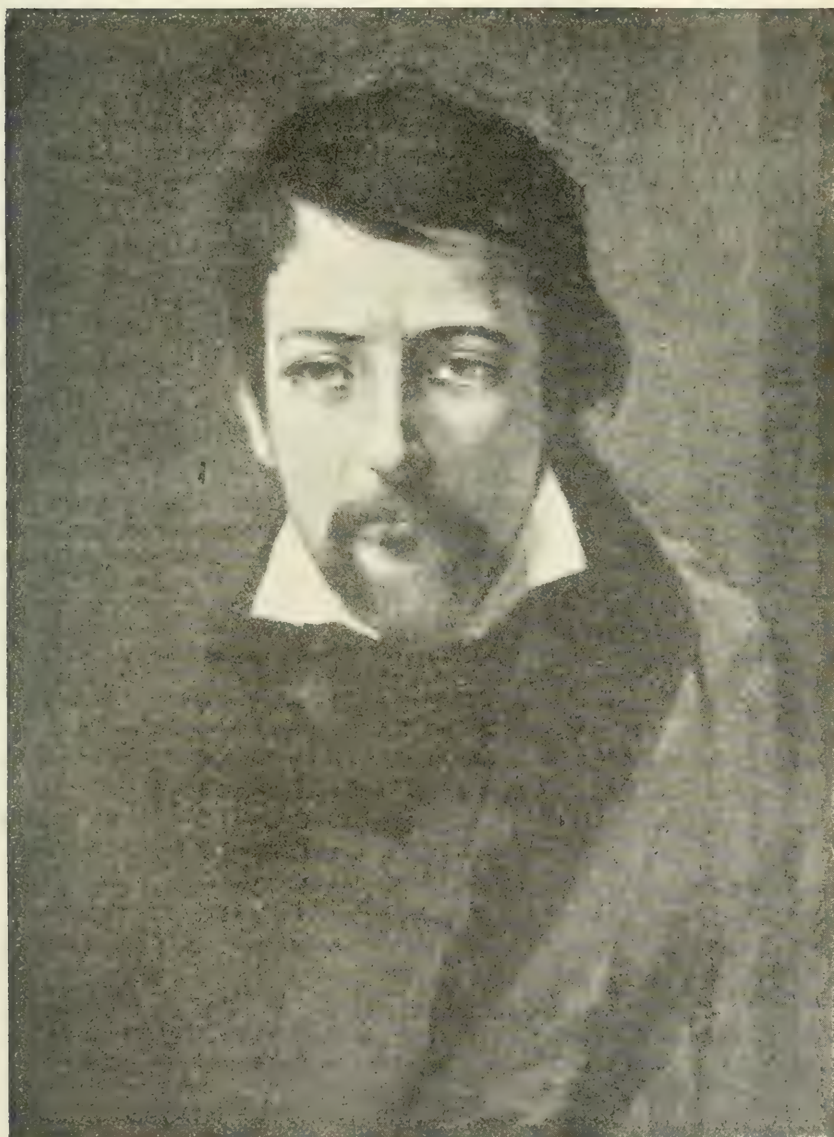
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 45
15 Janvier 1911

Portraits d'Hier

Henri Heine

Par Amédée DUNOIS



Henri Heine

Henri Heine



I

Les biographes de Heine ne peuvent vraiment pas dire que ce qu'ils savent le mieux, « c'est leur commencement » ! Un voile d'incertitude que toute la patience allemande des *Heine-Forscher* n'a pu parvenir à déchirer, recouvre encore l'enfance et l'adolescence du poète. Peut-être ignorerons-nous toujours la date réelle de sa naissance, — cas probablement unique dans la littérature contemporaine. Heine se plaisait à la dissimuler, ce qui lui était facile, ses archives de famille ayant péri dans un incendie. Sur la foi d'une de ses lettres, les biographes avaient adopté la date du 13 décembre 1799, — qui faisait de lui, soit dit en passant, non pas « l'un des premiers hommes du dix-neuvième siècle », comme l'affirment les *Reisebilder*, mais le Benjamin du dix-neuvième, du siècle de Swift, de Sterne et de Voltaire. Or cette date est aujourd'hui à peu près abandonnée pour celle du 13 décembre 1797, plus vraisemblable en effet (1), mais plus authentique non pas.

Harry Heine (2) vit le jour en pays rhénan, à Düsseldorf, qui n'était en 1797, malgré son titre de capitale du grand-duché de Berg, qu'une petite ville de neuf à dix mille âmes. Les Français qui l'occupaient depuis deux ans ne l'évacuèrent qu'en 1802. Mais il arriva qu'en mars 1806, le grand-duché de Berg, étant passé sous la souve-

---

(1) C'est en 1816, lors de son départ pour Hambourg, que Heine aurait été *rajeuni* de deux ans par ses parents. Pour pouvoir quitter le territoire prussien, il lui fallait une autorisation que l'administration était en droit de lui refuser, du fait qu'il était âgé de plus de dix-sept ans. On jugea donc prudent de le rajeunir de deux ans.

(2) Heine ne prit le prénom de *Heinrich* (Henri) qu'en 1825, lors de son baptême.

raineté napoléonienne (1), fut admis à connaître, durant plusieurs années, le double bienfait d'un droit privé qui n'était autre que celui Code Napoléon et d'une administration réparatrice qui fit aimer le nom français (2). — Ce ne sont pas là des détails négligeables : que, d'une part, Heine soit né au confluent de deux siècles aussi contradictoires que le siècle de l'Encyclopédie et celui du Romantisme ; qu'il ait, d'autre part, vécu son enfance en une ville allemande momentanément soumise à la France révolutionnaire, si cela ne nous l'explique pas tout entier, cela peut aider à nous faire comprendre les singuliers contrastes de son caractère et de son génie. Heine fut un Allemand épris d'idées françaises, voire à demi francisé, qui, dans l'enivrante atmosphère de l'époque romantique, sut se garder la tête libre et la langue républicaine.

Ajoutez qu'il naquit Juif, en un temps où le Juif était encore un maudit. Le cosmopolitisme humanitaire, l'audace des négations philosophiques et sociales sont bien dans l'atavisme de cette race puissante. Négateur de frontières et négateur de dieux, Henri Heine l'a été avec l'éclat d'un virtuose, et nul n'a prophétisé d'une voix plus inspirée l'écroulement des hiérarchies et l'avènement des temps nouveaux.

Samson Heine, son père, Hanovrien d'origine, faisait à Düsseldorf le commerce des velours. C'était un homme aimable, spirituel, passablement frivole : « Une joie de vivre sans borne, tel était le trait principal du caractère de mon père. » Il ne fit pas fortune et dut en prendre aisément son parti. Mme Heine semble, au défaut de son mari, avoir été tout ensemble la tête et le bras du ménage. Fille d'un médecin du pays, ayant fait de sérieuses études, c'était une femme distinguée. Elle avait lu Rousseau, ainsi qu'il convenait à une personne de sa condition et de son temps. Cependant son cœur était calme ; la raison, en elle, l'emportait sur les sens. Indulgente et bonne, elle dirigea elle-même l'éducation de ses quatre enfants. Celle du poète, qui était l'aîné, parait avoir été, non pas négligée, mais

(1) V. Charles Schmidt : *Le Grand-Duché de Berg (1806-13)* (Paris, 1905). — Le projet de Napoléon était de former entre la France et la Prusse un « Etat intermédiaire » dont les duchés de Clèves et de Berg eussent formé le noyau. Murat fut nommé grand duc, mais tout le travail d'administration et de réforme fut accompli directement par les bureaux de Paris. Le 15 juillet 1808, (traité de Bayonne), Murat, devenant roi de Naples, cédait à Napoléon sa souveraineté sur Berg. Le duché ne fut pas réuni à l'Empire, mais administré par un agent, Beugnot. Puis, le 3 mars 1809, il fut attribué au fils aîné du roi de Hollande (frère du futur Napoléon III) : mais rien ne fut changé, et Beugnot demeura commissaire impérial, jusqu'à l'arrivée des Alliés (10 novembre 1813).

(2) Aujourd'hui encore, sur les rives du Rhin, on parle de Napoléon « comme d'un être tout puissant, comme d'un personnage de légende ». (Ch. Schmidt, *op. cit.*, p. 477.)

décousue : l'enfant n'était pas la docilité même, mais surtout l'époque était à la guerre plus qu'à la pédagogie.

Du moins, Mme Heine sut-elle inspirer à son fils un sentiment profond et tendre : la religion de sa mère fut la seule, pourrait-on dire, que ce cœur mobile ne renia jamais. Les deux plus beaux sonnets du *Livre des Chants* sont dédiés : « A ma mère, née Betty v. Geldern. » Et plus tard, lorsque, dans l'exil, le poète songeait à la bonne vieille, il sentait son âme se gonfler d'inquiétude :

La bonne vieille m'aime tant, et dans les lettres qu'elle écrit, je vois comme sa main tremble, combien son cœur de mère est profondément agité !

Ma mère ne me sort pas de l'esprit. Douze années ont passé, douze longues années se sont évanouies, depuis que je ne l'ai pressée dessus mon cœur.

L'Allemagne est assurée de l'éternité : c'est une terre vigoureuse ! Avec ses chênes, ses tilleuls, je la retrouverai toujours.

Je ne brûlerais pas tant pour l'Allemagne, si ma mère ne s'y trouvait pas. La patrie est impérissable, mais la vieille femme peut mourir (1).

Le jeune Heine grandit dans la religion juive, que ses parents pratiquaient non sans un peu de nonchalance, — encore un effet des temps ! La conquête française avait affranchi les Israëlites, dont les enfants pouvaient, dans les écoles, se mêler aux enfants chrétiens. Quand donc, au couvent des Franciscains de Düsseldorf, Heine eut appris à lire, à écrire et à « demeurer assis en silence », il fut mis au lycée, qui venait d'être réorganisé. Il y passa, dit-il, « par toutes les classes où l'on enseignait les *Humaniora* », se distinguant surtout dans celle de philosophie où un prêtre catholique ami de sa famille, le recteur Schallmeyer, prit de lui un soin particulier, tandis qu'un autre prêtre, l'abbé Daulnoie, l'initiait à la rhétorique et à la poétique française (2). Mais, si nous en croyons les *Reisebilder,* c'est un pauvre soldat français qu'hébergea longtemps Samson Heine, c'est le *tambour Legrand* qui, mieux que les professeurs du lycée, fit de l'enfant un homme passionnément moderne. Ce vieux de la vieille lui enseigna la *Marseillaise,* et, grâce à lui, grâce à son tambour, l'épopée républicaine et l'épopée impériale se logèrent, toutes ronflantes, dans son enthousiaste petite cervelle. Les leçons héroïques de l'humble briscard, Heine ne les oubliera pas. Elles lui inspireront,

---

(1) *Nouvelles Poésies,* IV, 29. — Mme Heine survécut deux ans à son fils, qui s'était toujours efforcé de lui cacher la marche de sa terrible maladie. Veuve depuis 1828, elle vivait retirée à Hambourg.

(2) Lettre à Ph. Chasles (Paris, 15 janvier 1835). Heine fit sa philosophie en l'année 1813. (Schmidt, *op. cit.*, p. 265.)

dès 1816, le lied fameux des *Deux Grenadiers,* ce chef-d'œuvre émouvant et simple de la littérature napoléonienne, et lui confèreront plus tard la force d'opposer la « Légende de l'Aigle » à cette « Légende du Moyen âge » que les romantiques et les hobereaux tâchaient d'accréditer en Allemagne.

Au cours de l'année 1813, Heine est retiré du lycée et placé, à Wahrenkampf, dans un institut commercial (1). Il entre ensuite, à Francfort, chez un banquier, puis chez un épicier en gros. Mais il ne réussit ni chez l'un ni chez l'autre et, au printemps de 1815, il regagne Düsseldorf. Un moment, cédant à l'entraînement patriotique qui dresse contre la France l'Allemagne tout entière, il songe à se joindre à l'armée de Blücher, qui va partir pour Waterloo. Mais il est jugé impropre au service, et reste donc à Düsseldorf.

Cette année 1815 s'écoule pour lui dans l'inaction et le rêve. C'est d'elle, sans nul doute, que datent les plus anciens poèmes des *Jeunes Souffrances,* — ces « visions » (*Traumbilder*) d'une couleur si naïvement romantique, avec des cimetières sous la lune, des tombeaux qui s'entr'ouvrent, des gesticulations de spectres, et de fantastiques amours : visions de jeune homme dont la tête est toute pleine des fumées de Hoffmann et de Bürger. Il se pourrait aussi que cette année fût celle de ses amours avec l'étrange Joséfa, fille de bourreau et nièce de sorcière, à laquelle il attribuait plus tard « la plus grande influence sur son développement lyrique ». Joséfa, ses cheveux roux noués sous le menton, avait l'air « d'un décapité dont le sang coulait à torrents », et elle chantait d'une voix passionnée de vieux *lieder* d'amour et de mort, dont le lugubre écho résonne au long des *Traumbilder.*

« Mais cette passion [n'était] que le prélude de la grande tragédie qui allait se jouer » peu longtemps après dans la vie sentimentale du jeune poète. Au printemps de 1816, il se rendit à Hambourg auprès du frère de son père, le richissime banquier Salomon Heine, — cet « oncle Salomon » qui ne cessera d'être, pour son « sot garçon » de neveu, un Mécène parcimonieux, bougon, mais, à tout prendre, utile Il commença par le prendre chez lui, dans sa banque et, l'initiation terminée, le mit à la tête d'une maison de commission sous la raison sociale *Harry Heine et C*ie. Mais Harry Heine avait trop l'esprit aux *lieder* et aux *romanzen* pour l'avoir beaucoup aux affaires : la maison périclita et disparut au début de 1819. Quelques mois après, Heine quittait Hambourg, emportant dans son cœur le désespoir d'amour qui allait faire de lui, négociant incapable, un poète de génie.

Elle est restée longtemps mystérieuse, celle qui causa ce désespoir. Heine ne l'a jamais nommément désignée ; sa famille a gardé une

(1) LICHTENBERGER, *Henri Heine penseur* (Paris, 1905), p. 20.

discrétion égale. Nous en sommes donc réduits là-dessus à des renseignements « purement inductifs », mais « néanmoins précis » (1).

Celle qui, bien involontairement sans doute, voire bien inconsciemment, tortura le cœur du poète, était sa propre cousine et s'appelait Amélie Heine. C'est elle la « bien-aimée délicieuse », l' « exquise bien-aimée » dont l'adorable visage illumine l'*Intermezzo*. Elle était jeune, belle et riche; et elle dédaigna l'amour du rimeur sans argent et sans gloire pour épouser le plus bourgeoisement du monde un grand propriétaire de la Prusse orientale; — « vieille histoire toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en le cœur brisé »; mais quelquefois aussi — et c'est le cas de Heine — la vieille histoire met aux lèvres de celui à qui elle arrive des chants d'une sublime désolation.

Heine porta jusqu'à la fin la blessure de son amour déçu. Trente ans plus tard, il avouait à G. de Nerval que cet amour sans espoir sommeillait toujours dans son cœur : « Rien que d'y penser il pleure encore ou retient ses larmes avec colère. » (2).

Pourtant ce grand amour ne fut pas un amour unique. Si cruelle qu'ait été l'expérience, Heine devait la renouveler bien des fois. Il n'était pas né pour être « l'homme d'une seule femme ». Et sans parler des nombreuses *verschiedene* dont les *Nouvelles Poésies* nous ont complaisamment transmis le nom de baptême, sans parler de Mathilde Mirat, sa femme légitime, qu'il aima en mari jaloux, il y eut dans la vie de Heine une autre grande passion, un autre grand désespoir.

Cette seconde épreuve fut, à trois ou quatre ans de distance, l'exacte répétition de la première. Amélie Heine avait une sœur cadette qui n'était encore qu'une fillette quand, en 1819, le poète avait quitté Hambourg : « Cette petite, notait-il un jour, ressemble à ma bien-aimée : ce sont les mêmes yeux qui m'ont rendu si malheureux ». Or, quand, en mai 1823, il revint à Hambourg, Thérèse Heine était une jeune fille dans toute la fleur de sa beauté juive. Il l'aima. En fut-il aimé ? On ne saurait trop dire : mais après s'être vu, dit-on, permettre l'espérance, il fut finalement dédaigné; Thérèse se maria en février 1828, peu après l'apparition de ce *Livre des Chants* qu'elle avait en partie inspiré.

---

(1) Jules Legras, *Henri Heine poète* (Paris, 1897), p. 4.
(2) Louis Ducros, *Henri Heine et son temps* (Paris, 1886), p. 67. Livre agréable, bien qu'un peu vieilli.

II

Revenons sur nos pas. — A Hambourg comme à Francfort, Heine avait fait la preuve de la plus rare incapacité commerciale. On décida donc de clore l'expérience et de faire de lui un homme de loi. A l'automne de 1819, il s'inscrit à l'Université de Bonn, fondée l'année précédente par le roi de Prusse pour implanter sur les bords du Rhin la culture allemande ou, plus exactement, prussienne. C'est l'oncle Salomon qui s'est chargé des frais d'études. A tout dire, Heine n'éprouve qu'une médiocre inclination pour les sciences juridiques. Ce qui le passionne bien autrement, ce sont les antiquités allemandes, la littérature, la langue, l'architecture, les institutions du lointain passé. On le voit plus souvent aux cours de W. Schlegel et d'Arndt qu'à la Faculté de jurisprudence. Mais l'amour de la patrie germanique n'allait pas en 1819 dans les jeunes cœurs d'outre-Rhin sans l'amour de la liberté. Heine, avec toute la Burschenschaft, est l'adepte de ce nationalisme libéral un peu fumeux et parfaitement impuissant dont M. de Metternich fait semblant d'avoir peur. Et c'est comme tel que, presque au lendemain de son arrivée à Bonn, le 18 octobre 1819, il assiste, sur la cime du Drachenfels, à une cérémonie aux flambeaux imitée de la manifestation célèbre qui, deux ans plus tôt jour pour jour, s'était déroulée à la Wartbourg (1).

Un romantique en littérature, un patriote libéral en politique, tel apparaît Heine à vingt ans. Mais romantisme et nationalisme ne sont pour lui que des points de départ, dont nous le verrons s'éloigner progressivement.

En septembre 1820, il passe à l'Université de Gœttingen. Mais de même qu'à Bonn, il y néglige le *jus civile* pour un cours d'ancienne poésie germanique dont il est l'un des neuf auditeurs, et il se laisse aller librement à sa passion pour l'histoire (2). Il s'ennuie d'ailleurs à mort dans la rébarbative petite ville. Ce n'est pas, il est vrai, l'ennui seul qui l'en chasse : c'est le *sénat*, c'est-à-dire l'autorité académique, qui pour une infraction aux règlements sur le duel, lui inflige un *consilium abeundi* l'excluant pour un semestre de la docte Université. Heine décide alors de s'exclure lui-même tout à fait et d'aller planter sa tente à Berlin. Il y arrive en mars-avril 1821, ayant en poche le manuscrit

---

(1) Plusieurs étudiants de Bonn furent traduits pour ce fait devant le tribunal académique, et Heine y fut appelé lui-même en qualité de témoin.

(2) C'est de Göttingen qu'était parti, à la fin du XVIII[e] siècle « le grand mouvement de rénovation des études historiques ». (E. DENIS, *L'Allemagne, 1810-1852*, Paris, s. d., p. 16.

d'*Almansor* et celui de ses premières poésies. Une nouvelle période de sa vie va commencer.

L'Université de la capitale prussienne jouissait d'une réputation sans égale. C'est là qu'avaient grandi « dans l'amour de la patrie et dans la haine du tyran étranger les volontaires de 1813. » (1). — La prédiction de Schleiermacher se réalisait : par son Université aux maîtres incomparables, Berlin, devenu la métropole intellectuelle de l'Allemagne septentrionale et protestante, préparait « un terrain solide pour l'accomplissement de la mission réservée à l'Etat prussien ».

C'est dans cette atmosphère de haute culture que notre jeune provincial se trouva brusquement transféré. Il n'y fut pas un isolé, loin de là. Par la publication, dans les revues, de quelques bonnes études, puis par l'apparition, dès 1821, d'un petit volume de vers, il eût tôt fait de s'ouvrir les cercles littéraires de la capitale prussienne et de se lier avec les hommes les plus en vue. Mais surtout il lui fut donné de pouvoir approcher une femme merveilleusement douée, qui exerçait sur son entourage une fascination invincible et que Gœthe lui-même admira : Mme Varnhagen d'Ense, née Rahel Levin.

L'étudiant « malade, aigri, boudeur, poétique et insupportable », le « pauvre houx épineux » qu'était Heine, Rahel l'accueillit avec grâce et bonté. Par sa protection délicate, il eut ses premiers pas facilités, d'où le nom de *patronne* qu'il lui donna affectueusement. C'est dans le salon de Rahel, fameux dans l'histoire des mœurs et des lettres allemandes, que Heine connut Hegel, Humboldt, Schleiermacher, Grabbe et Chamisso, toutes les illustrations berlinoises. Rahel joignait à une rare intelligence spéculative un goût littéraire très pur, et Heine, à son contact, affina sa pensée et son style. Elle avait la passion, le culte, on pourrait dire le fanatisme de la sincérité dans la vie, de la vérité dans l'art. Elle lui apprit à regarder avec ses propres yeux, à sentir avec son propre cœur, à parler avec sa propre langue. « Les chétifs imitateurs, disait-elle, s'oublient eux-mêmes et veulent représenter *un monde sans eux :* un tel monde n'existe pas (2). » Si Heine trouva la force de rompre ses entraves romantiques, Rahel, n'en doutons pas, fut pour quelque chose dans sa libération.

Le mince cahier de vers publié par lui en 1821, sous le titre insignifiant de *Gedichte (Poésies)*, forme dans le *Livre des Chants* le cycle des *Jeunes Souffrances*. Quatre parties bien tranchées le composent : les *Visions*, toutes pénétrées d'influences romantiques ; les amoureux *Lieder*, esquisse charmante de l'*Intermezzo ;* les *Romances*, qui sont de merveilleuses « ballades » ; les *Sonnets* enfin, où les effu-

(1) E. Denis, *op. cit.*, p. 16.
(2) J. Ducros, *op. cit.*, p. 179.

sions de l'amitié et de l'amour filial se mêlent à de véhémentes satires, premier cri du rebelle que Heine sera bientôt.

A deux ans d'intervalle (mai 1823), l'*Intermezzo* suivit, flanqué des deux tragédies d'*Almansor* et de *William Ratcliff*, qui sont à elles deux tout le théâtre de Heine (1). — *Almansor* est une suite de *Lieder* négligemment dramatisée, une grande fresque dont la persécution des Maures par l'Espagne catholique forme le fond. *William Ratcliff* est un de ces « drames de la fatalité » qui jadis enchantèrent l'Allemagne : œuvre violente et sombre, de mécanisme et de psychologie sommaires, et où le pessimisme du poète s'exhale avec une sorte de fureur ; un drame non pas, mais un poème, l'éruption lyrique d'une âme exaspérée : « J'ai cherché le doux amour, dit la dédicace, et j'ai trouvé la haine amère ; j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures. » Ecrit en janvier 1822, *Ratcliff* est en effet l'enfant du désespoir : la « trahison » d'Amélie Heine, autrement dit son mariage, remontait à cinq mois à peine.

Rien ne ressemble moins à *Ratcliff* que l'*Intermezzo lyrique*. Tout a été dit sur ce petit poème, et la louange est ici épuisée. Il place son auteur à la tête des *minnesinger* de son siècle et peut-être de tous les siècles : l'art mystérieux et divin de « faire une perle d'une larme » ne saurait être poussé à plus de perfection. L'*Intermezzo* est l'histoire, transfigurée jusqu'à la légende, de l'amour de Heine pour sa belle et riche cousine : « Ma misère et mes doléances, je les ai mises dans ce livre, et lorsque tu l'as ouvert, tu as pu lire dans mon cœur ». Ainsi s'exprime l'épigraphe. En soixante menus poèmes, l'aventure se déroule, l'éternelle aventure de la déception amoureuse. Le poète la conte à mi-voix, simplement, sans imprécations aiguës, avec une sorte d'objectivité d'autant plus touchante qu'elle n'est pas indifférence, mais résignation et pardon :

Je ne t'en veux pas; et si mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue pour toujours, je ne t'en veux pas ! Tu brilles de tout l'éclat de ta parure de noces, mais nul rayon de tes diamants ne tombe dans la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps. Naguère je t'ai vue en rêve; j'ai vu la nuit qui remplit ton âme et les vipères qui rampent dans cette nuit. J'ai vu, ma bien-aimée, combien au fond tu es malheureuse !

Oui, tu es malheureuse et je ne t'en veux pas; ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux tous les deux. Jusqu'à ce que la mort brise notre cœur, ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux...

---

(1) *Ratcliff* n'a jamais été représenté; *Almansor* l'a été, sans succès, à Brunswick, en 1824, et rarement depuis.

L'*Intermezzo* atteint ainsi, par les moyens les moins apprêtés, au plus haut degré de l'émotion humaine. Depuis longtemps, en 1823, la poésie allemande ne parlait plus cette langue à la fois précieuse et populaire : surtout, elle s'était déshabituée de l'expression des sentiments intimes, elle était philosophique ou guerrière. Heine lui refit une originalité en la retrempant à la source profonde du lyrisme : la vie du cœur, et toute l'Allemagne lettrée comprit qu'un grand poète était né.

Quelques semaines après cette publication, Heine quitta Berlin, probablement rappelé par son oncle, impatient de la manière dont le « sot garçon » entendait ses études et que la dédicace de l'*Intermezzo* n'avait point désarmé. Le poète rejoignit ses parents dans leur retraite de Lünebourg. Puis il alla à Hambourg. Il revit la « grande ville pleine de mystère où vivait autrefois sa bien-aimée » ; un instant, l'affreux désespoir, « qui jadis à cette même place [l'avait] torturé tant et tant de nuits » réapparut. Mais seulement un instant : bientôt la vieille douleur s'apaisa tout à fait, tandis qu'un nouvel amour prenait possession de son cœur. Il venait de retrouver, jeune fille, cette Thérèse Heine qu'il avait quittée enfant. Ce fut comme une renaissance, et « un nouveau printemps de lieder » lui monta aux lèvres. Que d'exquises chansons datent de ces jours fleuris !

Tu es telle qu'une fleur, si charmante, si belle et si pure! Je regarde, et la tristesse s'insinue dans mon cœur.

Je devrais, je pense, étendre mes mains sur ta tête et prier Dieu qu'il te conserve si pure, si belle, si charmante!

Quand, la nuit, je gîs sur ma couche, une douce, suave et chère image vient flotter devant mes yeux.

A peine un paisible sommeil a-t-il fermé mes paupières que l'image, toute légère, se glisse dedans mon rêve.

Mais, le matin, jamais elle ne disparaît avec lui, et toute la journée, je la porte dans mon cœur.

La neige peut s'amonceler au dehors; il peut grêler, la tempête peut faire rage et fouetter la vitre à grand bruit : on ne m'entendra pas me plaindre, car je porte dans ma poitrine l'image de l'aimée et la joie du printemps.

Ce qu'il advint de ce nouvel amour, je l'ai dit plus haut. Dédaigné, après avoir été peut-être vaguement encouragé, Heine cette fois encore vit s'effondrer son rêve. Et de nouveau, ce fut dans « un petit livre » qu'il « enferma les cendres » de son amour déçu : il écrivit

le *Retour* (1), et l'on put constater combien, sans changer de thème, il était capable de varier sa chanson.

L'*Intermezzo* était d'un homme dont l'amour absorbait toutes les forces de l'âme, d'un homme qui, retranché volontairement du monde, ne voulait connaître que sa bien-aimée et pour qui le ciel et la terre semblaient ne plus exister que comme d'inertes décors. Combien plus riche de sensations et d'images est le *Retour !* Combien plus normal et plus sain ! Le poète n'est plus l'adolescent timide et accablé de naguère. C'est maintenant un homme, conscient de qu'il vaut et de ce qu'on lui doit. L'amour n'interrompt plus en lui tout autre mouvement de l'âme. Même, il est capable de s'en détacher tout à coup, pour aiguiser quelque boutade, brosser un paysage ou un intérieur, conter une amourette, un souvenir d'enfance. Et cela confère au *Retour* un charme de diversité et d'imprévu qui manquait à l'*Intermezzo*. Le *Retour* marque, dans le développement intérieur de Heine, non pas sans doute un recul de la sensibilité, mais un progrès de l'intelligence qui, affranchie de la sensibilité, ose enfin la considérer en face et en juge les écarts de toute son ironie.

Heine, ses vacances terminées, ne retourna pas à Berlin. Il se rendit à Gœttingen, bien résolu à mener à bonne fin ses études pour se créer ensuite une position indépendante. — « Je ne veux plus vivre des miettes de la table de son oncle », écrit-il bravement à son ami Moser. Sans abandonner complètement les lettres (2), il s'efforce de rattraper le temps perdu, et le 20 juillet 1825 obtient son diplôme de docteur en droit, « après un examen privé et une thèse publique où le célèbre Hugo, alors doyen de la Faculté de jurisprudence, ne me fit pas grâce de la formalité scolastique. »

Trois semaines plus tôt, dans la petite église d'Heiligenstadt, Heine avait abjuré la religion de ses pères et reçu le baptême luthérien. La foi n'était pour rien dans cette conversion, uniquement dictée par la nécessité. En abjurant une religion qu'il ne pratiquait pas pour en prendre une autre qu'il comptait bien ne pas pratiquer davantage, Heine n'avait voulu qu'échapper aux édits qui excluaient les Juifs des carrières publiques. Ce ne fut d'ailleurs pas sans répugnance qu'il consentit à cette comédie, trouvant « au-dessous de sa dignité et contraire à son honneur de se faire baptiser pour obtenir un emploi en Prusse ». Les instances de ses proches vinrent à bout de ses hésitations ; mais dans la suite, il éprouva vivement le regret d'un acte que les meilleurs de ses frères de race tenaient pour une trahison.

---

(1) Composé en 1823-24, mais publié seulement en 1826, en tête du premier volume des *Reisebilder*.

(2) C'est à Göttingen que furent écrits la majeure partie du *Retour* et l'étincelant *Voyage au Harz* qui ouvre les *Reisebilder*.

Le voilà donc docteur en droit et, par dessus le marché, protestant. Qu'allait-il faire ? Serait-il avocat, professeur, diplomate ? Ou, tout naïvement, poète ? En attendant de résoudre la question, il alla faire toujours aux frais de son oncle, un assez long séjour dans l'île de Norderney. « La mer, entrevue deux ans auparavant, lui apparut cette fois avec une splendeur victorieuse ; sa nouvelle inspiration était trouvée : il résolut de chanter la mer (1).

La *Mer du Nord* fut le fruit de ce séjour et de cette résolution. Ce recueil marque le culmen de l'ascension poétique de Heine, qui pourra élargir encore sa sphère d'inspiration, mais ne s'élèvera pas plus haut. Déjà les poésies enclavées dans le *Voyage au Harz,* et surtout cette radieuse *Idylle sur la Montagne,* qui est un chant de victoire et de domination, attestaient que le jeune poète s'était enfin reconquis sur les ténèbres, les larves et les fantômes, et que la métamorphose était en voie de s'accomplir qui, du chantre mélancolique des maux d'amour et des clairs de lune allemands, allait faire un *chevalier du Saint-Esprit,* autrement dit un soldat de la révolution universelle :

(Le Saint-Esprit) a fait les plus grands miracles : il en fait de plus grands encore; il a jeté bas les Bastilles et brisé le joug de l'esclave.

Il guérit les vieilles blessures mortelles et régénère le vieux Droit : tous les hommes étant nés égaux sont une race de nobles.

Il dissipe les maussades nuées et les sinistres fantômes qui nous gâtaient l'amour et le plaisir de leurs ricanements sans fin.

Mille chevaliers bien harnachés ont été élus par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté; et il les a doués de courage.

Leurs fidèles épées étincellent, leurs bonnes bannières flottent au vent! N'est-ce pas que tu voudrais bien, mon enfant, voir de ces vaillants chevaliers?

Eh bien, regarde-moi, mon enfant, embrasse-moi et regarde-moi hardiment; car je suis moi-même un de ces chevaliers de l'Esprit sacré!

Avec la *Mer du Nord,* la métamorphose est complète. Ce n'est plus seulement le monde de l'action, c'est la nature dans ses aspects les plus grandioses que Heine a découvert. On a dit que cette *Nordsee* était « le plus splendide chapitre de son œuvre », et de fait, il ne retrouvera plus, même au temps du *Romancero,* cette souplesse dans le rythme, cette puissance dans le souffle, cette sérénité dans la pensée. La *Mer du Nord* est d'un bout à l'autre le poème de la « purification », la page unique où « l'âme délivrée pousse des cris

(1) J. Legras, *op. cit.,* p. 69.

de joie », où l'esprit, inondé de lumière et maître de lui-même, acclame bruyamment la mer, « la mer bienfaisante et libératrice... Thalatta ! Thalatta ! ».

III

Tout en célébrant les divinités marines, Heine préparait une œuvre de prose : le premier volume des *Reisebilder* parut en mai 1826 (1). Evènement décisif dans sa vie : tous ses beaux projets d'établissement bourgeois en furent dérangés et finalement anéantis. Mais du même coup, son nom vola de bouche en bouche à travers toute l'Allemagne.

Les *Reisebilder* (Tableaux de voyage) étaient un livre tel que nul littérateur allemand n'en avait encore écrit : un livre étrange et pourtant simple, romantique et pourtant humain, disparate et pourtant harmonieux, un surprenant amalgame de souvenirs, de confidences, de rêveries, de boutades et de paysages, de prose et de poésie, où l'imagination pittoresque, la sensibilité fine et profonde, l'ironie mélancolique de Heine s'épanouissent en toute licence. Un livre qui mettait son auteur à l'avant-garde, non seulement de la jeune littérature allemande, mais de la Jeune Allemagne aussi, parce que chacune de ses pages était un défi aux puissances constituées de la Vieille Germanie et comme un appel à l'émancipation.

« Je veux montrer au monde, s'écriait Heine dans une lettre de cette époque, que je suis autre chose qu'un poète à sonnets, un poète d'almanachs ! » Et de fait, il le montra. Le temps était passé où un Gœthe, indifférent et superbe pouvait, au milieu de l'Europe en feu, « à Weimar s'isoler des choses (2) ». A l'horizon des empires et des royaumes, montaient des nuées redoutables ; dans l'atmosphère alourdie, passaient des souffles de tempêtes ; tout présageait un retour offensif des peuples opprimés contre le régime de compression mortelle imposé par la Sainte-Alliance. Comment un homme tel que Heine, violenté dans sa race, souffleté dans sa foi sensualiste à un bonheur immédiatement réalisable, eut-il pu se désintéresser de cette « guerre d'indépendance » que « l'humanité » allait déclarer à ses oppresseurs ?

Les années qui suivirent furent les plus mouvementées de sa carrière. De 1827 à 1831, véritable Juif errant, il court incessamment le monde, sans trouver à se fixer nulle part. A Londres, où il passe quatre mois, l'ennui le harcèle, encore avivé par ses préjugés napoléo-

(1) Le second volume parut onze mois plus tard (avril 1827).

(2) TH. GAUTIER, *Emaux et Camées*.

niens et français. De retour en Allemagne, il met le sceau à sa réputation poétique en publiant le *Livre des Chants* (automne 1827). Ce n'était pas pourtant une œuvre nouvelle, mais le recueil de ses recueils antérieurs, où le lecteur retrouva, sans modifications sensibles, les *Jeunes Souffrances* (1816-21), l'*Intermezzo* (1822-23), *Le Retour* (1823-24), les six poésies enchassées dans le *Voyage au Harz* (1824) et les deux cycles de la *Mer du Nord* (1825-26)

A la fin de novembre, Heine était à Munich où, le 1er janvier 1828, avec son ami Lindner, il prenait la direction d'une revue mensuelle *Les Annales politiques*, qu'il ne conserva que sept mois. Un moment, il pensa obtenir une chaire de littérature à l'Université ; sa nomination semblait décidée, quand le roi de Bavière, sur l'opposition des Jésuites, refusa sa signature. Heine partit pour l'Italie, visita Gênes, Florence, Bologne, Venise. La mort de son père, en décembre, le rappela soudain à Hambourg. On le retrouve ensuite à Berlin et à Postdam où il passe plusieurs mois, puis de nouveau à Hambourg, où il songe à s'installer de façon définitive (septembre 1829). A l'aide de ses carnets de route d'Italie, il y prépare les deux derniers volumes des *Reisebilder,* qui contiendront en outre quelques études sur l'Angleterre, écrites pour les *Annales politiques.* Ces études se terminaient par une solennelle profession de foi : « La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps... Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'en ont été formulés les premiers évangiles et les premiers dogmes ; Paris est la nouvelle Jérusalem, et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté. »

Il prenait les bains de mer à l'île d'Héligoland quand, le 6 août 1830, les journaux lui apportèrent la nouvelle de la révolution de Juillet. Il en éprouva « un enthousiasme sauvage, une joie délirante », il en fut « comme énivré ». L'Allemagne entière partagea cet état d'âme : « Tous les arbres de l'espérance refleurirent, et même tous les troncs les plus rabougris et qui étaient séchés depuis longtemps poussèrent de nouveaux bourgeons. Depuis que Luther avait défendu ses thèses à la diète de Worms devant tout l'Empire rassemblé, aucun événement n'agita ma patrie allemande aussi profondément que la révolution de Juillet (1). »

Il y avait longtemps que l'idée d'aller vivre en France hantait le cerveau de Heine. Dès 1823, il en avait fait part à Immermann : « Je serai cet automne à Paris ; je compte y rester plusieurs années,

---

(1) HEINE, *Louis Börne, livre II.* (Dans l'édition française des œuvres de Heine, ce livre II a été transporté dans *De l'Allemagne,* dont il forme la sixième partie : *Réveil de la vie politique.*)

travailler, comme un ermite, à la Bibliothèque royale et contribuer activement à faire connaître la littérature allemande, qui commence à prendre pied en France ». L'insurrection parisienne réveilla ce projet mal éteint. Au reste, Heine était toujours sans situation en Allemagne, dont, par surcroît d'infortune, sa propagande révolutionnaire commençait à lui rendre le sol assez brûlant. « Après quelques hésitations », il se décida à partir. Le 3 mai 1831, il arrivait à Paris : il devait y finir ses jours.

La société parisienne ou, plus exactement, la fraction libérale et lettrée de cette société si diverse d'aspect, fit le meilleur accueil au poète exilé. Jusqu'au jour où un mal implacable le cloua sur son lit, il eut à Paris des relations aussi nombreuses que variées ; on goûtait son humour exotique, on répétait les bons mots de cet Allemand dont Thiers disait en riant qu'il était le Français le plus spirituel depuis Voltaire. Il fut longtemps dans les salons de la rive droite, quelque chose comme un article d'exhibition. Mais — et j'en suis d'accord avec M. Legras — ce n'étaient là, pour Heine, que des relations mondaines, toutes de surface. L'amitié, l'amitié profonde où tout le cœur se donne, il ne la connut point : « Il ignora jusqu'à sa mort ce qu'est l'intimité d'une famille française. » Quelle ne dut pas être souvent sa solitude morale, au milieu de ce monde frivole et mentalement distant, et de combien d'amertumes secrètes ne dut-elle pas aggraver pour lui la peine de l'exil ! Il y a dans le *Louis Bœrne* quelques pages poignantes qui révèlent amplement tout ce que Heine eut parfois à souffrir dans ces vingt-cinq années d'exil :

Heureux ceux qui pourrissent lentement dans les cachots de la patrie..., car ces cachots sont une patrie avec des barreaux de fer, et l'air allemand souffle au travers, et le porte-clefs, quand il n'est pas tout-à-fait muet, parle la langue allemande !... Vous avez peut-être une idée de l'exil du corps, mais il n'y a qu'un poète allemand... qui puisse se faire une représentation de l'exil de l'esprit !...

Heureux ceux qui, à l'étranger, n'ont à combattre qu'avec la pauvreté, avec la faim et le froid !... O souffrances dorées, en gants glacés, combien vos tourments sont plus cruels !... La tête désespérée doit se faire friser, parfumer peut-être, et les lèvres irritées, qui voudraient maudire ciel et terre, doivent sourire, et toujours sourire...

Heureux ceux auxquels leurs souffrances ont fini par ôter un dernier reste de raison... La cellule de leur folie leur paraît une patrie aimée...

Mais les plus heureux encore sont les morts, qui gisent dans leurs tombes, au Père-Lachaise, comme toi, pauvre Bœrne !

---

(1) J. Legras, *op. cit.*, p. 175.

Madame!

J'ai fait plusieurs essays in-
fructueux de vous voir; hier
vous étiez déjà sorti à 2 heures,
Permettez donc que je me pré-
sente aujourd'hui chez vous à
une heure bien indue, c'est à
dire entre midi et une heure.
Ma visite n'est pas tout à fait
desinteressée; je veux mettre
en contribution les ressources
de votre intelligence — helas!
la mémoire m'a fait défaut
dans une affaire assez épineuse.
Vous voyez que je pense à votre
petite tête blonde, dont je suis
le très humble serviteur.

Henri Heine

Jeudi

Nous reproduisons ce billet de Heine à Mme Jaubert d'après la *Revue franco-allemande,* qui le publia dans son numéro du 13 décembre 1899. La *Revue franco-allemande,* dont notre confrère et ami J.-G. Prod'homme fut l'un des directeurs, en tenait l'original d'un collectionneur de Munich, M. Emil Hirsch.

Une étroite amitié ne cessa d'unir Heine à Mme Caroline Jaubert, qu'il avait connue à Paris en 1835. Cette aimable femme, que Musset, familièrement, nommait « la petite fée », était l'épouse de M. Maxime Jaubert, qui fut conseiller à la Cour de cassation et dont Heine fit son exécuteur testamentaire. Elle a publié, en 1881, des *Souvenirs* où il est beaucoup question du poète.

La date du billet est inconnue : mais il fut certainement écrit avant l'immobilisation de Heine, c'est-à-dire avant le mois de mai 1848.

... Croyez-moi, quand même je chemine le jour, frais et riant par les rues étincelantes de Babylone, aussitôt que descend le soir, les harpes mélancoliques résonnent dans mon cœur, les trombones et les cymbales de la douleur y éclatent, toute la musique de janissaires des souffrances humaines...

IV

Heine n'était pas venu à Paris dans l'unique dessein d'y écouler ses jours « tranquille et content, en Prussien libéré » ; il se croyait appelé à y remplir une sorte de devoir social. Il voulait servir d'intermédiaire entre la culture allemande et la culture française, entre le peuple allemand et le peuple français, et préparer ainsi, à sa manière, « la grande confédération des peuples, la Sainte Alliance des nations ». Par ses correspondances de la *Gazette d'Augsbourg* (décembre 1831-juin 1832), il s'efforça d'abord de tenir l'Allemagne au courant des choses françaises. Ces articles, immédiatement réunis en volume (1), sont encore aujourd'hui attachants : il y a là un tableau extrêmement animé des débuts de la monarchie bourgeoise. Bien que Heine y pousse la prudence jusqu'à se déclarer monarchiste, il ne dissimule guère où vont ses réelles sympathies : elles vont à ce *parti du mouvement* qui proteste contre la confiscation bourgeoise de la révolution populaire. Aux jours tragiques où les républicains se jettent dans la révolte armée, il a peine, dans ses bulletins, à contenir l'indignation que lui cause la vue de la répression militaire.

Parallèlement, reprenant, pour la « redresser », l'œuvre de Mme de Staël, « cette grand'mère des doctrinaires », il se préoccupait d'initier le public français à la philosophie et à la littérature allemande, de la Réforme au Romantisme. Il donna d'abord à l'*Europe littéraire* de Victor Bohain, de copieuses études sur la littérature allemande jusqu'à la mort de Gœthe et sur les poètes romantiques d'outre-Rhin. Puis Buloz, dès 1832, lui ouvrit la *Revue des Deux-Mondes*, et enfin l'éditeur Renduel publia coup sur coup trois ouvrages de lui : *De la France*, en 1833, les *Reisebilder*, en 1834, *De l'Allemagne*, en 1835 (2). Ce sont ces trois ouvrages qui ont fondé chez nous la réputation de Heine, et non ses poésies qui ne furent traduites que plus tard.

Au cours de la même période, il publiait en langue allemande, outre les *Franzœsische Zustœnde*, déjà citées (3), deux volumes con-

---

(1) *Französische Zustände* (Hambourg, 1832), avec cette épigraphe : *Vive la France! Quand même...* Trad. française : *De la France* (Paris, 1833).

(2) *De l'Allemagne* comprenait les études de la *Revue des Deux-Mondes* et de l'*Europe littéraire*.

(3) *État des choses en France*.

tenant ses études de l'*Europe littéraire : Zur Geschichte der neueren schœnen Litteratur in Deutschland* (1), et surtout les quatre volumes de mélanges qui, sous le titre de *Salon* (2), s'espacèrent de 1833 à 1840.

On le voit : la polémique et la vulgarisation philosophique absorbèrent, durant ces années, le plus clair des forces de Heine. Qu'il était loin le temps naïf des *Jeunes Souffrances* et de l'*Intermezzo!* Le poète était maintenant en pleine mêlée : comment eût-il trouvé le loisir de rêver ? Sans doute, il n'avait pas rompu complètement avec la « muse allemande », et il demeurait capable d'écrire, à l'occasion, des ballades telles que le *Tannhæuser* ou des poésies galantes comme celles qui forment la série des *Verschiedene*. Mais, en général, de 1831 à 1839, sa production poétique est, en qualité comme en quantité, sensiblement au-dessous de ce qu'elle avait été précédemment, comme aussi de ce qu'elle sera par la suite.

Du moins, la valeur de son action sociale compense-t-elle cette défaillance de son art ? Hélas ! il faut le reconnaître : Heine ne donne pas le spectacle d'une activité politique bien cohérente et bien égale. Certes, il s'était jeté dans la bataille sans arrière-pensée ni réserve, et sa sincérité n'est pas en cause. Mais il n'était pas l'homme de l'action ; et partout et toujours, il demeurait poète. Il manquait suprêmement de discipline, d'endurance et d'abnégation : c'était un partisan, ce n'était pas un soldat. Son individualisme irréductible répugnait aux embrigadements. Frondeur, nerveux, excessif, irritable jusqu'à l'injustice, il s'attira des inimitiés qui n'étaient pas toutes imméritées. Les radicaux, hommes d'une seule pièce, lui reprochaient la prudence et le modérantisme de son attitude, la tiédeur de sa foi en l'imminence d'une révolution allemande, son dédain pour les phrases dont ils se gargarisaient volontiers, son éloignement de tout fanatisme, et l'impiété d'une ironie qui n'épargnait rien ni personne (3). On lui reprochait encore ses relations mondaines, son besoin aristocratique d'élégance, de confort, de vie facile, et cette théorie qu'il mettait si bien en pratique, que

(1) [*Contributions*] *à l'histoire des Belles-Lettres modernes en Allemagne.* Ces études devinrent, en 1836, *Der romantische Schule* (*l'Ecole romantique*), et plus tard, précédées des études philosophiques et religieuses parues dans la *Revue des Deux-Mondes,* et suivies (je cite en français pour plus de commodité) des *Aveux*. des *Esprits élémentaires,* du *Docteur Faust,* des *Dieux en exil* et de la *Déesse Diane* entrèrent dans la composition de *Deutschland,* équivalent allemand de *De l'Allemagne.*

(2) Ce titre (*Der Salon*) a disparu des œuvres de Heine, où il n'est plus rappelé que par deux préfaces, et les morceaux qu'il recouvrait ont été classés ailleurs. C'étaient, outre des poésies et des ballades : *Sur les Peintres français, Mémoires de M. de Schnabelewopski, Sur l'histoire de la Religion et de la philosophie en Allemagne, Nuits florentines,* les *Esprits élémentaires,* les *Dieux en exil,* le *Rabbin de Bacharach, Sur le Théâtre en France.*

(3) Par exemple, il s'amusait d'entendre un cordonnier contrefait et boiteux déclarer que tous les hommes sont égaux.

génie et vertu sont inaccordables, théorie qui le faisait taxer d'immoralité. Mais ce qui acheva de le brouiller avec ses compatriotes radicaux, alors si nombreux à Paris, ce fut le livre qu'il crut pouvoir écrire, en 1840, sur l'homme qui avait été leur chef, Ludwig Bœrne, le tribun à l'éloquence biblique, le Lamennais allemand.

Pourtant ce livre, intempestif peut-être, n'est point odieux. C'est un des plus curieux qu'ait produit Heine. Il montre jusqu'à l'évidence que la rupture entre Bœrne et lui eut sa cause première dans l'irrémédiable divergence de leurs natures morales. Avant d'être libéraux ou même révolutionnaires, les hommes, selon Heine, sont *nazaréens* ou *hellènes,* « les uns avec des tendances ascétiques, inconoclastiques, spiritualistes, — les autres avec une nature réaliste, tournée vers les joies de la vie et s'épanouissant avec fierté ». Or Bœrne était l'incarnation parfaite de la « petitesse nazaréenne », tandis que Heine mettait la vie haut au-dessus de tous les dogmes et voulait voir en elle la vertu essentielle, le principe des principes.

A l'incompatibilité des humeurs, ajoutez celle des opinions. Démocrate, Heine croyait l'être assurément, et jusqu'à la fin de sa vie il en acceptera le nom. Il l'était en ce sens qu'il ne cessait de combattre les privilèges de naissance et de proclamer l'égalité en droit de tous les hommes. Pourtant il redoutait en secret l'avènement de la démocratie : il craignait qu'elle ne mît en question tout ce qu'il aimait : l'art, la poésie, le rêve, les biens immatériels. Je ne vois pas qu'il ait jamais réclamé ni le suffrage universel ni la république, ces deux nécessaires attributs de la démocratie, et c'est sans doute pourquoi quelqu'un qui l'a bien connu, Alexandre Weil, le traite de libéral vulgaire, « dont le libéralisme n'allait, au fond, pas plus loin que la monarchie constitutionnelle » (1). L'opinion n'est pas insoutenable ; je la crois pourtant inexacte.

En réalité, Heine n'était ni en deçà du radicalisme révolutionnaire de Bœrne, ni au delà, — pour cette raison qu'il se plaçait sur un autre terrain. Ce que Bœrne prêchait, « dans un langage digne du sermon sur la montagne (2) », c'était le républicanisme humanitaire le plus vague, le plus inopérant, c'était la pure réforme constitutionnelle. Or Heine visait plus haut et plus loin. Elevé à l'école de la philosophie allemande, il « attendait dans le monde des faits la même révolution qui s'était opérée dans le monde de l'esprit », c'est-à-dire que, d'un bouleversement total de l'ordre séculaire, il attendait la régénération religieuse et sociale de l'humanité.

Cette conception d'une régénération complète des cadres sociaux et

(1) Alexandre Weill : *Ludovic Boerne,* sa vie, sa mort... (Paris, 1878).
(2) Ch. Andler, *Le Manifeste communiste,* introd. hist., p. 7.

des rapports humains. Heine la tenait des saint-simoniens avec lesquels il s'était lié dès son arrivée en France. C'est à une interprétation large du saint-simonisme que se rattachent, à dater de 1831, toutes ses idées sur l'émancipation. Cette adhésion à la « Doctrine » ne saurait faire un doute. Après s'être longtemps satisfait « de la terminologie de 1789 », après avoir étalé « un grand luxe de tirades... contre la prêtrise et l'aristocratie », Heine avait fini par s'en dégoûter.

> Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le mot aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent,, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux Saint-Simoniens, *l'exploitation de l'homme par l'homme,* nous conduit bien par delà toutes les déclamations sur les privilèges de la naissance. Notre vieux cri de guerre contre le sacerdoce a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille Eglise, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres (1).

C'est là du saint-simonisme tout pur. Or, le saint-simonisme n'était rien moins qu'égalitaire. Son idéal était une société savamment hiérarchisée de prêtres, de savants et d'industriels, où l'autorité, ayant cessé d'appartenir à la naissance ou à la richesse, n'était plus conférée qu'au mérite individuel. Malgré leur formule fameuse sur l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », les saint-simoniens n'attendaient de cette classe, même améliorée, que l'obéissance, et c'est aux mains d'une aristocratie, d'ailleurs ouverte, de *capacités,* qu'ils entendaient remettre les destinées de la société. Rien de plus éloigné des conceptions démocratiques (2). Enfin — et ceci, particulièrement, devait enchanter notre anti-nazaréen — le saint-simonisme apportait au monde une morale ou plutôt une religion nouvelle, non plus mystique comme celle de Jésus, mais terrestre et humaine, — un nouveau christianisme affirmant, à l'instar du panthéisme, l'immanence du divin et réhabilitant la matière et les sens.

---

(1) *Reisebilder,* préface à la première éd. française (20 mars 1834).

(2) Dans une notice servant de préface à une récente édition des Œuvres de Heine, notice signée de mon nom, on peut lire le paragraphe suivant, qui prétend expliquer la brouille de Heine et de Börne : « Heine, en effet, qui avait frôlé de très près le Saint-Simonisme, si même il n'y avait pas adhéré, *ne pouvait se satisfaire d'un vague radicalisme. C'était un ardent démocrate et parfois un socialiste étrangement hardi et clairvoyant.* »

J'ai le regret de dire que toute la partie en italique du dit paragraphe n'est pas de moi, et que je me refuse à en accepter la responsabilité. Il en est de même du paragraphe qui termine, d'une manière si ridiculement oratoire, la notice en question.

V

L'attitude militante de Heine ne pouvait manquer d'attirer sur lui les foudres des gouvernements d'outre-Rhin. La révolution de Juillet avait réveillé, en Allemagne, l'esprit d'opposition. En littérature notamment, il se manifestait par une levée tumultueuse contre les disciplines romantiques : ce mouvement eut son théoricien en Wienbarg qui, au printemps 1834, dédia à la « Jeune Allemagne et non à la Vieille » ses *Campagnes esthétiques,* expression fougueuse de la volonté de vie dont tressaillaient les générations montantes. Derrière Wienbarg, une équipe d'écrivains nouveaux, les Gutzkow, les Laube, les Mundt, s'efforçait de créer un art dont la base ne fût pas le rêve, mais la vie ; et si, faute de génie, ils n'y parvenaient guère, l'accueil empressé qu'ils recevaient du public n'en était que plus significatif.

C'est alors que, sur la dénonciation d'un certain Menzel, écrivain lui-même et renégat du libéralisme, la Diète de Francfort intervint. Le 10 décembre 1835, Gutzkow, Laube, Wienbarg, Mundt et, avec eux, Henri Heine, que son âge et son esthétique ne permettaient guère d'assimiler aux autres, mais qu'on voulait atteindre du même coup, furent accusés de former, « sous le nom de Jeune Allemagne », une école littéraire dangereuse pour la religion, l'ordre, la pudeur et la moralité, et signalés par conséquent aux Etats Confédérés pour que les lois et règlements leur fussent rigoureusement appliqués.

Bien que cet arrêté n'ait pas été exécuté partout avec la même rigueur, les intérêts de Heine eurent gravement à en souffrir (1). Son existence matérielle n'en devint que plus difficile. Aussi les quatre ou cinq années qui suivirent semblent-elles avoir été parmi les plus affligées de sa vie (2). Il y a de lui, à cette répoque, une lettre à la princesse Belgiojoso, lettre qu'a publiée M. Legras (3), qui jette un triste jour sur l'état de son âme durant cette période. Heine s'y plaint d'être malade d'âme encore plus que de corps » ; mais surtout il y avoue les tentations, « grandes depuis quelque temps » qui lui viennent de faire sa paix, « paix ignoble, avec les autorités d'outre-Rhin, pour pouvoir sortir des ennuies (*sic*) de l'exil et de cette gêne

(1) En vain adressa-t-il à la Diète une supplique où, non sans humilité dans les termes, il lui demandait l'autorisation d'aller plaider sa cause devant elle et démontrer la moralité de ses intentions. Il ne fut pas fait droit à cette étrange demande. L'arrêté ne fut abrogé qu'en 1842.

(2) Les moins fécondes en tout cas. Aux œuvres déjà citées, je ne vois guère à ajouter qu'une introduction à *Don Quichotte* (1837) et une longue étude sur les héroïnes shakespeariennes.

(3) Lettre du 30 octobre 1836 (Aix-en-Provence). J. Legras, *op. cit.*, pp. 400 et sq.

fastidieuse qui est pire qu'une pauvreté complète ». Puis il ajoute : « Vous auriez une juste idée du triste état de ma santé morale, si vous saviez quelle réaction se fait depuis peu dans mon esprit par rapport aux doctrines religieuses dont on me connaît l'adversaire. Mes opinions sont en contradiction avec mes sentiments... » — Nous verrons, treize ans plus tard, renaître et se dénouer cette antinomie intérieure.

Privé du produit de la vente de ses œuvres, Heine se trouvait momentanément réduit à la rente de 4.800 francs que lui servait son oncle. C'était maigre, pour un homme qui n'avait jamais été un ascète et qui venait encore d'accroître ses charges en se créant un foyer. En 1834, en effet, Heine avait fait connaissance d'une jeune employée de commerce dont la grande beauté l'avait comme ébloui : elle se nommait Mathilde Mirat. Le poète en avait fait sa maîtresse, en attendant de s'unir légalement à elle (1).

En général, les biographes se montrent durs pour Mme Heine. On a fait d'elle « passivement et sans l'apparence même d'une intention » le *mauvais génie* du poète (2). Il y a là une exagération. Il est entendu que l'union de Heine et de Mlle Mirat, qui manquait autant de culture que de réelle ouverture d'esprit, fut bien pour le premier, au point de vue intellectuel, une mésalliance. Mais la jeune femme avait des qualités aussi : de l'enjouement, de la grâce, de la bonté, et Heine, qui voyait en elle « sa femme et son enfant tout ensemble » l'a beaucoup aimée, non pas toujours sans jalousie. Quoi qu'il en soit, ce fut, à n'en pas douter, pour subvenir aux besoins croissants de son ménage que Heine, en 1836, se résolut à accomplir ce que le *Meyer's Konversations Lexicon* nomme « la plus grave démarche de sa vie », celle dont la révélation soudaine, en 1848, devait si rudement l'atteindre.

En avril-mai 1848, on apprit, par une publication de la *Revue rétrospective,* que Heine avait émargé aux fonds secrets de la monarchie déchue pour une somme annuelle de 4.800 francs. L'évènement fit du bruit, principalement en Allemagne, où de bonnes langues insinuèrent qu'à défaut de ses paroles, Heine avait bien pu vendre... son silence. Emu de ces commentaires perfides, le poète crut devoir se défendre. Voici quelques lignes de l'*Explication* qu'il adressa aux journaux allemands :

Je ne suis pas un écrivain servile qui se fait payer son silence...

---

(1) Ce mariage eut lieu en août 1841, quelques jours avant le duel de Heine avec Strauss (duel provoqué par le *Ludwig Börne*). Mme Heine avait dix-neuf ans en 1834 ; elle est morte à Passy en 1883.

(2) J. LEGRAS, *op. cit.,* p. 188.

Non, les secours que j'ai reçus... n'étaient pas un tribut; c'était... la grande aumône que le peuple français accordait à tant de milliers d'étrangers que leur zèle pour la cause de la Révolution avait compromis dans leur patrie et qui étaient venus chercher un asile au foyer hospitalier de la France.

Accordée à Heine au lendemain des décrets contre la Jeune Allemagne, (1) cette « aumône » lui avait été continuée de 1840 à 1848 par le ministère Guizot : « Je ne suis pas homme, aurait dit en cette occasion le ministre, à refuser un morceau de pain à un poète allemand qui vit dans l'exil ».

La preuve que jamais le gouvernement français n'exigea de son pensionné « le plus petit service », elle est, je crois, dans les correspondances que Heine recommença, en février 1840, d'envoyer à la *Gazette d'Augsbourg* (2) : elles ne sont pas d'un obligé. La sympathie qu'elles expriment pour la personne du roi, de Thiers et de Guizot, n'a rien de servile, et on la sent sincère. Heine voit et juge en historien. Et que voit-il? C'est que la monarchie, en dépit de la haute capacité de ceux qui la gouvernent, est de nature précaire, parce qu'elle est l'instrument de la bourgeoisie ; or, les jours de la bourgeoisie sont comptés ; tôt ou tard elle tombera sous les coups du prolétariat communiste, et la monarchie, fatalement, périra avec elle. — C'est là une vue historique dégagée de tout intérêt sordide. Heine s'y arrête longuement, je dirai même complaisamment. Il décrit avec soin les signes précurseurs de la catastrophe à laquelle l'égoïsme des hautes classes entraîne la société. Cette catastrophe, il la redoute, parce que la poésie et l'art y périront sans doute « avec tout l'ancien monde romantique. Mais tout en la redoutant, il ne peut s'empêcher de la désirer du fond de l'âme. Et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'il est « irréfutable » que « tous les hommes ont le droit de manger » ; ensuite parce que le communisme, qui est cosmopolite par essence, ne manquera pas d'écraser, « ainsi qu'on écrase un crapaud », ce que Heine déteste le plus au monde : le nationalisme exclusif et borné.

Cette année 1840, où Heine redevient journaliste, marque le recommencement de son activité littéraire. Lui qui déclarait naguère « répugner à tout langage poétique », il reprend goût à la poésie. Il est vrai que ce n'est pas à la poésie personnelle. En une période assez brève, il produit une vingtaine d'admirables ballades, (*Romanzen*)

---

(1) Probablement entre le 22 février et le 6 septembre 1836, dates extrêmes du ministère Thiers. Heine connaissait Thiers, qu'il rencontrait chez la princesse Belgiojoso. Il se peut que Mignet ait servi à cette occasion d'intermédiaire : il était l'amant de la belle réfugiée et l'intime ami du jeune ministre.

(2) Elles ont été réunies en volume sous le titre de *Lutèce*.

dont plusieurs ne le cèdent en rien aux plus belles du *Livre des Chants*, de nombreux *Zeitgedichte* (poésies de circonstance), sortes de pamphlets politiques en vers d'une étonnante violence d'invectives, et enfin deux grands poèmes satiriques, *Atta Troll, songe d'une nuit d'été* (1841-42) et *Germania, conte d'hiver* (1844). Toute cette production (les ballades exceptées) est de la lignée des *Reisebilder*. Le poète y déploie une verve enflammée ; son ironie étincelle comme une épée dans le combat, et ceux qu'elle a atteints en porteront éternellement l'estafilade : despotes de Prusse et de Bavière, poètes « à tendances », teutomanes balourds, Vieille Allemagne tout entière, — et quelquefois la Jeune aussi... Ou bien, sa poésie, de politique, se fait sociale : et elle exprime alors le rêve d'une humanité libre ou répète le cri de malédiction des tisserands silésiens qui tissent le linceul du vieux monde.

Plusieurs de ces fortes diatribes parurent dans les *Annales franco-allemandes* et dans le *Vorwaerts*, organes des réfugiés allemands (1844). Là, le poète rajeunissait sa foi saint-simonienne au contact des nouveaux militants. De ces jeunes gens, celui qu'il appréciait le plus était sans contredit Karl Marx, dont le réalisme révolutionnaire, le *communisme critique*, si ennemi des phrases à effet où se plaisaient les radicaux, dut le ravir. Dans ses *Aveux*, dix ans plus tard, il le nommera son ami, et fera d'Engels et de lui un précieux éloge :

> Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir.

La carrière des *Annales* et du *Vorwaerts* fut brève. Le tir à mitraille qu'ils dirigeaient contre les gouvernements allemands finirent par impatienter ceux-ci, qui se vengèrent en faisant expulser de France leurs principaux rédacteurs. En même temps, fut lancé contre Heine un mandat d'arrestation, qui eut pour résultat de lui fermer à jamais les frontières de l'Allemagne (1).

Tout hostile qu'il fut au principe de nationalité et au patriotisme belliqueux, Heine aimait tendrement l'antique terre allemande où sa jeunesse était ensevelie (2), et l'idée de mourir sans avoir revu « la fu-

---

(1) Durant ses vingt-cinq années d'exil, il ne retourna en Allemagne que deux fois : en 1843 et 1844. C'est au premier de ces voyages que se rapporte le *Conte d'hiver*.

(2) — « *O, Allemagne, mon lointain amour, quand je pense à toi, des larmes me viennent. La gaie France me semble morose, le peuple léger me pèse...* » Cet amour du pays allemand se retrouve très souvent dans les poésies des dernières années de Heine.

mée bleue qui monte des cheminées d'Allemagne » lui fut un coup très rude. — Au même moment, un lamentable conflit d'intérêts, en le mettant aux prises avec une partie de sa famille, ruina définitivement sa santé.

Son oncle, le banquier d'Hambourg, venait de mourir trente ou quarante fois millionnaire (1844). La pension de 4.800 francs que Heine en recevait depuis tant d'années, allait-elle lui être continuee ? Il le pensait, ayant eu de son oncle à ce sujet des promesses formelles. Or en l'absence d'une clause écrite, le fils du banquier, Karl Heine, refusa, contre toute attente, de continuer la pension. Le désespoir, la fureur qui s'emparèrent du poète à cette nouvelle déterminèrent une attaque de paralysie qui faillit l'emporter. Il se remit néanmoins et, durant des mois et des mois, tour à tour menaçant et suppliant, s'employa à fléchir son cousin. Un accord intervint : Karl Heine s'engageait à servir à son cousin une rente viagère de 5.000 francs (qu'il doubla presque par la suite) ; le poète promettait de ne rien publier qui pût être désagréable à sa famille. Ceci se passait en 1847. En mai 1848, quelques jours après la révélation de la *Revue rétrospective,* Heine s'alitait pour ne plus se relever. Mais il allait mettre huit ans à mourir.

VI

Il supporta son lent martyre avec une force d'âme prodigieuse. Constamment étendu sur sa couche, exsangue et décharné à faire peur, il ressemblait « à un pauvre cadavre non enterré ! » A de certains moments, quand des crampes lui tordaient les membres, il souffrait épouvantablement. Son mal était une affection de la moelle épinière avec paralysie des organes moteurs, des organes du goût, des paupières : la vision subsistait, mais très endommagée.

Sa vie active était finie, non son labeur. Jusqu'au dernier jour, dans ce corps misérablement brisé, l'esprit demeura intact, plus vif, plus vibrant que jamais. « Recevoir des visites, écouter la lecture d'ouvrages historiques ou de la Bible, composer des lettres ou des vers, les dicter, les relire et les refaire, traduire en français quelques-unes de ses œuvres, revoir les traductions de ses collaborateurs, corriger les épreuves de ses œuvres allemandes et françaises, enfin songer, telles furent les occupations quotidiennes de ce martyr (1). »

C'est dans ces conditions que parut le *Romancero* (1852). Ce recueil, qu'il nommait « le troisième pilier de sa gloire lyrique » et dont le

(2) J. Legras, *op. cit.,* p. 313.

succès fut éclatant, contenait tout un cycle de merveilleuses ballades, des satires politiques ou personnelles, et, sous le titre caractéristique de *Lazare,* des poésies intimes d'une désolation pénétrante :

Le sommeil est bon, la mort est meilleure; à vrai dire, le mieux serait encore de n'être jamais né.

La désolation, c'est le thème quasi unique des poésies qu'il écrira désormais (1853-56) et qui ne paraîtront qu'en 1869. Le pessimisme a soufflé sur son âme. Plus d'espoir! Tout n'est qu'iniquité, misère et damnation. Parfois, le malheureux éclate en imprécations, « dont la plus terrible ne tuera pas une mouche ». D'autres fois, ce sont des supplications touchantes : malgré tout ce qu'il endure, il veut vivre, ce moribond :

O Seigneur! Le mieux, je crois, c'est que tu me laisses dans ce monde...

Je le sais, ce monde est plein de péchés et de vices; mais je suis accoutumé déjà à battre en flânant le pavé de bitume de cet enfer terrestre.

Le bruit du monde ne me gênera pas, car je sors rarement; en robe de chambre et en pantoufles, j'aime à rester auprès de ma femme, chez moi.

Laisse-moi auprès d'elle! Quand je l'entends babiller, mon âme boit avec délices la musique de cette voix charmante. Son regard est si loyal, si honnête!

De la santé et un supplément d'argent, c'est tout ce que je te demande! Oh! laisse-moi, joyeux, vivre encore de beaux jours dans le statu quo!

D'autres fois au contraire, il appelle la mort qui, seule, finira ses tortures : « O Dieu ! abrège mes souffrances et que bientôt l'on m'enterre ! Tu sais pourtant que je n'ai pas de goût pour le martyre ! »

Tant de souffrances finirent par avoir raison des opinions que Heine avait jusque là professées en matière religieuse. Il se fit dans son esprit une « révolution de février », qui, du panthéisme ou plutôt de l'athéisme d'autrefois, l'amena au déisme pur et simple, au « dogme d'un dieu réel, personnel, qui existe en dehors de la nature et du cœur humain (1). » Une lecture incessante de la Bible, surtout de l'Ancien Testament, l'entretenait dans ces idées nouvelles (2). Lui qui avait tant combattu la conception nazaréenne et juive de la vie, il inclinait maintenant devant elle son orgueil d'Hellène terrassé. Le Juif se réveillait en lui, — le Juif « indestructible ». Il se glorifiait d'appartenir au peuple de Moïse, « d'être un descendant de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu, qui ont promulgué le code éternel de la

(1) Lettre à Laube (*Mercure de France,* 15 avril 1906).

(2) « La Bible, disait-il en 1854, [est] la grande pharmacie domestique de l'humanité. » Puis il ajoutait aussitôt : « Mais heureux qui est sain et n'a pas besoin de médecine ! »

morale, et qui ont vaillamment combattu sur tous les champs de bataille de la pensée. »

Avec son ordinaire sincérité, il s'empressa d'informer le public du changement d'orientation qu'avait subi sa pensée. Le public s'y méprit, et crut que Heine se réfugiait dans les bras d'une église quelconque. Rien n'était plus faux ; Heine ne songeait pas plus à se faire catholique qu'à se refaire protestant ; il voulut même que ses obsèques fussent simplement civiles.

C'est la maladie qui l'éloigna du panthéisme. Comment croire à la divinité de l'homme, lorsqu'on n'est plus qu'un pauvre corps tremblant de fièvre, épuisé d'insomnie ? Comment ne pas croire plutôt, que l'homme n'est qu'un jonc misérable aux mains d'une puissance insondable qui peut ce qu'elle veut. Heine n'affirme Dieu que pour abaisser l'homme. Car son Dieu, à lui, n'est ni miséricordieux ni juste ; c'est un Dieu sombre et farouche, tel le Iavèh des vieux Hébreux. Et la pitié de Heine n'est pas une effusion d'amour, c'est la morne soumission du vaincu, c'est un renoncement désespéré à la volupté de vivre.

En politique, il demeurait ce qu'il avait été : une « sentinelle perdue dans la bataille de la liberté ». Pas une fois, il ne semble avoir regretté la part qu'il avait prise à l'exténuante bataille. Il est vrai que sa belle confiance dans l'avènement de cet âge d'or que les saint-simoniens avaient mis « devant nous, non derrière » était quelque peu ébranlée. Il savait la vieille société condamnée, sans vouloir se faire d'illusions sur celle qui la remplacerait. Tout en répétant que l'avenir appartient aux communistes, il était loin de voir cet avenir en beau.

Autour de lui, peu à peu, l'isolement se faisait. Ce moribond qui ne voulait pas mourir importunait. Beaucoup le croyaient mort depuis longtemps. Il savait cela, et souriait.

Ses derniers jours se fleurirent des roses d'un dernier amour. Celle qui l'inspira était une jeune Allemande, Mme de Krinitz (en littérature Camille Selden) qui lui servait parfois de secrétaire. Cet amour de mourant fut comme un suprême baiser à la vie. En février 1856, le malade fut pris de vomissements qui durèrent trois jours. Il interrogea le médecin : « Vais-je donc mourir ? » Et comme l'homme de l'art faisait signe que oui, il dit sans se troubler : « C'est bien. » Le 17 février, avant l'aube, il s'éteignit avec sérénité (1).

---

(1) Princesse della Rocca (nièce de Heine) : *Souvenirs intimes sur la vie de Henri Heine* (Paris, 1881).

VII

Un demi siècle a passé depuis qu'il a cessé de souffrir et de chanter. Il repose au cimetière Montmartre, loin de cette patrie allemande qui, pour le châtier de l'avoir dédaignée, s'est détournée de lui sans pitié. Jusque dans la tombe, Heine est, en Allemagne, un proscrit. Les haines qu'il y avait suscitées lui survivent et se refusent à fléchir. L'Allemagne actuelle, hérissée de pointes d'acier et ceinturée de bronze, cette Allemagne bismarckienne qui monte la garde de la réaction en Europe, a rayé Heine du nombre de ses fils, et c'est seulement en terrain privé que l'autre jour, à Hambourg, il a été possible de lui dresser une statue.

Etranger à l'Allemagne officielle de son temps, Heine l'est plus encore à celle d'à-présent. Il n'a pas concouru à fonder l'Empire ; il en a, au contraire, combattu l'idée et combattu les fondateurs. Il y représente le parti vaincu, les idées terrassées, et, conformément aux lois de la guerre, la malédiction du vainqueur s'abat sur son tombeau.

Pauvre Heine ! Il était dit que jusque dans la mort, il connaîtrait la persécution et l'exil. Cela lui était réservé de subir jusque dans la mort l'opprobre de l'exclusion, — le ghetto. Et sa mémoire doit à ces injures posthumes un charme infiniment douloureux.

En dépit des proscriptions prussiennes, il demeurera. Il est le cri de son époque, un cri qu'on ne peut entendre sans en être intérieurement déchiré. Nul n'a su rendre comme lui le trouble profond des âmes au lendemain de la révolution française et des guerres européennes ; c'est sa grandeur et sa faiblesse tout ensemble, d'avoir, comme il l'a fait, éternisé le momentané.

Heine a été vraiment « le poète de la révolution » ; mais il faut l'entendre au plus large sens. La révolution a, avant tout, transformé la société civile ; mais elle a été accompagnée et suivie d'une révolution morale, d'un bouleversement des sensibilités. Une nervosité sans mesure, une inquiétude de tous les instants, des passions qui submergent l'être, d'héroïques enthousiasmes qui, brusquement, au moindre choc, se muent en découragements absolus... Cette sensibilité « romantique » n'a été que l'expression, dans les âmes, d'un état social profondément tourmenté, d'une époque en rupture de tradition et d'ordre.

Dans cet état de l'âme, tout est trouble et confus. Pas de joie qui ne soit exempte de souffrance, pas de rire que n'humectent des larmes ; l'amour a quelque chose de mélancolique et de funeste. Comment l'ironie ne jaillirait-elle pas du spectacle de ces dissonnances et de ces disparités? L'ironie de Heine, cette merveilleuse ironie qu'on a comparée à celle de Voltaire, qu'elle égale en bouffonnerie et dépasse en pathétique, — c'est essentiellement l'esprit de Heine (son sens critique, si l'on veut : il l'avait très aigu) s'amusant du déréglement

de sa sensibilité et signifiant, par un sourire, qu'il n'est pas dupe le moins du monde.

Je viens de dire que Heine avait un sens critique très fin. Heureuse qualité ! C'est elle qui lui a permis de s'affranchir, littérairement et politiquement, des disciplines romantiques. Littérairement, il s'est affranchi en substituant à l'esthétique de sourds-muets et d'aveugles pratiquée par l'école (« la rêverie, c'est là le monde et la réalité », enseignait gravement Novalis!) une esthétique de vérité et de vie ; à la nuageuse philosophaillerie, le sentiment juste ; à la vaine érudition, la notion claire ; au charabia, le style. — Politiquement, la rupture ne fut pas moins radicale. Par haine du rationalisme déicide, le romantisme allemand s'était jeté, on le sait, dans les bras de la réaction féodale et religieuse. Heine au contraire, fidèle à la pensée libératrice et cosmopolite du XVIIIe siècle, embrassa, dès qu'il sut penser, la cause de l'émancipation. Avec quelle exaltation juvénile, il jeta son défi au vieux monde vêtu d'iniquités ! Plus tard, il crut trouver, dans le saint-simonisme, la synthèse révolutionnaire attendue et comme la clef de l'âge d'or ; plus tard encore, ayant connu Marx, Juif et révolté comme lui, il pressentit dans l'agitation prolétarienne naissante, l'avènement inévitable du Quatrième Etat. Qui donc a mieux reflété, sous ses aspects changeants, l'idéal rayonnant de deux ou trois générations qui, plus que toutes les autres, ont cru à la justice, à la liberté, à la fraternité. Et ce n'est pas sa faute, si, loin de ratifier l'utopie humanitaire, le siècle l'a écartée d'un veto brutal. Car c'est la guerre qui est venue, et non l'amour ; c'est la guerre qui a été organisée, non le travail ; et le capitalisme a fait de l'industrie un vaste champ de bataille.

Et voilà pourquoi, sans nul doute, le *jour* de Heine n'est pas encore arrivé. Poète de la révolution, son jour ne saurait être que celui de la révolution elle-même. Les socialistes allemands semblent l'avoir ainsi compris, et sans s'émouvoir démesurément des défaillances de Heine, de son individualisme et de son indiscipline, ils ont fait de lui leur poète. Marx le relisait sans cesse et l'a cité souvent. Mehring, il y a quelques années, « mettait l'*immoral* Heine bien au-dessus des honnêtes philistins radicaux entachés d'esprit bourgeois comme Bœrne et Ruge, et le vantait comme le plus génial des poètes de la révolution » (1). Et Bebel termina jadis un de ses discours au Reichstag par les célèbres strophes du *Conte d'Hiver* qu'il me plaît de citer à mon tour ainsi que l'épilogue de cette brève étude :

Une petite fille chantait en s'accompagnant de la harpe. Elle chantait avec un sentiment juste et une voix fausse ; j'en fus néanmoins tout remué.

---

(1) Lichtenberger, *op. cit.*, p. 237. V. aussi dans *Pages Libres* (28 octobre 1905) l'opinion concordante de J. G. [James Guillaume].

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, l'abnégation et le bonheur de se retrouver là-haut dans ce monde meilleur où s'évanouit toute peine.

Elle chantait cette terrestre vallée de larmes, nos joies si vite écoulées, et cet au-delà où l'âme illuminée savoure d'éternelles délices.

Elle chantait la vieille chanson des renoncements, ce dodo l'enfant do *des cieux, avec quoi l'on endort, quand il grogne, le peuple, ce grand mioche.*

O mes amis! Je veux vous faire une chanson nouvelle, une chanson meilleure : nous voulons déjà sur la terre fonder le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux sur la terre, nous ne voulons plus avoir faim; le ventre paresseux ne doit plus engloutir ce qu'ont acquis les mains diligentes.

Il croît ici-bas suffisamment de pain pour tous les enfants des hommes; aussi des roses et des myrtes, de la beauté et du plaisir, et des pois sucrés pareillement.

Oui, des pois sucrés pour tout le monde, dès qu'en éclateront les cosses! Le ciel, nous l'abandonnons aux anges et aux pierrots...

Une chanson nouvelle, une chanson meilleure! Elle résonne comme flûtes et violons! Le Miserere *est fini, le glas mortuaire se taît.*

La vierge Europe est fiancée au beau génie de la Liberté; ils se pressent dans les bras l'un de l'autre, ils savourent leur premier baiser.

Bien que manque la bénédiction des prêtres, le mariage n'en est pas moins valable... Vivent le marié et la mariée, et vivent leurs futurs enfants!

C'est un épithalame que ma chanson, ma chanson nouvelle et meilleure...

L'idéal révolutionnaire et Henri Heine marchent ensemble à la conquête de l'Allemagne et du monde.

AMÉDÉE DUNOIS.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I

La première édition complète des œuvres de Henri Heine fut faite par A. Strodtmann (Hambourg, 1864-66); elle a 21 volumes. L'édition la plus récente et aussi la meilleure — édition critique, avec notes et variantes — est celle d'Ernst Elster, en 7 volumes (Leipzig, 1887-1890). M. Elster est le plus actif des *Heine-Forscher*; ce sont ses recherches qui ont permis de reculer de deux ans la date de la naissance de Heine, et qui ont révélé que le poète avait aimé non seulement l'aînée de ses cousines, mais aussi la cadette.

A citer également l'édition de Gustav Karpelès et celle de W. Bœlsche.

II

Il serait hautement désirable que nous eussions, en français, une traduction des œuvres de Heine faite d'après l'une ou l'autre de ces récentes éditions allemandes.

Les quinze ou seize volumes de l'édition française (Calmann Lévy, éditeur) ont été composés de la façon la plus fâcheuse, aussi bien ceux qui ont paru du vivant de Heine que ceux qui n'ont vu le jour qu'après sa mort.

C'est ainsi que les poésies se répartissent entre trois volumes, dans le plus étonnant désordre : *Poèmes et Légendes, Drames et Fantaisies, Poésies inédites.* Les titres ont été le plus souvent choisis par l'éditeur lui-même avec un parfait arbitraire. On a, par exemple, *De l'Angleterre, De tout un peu, Drames et Fantaisies, Satires et Portraits...*

Une édition récente, et que recommandent à la fois son élégance et son extrême bon marché, a été publiée récemment par une maison nouvelle : Bibliopolis (83, rue Denfer-Rochereau, Paris). Ses quatre volumes valent 6 francs et contiennent tout l'essentiel de l'œuvre de Heine : soit, en fait de poésies, le *Livre des Chants, Atta Troll* et le *Conte d'hiver*; en fait de prose, les *Reisebilder,* suivis des *Nuits florentines,* et *De l'Allemagne.*

III

Pour la rédaction de mon étude, j'ai utilisé, outre la *Correspondance* et les *Mémoires* de Heine (ces derniers, traduits par J. Bourdeau, en 1884, ne concernent que la première jeunesse du poète et encore nous sont-ils parvenus tronqués), deux volumes d'une réelle valeur et qui se complètent l'un l'autre : *Henri Heine poète,* par Jules Legras (Paris, 1897) et *Henri Heine penseur,* par Henri Lichtenberger (Paris, 1905). On peut consulter encore les *Souvenirs de Mme Jaubert* (Paris, 1881), ceux de la princesse della Rocca (*Ib.* id.) et les *Derniers jours de Henri Heine,* de Camille Selden (Paris, 1884).

Le *Mercure de France* a publié, le 15 octobre 1906, sous ce titre : *Heine espionné en France par un Allemand,* un rapport adressé (probablement en 1836) par un certain Bornstett aux gouvernements d'Allemagne. Ce rapport, traduit par M. Léon Deubel, contient sur les relations de Heine avec les réfugiés des renseignements assez curieux. Particulièrement, il confirme ce que j'ai dit du profond désarroi et de la grande gêne du poète, à la suite des décrets contre la Jeune Allemagne. « Heine serait très facile à gagner, écrivait le mouchard, et, en lui faisant adroitement des ouvertures, sa plume, dont on sent encore assez souvent les pointes, s'émousserait totalement. »

A. D.

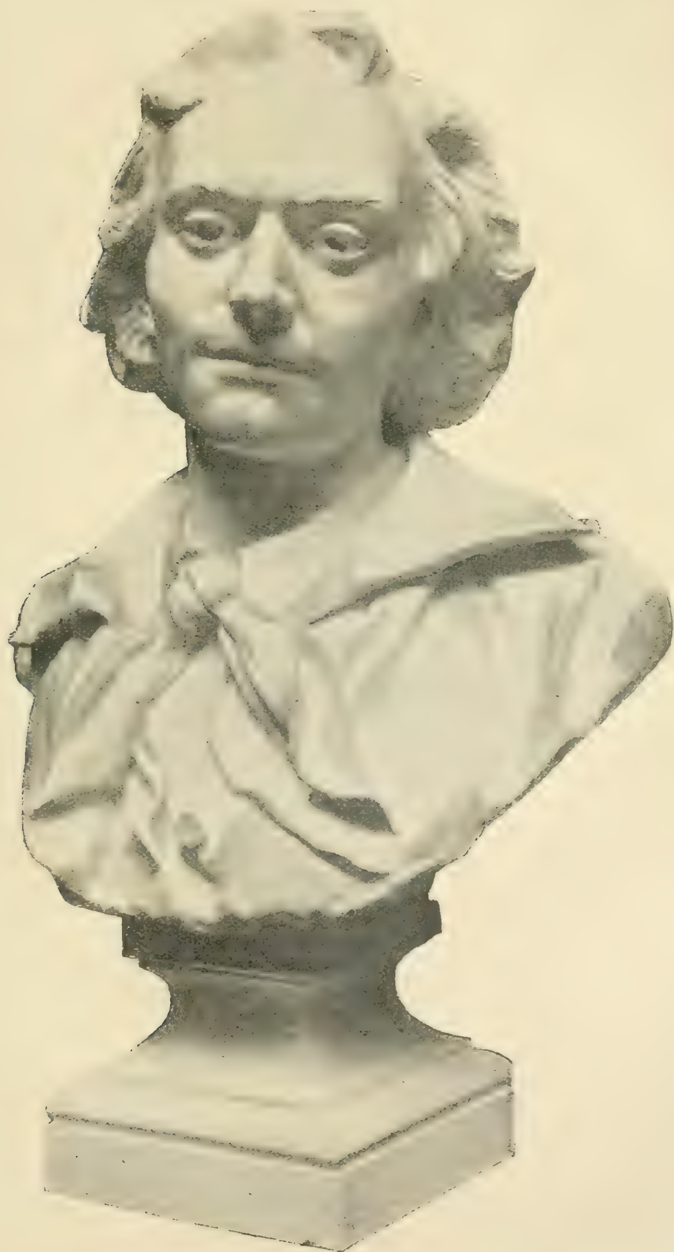
Imprimerie Coopérative Ouvrière Villeneuve-Saint-Georges (S.-&-O.)

Le Gérant : Ernest Reynaud.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 46

Hégésippe Moreau

Par Hugues BALAGNY



Hégésippe Moreau
Buste d'après le monument de Mme Laure COUTAN-MONTORGUEIL.

Hégésippe Moreau



Dans une lettre datée du 7 janvier 1837, Hégésippe Moreau écrivant à Madame Guérard, l'une de ses bienfaitrices, lui dit :



Médaillon d'Hégésippe Moreau,
communiqué par M. Granger.

La nouvelle que mes vers vont être, enfin, imprimés, a mis en grande joie tous mes amis, et moi aussi, par contre-coup. Ce sentiment chez eux est bien naturel ; il y a si longtemps qu'ils vont criant partout mon talent à des sourds, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion un appui, quelque peu faible qu'il soit. Aussi les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi. Nous venons de trouver un titre : CONFESSIONS POÉTIQUES. Ce n'est pas le plus sonore ; mais c'est, à coup sûr, le plus juste, en tête d'un volume de poésies qui, ordonnées par dates, formeraient la biographie complète de l'auteur.

Ces quelques lignes, où il s'épanche librement avec une amie toujours accueillante, jettent sur lui, et dès l'abord, une singulière lumière ; ces amis criant partout son talent à des sourds, ces papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que lui, ce titre : confessions poétiques, autant de traits rapides qui nous montrent tout Hégésippe Moreau, rêveur, insouciant, se reposant sur autrui du soin de son œuvre et de sa vie, mais foncièrement sincère et n'écrivant rien qu'il n'ait, auparavant, profondément ressenti.

Chez lui, point de ces contradictions, qui parfois surprennent, entre l'homme et l'écrivain. Il est, à la fois, sa propre matière et son plus probant exemple. Si son œuvre réflète sa vie, celle-ci n'a pas eu d'autre but que d'écrire celle-là, et la simple lecture de son livre unique nous renseigne et sur l'une et sur l'autre. Elle suffit à nous faire sentir tout ce que son génie contenait de sentiments juvéniles et généreux, de gerbes d'idéal que la mort, trop tôt, délia.



Il est des hommes qui semblent marqués dès leur naissance, du sceau du malheur ; Moreau est de ceux-là.

Né à Paris, le 9 avril 1810, c'est un enfant naturel. Son père, professeur au collège de Provins, meurt bientôt; sa mère, quelques années après, suit son mari dans la tombe; et le petit Hégésippe se trouve orphelin au début de la vie, pauvre petit être sans nom, sans parents, sans soutien.

Recueilli par une dame compatissante, il entre au séminaire d'Avon près de Fontainebleau; il y reste jusqu'en 1825. Il retourne auprès de sa bienfaitrice et commence son apprentissage chez un petit imprimeur de Provins. Il passe là trois années d'un bonheur sans retour, dont le souvenir illuminera tout le reste de son existence; là, il goûte sans mélange et sans l'inquiétude du jour présent, la joie de vivre. Bien portant, choyé, adolescent déjà rêveur *que l'on disait sauvage,* il aime à errer autour de sa petite ville, parmi les champs de roses ou des ruines familiales, s'emplissant les yeux du spectacle toujours nouveau de la nature, compagnon attentif du ruisseau et de ses bois noirs de mûres, du « *nuage flottant, de l'oiseau qui vole et de la* « *femme qui passe.* (1) » C'est alors qu'il écrit ses premiers vers. Près de lui, dans la même maison, une affection, quasi maternelle lui rend, au centuple, les caresses dont son enfance a été sevrée; une femme, qu'il ne peut nommer que « *sa sœur* », et qui le reste, et qui sera sa douce égide, la pensée la plus chère au cours des mauvais jours, celle dont l'amour, purement et saintement platonique, deviendra, pour lui, la personnification même de l'amour, celle vers qui iront ses rares éclairs de joie et ses longues désespérances, à qui il se promettra de tresser la couronne de gloire de ses vers, celle à qui se ramènera toute entreprise et toute inspiration: sa sœur !

Bonheur bien court ! A dix-huit ans, il part pour Paris, où Firmin-Didot le prend comme compositeur. Seul, sans relations, sans amis encore, il doit subir l'existence rude d'un ouvrier perdu sur le pavé parisien, loin des soins, loin des prévenances, loin de ses *Charmettes* qu'il ne retrouvera jamais plus.

La Révolution de 1830 survient. Hégésippe Moreau prend les armes avec les jeunes gens de son quartier, et la petite troupe dont il fait partie enlève la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures. Ecrivant le 1er août 1830, il relate modestement l'événement, s'estimant heureux de n'avoir pas eu la moindre égratignure quand tous ses camarades sont morts à ses côtés. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il a recueilli, chez lui, un Suisse blessé, et qu'il le soigne, risquant les effets de la colère populaire, en cas de découverte.

Il y a un an à peine qu'il est typographe lorsque, à la suite de circonstances mal connues, il change de profession. Il se met précepteur et entre à la pension Labé. Précepteur de vingt ans ! Ce sont

(1) *Le Myosotis,* « J'ai dix-huit ans ».



les élèves qui enseignent le maître ! Il perd définitivement, à leur contact, sa naïveté charmante ; il cesse de voir la vie avec les illusions que donnent une disposition naturelle et des circonstances heureuses. De la fréquentation de ces jeunes gens, pour la plupart aisés, il ne retient que la conception d'une société minotaure, dévorant quiconque n'est pas riche ou puissant ; de leur esprit aimable, que l'hypocrisie d'un monde où la férocité se cache sous l'ironie ; des aspects d'une vie oisive, que l'iniquité de l'opulence-née, attirant à soi tous les plaisirs, et, par accumulation, toutes les richesses ; enfin, de sa situation humble, auprès d'eux, que des mouvements de colère, où son amour-propre se révolte.

De cette époque, datent aussi ses plus ardentes convictions révolutionnaires, que les évènements politiques, auxquels il assiste, exaltent. L'inutilité de la Révolution de 1830, qui n'a retiré le pouvoir à une monarchie de droit divin que pour le rendre à une monarchie bourgeoise, les atteintes journalières portées à la Liberté, en font un apologiste enflammé des échauffourées qui marquent les premières années du gouvernement de Juillet, pendant lesquelles, suivant l'expression de Guizot, l'émeute fut flagrante et continue dans les rues de Paris.

Pour bien se représenter quelles pouvaient être, dans ces conjonctures, la vie et la disposition d'esprit d'Hégésippe Moreau, il faut s'imaginer ce jeune poète, arraché au calme, à l'engourdissement, au rêve de sa province, aux infinies douceurs d'une affection soutenue et jeté à vingt ans parmi le milieu brûlant des ateliers où se préparent les Trois jours, participant à la lutte avec courage, puis sentant vite le naufrage de tant d'efforts, l'absurde héroïsme de tant de morts, ne prenant contact avec le monde que pour en souffrir et le haïr. Ajoutez-y, pour un cœur pitoyable, l'affreux spectacle du choléra de 1832, et encore l'insécurité de l'existence journalière, le logis incertain, que remplacent trop souvent un arbre au bois de Boulogne, un chaland sur la Seine, l'arche d'un pont, — la faim qui s'établit près de lui, compagne trop vigilante, et vous aurez les causes de ce découragement qui envahit son esprit, pendant que l'épuisement physique ouvre la porte à la maladie.

En 1833, celle-ci l'abat. Il en réchappe ; convalescent à peine, plus près de la mort que de la vie, il part à pied pour Provins, voulant revoir, pour la dernière fois, croit-il, ces lieux qui lui sont si chers. Les mêmes et constantes affections lui ouvrent les bras. La bonne fermière, Mme Guérard :

Amour à la fermière ; elle est
Si gentille et si douce...

le reçoit chez elle, à Saint-Martin. Sa santé se remet ; lui-même se reprend ; il fait trêve à sa misanthropie commençante : « *Que faut-il*

au poète ? Un baiser et du pain. » Il envisage l'avenir, il en parle, dans ses vers, avec confiance. Des souscripteurs, réunis par M. Guérard, lui permettent d'éditer, sous le titre : *Diogène,* une vingtaine de ses poésies. Il peut croire, un instant, la mauvaise chance enrayée. Sa petite ville, si accueillante, semble se resserrer autour de lui, comme pour lui cacher les souffrances endurées dans la grande, lui faire un doux asile, afin de le mieux garder auprès d'elle. Hélas ! C'est elle qui l'en chasse. Des persécutions mesquines, pour une chansonnette peut-être, par jalousie sans doute, telles que le talent ou une disposition supérieure en attirent parfois, une saute d'humeur, conséquence d'un caractère ombrageux, le forcent d'abandonner, la mort dans l'âme, une hospitalité précieuse entre toutes, et de s'exiler de nouveau.

Et, de nouveau, c'est à Paris, asile commun de la misère qui se cache et du génie qui s'effrite, c'est au sein de la multitude qu'il se réfugie. Et de nouveau aussi, c'est un Moreau amer, plein de colère contre la noirceur de l'âme humaine, c'est un Moreau désabusé qui s'exprime dans ses vers. Désormais, pendant quatre ans, il s'épuisera en vains efforts pour vivre et se produire. Il reprend le métier d'imprimeur ; ouvrier peu appliqué, il ne peut rester dans aucun atelier. Il tente encore d'être maître d'études ; là, non plus, n'apparaît pas sa vocation ; sans rien de la raideur pédante ou même de l'élémentaire discipline, il est humilié, bafoué par ses élèves ; des leçons particulières ne lui rapportent qu'un gain aléatoire ; une revue nouvelle l'engage pour compiler quotidiennement les journaux : 1.200 francs par an, « *c'est le Pactole* », écrit-il ; un mois après, on le remercie. Il fait appel aux protections qui, autrefois, dans des jours plus prospères, s'étaient offertes à lui ; comme il ne peut rien donner en retour et que, pour le monde, la pauvreté extérieure, celle du costume, est une tare, il n'essuie que refus ou réponses dilatoires, plus cruelles que des refus. Le *Journal des Demoiselles* lui prend un conte en prose : *Le Gui de Chêne,* mais il ne peut placer aucune de ses poésies. Il s'essaie à la littérature, à celle qui rapporte ; il n'a rien des aptitudes ou plutôt de la conformation qui rend le genre fructueux ; il ne produit pas assez ; il ne sait pas *faire de la copie ;* chez lui, l'artiste est intransigeant, rien de facile ne lui sort des mains, et, pourtant combien de grossiers manœuvres des Lettres s'enrichissent pendant qu'il meurt de faim !

Seules, quelques femmes généreuses l'aident et proclament son talent, lui cherchent des entrées dans les revues littéraires. Les dédicaces de ses œuvres : *à Madame B..., à Madame Ferrand de la Gironde, à Madame Guérard, à « sa sœur » Louise Lebeau* surtout, ne sont que des actes de reconnaissance.

C'est qu'Héségippe Moreau n'est guère capable de tentatives suivies ; son apathie naturelle, son insouciance qui, une crise passée, lui fait

oublier la prochaine plus menaçante, sa faiblesse physique qu'aggrave une existence toute de privations, expliquent, si elles ne l'excusent, son inaptitude au labeur quotidien. Plante fragile poussée sous un ciel inclément, il lui eût fallu la serre chaude d'une affection sans cesse présente et les loisirs d'une existence matérielle facile. Au lieu de cela, la solitude ; des rêveries ardentes, tyranniques comme un besoin, suivies de réveils amers ; au fond de son être, plus sombre que tout, la sensation tragique, la conscience grandissante de son impuissance, de l'inanité de l'effort, et, toujours autour de lui, le vide, l'ennui qui le mine et finira, plus que la maladie, par le terrasser.

A ce moment, où son sort lui paraît le plus noir, l'existence sans issue, la renommée semble venir à lui. Une place lui est offerte, un éditeur se présente et lui demande de réunir ses poésies en un volume ; l'affaire est conclue au prix généreux de cent francs, à la condition qu'il expulsera tout ce que ses vers peuvent contenir d'allusions politiques. La tristesse au cœur, Moreau doit reprendre ses pièces, une à une, et faire les mutilations demandées. N'importe ! En 1838, le recueil paraît sous le titre : *Le Myosotis;* il n'en augure rien de bon ; c'est le contraire qui se produit. Un journal important, *Le National,* lui consacre, sous la signature de Félix Pyat, un article de neuf colonnes, qui lui rend enfin justice ; bientôt la presse entière reprend son éloge ; c'est le succès subit ; même, des patronages se déclarent.

Moreau est heureux ; il l'écrit à sa sœur, il l'écrit à ses amis, il se propose de les recevoir *chez lui,* voici venir les temps nouveaux. Dans ces lettres où la joie déborde, son ton s'apaise, il peut enfin laisser couler, sous sa plume, un peu de mansuétude ; ses expressions reflètent une confiance touchante : malheureux qui ne sait, qui ne saura pas que c'est son chant du cygne !

Par une suprême ironie, cette musique si douce des louanges, si douce et si nouvelle pour lui, n'est qu'une marche funèbre ; la mort est là, toute proche. Croyant se guérir, il entre à l'hôpital. Pendant deux mois, il jouit, dans cet asile, d'une existence paisible ; il espère une prochaine revanche, ses soucis s'évanouissent ; s'il repense à son passé, c'est pour la première fois sans mélancolie ; s'il évoque les jours heureux de son enfance, c'est parce qu'il se promet d'aller, à Provins, les revivre encore. Vains désirs, innocentes chimères, comme tout ce qu'il rêva, voulut, entreprit. Extrême et rare misère, il devait dire adieu aux souffrances humaines, à l'heure même où un noble succès pouvait lui en faire espérer la fin.

Le 19 décembre 1838, sans ami près de lui, sans confident à sa minute dernière, seul, la nuit, sur un lit d'hôpital, le pauvre poète *ferma ses yeux battus d'un si long vent* et laissa son âme *fuir, en chantant, vers le monde inconnu.*

Un cortège inattendu suivit son enterrement. Navrante et trop fréquente image de l'inconstance humaine, une foule d'écrivains, de journalistes et d'inconnus, parmi lesquels, vivant, Moreau eût compté bien peu d'amis, tinrent à l'accompagner jusqu'à la tombe. Tardif et trop facile hommage qui n'eut pas consolé l'auteur du *Myosotis,* s'il eut pu le prévoir, et qui eût, sans doute, inspiré quelque autre *Hiver.*

* * *

Héségippe Moreau n'a laissé qu'une suite de pièces, disparates, un peu désordonnées même, et d'une valeur, disons-le, fort inégale. Sa mort prématurée ne permet pourtant pas d'y voir la manifestation intégrale de son talent.

Pour l'apprécier, force en est de nous référer à ce que nous connaissons de sa vie, de ses pensées, de ses intentions, afin d'en composer une étude pour laquelle son œuvre fournira, parfois de simples jalons, tantôt un guide très sûr, entre temps une brillante illustration.

Le plus simple serait de s'en rapporter à lui-même, et comme il le dit, dans la lettre précitée, à ne voir que des confessions dans ces courtes pièces, écrites, pour la plupart, sous l'inspiration du moment, entre lesquelles on tenterait, vainement, d'établir d'autres liens que ceux des préoccupations de leur auteur, de même que dans ces contes qui les terminent et qui leur servent de conclusion naturelle.

Cependant, il importe, pour dire ce qu'a été Héségippe Moreau, comme homme et comme artiste, de faire saillir l'influence modificatrice des événements dont procéda la graduelle évolution de son esprit, et par conséquent de son œuvre, et, pour analyser celle-ci, de rechercher en elle les traits révélateurs de son caractère. Ainsi s'expliquera par le jeu réciproque des événements extérieurs et des réactions personnelles, la raison des différences sensibles dont sont marquées les diverses parties de son livre. Le fil qui les relie ne sera pas brisé, mais il fluctuera, suivant le caprice ou l'inattendu du moment présent.

* * *

Il est intéressant, quand on suit les différentes phases de sa formation intellectuelle, de remarquer que Moreau s'est fait seul.

Séminariste ayant reçu l'enseignement scolastique des établissements religieux, c'est un élève habile à scander le vers latin, ferré sur la mythologie, tiède sur l'exégèse et l'apologétique, qui a tout à apprendre, quand il rentre à Provins, après sa rhétorique. Ce sont alors des lectures fiévreuses et sans règle : Voltaire, Rousseau, Diderot, Dalem-

bert, Schiller, Walter Scott, lectures caractéristiques qui, avec le noble exemple de révolte que la Grèce soulevée donnait alors au monde, transportent son cœur, jeune et enthousiaste, et lui inspirent une généreuse confiance dans la venue prochaine d'une société meilleure. On est à la veille de 1830, et il est encore farouchement jacobin. Apprenti à quinze ans, ouvrier à dix-huit, c'est comme typographe qu'il vient à Paris, dans cette profession où la composition d'un livre crée le désir d'en connaître les idées, qui compte parmi ses ateliers autant de laboratoires, pourrait-on dire, des mouvements populaires. Il suit les conférences des saint-simoniens et se laisse presque convaincre, sinon convertir. Tant de frottements, tant d'échanges, tant de confrontations lui font sentir combien son instruction est insuffisante, à une époque où elle est si estimée, dit-il; dans une lettre, il annonce qu'il va se livrer à des études sérieuses pour les compléter :

Ceux mêmes qui n'en ont pas ont l'air de paraître en avoir, et je crois qu'il me sera plus facile d'en acquérir que d'en afficher.

Sur lui-même, par une modestie qui l'honore, il a dit :

Je ne m'inspire pas sur des coussins mœlleux;
Je tiens mal ma plume, entre mes doigts calleux. (1)

Et la qualification de poète-ouvrier, que lui donna une presse jalouse, ne nous apparaît plus, à présent, avec l'intention désobligeante qui s'y glissa. Aussi bien, nous suffit-il de relire ces quelques lignes d'Ernest Renan, pour comprendre que cette qualification n'est pour lui qu'un nouveau titre de gloire :

Il faut, par conséquent, concevoir la possibilité d'associer la philosophie et la culture d'esprit à un art mécanique. C'est ce que réalisait merveileusement la société grecque, si vraie, si peu artificielle. La Grèce ignorait nos préjugés aristocratiques, qui frappent d'ignominie quiconque exerce une profession manuelle, et l'excluent de ce qu'on peut appeler le monde *distingué*. On pouvait arriver à la vie la plus noble et la plus élevée, tout en étant pauvre et en travaillant de ses mains, ou plutôt la moralité de la personne effaçait tellement sa profession, qu'on ne voyait d'abord que la personne, tandis que, maintenant, on voit surtout la profession. Ammonius n'était pas un portefaix qui était philosophe, c'était un philosophe qui, par hasard, était portefaix (2).

Pour les besoins de la vie, Héségippe Moreau fut imprimeur ; par vocation, il devint un poète populaire dont la plus belle palme est une absolue, intangible indépendance. S'il s'est vanté que son *luth aux*

(1) *Le Myosotis*, « Le poète en province ».
(2) E. Renan, *L'Avenir de la Science*.

lambris d'or ne fut jamais pendu, c'est à bon droit. Sa voix n'a jamais chanté que pour les malheureux et les opprimés. En 1828, dans ses premiers vers, à l'heure où l'Europe semble en ébullition, moins théâtrale que celle d'un lord Byron, mais aussi vraie, sa sympathie pour les Hellènes éclate, et, suivant un procédé constant, se mélange à ses plus tendres émotions : *J'ai dix-huit ans, L'Abeille.*

Le romantisme était alors près du triomphe définitif que l'année 1830, et *Hernani* allaient consacrer. Par cela même, il perdait déjà de cette allure révolutionnaire qui, dans sa période de formation, lui assignait, par la loi de l'attraction, l'aveu des jeunes talents; la doctrine tendant à se fixer, les cénacles littéraires, créés à l'imitation du Grand Cénacle, se désorganisaient, en même temps que les natures indépendantes, tel Alfred de Musset, reprenaient leur liberté. Indépendant, lui aussi, par nature, venu trop tard pour subir l'influence d'un mouvement arrivé à son apogée, Héségippe Moreau, par tempérament et par nécessité, se tenait à l'écart des coteries et des salons. Sainte-Beuve lui reconnaît un caractère à lui, bien naturel, bien franc et bien poétique; il a, dit-il, du drame, de la gaieté, de l'espiéglerie, un peu libertine parfois, mais si vive et si légère qu'on la lui passe. C'était, ajoute-t-il, un poète par le cœur, l'imagination et le style, mais, lorsqu'il mourut, rien de tout cela n'était ou achevé ou accompli; ce n'était pas encore un maître. Il trouve, en lui, deux imitations : celle du poète marseillais Barthélemy dans la satire, et celle de Béranger dans la chanson. Pour nous qui ne connaissons pas Barthélemy et qui ne voulons plus lire Béranger, Hésé-gippe Moreau possède des qualités et une inspiration plus personnelles. Lui-même, dans l'ode : Bordeaux, déclare être un païen de l'Attique et se réclame de Chénier et de Vergniaud. De ce côté la filiation est certaine. Des souvenirs de ses études classiques percent dans ses poèmes; des noms, des citations, ces deux jolis vers par exemple :

> Heureux colon, semblable au pasteur de Virgile,
> Tu couronnes de fleurs tes pénates d'argile (1).

Sa forme est presque partout classique, sinon académique, jusqu'à en paraître, parfois, gênée ou froide. Comme Boileau, il travaillait péniblement et se plaint, quelque part aussi, de cette rime qui regimbe et se plie mal à sa fantaisie. Cependant, il possède un certain métier, qui lui permet de vaincre ces difficultés techniques et jamais il n'est plus à l'aise que pour chanter ses propres souffrances. C'est qu'il n'a guère écrit que pour elles ou pour dire les misères du temps, les siennes extériorisées, et qu'en choisissant des motifs d'inspiration dédaignés avant lui, il a fait œuvre nouvelle, sans recourir aux barbarismes des

(1) *Le Myosotis,* « Le parti bonapartiste ».

romantiques, et sans sortir de son époque : à peine leur a-t-il emprunté quelques mouvements de style, comme dans ces vers, peut-être :

. . . .
Et l'escopette au poing, bivouaquant sur les monts,
Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.
. . . .

Plus sincèrement que le rapsode du « *Dieu des bonnes gens* », avec toute la fraîcheur de son âge et sa loyauté foncière, il a exprimé les différents états d'âme que faisaient naître, en lui, la découverte progressive de la vie, allant d'une foi enfantine à une libre-pensée toujours digne. Le fond de son inspiration, c'est « *l'exploitation des trésors du sol natal* (1), ce qui pour lui, signifie : impressions dues à la nature, traditions de la race, aspects des conflits sociaux. La forme que cette inspiration revêt, habituellement, est double : intime, lorsqu'il évoque des souvenirs personnels, presque toujours les mêmes, et contenus dans le cadre étroit, mais exquis, de son affection pour sa sœur ; politique, lorsqu'il relate les heures de fièvre que, réellement ou en imagination, il a vécues, avec tant d'autres de sa génération. Rarement, pour ainsi dire jamais, il n'a fait de l'art pour l'art, si tant est l'on puisse attribuer, à cette expression, rien d'autre qu'art dont la portée ne se fait pas, présentement, sentir. Il ne cherche pas à rendre de grands motifs, mais à exprimer, avec élégance une impression, un souvenir, une appréciation personnelle, dont il demande l'objet souvent, et à la fois, aux deux sources de son inspiration, comme pour rendre mieux la disposition constante de son esprit, préoccupé, en même temps, de grandes choses et de méditations intérieures, homme d'action que démarque un poète, révolutionnaire qui cultive l'idylle et parle, dans une même pièce, à « sa sœur » et à la liberté, ses deux Egéries.

Ce double motif d'écrire, insécable comme les branches d'un même compas, trace, dans son œuvre, des figures complexes et pourtant unes. Sa vie expliquant ses vers, il est naturel que les plus beaux soient ceux qui rendent le mieux les différentes faces de son amour universel, pour la femme qu'il chérit, pour tout être qui souffre et dont il veut, oubliant la sienne propre, immortaliser la peine légère ou profonde. C'est pourquoi, vouloir retrancher, de son œuvre, la propagande révolutionnaire, ce n'était pas vouloir l'alléger, c'était vouloir l'anéantir.

Le petit recueil, par quoi Hégésippe Moreau débuta dans le monde des Lettres, avait pour titre *Diogène*. Il lui plaisait que le nom de ce

(1) *Le Myosotis,* « A. M. C. Opoix, de Provins. »

cynique qui, de son tonneau (domicile roulant et réservoir inépuisable d'invectives) bravait la colère des lois, il lui plaisait que ce nom s'inscrivît, en symbole, en tête de son livre. Ayant déjà souffert de la vie, ayant failli mourir, il croyait pouvoir s'ériger en juge de la méchanceté générale, juge et partie, juge bien partial qui rend un arrêt comme on signe un cartel et pour qui une sentence prononcée est moins une condamnation qu'une revanche sur la malechance et les mauvais hommes. Néanmoins, dès ce premier poème, et c'est là que s'établit bien son état d'âme constitutif, dès ces premiers vers dont il voulait faire une éclatante profession de foi, il ne peut s'empêcher de s'épancher sur lui-même, de nous faire revenir sur son adolescence claustrée et malheureuse, où, nous dit-il :

Regrettant mon enfance, et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire.

Une de ses plus belles élégies l'*Isolement* n'est que le récit touchant et discret des peines dont la trace est celle qui marque le plus en sa mémoire. Quand Dieu crée un homme, dit-il, il lui compte la somme de ses bonheurs futurs ; mais lui, « *dès le départ, prodigue voyageur, il a dévoré sa part* » ; il lui faut donc s'attendre à ne plus rencontrer ici-bas, qu'heur et malheur. Ce qui, chez lui, est infiniment digne d'estime, digne de commisération, c'est que ses peines, pour nombreuses qu'elles soient, il ne les étale pas, il ne s'en fait pas un pavois, encore moins un programme. Si le récit de sa vie douloureuse se retrouve dans mainte pièce, dans *Un souvenir à l'hôpital,* dans *la Sœur du Tasse,* où, sous le couvert d'une fiction ingénieuse, il esquisse un petit tableau de son existence matérielle et morale à Paris, on ne peut dire qu'elle s'impose à nous, ce qui est bien la plus précieuse marque de la délicatesse chez un poète. Mieux, et remarquable effet de l'art, cette délicatesse a pour conséquence de nous rendre moins sensibles à son égard, comme si, épousant à notre tour l'opinion de ses contemporains, nous considérions sa misère comme inhérente à sa nature, inséparable de lui, second et mauvais ange tutélaire, funèbre génie familier ! Et c'est ainsi qu'il faut s'expliquer le dénuement total dans lequel s'écoula son rapide passage terrestre.

Hégésippe Moreau était tellement bien l'homme du malheur, qu'il ne le paraissait plus ! Etrange paradoxe, contradiction navrante et journalière qui le torture, dont il meurt, et qui n'arrache aucun mouvement de salut vers lui, mais qui suscite seulement une angoisse inexpliquée, un tourment indéfinissable émané de sa personne, et qui, pourtant, si grande était sa réserve, ne pouvait aller jusqu'à émouvoir l'aveugle charité en sa faveur. Pourquoi ? Parce que l'on ne savait, parce que l'on ne pouvait savoir, coquetterie suprême et à jamais inégalée, qu'il avait mis un tel soin à ne pas avouer brutalement le fait,

mais à peine l'affliction, qu'il ne venait à personne le désir de soulever le fier manteau de tristesse dont il se drapait, pour cacher la blessure vive par où la vie s'écoulait, et, qu'éternels égoïstes, hommes très humains, tous s'imaginaient que l'on peut tirer de tels accents de sa propre substance, sans en souffrir soi-même, que l'on admirait la beauté du décor sans penser à l'envers fruste et précaire, que l'on jouissait de son malheur en admirant l'artiste, sans entendre la plainte directe, si désolée, vers un secours qui ne devait jamais venir. C'est dans ce sens, qu'il faut lire et comprendre ces vers où il demande : le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre. Ce qu'il lui eût fallu, ç'eût été cet ensemble de soins matériels et de prévenances morales, ce milieu fait pour lui, où il n'eût eu qu'à rêver, penser, écrire. Nature délicate, si en dehors des coutumières contingences et qu'il ne faut pas juger avec les prosaïques moyens de la vie pratique, où rien de ce qui constitue l'activité de l'âme ne peut entrer.

Il est permis de se demander, avec un sincère regret, il est permis d'escompter ce qu'aurait produit cet être si bien doué, dans une époque plus fertile en Mécènes. C'est la rançon de l'égalité qui, en modifiant les cadres de la société, a plié chaque individu sous la dure loi de la nécessité. Michel-Ange, travaillant, malgré lui, pour les ennemis de sa patrie et se vengeant des Médicis haïs, par des chefs-d'œuvre qui les dépassent, ne pensait, certes pas, leur être en rien redevable. Plus près de nous, Rousseau, se laissant presque supplier d'accepter une hospitalité, et ne le faisant qu'après avoir posé ses conditions de penseur bourru, et tant d'autres, pour ne citer ni La Fontaine, ni La Bruyère, dont les œuvres eurent, comme condition première d'existence, l'affranchissement des préoccupations matérielles ! Qu'importe si, par ailleurs, et en appréciant les faits à notre point de vue moderne, ces écrivains, ou ces artistes, aient paru vivre dans la dépendance de leurs protecteurs, et même, peut-être, dans un état de domesticité dorée ! La Bruyère n'a-t-il pas écrit :

L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit ; je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir, à leur service, des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois (1).

La véritable indépendance, c'est l'éternelle liberté de l'âme et de l'art. Le dernier refuge, pour un poète, et le seul inexpugnable, c'est sa pensée, d'où il brave le monde et ses tourmentes, et d'où il commande à son tour.

---

(1) La Bruyère, *Les Caractères,* Ch. IV, Des grands.

C'est là que s'abritait Moreau, quand il clamait :

Oh ! Le siècle entendra les chants que je lui livre !
Il n'aura pas ouvert ma tombe, avant mon livre ! (1)

Cette tombe, ce fut lui qui faillit, maintes fois, l'ouvrir d'une main désespérée. La hantise du suicide, compagne de son isolement, était devenue, chez lui, presque une persécution à la Jean-Jacques. En 1832, au plus fort de sa misère, lorsqu'il cherchait à se faire admettre dans un hôpital, afin de coucher dans les lits des cholériques ; ou bien, pendant ses réclusions obstinées, quand le désir de la mort devait, bien souvent, bourdonner à ses oreilles. Il n'y a pas cédé, et il faut reconnaître et louer hautement le grand courage, la complète conscience de sa propre valeur qui lui permirent « *d'être* », contre l'adversité, même quand toute possibilité d'effort étant épuisée, il s'abandonnait au rêve, cette réalité amorphe, et anticipait, ainsi, sur l'au-delà au lieu de s'y anéantir. Un beau passage du poème, ci-dessus mentionné, est celui où, solitaire comme le Tasse, auquel il se compare, il sent, après une vision extatique où son œuvre défile, il sent que tout s'efface, que tout s'abîme et qu'il ne reste plus « *qu'un poète et la faim* ». Une de ses poésies bacchiques, *Surgite mortui,* porte ce sous-titre bizarre, on dirait d'un Baudelaire avant la lettre : *Couplets chantés à un déjeuner dont tous les membres avaient tenté ou médité le suicide.* Ce n'est qu'une pièce de bonne humeur, et c'est la meilleure réponse à faire à Sainte-Beuve qui pense trouver, en lui, les traces des maladies du siècle. Si Moreau eut, parfois, l'avant-projet du suicide, c'est bien plus pour des raisons de détresse personnelle que pour répondre au ton d'une névrose littéraire, qui ne l'atteignit jamais, car son œuvre est saine. Au con, traire,ne pourrait-on attribuer à l'auteur des *Pensées de Joseph Delorme* la responsabilité des germes morbides d'où sont sorties certaines élucubrations dégénérescentes de notre temps? Hégésippe Moreau n'en présente pas la moindre marque ; au plus dur du malheur, son vers reste mâle, et notre admiration pour lui va, non pas à une langueur veule et méprisable, mais à une énergie superbe, malheureusement trop courte de souffle, qui eût fait, de lui, le premier pamphlétaire de l'époque et qui, bien avant l'apparition des *Châtiments* et d'*Ultima Verba* lui met aux lèvres cette virulente apostrophe :

Je n'écris pas, je chante, et, Minerve nouvelle,
Ma satire s'élance, en bloc, de ma cervelle.
Qu'on m'enchaîne ; ma voix est libre, c'est assez ;
Oui, tant qu'on n'osera, comme aux siècles passés,
Par le fer et la flamme, étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende, et, dussé-je, moi-même,

(1) *Le Myosotis,* « La Sœur du Tasse ».

Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard, nasille, aux carrefours,
J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues... (1)

Plus tard, après 1830, quand ses convictions les plus chères, voient leur prestige amoindri, à l'époque où l'arrivée au pouvoir de la classe bourgeoise est le signal de la curée universelle, où l'on confond volontiers ennemi de l'ordre public et adversaire d'une ambition personnelle (Un carliste, disait Thiers, est un homme que l'on veut perdre), où les poètes en renom donnent l'exemple des strophes laudatives, il reste le barde hautain et désintéressé, volontiers agressif et se targuant de son irréprochabilité. L'âme pleine de l'idéal révolutionnaire, d'un idéal qu'il sait impérissable, il ne veut connaître qu'un maître, le Peuple, qu'une sainte, la Liberté.

Une fois la part faite à ce que la fougue de sa conviction renferme de piquante ignorance des réalités historiques, ou, plus simplement, si l'on veut, d'ingénuité juvénille, il faut lire le poème sur la mort de Merlin de Thionville.

C'est, sans conteste, un très beau morceau, d'une inspiration profonde, notamment le passage qui commence par : « *A ta place, Merlin, la séance est ouverte.* » C'est une évocation puissante de cette séance de la Convention où Merlin tient tête à Robespierre terrible et froid, à la lâcheté des crapauds du Marais votant pour qui les domine, aux faubourgs que commande Saint-Just, aux « canons demandant audience à la porte », à tout Paris levé contre lui. Un large souffle épique précipite les périodes, brusquant ses effets, jusqu'au triomphe final, jusqu'au : « *Merlin, repose-toi, la séance est levée.* »

Quelle leçon pour ces législateurs nains du gouvernement de Louis-Philippe ! En face d'un tel homme, oh ! qu'ils semblent petits ! Quelle leçon que ce nom, si retentissant, ne sorte pas des urnes, après les Trois jours de colère, dans aucune élection partielle ! Quelle leçon que de voir les républicains, héros des Trois Glorieuses, partout traqués et abattus ! Quelle leçon et quel abaissement pour cette nation reniant son époque sainte et voulant en faire une époque maudite ! Comme notre poète sait prendre leur défense à tous ces braves, morts pour avoir voulu aplanir « une route aux Français, vers un bel avenir » ! Qu'importe qu'ils aient frappé d'aveugles coups, s'ils ne les portaient que pour fonder, enfin, l'ère de Justice ! De quel droit l'histoire se montrerait-elle plus sévère, envers eux, qu'envers tous les grands coupables des règnes despotiques, et, même, quand ils seraient revenus aux pires

(1) *Le Myosotis*, « Le poète en province ».

horreurs d'un Tamerlan, aux pyramides de trente mille têtes, c'eut encore été trop peu, puisqu'après quarante ans, l'hydre féodale est toujours vivace ! Voici où l'on sent bien Moreau dans sa virulente ardeur et où l'on comprend qu'à l'occasion il eût été l'homme de ses paroles, celui que sa conduite aux journées de Juillet nous montre, mêlé à la foule obscure des combattants et que son œuvre fait leur porte-parole :

> Nous, peuple, qui voulons la liberté quand même.

Il faut lire, aussi, *à Henri V,* longue philippique, où il compare la situation de l'héritier du trône héréditaire avec celle d'un bohémien (lui-même) « ivre de joie et d'air, riche d'un budget mince », évoquant le spectre de Louvel dont « le vivace poignard » a soif du sang Bourbon ; il menace le prétendant de lui offrir une épée, mais par la pointe et debout ; il y déplore l'erreur de Chateaubriand, appui fidèle de la tige déchue, et dont, dans sa généreuse ardeur, il ne peut croire que le génie littéraire puisse s'allier à un esprit retardataire, oubliant que René, qui mit, toute sa vie, son point d'honneur à se singulariser, était incapable de subir l'entraînement d'un mouvement populaire, encore moins d'y subordonner ses convictions. Voulant toucher le chef des légitimistes, il lui propose de venir, libre et seul, solliciter des lettres de roture, pour devenir vraiment fils de France; il l'associe, prédiction juste, à la destinée touchante du roi de Rome qui, lui, ne peut revenir de l'exil du tombeau. Mais il se rend compte de l'impossibilité d'une telle conversion chez cette race au cœur sec, à l'esprit étroit, qui n'a rien appris et rien oublié; se remettant à la fois de sa générosité et de son erreur, il chasse cette vaine chimère :

> Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.

On trouve encore de beaux vers qui font image, dans la lettre à un autre prétendant, à Joseph Bonaparte :

> Mais le géant n'est plus, et les nains de sa race
> Dormiraient aisément blottis dans sa cuirasse.

Néanmoins, du fait qu'il s'attaque à une personnalité, au lieu de viser une période de l'histoire, son style s'altère, le ton s'abaisse un peu à la diatribe, des longueurs, des violences fatiguent. Ce sont encore de bons vers, mis au service d'un sujet qui ne les comporte pas.

Parti de cette conception première de grands thèmes épiques, sortes de visions d'une mêlée humaine, lutte confuse, où, seul, l'héroïsme des partis, fait la loi de la victoire, il en vient, par le fait quotidien de l'émeute, à ne plus voir que l'action circonscrite de l'individu, à ne rechercher que ses mobiles particuliers d'agir. S'il perd en ampleur ce qu'il gagne en précision, il s'y dépouille surtout de ses premières

illusions ; ses convictions politiques délaissent toute raison sentimentale. C'est alors, aussi, que son œuvre devient dure, acerbe, avec des traits qui décèlent, plus encore que la haine ou l'envie, le mépris profond d'une âme ulcérée pour les heureux du monde, pour ceux qui, avec leur or, se ruent sur Paris comme des conquérants ; mépris pour ces jouisseurs qui ,de leur égoïsme, se sont fait un système, qui se gardent du spectacle de la douleur, comme d'une maladie, comme on se protège d'un frisson de fièvre :

> Ne regardez jamais autour de vous,
> . . . .
> La pitié vous prendrait et la pitié fait mal (1).

mépris pour ces fausses joies que hante la constante préoccupation d'éviter le fantôme de Lazare.

Mais à suivre Hégésippe Moreau, on se demande dans quel monde s'agitent ces heureux de la vie, et l'on doute même de la réalité et de leur bonheur et de leur existence propre. Qui sont « ces gens qui passent vite sur le pont qui résonne, de peur d'entendre, jusqu'à eux ».

> Monter le bruit que font ceux qui passent dessous !

Sont-ce vraiment des heureux, ces inquiets toujours dans l'attente de la « débâcle humaine » ? Le tableau est, évidemment, poussé au noir. C'est par ces traits exagérés que l'on juge de la fougueuse candeur de ses opinions : fortes aspirations vers un Bien instinctif et inexpérience totale de la vie, double source trompeuse. Il est inexact que « le riche qui digère » ait le temps ou seulement l'idée d'évoquer toutes ces sombres perspectives ; il les ignore, tout simplement. C'est le poète qui, dans son imagination, crée une psychologie à son usage et qui en dote ses sujets. N'oublions pas qu'il fait partie de cette foule humble et passive qui regarde, du dehors, les illuminations brillantes des festins, auxquels elle ne s'assiéra pas, illuminations d'autant plus brillantes pour elle qu'elle se trouve plus dans l'ombre. Pardonnons-lui ses erreurs et ses invectives, car elles ont une cause généreuse, car ce sont celles-là mêmes de cette foule qu'il a si bien comprise, et dont il a si bien exprimé la sourde colère, grondant au cœur des masses :

> Des hommes que la faim moissonne par millions,
> En se comptant des yeux, disent : Si nous voulions ;

colère qui, à son paroxysme, confine à la folie. C'est la folie de la souffrance qui l'entraîne à des vœux insensés, à l'idée d'un cataclysme

---

(1) *Le Myosotis,* « L'hiver ».

rayant Paris de la carte du monde ; mais ce ne sont que des exutoires par où s'échappe le trop plein d'une longue contrainte ; vite, et souvent,

le 9 aout 1820

Monsieur

Excuser moi si je prends la liberté de vous écrire Je ne suis pas un Démosthènes ou un Cicéron pour pouvoir écrire avec éloquence ou avec sagesse mais j'espere que vous excuserez la naïveté de mon enfance car le simple but de ma lettre est de vous faire savoir que si vous avez l'intention de venir a provins pour la distribution des prix elle est fixée au 17 Aout J'ai fait tous mes efforts pour mériter votre estime et votre bienveillance et pour me rendre digne des bontés dont vous m'avez comblé jusqu'aujourd'hui recevez monsieur l'assurance du respect et de la soumission avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble
et très-respectueux
serviteur

Moreau

Autographe d'Hégésippe Moreau à dix ans,
communiqué par M. Granger, président du Comité Hégésippe Moreau.

dans le même poème, Moreau se rappelle, à lui-même, à plus de raison et de clémence.

Cette violence de langage lui fut durement et souvent reprochée ;

parmi toutes les manifestations que sa mort a provoquées, ce fut elle qui servit de thème favori aux bavardages, aux nénies littéraires, aux mensonges, aux ignorances grossières qui s'échangèrent à l'envi. Combien ont parlé de lui sans avoir lu son livre ? Combien, forts d'une citation traîtresse, ont généralisé ce qui n'était qu'une expression incidente, une pensée particulière ! Par contre, combien peu ont pénétré l'harmonie totale de l'œuvre ! C'est encore une face tragique de cette destinée qui le fut tant, d'avoir été, successivement, méconnue pendant sa vie et mise en pièces après sa mort ! C'est que, manifestations ardentes d'une noble indignation ou notations plus calmes du spectateur qui voit et se souvient, toutes ses satires possédaient, au plus haut degré, une qualité que ses adversaires ne pouvaient lui pardonner : leur absolue sincérité. Quand tous autres motifs de gloire viendraient à lui être contestés, l'amour de la vérité resterait à Hégésippe Moreau comme un titre imprescriptible. De même que, toute sa vie, il a tenu sa personne à l'écart des combinaisons politiques, jamais il n'a poursuivi, par ses libelles ou ses pamphlets, un but intéressé. Amis ou ennemis, sa verve railleuse n'a épargné personne et, parfois, elle s'est exercée à ses dépens. Dans bien des cas où il lui eût suffi de se taire, un couplet frondeur, une remarque trop fine, lui ont valu, ou de perdre des protections sûres et bienveillantes (ainsi que fit cette chanson des *Croix d'honneur,* qu'il écrivit à l'occasion et contre la décoration de son bienfaiteur), ou de se créer des ennemis acharnés, d'autant plus vindicatifs que leur travers bafoué était plus mesquin, ennemis tenaces qui lui rendirent, pendant sa vie, l'existence difficile, et qui voulurent, après sa mort, salir sa mémoire.

La principale raison de ces attaques, en sus des questions d'amour-propre, fut son irréligion. Orphelin condamné, dès l'âge tendre, à la rude discipline du séminaire, Hégésippe Moreau en avait reçu l'enseignement sans en contracter l'esprit, et, dès ses premiers vers, il célébra la complète indépendance de sa pensée. Il alla plus loin et dénonça hautement les tentatives d'asservissement de la congrégation, cette entité hybride, indéfinissable, dont il été tant parlé, et dont on pourrait dire, prenant Pascal à rebours, que le centre n'était nulle part, mais les effets visibles partout. Juvénal autorisé, il cingla d'un fouet sanglant des turpitudes qu'il était à même de bien connaître, et parfois dépassa le but. Il est bon de constater, cependant, qu'en bien des endroits, ses plaintes, si elles sont mordantes, sont justes, que s'il associe des imprécations contre Dieu à des récriminations contre les riches, c'est que, souvent, la religion n'est qu'un luxe, et ses prélats des thésauriseurs ; qu'enfin, s'il demande la toute-miséricorde au Créateur, du même ton comminatoire qu'il requiert l'aumône des puissants, c'est qu'il croit à l'omnipotence de la Bonté et de la Joie sur la terre.

Qui ne connaît ces vers :

Aux petits des oiseaux, toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims...................

De tant de poèmes d'inégale valeur, il n'est guère possible de retenir que *Confession* et *Un Quart d'heure de dévotion*, mais ce dernier est très caractéristique de la manière du poète et du fond même de sa philosophie. Il y rappelle son enfance, dont il garde encore « *parfum évaporé* », « *un peu de foi naïve* » ; il s'y montre tourmenté, comme tous les jeunes, par le doute et par la soif de savoir, que ne peuvent satisfaire les dogmes arrêtés des croyances reçues ; il y cherche un confident, un guide suprême et il y écrit trois de ses plus beaux vers :

Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante ! »
Mais, le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant,
Qui féconde la boue et qui commande au vent ! »

L'objet même du poème paraît bizarre, puisqu'il déclare ne l'écrire que pour accomplir un vœu fait au tombeau de Racine ; il s'en excuse, d'ailleurs, par une sorte de respect humain,

.... Sur les autels divers,
Puisqu'on sème des fleurs, on peut jeter des vers.

Mais, ce déisme n'est que superficiel ; ce que l'on sent bien qui s'en dégage, c'est, sous cette apparente croyance, et dans un profond amour de la pensée et de la vie universelles, un esprit de moderne paganisme, renouvelé de l'antique, tel que pouvait le concevoir un admirateur d'André Chénier.

Il a fallu tous les efforts d'une presse peu scrupuleuse pour répandre cette calomnie que Moreau était un tribun fielleux, sans cesse prêt à verser, dans les âmes simples, la haine pour la haine, à souffler, sans raison, sur des brandons de discorde. Rien n'est plus faux. Le chantre du doux pays provinois n'est pas un violent, mais un amer, et, son livre feuilleté, au hasard, le prouve ; n'est-ce pas amertume, l'idée de cette prière désabusée :

.... donnez pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
Etouffe leurs soupirs, en retombant sur eux.

et, plus loin, amertume encore, et non pas menace, cette voix qui conseille :

.... et comme Dieu,
La Raison vous dira : l'aumône éteint le feu.

Si cette voix se hausse parfois jusqu'au ton imprécatoire, n'est-ce pas, aussi, par l'excès de cette souffrance qui s'entretient elle-même et se fait plus inextinguible, de plier sous le faix de l'inertie ou de la

veulerie générales, de tenter, en vain, d'animer ce « *bétail que le pouvoir engraisse de ses dons* » (1).

> Vous avez retrempé mon cœur dans l'amertume,
> Pour la prostituer, j'estime trop ma haine (2).

Pour quelle raison, cependant, incite-t-il à la lutte, quand il est lui-même, et journellement, un vaincu ? Est-ce dans l'espoir de quelque victoire, toujours future, ou est-ce parce qu'il ne se rend pas compte du sentiment d'impuissance désolée qui est au fond de lui, que ses vers réflètent, à son insu peut-être, et qui est la cause profonde de l'échec de sa vie, comme aussi l'explication de l'influence restreinte de son œuvre ?

Il se peut que ces deux ordres de faits aient agi, chacun pour leur part, mais, plus que dans les circonstances de sa vie, toujours suspectes d'avoir été altérées par la légende, c'est, dans cette œuvre elle-même, qu'il faut trouver des indices probants de leur existence.

*
* *

Un nom de poète revient souvent sous sa plume, c'est celui de Gilbert, poète dont la renommée fut bien supérieure au talent et dont la fin le hante. En 1833, dans sa première collection *Diogène,* peignant la mer orageuse des Lettres :

> Où, comme Adamastor, debout sur un écueil,
> Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.

il songe à cette destinée écourtée. Plus tard, dans *Un Souvenir à l'hôpital,* ailleurs encore, il reprend ce thème :

> O ! Femmes de Paris ! sur son grabat désert,
> Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert !

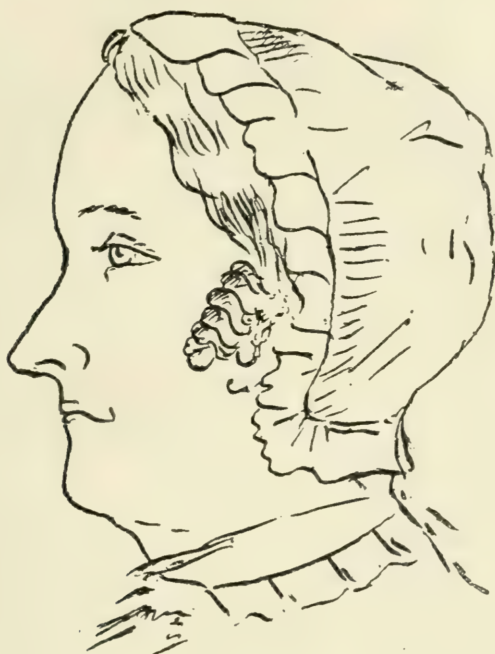
où l'intention d'un symbole personnel prend, chaque fois, plus de force. Avait-il quelque avertissement secret, quelque pressentiment comme en reçoivent, parfois, sans raison définie, les névropathes ? C'est possible, mais si nous l'admettons, voyons dans cette croyance anticipée au néfaste, un bien mauvais présage, tiré non du sort, — avatar du hasard, — mais de son inaptitude au travail. Nous trouvons la trace de cette préoccupation jusque dans une lettre à sa sœur, où, parlant des gens qui l'ont flatté, il dit :

Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin ; après quoi, ils diront : « C'est dommage », et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. »

---

(1) *Le Myosotis,* « Le poète en province ».
(2) *Le Myosotis,* « A. M. C. Opoix, de Provins ».

La critique moderne a fait justice du nimbe de malheur dont la complaisance d'amis fidèles avait entouré la fin de Gilbert ; ce poète est mort chez lui, non à l'hôpital, d'un accident de cheval, non de maladie,



Louise Lebeau à 32 ans,
d'après un dessin au crayon de Théodore Lebeau, son frère.

dans l'aisance, et non pas dans la misère. Seule, une pure coïncidence lui a fait écrire, huit jours avant sa mort :

> Au banquet de la vie, infortunée convive,
> J'apparus un jour et je meurs,
> . . . .

Le poème que Moreau lui consacre est touchant et conforme à l'état d'esprit qu'il lui supposait ; il ignorait que Gilbert (qu'il classe au rang des grands poètes), en écrivant ses vers, ne savait pas la mort si proche. Comparant son sort au sien, il se voyait, comme lui, gravant ses dernières pensées, dans les affres de l'agonie, et leur donnant, en cette triste occurrence, un caractère de grandeur tragique, capable de les immortaliser. Il ne mourut, pourtant, que six ans après, six ans pendant lesquels il a dû vivre avec cette idée que *ce* pouvait être Demain, et qu'il fallait conformer son attitude à cette expectative. Qui sait si, connaissant mieux les choses, il eût accepté cette perspective

désespérée, dont il tirait peut-être une amère volupté, mais qui lui infligeait, comme torture, ce remords d'être, soi-même, l'artisan de son propre martyre ? Qui sait quel point de départ, quel byronisme (ce snobisme d'alors) était à l'origine de ce désir orgueilleux et tyrannique d'originalité ? Effort trop souvent victorieux du factice sur le naturel, ce pessimisme n'est qu'une névrose dont il a conscience, et contre laquelle son être réagit, les jours de bonne santé, c'est-à-dire quand il produit. Il sent bien que cette disposition mentale n'est pas la sienne ou plutôt celle que sa nature appelle : jeune, sensible, assez bien doté, au physique comme au moral, pour attirer et retenir l'amour, il aimerait, comme tant d'autres, ne célébrer en ses vers que le bonheur de vivre ; il le sait, et s'en attriste, et ce regret est plus poignant de rester à jamais vain et désarmé. C'est ainsi qu'il termine la longue lamentation de cette pièce, par un regard d'envie qu'il jette sur le bonheur accessible à tous, regard du damné qui, toujours, retombe sous le poids écrasant de sa mélancolie.

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître,
Mais la nature est brillante d'attraits.
Mais chaque soir, le vent à ma fenêtre,
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux, sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur, oh ! que la vie est douce !
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Cette mélancolie, tour à tour délicate ou funèbre, devient une croix qui l'accable jusque parmi ses plus fraîches compositions ; c'est ainsi que, dans les strophes finales *A mes chansons,* on lit ces deux vers typiques :

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume,
Sur le coteau, comme un linceul flottant

que dans celles intitulées *A mon âme,* il n'envisage pas la mort avec effroi, mais la considère comme une délivrance pour cette âme qui n'a été « ni complice, ni témoin » des fautes dont le corps est seul coupable. Cette séparation de l'esprit et de la matière est poétique et habile, mais, pourquoi faut-il qu'un mauvais goût du macabre, plaisir mystique peu convenable, dénature le poème quelques vers plus loin ? Trop facilement, Moreau est obsédé par cette préoccupation et en fait le motifs fréquent de variations littéraires. Cette pensée de la mort, quand elle ne se traduit pas par une meilleure compréhension de la vie, est néfaste, désorganisatrice et profondément dissolvante. C'est ce fatalisme qui l'a enlisé dans cet état contemplatif, où la rêverie stagnante et la timidité constrictive le menaient à l'incapacité de travail et à la lente dispersion des facultés actives. « Le grain de blé moulu en

farine ne peut plus germer » (1), a-t-il été dit de l'abus de l'analyse intime ; n'est-ce pas vrai aussi, de l'abus de la méditation poétique, autre modalité de la vie intérieure, trop souvent faite d'indolence et de passivité, qui rend la production pénible et longue, l'application difficile et l'insuccès persistant ?

Ainsi s'éclaire et s'explique mieux encore, par des raisons littéraires et personnelles, cette amertume dont nous parlions tout à l'heure.

Etre doué d'un cœur sensible, avoir une âme ouverte aux plus hautes manifestations de la grandeur humaine, et, quoique poète charmant, conteur plein d'ingéniosité et d'esprit, rester inconnu, méprisé, quand le faux mérite triomphe bruyamment ! Quel désabusement ! Surtout quand il pense à telle réputation imméritée, à tel écrivain connu, notamment à tel chansonnier considérablement populaire, parmi les petits et parmi les grands ! Quelle juste colère quand il se rend compte du peu de fondement de cette gloire, de la médiocrité du philosophe au prix du constant succès, de la niaiserie, de la platitude des sujets et comme il s'écrie véhémentement : « Ah ! Dieu, si j'étais Béranger ! » Celui-ci venait de publier (en 1833), un recueil d'allures un peu sociales, et depuis, bourgeoisement satisfait des éloges à lui prodigués de toutes parts, tout en s'en défendant,

Non, mes amis, non je ne veux rien être,

il se reposait sur ses lauriers définitifs, en attendant, plus tard, de briguer l'Académie. Certes, devant une vogue qui, à présent, étonne, Moreau a dû étudier, sinon admirer Béranger et lui envier sa seule, mais grande qualité, secret de sa renommée : son rythme amusant, facile, admirablement français, qui, plus que tout, a fait, de la chanson, le genre populaire par excellence. La chanson *Le Baptême* en est manifestement inspirée, mais qu'il nous soit permis de ne pas la trouver supérieure au modèle :

Lorsque minuit descend, plaintif, des Dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes,
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.
. . . .
Souffrir, gémir, c'est la commune loi
. . . .

Sentimentalité banale et larmoyante où l'on sent bien que Moreau n'est plus dans son naturel, tout de grâce et d'émotion.

Sa manière dernière montre bien l'évolution qui s'était faite en lui. La douleur semblait avoir affiné son inspiration ; c'était celle d'un

(1) Amiel, *Fragment d'un journal intime.*

Moreau moins bouillant, moins prompt au trait piquant, plus paisiblement humain. C'est, entre autres, le poème *Mil huit cent trente-six,* écrit deux ans avant sa mort, à l'occasion de la condamnation d'Alibaud, où il trouve de larges vers pour proclamer que

.... la morale éternelle,
Au seuil des rois fait sentinelle,
Pour en écarter le poignard.

« L'arme du siècle, déclare-t-il, c'est la plume. » Belle et rare parole, noble aperçu jeté sur un mode meilleur de l'activité humaine, mode à venir que bien des conflits armés démentiront après lui.

Déjà, il répudiait les thèmes de circonstance, et cherchait à peindre de vastes fresques :

Vous qui marchez pieds nus, et, sur la route,
Dans le ruisseau trempez votre pain noir,
Vous qui chantez, sans que la dame écoute,
Là-bas penchée au balcon du manoir.

Ainsi, vers la fin, ayant déposé l'attirail du ferrailleur, plus mûr et plus proche des grandes idées qu'il voulait exprimer, il commençait son ascension vers une forme de la pensée plus calme, plus dégagée de la polémique. Si le sort l'avait permis, loin de cesser d'être le barde des malheureux, il eut sans doute trouvé sa voie dans cette région supérieure de la souffrance où, insensible aux piqûres infimes de la méchanceté humaine, sourd aux cris des rixes qu'elle suscite, par une application de tout l'être, le poète n'entend et ne comprend que la grande peine de l'Humanité en son perpétuel enfantement. Mais la mort nous a ravi, à jamais, le mot de cette énigme ; à défaut de l'œuvre austère, impassible, éternelle qu'il aurait pu nous donner, nous devons nous contenter de celle, transitoire, qu'il nous a laissée et qui nous dévoile un révolté doublé d'un rêveur, farouche dans ses idées, doux dans ses mœurs et tourmenté d'un besoin infini de tendresse dans ses rapports avec ses semblables.

* * *

Cette tendresse est comme un legs, le seul que le doux poète ait pu transmettre à la postérité. Le pauvre bluet « éclos parmi les roses de Provins » a gardé, à travers les années, sa fraîcheur de jadis. Si la partie politique de son œuvre a péri avec les faits qui lui ont donné naissance, ou si, du moins, nous n'y cherchons plus que la preuve de ses aptitudes de poète-tribun, la partie personnelle, celle où il cherchait à nous confier les peines infiniment touchantes d'un cœur trop solitaire, celle-là demeure toujours et conserve un charme impérissable. C'est une physionomie exquise du rêveur et languissant Hégésippe qui s'y joue et qui suffit à l'immortaliser. S'il fut méconnu pendant sa vie, si la vogue plutôt que le succès lui vint à l'occasion de

sa mort, si sa tombe fut un autre champ clos où combattirent tous les indignes qui le réclamaient pour eux, si un long oubli suivit ces bruyantes et passagères disputes, de cet autre monde, où il la pressait de fuir « un corps malade et nu », que son « âme blanche » soit consolée. Il est encore assez de cœurs sensibles pour goûter ces vers émus, où il parle avec un attendrissement délicat des courtes années heureuses de sa première jeunesse ; ce sont les plus expressifs, c'est la partie la plus naïve de son œuvre, la seule que les anthologies détachent, peut-être trop exclusivement.

Si, à cette occasion, nous allons, une fois encore, reprendre sa vie, ce sera dans une impression toute de douceur et de plénitude, telle qu'il devait, sans doute, concevoir la vie durant ses longues rêveries, telle que nous l'éprouvons à lire certaines de ses pièces, auxquelles il serait injuste de ramener toute son œuvre, mais qui, cependant, en sont bien représentatives, parce que plus adhéquates à sa nature même.

Le poème *La Voulzie* est, en effet, le plus connu, sinon le seul; c'est qu'il n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long cri de souffrance, profond et résigné, et qu'il a, toujours, été considéré comme le testament sentimental du poète.

La Voulzie

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire: « Espère! aux mauvais jours,
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot: « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur: Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins:

Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre,
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Voici une élégie personnelle, d'une harmonie parfaite, sans note qui détone, poétique exhalaison de l'être, tout de douceur et de pardon, que fut son auteur. « J'eus bien des amis », nous dit-il. C'est qu'il ne fut pas un ingrat; riche de son seul talent, c'est avec des vers qu'il remerciait. La romance qu'il écrivit, pour ses étrennes *à Madame Guérard*, la bonne fermière, déborde de reconnaissance, en même temps que la grâce des rimes, la coupe légère en font comme un chant de rossignol, digne de ceux de la *Voulzie :*

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière.

Quand, feuilletant le *Myosotis*, on va d'une strophe trépidante, où toutes les syllabes sonnent, où toutes les pensées luttent entre elles, à d'aussi simples, candides, adorables pastorales, telles que ces deux pièces, telles que *Souvenir d'enfance*, un étonnement vous saisit, vous émeut, vous captive, devant ces sensations contrastées, et vous ramène, cercle étroit, au regret d'une destinée si funeste, pour un poète si bien doué, dont les ressources et la souplesse de l'esprit faisaient un bien proche parent de Musset.

Comme lui, il vécut par le cœur, mais, moins que lui, nous en pouvons connaître l'histoire, car, fidèle plus qu'ailleurs à son principe de discrétion jalouse, il a fait peu de confidences dans son œuvre, sur ce qui fut sa vie amoureuse à Paris, et il est bien difficile de dire, en quoi consistèrent sa prétendue dissipation et ses erreurs morales.

Gageons qu'il laissa s'accréditer, là-dessus, une légende à laquelle nul homme, né Français, n'est indifférent, alors même qu'elle est fausse. Nous n'avons guère, à cet égard, que deux éléments d'appré-

ciation : l'étude de ses œuvres légères, et ce que nous savons de sa timidité.

Sauvage, dès son enfance, le jeune Hégésippe le resta à Paris. Au fond, cette sauvagerie, mieux qu'un effet du tempérament, pouvait n'être qu'un concours malheureux des circonstances — là comme partout — ou une simple tactique de sa part. Combien d'autres dont la belle assurance et le débrouillardisme réputés ne sont que la conséquence d'une constante réussite par ailleurs. Quelle attitude devait mieux lui convenir, à lui, l'enfant sevré de tout, que celle de la réserve, de la solitude volontairement recherchée, de l'isolement qui vous sauve de la vue et des jugements des indifférents, vous permet de se regarder souffrir à l'aise. Or, Moreau, dans ses moments de gêne ou de peine — presque aussi nombreux que ses jours — se rendait invisible, même pour ses amis. Que faisait-il dans cette réclusion ? Souffrir et pleurer !

Parmi ses pièces dites libertines, si nous ne retenons que celles qui intéressent son œuvre littéraire, quel est le sentiment que l'on trouve, derrière un apparent badinage, dans les *Deux Amours, L'Ecolière, L'Enfant timide, Le Joli Costume ?* Le désenchantement !

Et si l'on analyse *L'Apparition, Si vous m'aimez,* cette pièce-là renferme, à peine, un sourire, et celle-ci n'est que le jeu d'une ironie déguisée, qui veut se bafouer, elle-même, de crainte que ne la gagne une incurable mélancolie.

> Si vous m'aimiez.....................
> Mon cœur s'enivrerait enfin,
> Cœur mendiant, il va de femme en femme,
> Criant misère, et sans secours, hélas !

Sont-ce là les propos d'un Don Juan ? Quoi de plus poignant que le sujet de cette *Apparition*, jeune fille inconnue, qu'il aperçoit, une fois, dans la rue, pour qui à son retour, chez lui, il écrit des vers que, moins heureux qu'Arvers, il ne pourra, sans doute, lui faire lire, et qu'il ne revoie plus jamais.

> Hélas ! comme au hasard, sa main froide ouvrira
> Cette page qui brûle ! Et rien ne lui dira
> Qu'un souffle de sa bouche a fait vibrer ma lyre ;
> Que son regard créa les vers qu'il vient de lire,
> Et, peut-être, la feuille, où je les ai semés,
> Bouclera sur son front, ses cheveux parfumés.

Toute la désespérance de ceux qui aiment, sans idée de retour, souffre dans ces vers. Eternel temporisateur, il n'ose faire d'aveu, et l'amour passe ! Mendiant d'amour qui garde, par devers soi, un trésor inemployé, il ne sait que le gaspiller dans ses vers, dans des pièces où il n'a que faire, telle celle qui porte ce titre, à première vue,

saugrenu : *A une dame qui se plaignait de voir, aux Tuileries, sa chaise entourée de jeunes gens,* où nous relevons cette indication :

> Plaignez, surtout, ceux [les cœurs] qui battent dans l'ombre,
> Belle, mais ne vous plaignez pas.

La meilleure preuve, enfin, qui milite en faveur de Moreau, c'est l'inoubliable attachement qui fut le centre et comme la raison d'être de sa vie, l'invincible affection pour celle dont nous parlions, au début, pour « sa sœur ». Que sont, parmi tant de pièces éphémères, ces fugaces amours, vagues aspirations d'un cœur jeune, et inquiet de sa jeunesse, auprès de son grand, de son véritable amour, de celui qu'il n'avoue pas, et qui pourtant l'enchante, de l'amour à jamais pur qui remplira toutes ses heures, bonnes ou mauvaises. Rien n'est plus doux, puéril et délicieux, que de s'attendrir en lisant *Soyez bénie,* quand on songe que ces vers, ce sont les vers sacrés du poète, vers pleins de retenue, incolores, semblerait-il, mais plus précieux à cause de cette réserve même. C'est pour sa sœur qu'il les écrit, pour celle dont la chaste caresse, « sur son front pâle essuya le chagrin », celle qui fut pour lui plus qu'une mère, plus qu'une amante, créature idéale dont il se demandera : « Est-ce pas un ange ? », ange qui l'eût dû garder toujours auprès de lui, et à qui nous serions redevables de plusieurs *Voulzie.* Il nous importe peu de savoir quelles furent les obligations qui la retinrent ; Moreau, dans l'*Isolement,* laisse supposer une vocation religieuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il l'aima, sans espoir et sans défaillance. Les lettres qu'il lui écrivait, celles surtout qu'il adressait aux personnes qu'elle connaissait (moyens détournés), vibrent d'amour contenu. On devine combien cette affection eût pu être bienfaisante et lui faire une autre vie, comment un guide respecté, une main bénie, eussent remis en leur place, tant de beaux sentiments égarés dans cette vie, petites fleurs sauvages perdues dans une plaine aride, mais d'un parfum si pénétrant, telles celles-ci, extraites de l'*Hiver,* vaste composition un peu mêlée, mais qu'il faut souvent citer :

> Je haïssais, alors, car la souffrance irrite ;
> Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.

Jamais l'égoïsme n'a terni ce cœur d'or. Au plus doux de sa convalescence, entouré, dorloté, il pense que « le siècle d'airain pour d'autres continue » et ayant, un temps, cessé de souffrir pour son compte, souffre pour eux. Peut-on dire et peut-on croire que cette bouche a jamais pu être la messagère de paroles fratricides ? Sensibilité outrée, facile à s'émouvoir, facile à oublier, insouciance, qui n'est peut-être qu'une admirable patience, affectant de se déguiser et qui devient une qualité heureuse, en ce qu'elle érige, au-dessus du domaine physique de la douleur, le règne supérieur d'une vie mentale extensive, douceur sans pareille de l'âme qui, pour un rayon de lumière, pour un souvenir

d'enfance évoqué, rend son vol à l'espérance, foi vivace en l'avenir, en dépit d'une existence uniformément triste, délicat poète, tel est Hégésippe Moreau intime.



Vue de La Voulzie, à Provins.
Cliché communiqué par M. Junius-Joyeux, directeur du *Siècle Typographique*.

N'oublions pas ses contes, en prose, si frais, si jolis. Conter était devenu, peu avant sa mort, une de ses principales occupations.

Je préfère un conte en novembre,
Au doux murmure du printemps.

Il a bien de l'émotion, bien de cet amour contenu, dont nous venons de parler, dans *le Gui de Chêne;* il a bien de la réalité vécue dans *Thérèse Surcau;* et quant à *la Souris blanche,* que les auteurs de recueils ont pillée et déformée, c'est une histoire charmante avec son merveilleux presque vraisemblable.

Pour finir sur une note exquise, qu'il nous suffise de reproduire ces quelques strophes, si délicieusement émues, et si virginales, comme le sujet qu'elles traitent.

Sur la mort d'une cousine de sept ans

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce,
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois, pleins de chants, de parfum et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quant tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains, je vis tomber le livre,
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

S'il était possible, par un mot, de peindre un homme, on pourrait dire que, dès son premier jour, et pour toute la durée de sa courte vie, Hégésippe Moreau fut malheureux. La société, semblant se liguer avec le mauvais sort, en fit un homme à part, en marge des autres.

Son enfance prisonnière dans ce séminaire et sous cette robe noire, qui semble porter le deuil des affections qu'il n'a pas eues, ses quelques années de prime bonheur, qui font les autres plus tristes et plus accablantes, sa vie de porte-misère, sans arrêt, sans répit, souffrances morales, douleurs physiques, sa fin solitaire quand rougeoit à peine l'aurore de sa gloire, ne peut-on comparer cet ensemble à quelque grand voile sombre, sans cesse enroulé autour de lui, des langes du berceau au linceul de la tombe, voile de Nessus, vivant et grandissant avec lui, ne s'entr'ouvrant que par des rares intervalles, pour lui laisser entrevoir le lointain horizon bleuâtre, l'or blond des immensités vagabondes où il ferait bon vivre, aimer et être libre, et, ensuite, se refermant, afin de laisser paraître plus funèbre et plus inerte, l'étouffante atmosphère en grisaille, où se meut et se meurt son activité défaillante ?

Ce fut, jusqu'au bout, malgré tout, un cœur tendre, ayant gardé les larmes faciles de l'enfance, ouvert à toute affection, la cherchant toujours, la trouvant peu, volontiers ivre de tous les bonheurs rencontrés, aimant *de tous les amours* (1), aimant, peut-être, cette recherche même, cœur vaste et compréhensif, qui ne distingue pas de *la nature, la grande ouvrière, l'homme ouvrier comme elle* (2), écoutant la plainte du ruisseau comme la clameur de la mêlée humaine, grave propension à tout ressentir qui, toujours, se résout en plus grande capacité de souffrir, plus grande encore de rester sans écho parmi les cœurs vivants.

Et c'est pourquoi, il fut aussi une âme révoltée, traduisant véhémente, l'indignation ou la colère, de la satire qui persifle à l'ode qui bouillonne, âme haute et impitoyable pour les profiteurs, les prudents, les avisés, pour ceux qui se terrent en leur cave, quand la lutte gronde et vont ensuite, les cadavres relevés, la place redevenue nette, s'asseoir aux banquets de la victoire, et parler des vaincus qu'ils n'ont pas combattus.

Caractère mélancolique, cœur trop tendre, âme trop élevée, Hégésippe Moreau n'avait pas, en lui, l'étoffe des gens *qui arrivent;* l'excès même de ces qualités admirables le vouait à la faiblesse et à l'impuissance. Disons-le encore, ce fut un impuissant qui ne sut pas se définir sa véritable aptitude, encore moins y conformer sa vie. Lyre vibrante, mais trop sensible, il ne sut pas en durcir les cordes et s'astreindre à être l'expression totale d'une pensée ; être infiniment doux, presque

(1) *Le Myosotis,* « Soyez bénie ».
(2) Michelet, *Bernard Palissy.*

féminin sous une apparence mâle, il ne sut pas reconnaître sa tâche, prendre dès l'origine, le sentier rocailleux qui conduit au sommet, mais pèlerin indécis, il erra du coteau fleuri au ravin plein de broussailles, s'attardant sur la pente, si l'herbe lui semblait bonne ou la falaise trop rebelle. Enfin, et surtout, il ne sut pas être inexorable, il fut bon, compatissant, humain, et, de même qu'il pardonna souvent aux lâchetés le plus viles, aux duretés les plus injustifiées, il eut cette ignorance, trois fois digne de louange, de la pointe qui perce et de la strophe qui tue.

Son œuvre peut en être amoindrie, elle vivra cependant dans la mémoire des hommes, car, les actes de bonté ont cette vertu, bien gratuite, hélas, de s'imposer même aux méchants et comment, pour la qualifier à son tour, pourrait-on mieux appeler cette œuvre, sinon un acte d'amour où, si la contrition n'est pas toujours parfaite, la pensée reste toujours noble, l'intention toujours pure, l'expression toujours belle.

*
* *

Après un silence de soixante-quinze ans, voici que son nom résonne de nouveau. A tant de générations de distance, il a, de nouveau, des lecteurs, fidèles, ceux-là, puisqu'ils ne sont guidés que par la seule sympathie pour son œuvre, sympathie qui a suffi à grouper assez de ses amis pour former une société qui porte son nom (1). Alors que tant d'autres ont traversé la nue en météores, et se sont évanouis à jamais, Hégésippe Moreau, petite étoile du soir, continue à briller pour ceux qui, dans notre siècle d'affaires, sont encore sensibles à la joie d'une émotion fraîche et sans mélange.

HUGUES BALAGNY.

---

(1) Un premier Comité, fondé en 1851, pour ériger un monument à Hégésippe Moreau au cimetière Montparnasse, fut dissous au Coup d'Etat. Des amis du poète, parmi lesquels MM. Cusset, Ricand, Eug. Granger, réunis chez le statuaire Taluet, décidèrent, en 1890, d'en poursuivre la réalisation. Sous la présidence d'honneur de M. Léon Bourgeois, le Comité composé de MM. Cusset, président; Ricand, vice-président; Eug. Granger, secrétaire; Junius-Joyeux, trésorier; Tridot, trésorier-adjoint, y parvint, après treize ans et demi d'efforts, et grâce au concours complètement désintéressé de Mme Laure Coutan-Montorgueil, statuaire, et de M. Henri Guillaume, architecte. Le 5 avril 1903 eut lieu l'inauguration de ce monument.

Depuis, ce Comité, qui a reçu une nouvelle organisation et qui est actuellement composé de MM. Eug. Granger, président, Edmond Teulet, vice-président, Eloy Bousquet, secrétaire et Marc Gilland, trésorier, poursuit l'érection, d'accord avec la municipalité de Provins, d'un autre monument, dans sa ville natale, à celui qui l'a tant aimée et qui y a vu se former son jeune talent; Mme Coutan-Montorgueil a accepté d'en établir le buste et une souscription ouverte au domicile du Président du Comité, M. Eug. Granger, 30, Quai des Célestins, recueille les fonds nécessaires.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S&O)

1-2-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

Portraits d'Hier

Jules Laforgue

Par Henri GUILBEAUX



Jules Laforgue.

Jules Laforgue [1]



Je fume étalé face au ciel,
Sur l'impériale de la diligence,
Car ma carcasse est cahotée, mon âme danse
Comme un Ariel ;
Sans miel, sans fiel, ma belle âme danse,
O routes, coteaux, ô fumées, ô vallons,
Ma belle âme, ah ! récapitulons...

Qu'ils soient l'épigraphe du présent essai, ces vers de Jules Laforgue, car ils synthétisent parfaitement le lyrisme, l'ironie, le modernisme, triple caractère d'une œuvre étrange, complexe et désordonnée peut-être, mais révélatrice certaine d'un grand poète et d'un cerveau merveilleusement organisé ; œuvre qui fut en tous points de son temps ; œuvre qui, grâce à la mort prompte et soudaine de son auteur, fut adroitement et malhonnêtement pillée par de malins profiteurs.

Jules Laforgue a été l'un des initiateurs du mouvement lyrique d'aujourd'hui et maints prosateurs contemporains lui doivent beaucoup, sans qu'ils paraissent toujours s'en douter.

Son influence a été à coup sûr plus grande que celle de Mallarmé — poète très discutable et causeur exquis qui fascina tous ceux qui se réclamèrent ensuite de lui ; elle a été égale, sinon supérieure, à celle de Verlaine, — de l'œuvre de qui, d'ailleurs, je suis bien loin de nier la

---

(1) Le portrait qui se trouve en tête de cet essai est la reproduction d'une photographie peu connue de Laforgue. Elle m'a été communiquée par M. et Mme Théo Van Rysselberghe — ils en sont ici bien vivement remerciés —, ainsi que la production du portrait par Scarbinat (page 17) et le manuscrit du *Miracle des Roses* (page 9). On n'a pas donné ici le portrait de Théo Van Rysselberghe parce qu'il se trouve dans l'édition des œuvres complètes (*Mercure de France*).

Quant aux dessins de Laforgue (pages 13, 22 et 24), c'est M. Félix Fénéon qui les a mis à ma disposition (dont aussi grand merci).

nette et profonde signification. Il faut aussi songer que Laforgue ne connut que le printemps de la vie et que son œuvre, avec lenteur et patience ébauchée, commençait seulement à se réaliser.

On ne peut évidemment à aucun point de vue comparer ses écrits à ceux d'un Balzac, d'un Whitman, d'un Verhaeren, d'un Charles-Louis Philippe, par exemple ; mais affirmer que son influence est marquante et s'ajoute à celle de ces écrivains, voilà qui n'a rien de paradoxal. On peut s'étonner que certain décadent homme-de-proie, qui a jeté depuis longtemps ses serres sur Verlaine, Carrière, Gauguin et Rodin, n'ait pas encore baptisé de son nom un nouveau banquet !

Enfin, à étudier, n'est-elle pas curieuse extrêmement, la figure, unique dans l'histoire de la poésie lyrique française, de ce poète doué également d'une riche sensibilité transmuée en lyrisme et d'un esprit aigu traduit en ironie précieuse et exquise. On évoque un Henri Heine avec moins de cynisme, un poète dont Musset n'est que la caricature.

* * *

La biographie de Laforgue tient en peu de lignes : Né le 22 août 1860 à Montevideo et d'origine bretonne, il vécut ses premières années à Tarbes, puis vint à Paris. Là il se créa quelques amis, parmi lesquels Paul Bourget et Gustave Kahn.

On en était aux préliminaires du Symbolisme. Dès 1879, Gustave Kahn avait fait la connaissance de Cross, l'auteur du *Coffret de Santal,* qui s'occupa des communications à distance et de la photographie en couleurs, et de qui Verhaeren a dit très justement : « Il fait partie de cette classe d'esprits qui ont à leur sommet les Léonard de Vinci et les Pascal et à leurs derniers rangs les monomanes et les fous. Sous la conjonction de telles étoiles favorables, ils parviennent à s'imposer maîtres de l'humanité de l'heure, au cas contraire, ils tombent, ailes cassées, déroutés de l'infini, piteux, parfois ridicules. Ils se sont levés, dès le matin de leur âge, précoces, déconcertants, extraordinaires ; une activité qui apparaît en creux énorme, qu'il leur faut combler, les excite aux recherches, aux examens, aux découvertes. Le hasard parfois les sert et dès vingt ans les voici célèbres » (1).

Kahn ayant publié quelques vers commence à fréquenter chez Mallarmé ; sur les indications de celui-ci il lit Aloysius Bertrand — ce maître du poème en prose. — Il fait la connaissance personnelle de Verlaine, Villiers, Dierx et se lie d'amitié avec le mathématicien Charles Henry. Il suit les réunions des Hydropathes. C'est à l'une de

(1) Emile Verhaeren : *Charles Cross* (La Société Nouvelle, 30 juillet 1891).

ces réunions, — au cours de laquelle M. Grenet-Dancourt lit un poème de lui, — qu'il rencontre Jules Laforgue : « Cross, naturellement, me félicita, et après lui un jeune homme que j'avais déjà entrevu par là, et dont j'avais remarqué l'aspect un peu clergyman et correct un peu trop pour le milieu ; ce jeune camarade, intéressé par ces quelques pauvres lignes, devait devenir mon meilleur ami d'art ; c'était Jules Laforgue (1). »

Laforgue avait écrit une « petite étude lyrique » sur Watteau et quelques sonnets parfaits ; il les communiqua à Gustave Kahn et se tint au courant des études de rythmique de celui-ci. Ceci se passait vers 1880.

Kahn s'en va vers l'Afrique faire son service militaire ; de Tunisie, il adresse des lettres et des vers à son ami.

En décembre 1881, Jules Laforgue se rend à Berlin, appelé à être lecteur de l'Impératrice Augusta. Ce fut M. Paul Bourget qui lui procura cette situation. Le lecteur précédent ayant fait un petit héritage, fut content de retrouver ses loisirs et chargea M. Bourget de pourvoir à son remplacement. « Il fallait un jeune homme aimable et doux, capable de ne point s'occuper de politique. M. Bourget pensa avec raison que la pitié universelle de Laforgue pourrait être assez forte pour s'exercer au moins quelques années au profit des pauvres puissants de notre monde, et connaissant l'urbanité exquise de Jules Laforgue, il le fit choisir... (2). »

Laforgue apprit cette heureuse nouvelle à peu près en même temps que la mort de son père. Ayant 9.000 francs par an, il pouvait venir en aide à sa famille.

A peine est-il arrivé à Coblence, qu'il est présenté à la reine, et le soir même il lit une étude de la *Revue des Deux-Mondes*. « Ma voix était très assurée. J'ai eu assez de présence d'esprit pour sauter, sans que nul s'en aperçut (il y avait là des messieurs et des jeunes filles, feuilletant des albums, brodant) un passage scabreux que je prévoyais et pour cela même à jamais mémorable (3). » A Berlin, il loge au Palais des Princesse, *Unter den Linden*. Son temps se passe à lire les journaux et les revues, à en résumer les articles et à faire la lecture chez l'Impératrice. « Le reste du temps, je suis chez moi, mais je lis sans relâche et je prépare mes lectures (4). Et il pense à Manet, à Monet, à Degas, aux peintures impressionnistes qu'il fut un des tout premiers à sentir, à admirer et à propager.

Puis il se met à travailler ; il étudie l'allemand, visite les musées,

---

(1) Gustave Kahn : *Symbolistes et Décadents* (Léon Vanier 1902).
(2) Gustave Kahn : ouvrage cité.
(3) *Mélanges Posthumes*. Lettres à M. Ephrussi.
(4) *Mélanges Posthumes*. id. id.

les expositions, fait la connaissance du violoniste belge Ysaye, du peintre Max Klinger « qui a une sorte de génie du bizarre ». Il va au cosmopolite et très sympathique café Bauer, se promène : « J'ai trouvé ici des endroits tristes où je vais promener mes mélancolies, derrière les *Zelten*, le *Kronprinz-Ufer*, et, de l'autre côté de Berlin, le *Luisen-Ufer*. Le soir, il y a des effets étonnants, ce qui prouve que Guillemet est un paysagiste de génie (1). » — « Je découvre de nouvelles eaux-fortes ici. Hier, à une heure de la nuit, je contemplais une sorte de passage en rivière noire et puante, profondément encaissée entre les murailles lépreuses, sous la lune. C'était enivrant comme une eau-forte. Mais vous vous rappelez peut-être, c'est un passage qui mène de la *Taubenstrasse* à la *Hausvogteiplatz* (2). »

Laforgue envoie des notes d'art à M. Ephrussi qui les publie dans la *Gazette des Beaux-Arts* et au *Figaro*. Il projette aussi une étude sur l'art allemand : « ... Je me sens capable d'un sérieux et compact volume sur l'art contemporain allemand. Avec une Introduction qui fera le quart du volume et qui sera toute de psychologie et d'esthétique (3). » Il écrit quelques pages « sur les principes métaphysiques de l'Esthétique Nouvelle, une esthétique qui s'accorde avec l'Inconscient de Hartmann, le Transformisme de Darwin, les travaux de Helmholtz » (4). Cette étude parut dans la *Revue Blanche* en octobre 1895 seulement. Il continue à travailler ses vers ; voici d'ailleurs les projets dont il fait son ami, M. Ephrussi, le confident : « Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps, un fiacre sous les Linden. Quelquefois, le clair de la lune sous la neige fine de Hausvogteiplatz. Alors, j'entasse les feuilles de papier noirci. A Coblence aussi, j'avais pas mal besogné, avec le Rhin en bas, piqué de lumières reflétées.

« J'ai donc un nouveau petit volume de vers que je ne publierai pas plus que le premier, attendu que dans un an, il me paraîtra aussi ridicule que mon premier m'apparaît maintenant, avec quelle intensité ! » — Puis : « J'ai terminé un roman, le sujet est très beau. Mais un premier roman ne peut valoir grand'chose. Aussi, j'en écris un second. J'ai une comédie en un acte, plus noire que *Les Corbeaux*, mais qui ne doit pas être fameuse. Aussi j'en écris une seconde.

« Plus : j'avais réuni des notes pour une étude courte, mais supra-philosophique sur John Ruskin et le préraphaélisme ; mais on me dit que Chesneau est à la veille de publier un bouquin sur le même sujet (5). »

---

(1) *Mélanges Posthumes*. Lettres à M. Ephrussi.
(2) *Mélanges Posthumes*. id. id.
(3) *Mélanges Posthumes*. id. id.
(4) *Mélanges Posthumes*. id. id.
(5) *Mélanges Posthumes*. id. id.

Au cours de son séjour à Berlin, il se fiance à une jeune Anglaise avec qui il avait pris des leçons. Sa fiancée était quelque peu malade; ne voulant pas la laisser à Berlin, il résolut de quitter l'Impératrice. Il pense travailler son livre sur Berlin, dont l'*Illustration* lui a demandé déjà des chapitres, et se créer à Paris une situation littéraire.

Voici le portrait qu'il fait de sa fiancée, dans une lettre adressée à sa sœur : « C'est un petit personnage impossible à décrire. Elle est grande comme toi et comme moi, mais très maigre et très Anglaise, très Anglaise surtout, avec ses cheveux châtains à reflets roux, d'un roux dont tu ne peux te douter et que je n'aurais jamais soupçonné avant de la voir, un teint mat, un cou délicat, et des yeux... oh ! ses yeux, tu les verras ! J'ai été longtemps sans pouvoir les fixer un peu. Mais tu verras, figure-toi seulement une figure de bébé avec un sourire malicieux et de grands yeux (couleur goudron) toujours étonnés, et une petite voix et un drôle de petit accent en parlant français, avec des manières si distinguées et si délicates, mélange de timidité naturelle et de jolie franchise (1). »

Laforgue exécute donc son projet, il revient à Paris en septembre 1886.

* * *

Gustave Kahn, revenu à Paris, avait trouvé tout changé. En son appartement de la rue de Rome, Stéphane Mallarmé recevait une jeunesse assidue et parfois turbulente. Kahn fonda le *Symboliste,* hebdomadaire à deux sous, avec Paul Adam, Jean Moréas. Puis il créa la *Vogue,* dont la première série comprit trente-et-un numéros, et dont la deuxième série, plus brève, devait paraître en 1889. Félix Fénéon, qui y publia des articles très remarquables sur les Impressionnistes, apportait tous ses soins à la publication de la revue. « C'était, écrit Gustave Kahn, Félix Fénéon qui assurait la bonne périodicité de la revue; très dévoué aux poètes, il corrigeait les épreuves, méticuleusement, artistement. Ce fut grâce à lui que nous fûmes réguliers; les articles de critique d'art qu'il nous donna font regretter qu'il s'abstienne depuis longtemps d'écrire (2). »

---

(1) *Œuvres posthumes.* Lettres à sa sœur.

(2) Gustave Kahn : ouvrage cité.

Dans les *Souvenirs du Symbolisme,* qu'il publie au journal *Le Temps,* M. Rémy de Gourmont écrivait récemment au sujet de la *Vogue* : « Gustave Kahn avait pour compagnon à la *Vogue,* M. Charles Henry, savant esthéticien qui donna à cette petite revue littéraire une nuance d'érudition scientifique assez rare. C'est là seulement qu'on peut trouver une réimpression au moins partielle des *Voyages* de Monconys, ce curieux de toutes les connaissances, ce représentant au dix-septième siècle de l'esprit de recherche en tous les domaines, cet homme qui rapportait aussi

Laforgue publia, dans la *Vogue,* ses *Moralités légendaires.*

Donc en septembre 1886, Laforgue est à Paris. Il alla se marier en Angleterre et péniblement il vécut grâce à quelques articles publiés au supplément du *Figaro,* à la *Gazette des Beaux-Arts* et à une chronique à la *Revue indépendante,* « maigrement payée et sans fixité dans les dates ». Mais les quelques louis ainsi gagnés n'étaient rien moins que suffisants ; il dut vendre petit à petit des bouquins précieux, des albums et des collections ; encore malgré cela, le ménage ne fut-il point à l'abri des heures de détresse !

Il tousse, il crache. Ses amis s'émeuvent. M. Bourget le fait ausculter par le Dr Robin, une « sommité médicale », qui l'invite à quitter Paris dans quelques mois. Un ami s'occupe de lui trouver quelque chose à Alger, tandis que M. Bourget pense au moyen de le placer au Consulat du Caire comme traducteur. Il conserve sa foi, cependant, et les éloges, les amitiés que suscitent les articles et les poèmes qu'il publie le réconfortent. « Je n'ai pas pour deux sous d'idées, et cependant je publie des articles, et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi. Il y a longtemps que tu ne sais plus rien de mes affaires littéraires. Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier ; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : « Vous « avez du génie (1). »

* * *

Le 20 août, exténué par la phtisie, les privations, Laforgue mourut en son domicile, 8, rue de Commaille. Les obsèques eurent lieu le 22, — jour de son anniversaire, précisément. « Ah ! le funèbre enterrement ! — s'exclame Gustave Kahn — dans un jour saumâtre, fumeux, un matin jaunâtre et moite ; enterrement simple, sans aucune tenture à la porte, hâtivement parti à huit heures, sans attendre un instant quelque ami retardataire, et nous étions si peu derrière ce cercueil :

---

bien d'Orient une recette magique que de Londres le récit d'une expérience digne de Pasteur et tout à fait analogue à celles qui devaient essayer de démontrer la vanité de la génération spontanée. *La Vogue* nous donna encore du Casanova et du Stendhal inédits, les *Illuminations* de Rimbaud,, toutes sortes de nouvelles et de curiosités qui ne purent assurer son existence, car elle mourut aux premières neiges de l'année même de sa naissance, mais en laissant un souvenir qui dure encore.

Et *La Vogue,* c'est Gustave Kahn, c'est son esprit riche et divers, ingénieux et paresseux ».

M. Rémy de Gourmont a raison de louer abondamment les efforts de Gustave Kahn, mais il est bien regrettable qu'il n'ait pas cité le nom de Félix Fénéon à qui Gustave Kahn rendait un si bel hommage !

(1) *Œuvres posthumes.* Lettres à sa sœur.

12/ des apoplectiques bouchers aux pâtissiers pâles ; puis, des paysans voûtés, stratifiés, crânes mal venus, le béret à la main, deux ou trois avec des béquilles, quelques uns solitaires se racontant des oraisons ; puis les sœurs de charité, larges manches en manchon, cornettes aux ailes palpitantes comme des Saint-Esprit monstrueusement empesés par une religion aux rites inconnus ; puis des dames, des dames à ombrelles, ~~puis~~ et des bonnes ; puis des paysannes à châles d'antan, à goîtres tannés ; de distance en distance un homme ou une femme égrenait un chapelet à haute voix, ~~et~~ tandis que les ~~autres~~ voisins murmuraient les répons.

[Et la procession de la Fête-Dieu finissait par finir, bêtement tronquée, sur un timide groupe de bonnes. Et le public indépendant s'écoulait, dans la poussière et les pétales foulés, vers les déjeuners à la carte.

Cependant Ruth s'est réveillée, tandis qu'on défait le reposoir. Elle regarde, elle exulte, une main sur la plaque d'émail qui cadenasse sa poitrine sans sexe, de l'autre montrant, montrant autour d'elle

— O Patrick, Patrick ! Vois. Des roses à la place ! Plus de sang. ~~Mais~~ Des roses d'un sang passé et désormais racheté ! Oh ! donne-m'en une, que je touche...

— Tiens, mais c'est pourtant vrai ! fait Patrick sans y penser. D'instinct tendre et tout à sa sœur.

Oh ! du sang changé en roses...

— Alors, il est sauvé, Patrick ?

— Il est ~~sauvé~~ ma foi sauvé.

Elle ~~prend des~~ emplit ses mains de ces pétales ~~dans en ses mains~~ et sanglote dedans. Et cela s'achève en une quinte de toux qu'il faut arroser de cet éternel sirop benzoïque.

Et en effet, grâce aux roses roses, si à-propos effeuillées là, de cette fillette anonyme, Ruth était exorcisée de ses hallucinations et pouvait désormais s'adonner sans partage au seul et pur travail de sa tuberculose dont elle reprit le journal d'une plume trempée dans un encrier à fleurs bleues genre Delft.

Inutile de dire qu'elle ne sut jamais que, le soir-même de cette Fête-Dieu, le frère de la fillette à la corbeille de roses miraculeuses se suicidait à son adresse sans autre témoin de l'état de son pauvre cœur que Celui qui règne dans les cieux.

Mais le Miracle des Roses était accompli, accompli dans toute sa gloire de sang et de roses ! Alléluia ! ...

Jules Laforgue.

Douzième et dernier feuillet du manuscrit du *Miracle des Roses* publié dans *La Vogue*).

Emile Laforgue, son frère, Th. Ysaye le pianiste, quelques parents lointains fixés à Paris, dans une voiture avec Mme Jules Laforgue; Paul Bourget, Moréas, Adam et moi... (1). »

Ils étaient neuf seulement qui accompagnèrent le poète à sa dernière demeure, au cimetière de Bagneux. Plus tard, Oscar Wilde devait être plus favorisé, lui qui fut aussi désigné pour habiter la même nécropole : treize personnes exactement avaient atteint la porte du cimetière !

« La mort de Laforgue était, écrit encore Gustave Kahn, pour les lettres irréparable; il emportait la grâce de notre mouvement, une nuance d'esprit varié, humain et philosophique; une place est demeurée vide parmi nous. » Certes, une place demeurait vide, mais une place importante, car, parmi les participants du mouvement dit symboliste, il y eut des décadents et des farceurs. Les Symbolistes aussi bien furent un peu ce que furent plus tard politiquement les Nationalistes; des hommes unis par des haines communes, des mécontents; et s'ils eurent, comme le dit Gustave Kahn, une « tendresse commune pour les méconnus de l'heure précédente » (2), ce fut plutôt par attitude chez quelques-uns d'entre eux. Au surplus, la plupart des survivants de ce groupement fameux ont renié le Symbolisme, et il est plaisant de constater que ceux qui, aujourd'hui, se réclament du Symbolisme et de Mallarmé sont précisément ceux-là qui n'ont pas été mêlés au mouvement. Si les Symbolistes modifièrent le vers, instaurèrent le vers-libre, il faut reconnaître d'abord qu'ils s'enorgueillirent un peu trop de cette conquête, ensuite que les réformes réalisées étaient fatales, indépendantes de tout groupe, de toute doctrine. Enfin les Symbolistes ont péché par ésotérisme; ils ont édifié une œuvre en dehors de la vie; ils ont eu peur des rafales du vent et ils ont craint la cheminée des usines. Et c'est à tort que le grand poète de cette génération symboliste, Emile Verhaeren, a été longtemps étiqueté symboliste ; il se rattache davantage au naturalisme ; et c'est un poète, un puissant lyrique, sans plus; il est, à l'heure actuelle, le plus grand des poètes d'Europe, le plus moderne et le plus humain.

* * *

Voici la liste des œuvres de Jules Laforgue réunies postérieurement au Mercure de France :

Complaintes, poésies; Vanier, 1885.

Imitation de Notre-Dame de la Lune; Vanier, 1886.

---

(1) Gustave Kahn : ouvrage cité.
(2) Gustave Kahn : ouvrage cité.

Concile féerique, poème dialogué paru dans la *Vogue* de Gustave Kahn.

Moralités légendaires; édition de la Librairie de la *Revue indépendante.*

Des Fleurs de bonne volonté, publication posthume due à Théodor de Wyzewa, G. Kahn et Dujardin.

Poésies complètes; Vanier, 1894. Edition de luxe sous la direction de Félix Fénéon.

Du livre en préparation sur l'Allemagne, une large partie a été publiée dans les *Œuvres posthumes.* Quant aux notes et observations prises par Laforgue au cours de son séjour en Allemagne, sur la volonté de l'auteur, elles sont demeurées inédites.

Enfin, Jules Laforgue a collaboré au *Symboliste,* à la *Vogue,* à la *Vie moderne,* à l'*Art moderne,* aux *Entretiens politiques et littéraires,* à la *Revue Blanche,* à la *Revue indépendante,* au *Figaro* et à la *Gazette des Beaux-Arts.*

Il a, rappelons-le, traduit et publié dans la *Vogue,* en 1886, des poèmes de Walt Whitman.

Physiquement, Jules Laforgue avait l'attitude correcte d'un parfait gentleman ; le visage bellement découpé, tout emperlé d'une fine rosée d'intelligence et de tendresse, ainsi qu'en fait foi le portrait de Théo Van Rysselberghe, reproduit en frontispice des *Mélanges pasthumes* « C'était, dit Gustave Kahn, un jeune homme à l'allure calme, adoucie encore par une extrême sobriété de tons dans le vêtement. La figure soigneusement rasée, s'éclairait de deux yeux gris-bleu très doux, contemplatifs. Nul n'apparut avec un geste moins comédien, moins personnage littéraire; ce qui n'empêcha la littérature de toute sa vie (1). »

Dans le numéro des *Hommes d'Aujourd'hui* consacré à Jules Laforgue, l'on trouve encore excellemment déterminée par Gustave Kahn la personnalité de Laforgue :

« Au physique, de taille moyenne, méticuleusement rasé, des cheveux châtains, une raie à droite, des yeux gris étonnés ou résignés.

Il porte comme chaton de bague
Le scarabée égyptien,
A sa boutonnière fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

« Au moral, imbibé de philosophie, saturé de goûts détaillés, pas bellâtre, très circonstancié, carnavalesque en demi-mesures, pas éro-

(1) Gustave Kahn : *Symbolistes et Décadents.*



Dessin de Jules Laforgue.

tique, un peu abbé de cour, bondé de principes, temple ambulant sans lévite en offrandes propitiatoires à l'inconscient.

« D'allures ? fort correctes, de hauts gibus, des cravates sobres, des vestons anglais, des pardessus clergymans, et de par les nécessités, un parapluie immuablement placé sous le bras.

« De goût ? regardeur infatigable d'albums anglais et japonais, de clowns et de feux d'artifices, des caricaturistes bien dessinateurs, regardeur à la loupe infatigable des vieux et récents tableaux, épris de polychromie discrète, de vitraux, de la lune ; aquafortiste lui-même, il barbote passionnément dans le métier des peintres, adore Puvis de Chavannes, mais Raffaelli, et aussi Pissaro et aussi Raffaelli et ceux qu'il n'aime pas comme peintres, il les adore comme documents. S'il préfère, c'est Michel-Ange hypocondre, ascète et vital, Rembrandt, pour les joies d'optique et Burne Jones, idéaliste. En littérature, Shakespeare et dans Shakespeare « comme il vous plaira », dans « comme il vous plaira », Jacques ; et puis Tolstoï et par ci par là, tout beaucoup, mais pas passionnément — ayant d'ailleurs pour les plus faiseurs en quelque art qu'ils fassent métier, le mépris qu'il convient, en musique plus dilettante que partout ailleurs, mais encore dilettante à principes fondamentaux. »

*
* *

Le volume *Poésies,* paru dans les *Œuvres complètes,* s'ouvre par le *Sanglot de la Terre* — premier recueil de poèmes — que Laforgue ne publia pas de son vivant. Ces poèmes furent écrits de 1878 à 1883. On lit dans les *Mélanges posthumes* (1) : « Et alors je fis naïvement ce livre — cinq parties — *Lamma Sabachtani, Angoisses, Les Poèmes de la Mort, Les Poèmes du Spleen, Résignations* : l'histoire, le journal d'un Parisien de 1880, qui souffre, doute et arrive au néant et cela dans le décor parisien, les couchants, la Seine, les averses, les pavés gras, les Jablockkopf, et cela dans une langue d'artiste, fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque, etc... ». Ce recueil qui enclot les sanglots du cerveau, et dont on a dans l'édition posthume conservé trente-et-un poèmes — fait un peu songer aux premiers vers de M. Richepin et à ceux de M. Bourget — mais il atteste plus de force, plus de personnalité et plus de sincérité :

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
Sonne une heure. Chantez ! dansez ! la vie est brève,
Tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas (2).

---

(1) *Pensées et Paradoxes.*
(2) *Soir de Carnaval.*

Puis voici la « Chanson du petit hypertrophique » qui rappelle les poèmes récités aux Hydropathes :

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort, m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laire !
Ma pauv' mère ;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle.

Plus loin cette poésie de tendresse et d'ironie entrelacées, où s'avère le dégoût des turpitudes et des dégoûtations ambiantes :

POUR LE LIVRE D'AMOUR

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé.
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femme,
Nulle ne m'a donné dans un regard son âme,
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmée.

Je n'ai fait que souffrir, pour toute la nature,
Pour les êtres, le vent, les fleurs, le firmament,
Souffrir par tous mes nerfs, minutieusement.
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.

J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair !
Fou d'orgueil, je me suis roidi contre la vie !
Et seul sur cette Terre à l'Instinct asservie
Je défiais l'Instinct avec un rire amer.

Partout, dans les salons, au théâtre, à l'église,
Devant ces hommes froids, les plus grands, les plus fins,
Et ces femmes aux yeux doux, jaloux ou hautains
Dont on redorerait chastement l'âme exquise,

Je songeais : tous en sont venus là ! J'entendais
Les râles de l'immonde accouplement des brutes !
Tant de fange pour un accès de trois minutes !
Hommes soyez corrects ! O femmes, minaudez !

Les *Complaintes* sont dédiées à M. Paul Bourget, dont à cette époque



Jules Laforgue, d'après le portrait de Scarbinat.

l'intelligence n'avait pas encore failli et ne s'était pas prostituée à la « bonne cause » (1) :

> En deuil d'un Moi-le-Magnifique
> Lançant de front les cent pur-sang
> De ses vingt ans tout hennissants,
> Je vogue, à jamais Innocent,
> Par les blancs parcs ésotériques
> De l'Armide métaphysique.

Dans les *Lettres à sa sœur*, on trouve se rapportant à ces complaintes le passage suivant :

« Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence. Aujourd'hui que je ne suis plus sceptique et que je m'emballe moins aisément et que, d'autre part, je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix. J'ai la *ferme intention* de publier un tout petit volume (jolie édition, luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires ! titre : *Quelques complaintes de la vie*. Avec cette épigraphe tirée des *Aveux :*

> *Et devant la présence épouvantable, à mort,*
> *Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.*

« J'ai déjà une vingtaine de ces complaintes. Encore une douzaine et je porte mon manuscrit je sais où (2). »

Ce sont des déversements continuels d'ironies. Les rêves et la métaphysique sont moqués, bafoués. Il s'esclaffe devant les individus qui « gonflés d'idéal » sirotent leur idylle. Les titres des diverses complaintes valent plus qu'une analyse : Complainte propitiatoire à

---

(1) M. Bourget, qui a publié d'abord d'excellentes études littéraires, — par faiblesse de tempérament, — a été bientôt la victime des salons et des « dames » dont il narra par la suite l'élégant adultère. Voici comment Jules Laforgue jugeait M. Bourget dans une lettre adressée à M. Ephrussi :

« Je suis heureux de ce que vous me dites de la gloire de Bourget. En laissant de de côté l'inévitable subjectivité de tous mes jugements, il y a longtemps que je pense et dis à qui veut l'entendre que si quelqu'un a du génie parmi nos poètes, c'est Bourget, au dessus de Sully, de Coppée, de Richepin, etc... Quant au critique, à part les maîtres bien assis, il est encore le plus pénétrant, avec quelque chose de plus qu'eux tous, son âme.

« J'ai souvent réfléchi à ce que pouvait être la gloire pour Bourget. *Bourget a adoré la gloire furieusement, comme un Balzac, un Balzac aux épaules frêles, sans le génie de la patience.* Mais le public que nous avons, et l'art comme le respecte Bourget, ne lui donneront jamais que la gloire bourgeoise d'un Taine pour la foule, avec la gloire exquise d'un Tennyson singulier pour le public choisi... »

(2) *Mélanges posthumes.* Lettres à sa sœur.

l'Inconscient, Complainte-Placet de Faust fils, Complainte des Pianos qu'on entend dans les quartiers aisés, Complainte de l'Orgue de Barbarie, Complainte du fœtus du Poète, Complainte des Pubertés difficiles, Complainte de l'Ange incurable, Complainte des formalités nuptiales, Complainte des Blackboulés, Complainte du Vent qui s'ennuie la nuit, Complainte du roi de Thulé, Complainte du soir des Comices agricoles, Complainte de l'Epoux outragé, Complainte des débats mélancoliques et littéraires, etc... Poésie, rigolades, ironies, pochades, agaceries, pleurs, rires, ricanements, bizarreries, tout y est mêlé chaotiquement ; c'est ici que l'on perçoit la formation de la pensée, de la langue, de la prosodie de Laforgue ; on le voit donner de vigoureux coups de pied au conventionnel, ou poncif ; on sent l'effort de qui veut être personnel ; on voit le dépucelage d'un mâle littéraire : Ah ! le nombre écœurant de ces écrivassiers, poétaillons, rimeurs qui toujours jusqu'à leur mort demeurent et demeureront puceaux !

C'est dans une de ces complaintes qu'est enchâssé ce fameux vers si moderne et que peuvent répéter tant et tant de charretées de gens : *Ah! que la Vie est quotidienne...*

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie (1).

Dans ces complaintes aussi ce zut ! délicieux de gamin :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Filons en costume,
Présider là-haut !
Ma cervelle est morte.
Que le Christ l'emporte !
Béons à la Lune
La bouche en zéro,

Cependant qu'ailleurs il conte en se riant l'histoire du roi de Thulé :

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,
Qui, loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsychose
Des lys en roses
Et quel palais !

L'Imitation de Notre-Dame la Lune, c'est une nouvelle cascade

(1) *Complainte sur certains ennuis.*

d'ironies savoureuses, pittoresques, inédites et lunaires. Pour mettre sur pied ces poèmes, Laforgue s'est créé une langue étonnamment neuve et personnelle. Voici quelque chose de bien moderne et traduit en des vers réguliers encore ; mais que nous sommes loin du vers bourré d'émotion factice et suintant péniblement l'effort de Beaudelaire (1).

Les pierrots se baladent, enfarinés, la face « imberbe au cold-cream » :

> Ils sont de la secte du Blême,
> Ils n'ont rien à voir avec Dieu,
> Et sifflent : « Tout est pour le mieux
> Dans la meilleur' des mi-carêmes ! »

Ces pierrots sont des gens blasés et toujours fort corrects.

> Blancs enfants de chœur de la Lune,
> Et lunologues éminents
> Leur Eglise ouvre à tout venant,
> Claire d'ailleurs comme pas une...

Laforgue ressemble un peu à ces pierrots qui sont des clowns intellectuels ; il a leur aimable cynisme, leur sourire qui cache au vulgaire une fine et profonde sensibilité.

Le Concile féerique est une fantaisie assez déconcertante, mais riche d'humour. Quant aux *Fleurs de bonne volonté*, il est curieux de signaler ceci, que Jules Laforgue les avait presque terminées et avait fait choix d'un éditeur, lorsqu'il résolut, après réflexion, de reviser ce livre. Il mit plusieurs de ces poèmes en vers libres ; il ne fit en sorte que rejeter peu de chose, car depuis quelque temps il écrivait ses vers en dehors des règles, et usait de l'agaçant enjambement, lequel parviendrait déjà à lui seul, si besoin était, à légitimer le « vers-libre ». En voici un exemple :

La pièce II des *Fleurs de bonne volonté :* « Figurez-vous un peu », transformée totalement devient la pièce IX des *Derniers Vers*. Deux extraits des deux poèmes montreront le travail de revision de Laforgue.

> Je m'enlève rien que d'y penser ! Quel baptême
> De gloire intrinsèque, attirer un « Je vous aime » !...
>
> Je t'aime ! comprend-on ? Pour moi, tu n'es plus comme
> Les autres ; jusqu'ici, c'était des messieurs, l'Homme...

---

(1) Que ces mots ne soient pas acceptés à la lettre, comme une paraphrase de l'article fait d'incompréhension que signa il y a quelque temps, dans la *Revue*, M. Emile Faguet, de l'Académie française. Baudelaire fut un homme d'un goût plus que remarquable et avec une intelligence aiguë, une sûreté solide, il parla de toutes choses et en particulier des arts plastiques. Mais sa poésie qui a eu une influence indéniablement grande, est artificielle, voire morbide, faite d'analyse sèche et inexorable. Emotionnelle, lyrique, elle l'est peu. Mais de là à reprocher au poète des *Fleurs du mal* des images « d'une impropriété grossière » et à écrire : « Il est le poète aride de la banalité », il y a loin.

Ta bouche me fait baisser les yeux ! et ton port
Me transporte ! (et je m'en découvre des trésors...)

Et c'est ma destinée incurable et dernière
D'épier un battement *à moi* de tes paupières...

Voici ce que sont devenus ces vers après revision :

Oh ! Baptême !
Oh ! baptême de ma raison d'être !
Faire naître un « Je t'aime » !...
Pour moi tu n'es pas comme les autres hommes ;
Ils sont ces messieurs, toi tu viens des cieux.
Ta bouche me fait baisser les yeux
Et ton port me transporte
Et je m'en découvre des trésors !
Et je sais parfaitement que ma destinée se borne
(Oh ! j'y suis déjà bien habitué)
A te suivre jusqu'à ce que tu te retournes,
Et alors t'exprimer comment tu es !

Aussi dans l'édition des œuvres complètes, a-t-on donné *Des Fleurs de bonne volonté* à titre de document. Un poème : *Dimanches*, mérite d'être cité intégralement, tant parce qu'il met à nu la « manière » du poète, que parce qu'il décèle toutes les libertés prosodiques que s'octroyait le poète :

Oh ! ce piano, ce cher piano,
Qui jamais, jamais ne s'arrête,
Oh ! ce piano qui geint là-haut
Et qui s'entête sur ma tête !

Ce sont de sinistres polkas,
Et des romances pour concierge,
Des exercices délicats,
Et *La Prière d'une Vierge !*

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire...
Et rien à fair' non plus dedans...
Oh ! rien à faire sur la Terre !...

Ohé, jeune fille au piano !
Je sais que vous n'avez point d'âme !
Puis pas donner dans le panneau
De la nostalgie de vos gammes...

Fatals bouquets de Souvenir,
Folles légendes décaties,
Assez ! assez ! vous voir venir,
Et mon âme est bientôt partie...

Vrai, un dimanche sous ciel gris,
Et je ne fais plus rien qui vaille,
Et le moindre orgue de Barbarie
(Le pauvre !) m'empoigne aux entrailles !

Et alors, je me sens trop fou !
Marié, je tuerais la bouche
De ma mie ! et, à deux genoux,
Je lui dirais ces mots bien louches :

« Mon cœur est trop, ah ! trop central !
Et toi, tu n'est que chair humaine;
Tu ne vas donc pas trouver mal
Que je te fasse de la peine. »

Les *Derniers Vers* marquent le dernier stade de l'évolution de Laforgue; son vers disloqué, déhanché est reconstitué en « vers-libre ». D'après les quelques poèmes créés avec sa dernière et définitive technique, on peut affirmer que si la mort ne l'avait pas pris à la vie, le poète aurait bâti une œuvre sainement équilibrée et solide.

S'il se rencontre des passages déconcertants, tels celui-ci :

O géraniums diaphanes, guerroyeurs sortilèges,
Sacrilèges monomanes !
Emballages, dévergondages, douches ! O pressoirs
Des vendanges des grands soirs !
Layettes aux abois,
Thyrses au fond des bois !

Transfusions, représailles,
Relevailles, compresses et l'éternelle potion,
Angelus ! n'en pouvoir plus
De débâcles nuptiales ! de débâcles nuptiales !...

il est d'autres passages où se retrouve l'ironie si personnelle du poète et moins dévergondée, et plus lucide :

O fanfares dans les soirs !
Ce sera barbare,
Ce sera sans espoir.
Et nous aurons beau la piétiner à l'envi,
Nous ne serons jamais plus cruels que la vie,
Qui fait qu'il est des animaux injustement rossés,
Et des femmes à jamais laides...
Que nul n'intercède,
Il faut tout casser.

Cette ironie fine, spontanée, délicieuse et la langue savoureusement

originale, se retrouvent dans *Les Moralités légendaires* et *Les Deux-Pigeons*, œuvres surtout qui ont été très profitablement lues et dépecées par des écrivassiers de tout ordre et de tout âge de l'Académie, académisables et autres...

Sa prose plus que ses poèmes atteste que Jules Laforgue fut un novateur certain et ferme. Il serait difficile, même avec la loupe d'un Faguet, de trouver dans l'œuvre entière des clichés et des phrases toutes prêtes cueillies dans des formulaires. Il a employé les mots les plus usités, les plus quotidiens, mais les a recréés soit en leur donnant un sens nouveau, soit en les combinant d'une manière inédite.

Des écrivains qui se sont occupés de lui ont affirmé très arbitrairement et sans aucune preuve d'ailleurs que Jules Laforgue avait voulu réagir contre le lyrisme. M. André Beaunier notamment, un de ces affirmateurs, a même, à ce propos, énoncé des idées radicalement fausses. « Enfin — écrit-il (1) — tandis que certains critiquent veulent identifier le lyrisme et la poésie personnelle, on pourrait peut-être donner comme synonymes lyrisme et insincérité ». M. Beaunier qui a étudié le romantisme assimile le lyrisme au lyrisme romantique, lequel fut presque toujours factice, et rutilant, clinquant, verroterie. Mais le lyrisme n'est point né avec le romantisme.

Et Verlaine qui fut admirable de sincérité et si humain est un grand lyrique. « Or, ajoute M. Beaunier, c'est au contraire le goût de Laforgue, d'être sincère incessamment et minutieusement ; c'est le goût de Laforgue, et, suivant les principes de son esthétique, c'est aussi la condition de son art, car tout ce qui s'écarte, même un peu, de l'intime vérité des choses est inexistant. » Mais oui, nom de Dieu ! Laforgue a toujours touché les fermes et robustes réalités ; s'il s'adonna à quelques extravagances de style — des pirouettes de pierrot — jamais il ne « divagua » comme Stéphane Mallarmé et ses obscurs et pédants disciples. Laforgue a été sincère ; il a dit sans plus tout ce qu'il voyait, il fut un grand lyrique. Il fut un aigu visuel.

Laforgue a laissé des eaux-fortes qui prouvent sa maîtrise, une maîtrise solide affirmant un remarquable visuel. Voyez les couleurs qui s'embrument, mais fortes et nettes, de ce soir d'automne au Luxembourg.

« Un crépuscule frileux — les feuilles irrémédiablement brûlées de rouille semblaient s'être ramassées en tas pour se tenir au chaud.

« — les fines découpures des futaies squelettées par les brises noires et les averses éternelles.

« Le ciel au ras était or pâle, sanguinolences dans des plaques de

(1) André Beaunier : *La Poésie Nouvelle* (Mercure de France).

lilas morne et de violet sourd — vaste ceinture où se découpaient les lignes calmes des toitures à cheminées, puis des deux tours Saint-Sulpice. — Plus haut le ciel était jonquille anémique qui montait se fondre dans du laiteux voilé qui devenait le ciel bleu pâle, et ça et là des fouettages de nuages violâtres, lie de vin, aubergine. Tout était calme, sauf derrière des troncs entre deux basses échancrures de toits, une place rose laissée par l'agonie du soleil vaincu.

« Le bassin moiré d'or tendre, avec des futaies réfléchies, brisées,



Dessin de Jules Laforgue.

était plein de mille frissons en marche toujours renouvelés, au milieu, dans la vasque soutenue de trois angelets, le jet d'eau était mort.

« Et l'espace était presque imperceptiblement rempli des rumeurs confuses des rues, voitures, un clic clac de fouet, une trompe de tramway, un aboiement de chien, impression de vie de cité lointaine.

« L'heure sonna à l'horloge du Luxembourg.

« Ah ! le ciel en quelques minutes était devenu très curieux là-bas à gauche, — c'était de l'or comme un grand champ de blé où pleuvait comme une averse les hachures des nuages à ras d'horizon qu'un coup de bise égarée avait déchiquetés.

« Un tuyau d'usine fumassait mollement des paquets violâtres qui montaient, s'étiraient et se fondaient.

« En face, c'étaient donc là les dernières curiosités, les derniers jeux du couchant royal, mais derrière, c'était la nuit qui tombait, pleurait, estompant tout, les pâleurs des statues.

« Et le gaz crépita.

« Bon ! Voilà que le vent, assez aigre, ma foi, se levait... »

Et que dites-vous de cela, vous, là-bas, le critique d'art aveugle qui voulez réduire les grasses et plantureuses couleurs à de la vaine littérature. Que dites-vous donc de ce tableau sain et vivant tout simplement et qui ne se déclare pas « synthèse » ou « nature douée d'authenticité » ?

« Oui, errer dans une capitale, par un fin matin de lendemain de pluie. Aller regarder les visages de femmes, y déchiffrer la quotidienneté de leur existence et de leur destinée.

« Un pensionnat distingué passe ; je le regarde passer, ô délices, orgies de berquinades bizarres, mélancolie dont les objets sont tirés à tant d'exemplaires qu'elle devient monotonie et débonnaire fatalisme.

« Quelle est cette rue de province aisée ? A une fenêtre, des rideaux, un piano travaille, réglé d'un métronome, cette éternelle valse de Chopin usée comme l'amour — ô délices poignantes, ô bon fatalisme ! et l'on allume un cigare. Des platanes, — une bonne lavant des vitres, le tramway qui passe, — gare ! d'une porte-cochère, sort une calèche découverte avec deux dames en noir se gantant. Une petite fille qui boite et tient une orange.

« Et toutes ces fenêtres comme des yeux condamnées. Et l'on imagine l'ennui de la salle à manger à suspension en cuivre poli, la mesquinerie laborieuse du salon, l'immuable atmosphère de la chambre à coucher.

« A une fenêtre, là-haut, une cage à serins.

« A une autre de mansarde aussi, accoudé, un jeune homme regardant avec la conscience du terme payé.

« Deux bonnes se rencontrent et causent, les bébés regardent par dessus l'épaule, pendant cet arrêt forcé, un chien sans but.

« *La surprise de trouver son nom fixé* à une enseigne de boutique et de bâtir des romans antédiluviens là-dessus. »



Laforgue, faut-il le rappeler, fut avec Félix Fénéon un des tout premiers qui connurent, aimèrent et magnifièrent les peintres impressionnistes qui devaient d'abord recueillir le dédain et le stupide ricanement des bourgeois et des gâcheurs de toile et représenter ensuite triomphalement la France dans tous les musées d'Europe.

Laforgue ne catalogua pas, ne vaticina point. Il n'envahit pas les ateliers pour donner des conseils habillés de paraphrases arrogantes et vaines. Bonnement, son émotion spontanée et forte devant des œuvres pathétiques, devant des couleurs en fête, il la transcrivit, la traduisit et l'amplifia.

En tête des notes sur l'Impressionnisme qui ont pris place dans les *Mélanges posthumes,* on lit avec joie ces paroles vraies, dictées strictement par l'observation studieuse :

« Etant admis que, si l'œuvre picturale relève du cerveau, de l'âme, elle ne le fait qu'au moyen de l'œil et que l'œil est donc d'abord tout comme l'oreille en musique, l'Impressionniste est un peintre moderniste qui, doué d'une sensibilité d'œil hors du commun, oubliant les tableaux amassés par les siècles dans les musées, oubliant l'éducation optique de l'école (dessin et perspective, coloris), à force de vivre et de voir franchement et primitivement dans les spectacles lumineux, en plein air, c'est-à-dire hors de l'atelier éclairé à quarante-cinq degrés, — que ce soit la rue, la campagne, les intérieurs, — est parvenu à se refaire un œil naturel, à voir naturellement et à peindre naïvement, comme il voit. »

Et il montre l'idiotie du « beau absolu » et du « goût absolu ». Il montre surtout les trois évolutions du dessin, de la perspective et de l'éclairage d'atelier, dans la peinture « impressionniste » : les vibrations et les contrastes de la couleur remplaçant le dessin, la perspective *naturelle* des vibrations et des contrastes de ces couleurs supprimant la perspective théorique, enfin l'éclairage d'atelier remplacé par le plein air, — bref, le tableau inspiré directement par la nature et composé sans l'aide des recettes apprises à l'Ecole des Beaux-Arts ou chez M. Matisse.

Et comme corollaire : « L'état le plus favorable à la liberté de cette évolution est la suppression des écoles, des jurés, des médailles, ces meubles enfantins, du patronage de l'Etat, du parasitisme des critiques d'art sans œil, le dilettantisme nihiliste, l'anarchie ouverte à toutes les influences, telle qu'elle règne parmi les artistes français en ce moment... »

Et cette déclaration précise que j'épingle dans ses « notes d'esthétique » : « De la peinture sans spasme de l'œil, c'est, pour moi, de

l'amour platonique, céladonique, châtré — un amour non localisé. » On la peut confronter avec cet aveu ferme de Zola : « Ce que je cherche dans un tableau, c'est un homme et non pas un tableau », identique au verset où Walt Whitman dit que derrière les signes matériels apparaît un homme.

Aussi, dans ses comptes rendus des Salons, — non exempts d'erreurs, de maladresses — c'est inévitable — ne ménage-t-il pas ceux qui galvaudent les couleurs — tel un Robert Fleury (aujourd'hui, ce serait ou M. Henri Martin ou M. Le Sidaner) : « La toile de Robert Fleury, — de quoi avachir le sentiment de toute une génération, — c'est crapuleux et coiffeur et d'une lâcheté qui vous gagne. »

Les réflexions ingénieuses, spirituelles, toujours savoureuses, — et presque toujours justes, — il les faisait aussi bien sur des sensations ou des objets courants. N'est-elle pas rigoureusement notée, cette impression du crépuscule, sous le titre : *Mélancolie atavique au crépuscule?* « Ce sentiment de *mélancolie* qui nous prend au crépuscule, *surtout en pleins champs,* c'est-à-dire avec pas sous les yeux et à nos côtés, les bruits rassurants de la ville, de la tribu sociale.

« L'atavisme de ce sentiment qui fut le plus fort, de l'homme primitif, notre ancêtre, le sentiment de faiblesse devant le jour qui s'en va, de l'être nu qui a traqué et a été traqué tout le jour, et que l'obscurité épeure et envisionne. »

Ah ! la joie de goûter le repos du lit qu'il a perdue et qu'il regrette et qu'il énonce ainsi :

« Heureux ceux qui jouissent du lit, qui peuvent abandonner leur corps éreinté dans la fraîcheur des draps, qui dorment, qui rêvent éveillés des rêves d'amour, de gloire, de fortune, de vengeance. Mais celui qui est seul, qui souffre, qui songe à la mort, bourrelé d'angoisse ! — et qui se lève à deux heures, qui s'en va par les rues aux maisons endormies, sur les quais, sur les ponts, qui pleure dans la Seine et qui fait se retourner les débauchés aux blêmes paupières lourdes ! Heureux qui peut jouir de son lit ! »

Comment a-t-on pu le classer parmi les décadents et symbolistes, ce poète amoureux des couleurs et de la vie, ce chantre sincère et clair — lui qui disait de la vie :

« La vie, la vie et encore rien que la vie, c'est-à-dire le nouveau ! Faites de la vie vivant telle quelle et laissez le reste, vous êtes sûr de ne pas vous tromper... Faites de la vie, faites de tout, et vous serez dans le vrai, dans la divine imperfection douloureuse, mais touffue et incohérente, de la créature éphémère. »

Aussi Laforgue — dont l'œuvre, à un point de vue strictement, étroitement littéraire, est incontestablement large et profonde — est-il un des maîtres vers qui doit se tourner la jeunesse poétique d'aujourd'hui. S'il joua un rôle dans l'histoire littéraire de la dernière portion du dix-neuvième siècle, — et eu égard à cela on doit l'honorer déjà grandement, — son œuvre, encore qu'assez mince et riche déjà de



Dessin de Jules Laforgue.

réalisations, est en dehors des cénacles, des écoles. Elle est forte et durable. Elle a été créée par un *homme*, par un sincère, par un lyrique et par un visuel. Elle déborde de sensibilité et d'intelligence et elle est de celles qui raniment les flammes moribondes de l'enthousiasme.

Il n'est point nécessaire qu'un comité se forme pour élever un

monument à Laforgue, car tous ceux qui l'aiment ont déjà élevé au plus large de leur cœur une pierre haute et simple que n'ont pas besoin de voir les vains curieux de décors de maçonnerie et de fioritures.

Les écrits de Laforgue : la protestation incessamment brandie contre les faux-prophètes, les rhéteurs et les bénisseurs qui, impudemment, se réclament de la nature et des artistes fervents et probes qu'ils veulent annexer à leur rachitique médiocrité.

HENRI GUILBEAUX.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Œuvres complètes de Jules Laforgue

(Publiées au Mercure de France)

Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile féerique. Des Fleurs de bonne volonté. Derniers Vers. — Un volume.

Moralités Légendaires, six contes en prose, suivis des *Deux Pigeons.* — Un volume.

Mélanges Posthumes : Pensées et Paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres. — Un volume.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

15-2-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 48

Portraits d'Hier

Oscar Wilde

Par Georges BAZILE

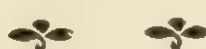


Oscar Wilde.

Photo W. et D. DOWNEY.

Oscar Wilde

(1854-1900)



A Messieurs Robert Ross et Stuart Mason,
amis du poète,
et dont les renseignements et documents si gracieusement mis à ma disposition m'ont été d'un grand secours dans l'élaboration de cette étude.

Février 1911. G. B.

Que n'a-t-on pas dit sur Oscar Wilde !

Les calomnies, les injures, les anathèmes des uns se sont entrechoqués avec les louanges, les marques d'estime des autres qui rendaient justice à cette âme d'élite. Et il semble qu'il en est résulté un cliquetis confus où s'égare la personnalité même du poète.

On ne connaît rien, ou presque rien de la vie d'Oscar Wilde, de cette vie heureuse où il fut célèbre, où il connut le succès, de cette période trop brève malheureusement qui précèda le calvaire que devaient être pour lui les cinq dernières années de son existence.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'essayer de combler cette lacune.

Qu'on ne cherche pas dans ces pages une étude approfondie de l'œuvre du brillant écrivain; je laisse ce soin à d'autres plus compétents. Je ne veux que raconter sa vie, sa vie toute simple, exempte des légendes absurdes, qu'en blagueur *il laissa volontiers propager autour de sa personne.*

Qu'on n'y cherche pas non plus une apologie. Est-il nécessaire de réfuter les impudents qui osent juger et condamner un autre homme ?

Non ! l'Oscar Wilde que je vais essayer de décrire ne sera pas le filleul du Roi de Suède aux aventures scandaleuses, mais bien l'être humain dans sa réalité complexe, avec ses défauts et ses qualités, ses haines et ses amours !

L'Homme

Le 16 octobre 1854, naissait à Dublin (Irlande) — 2, Wesland Row — Oscar-Fingall-O'Flahertie-Wills Wilde, fils de Sir Williams-Roberts-Wills Wilde (1), oculiste et auriculiste, et de Lady Jane-Francesca Elgee (2), écrivain et poète, connue dans les lettres sous le pseudonyme de Speranza.

A l'encontre de sa femme, qui désirait ardemment une fille, et traita l'enfant comme tel aussi longtemps qu'il lui fut possible de le faire, Mr. Wilde (il ne devait être créé chevalier qu'en 1864) baptisa son second fils (3) de prénoms virils et par dessus tout celtiques : Oscar-Fingall-O'Flahertie. Quant au nom Wills, qui ne figure pas sur l'acte de baptême du poète, il fut ajouté aux autres pour affirmer plus encore la nationalité de l'enfant. Les Wills étaient notablement connus en Irlande depuis quelque trois cents ans, et étaient apparentés aux Wilde.

***

Peut-être sera-t-il bon d'insister ici sur la vie privée et publique des parents d'Oscar Wilde. Certaines analogies de caractère, de tempérament, nous permettront, sans cependant vouloir y attacher plus d'importance qu'il n'est nécessaire, de mieux comprendre toute la portée des influences paternelle et maternelle sur le jeune esprit confié à leurs soins, et on s'expliquera mieux certains côtés de la conduite future de l'écrivain.

Chirurgien distingué, Sir William Wilde fut le fondateur de l'Hôpital Royal Victoria des yeux et des oreilles, à Dublin. Nommé Chevalier du Royaume de Suède et décoré de l'ordre de l'Etoile Polaire, après une visite à Stockholm, en 1857, il fut en outre, en 1864, créé Chevalier de Saint-Patrick, ordre de noblesse Irlandaise très prisée, en récompense de ses nombreux et loyaux services. Sa réputation dans le monde des sciences ne l'empêchait pas de tenir une place honorable dans celui des lettres. Il n'était encore qu'étudiant en médecine quand, à la suite d'une croisière dans la Méditerranée et dans l'Est, il publia en deux volumes le récit de son voyage, et en 1848, la critique accueillait chaleureusement ses *Dernières années de la vie du Dean Swift,* qu'elle qualifia même « l'un des plus chevaleresques efforts littéraires ». Il fit paraître encore de nombreux ouvrages historiques et archéologiques sur l'Irlande, et la

(1) 1815-1876.
(2) 1826-1896.
(3) William Wilde, frère aîné d'Oscar, était né 2 ou 3 ans auparavant.

mort l'enleva avant qu'il pût terminer une *Vie de Béranger*, que sa femme acheva. Je traduis ici le passage suivant de la préface que celle-ci écrivit à la mémoire de son mari :

« Il n'y eut probablement aucun homme de sa génération plus versé en notre littérature nationale, en tout ce qui concerne le pays et le peuple, les arts, l'architecture, la topographie, les statistiques et même les légendes de la campagne ; mais par dessus tout, par sa spécialité favorite, l'illustration descriptive de l'Irlande, passée et présente, aux temps historiques et préhistoriques, il a justement gagné une vaste réputation, comme l'un des plus instruits et des plus fidèles, et en même temps l'un des plus populaires écrivains du siècle sur des sujets Irlandais... »

Quant à Lady Wilde, elle fut dans sa jeunesse, outre une poétesse de marque, une fougueuse pamphlétaire. Ceux qui ont suivi le mouvement nationaliste irlandais à cette époque se rappellent le retentissement du fameux pamphlet révolutionnaire « Jacta Alea Est ! », publié anonymement dans *The Nation* (journal nationaliste de Dublin), et dont l'auteur, qui n'était autre que Miss Francesca Elgee, dénonça son anonymat en plein tribunal, faisant de ce fait cesser les poursuites engagées contre le rédacteur en chef de la feuille, Mr. Charles Duffy.

En 1871, elle publia un volume de poésies, puis par la suite de nombreux ouvrages sur les légendes irlandaises, ainsi que de nombreuses traductions d'auteurs français ou allemands.

Son mariage avec Mr. William Wilde lui fit abandonner ses idées révolutionnaires, et, après l'anoblissement de son mari, elle chercha à pénétrer dans cette aristocratie, non seulement irlandaise, mais encore anglaise, qu'elle avait tant combattue.

Grande et belle femme, elle était d'une coquetterie exagérée. Quand l'âge vint altérer les traits fins de son visage, elle ne voulut plus recevoir en plein jour, et d'épaisses tentures assombrissaient son salon, éclairé seulement par la faible lueur d'une lampe tamisée au travers d'un abat-jour rose, qui permettait à peine de distinguer la silhouette toujours gracieuse de la maitresse de maison, mais suffisait cependant à faire scintiller dans la pénombre les nombreux bijoux d'un style ancien et bizarre dont elle aimait à se parer. Son caractère général d'ailleurs se trouve défini en cette réponse qu'elle fit à une amie qui s'inquiétait de l'heure : « Quelqu'un sait-il ici l'heure qu'il est ? Nous ne nous occupons jamais de l'heure en cette maison ! »

Les choses communes de la vie la laissaient indifférente, et, ajoute cette même amie : « Elle dédaigna ce qui était près d'elle, à ses pieds,

dans sa fervente admiration pour le lointain, le mystérieux, l'inapprochable. »

Ne croirait-on pas cette dernière phrase écrite pour Oscar Wilde ? Lui aussi n'aspira-t-il pas toujours vers le lointain, le mystérieux, l'inapprochable ? Sa coquetterie égala, si elle ne dépassa, la coquetterie de sa mère. On sait sa passion de rester jeune et avec quelle peine il se résignait à vieillir. La preuve en est dans son rajeunissement volontaire de deux années, qui explique l'erreur où sont tombés la plupart de ses biographes en donnant 1856 comme l'année de sa naissance.

Comme sa mère Oscar Wilde voulut aussi pénétrer dans cette société anglaise, qui, hautaine et ne le comprenant pas, lui resta obstinément fermée.

Et si l'influence maternelle fut à ce point sensible chez Wilde, celle de son père ne fut pas moindre.

Ses biographes nous le montrent comme un homme « aux passions déchaînées ». Ses infidélités conjugales étaient notoires, ses enfants naturels nombreux. Un procès lui fut même intenté par une jeune personne qu'il avait abusée.

Lady Wilde, il faut le reconnaître, supporta avec une grande patience et une grande noblesse de caractère la conduite dissipée de son mari, et, à son lit de mort, elle le soigna avec un dévouement remarquable.

Sir William Wilde transmit encore à son fils un goût immodéré pour l'alcool. L'abus qu'il en fit fut néfaste plus qu'on ne saurait le dire au malheureux auteur de *Salomé.*

L'atmosphère familiale dans laquelle avait à évoluer le jeune caractère d'Oscar Wilde n'était donc pas des plus saines. Si on buvait ferme dans la maison paternelle, on y parlait de même très librement, aussi bien à table qu'au salon. Oscar lui-même en fit plusieurs fois la remarque. Ne disait-il pas à un de ses camarades du Trinity College qu'il invitait :

« Venez chez moi, je vous présenterai à ma mère. Nous avons fondé une société pour la suppression de la Vertu ! »

Ce milieu bohême fut peut-être favorable à la précocité du talent d'Oscar Wilde : il dut contribuer aussi à exciter ce qu'il y avait de trouble et d'inquiétant dans cette singulière nature.

* * *

A l'âge de neuf ans le petit Oscar, dont la mère jusqu'ici s'était chargée de l'instruction préparatoire, entra au Collège Royal de Portora, à Enniskillen (Irlande). Il s'y fit remarquer par son absolue

incapacité en mathématiques. En revanche il atteignit une grande supériorité en l'art de donner des surnoms, ce qui n'était pas pour lui attirer l'amitié de ses camarades et de ses maîtres, victimes de sa jeune verve satirique. Aussi ne conserva-t-on de lui à Portora qu'un souvenir médiocrement flatteur.

Ces premières années d'études ne laissaient pas encore prévoir le talent qu'il avait en puissance. Passablement indiscipliné, il ne fit, pour aucune matière du programme, montre d'une précocité extraordinaire. De plus il n'aimait pas les sports, et ce grand gars, solide, bien bâti, préféra toujours la rêverie indolente aux exercices vigoureux si en honneur chez ses compatriotes.

Sa conduite privée à Portora, comme plus tard en 1871, au Trinity College de Dublin, ne prêta à aucune remarque désagréable. Il sortit même du Trinity College avec la réputation d'un jeune homme de la plus haute moralité.

En ce dernier établissement ses études furent plus sérieuses ; il y fut noté comme un élève de *bonne moyenne*. La littérature antique le passionnait, et, en 1874, dans un concours dont le sujet roulait sur les poètes comiques de la Grèce, il obtint la médaille d'or de Berkeley — *The Berkeley gold medal* — récompense très prisée, et qui devait lui servir quelques années plus tard d'une manière plus *matérielle :* En 1881 il déclarait, dans un bureau de police avoir perdu une reconnaissance de Mont de Piété ayant pour objet cette même médaille d'or. Et ce fait rappellera à bon nombre d'anciens étudiants ces jours où ils arpentaient la rue du Regard, allant engager chez « Ma Tante » quelque objet d'un luxe inutile.

*
* *

En 1875, Oscar Wilde entrait à Oxford. Il y obtint une demi-bourse, valable pendant cinq années, pour le Magdalen College.

Quelques-uns de ses biographes, et particulièrement Robert H. Sherard dans son livre si documenté *Life of Oscar Wilde* (1), attribuent à ce séjour à Oxford les origines de cette maladie — les moralistes osent dire : ce vice — dont Oscar Wilde devait souffrir d'une façon si cruelle, moralement et physiquement.

La dépravation est très grande en cette ville universitaire. Sherard n'hésite pas à dire : « Oxford produit côte à côte le saint, le sage et le libertin dépravé. Elle envoie les hommes au Parnasse ou au cabaret, au Latium ou au Lenocinium. Les Dons (2) ignorent les

---

(1) Londres, T. Werner Laurie, 1906.
(2) Nom donné aux professeurs dans les Universités anglaises.

horreurs qui prennent place sous leurs propres yeux... Oxford a rendu d'incalculables services à l'Empire, mais elle a aussi élevé et lancé un grand nombre d'hommes qui ont contribué à empoisonner la société anglaise. »

L'Etude des Anciens nous initie et nous ferait presque prendre goût à des passions ou à des actes que la société répudie, et après avoir lu la glorification de tel ou tel philosophe ou poète grec, on pourrait presque s'écrier avec Oscar Wilde :

« J'ai toujours eu quelque difficulté à comprendre pourquoi la fréquentation de Sporus doit être considérée à ce point plus criminelle que la fréquentation de Messaline. »

A l'Université, Wilde ne fut pas très assidu à l'étude. Certains de ses anciens camarades disent même « ne l'avoir jamais vu le nez dans ses livres ». Et cependant il y fit de brillants progrès.

C'est à cette époque que se rattache sa rencontre avec Ruskin, dont l'influence sur le jeune étudiant ne fut pas aussi grande qu'on l'a voulu dire.

Sans aucun doute, les théories, alors nouvelles et si chaleureusement présentées, de John Ruskin produisirent une profonde impression sur Oscar Wilde, en qui elles ne firent que développer un goût prononcé pour le Beau dans l'Art. Et le conférencier de la « Maison magnifique » ou le professeur d'esthétique dut se souvenir encore quelque temps du Maître, mais le peu de succès remporté dans ce rôle d'esthète l'en éloigne bien vite. Du jour où il s'adonna, non plus en charlatan, mais en homme probe et sincère, à son Art, Oscar Wilde avait complètement délaissé, sinon oublié, le philosophe Ruskin.

D'ailleurs ce n'est pas en ces huit courtes conférences qu'il entendit à Oxford que le disciple, si enthousiaste et si ouvert à ces enseignements qu'il fût, put s'assimiler la Philosophie si personnelle du Maître, philosophie qui réclame et mérite une attention très suivie et une étude très approfondie, tant en matière artistique qu'en sociologie. Et tous ceux qui ont lu l'*Ame de l'Homme sous le Socialisme* reconnaîtront qu'il y a loin des principes sociaux de Wilde à ceux de Ruskin.

* * *

A Oxford, Oscar Wilde habitait l'un des plus jolis appartements donnant sur la rivière. Il avait converti en musée les trois pièces qui le composaient, y amassant tout ce qu'au hasard de ses voyages il pouvait découvrir d'objets artistiques soit anglais, soit étrangers. Entre autres choses, on y remarquait une certaine porcelaine bleue d'une grande valeur, dont il était très fier. Sur les murs étaient appo-

sées de vieilles gravures, principalement du « beau sexe, dans le vêtement artistique que la Nature lui donna » (1).

C'est là que le dimanche soir il tenait ses réunions hebdomadaires « auxquelles assistaient beaucoup de jeunes gens intéressés par les Arts, la Musique ou la Poésie, et qui, pour la plupart, s'adonnaient à l'étude de quelques-unes de ces matières en plus des occupations collégiales » (2). On discutait cordialement tout en fumant un bon cigare, et en dégustant un punch au rhum ou un « Brandy and Soda ».

C'est dans ces réunions que dut s'affirmer ce penchant d'Oscar Wilde à *tout savoir,* ou plutôt à *vouloir tout savoir* — car il ne se connaissait point, ou si peu, en peinture, en musique ou en architecture. Cependant, jamais aucune question quelle qu'elle fut ne l'embarrassa, et il la traitait en des termes techniques dont la justesse et l'à-propos émerveillaient son auditoire. La musique l'ennuyait et il ne jouait d'aucun instrument ; toutefois, il en discutait toujours en *connoisseur,* citant même à l'appui de ses dires des exemples de compositeurs... dont il n'avait sans doute jamais entendu la moindre note.

Cette particularité du caractère d'Oscar Wilde a peut-être son importance quand ont étudie la vie et l'œuvre de ce génie malheureux.

« Il savait tout », a écrit Ernest La Jeunesse, dans une étude publiée peu de temps après sa mort. Non, il ne savait pas tout, mais il voulait tout savoir, et cette idée était si fortement ancrée dans son cerveau qu'il en était arrivé à croire lui-même qu'il savait tout. Telle était chez cet écrivain la force persuasive de l'imagination, force qui s'alliait étroitement à un grand courage moral, ce qui, en maintes occasions, lui permit de suppléer à son impuissance physique et même d'en avoir raison.

Il fut un temps où cependant il voulut apprendre la peinture, et il paraîtrait même que, pendant un congé, il aurait suivi des cours spéciaux à Paris. Rien ne reste malheureusement qui permette de juger de son talent en cet art, et, parmi ses anciens camarades d'Oxford, aucun ne se rappelle l'avoir jamais vu peindre. Un seul rapporte ce mot de Wilde, interrogé sur ce qu'il ferait s'il était privé subitement de ses ressources monétaires :

« Je vivrais dans un grenier et je peindrais de magnifiques tableaux !

Parlait-il sérieusement, ou était-ce hâblerie de sa part ? J'opinerais pour cette dernière alternative.

---

(1) W. Hamilton, *Le Mouvement Esthétique en Angleterre.*
(2) *Id.*

Sans doute parce qu'il n'avait fait de mal à personne, Oscar Wilde compta de nombreux ennemis. Et tous cherchèrent par les moyens les plus bas — ils allèrent même jusqu'au moyen le plus infâme qui, en cette occasion, doit être considéré comme le plus honorant : la prison — à abattre cette Ame, ce Cerveau. Mais toujours ce Cerveau sortit vainqueur, et chaque fois plus éclatant, de l'épreuve.

Déjà à cette époque où il terminait ses études, bien qu'il ne se fût pas encore fait remarquer par son excentricité dans ses vêtements ou sa tenue, il dut cependant commencer à se livrer aux caprices que lui suggérait sa fantaisie. Et la caricature de cette période qui nous le montre, les cheveux longs rejetés en arrière, contemplant un lis qu'il tient en sa main, nous permet d'avancer que son désir, je dirai plus : son besoin d'originalité s'était déjà manifesté et avait été remarqué par ses camarades, parmi lesquels d'ailleurs, et peut-être pour cette cause, il comptait de nombreuses inimitiés. Il fut même en butte, au moins une fois, à la brutalité de ces camarades.

Un jour qu'il se promenait tranquillement, huit jeunes étudiants bien musclés se jetèrent sur lui et, l'ayant ligotté, le traînèrent avec des cordes sur les cailloux de la route jusqu'au sommet d'une petite colline. Il souffrit, cependant il ne proféra aucune plainte ; il ne daigna même pas protester. Rendu à la liberté, au haut de cette colline, il se releva, brossa, d'un air indifférent, la poussière de son vêtement et, regardant autour de lui :

— Oui, dit-il, la vue d'ici est réellement charmante !

Jamais il ne devait se départir de ce stoïcisme de la première heure. Même en ces jours terribles où, Misère errante, il promenait par les bouges parisiens son pauvre grand corps vidé — masse de chair pantelante que la société, cette bouchère humaine, avait jetée au rebut.

* * *

C'est pendant son séjour à Oxford que parurent ses premières poésies (1) dans des revues ou magazines de Dublin — principalement dans le *Kottabos* et l'*Irish Monthly*.

Le *Kottabos* publia en 1876 : Ἀπεξέθυμον Ἔρωτος Ἄνθος et Θρηνῳδία (poème adapté du grec) (2) ; puis l'année suivante, *Un fragment de l'Agamemnon d'Eschyle*, *Vision nocturne* et *Jours perdus* (d'après un tableau peint par Miss V. T.).

(1) Sa première poésie imprimée fut, je crois, « Le Chœur des Jeunes Filles de Nuages » qui parut en Novembre 1875 dans *The Dublin University Magazine*.

(2) Vu le peu de valeur de cette pièce de vers, l'auteur omit de l'insérer dans son volume de *Poems* qui parut en 1881.

A propos de ce dernier poème, R.-H. Sherard fait remarquer qu'on y trouve déjà « les premiers indices de cette façon de décrire les qualités physiques qui devait plus tard servir de preuve à ses accusateurs. Presque les mêmes mots sont employés ici, qui furent répétés dans une lettre, dont le contenu, une fois rendu public, précipita, on peut le dire, sa ruine » (1).

Dans le *Irish Monthly*, Oscar Wilde fit paraître, en 1876 : *Le Vrai Savoir*; en 1877, un sonnet : *Salve Saturnia Tellus* (2), quelques autres poésies parmi lesquelles : Πόντος Ἀτρύγετος (3), *Feuilles de Lotus*, ainsi qu'un article en prose, probablement son premier, qu'il avait écrit à Rome sur Keats (4), suivi de son poème sur la mort de ce poète : *Heu Miserande Puer*.

Cette année 1877 fut pour Oscar Wilde fertile en excursions. Ce fut d'abord l'Italie, puis, quelques mois plus tard, la Grèce, voyages qui laissèrent d'importantes traces dans l'imagination du jeune poète.

Il accompagna en Grèce le professeur John Pentland Mahaffy, dont son volume *Rambles in Greece*, ouvrage qu'affectionnait particulièrement Ernest Renan, nous donne un récit complet de ce voyage. C'est là que le jeune Esthète vit se dessiner, à ses yeux ravis, le vrai sens des mots « Beauté antique ». Son rêve prenait forme : il pouvait toucher ces temples, ces marbres, vestiges de cette merveilleuse époque d'Art, admirer pieusement, saisi d'un respect sacré, ces ruines, seuls restes de ces Temps lointains. Son imagination reconstruisit ces vastes salles, les peupla ; il voyait se mouvoir, autour de ces colonnes brisées, les Philosophes, les Littérateurs, les Artistes de l'Antiquité — et ce fut tout un nouveau monde (combien vieux, cependant !), le monde idéal de ses rêves, qui se présenta à lui, et auquel il se joignit, parcourant rétrospectivement en cette compagnie le berceau des Arts et des Lettres. Il se voyait vêtu du peplum ample et gracieux, discutant avec les rhéteurs, lui, le Socrate moderne, auquel il manqua un Platon ou un Xénophon.

Son esprit, si ouvert aux choses de ce glorieux passé, se trouvait *at home*, il s'y délecta — et il s'y oublia tant que la date du retour passa et Oscar Wilde rentra à Oxford avec un retard qui lui valut une amende de quarante-cinq livres (5), somme qu'on lui remboursa toutefois l'année suivante quand il arriva en tête des « Honneurs » et gagna le prix de poésie de Newdigate.

---

(1) R.-H. SHERARD, op. cit., p. 142.

(2) Publié dans les *Poems* sous le titre : « Sonnet en approchant de l'Italie ».

(3) Dans les *Poems* : « Vita Nuova ».

(4) Poète anglais (1795-1821) qui a en outre inspiré à Oscar Wilde un des plus jolis sonnets de la langue anglaise : « Sur la vente des lettres d'Amour de Keats ».

(5) 1.025 francs.

Le sujet donné était Ravenne. Le poète, par une coïncidence curieuse, s'y était arrêté lors de son voyage en Grèce, l'année précédente. Il en résulta un poème que les Lettrés déclarèrent bien au-dessus de la moyenne de ceux habituellement primés dans ces concours, bien supérieur même à tous ceux que publiaient alors les magazines et les revues littéraires.

Il lut lui-même son ouvrage.

Que ceux qui ont eu l'avantage d'entendre Oscar Wilde raconter une de ces histoires paradoxales dont il était prodigue, se le figurent lisant ses vers, qu'il sait beaux, et soulignant encore leur beauté d'une voix douce, musicale; ils pourront se faire une idée de l'attention soutenue que le jury et la salle entière prêtèrent au jeune auteur, et de l'enthousiasme qu'il déchaîna et qui se manifesta par de fréquents applaudissements. Ceci se passait le 26 juin 1878.

Et Sherard, que j'ai déjà beaucoup cité, mais dont j'aime l'amitié pour le malheureux poète (1), commentant ce fait ajoute: « Combien de ceux qui furent présents dans le Sheldonian (2), par cette après-midi de juin, et applaudirent le gracieux jeune homme qui récitait de la plus mélodieuse des voix ses vers puissants, réalisèrent qu'ils prêtaient l'oreille à ce qui était une véritable allégorie aux contrastes frappants qui allaient marquer la vie du poète. Les grandeurs allaient lui venir, et, après les grandeurs, la désolation et la ruine misérable suivraient. L'homme, quoique il ne le sut pas, racontait l'histoire de ses propres splendeurs à venir, et de la misère qui en serait la suite (3). »

*
* *

Oscar Wilde avait fait son pas décisif dans les Lettres. Dès le début, il s'y faisait remarquer.

Ce succès, cependant, ne l'aida pas à trouver un éditeur pour publier ses poésies qu'il avait réunies en un volume. Shrimpton and Sons, les éditeurs ordinaires des Prix de Poésie, avaient bien édité *Ravenna* (4), mais cela était moins dû à ses mérites qu'à la coutume; et il expérimenta tout le mal qu'un jeune auteur a parfois (pour ne pas dire : souvent), malgré son talent, à franchir ce Rubicon de la vie littéraire.

---

(1) Je me plais à reconnaître que c'est dans la Biographie de Wilde par cet auteur que j'ai puisé la plupart des renseignements dont je me suis servi dans cette étude.

(2) Le *Sheldonian Theatre* d'Oxford, où les maîtres de l'Université tiennent leurs assises. Il est ainsi nommé d'après Gilbert Sheldon, archevêque de Canterbury, qui le fit construire à ses frais.

(3) R.-H. Sherard, *op. cit*, pp. 157-158.

(4) Les exemplaires, maintenant très rares, de cette première édition portent sur la couverture et sur la page du titre les armes de l'Université d'Oxford.

C'est alors qu'il créa, pour s'attirer l'attention publique, ce *costume esthétique* qui lui conquit en peu de temps une notoriété, peut-être discutable, en tous cas bien désirée, et j'ajouterai : bien méritée.

Vêtu d'une veste de velours rouge, d'une culotte serrée aux genoux, d'une chemise molle, au col rabattu sur une large *lavallière* verte, un hélianthe ou un lis à la main, les cheveux démesurément longs, tel il se promenait par les rues de Londres, au profond ébahissement des badauds, et au grand plaisir des gamins, qui couvraient ce *clown* nouveau genre de moqueries et de sarcasmes.

Que le procédé de Wilde soit recommandable ou non, il fut tout à son avantage en somme, puisque David Bogue, un des principaux éditeurs de Londres, accueillit favorablement, un beau matin, notre jeune esthète, et, peu de temps après — le 2 juillet 1881 — l'*Athenæum* annonçait comme « venant de paraître » les *Poems* d'Oscar Wilde, « imprimés sur papier de Hollande, fait à la main, et reliés élégamment en parchemin, couronne in-8°, au prix de 10 sh. 6 d. par exemplaire ».

Le succès du livre fut très grand, et quatre éditions s'enlevèrent en moins d'une année (1). Aussi la critique de l'époque ne l'épargna pas. N'est-ce pas le vrai rôle du critique de critiquer ? Et plus l'auteur est jeune, plus ce rôle est aisé, quels que soient ses mérites ; à peine, d'ailleurs, les aura-t-on remarqués ? Le critique ne voit chez un Jeune que ses défauts, s'il n'en voit pas assez... il en invente.

Chez Wilde, son talent si souple, si assimilatif, bien que très personnel, son vif amour pour le beau, aida les critiques en leur tâche. On l'accusa de plagiat, on l'accusa de légèreté, on l'accusa de mauvais goût.

Il ne m'appartient pas ici de juger de la véracité de ces accusations. A la fin de cette biographie, j'essairai de parler un peu de son œuvre, pour en donner moins une critique qu'un aperçu général. Ce que je me plais à dire, cependant, c'est que le grand public, le public sincère, pur, loyal — *celui qui paye* — ne confirma pas cet arrêt de la Haute-Cour des Lettres ; il comprit, que cet ouvrage lui aussi, et du reste comme son auteur, sincère, pur et loyal, s'adressait à son esprit, et il l'aima pour cela.

Les idées libertaires, républicaines et quelque peu révolutionnaires d'Oscar Wilde, émises en la première partie de son livre (2), n'étaient point pour lui concilier l'amitié des *Tories*, ou conservateurs, toujours puissants en Grande-Bretagne. Sa popularité s'en accrut d'autant plus, elle franchit même l'Océan, où l'on fut curieux de connaître enfin ce

---

(1) La première, fin juin 1881 ; la quatrième courant de 1882.
(2) « Eleutheria ».

« professeur d'Esthétique et d'Art critique », ainsi qu'il s'intitulait lui-même, dont les théories toutes nouvelles, quoique purement classiques, en Art et en Littérature lui avaient attiré le dédain de la *Gent-de-Lettre-arrivée*.

Un impressario l'engagea pour une série de conférences artistiques en Amérique, et, le 24 décembre de cette même année (1881), il s'embarquait pour le Nouveau-Monde à bord de l'*Arizona*.

***

Dès le 9 janvier suivant, au Chickering Hall de New-York, Oscar Wilde, fit sa première conférence sur *La Renaissance anglaise de l'Art,* devant un vaste auditoire qui applaudit vivement le jeune orateur, Il visita ensuite Boston, Ottawa, Louisville, Québec, Montréal, Kingston, Torrento et Halifax. Partout, il rencontra l'accueil chaleureux d'un public qu'il sut intéresser, grâce à son charme personnel et à celui de ses causeries particulièrement brillantes.

Cependant une sorte de snobisme, empreinte de curiosité, contribua peut-être pour beaucoup au succès de cette tournée. On attendait moins l'Oscar Wilde, simple conférencier, que l'Oscar Wilde apôtre de l'Esthétisme.

Ce costume particulier d'esthète qu'il s'était créé, et dont la renommée le précédait, il ne devait toutefois l'abandonner définitivement que quelques mois plus tard, à Paris. Il alla même, à cette époque, jusqu'à se faire raser les cheveux,le buste de Néron, disait-il, lui en ayant donné l'idée; il ne conserva cependant pas très longtemps cette coiffure « néronienne », ainsi qu'il l'avait lui-même dénommée.

Avant de rentrer en Europe, il resta quelque temps encore à New-York, où il dépensa une grande partie de l'argent qu'il avait gagné dans sa tournée, menant la *grande vie,* cette vie luxueuse et prodigue qu'il affectionnait tant. Pendant ce séjour en la métropole américaine, il essaya, mais en vain, de faire représenter sa première pièce, *Vera*, drame nihiliste qu'il avait écrit l'année auparavant. Ce n'est qu'un an plus tard que cette œuvre devait voir les feux de la rampe, et pour une soirée seulement, à titre d'essai; mal montée, mal interprétée, ce fut un échec lamentable.

***

De retour en Angleterre, commença alors pour Oscar Wilde ce qu'il appela lui-même « la troisième période de sa vie », la « deuxième période » ayant été celle de sa campagne quelque peu extravagante en faveur de l'Esthétique, campagne pendant laquelle il affecta une posture peu digne de lui et dont il sentit tout le ridicule pendant son séjour en Amérique.

Le début de cette « troisième période », qui devait être pour lui particulièrement brillante et atteindre un climax tout de gloire et de succès, pour choir lamentablement dans le mépris irraisonné d'une nation maladroitement prude, s'affirma à Paris, cette « Mecque littéraire ». Au printemps de 1883, chargé de nombreux exemplaires de ses *Poems,* Oscar Wilde s'installait à l'Hôtel Voltaire, quai Voltaire, et, dès le lendemain de son arrivée, il adressait son volume à chacune des célébrités littéraires parisiennes, l'accompagnant d'une lettre en français où, en un style délicat, il faisait preuve de sa connaissance complète de notre langue.

On le connaissait déjà chez nous, aussi la légère glace qui pouvait exister fut-elle vivement rompue. Bientôt, il fit partie du monde des lettrés ; boulevardier, dînant un jour avec l'un, le lendemain avec l'autre.

Toutes les portes lui furent ouvertes. On le voyait chez les Goncourt, chez Victor Hugo, chez Sarah Bernhardt, dans les grands restaurants, en compagnie d'artistes réputés, ou, si l'état de ses finances l'obligeait à la modération, dans les cafés du quartier Latin, au Lavenue, où il se rencontrait avec Paul Bourget et le peintre Sargent.

Tous ceux qui l'ont connu à cette époque se rappellent, non sans quelque émotion, sa forte silhouette, son air distingué, son élégance raffinée et, par dessus tout, sa conversation si étincelante de verve et d'esprit. Il fut le modèle des *causeurs,* il ne parlait point, il racontait, et ces contes fantastiques, paradoxaux, ces « histoires improbables », a dit Edmond de Goncourt, qu'une imagination riche et féconde poussait sur ses lèvres, avaient une saveur étrange qui saisissait l'auditoire. Plus tard, il transcrivit quelques-uns de ces contes sur le papier, sous le titre de *Poèmes en prose,* mais à ceux qui les avaient entendus de la bouche même de Wilde, ces poèmes parurent bien ternes, il y manque ce je ne sais quoi d'attrayant original qui constituait le charme de sa conversation.

Toutefois Paris, à cette époque, ne le prit pas au sérieux. Il crut qu'Oscar Wilde voulait l'amuser, il se laissa amuser bien volontiers et on le tint pour un blagueur, un original. Comment considérer autrement ce poète qui se faisait friser les cheveux tous les jours, portait des vêtements de fourrures, puis soudain, pris d'une sorte de fanatisme pour Balzac, ne travaillait plus que revêtu d'une ample robe de moine blanche et imitait jusqu'à la préciosité du maître, quand celui-ci, sortant enfin de sa réclusion volontaire, se fit remarquer par ses fameux boutons d'or et son énorme canne, qu'Oscar Wilde alla jusqu'à faire reproduire exactement.

Si Paris ne l'acceptait que superficiellement, en revanche Oscar Wilde affectionnait particulièrement Paris. Il en aimait la vie insouciante et si entièrement libre, il joignit les rangs de cette société pari-

sienne qui, moins collet-monté que sa sœur de Londres, bien qu'il ne lui inspirât qu'une demi-confiance, l'accueillit cordialement. Cet accueil, d'ailleurs, il eut à cœur de le mériter par sa tenue toujours correcte et le soin qu'il prit à détourner, chez ceux qu'il approchait, toute suspicion, aussi la surprise fut-elle grande, même chez ses amis les plus intimes, à la révélation, volontairement scandaleuse, de ce « mal » qu'il lui fallut expier pendant deux ans de souffrances physiques et morales. Comme preuve de ceci, je ne puis que renvoyer mes lecteurs aux quelques pages d'une émotion toute spontanée qu'André Gide lui consacra, pages rééditées dernièrement (1).

Oscar Wilde profite de son séjour chez nous pour travailler. C'est à Paris que furent écrites *Salomé* et *La Duchesse de Padoue,* drame en vers d'un romantisme puissant, qui ne laisse pas que de rappeler par maint côté le romantisme shakespearien.

Cette dernière pièce lui réserva une déception. Il l'avait écrite pour l'actrice Mary Anderson, à qui il la présenta. Il en résulta un refus de la part de Mary Anderson, probablement effrayée par le romantisme passionné et échevelé de ce drame.

La Duchesse de Padoue n'a pas encore été représentée en Angleterre, et il n'y a que quelques années (depuis 1908, je crois) qu'elle est éditée. Il est juste de dire que son succès en librairie fut très grand.

Salomé, qui poursuit en ce moment une carrière triomphale, ne fut pas sans causer elle-même quelque déboire à son infortuné auteur. On sait que Wilde avait offert cette pièce à Sarah-Bernhardt, non pas, comme on l'a dit, qu'il l'ait écrite spécialement pour elle. Jamais, en l'écrivant (on sait qu'il l'écrivit en français), il n'avait eu l'intention de la faire représenter. C'était une fantaisie d'artiste que pouvait se permettre un talent aussi souple, familier avec toutes les finesses de notre langue. Ce n'est qu'un jour, au hasard d'une conversation, alors que Sarah-Bernhardt souhaitait qu'il écrivît une pièce pour elle, qu'il lui répondit, moitié riant moitié sérieux, que c'était chose faite. Sur ses instances, il lui présenta le manuscrit de *Salomé* qui fut aussitôt accepté. La grande tragédienne devait jouer elle-même cette pièce au cours d'une saison à Londres, au Palace-Théâtre. Les répétitions en étaient déjà avancées quand le Censeur interdit la représentation à cause du sujet biblique. Deux années plus tard, à peine, Wilde était en prison, après son premier jugement; dénué d'argent, sans aucune autre ressource, il écrivit à Sarah-Bernhardt lui offrant tous les droits de sa pièce pour une certaine somme — deux ou trois mille livres, dit-on. Notre grande actrice, qui eut pu faire là une bonne action et une *bonne affaire,* ce qu'en juive experte elle ne doit pas

(1) André Gide, *Oscar Wilde,* Mercure de France, 1910.

dédaigner, exprima sa compassion au malheureux auteur... mais lui refusa tout appui matériel et déclina sa proposition.

***

Si le temps passe vite, l'argent, à Paris, le suit avec une égale rapidité. Le petit pécule rapporté d'Amérique, auquel s'ajouta encore le produit de la vente de l'Ile Rouge, propriété que Wilde possédait en Irlande, fut vite épuisé. Le poète avait bien compté sur la *Duchesse de Padoue* pour lui permettre de prolonger encore son séjour à Paris. Hélas ! après le refus de Mary Anderson, il dut abandonner ce dernier espoir !

Il fallait vivre. Oscar Wilde rentra en Angleterre pendant l'été de 1883 et se laissa embaucher par une agence pour une série de conférences à Londres et en province.

Quoique il fût alors très pauvre et qu'il habitât deux petites chambres, sous les combles, dans un quartier retiré, il conserva toujours sa tenue distinguée et élégante. Il fréquentait même les grands restaurants de Regent Street ou de Piccadilly, au risque de n'y consommer que les plats et les vins les moins chers. Ses cigarettes à bout d'or, ses bagues, celle au scarabée surtout, sa canne magnifique, imitée de Balzac, étaient célèbres. Luxe extérieur qu'il se procurait en parcourant les Monts-de-Piété, y engageant, ainsi qu'on l'a déjà vu, jusqu'aux médailles gagnées en des concours d'étudiants.

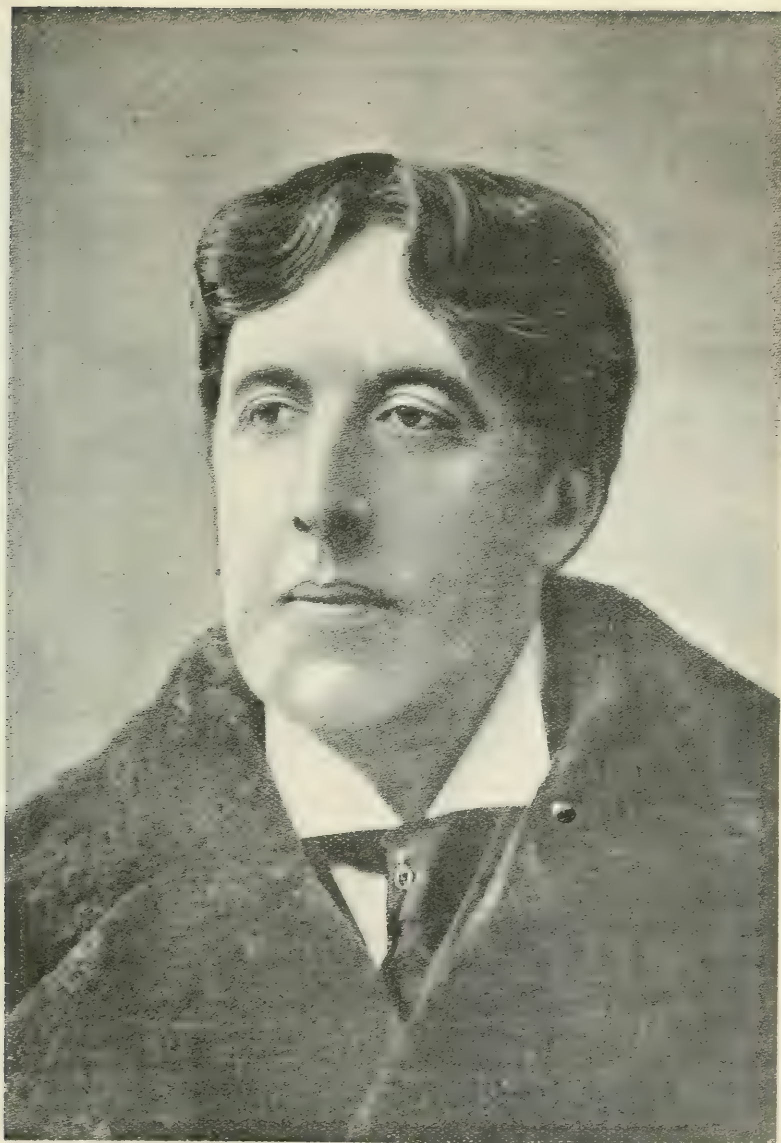
Il fit sa première conférence à Londres, au Prince's Hall. L'assistance fut restreinte et peu enthousiaste. Il partit ensuite pour la province, avec, comme sujet, « La Maison magnifique ».

Il est probable qu'on allait l'entendre principalement par curiosité. La presse locale l'annonçait à grand tapage : « L'Esthète vient ! L'Esthète vient !... » Et ces mots répétés à l'infini, en majuscules, sur toute une page, ressemblaient à cette réclame monstre par laquelle se distinguent les Barnum et les Buffalo Bill.

Malgré son penchant pour la réclame personnelle, celle-ci était peu pour lui plaire. Mais il n'avait pas même à hésiter. A peine put-il se soustraire à l'obligation de faire ses conférences en son ancien costume, *dit* esthétique.

Tout cela prouve bien le vrai caractère mercantile de cette tournée. Et cependant ils furent nombreux ceux qui, venus pour l'entendre, poussés par la curiosité et le désir de se moquer, se trouvèrent conquis par sa grâce simple et son parler si attirant, et s'en retournèrent étonnés et charmés.

Il séjourna quelque temps à Dublin, et il en profita pour demander la main de Constance Marie Lloyd qu'il connaissait et courtisait



Oscar Wilde

Photo Ellis et Walery.

depuis longtemps. Le mariage eut lieu le 29 mai 1884, en l'église Saint-James de Paddington, à Londres.

Descendus à l'Hôtel Wagram, rue de Rivoli, les jeunes époux passèrent une lune de miel délicieuse. L'amour d'Oscar pour sa femme était très grand et très sincère.

On pourra discuter sur la nature de cet amour; ilfaut bien reconnaître cependant que, peut-être parce qu'il touchait moins aux sens, il prit la forme d'une véritable passion, dont la sincérité, pour ceux qui ont connu Wilde, n'est nullement douteuse. A Paris, s'il était obligé de sortir seul, il lui adressait aussitôt une gerbe de fleurs accompagnée d'un billet doux aux termes élégants et empreints d'admiration. Il a d'ailleurs, en un vers d'une de ses poésies qu'il dédia à sa femme, décrit mieux que quiconque son affection pour elle : *D'un poète à un poème !* (1).

Quant à celle-ci, elle adorait son mari, et lui resta toujours fidèle et dévouée. Lorsque l'adversité les sépara, elle souffrit cruellement, mais elle ne cessa pas d'aimer. Elle disait, alors qu'il peinait dans la geôle de Reading et qu'elle s'était exilée à Genève : « Qu'il vienne, je l'attends ! »

Il ne devait pas venir. Il ne se jugeait plus digne de revoir sa femme, dont il se désolait d'avoir brisé la vie.

Devons-nous croire cependant que, jusqu'à son procès, Wilde fut toujours un mari attentif et empressé ? C'est peu probable, et Constance, plus d'une fois, dut avoir le sujet de se plaindre. Jamais elle ne le fit. Son courage moral égalait celui de son époux.

La lune de miel écoulée, les deux jeunes mariés rentrèrent à Londres, et louèrent une maison à Chelsea (2), — 16, Tite Street. Ce devait être la dernière demeure en Angleterre du poète (si l'on en exempte les geôles de Wandsworth et de Reading). Mme Wilde n'ayant pas encore hérité de son grand-père, les finances du jeune ménage n'étaient pas des plus florissantes, et Oscar Wilde chercha du travail.

Le journalisme l'accueillit, et, entre temps, il fit encore quelques conférences. Il collabora anonymement au *World* et à la *Pall Mall Gazette*. C'est à cette époque aussi qu'il écrivit ses histoires merveilleuses. La première édition en fut publiée par David Nutt, en 1888, sous le titre : *Le Prince heureux et autres Contes.*

---

(1) *A ma femme avec un exemplaire de mes poèmes.* Poems, by Oscar Wilde, London, Methuen et Co, 1909, p. 237.

(2) Chelsea fut un temps le quartier artistique de Londres. Whistler, Carlyle, Rossetti, George Eliot, Turner, Kingsley, Hunt, Smollet, etc... y habitèrent, et il abrite encore de nos jours les peintres Sargent et Edwin A. Abbey dont les maisons sont voisines de l'ancienne demeure de Wilde.

En 1885, naquit son premier fils, Cyril, suivi, en 1886, de son frère Vyvian. Nouvelles charges pour un budget déjà bien mal équilibré.

Au Gaiety Theatre, à Dublin, il fit deux conférences sur « Le Vêtement » et « La Valeur de l'Art dans la Vie moderne ». Le succès ne répondit pas à ses espérances. Depuis qu'il n'était plus le *pantin* dont elle pouvait s'amuser, la foule l'oublia.

La carrière de conférencier ne lui réussissant plus, il se voua entièrement au journalisme. En octobre 1887, il entrait comme *Editor* (rédacteur en chef) au *Wooman's World* (Le Monde et la Femme), journal mensuel de mode. Il y resta jusqu'en septembre 1889.

Oscar Wilde rédacteur en chef d'un journal de mode féminine ! Le hasard a parfois de bien ironiques amusements. Que fit-il « là-dedans » ? Son travail, sa tâche, rien de plus, rien de moins. Et cette tâche, il la remplit sérieusement, consciencieuement. On aurait pu croire que, dès lors, le *Wooman's World* allait devenir le journal des Wilde ; il n'en fut rien. Sa mère et sa femme lui donnèrent bien, de temps à autre, quelques articles, mais ce ne furent pas les plus nombreux, et toute « copie », pour être acceptée, qu'elle fût de sa famille ou d'étrangers, devait être impeccable en tous points. Sherard rapporte de lui ce mot :

— Je paye une guinée (1) la page, qu'importe si la majeure partie de la place est occupée par des illustrations ou non (2).

Veut-on avoir une idée de ce qu'étaient les collaborateurs dont il s'entoura ; voici quelques noms pris au hasard : Oscar Browning, Ouida, Carmen Sylva, Blanche Roosevelt, la comtesse de Portsmouth, Lady Sandhurst, Miss Marie Corelli, Arthur Symons, Mrs. Crawford, etc., etc.

Oscar Wilde se réserva la critique littéraire. Tous les mois, sous la rubrique : « Quelques notes littéraires », il étudiait, de très intéressante façon, les nouveaux ouvrages de ses confrères. Pendant cette période, il collabora aussi fréquemment à la presse quotidienne et hebdomadaire, et aux grandes revues.

A l'encontre de ses collègues qui affectionnaient une tenue plutôt négligée, Oscar Wilde, journaliste, était toujours habillé avec goût, par les tailleurs les plus en renom, et, chaque matin, avant de se rendre à son bureau, il passait chez le fleuriste à la mode s'acheter une fleur pour sa boutonnière.

Il est probable qu'à cette époque, le rédacteur en chef du *Wooman's World* avait une toute autre opinion du journalisme que celle qu'il professa un peu plus tard, et surtout après son procès. L'acharnement

---

(1) 26 fr. 25.
(2) SHERARD, *op. cit.*, p. 270.

qu'avaient mis ses anciens confrères à dévoiler la vie intime du malheureux écrivain l'avait dégoûté de ces « vils amis de caniveaux de Fleet Street, dont l'oreille est clouée aux trous des serrures » (1).

Chaque année, Oscar Wilde venait passer quelques semaines à Paris. Il y était toujours reçu avec la même faveur par la gent littéraire, parmi laquelle il comptait de nombreux et enthousiastes amis.

En 1889, il abandonna définitivement le journalisme, mais continua à collaborer de façon intermittente aux revues et magazines. L'année suivante, à la demande du directeur du *Lippinscott's Monthly Magazine,* périodique américain, il écrivit le *Portrait de Dorian Gray,* le seul roman qui soit jamais sorti de sa plume (2).

Là encore il s'attira de violentes critiques, et on alla jusqu'à l'accuser d'avoir écrit un livre immoral. Il réfuta lui-même, très logiquement, devant les tribunaux, cette *absurdité.* Quand il écrivit ce roman il était pressé par le besoin d'argent, et, dit-il, « si le manuscrit avait déplu au Directeur et qu'il me l'eût retourné, je ne pouvais délibérément le contraindre à me le payer, si ce livre était immoral et que je l'eusse écrit ainsi. C'est pourquoi il est absurde de dire que j'écrivis un livre immoral ». L'ouvrage lui-même renfermait une réponse, sinon plus juste tout au moins plus cinglante, à cette accusation : « Les livres », dit Lord Harry — Chap. XIX — « que le monde appelle immoraux, sont les livres qui montrent au monde sa propre honte. »

En juillet 1891, il publiait « Le Crime de Lord Arthur Savile et autres nouvelles, » recueil qui prouvait que l'auteur maniait aussi bien la *nouvelle* que ces histoires merveilleuses, dont un second volume : *La Maison des Grenades* parut quelques mois après.

*
* *

Enfin arriva février 1892, qui allait être le point de départ des succès d'Oscar Wilde. Le 22 de ce mois, le St- James Théâtre donnait la première de *L'Eventail de Lady Windermere.*

L'auteur dramatique qui sommeillait chez Wilde venait de se réveiller. En deux occasions déjà, on le sait, il s'était manifesté, mais le peu de succès rencontré n'avait pas été pour l'encourager.

Une assistance d'élite se pressait à cette « première ». Ce fut un succès, un très grand et très franc succès.

Le sujet n'était pas neuf, depuis longtemps nos dramaturges l'avaient traité. Oscar Wilde avait donc une forte bataille à livrer ;

---

(1) *L'Ame de l'homme sous le Socialisme.*
(2) Il ne fut publié à Londres qu'en 1891, après avoir paru dans ce magazine américain.

rénover un sujet n'est pas toujours chose aisée. Mais n'oublions pas que Wilde était avant tout un conteur spirituel et un causeur délicieux. Son dialogue vif, pétillant d'esprit... et nouveau, sauva la situation. La bataille était gagnée.

Maintenant l'auteur de *L'Eventail de Lady Windermere* allait prendre la tête des dramaturges anglais. Pendant trois ans, il allait chaque année doter le Théâtre Anglais d'une œuvre nouvelle où s'affirmaient davantage ses qualités dramatiques.

Le 19 avril 1893, c'était *Une Femme sans Importance* au Haymarket-Théâtre; le 3 janvier 1895, sur cette même scène, *Un Mari Idéal;* puis le 14 février suivant, au St-James's, l'*Importance d'être sérieux,* comédie triviale pour les gens sérieux, avait ajouté l'auteur en sous-titre, après l'avoir écrite en quinze jours.

Tout l'esprit d'Oscar Wilde se déversa dans cette dernière *farce.* — Farce, non point au sens anglais du mot, mais au sens bien français. — Et ce fut une farce très habile qui dérouta la critique, un peu apaisée par les succès précédents de l'auteur. « La pièce m'amusa beaucoup ! » s'écria l'un d'eux (1) à la fin de son papier assez sévère.

Avec ces deux dernières pièces, Wilde, auteur dramatiquè, devait atteindre l'apogée de son talent, comme il avait atteint l'apogée de sa gloire. Il n'allait d'ailleurs plus rien écrire d'autre pour le Théâtre.

La fatalité allait frapper brutalement et cruellement cet homme qui voyait enfin, après tant de déboires, la fortune lui sourire.

*
* *

Depuis plus d'un an des bruits inquiétants — trop fondés, malheureusement ! — couraient sur lui. Une amitié équivoque avec Lord Alfred Douglas, jeune étudiant, qu'il avait connu à Oxford en 1891 ou 92, fut la cause de tous les malheurs qui allaient suivre. Le père de ce jeune homme, le marquis de Queensbury, vieil ours mal léché, en désaccord avc toute sa famille (2), avait maintes fois objecté à son fils le déplaisir qu'il prenait à cette amitié, et il lui enjoignit d'avoir à cesser toute relation avec Oscar Wilde. Lord Alfred Douglas refusa net. Un seul moyen restait au marquis : faire naître le scandale, et faire condamner Oscar Wilde par les tribunaux. A ce propos, il se présenta, pendant l'absence de ce dernier, le 18 février 1895, à l'Albemarle Club (dont Oscar et sa femme étaient membres) et y laissa sa carte de visite, portant ostensiblement ces mots : *A Oscar Wilde*

(1) Le critique de *Truth.*
(2) On dit même que la famille du marquis poussa Oscar Wilde à poursuivre leur parent, et lui offrit de trouver l'argent nécessaire pour les frais.

posant pour un Sodomite. A son retour, dix jours plus tard, le portier du club remit la carte à Wilde. Déjà celui-ci avait eu à subir depuis longtemps les affronts plus ou moins anonymes du marquis ; cette fois c'en était trop. Décidé à tout, il s'en fut aussitôt chez son avocat. Plainte fut déposée et mandat d'arrêt lancé contre le marquis de Queensbury qui fut, le 1er mars, incarcéré pour diffamation. Après huit jours de prison, on le relâche sous caution d'une somme de mille livres.

Le procès de Lord Queensbury (1) commença le 3 avril ; son défenseur était un ancien camarade de Wilde au collège de Dublin, Mr Edward Carson. Les deux premières journées, Oscar Wilde répondit avec une extrême habileté aux questions posées par la partie adverse ; et l'impression générale à ce moment était qu'il gagnerait son procès. Malheureusement, à la fin de cet interrogatoire, une réponse ambiguë de sa part changea brusquement le cours des choses.

Le lendemain, le Président déclarait Lord Queensbury innocent. C'était reconnaître la culpabilité d'Oscar Wilde.

Le soir même de cette journée du 5 avril 1895, Oscar Wilde était arrêté à son tour, sous l'accusation d'actes immoraux, dans un salon particulier du Cadogan Arms Hotel, Sloane Street, où il avait passé l'après-midi, en compagnie de quelques amis, dont la fidélité et la sympathie devaient lui apporter un peu de consolation.

On lui avait conseillé de fuir, il en avait le temps, mais il s'y refusa énergiquement. Il était prêt à tout, et il lisait, très calme, les comptes rendus de son procès dans les journaux du soir quand les *officers* entrèrent pour l'arrêter. Il les suivit toujours aussi calme, et, en descendant du cab qui les avait conduits au poste de police de Scotland Yard, il voulut lui-même payer le cocher, d'où s'ensuivit une discussion courtoise avec l'un des agents.

Le lendemain, il était écroué à la prison d'Holloway, où il resta jusqu'au jeudi 7 mai. Un premier interrogatoire avait commencé le 1er mai, mais après cinq jours de session le tribunal se déclara incompétent. En conséquence il fut relâché sur caution de 2.500 livres, caution que des amis versèrent pour lui. L'animosité qui l'avait envoyé en prison le poursuivit encore à sa sortie, et, d'accord avec certains ordres secrets, il se vit fermer les portes de tous les hôtels. C'est exténué de fatigue qu'il alla frapper vers minuit chez sa mère, qui habitait avec son fils aîné, Willy, dans Oakley Street, et il se laissa choir,

(1) Oscar Wilde, dans son « De Profundis », semble attribuer à ce procès, celui qui suivit et dont il fut la victime. Cela est possible, mais nous ne devons pas oublier que le marquis *voulait* la condamnation de Wilde, et si ce dernier ne l'eût pas poursuivi, ç'aurait été lui-même qui l'aurait forcé à répondre devant les juges, de l'imputation portée contre lui. Le coup était habilement préparé.

épuisé, dans les bras de son frère qui venait lui ouvrir, murmurant : « Willy, donnez-moi un abri, ou je mourrai dans la rue ! »

Il était alors complètement ruiné. Lui qui seulement quelques semaines auparavant ne sortait en ville que dans un coupé à deux chevaux, et accompagné de valets en livrée, était réduit à mendier un asile et un morceau de pain, et se voyait repousser comme une bête galeuse par ses compatriotes qui, il y a quelques jours, l'acclamaient encore. Oh ! inconséquence de la foule, qui brûle le lendemain ce qu'elle adorait la veille ! Il ne lui restait plus rien de sa splendeur passée, que les quelques hardes qu'il avait sur lui lors de son arrestation.

Comme des oiseaux de proie, les créanciers, pendant qu'il souffrait en prison, s'étaient abattus sur sa propriété — propriété bien modeste, Oscar Wilde ayant le défaut, commun à nombre d'artistes, de dépenser tout ce qu'il gagnait — et ses meubles, sa bibliothèque, ses manuscrits même furent volés plutôt que vendus, la foule se pressant dans ses appartements de Tite Street sans aucune surveillance. Parmi les manuscrits qui disparurent ainsi, il y avait ce drame en vers, dont j'ai déjà parlé, *La Duchesse de Padoue* (1) ; un autre acte, en vers aussi, la *Tragédie Florentine,* dont on ne retrouva que beaucoup plus tard d'importants fragments ; tout un ouvrage entièrement fini, et dont la publication avait déjà été annoncée par les éditeurs, qui l'avaient eu entre les mains, *l'Incomparable et ingénieuse histoire de Mr. W. H. Ce qui est le vrai secret des sonnets de Shakespeare, pour la première fois dévoilé entièrement ici;* puis *Le Cardinal d'Aragon,* manuscrit que jamais personne ne vit, et dont Mr. Ross lui-même doute qu'il ait existé, « quoique Wilde en récitât souvent des pages entières. » (2).

Ses pièces, en plein succès, avaient aussitôt été retirées de l'affiche, ses livres ne se vendaient plus, à cela vint s'ajouter le refus de Sarah-Bernhardt d'acheter *Salomé;* sa pénurie était telle que sans la gracieuseté de Sir Edward Clarke, qui entreprit généreusement de le défendre devant ses juges sans aucune rémunération, il n'eut même pas eu un défenseur !

Tout le temps qu'il passa dans Oakley Street, chez sa mère et son frère, en attendant la reprise de son interrogatoire, il resta dans un abattement général. A ce moment là encore, on lui conseillait de fuir, sa famille l'en empêcha, et lui-même ne s'en sentait pas le courage. Et pourtant, après l'interdiction de *Salomé* en Angleterre, il avait

(1) Perte moins importante que les autres, des copies en ayant été conservées lors des représentations en Amérique.

(2) *Salomé.* METHUENTLO, London, 1909. Préface par Mr. Robert Ross, pp. XVI et XVII.

exprimé le désir de quitter son ingrate patrie et de se faire naturaliser français. Que ne le fît-il!...

La veille de son second jugement, il parut reprendre de sa sérénité, de sa dignité accoutumée, et il profita de ces derniers moments de liberté pour dire adieu à ses amis et leur laisser un petit souvenir, pris sur les riens qui lui restaient, au cas où il ne reviendrait pas le lendemain.

Il ne devait pas revenir, en effet. Le 22 mai son interrogatoire reprenait; le 25, un samedi, il était déclaré coupable et condamné à deux ans de *hard labour*. Son acte d'accusation comportait six chefs, dont cinq, a-t-il avoué lui-même, n'avaient rien à faire avec lui; un seul se trouvait avoir quelque fondement. Et, comme on lui demandait pourquoi il n'en intruisit pas son défenseur : «C'eut été trahir un ami ! » répondit-il.

Toutes les preuves, d'ailleurs, sur lesquelles Oscar Wilde fut condamné, furent fournies par des jeunes gens, débauchés ou professionnels du chantage. C'est dire toute la vase dans laquelle croupit cette condamnation, dont l'absurdité n'a d'égale que la bassesse du promoteur (1).

* * *

Deux années, deux longues années, le poète de *Salomé* allait être le prisonnier des lois d'un pays ingrat et prudhommesque. « J'appelai à mon aide les lois de la société, moi qui ai toujours vécu en dehors de ces lois. Le résultat est que je suis en prison (2). »

On le laissa quelque temps à la prison de Wandsworth, puis il fut transporté à Reading, geôle qu'il devait immortaliser plus tard dans un dernier élan de son génie agonisant.

A Reading, il peina en compagnie d'assassins, de voleurs, de prostitués, soumettant tout le jour son faible corps aux exigences d'un règlement rigoureux. Jamais cependant une plainte ou un simple cri de protestation ne sortit de sa bouche : il subit sa peine avec un stoïcisme remarquable.

Ah ! que cette vie pourtant dut lui être à charge !... Prisonnier !... Pouvait-il jamais s'imaginer, cet apôtre de la liberté, qu'un jour

(1) Si j'ai insisté particulièrement sur cette « affaire », c'est avec intention. Qu'Oscar Wilde fût, ou non, coupable, que nous importe? Ce qui importe c'est la façon lâche, et, disons le mot, dégoûtante dont il fut condamné. Combien je regrette que la place me manque pour pouvoir mettre à nu, enfin, un jugement inique, resté caché sous l'ordure judiciaire; qu'on relise les journaux de cette époque, et l'on s'en rendra compte! Un jour peut-être, essayerai-je de révéler au public cette affaire, scandaleuse moins par l'objet de l'accusation que par cette accusation même, à moins qu'une plume plus autorisée ne me précède.

(2) *De Profundis*. Methuen and C°, édit. Londres, 1909, p. 105.

serait où il plierait sous le poids des chaînes, au fond d'une sombre cellule, où il tournerait le *crank* (1), tel le pire des malfaiteurs, où (et cette évocation nous afflige plus que tout), une nation entière

Dear Robert

Your letters are
charming, they are iridescent,
and everything you see or hear
seems to become touched with
colour, and tinged with joy. I
think of you often, wandering
in violet valleys with your
honey-coloured hair, and
meditating on the influence of
paradoxes on the pastoral
mind: but you should be here
one can only write in city,
the country hanging on one's
walls in the grey mists of
Corot, or the opal

83

Autographe d'Oscar Wilde.

pour laquelle son génie s'était prodigué libéralement, qu'il avait voulu convertir au culte du Beau dans l'Art et dans la Littérature,

(1) Roue mue par les prisonniers et qui alimentait d'eau la prison.

où cette nation le jetterait dans un cachot, le couvrant de ses haines et de ses malédictions, le considérant comme un outrage à la société — société qu'il avait tant aimée et qui le condamnait.

Et je ne puis m'empêcher de rapprocher de sa figure creusée par la peine, de son cœur saignant en silence, une autre figure, un autre cœur, plus grand encore sans doute, parce qu'ils furent plus purs, qui restera à tout jamais dans l'histoire des peuples comme le martyr suprême de sa foi et de son amour, comme la plus belle figure de l'Antiquité, j'ai nommé Jésus, le Jésus de Renan, celui dont Oscar Wilde a dit lui-même : « Je vois une relation plus intime et plus immédiate entre la vraie vie du Christ et la vraie vie de l'Artiste (1). »

Qu'on ne voie dans ces lignes aucune idée sacrilège; je ne me permets ce rapprochement que sur les seuls points où il est possible : la condamnation et la souffrance.

La douleur morale du poète était grande, beaucoup plus grande que sa douleur physique, et la honte de sa position lui est révélée; il s'écrie avec Beaudelaire :

> O Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon corps et mon cœur sans dégoût !

A cela s'ajoute la mort de sa mère, que sa femme vint lui apprendre elle-même, faisant, quoique malade, le voyage de Suisse en Angleterre à cette triste occasion. Ce devait être d'ailleurs la dernière rencontre des deux époux, rencontre combien poignante et pénible, tous deux pleurant, dans leur amour mutuel pour la morte, séparés par les barreaux épais d'une cage de fer.

Une joie cependant lui est apportée dans sa captivité : *Salomé* est représentée à Paris par la troupe de l'Œuvre. Il écrit, encore tout ému de la nouvelle, à un de ses amis les plus chers :

« Veuillez écrire à Stuart Merrill, à Paris, ou à Robert Sherard pour leur dire combien j'ai été heureux de la représentation de ma pièce, et dites tous mes remerciements à Lugné Poë : c'est quelque chose qu'à un moment de disgrâce et de honte je sois encore regardé comme un artiste; je voudrais pouvoir ressentir encore plus de plaisir, mais je semble mort à toutes les émotions, excepté celles d'affliction et de désespoir. Cependant, je vous en prie, faites savoir à Lugné Poë combien je suis sensible à l'honneur qu'il m'a fait (2)... »

Puis les rigueurs de la prison s'adoucissent un peu pour lui : on lui permet de lire, et ses amis lui envoient les livres nouveaux et le tiennent au courant de la littérature et du théâtre. Il s'intéresse à

---

(1) *De Profundis*, p. 62.
(2) Lettres de la prison de Reading. Lettre I, 10 mars 1896.

tout, et dans ses lettres se glissent de judicieuses critiques sur les œuvres nouvelles qu'il vient de lire. Sa dernière préoccupation, avant de sortir de prison, est d'avoir quelques livres qui l'attendront :

« Vous savez les sortes de livres que je veux, écrit-il (1). Flaubert, Stevenson, Beaudelaire, Mæterlink, Dumas père, Keats, Marlowe, Chatterton, Coleridge, Anatole France, Gautier, Dante, Gœthe, etc. »

Une autre faveur lui est concédée, c'est la permission d'écrire autant qu'il lui plairait. Et il en profite pour rédiger cette lettre, admirable exemple de confession sincère, qui, sous le titre de *De Profundis,* est maintenant universellement connue et appréciée. Ce cri sublime jailli d'un cœur ulcéré par la douleur, ce pur acte de foi, nous révèle un Wilde nouveau, un Wilde qui souffre, un Wilde enfin d'une intimité plus grande et plus sincère.

Jusqu'ici, jamais il ne nous avait permis de pénétrer au fond de son cœur, qu'il tenait jalousement, ou plutôt fièrement clos ; ses émotions tout intimes ne passaient pas au delà de la barrière qu'une sorte de forfanterie élevait dans son âme. Bien qu'il eut déjà souffert — ne serait-ce que pendant cette campagne en faveur de l'esthétique qui lui valut les railleries d'une foule dont il était le bouffon — il ne se l'était jamais avoué, soit par crainte, soit par orgueil : il était resté le « Roi de la Vie », ainsi qu'il se qualifiait lui-même dans une lettre à un ami (2). Et voilà que tout à coup, livré à la solitude, à la mélancolie, il s'aperçoit que derrière le Wilde des plaisirs, derrière le Wilde extérieur, un autre Wilde gémissait en silence, et c'est ce Wilde intime qui va supplanter le premier et pour quelque temps régner en maître à son tour.

Cette transformation, hélas ! ne dure que jusqu'à sa sortie de prison, jusqu'à son contact avec la vie. Alors l'Oscar Wilde des jours heureux reprend sa place prépondérante, étouffant à tout jamais son adversaire. Sébastien Melmoth (3) était bien le Wilde d'avant la prison, mais un Wilde qui n'était plus qu'une dépouille vivante, vidée de son génie.

*
* *

Repoussé par l'Angleterre, il gagne la France, son pays d'adoption, où va essayer de le poursuivre « l'hostilité menaçante et l'effroyable

---

(1) Lettre IV, 6 avril 1897.
(2) A. Gide, *op. cit.,* p. 47.
(3) Nom qu'emprunta Wilde à sa sortie de prison, et qu'il conserva jusqu'à sa mort.

ostracisme imposés par le kant anglais sur toutes les routes d'exil d'un de ses plus grands poètes » (1).

A Berneval, près de Dieppe, quelques amis lui avaient aménagé un abri. Il s'installe donc au Chalet Bourgeat et pense y travailler. A tous ses amis qui le vienne voir, dans toutes ses lettres aussi, il parle de ses ouvrages futurs, un *Pharaon,* un *Achab et Jézabel,* dont il possède à fond le sujet dans son esprit et que d'ailleurs, nous dit André Gide, « il raconte merveilleusement » (2).

Hélas ! ce rêve de travailler, il doit l'abandonner. Toutes ces œuvres, dont les sujets le hantaient, l'obsédaient même et qu'il allait racontant partout, ne devaient pas sortir de sa conception. Il était à tout jamais disparu pour les lettres.

Mort ? Non pas, agonisant seulement, et semblable à ces malades qui, à l'approche du dernier moment, sentent la vie affluer en leurs membres déjà roides, il a encore un dernier spasme de génie, sanglot déchirant qui allait clore une vie, si étrangement parsemée de contrastes.

La Ballade de la Geôle de Reading fut l'acte suprême d'un cerveau qui, comme épuisé par ce dernier effort, ne devait plus rien produire, et se vidait lamentablement de jour en jour.

Cette impuissance au travail l'effrayait; il voulut la tromper par la jouissance des sens, et il rejoignit un ami à Venise, puis parcourut la Riviera et le Midi, traînant de plage en plage, de casino en casino, son grand corps vide et blessé.

Mais après quelques mois de cette vie vagabonde, il vint s'échouer à Paris, dans un petit hôtel de la rue des Beaux-Arts, après s'être fait chasser pour insolvabilité par un premier propriétaire. Il était sans le sou, presque réduit à mendier son pain, et il dut à la charité des patrons de l'hôtel d'Alsace, M. et Mme Dupoirier, de terminer ses jours en une paix relative.

Il vécut là, acculé par le sort et la maladie, épave humaine dont les regards se détournaient, jusqu'au 30 novembre 1900, où, à 1 h. 50 de l'après-midi, entourés d'amis qui lui restèrent toujours fidèles et dévoués, il rendit le dernier soupir. Il était âgé de quarante-six ans.

Il fut enterré dans le petit cimetière de Bagneux, où Robert Ross lui avait acheté une concession.

Il était mort dans la religion catholique, un prêtre, appelé au dernier instant, lui ayant donné cet ultime pardon que l'Eglise romaine — dont il avait tant de fois apprécié et loué le faste et l'éclat des cérémonies — réserve à ses associés.

---

(1) Jean LORRAIN, *Le Crime des riches.*

(2) A. GIDE, *op. cit.,* p. 46.

Qu'on me permette à ce propos de traduire ici les quelques lignes si vraies que R.-H. Sherard consacra à cet ami, M. Robert Ross, qui amena le prêtre au chevet du moribond :

« Ce fut le dernier acte d'amitié d'un ami, dont la dévotion au pauvre Wilde est une magnifique chose en ce spectacle terrible que l'humanité offrit dans la tragédie finale de la vie de cet homme, que sur son lit de mort Oscar Wilde fut baptisé dans une foi plus douce que celle où il était né. Avant que le souffle ait quitté son corps, le pardon était entré dans la chambre mortuaire ; et à ses amis resta la suprême consolation que c'est confessé et aux sons des chants qu'il fut conduit à sa tombe. Qu'auraient été ses obsèques si cet ami n'avait pas été à son côté à la fin (1) ? »

Une petite assistance amie accompagna le corps et assista au court service funèbre célébré en l'église de Saint-Germain des Prés.

Les paroles suivantes du livre de Job (XXIX-22) furent gravées sur la pierre de sa modeste tombe :

Verbis meis addere nihil audebant et super illos stillabat eloquium meum

en attendant le jour, prochain, espérons-le, où ses cendres reposeront au Père-Lachaise, sous le monument auquel travaille le sculpteur Jacob Epstein, dernière demeure plus digne du chantre de *Salomé*.

L'Œuvre d'Oscar Wilde

Il semblerait bien téméraire de la part d'un critique de vouloir étudier, dans le peu de place qui me reste, une œuvre aussi complexe par la forme, bien que d'une grande unité dans les idées, que l'est celle d'Oscar Wilde, œuvre qui demande en outre une étude très attentive.

Aussi ne m'y essayerai-je point, et je me contenterai d'exposer, dans les quelques pages qui suivent, un aperçu de cette œuvre, jugée avec tant de sévérité par beaucoup de critiques, et non des moins sincères.

Cette vérité s'explique peut-être par une étude insuffisamment approfondie mais trop superficielle des ouvrages du poète. André Gide l'a compris, et il avoue, au début de sa plaquette : « Il me paraît aujourd'hui que dans mon premier essai j'ai parlé de l'œuvre d'Oscar Wilde, et en particulier de son théâtre, avec une injuste sévérité...

---

(1) R.-H. Sherard, *op. cit.*, pp. 148-149.

Certes je ne suis pas venu à considérer ces pièces comme des œuvres parfaites, mais elles m'apparaissent, aujourd'hui que j'ai appris à les connaître mieux, comme des plus curieuses, des plus significatives, et quoi qu'on dise, des plus neuves du théâtre contemporain (1) !... »

Œuvre d'artiste, toute empreinte de sincérité et d'amour pour le Beau. Œuvre qui est comme le miroir de la vie de son auteur, où viennent se refléter les diverses phases d'une existence « qui fut particulièrement brillante, et, si l'on en excepte les cinq dernières années, très heureuses » (2).

Qui mieux que ses *Poèmes* dira toute la passion d'un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, pour le Beau et la Liberté, les deux idéals de tout artiste ? C'est le *Credo* d'un Esthète qu'on sent sincère.

Ecoutez-le ce cri qu'il pousse dès la première page : Ἐλευθερία ! Comme on sent qu'il jaillit fièrement, audacieusement du cœur du poète pour éclater à la face de tout un peuple né conservateur.

Il est encore jeune, plein d'ambition et d'enthousiasme, plein d'illusion aussi : le Romantisme devait particulièrement appeler à son esprit et dans cette note, il ébauche un drame nihiliste *Vera*, puis *La Duchesse de Padoue*, drame en vers qui rappelle à la fois Shakespeare et Victor Hugo.

Sa campagne esthétique terminée, il renonce à l'art oratoire et préfère exposer ses idées de critique et de philosophie par la plume. C'est alors qu'il écrit les *Intentions*, et ces contes délicieux *L'Heureux Prince* et la *Maison des Grenades*, où la philosophie semble toutefois l'emporter sur la critique. Cette dernière reprendra sa revanche dans son roman *Le Portrait de Dorian Gray*, dans ses nouvelles, *Le Crime de Lord Arthur Savile*, et enfin dans ses pièces.

L'Eventail de Lady Windermere, *Un Mari idéal*, *Une Femme sans importance*, *L'Importance d'être sérieux* font pénétrer en Angleterre la formule moderne du théâtre contemporain. Finies ces grossières adaptations françaises ou allemandes, finis ces mélos vulgaires qui encombraient la scène britannique. Oscar Wilde substitue à tout cela la Comédie Moderne dans son sens le plus étroit du mot. La satire se mêle à un dialogue éblouissant où fusent les mots d'esprit et les paradoxes.

Et après un tel résultat, on se prend à regretter que Wilde n'ait pu continuer une tâche si brillamment commencée. Toutefois il avait ouvert la voie que suivent de nos jours les deux grands dramaturges anglais, Sir Arthur W. Pinero et le cynique Bernard Shaw.

Le sombre destin vient le frapper en pleine gloire : cet amant de la

(1) A. Gide, *op. cit.*, p. 7.
(2) R. Ross, préface à la *Duchesse de Padoue*.

liberté se voit enfermer entre les quatre murs de la geôle, et son âme blessée de poète et de philosophe, et aussi de critique — car *petit bonhomme vit encore* — s'exhale en un *De Profundis* ému et touchant. La pitié l'envahit à la vue de toute cette misère enfouie sous l'ardoise sévère de la prison, et , à peine rendu à la liberté, il écrit ces deux lettres au *Daily Chronicle* : *Le Cas du gardien Martin*, et *Ne lisez pas ceci si vous voulez être heureux aujourd'hui*, pamphlets révélant les horreurs de la vie de cellule.

Et comme il fallait un point final à cette œuvre, cependant si complète, son dernier chant sera encore un chant de pitié où se réuniront toutes les qualités du poète mourant, le *Chant du Cygne* de la légende.

Elle est universellement connue et appréciée cette admirable *Ballade de la Geôle de Reading*. L'auteur la dédia à Charles T. Wooldridge qui fut exécuté dans la prison de Reading pour avoir tué sa femme, pendant l'incarcération du poète.

Je regrette de ne pouvoir citer en entier ce tableau, peint avec un réalisme si puissant, de la vie de prison et d'une exécution capitale, avec toutes ses tristesses, toutes ses horreurs. Et cela est enveloppé d'une philosophie douce, d'une psychologie avisée. C'est l'âme de ces malheureux que leur compagnon-poète décrit en ces vers (1), dont je ne citerai que le *refrain*, maintenant classique :

> ... Pourtant chaque homme tue ce qu'il aime,
> Et que chacun le sache :
> Les uns le font avec un regard de haine,
> D'autres avec des paroles caressantes,
> Le lâche avec un baiser,
> L'homme brave avec une épée !

Et quand on a lu ces quelques pages, terribles « avec leurs splendeurs et leurs inégalités, leur mélange de force poétique, de réalisme cru et d'indéniable pathos » (2), on doit ajouter avec ce même critique :

« Tout est d'une tragédie farouchement concentrée depuis la première jusqu'à la dernière page ! Certains passages de ce poème, en raison de leur intensité terrible et tragique pourraient être placés au niveau de certaines descriptions de l'*Inferno* du Dante, si ce n'était que la *Ballade de la Geôle de Reading* fut infiniment plus humaine. »

---

(1) Le passage qui suit de la *Ballade de la geôle de Reading* est tiré de la traduction qu'en a faite M. Henry D. Davray en collaboration avec Oscar Wilde lui-même. (*De Profundis*, suivi de la *Ballade de la geôle de Reading*, traduction H.-D. Davray, 1 vol. in-18, Mercure de France).

(2) Lady Currie, *Enfants trouvés of Literature*. The Nineteenth Century. Juillet 1904.

Ainsi, dans un dernier spasme de poétique vérité, se brisa ce cœur de poète, obéissant à cette prédiction que, de longues années auparavant, il avait formulée dans l'un de ses poèmes :

... Et si mon cœur doit se briser,
Cher Amour, pour vous,
Il se brisera en musique, je le sais,
Les cœurs de poètes se brisent ainsi !...

*
* *

Qu'on excuse cette trop courte et trop incomplète présentation d'une œuvre dont une étude consciencieuse et approfondie réclamerait plusieurs brochures comme celle-ci (1). Mais si j'ai particulièrement insisté sur la vie du poète au détriment de ses œuvres, c'est que j'estime, alors que ces ouvrages sont maintenant connus et réputés de tous, que sa vie au contraire est étrangement méconnue, et ne laisse pas que d'être entourée de légendes fabuleuses, de chroniques scandaleuses, auxquelles la médisance et la calomnie ont collaboré étroitement, de pair avec la jalousie de l'impuissance. Un exposé, brutal peut-être dans sa sincérité, de cette vie où le labeur et les plaisirs se sont étroitement mêlés, était donc nécessaire. C'est ce à quoi je me suis employé ; car je suis de ceux qui, avec André Gide et Oscar Wilde lui-même (2), pensent qu'il faut l'accepter et l'aimer tout entier, — dans sa vie comme dans ses œuvres. Déjà avant sa condamnation, ne faisait-il pas pousser ce cri à Robert Chiltern, dans *Un Mari Idéal* (acte III) :

« Ah ! Pourquoi vous autres femmes ne pouvez-vous nous aimer, fautes et tout ? »

Février 1911.

GEORGES BAZILE.

(1) A ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir plus de détails sur les Poésies d'Oscar Wilde, je me permettrai de les renvoyer à la si intéressante et documentée *Bibliography of the Poems of Oscar Wilde*, par STUART MASON, 1 vol. 16 mo. Londres.

(2) Cf. *De Profundis*, p. 109. London, Methuen and C°, 1909.

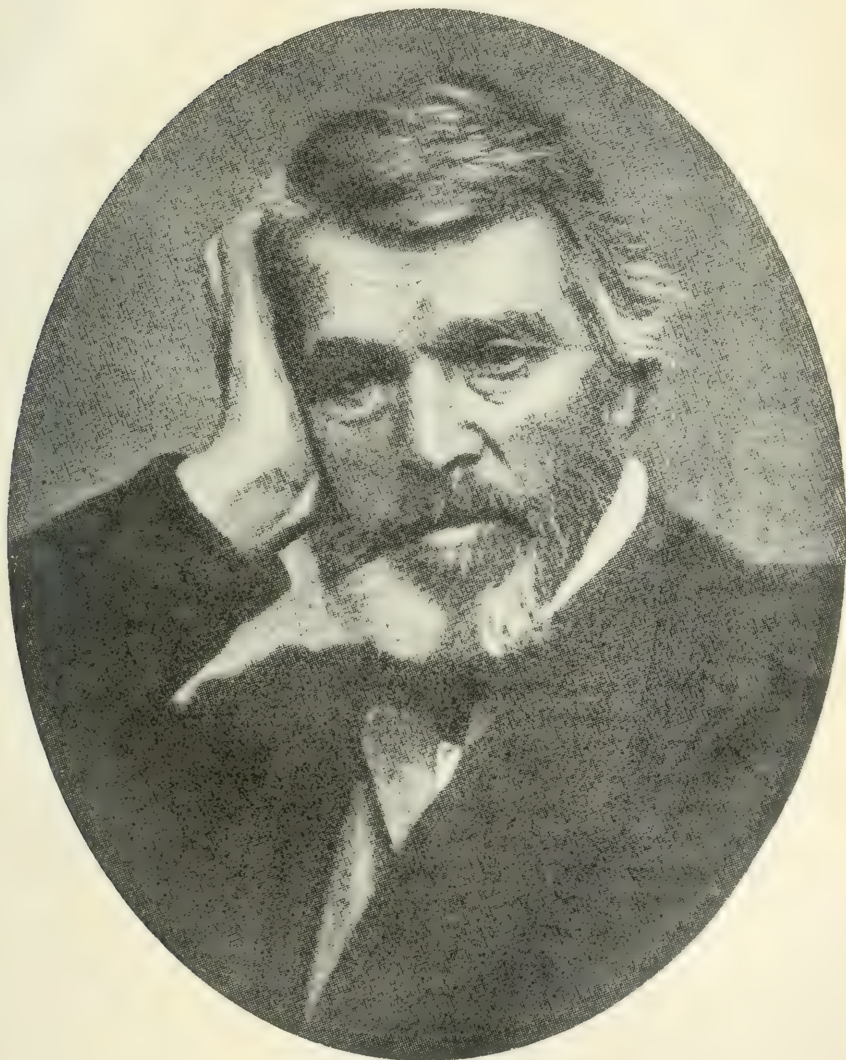
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.) 1er-3-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 49

Portraits d'Hier

Thomas Carlyle

Par Émile MASSON



Thomas Carlyle

Photo ELLIOTT et FRY.

Thomas Carlyle



> *Nous n'appelons pas maintenant nos grands hommes des dieux, ni nous ne les admirons* sans *limite ; ah, non ! avec* assez *de limite ! Mais si nous n'avions pas de grands hommes ou si nous ne les admirions pas du tout, — la chose serait encore pire !*

Une œuvre qui commande notre admiration nous inspire en même temps de la sympathie pour son auteur. Nous aimons à nous le représenter avec quelques-uns au moins des traits de la beauté qu'il nous a révélée, car volontiers nous croyons, avec Milton, que celui qui veut écrire des poèmes héroïques doit faire de toute sa vie un poème héroique.

Trop fréquemment la réalité nous déçoit : la vie de l'écrivain ou de l'artiste ne répond pas à notre attente, ou même il semble que l'homme ait pris à tâche de démentir l'œuvre. Si l'œuvre n'en perd rien de sa valeur intrinsèque, cependant son influence sur nos esprits et sur nos existences peu à peu s'affaiblit, et elle disparaît bientôt tout à fait. De là vient sans doute en partie que tant de chefs-d'œuvre dont sont remplis nos bibliothèques, nos musées et notre mémoire demeurent lettres mortes et comme s'ils n'avaient jamais été. De là aussi sans doute en partie la persistance sur nos fronts de ces ténèbres de découragement et de tristesse, dont parle le poète Keats, qui s'étendent au long de nos jours comme « un drap mortuaire ». Lorsque par miracle un homme paraît, dont la vie est une œuvre de beauté, il n'importe guère qu'elle s'exprime dans des rythmes ou dans l'airain : la conscience humaine ne saurait l'oublier. L'histoire des peuples, a dit à peu près Carlyle, est-elle autre chose, en somme, que le récit de deux ou trois grandes vies, répété à jamais par les échos qu'elles ont éveiliés au cœur des multitudes ?

A la plupart des penseurs et des artistes nous ne saurions demander que dans leur existence quotidienne, ils dressent d'abord cette

idéale statue intérieure dont ils répandent par la foule des images glorieuses ; car la plupart ne songent même pas à le tenter. L'art ou la pensée sont pour eux comme des parures, des ornements de cette vie, dont ils se plaisent à l'embellir. Mais il en est quelques-uns pour qui le sens de la vie est précisément cette beauté, cette bonté et cette vérité dont les autres argumentent ou écrivent et qu'ils peignent ou sculptent. Vivre — et vivre la plus simple vie —, c'est, selon eux, faire œuvre sacrée, œuvre divine, l'unique œuvre d'art et de pensée véritable, et la seule nécessaire qu'il ait été donné à l'homme d'accomplir. Penser, créer, vivre leur est une religion, leur est la Religion. Ils communient en cette ineffable Présence qu'ils adorent dans les palpitations de leur propre cœur et du cœur des autres hommes. Dès lors, le sentiment qui inspire leurs efforts n'est plus un désir vain de satisfaction passagère ; mais ils veulent, par leur exemple et par leurs sacrifices, que l'énergie des individus s'élève à la hauteur de la tâche à eux prescrite de toute éternité, et qui est de faire régner sur cette terre et parmi les hommes l'harmonie et la lumière qui règlent le cours des sphères célestes.

Carlyle a ainsi conçu sa *mission* d'écrivain et d'homme. Nul n'a eu de l'Homme de Lettres une idée plus haute, ni de sa responsabilité un sentiment plus tragique.

Une Idée Divine, dit-il dans son *Essai sur Fichte,* dont il fait sienne la philosophie, pénètre l'Univers visible... à la foule, cette Idée Divine est cachée... Les Hommes de Lettres sont les interprètes choisis de cette Idée Divine ; les prêtres perpétuels qui, de générations en générations, se présentent comme les dispensateurs et les vivants modèles de la sagesse éternelle de Dieu, pour la révéler dans leurs écrits et leurs actions.

Carlyle se donne à nous comme un tel « prêtre » de la littérature : « Enseigneur de la sagesse éternelle de Dieu ». Il ne nous propose pas sa vie et ses œuvres comme des « formes de beauté » qui aient en elles leur fin. Elles ne doivent nous agréer que pour nous inciter à une vie et à des œuvres plus belles. Aussi ses œuvres ne se laissent-elles pas détacher comme des fruits de l'arbre qui les a portées ; mais plutôt elles sont l'arbre qui ne s'arrache pas du sol sans qu'il dépérisse et meure. Et le sol, ici, c'est le cœur de l'homme même. Si grande soit la valeur propre des livres de Carlyle, ils acquièrent en fonction de sa personnalité une valeur bien plus considérable, et en quelque sorte *dramatique :* ce sont des *actes* de sa vie.

Il vaut donc la peine d'étudier cette vie, et, comme il l'a dit de Schiller, « de voir si cet homme, qui savait si bien représenter de nobles actions, sut agir noblement ».

L'heure où il est né (4 décembre 1795) est à coup sûr une des plus

« troubles » qu'ait traversée l'humanité. Une ère est fermée, et l'ère nouvelle s'entr'ouvre qu'à peine de nos jours nous puissions encore nommer. Un peuple immense a brisé les tables de la loi ancienne, nié le droit de Dieu, et proclamé les Droits de l'Homme. Frénétique, il a jeté en défi aux autres peuples une tête de roi. Le monde a les yeux tournés vers la France. Tandis qu'à Paris expire la réaction thermidorienne, que la « Jeunesse dorée », les Muscadins, dansent aux bals Cabarus, — tandis que le rude peuple qui a pris la Bastille campe sur le Pont-au-Change « parce qu'il est sans logis », dégustant ses « harengs grillés — trois par assiette » (1), et va se faire mitrailler quai Voltaire, des armées de va-nu-pieds français sont partout victorieuses, aux Alpes, sur le Rhin, sur l'Océan. La Prusse, la Suède, l'Espagne ont signé la paix à Bâle : les alliés affolés s'entre-soupçonnent, s'entre-disputent.

En Angleterre, la panique est générale. Pitt lui-même, chef des coalitions, voit des « milliers de bandits » dans l'Empire britannique, où Burke a répandu la terreur. Il frappe impôt sur impôt, suspend l'*habeas corpus,* multiplie les persécutions contre la presse. En Irlande et en Ecosse des « émeutes de la faim » partout éclatent ; tout individu suspect de sympathie pour la Révolution est appréhendé et les *whigs* sont saisis et condamnés à la transportation.

Mais les droits de la pensée jamais ne sont abolis : au fracas du canon qui remplit l'Europe, Kant achève cette année là son *Traité de la paix perpétuelle*, Fichte médite son *Système de Morale*, Wordsworth et Coleridge se rencontrent pour les *Ballades Lyriques* qui vont renouveler l'âme anglaise ; à Weimar enfin, Gœthe et Schiller se voient et s'éprennent l'un pour l'autre d'une amitié qui est une des plus pures gloires de l'Allemagne et des Lettres.

* * *

C'est en ces temps extraordinaires qu'un rude et silencieux paysan des basses terres d'Ecosse, James Carlyle, tailleur de pierre, maçon et laboureur, bâtissait de ses mains au bord d'un ruisselet, à l'entrée de l'humble village d'Ecclefechan, une maisonnette à un étage où Thomas Carlyle, son aîné, et ses huit frères et sœurs allaient naître et grandir.

James a quitté les vallées verdoyantes du Nith, à quelques lieues à l'ouest, où retentit, pour un peu de temps encore, la voix immortelle de cet autre paysan : R. Burns, « marchant derrière sa charrue dans un rayon de gloire », et il est venu là chercher du travail.

(1) *Révolution Française* (Th. Carlyle, tome I).

C'était alors, nous dit son fils dans ces pages, simples et douloureuses comme un thrène, écrites entre la mort et l'enterrement du vieillard (1), un homme de quarante ans, aux tempes grisonnantes, de courte stature, avec ses robustes épaules portant une tête forte, à la bouche close et volontaire, et au front « ressemblant de façon frappante à celui du poète Gœthe ». Rude et silencieux paysan, inculte, « bloc de granit », âpre à la besogne, sarcastique, redoutable aux siens mêmes qui n'osaient s'abandonner devant lui, avec des explosions de gaîté, de colère et de tendresse, James est la première ébauche naturelle où le génie de Carlyle discerne les traits du Héros. On aime à se représenter l'humble et dur artisan gâchant son mortier, assemblant ses pierres, suspendant le fil à plomb, élevant sur le sol la maison où va naître un grand homme, et mettant à l'ouvrage tout son cœur tumultueux et taciturne.

Ecrire mes livres comme il bâtissait ses maisons, et m'en aller par ce ce monde-fantôme avec une conscience aussi irréprochable ! — C'est un noble métier, celui de maçon. Une bonne bâtisse dure plus longtemps que la plupart des livres, plus longtemps qu'un livre sur un million.

La maison finie, on aime encore à se le représenter, après sa journée de labeur, assis avec sa jeune femme dans cette chambrette de l'étage, longue de cinq pas, large de quatre — illustre aujourd'hui — où sont nés les premiers enfants. Il lit la Bible : « sa voix s'embarrassait, ses lèvres se courbaient » sous la chandelle fumeuse de résine, tandis que Margaret Aitken, dont les grosses mains caressent sur les genoux la laine du grand rouet, dans l'ombre des raides bouillons de son bonnet de linge tuyauté, penche vers lui sont front hâlé.

Elle lui fut une fidèle compagne qui peina inlassablement à son côté. Pour nous, elle fut la meilleure de toutes les mères, et je lui dois une infinie gratitude pour les soins du corps et de l'âme... avec toute la foi de son cœur elle compatit à toutes mes peines extérieures ou intimes, et toujours contre l'espérance ne cessa point de me prophétiser le bonheur.

Parfois sans doute elle-même, après avoir couché Alick, le futur laboureur, alors âgé de trois ans peut-être, elle prend la Bible des mains du père, et du bout de la grande aiguille de bois, elle dicte à Thomas, assez grand pour s'accouder debout à la table, les lettres de l'alphabet, fière de lui verser toute sa science. Car Margaret ne sait pas écrire, et la Bible est son unique lecture. James est plus

(1) *Reminiscences,* I.

savant : Thomas a cinq ans, et il lui apprend à compter. Carlyle, aux approches de la quarantaine, entend encore la voix de son père et distingue son geste, disant : « Voilà le diviseur ! » L'enfant est bientôt envoyé à l'école, où un très pauvre hère continue de l'instruire.

*
* *

Ecclefechan, sur la grande artère de Carlisle, à Edimbourg, était alors, et demeure, une modeste bourgade ; des routes ou chemins y convergent, issus des hameaux et des fermes épars sur les flancs du coteau déclivant vers l'Annan. Sous la fenêtre, au matin, c'est la corne du porcher. L'homme s'en vient avec ses blonds porcs, houleux et grognons, sous les futaies blondes des hêtres, vers les landes d'ajoncs et de bruyères. Ensuite c'est la trompe et les grelots, et tout le tintamarre de la diligence — « tel un météore » — descendant vers le sud. Au seuil de la maison, dont le portillon s'arrondit en arche, voici le ruisseau babillard qu'il a fallu border d'un murtin. Sur la route endormie bien des heures aux jours ordinaires, des poules picorent, et quel plaisir de les effarer ; claudiquant, cocottant, toutes plumes ébouriffées ! A cent mètres à gauche, au sortir de la maison, c'est la place du bourg, merveille des merveilles, avec son tilleul séculaire abritant sous ses palmes vénérables toute la vie calme ou besogneuse : vieillards désœuvrés aux après-midis d'été, travailleurs qui s'étendent sur l'herbe le soir ; filles qui dansent au son de la flûte. Surtout tous les gamins et toutes les gamines s'y donnent rendez-vous pour des jeux sans fin. Mais, ô journées inoubliables, indescriptibles, des marchés et des foires aux bestiaux ! Vous brillez là aussi sur cette même place éblouissante et assourdissante d'étalage et de boniments : vendeurs, acheteurs, saltimbanques, et leurs tentes bariolées, et leurs costumes multicolores de toutes terres d'Ecosse, hautes, basses, et même des mystérieuses terres étrangères !

Les dimanches, James et Margaret vont à l'église. Ils emmènent Thomas. L'église, un chaume de bruyère que James, avec ses frères, charpentiers et maçons aussi dans le bourg, avec quelques autres « ouvriers rangés » ont élevé pour le brave homme d'évangéliste qui prie là pour tous. Car il est peu d' « ouvriers rangés » dans ces sauvages « marches » d'Ecosse, où les longues habitudes de brigandages, de pillage, de débauches de toutes sortes du temps des guerres entre l'Angleterre et l'Ecosse ont engendré des mœurs farouches, parfois féroces et non encore disparues...

Au crépuscule il faut rentrer, ivre d'émotions inouïes, de plaisir surtout, de mélancolie aussi, et de fatigue. L'appel de la corne du porcher retentit de nouveau. Puis la route s'assoupit ; puis le tintamarre de la diligence remontant au nord la réveille. L'enfant est

à califourchon sur le murtin qui borde le ruisseau de cette route miraculeuse. Son écuelle est sur ses genoux : il mange sa bouillie de pain et de lait, car l'avoine même est trop chère, elle coûte, en ces temps de famine, près d'un franc la livre. Le soleil va disparaître, et l'enfant regarde vers l'occident, infiniment plus merveilleux encore que toutes les merveilles de la place du bourg aux grands jours de fête. Il regarde, silencieux, les lointains cratères de pourpre et d'or qui éclatent sans bruit sur les humbles montagnes de cendre de la terre. Sûrement, par delà ces champs et ces haies et ces coteaux, il est d'autres cités bien plus grandes qu'Ecclefechan ; des cités innombrables, des fleuves immenses, des mers, des multitudes d'hommes... Le ruisseau coule, murmure dans l'ombre : d'autres enfants ont entendu jadis murmurer le ruisseau ; d'autres hommes avant le père ont construit de belles maisons ; d'autres villes ont été avant Ecclefechan, des cités innombrables, des multitudes (1)...

Frugalité et persévérance, — résument les *Réminiscences,* — tels étaient les traits de notre vie intérieure. On nous enseignait de fait que le *travail* était la seule chose que nous eussions à faire... Un inflexible élément d'autorité nous enveloppait tous, et nous sentions tout de suite (chose utile) que notre propre *désir* n'avait souvent rien à dire dans la question. Nous étions taciturnes plutôt que causeurs, mais si l'on parlait peu, ce peu généralement avait un sens (2).

* * *

Un matin ensoleillé — le dimanche de la Pentecôte 1806 —, au coup de huit heures à la grande horloge sur la place, le jeune Thomas Carlyle trottinant aux côtés de son père (il avait onze ans), entrait à Annan. Dès le lendemain il était interné dans la « Geôle », à l'Ecole. Adieu les couchants dorés sur le murtin, le ruisseau, la foire, les allées de bouleau! Adieu surtout, mère si tendre! En le quittant, elle lui a fait cette recommandation suprême, évangélique: « Sois doux envers tous, petit ; et si de mauvais garnements te frappent, ne rends pas les coups ! » L'enfant, crispé de douleur d'être soudain, du nid maternel, jeté en pleine « tanière », en proie à deux cents jeunes fauves, longtemps, longtemps, subit tout le martyre, sans faiblir à sa promesse. Il se tient à l'écart ; il est timide et fier. Il se cache pour pleurer ; ou parfois, sarcastique déjà, il raille, et l'esprit le venge de la brute. Un jour n'en pouvant plus, il lance un coup de pied au derrière du plus grand de la bande.

(1) *Sartor Resartus,* III.
(2) *Reminiscences,* I.

Il est rossé pour sa peine. Du moins l'honneur est sauf, et désormais on le respecte.

Ses maîtres « Pédants reliés en cuir » enseignent (à coups de verge) le latin, le français, la géométrie, l'algèbre. En trois ans, Thomas épuise leur science. Ils le renvoient à ses parents et insistent pour que l'écolier continue ses études à l'Université.

Les Universités écossaises n'ont rien de commun avec les Universités anglaises. En Angleterre, le haut enseignement (aujourd'hui avec des exceptions) est un privilège des classes riches : les étudiants sont internes à Oxford, à Cambridge, et la pension est d'un



La Maison d'Ecclefechan où est né Thomas Carlyle.

prix fort élevé. A Glascow, à Edimbourg, les cours sont ouverts à tous, et les étudiants sont libres. Ils logent dans leurs familles, ou dans des garnis, comme nos étudiants de France. De tout temps l'instruction fut populaire en Ecosse, où tout paysan rêve d'envoyer son fils étudier à l'Université « pour être pasteur ».

Margaret Aitken et James, avec les oncles, en délibèrent. A force d'économie et de peine, l'existence est moins dure. James a bâti une maison qui lui a rapporté 100 livres (2.500 francs), en une année. Mais les oncles protestent ; donnez donc de l'instruction aux enfants pour qu'ensuite ils vous méprisent ! James n'est point sensible à la vanité et il ne l'encourage pas chez les autres. Mais son parti est pris : puisque l'enfant aime l'étude, et qu'on peut subvenir à son entretien, Thomas ira à Edimbourg « étudier pour être pasteur ».

Edimbourg est à cent milles au nord, et Thomas a quatorze ans.

Des diligences font le service ; mais Thomas ira à pied. Aux premiers jours de novembre 1809, le voilà par monts et par vaux. On l'a confié à un étudiant un peu plus âgé, un certain « Tom Smail », qui « languidement sifflotant entre ses dents un misérable air irlandais » marche à quelques pas en avant de son petit camarade « abandonné à ses lambeaux de réflexion dans le silence des landes et des collines ». Ils vont vingt milles par jour. Ils s'arrêtent aux auberges, aux relais de diligences, se chauffent à l'âtre où fument et boivent des chemineaux ou des voyageurs cossus ; couchent dans des soupentes au hasard des rencontres. Ils arrivent à Edimbourg « entre deux et trois heures de l'après-midi » et, après avoir retenu un garni d'aspect propre, après s'être restaurés et brossés un peu, ils s'aventurent dans les belles rues, impatients de visiter la capitale avant le coucher du soleil.

L'aspect romantique et féodal d'Edimbourg frappe l'âme de l'écolier au sortir des sites villageois de sa province. La nature et l'histoire rassemblent à la hâte sur leurs monuments épars les derniers rayons de l'automne. Dans le ciel vaste où le grand vent froid de la Mer du Nord accumule sur les fumées des toits ses masses nuageuses, s'érigent au sud le front bossué, roux et dénudé du Siège d'Arthur ; à l'Est les blancheurs marmoréennes de Calton Hill, et, plus près, hérissée comme un nid d'aigle sur son rocher abrupt, la Forteresse crénelée, où s'apaisent des cornemuses de Highlanders, et d'où pendent en longues grappes noires les innombrables pignons de la Vieille Ville.

Bientôt les palais universitaires, les bibliothèques et les musées s'ouvrent à ce fils de paysans de l'Annandale. Récèlent-ils le trésor idéal qu'il est venu chercher si jeune et de si loin ? Leur architecture opulente, ni leurs lambris dorés, non plus que les toges ou simarres des professeurs ne l'éblouissent. Ponctuellement il suit les cours de latin, de grec, de mathématiques et de philosophie. Ardemment il écoute, ardemment il prend des notes. Mais hors de ces salles savantes, il secoue la poussière de ses gros souliers, et nulle voix éloquente ne trouble son cœur une fois qu'il a fermé sur lui la porte de son humble logis. Il s'instruit : en peu de temps il se rend maître des langues anciennes ; la vérité mathématique le pénètre (le professeur Leslie remarque cet étudiant passionné), — mais, la tragique ironie qu'elle nous soit si vaine au sein des luttes et des ténèbres dont notre misérable conscience est ensanglantée ! Il lit Hume. Tout ce qui pense à cette heure est plein de Hume, et les professeurs d'Ecosse et d'Angleterre s'acharnent à le réfuter. Mais si le scepticisme universel l'épouvante, la « philosophie du sens commun », malgré la haute valeur morale de Dugald-Steward, l'écœure. Pieusement il assiste aux offices presbytériens : il médite les textes bibliques et

évangéliques. En dépit qu'il en ait, il observe aussi, et il juge de la vie et des mœurs des ministres du culte parmi lesquels la destinée l'appelle : leur formalisme sec, ou grandiloquent, le blesse : ces gens disent et ne font point. Il se retire dans son garni. Il lit et relit les gauches écritures de ses chers parents. Sa mère même s'efforce de tracer de ses gros doigts quelques caractères déchiffrables pour sa joie. Par les diligences il reçoit des colis de provisions, et ces jours là sont ses grands jours de fête. Sa vie est au dehors menue, simple et pure. Ses rares amis sentent sa supériorité ; ils admirent sa loyauté un peu brutale et sa haine de l'affectation ; ils redoutent déjà sa verve caustique.

Quatre ou cinq années s'écoulent. Deux fois l'an, au printemps, à l'automne, le jeune étudiant reprend son bâton et repart vers le sud, seul, le plus souvent. Quand il quitte Edimbourg, chaque fois, c'est la même allégresse juvénile, entre les radieuses cimes de Pentland et de Lammermoor, à droite et à gauche ; soit que l'éclat de leurs neiges égare encore les yeux parmi les nuées blanches, ou que leurs songeries s'épanouissent dans l'azur vibrant d'alouettes. Mais la route est longue ; il descend des ravins, gravit des plateaux, traverse des landes, des ponts sur le Tweed, le Jarrow, l'Annam enfin. Las de marcher, d'être seul, à mesure qu'il approche, à chaque voyage, son cœur se serre davantage. Le problème de sa destinée se pose à lui avec des termes plus angoissants. Il mesure l'étendue des sacrifices que les siens s'imposent pour son avenir. Il va les retrouver avec leurs rudes et bons visages, ternis des poussières de la terre, leurs corps gauchis par les labeurs. Du moins, une paix divine descend en eux à la fin du jour, quand ils s'assemblent autour de la Bible de famille. A cette heure même, dans sa solitude, l'inquiétude s'éveille. Pourtant sa foi n'a pas défailli : sûrement il est une présence auguste dans l'univers et dans l'homme. Mais cette humilité et cet amour, cette terreur et cette adoration qu'une telle présence provoque en son âme, qu'ont-ils à voir avec les palabres théologiques, les scolastiques controverses, les pieuses mécaniques syllogistiques — à tant de livres sterling l'an, pour telles promotions régulières ou de choix —, dont ratiocinent, vivent et meurent les milliers et les milliers de ministres de l'Eglise dont il doit être un ? Hélas ! de moins en moins il a le courage d'affronter la carrière..., mais comment osera-t-il jamais dévoiler à sa mère de quels doutes affreux il est déjà ravagé ? Cependant il faudra qu'il parle : il est trop loyal ; il mourrait plutôt que de mentir à eux, à sa conscience ! Le temps presse, une nécessité d'ordre pratique, immédiat le pousse : l'humble cercle familial s'est agrandi : sept autres enfants remplissent les chambrettes étroites de la maison-à-l'arche... Il est temps que Thomas, l'aîné, cesse d'être à charge et commence d'aider...



A Dumfries, en 1814, un concours s'ouvre pour une chaire de mathématiques à l'Ecole d'Annan. A la fois grâce à son mérite personnel, et sur la recommandation de Leslie, Thomas Carlyle est agréé. Il a dix-neuf ans.

Une seule satisfaction, une seule — écrit-il dans ses *Réminiscences,* en 1886 — dans mon affaire d'Annan. Je subvenais à mes besoins (même, je mettais de côté quelques livres de mes pauvres soixante ou soixante-dix livres par an, en cas de mauvais temps), et n'étais plus à charge à mon père toujours généreux. Mais à tous autres points de vue, j'étais grandement solitaire, mal à l'aise, et pas à ma place là. Pas de visites aux gens. J'aurais dû « me pousser un peu, et chercher, ou silencieusement *inviter* leurs invitations », c'était *leur* forme de politesse sociale, et j'étais bien trop timide et fier pour en être capable. J'eus la réputation de morose, d'irascible, etc., etc. Bref, je détestais absolument ma fonction, et ma position — entendu pourtant que j'y faisais honnêtement ma tâche, et pour consolation et compagnie, les rares livres que je pouvais avoir, et un ami ou deux de passage, que j'avais dans le voisinage. Quant à mes fonctions de maître d'école, on n'a jamais dit que je les faisais mal (« clair et précis » dans l'exposition et la démonstration) ; mais dès le début, surtout avec de tels compliments, je ne les aimais pas, et en vins vite à les détester de plus en plus.

Carlyle enseigne quatre ans, à Annan, puis à Kirkcaldy (en face d'Edimbourg, sur l'autre rive du Frith of Forth) cependant qu'il demeurait attaché à la *Faculté de Théologie* en qualité d'*étudiant rural*. Les écoles sont ici des institutions privées, indépendantes de l'Etat. Les maîtres ne sauraient compter sur leur réelle valeur personnelle : il leur est d'abord nécessaire de plaire aux « trustees », ou « actionnaires » de l'Ecole, et partant aux familles des élèves. Carlyle sollicite des élèves et des leçons avec une condescendance de grand seigneur irritable qui est bien fâché d'accorder une grâce. Gauche et farouche, il est surtout anxieux d'accomplir strictement les devoirs de ses fonctions tyranniques. Ce qui lui reste de force et d'activité à ses heures de loisirs il le consacre à poursuivre dans la solitude les solutions de ces grands problèmes d'ordre moral qui le préoccupent toujours davantage.

Entre ses classes, à midi, et la nuit, il lit, il écrit, pense. Il emprunte aux bibliothèques circulantes tomes anciens et écornés, jeunes revues et magazines (l'*Edinburgh Review*, et le *Quarterley Review* viennent d'être fondés). Ses lettres à ses amis Mitchell et Johnstone nous le peignent ardent à parcourir tout le champ de l'intelligence : chaotiques, exclamatives, enthousiastes ou mélancoliques, tantôt elles

ont un accent de gamine gaieté, tantôt un ton grave de vieux philosophe. Elles saluent « *Nap gone to Pot!* » — « Napoléon tombé dans la débine » —, acclament Shakspeare, Sterne, Swift, Campbell, Byron, Scott ; traitent d'hypothénuses, fluxions et sinus ; dissertent sur l'influence des milieux ; discutent d'optique, d'astronomie ; méditent sur les « Nobles de la Société » et les « Nobles de la Nature » ; s'essaient aussi à rimer. Il sue sur ses thèses théologiques de l'*affliction* et de la *Religion naturelle,* et entre temps trouve des mots terribles pour l'Eglise et même le christianisme, « *qui ne repose que sur des probabilités... mais ici on nous commande de toute nécessité de nous tenir tranquilles avec une docilité d'enfants, et de croire tout ce qu'on nous raconte, ce qui est une façon bien commode de raisonner* ». Il oborde Gibbon, Pascal, Mme de Staël, Laplace.

A Kirkcaldy (entre 1816 et 1818), il fait la connaissance d'un jeune homme et d'une jeune fille qui tous deux, sans l'influencer profondément, donnent à sa vie recluse des joies nouvelles. L'homme est Edward Irving, fils d'un négociant aisé, qui se destine aussi à l'Eglise et qui, en attendant sa thèse, professe comme lui dans les Ecoles. Il a cinq ans de plus que Carlyle : « *sans lui, je n'aurais jamais su ce que signifie la communion d'un homme avec un autre.* » Irving, à qui tout est aussi facile qu'à Carlyle tout est pénible, est un cœur généreux, un esprit ouvert ; il est sensible et simpliste, né chrétien et éloquent. Il ignore le doute et compatit à toutes peines. En sa compagnie, l'exilé de Kirkcaldy goûte les meilleures heures de sa jeunesse laborieuse. Sur la grève de sable, que de soirs d'été ils écoutèrent ensemble, dans les intervalles de leurs chaudes discussions, la molle vague s'échouer dans les rayons de lune ! C'est Irving qui prête à Carlyle le premier livre de Gibbon, l'historien aux yeux cruels ; c'est Irving encore qui présente Carlyle à Miss Margaret Gordon — qu'on a pu croire la *Blumine* de *Sartor.*

Margaret Gordon, fille d'un riche médecin militaire, a vingt ans. Irving lui donnait des leçons, mais il quitte Kirkcaldy et l'enseignement, et Carlyle reçoit de lui cette élève. Margaret est une blonde aux yeux bleus : « *d'une grâce tendre, d'une tendre gravité, spirituelle et bien faite* (1) ». Son intelligence et sa distinction font sur Carlyle une impression durable. De son côté, la jeune fille n'est pas insensible aux rares qualités d'esprit et de cœur qui se manifestent sous les gaucheries et les lourdeurs de ce grand garçon anguleux. Cependant elle est fiancée, et Carlyle n'est évidemment pas de son monde. Les jeunes gens se voient peu en dehors des leçons. Mais ils éprouvent qu'entre eux secrètement une sympathie étrange est née. Ils

---

(1) *Reminiscences,* I.

s'interdisent de l'analyser. Toutefois, Carlyle, dans ses courses solitaires sur les falaises du Forth, ou dans ses corps à corps avec ses ténèbres intimes, où il voit luire des vérités splendides et terribles, se surprend à rêver d'une douce présence féminine qui a les traits de Margaret. Elle voyage ; lui-même part pour Edimbourg. Ils s'écrivent. Elle lui dit : « *Adieu, cultivez les dispositions les plus tendres de votre cœur. Domptez les visions les plus désordonnées de votre esprit. Le génie va vous rendre grand: que la vertu vous fasse aimé!... Pourquoi dissimuler la bonté réelle qui habite en vous?...* »

* * *

Une crise industrielle formidable secoue la Grande-Bretagne jusqu'en ses plus humbles hameaux. James a quitté Ecclefechan. Il a pris ferme à deux milles à l'ouest. Mainhill, sur un plateau nu, balayé des vents, est une chaumière badigeonnée de chaux : trois chambres, avec des appentis et des étables autour d'une cour sans arbres. James, avec Alick qui a vingt ans, entreprend d'exploiter les terres y attenantes. Aux vacances, Thomas a enfin déchargé son cœur. Il a dit ses doutes, ses doutes « prohibitifs », qui a jamais lui ferment les portes de l'Eglise. Et sa mère a pleuré, et sa sœur Margaret, qui a quartorze ans, a pleuré aussi! Et son père a serré ses lèvres rases, et n'a rien dit! Et Alick et John, qui a seize ans, ont regardé le père et n'ont rien dit. De retour à Kirkcaldy c'est avec l'enseignement qu'il faut en finir. Le *métier* lui est intolérable. Il n'y est pas populaire: la moitié de ses élèves l'ont déserté pour l'instituteur d'en face qui vient de s'installer. N'est-il pas au monde d'autre carrière ? Les temps sont plus durs que jamais. Mais Carlyle a deux mille francs d'économie ; c'est, avec des leçons, de quoi vivre largement deux ans à Edimbourg. Il étudiera la minéralogie, le droit... Il préparera un examen d'ingénieur civil. Peut-être même il écrira à des éditeurs ! Il a dans la tête « quelques idées — *disjecta membra* — qui pourraient trouver accès dans une publication quelconque (1) ». Mais subsister de sa plume ? Impossible ; c'est le dernier des métiers. Du reste, qu'importe ? Une seule chose est nécessaire : penser librement, dut-on, comme Cléanthe, faire le porteur d'eau, ou être l'esclave d'un tyran féroce, comme Epictète. Et puis, la vie n'est pas si longue !...

Voilà la fortune et l'état d'âme de Carlyle au début de l'hiver 1818, quand il retourne dans l'*Athènes du Nord*. Il souffre, moins de n'avoir pas, à vingt-quatre ans, d'assiette fixe, de moyen de vivre assuré,

(1) *Early Letters*, I.

que de se sentir en désaccord absolu avec tout ce qui existe et de ne trouver pas plus en lui-même qu'au dehors le point d'appui qui lui serait nécessaire pour agir. C'est l'état d'âme caractéristique par où passèrent tous les Romantiques, et Carlyle est, sans le savoir, le plus naïf et le plus religieux de tous les Romantiques... Il souffre de devoir vivre empiriquement, automatiquement, sans savoir pourquoi. Or il veut savoir pourquoi, d'autant que le « pourquoi » pense-t-il, lui donnerait le « comment » par surcroît. Sa robuste constitution de campagnard subit à son tour les conséquences de ses angoisses. Il éprouve les premiers tourments — dont jamais il ne viendra à bout — d'un mal qu'on appelle tantôt dyspepsie, tantôt, de nos jours, neurasthénie intestinale. Les martyres du doute s'aggravent chez lui de sensations lancinantes et qui l'affolent. Au moment où sa raison se pose le problème de sa valeur objective, ses digestions troublent la vision de ses yeux, et décolorent, décomposent les objets les plus familiers, tandis qu'un écœurement invincible mine sa volonté.

Il endure, muet ou gémissant. Il répète le cri de Robert Bruce à Bannockburn: *do or die!* Marche ou meurs! Sans savoir que c'est déjà le verbe de son propre message. Il donne des leçons ; il en échange, français pour allemand, avec un autre étudiant. Il écrit une *Réfutation* de la *Théorie de la Gravitation,* de Pictet, et ose l'envoyer, le cœur battant, à Jeffrey, directeur de l'*Edinburgh Review*. Aucune réponse. Avec Brewster, directeur de l'*Edinburgh Encyclopædia,* il est plus heureux : il reçoit quelques guinées pour une vingtaine de courts articles scientifiques traduits du français, ou pour des notices biographiques. Il lit J.-J. Rousseau, Kotzebue, Klopstock. *Wallenstein* en anglais attire son attention sur Coleridge, le traducteur, et sur Schiller. Il suit des cours de droit qui dès l'abord l'ennuient, et finalement le découragent. Il est « banni, solitaire, comme au fond d'une caverne (1) ».

A ses frères il écrit des lettres d'aîné, stoïques, pleines de sollicitude ; il leur corrige des devoirs de grammaire ou d'histoire ; à sa mère inquiète s'il lit la Bible, il confesse : « Hélas ! je crains de ne pas ouvrir très régulièrement le meilleur des livres ! » Cependant Job est son « favori » mais avec Schiller et Gœthe, désormais. Leur exemple l'éclaire sur sa valeur : « Je sais, dit-il à Alick, qu'il est en moi quelque chose de *différent* du vulgaire troupeau des mortels : je crois que c'est quelque chose de supérieur. Mais il faut franchir tant de marécages! (2) ». Les vacances à Mainhill, — où il lit *Faust* dans un fossé — le remettent toujours un peu de ses an-

(1) *Reminiscences,* I.
(2) *Early Letters,* II.

goisses, et, pour un temps, raccommodent son estomac. Mais toutes les misères l'attendent aux portes de la ville: le problème de *sa* vie, qui est celui de *la* vie, et le problème social.

Il visite son ami Irving à Glascow : il y est témoin du mécontentement populaire qui grandit. A Edimbourg son cœur se serre à croiser dans les rues des familles de sans-travail, hâves et haineux ; ou des soldats, ou des bourgeois. La misère surexcite les classes ouvrières, provoque le massacre de Manchester, l'émeute de Paterloo. Les *gentlemen* de Glascow et d'Edimbourg s'arment contre les *Radicaux*. Il écrit à John ces lignes qui sont déjà de la *Révolution Française:*

Quand je rencontre un de ces personnages héroïques avec ses ceinturons, ses cartouchières et ses outils de guerre, obstruant le passage des sujets de Sa Majesté dans les rues, je puis à peine m'empêcher de sourire amèrement de l'égoïsme et de la stupidité des hommes. En fait, les « pilules d'acier », tout en étant un remède fort naturel, sont absolument sans efficace sur une « constitution » ruinée !

« Vous devriez en avoir un comme çà! » lui crie un dimanche matin un de ces « messieurs » en tapotant sur son mousquet. « Hum! ouais! mais je n'ai pas encore décidé de quel côté! » ricane l'étudiant. La misère est au foyer de son père, au sien: il sait de quel côté de la barricade elle le range. Il fuit la ville, gagne les prairies. La campagne s'éveille en cette fin de mars. Il gravit les pentes du *Siège d'Arthur:*

L'atmosphère y est pure comme un diamant. L'océan bleu, majestueux, éternel, s'étend au pied des coteaux du Fife qui s'élèvent insensiblement jusqu'aux Grampians, derrière, vers le nord. Des rocs escarpés sont à mes pieds, avec Edimbourg à leur base, qui se groupe fièrement sous son voile vaporeux comme une cité de Fées (1).

*
* *

Mai 1821, Irving vient assister à une réunion ecclésiastique à Edimbourg. L'humeur noire de son ami l'inquiète. Il l'emmène « voir le monde ». Ils font « seize milles dans l'après-midi ensoleillée d'été ». Ils arrivent à Haddington où Irving connaît une élégante maison : une veuve d'un docteur en médecine, mort depuis trois ans, et sa fille, qui est son élève : Mrs et Miss Welsh. Jane Welsh a vingt ans :

Elle est « svelte, délicate, — gracieuse et légère dans ses mouvements comme un faon; les cheveux et les yeux noirs, d'un noir de jais; et

---

(1) Early Letters II.

cependant le visage aussi pur et blanc que les lis... Selon le moment, c'est la gaîté espiègle, une ironie fine et malicieuse, une âpre indignation, l'indifférence la plus méprisante ; puis tout à coup un rayon céleste de chaude affection, d'ardent enthousiasme se répand sur sa personne » (1).

Long, maigre, dégingandé ; quelque peu rustre en sa grosse cravate et sa lévite mal taillée, avec son visage osseux, pâle, sous ses cheveux abondants, jaunes et coupés de travers, Thomas Carlyle, a vingt-six ans, s'intimide dans ce salon, s'attriste devant ces bourgeoises fanfre-



Craigenputtock,
où Thomas Carlyle écrivit Sartor Resartus

luchées et papotantes. Il souffre de l'estomac ; il est plein de chagrin et de bile. Jane le regarde et lui parle...

Il rentre de Haddington « heureux comme une alouette en mai ». De ce qu'il a vu là, « il se souviendra tant que dureront en [lui] vie et conscience ». Mais le démon de la dyspepsie fond sur lui avec plus de férocité que jamais. Il a les nerfs et le cerveau détraqués. Il ne dort plus : trois semaines d'insomnie complète le mettent à bas. Il prend des bains de mer, chaque jour et se rend au port de Leith.

---

(1) *Cruther and Jonsons* (voir nos *Lettres d'amour,* édit. Mercure de France).

La chaleur est torride. Sur la route il va, jambes raides, nuque douloureuse, à demi halluciné. Il regarde sans voir : ses oreilles bourdonnent ; il n'est pas sûr s'il ne rêve pas. Ces débardeurs suants et dégoûtants, cauchemar peut-être ? Il est assailli de doutes stupides...

Tout à coup il lève la tête, regarde droit, serre les dents et les poings :

Et de quoi, diable, as-tu peur ? Pourquoi, comme un poltron, passes-tu ta vie à geindre et à larmoyer ? Méprisable brute !... Quelle est la somme totale de tout ce que tu peux prévoir de pire pour toi ? La mort ? Et puis, et après ? Ajoutes-y aussi toutes les damnations de l'enfer, et tout ce que le diable et l'homme peuvent combiner contre toi ! As-tu du cœur, hein ? N'es-tu pas un enfant de la liberté ? tout réprouvé que tu sois ; et ne peux-tu mettre l'enfer sur tes pieds ?... Non ! Je n'irai pas au diable ; je ne suis pas du diable ! je le hais ! Je suis à moi, à Moi libre dans l'univers divin !... Et comme je pensais ainsi, un jet de feu inonda mon âme entière. J'arrachai à jamais de moi la vile peur. J'étais fort, d'une force inconnue, un esprit, presque un dieu (1) !

Saint-Georges a terrassé le dragon ; Carlyle a fait volte-face contre toutes les tentations du désespoir. Il a écrasé le doute dans son cœur et pris possession de lui-même. Il nie que ce monde soit à jamais voué à la souffrance et à l'iniquité, et il jure que la justice et la joie doivent régner de par la volonté et l'action humaines.

La fortune semble vouloir lui sourire : successivement Brewster lui a demandé une traduction de la *Géométrie* de Legendre, et, par Irving, il a été présenté à des gens riches, les Buller, pour diriger l'éducation de leurs fils. Il est entré en relation avec des éditeurs, Boyd, Taylor, directeur du *London Magazine*. Il travaille à une *Vie de Schiller*, d'abord, puis à une traduction de *Wilhelm Meister*. D'Edimbourg, de son garni banal, fenêtre ouverte à l'ouest, où il entend bruire le Forth ; de Kinnaird, résidence d'été des Buller, dans son pavillon isolé dans le jardin ; de Mainhill, parmi les travaux des champs ; partout lisant, méditant, écrivant, il correspond avec Jane Welsh qu'il guide, à la suite d'Irving, dans ses études. De loin en loin il la voit. Elle est sa joie. Dès la première heure elle est sa confidente intime, l'amie idéale, la Dame de toutes les rêveries romantiques : *Una et le Chevalier de la Rouge Croix*, le Chevalier de la Triste Figure (2). Quelle reine de tournois fut jamais plus dévotement servie, adulée, adorée par plus humble et plus doux chevalier ? Et cependant, combien ferme contre les caprices de sa Reine, n'accep-

(1) *Sartor-Reminiscences,*
(2) *Early Letters,* II.

tant que les épreuves *loyales!* Frivole, moqueuse, elle a le culte des pensers nobles dont son père le premier l'entretint. Mais sa mère tient salon, se gaspille en visites, parties de plaisir, etc... Jane joue avec son caniche, qu'elle adore, ou à la raquette ; se couche tard, retour de soirées, se lève tard. Elle a des migraines, perd un temps énorme à sa toilette. Elle lit poésie, romans, histoire, critique ; rime des élégies, se rêve « célèbre ». Carlyle lui envoie des livres, l'aide à étudier l'allemand. Elle s'enthousiasme ; elle se querelle avec sa mère, veut rompre avec elle et toute sa famille. Puis elle se dépite, se brouille avec Carlyle, l'envoie promener lui et toute sa philosophie. Elle s'irrite de son ton de confidence : se figure-t-il donc qu'elle lui est fiancée ? Elle l'aime comme un frère, un *grand ami*, non pas *d'amour!* Comment du reste ne se débrouille-t-il pas davantage ? Il a du *génie* ; pourquoi ne se manifeste-t-il pas ? Certes, elle subit son influence. Elle sent qu'elle s'élève moralement, qu'elle s'affranchit peu à peu de mille vanités. Mais la gloire ? la gloire ? — Hé, qu'importe à Carlyle !

L'unique contentement provient de l'approbation de l'*homme intérieur*... Nul ne devint jamais célèbre parce qu'il avait l'*amour de la gloire*... L'amour de la gloire ne fait pas un Milton ou un Schiller... c'est le feu intérieur, la joie solitaire... et la douleur qui doit nous pousser de l'avant, ou bien nous ne toucherons jamais le but !

Elle le taquine des glorioles de ses flirts, de ses élégants amoureux, de ses riches cousinages. Dommage qu'*ils* n'aient point de *génie!* Et « M. Thomas » est si gauche avec son affreux accent de paysan !

Touchant de constater la longanimité de Carlyle avec Jane Welsh. Il subit tout d'elle ; il se donne toujours tort : elle a toujours raison, sauf contre la raison. Il l'a épousée en son âme depuis qu'il l'a rencontrée. Libre à elle de se donner à un autre. Il se sent si parfaitement indigne. Elle épousera un homme très noble, et le monde entier un jour reconnaîtra son génie, — qu'il sera heureux en secret d'avoir découvert le premier...

Sublime de patience avec Jane, Carlyle n'endure guère du reste. Longtemps avant la fin de la « stupide tâche », Legendre lui est intolérable ; la *Vie de Schiller* est une « écœurante entreprise » ; et il traduit *Wilhelm Meister* « avec les sentiments de douceur et de charité d'une hyène qui crève de faim ». — Un livre ! Il veut écrire « un Livre », qui soit sien, et qui vivra de toute la passion intense qui lui dévore les entrailles. Sera-ce une « Histoire de la Guerre Civile » ? ou un « Roman Werthérien » ? Il amasse documents, notes ; rédige un journal secret où, soir à soir, s'égouttent son sang et ses larmes. Les Buller ? Braves gens, mais mondains et tyranniques. Il n'aura de repos qu'il ne soit débarrassé de la corvée du préceptorat.

Il a « de quoi se vêtir et se nourrir », et son existence matérielle ne lui est plus un souci. Il est payé généreusement pour ses traductions, *Schiller,* et son préceptorat. Généreusement aussi il dispose de ce qu'il a. Il avance une somme ronde à Alick qui prend ferme à son compte. Il couvre tous les frais d'études de médecine de John. Avec ce dernier il cohabite quelque temps à Edimbourg, mais s'énerve de la placidité de sa face « lunaire » et de son tic-tac de moulin de logique. Ses souffrances physiques ne cessent pas. Il consulte deux ou trois médecins « ânes bâtés », qui le privent de sa pipe et lui empoisonnent l'estomac de mercure ! Enfin il en trouve un, intelligent. Il devient son intime. Badams, docteur en médecine, chimiste, industriel, l'emmène chez lui, à Birmingham, le soigne, l'héberge. Carlyle visite l'infernale cité dans ses cités de soufre; et chevauche par la campagne environnante. Le voici à Londres, sur l'invitation d'Irving. Irving, en passe de devenir le « lion de la chaire », est marié, et il a un enfant. Il est « l'Orateur », et sa dévote grandiloquence est aussi grotesque que ses façons de nourrice-sèche. Londres, « goître monstrueux » lui fait horreur : toute la vie y est « falsifiée ». les Ecossais mêmes y sont transformés en prêtres du Veau d'or. Il voit quelques célébrités des sciences ou de la littérature : « canaille intellectuelle » ; Coleridge, « coque d'un immense navire », et il juge les « hommes littéraires » : « que le diable les emporte à son aise! » Dans une brève excursion à Paris, « Foire aux Vanités », il entre en contact avec la France et les Français. Il traverse la « Ville lumière » avec un dédain de géant pour ces pygmées — qui firent la Révolution.

Il rentre en Ecosse. *Meister* va avoir une seconde édition. Gœthe, le grand Gœthe lui-même, a daigné lui écrire « illuminant toute la fange ». *Schiller* est bien reçu du public. La *Vie de Schiller* n'est pas dans la « bonne veine », mais c'est la première œuvre, puérile encore, du génie. Gaucherie exquise, naïveté qui conquiert; c'est le premier pas hors des marécages du doute. Il ne s'agit pas seulement de *vouloir être,* il faut encore *être,* être quelqu'un ou quelque chose! « La fin de l'homme, a dit Gœthe après Aristote, est non une pensée, mais une action ». Où et comment agir? La littérature est la plus noble forme de l'action; Schiller un des plus purs génies. Les royaumes qu'il a conquis « n'ont point été souillés de sang..., ils sont conquis sur les mornes empires des ténèbres, pour accroître le bonheur et la puissance de tous les hommes ». Mais la vie de l'homme de lettres est la proie des pires douleurs: « Les auteurs doivent être des martyrs qui témoignent de la Vérité..., ou bien rien! » (1). Carlyle

(1) *Journal intime inédit.*

hésite, recule. Il retourne aux siens, à la paix du labeur. Ah! dans un humble domaine à soi! Un duc de Weimar dont il serait le Gœthe! Il quitte la plume, prend la pioche, ferre des chevaux à la ferme, invente un fer-à-glace; sarcle des navets, aux côtés des deux Margaret, mère et fille; des deux James, père et fils, et d'Alick. Mais, le soir venu, il reprend le livre, et aux siens réunis lit du Gœthe, du Richter, du Herder; des Français, des Anglais... Quel spectacle, cette famille de paysans, intéressés aux plus hautes œuvres de l'art! Le bonheur, la vérité sont là. « Liberté — Vérité — Pauvreté », devise de d'Alembert, que Carlyle adopte.

*
* *

Jane est malade; Jane va mourir. Elle lègue la moitié de son petit patrimoine à Carlyle. C'est une très médiocre habitation flanquée d'une maigre ferme, au milieu des landes, des marécages: Craigenputtock, le Roc-de-l'Epervier. Elle recouvre la santé. Ils sont fiancés. Quand? Comment? Ils l'ignorent. Ils furent fiancés de toute éternité : ils ne pouvaient pas ne pas se rencontrer. Mais ni Jane ne cesse de taquiner, ni Thomas de geindre. La première visite de Jane — « visite royale » d'une citadine élégante à des paysans — marque une ère nouvelle dans leur vie domestique. « Tous les cœurs, lui écrit son fiancé, vous attendent avec un sentiment composé de terreur et « de joie...,mon père aussi..., mais sans rien de la crainte qui plane « sur les cœurs des autres » (1). Elle vient à lui les mains vides : « M. Carlyle ne peut pas épouser une héritière ». Son bien passe à sa mère. Où va vivre le jeune ménage? Problème longtemps insoluble! Jane ne veut pas de la vie au milieu des champs : « Que M. Thomas aille faire son Cincinnatus ailleurs! » Enfin on découvre une petite maison bourgeoise aux portes d'Edimbourg : c'est la ville et c'est la campagne. Donc « l'odieuse cérémonie » a lieu, celle du mariage : « sainte institution! au contraire », riposte ironiquement Carlyle, que la question des bans à publier, des gants à acheter, torture, empêche de lire Kant en paix. Le mariage est célébré avec toute la simplicité écossaise, à Templand, chez le grand-père de Jane ; — John, venu à cheval avec son frère, unique témoin pour les Carlyle. On déjeune, et puis une chaise de poste emmène Jane et Thomas à Comley-Bank, leur villa d'Edimbourg. En route, Carlyle a demandé permission de fumer trois cigares (oct. 1826).

Mariage, amants extraordinaires! On s'attriste de leurs querelles, et leurs liaisons nous surprennent. Jane ni Thomas, en s'épousant,

---

(1) *Lettres d'amour.*

jamais ne songèrent à l'Enfant. Et quand il s'annonce, après quatre ou cinq années, dans quelle anxiété muette ils l'attendent! Il meurt avant que d'être, et un silence farouche habita pour toujours ces deux cœurs où se confondent douleurs et joies. « *Mes livres, dit Carlyle, furent nos seuls enfants, et au sens vrai, ils furent réellement nôtres* » (1).

Ils s'épousent pour être ensemble, parce que ni Jane ne peut endurer la vie sans Thomas, ni Thomas sans Jane. Les voici donc ensemble, à Comley-Bank — où ils demeurent dix-huit mois; au « Roc-de-l'Epervier » — qui les abrite cinq ans; à Londres enfin, à Chelsea, jusqu'à la mort de Jane, en 1866. Ils sont ensemble une longue, longue vie, — et rares sont les heures où ils se voient.

Carlyle n'interrompt point sa tâche. Il s'enferme avec ses livres dans la fumée de ses pipes. Il sort à cheval, il sort à pied. Par les landes d'Ecosse, sur les routes de la banlieue londonienne, il va solitaire, songeur et maussade. Il rentre las, silencieux. Elle a été des heures aussi parmi ses livres — bien qu'elle renonce peu à peu, en secret, à croire en son génie à elle, — qui fut de découvrir son génie à lui. Elle a surtout travaillé au ménage, à la cuisine. Elle l'accueille avec des sourires et des fleurs. Il s'égaie, éclate en paroles sonores, en rires énormes, en violents sarcasmes. Le soir parfois ils lisent ensemble, apprennent ensemble l'italien, l'espagnol. Et puis il retourne à sa solitude. Il digère mal, dort mal, pàsse les heures de nuit à fumer au jardin, sous les étoiles : elles ont les yeux de sa sœur Margaret, qui meurt à 27 ans (1830); elles lui parlent de son père, qui meurt en 1832; de sa mère, qui vit jusqu'en 1853.

Carlyle, toute sa vie, se lamente sur sa solitude. Jane, qu'il aime par-dessus tout au monde, infiniment plus que son œuvre, laquelle d'ailleurs il lui doit, — Jane ne chasse pas loin de lui cette plus ancienne amoureuse. Thomas Carlyle demeure seul aux côtés de Jane Welsh qui demeure seule. Mais pour être *seul*, il faut d'abord *être*, prendre conscience, se lever de la masse amorphe. Ne plaignons pas trop Thomas ni Jane quand ils se plaignent. Ne nous méprenons pas sur le sens réel de leurs lamentations. Leurs natures exquises saignent aux moindres heurts, et notre pauvre langage grimace et se brise à les contenir et à les conter.

La solitude de Carlyle est une fête supra-humaine. Le silence et la méditation le convient aux agapes sacrées des puissances souveraines de la nature et de l'âme, acheminent son génie — que Jane nourrit en secret de sa chair et de son sang — vers l'unique source de sagesse: l'Intuition créatrice, d'où descendent les grands fleuves

(1) *Reminiscences*, I.

de l'instinct et de l'intelligence qui alimentent l'univers des choses et et des êtres.

Dans la maisonnette de Comley-Bank, entre ses deux jardinets, Carlyle écrit le *Roman Allemand,* et l'*Etat de la Littérature Allemande,* commencés sous les chaumes paternels d'Hoddam-Hill et de Scotsbrig; et il prépare les *Signes des Temps.* Une *Joie sainte* émane de la présence constante de Jane, et il semble qu'avec des entrailles robustes il serait « le plus heureux des hommes vivants », car « Jane dépasse ses espérances » (1); mais si les « dragons spirituels » sont « refoulés au fond de leurs cavernes », dans leurs noueux replis et leurs crocs venimeux, ils étreignent toujours le cœur de Carlyle. Les pages de son *Journal intime,* de toutes ces années de fiançailles et de jeune vie conjugale sont ardentes de larmes et de fièvres, ardentes aussi de doutes tragiques et de pensées sublimes.

L'expérience des hommes et des livres : docks de Londres, hauts fourneaux de Birmingham ; barricades parisiennes, revendications politiques et sociales ; religions, philosophies, cynismes ; images fulgurantes, rumeurs titanesques, frémissements d'horreur et d'espérance, — tout s'amasse, s'entasse, s'abat en innombrables flots de tempête dans la conscience de Carlyle. Avec un « espoir désespéré », il sonde, scrute ces ténèbres chaotiques ; il y avance péniblement ; il y gravit des rocs sanglants avec une prométhéenne audace, pour y chercher le trait de lumière qui doit guider les peuples en marche vers l'avenir. Kant, et surtout Fichte et Gœthe sont ses compagnons réels. Les dieux hellènes ne surgiront plus des tombeaux ; la foi chrétienne s'effondre ; mais les temps héroïques ne sont point révolus. Des Galilées et des Newtons sont nés au monde spirituel, et leurs leçons, plus formidables que les bibles du passé, proclament cependant les mêmes vérités essentielles : l'homme est plus divin, Dieu même est plus divin qu'enseignèrent jamais et les prophètes d'Israël et les sages d'Hellas. Car « la Nature est surnaturelle. — Merveilleux Univers ! si seulement nos yeux étaient ouverts ! Quel « secret » serait-ce que nous verrions chaque jour, et que palpent nos mains insoucieuses ! » (2). — Une « Idée Divine » pénètre l'univers sensible, et rayonne au cœur de chaque individu : « Je suis moi-même un permanent miracle ». Les grands hommes en sont d'âge en âge les vivantes apocalypses. La critique et la science n'ont qu'arraché de la face du Symbole de l'Etre les masques hideux des superstitions barbares et de l'ignorance : la critique et la science ont mis à nu les

(1) *Lettres de Th. Carlyle à sa mère* (Mercure de France).
(2) *Journal intime* et *Fragments inédits* (Spiritual Optics, des fragments *incorrects* dans *Frovde,* I).

Réalités éternelles, adorables et terribles, du Bien et du Mal; du Vice et de la Vertu; de la Récompense et du Châtiment.

L'attention du public lettré commence à se porter sur Carlyle; c'est dans la *Revue d'Edinburg* qu'est publié l'*Etat de la Littérature Allemande;* et Jeffrey, son directeur, — grande autorité littéraire du temps —, devient un ami intime des Carlyle. Ils sont, à Comley-Bank, l'*Ecole mystique*. On vient là à l'heure du thé: reviewers, poètes, artistes, personnages distingués. Jane ouvre le petit salon du rez-de-chaussée. Elle a un joli rire communicatif; elle raille amoureusement son grand homme, et rien ne le met de plus belle humeur.

Toutefois la nostalgie des champs et des landes hante l'âme paysanne et farouche de Carlyle. Il se lamente sur le temps et les forces que lui gaspille cette société bourgeoise et intellectuelle. Le succès de ses publications reste peu lucratif, et la vie est coûteuse à Edimbourg. Il est candidat à deux chaires professorales à Londres et à Edimbourg, appuyé par Jeffrey, et recommandé de Gœthe. Il échoue. Jeffrey quitte la direction de l'*Edinburg Review* et l'offre à Carlyle. C'est la fortune certaine et la renommée littéraire. Il refuse, craignant pour l'intégrité de sa pensée. Alors le jeune ménage décide de fuir.

Ils s'installent dans la vieille bâtisse restaurée du Roc-de-l'Epervier, à six kilomètres de Dunscore, le prochain clocher; à quatorze kilomètres de Dumfries, la ville prochaine. De la grand'route creusée au sein des collines désertes, un chemin gravit le flanc de Craigenvey, entre les sapins noirs pleins de rumeurs de houles, où crissent les oiseaux de proie. Une barrière, puis une autre, et la maisonnette à un étage se dresse à mi-côteau, entre des toits trapus de ferme et d'étables. Un silence effrayant règne dans ces solitudes sauvages, visitées des grands vents. Du sommet de Craigenvey, à onze cent pieds, la vue immense embrasse la marée des collines qui déferle, sombre et muette, jusqu'au Criffel, coiffé de nuages, penché sur le Solway. Vers le nord, dans les profondeurs du ravin, le Loc'h Urr rayonne, bleu comme une faucille neuve, comme un fragment de lune tombé d'une nuit tumultueuse.

Alick exploite le fermage : il habite une de ces soupentes. Ici il faut — sans métaphore — mettre la main à la pâte : Jane, « chère héroïque », fière « comme Cellini avec son Persée », apporte une nuit une miche de pain pétrie de ses doigts. Carlyle balaie les amoncellements de feuilles mortes ou de neige qui bloquent les portes. Pour les provisions, il faut atteler... (1).

(1) *Reminiscences*, I.

Jeffrey et le jeune sage Emerson, de la lointaine Amérique, viennent là, visiter dans son étrange retraite, l'étrange penseur. Dans la cellule étroite de l'arrière, au rez-de-chaussée, fenêtre donnant sur la cour de ferme, Carlyle rédige les *Signes des Temps,* les *Caractéristiques,* et compose enfin le *Livre* dont la gestation fut si douloureuse : *Sartor Resartus,* et il amasse des matériaux énormes pour la *Révolution Française.*

Cependant l'exploitation que dirige Alick n'arrache pas des tourbes de Craigenputtock plus d'argent que son frère du public anglais.

Signature de Thomas Carlyle à différentes époques.

Carlyle s'obstine : « J'ai à peu près cinq livres (125 francs) pour affronter le monde » — « N'eussé-je que deux pommes de terre au monde et une seule idée, je tiendrais que mon devoir est de troquer une de mes pommes de terre contre de l'encre et du papier, et de vivre de l'autre, jusqu'à ce que mon idée soit écrite (1) ». Il doit — et il en coûte à son orgueil — emprunter à Jeffrey cinquante livres pour aller à Londres, avec, dans sa poche, le manuscrit de *Sartor*, que Jane, en salut d'adieu, lui dit être « une œuvre de génie ».

Sartor Resartus est *son* livre, en effet, le livre où se fondent à la flamme du génie tous ces diamants épars dans les essais, fragments divers, inachevés sur les *Métaphores,* les *Habits,* et *Cruther and Johnson* et *Wotton Reinfred*. Livre-symbole, livre-cathédrale, architecture monstrueuse, d'un gothique tantôt barbare et tantôt flamboyant avec sa multitude de contreforts, d'étais, d'arceaux ; ses piliers aux culs-de-lampes grimaçants, aux grotesques hilares ; ses

(1) *Journal.*

clefs de voûte en chauve-souris ; ses nefs élancées comme des prières ; ses rosaces éblouissantes de toutes les lumières des rubis et des turquoises ; ses cryptes noires, et ses voûtes sonores où grondent et pleurent tant de courroux et d'allégresse. Par *Sartor* — roman, épopée ou drame —, Carlyle se proclame maître incontestable, maître tout puissant de pensée et de style.

Malheureusement, *Sartor* se débite par morceaux dans le *Fraser's Magazine* (1833-1834), en feuilletons « à demi-paie », et les abonnés s'épouvantent du « fatras » de ce « tailleur malade ».

Après l'absolu isolement de Craigenputtock, Carlyle a retrouvé Londres avec moins d'hostilité. Il rend visite à des éditeurs ; il se fait des amis parmi les lettrés. John Stuart Mill est l'un d'eux, et lui sera longtemps fraternel. Il va et vient entre Craigenputtock et Londres, et finit par se laisser séduire. Il calcule qu'il peut hardiment tenter de subsister de sa plume, dans la grande ville, durant quelques années. La *Révolution Française* est commencée : « Tout va bien, le pain manque ! » Jane et Thomas pourront tout endurer jusqu'à la fin de cette tâche nouvelle. Si elle ne réussit point, alors leur parti est pris : « J'empoigne bêche et carabine et je pars pour l'Amérique ! »

* * *

En 1834, un soir de juin entrecroise les rayons de sa couronne d'orage sur les cimes noires des sapins du chemin qui monte et sur le toit du « Roc-de-l'Epervier », désormais désert. Les Carlyle entrent à Chelsea, dans un coche de louage chargé de caisses, au gazouillis de « chico », leur canari. Ils descendent dans ce faubourg, alors excentrique, encore un peu campagnard, dans une grande maison à deux étages, précédée d'une petite grille de fer et qu'aujourd'hui orne un médaillon à l'effigie du philosophe. « Et ici, nous passâmes nos trente-deux années de rude bataille contre le Destin, rudes, mais non tout à fait sans victoire, quand elle me quitta... (1) ».

Toutes les œuvres de Carlyle, de la *Révolution Française* (1837) aux *Premiers Rois de Norvège* (1875) (2) ont été écrites dans cette maison, tansformée depuis en musée, et que visitent chaque année

---

(1) *Réminiscences, I,* Jane Welsh CARLYLE.

(2) *La Révolution Française* (1837); *Le Chartisme* (1839); *Les Héros* (1840); *Le Passé et le Présent* (1843); *Cromwell* (1845); *Pamphlets des jours derniers* (1850); *Vie de John Sterling* (1851); *Frédéric-le-Grand* (1855-62-64-65); *Au Fil du Niagara* (1867); *Premiers Rois de Norvège* (1875).

De ces ouvrages ont été traduits en français: Trad. Izoulet: *Les Héros;* trad. C. Bos: *Passé et Présent;* trad. Barthélemy: *Sartor Resartus, Essais de critique de morale, Nouveaux Essais, Pamphlets des derniers jours, Cromwell,* I.

Nous avons traduit: *Lettres de Carlyle à sa Mère; Lettres d'Amour de Carlyle et de Jane Welsh; Pages choisies de Carlyle.*

La traduction française de la *Révolution Française* est épuisée en librairie.

des milliers et des milliers de pélerins venus pieusement de tous les coins du monde. C'est de là que durant plus d'un quart de siècle, le « prophète », par ses paroles autant que par ses écrits, scandalisa l'opinion publique anglaise ; de là qu'il répandit sur la capitale et sur tout l'empire britannique, ses anathèmes et ses sarcasmes, ses menaces de perdition, et ses hymnes splendides à l'héroïsme, au travail, à la vaillance, à la sincérité. Et depuis un quart de siècle écoulé après sa mort, que de prophéties réalisées dans le royaume déjà *dés*-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande! Le sceptre de carton doré des Lords qui tombe aux pieds de la foule prolétarienne ; l'ancienne domination normande-saxonne qui va s'effondrant sous l'assaut des Celtes régénérés par dix siècles de souffrances. « Quelle noblesse nouvelle » va bientôt surgir des Galles, de l'Ecosse et de l'Irlande ? Si l'âme de Teufelsdrock eût été pénétrée de douleur au « chant-de-mort » du « Vieux Phœnix » impérialiste, quelle n'eût pas été son allégresse au « chant-de-naissance » du Jeune Phœnix » fédératif ? Car, en dépit des apparences, c'est le grand souffle généreux de l'esprit celtique qui vivifie l'âme et l'œuvre du poète des Héros, non la bise aigre du calvinisme puritain.

A Chelsea, Jane et Thomas vécurent, comme ils avaient fait à Comley-Bank, ou à Craigenputtock ; avec la même simplicité, et dans un isolement aussi laborieux et farouche. Peu d'événements extérieurs troublèrent leur longue retraite : les plus chers étaient les visites des frères et des sœurs de Carlyle ; les visites d'amis : Mill, Sterling, Mazzini, Tennyson, Browning, Ruskin. Les brèves vacances que prenait l'un ou l'autre pour de paisibles excursions en Ecosse. Deux ou trois voyages de Carlyle en Allemagne.

La nervosité excessive de Carlyle avait toujours été incommodée des bruits. Il fit renforcer d'un mur intérieur le mur du grenier de la maison de Chelsea, qu'éclaira seulement le vasistas du toit, afin que cette chambre fut à l'épreuve du son. Il établit là son cabinet de travail, qu'il appelait son « tombeau ».

Jane vit aux étages inférieurs sa vie retirée, solitaire. Elle voit son mari aux heures du thé. Elle le sert ; elle pianote des mélancoliques airs écossais qui mettent des larmes aux yeux du philosophe. Il lit à Jane la page écrite le matin. Elle est sans enfant, sans compagnie, de santé débile, ayant fait le sacrifice d'elle-même au génie qu'elle aime et que trop lentement à son gré le monde reconnaissait. Elle vieillit ainsi, recélant en son cœur une joie douloureuse qu'elle-même était impuissante à savourer, sauf aux heures d'exaltation. Parfois elle s'aigrit. S'étant liée avec une grande dame de noblesse anglaise, Lady Ashburton, invitée dans son château, dans ses salons, témoin de sa grâce personnelle et de la splendeur de ses réceptions, consciente de l'influence qu'elle rayonnait sur les esprits

les plus distingués du monde des lettres et de la politique, Jane fut mordue au cœur du démon de la jalousie. Elle endura comme le dernier, le suprême supplice que Carlyle à son côté, ou loin d'elle, accueillit et chérit l'amitié de Lord et de Lady Ashburton. Carlyle, fatidique et formidable, incapable d'un soupçon de vilenie, ou de simple défaillance humaine au cœur de son héroïque compagne, portait son message divin aux pairs d'Angleterre de qui il espérait le salut pour les peuples artisans et paysans de leurs domaines immenses... Puis, à la longue Jane se reconquit à la dignité et à la paix.

En 1866, Carlyle vient d'achever le sixième et dernier volume de *Frédéric-le-Grand,* monument majestueux, couronne de l'Histoire de la Prusse qui lui a coûté quinze années de labeur. Il est proclamé Recteur de l'Université d'Edimbourg. Avec une émotion profonde, il accepte ; il se rend cette fois dernière dans cette « Athènes du Nord », où près de soixante années auparavant il entrait pour la première fois, avant le coucher du soleil de novembre, derrière Tom Smail « languidement, sifflotant un misérable air irlandais ». Il prononce le discours inaugural d'usage qu'applaudissent des milliers d'étudiants et de maîtres. Puis il se rend à Dumfries, chez ses nièces. Un télégramme lui parvient de Londres, où Jane, souffrante, a dû rester. C'est un samedi soir. Les trains ne circulent plus jusqu'au lundi. Il n'atteint Londres et Chelsea que le surlendemain soir. Trop tard : Jane est morte ; une embolie l'a tuée.

Carlyle a soixante et onze ans. Dans la grande maison à jamais vide et muette, il ne saurait demeurer. Il fuit à Menton, et là il écrit les « Souvenirs de Jane Welsh », il égrène ce rosaire d'amour et de sanglots. Le géant qui jusqu'alors — si gémissant qu'il fut dans son cœur — a marché sans jamais défaillir, droit devant lui, vers le sublime but qu'il s'est marqué, tout à coup s'arrête, et, tremblant, se retourne sur la route gravie avec la compagne héroïque. Et le chagrin l'abat, poignant comme un remords. Elle n'est plus ! Où sont « ses cheveux et ses yeux noirs... son visage aussi pur et blanc que les lis... sa grâce légère comme d'un faon et sa gaîté espiègle ? » Elle n'est plus ! Elle a jour à jour, seconde par seconde, donné son sang pour lui. Elle a, quarante années, vaillante et joyeuse, marché, lutté à son côté, — au devant de lui, pour écarter les ronces — pour « étrangler les serpents », pour « fleurir le désert ». Elle n'est plus. Jamais. Irrité et morne, il allait toujours ; et jamais il ne s'est arrêté pour jouir de sa grâce fragile, de simple félicité humaine. Il pleure, mais ne saurait maudir son destin, exécrer sa « mission »: Jane n'est plus! Ah! Qu'importe! si la mission par Elle voulue, est, grâce à Elle, par Elle enfin, accomplie! Qu'Elle repose dans ce « sanctuaire sacré », cette « cité religieuse », et « de refuge », des « Souvenirs »!

Irrité et morne! Que ne fut-il joyeux comme elle! Il a gardé le cilice et la cendre. Ce géant n'avait qu'un geste à faire pour abattre, du ciel de nos cités, pour arracher de nos fenêtres et de nos portes, cette toile d'araignée du christianisme bourgeois, hypocrite et larmoyant, funéraire, impie. Toute la lumière, le souffle libre de la vérité nous auraient revivifiés. Il nous enseigne d'être durs à nous-mêmes : je ne saurais l'être qu'avec allégresse. Seule la joie affranchit ; seule la joie innocente ; la joie du Pauvret d'Assise.....

Carlyle survécut quinze ans. Une nièce, Mary Aitken, vint habiter avec lui. Atteint de paralysie au bras droit, il dicte ses derniers travaux, dont la valeur n'est plus que documentaire. Il refusa la croix de l'Ordre du Bain, que Disraëli, dont il méprisait le démocratisme élégant, lui offrit. Il accepta l'ordre prussien du Mérite, pour ses œuvres d'histoire et de critique allemandes.

Il mourut à Chelsea, le 10 février 1881. Il avait demandé a être enterré près de son père et de sa mère, au petit cimetière d'Ecclefechan. C'est là qu'il repose sous une dalle debout sur le tertre, derrière une palissade de fer forgé.

*
* *

« Réforme *un* homme! Réforme ton propre homme intérieur ; et cela est plus que de fabriquer des plans de réformes pour une nation » — « Fais la tâche la plus proche de ta main. »

Selon Carlyle les individus ne se distinguent pas l'un de l'autre seulement par leur type physique. Chacun de nous a la frappe morale d'une destinée spéciale. L'univers, l'histoire, l'expérience, les *Faits* sont le langage symbolique par lequel la divinité nous révèle à nous-même, nous enseigne la *mission* qui est nôtre et dont l'accomplissement parachève notre personnalité. Nous avons, de cette mission, une intuition naturelle par notre *caractère* et notre tempérament : mais vivre, c'est la découvrir, la réaliser pleinement. Toute résistance ou toute déviation, toute routine aussi et tout automatisme, toute hypocrisie enfin, est inexorablement châtié. Les sages et les saints obéirent à des lois gravées sur les tables hébraïques ou dans des maximes grecques ou romaines. Le héros moderne ne vient pas les infirmer ; il vient les compléter ; mais c'est en sa tâche personnelle, accomplie avec clairvoyance, humilité et loyauté, qu'il trouve son propre évangile et son éthique : « Travailler, c'est prier ».

Il n'est point d'égaux : les individus se hiérarchisent et s'harmonisent. Les uns doivent obéir ; les autres commander. Les peuples — sommes d'individus — souffrent des mêmes maux que les individus. Tout peuple non abject, dévoyé par un *faux*-gouvernement, en appelle infailliblement aux forces naturelles qui font surgir tôt ou tard un *vrai* gouvernement : un peuple digne ne se satisfait pas d'un « Capi-

taine de gros sous », d'un mannequin à poigne, tout bardé de fer ; mais seulement d'un *homme*. Un homme du reste, ne peut prétendre à gouverner, sans insincérité, que dans la limite d'influence directe de sa personnalité, (condamnation des grands Etats centralisés).

« *La Société est fondée sur le culte des Héros... que l'homme, en un sens ou en un autre, adore les Héros... voici, pour moi, la roche vive au sein de toutes les chutes quelles qu'elles soient, le seul point fixe de toute l'histoire révolutionnaire moderne* (1). » Le Héros est le Fort ; car la force réelle est indistincte du droit vrai ; et le droit vrai est toujours avec la Force réelle. Le triomphe d'un individu ou d'un peuple est la consécration de son droit : sa durée est celle de la légitimité du droit.

Telle est en substance la pensée de Carlyle. Il ne l'a exposée nulle part en système. Elle se trouve éparse dans ses livres, journaux intimes, lettres, fragments inachevés (2). Elle y jaillit au gré d'une inspiration ardente, parfois brute et rarement harmonieuse, dans toutes les formes les plus lyriques, épiques, dramatiques et humoristiques qui font de ce génie dédaigneux d'art et de poésie, un poète et un artiste imcomparable.

L'inquiétude sacrée, cette angoisse proprement humaine qui, à nos existences obscures, égarées, sans espérance dans la mêlée féroce des égoïsmes, donne le délice du divin martyre, il voulut l'épuiser toute et uniquement. Ibsen, dans la sauvage sublimité de Brand, ni Nietzsche dans la frénésie hilare de Zarathoustra, leurs cœurs n'ont point bondi pour nous, vers des cimes plus hardies, ne se sont pas brisés par nous d'une pitié plus fraternelle (3). S'il est vrai, comme il croyait, que le « *Héros est adorable* », quel héros fut plus digne que celui-ci de notre vénération et de notre amour ?

EMILE MASSON.

---

(1) *On Heroes.*

(2) *Spiritual optics. Exodus from Houndsditch,* etc.

(3) Nous avons eu sous les yeux le *Journal intime* et les *Fragments inachevés* de Carlyle inédits (on en trouve des extraits incorrects dans la *Vie de Carlyle,* de Froude). Il ressort très évidemment de cette lecture que, personnellement, Carlyle avait jeté au feu tous ces « Vieux Habits » classiques, toute cette friperie hébraïque ou défroque gréco-romaine, à quoi il est déjà fait allusion dans *Sartor.* L'homme *nu* devant la Nature et Dieu, voilà le rêve le plus cher de Carlyle. Mais une telle audace, inouïe alors, puisque pré-ibsénienne et pré-nietzschéenne, et dans un pays où, comme l'Angleterre, la pensée doit pour vivre *avoir la peau biblique,* — Carlyle s'épuisa à en chercher l'expression acceptable à ses contemporains et à ses compatriotes... En vain. Ce qui surtout l'arrêta — et il en fait l'aveu — c'est de songer au désespoir que la lecture de ses écrits aussi véhémentement négateurs et critiques pourrait causer à des milliers d'âmes impuissantes à comprendre, à vouloir, à aimer la vie — pour la vie.

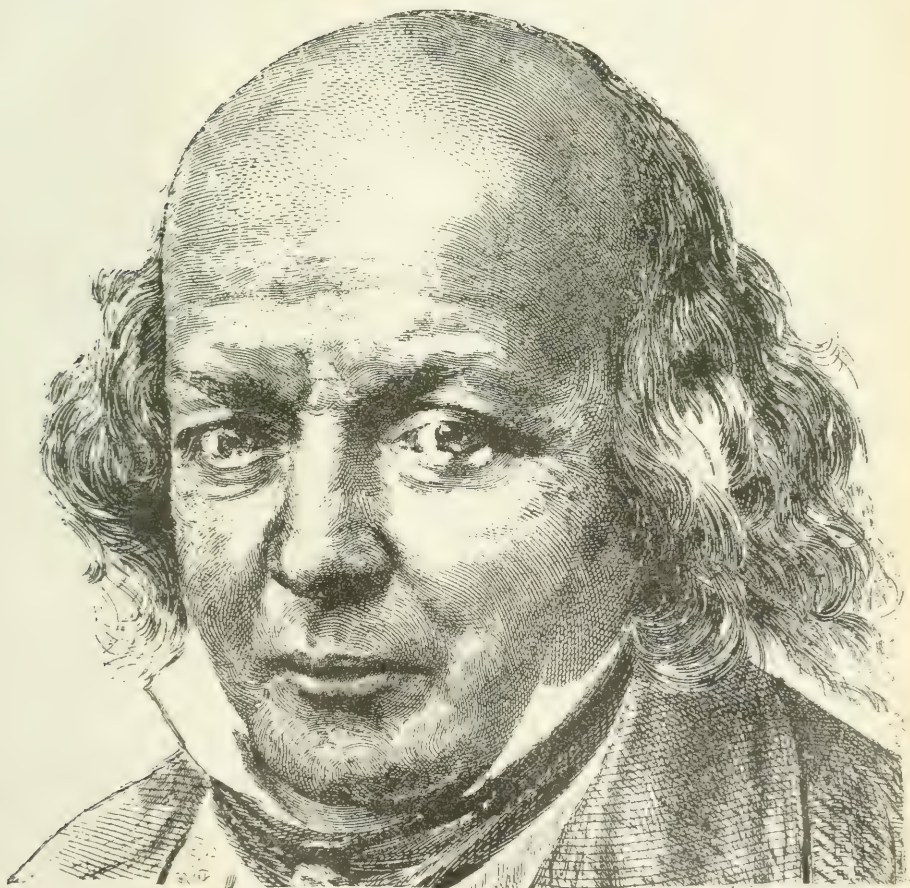
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

15-3-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 50

BÉRANGER

Par Adrien WASEIGE



Béranger.

Béranger



Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si du rang sortent quelques hommes,
Tous nous crions : « A bas les fous ! »
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain (1).

Ces vers tombés de la plume de Béranger revêtent un sens prophétique et l'on est enclin à croire qu'il pensait à lui-même en les écrivant.

Car Béranger fut persécuté par les partis les plus opposés ; il fut calomnié dans sa vie privée, déchiqueté dans sa vie publique, discuté dans son œuvre ; et pourtant cet homme d'une simplicité antique n'opposa aux cabales, aux calomnies et aux injustices dont il était l'objet que la sérénité de sa conscience et l'exemple d'une vie pure. Cependant s'il ne voulut point s'abaisser à démontrer l'inanité de stupides accusations, il n'affecta pas non plus de se renfermer dans un mutisme dédaigneux. Il vécut sa vie et son sens divinatoire dut lui révéler que le temps, ce grand justicier, débarrasserait sa gloire et purifierait son nom d'un cortège de légendes créées dans le seul intérêt de diverses factions.

Peindre Béranger, c'est peindre son époque ; cet aphorisme n'a rien d'un paradoxe ; tout au plus des esprits superficiels pourraient-ils lui opposer le contraste entre une existence médiocre, exempte de l'esprit de lucre et de réclame, ce corollaire obligé des renommées surfaites, et l'influence considérable que le chansonnier a exercée sur son temps.

---

(1) *Les Fous.*

Béranger a en effet connu l'ancien régime, puis la Révolution ; il a éprouvé par lui-même les enthousiasmes de la nation pour la liberté ; il a connu aussi la folie sanglante de la Terreur, l'anarchie du Directoire, la chevauchée conquérante du Premier Empire, le retour des Bourbons, les « Trois Glorieuses », la Monarchie de 1830 et le « Roi citoyen » ; enfin 1848 et le second Empire. Il s'est trouvé mêlé directement et indirectement aux principaux événements politiques de ces périodes troublées par de successives révolutions et son œuvre est le miroir fidèle des sentiments populaires de son temps.

Et la reconnaissance tardive de ceux qu'il a chantés a réalisé sa prophétie. Un bronze dédié à sa mémoire se dresse à deux pas de sa maison mortuaire, dans l'un des coins de Paris où, malgré la pioche du démolisseur, persiste un air Vieille-France, dans un étroit jardin où vivent encore quelques tilleuls dont le roi Louis XVI, prisonnier au Temple, affectionnait l'ombre légère.

* * *

La rue Montorgueil est, sans contredit, l'une des plus vieilles de Paris ; son nom moyenâgeux, son aspect tortueux, la vétusté de ses maisons auxquelles la poussière des âges a conféré un caractère vénérable, l'obscurité de boutiques pantagruéliques, aux devantures desquelles pendent des chapelets de saucisses et s'alignent des tonneaux de choucroute, la bigarrure des foules qui s'y meuvent, les cris des petits marchands, (ces fameux cris de Paris qui malheureusement tendent à disparaître de jour en jour), enfin sa proximité des Halles, à deux pas de Saint-Eustache et de l'antique rue Pirouette, qui montre encore les pignons de ses bicoques à ventre, tout cela confère à la rue Montorgueil un cachet piquant et savoureux ; cette oasis d'anciennes baraques, perdue dans un quartier maintenant aligné au cordeau, fait évoquer l'ombre du joyeux Vadé et le souvenir de Mme Angot.

C'est dans cette rue si parisienne que Pierre-Jean de Béranger vint au monde, le 19 août 1780, chez son grand-père maternel, le tailleur Champy, non loin de l'*Auberge du Compas d'Or*.

Son père était fils d'un cabaretier de village, ce qui ne l'empêchait pas d'afficher d'outrecuidantes prétentions nobiliaires et de faire précéder son nom patronymique d'une particule qui, pour n'avoir rien d'authentique, ne s'appuyait pas moins sur un bel arbre généalogique, dessiné avec soin. Après avoir été clerc de notaire en province, il avait débuté à Paris, en qualité de teneurs de livres chez un épicier. Cet homme était très industrieux, il devint notaire, puis banquier et fournit des subsides aux conspirateurs royalistes sous la Terreur ; ses sentiments aristocratiques, joints à sa naturelle légè-

reté, le signalèrent à plusieurs reprises au Comité de Salut-Public et ce n'est que par miracle qu'il échappa aux griffes de Fouquier-Tinville. Au bout de six mois de mariage, il s'était séparé de sa femme qui était modiste.

Le petit Béranger fut élevé jusqu'à l'âge de neuf ans par ses grands-parents, qui le mirent à l'école dans l'impasse de la Bouteille ; maladif dès son enfance, il n'y fut envoyé que fort tard, encore ne s'y rendait-il qu'à regret et s'ingéniait-il à trouver des prétextes pour esquiver cette dure obligation. Pourtant ses grands-parents, bien qu'ils supportassent sa paresse, visaient au bel esprit. Le tailleur lisait et commentait savamment l'abbé Raynal et sa femme citait à tout propos *M. de Voltaire,* « ce qui ne l'empêchait pas à la Fête-Dieu, de me faire passer sous le Saint-Sacrement », raconte Béranger (1).

Au début de 1789, son père le mit en pension dans le faubourg Saint-Antoine ; du haut du toit de la maison, l'enfant assista à la prise de la Bastille; « c'est à peu près le seul enseignement que j'y reçus » déclarait finement plus tard le chansonnier (2).

Plusieurs souvenirs lui restèrent encore de cette pension :

Un vieillard y venait rendre visite à son petit-fils, il aimait à s'asseoir sous un bosquet et le petit Béranger accourait, silencieux, pour regarder curieusement à travers le feuillage ce vieillard, qui n'était autre que le poète Favart, fondateur de l'Opéra-Comique.

Parmi les pensionnaires se trouvaient les fils de l'acteur tragique Grammont, du Théâtre-Français. L'aîné, alors âgé de quinze ans, était doué d'une nature féroce et terrorisait ses condisciples ; quatre ans plus tard il accompagnait son père, qui portait un haut grade dans l'armée républicaine ; le père et le fils se couvrirent d'opprobre par les atrocités qu'ils commirent dans l'ouest de la France et furent livrés à la guillotine, pour faire un exemple.

Enfin, en octobre 1789, un jour de vacances, il fut cerné par une bande de sans-culottes et de tricoteuses qui brandissaient des piques au bout desquelles étaient fichées les têtes des gardes du corps massacrés à Versailles ; à la vue de ce spectacle, il s'enfuit effrayé.

Cependant, las de payer les mensualités, le père retira son fils de l'établissement et l'expédia à Péronne, chez une de ses sœurs, veuve sans enfants, qui tenait une petite auberge, à l'enseigne de l'*Epée Royale,* dans un faubourg de cette ville ; le pauvre enfant dut tout à cette bonne femme, qui le recueillit charitablement, alors que ses propres parents n'avaient aucun souci de lui et que le grand-père Champy, atteint de paralysie, ne pouvait plus tirer l'aiguille et végé-

(1) *Ma Biographie.*
(2) *Ibidem.*

tait dans une situation plus que gênée. Elle acheva de lui apprendre à lire, à écrire et à compter; là se bornèrent les études du pauvre écolier. Il fut mis en apprentissage chez un orfèvre, obscur artisan qui « l'entretenait de ses amours » et qui lui apprit à « travailler un peu le cuivre ». Il abandonna bientôt l'établi et devint saute-ruisseau chez M. Ballue de Bellenglise, juge de paix, homme de bien en même temps qu'esprit éclairé, disciple de Jean-Jacques Rousseau et partisan convaincu des idées nouvelles. Les enseignements de M. de Bellenglise agirent profondément sur Béranger qui en garda l'empreinte toute sa vie. Il entra ensuite, avec l'appui de ce magistrat, à l'imprimerie Laisnez, à Péronne, et devint typographe, comme l'avait été avant lui Restif de la Bretonne et comme devait l'être plus tard Hégésippe Moreau; il y fit un stage de deux ans, après lequel, sa tante s'étant remariée et le ménage paternel étant raccommodé, le jeune Béranger revint dans la capitale.

*
* *

Les malheurs du temps avaient entraîné le père de Béranger à l'exercice de toutes sortes de professions ; on était en 1795. Son ingéniosité et son activité, aiguillonnées par les vicissitudes, lui firent trouver un débouché dans des opérations de banque.

Nul n'ignore combien le papier-monnaie était alors déprécié et combien de gens furent ruinés par les assignats ; une perturbation considérable était jetée dans les finances du pays ; mais si les forces vives de la nation étaient paralysées par cette pénurie monétaire, c'était surtout le menu peuple qui en souffrait : le Mont-de-Piété même ne prêtait plus et le gouvernement, impuissant devant cette détresse, était dans l'obligation de tolérer les prêts sur gages, de gré à gré. L'argent avait acquis une valeur énorme ; Béranger raconte que son père et lui empruntaient à 2 1/2 p. 100 par mois et qu'ils avaient encore du bénéfice. Toutefois, la pratique de ce métier ne bannissait point la pitié du cœur du futur chansonnier, qui trouvait toujours moyen de venir en aide aux pauvres gens : combien de malheureux, venus pour emprunter, ramenèrent chez eux, avec l'argent du prêt, les hardes qu'ils apportaient en gage ! Combien de gratitude aussi se traduisit dans leurs regards ! Rien n'est si doux que de sécher des larmes, rien non plus n'est aussi noble ; heureux qui trouve son bonheur dans le soulagement de l'infortune.

Mais il faut lire l'*Histoire de la Mère Jary,* intercalée par Béranger dans sa *Biographie,* il faut être secoué par l'émotion dont elle est imprégnée pour juger de sa bonté.

La mère Jary était une vieille ouvrière qui avait vu naître le chansonnier et dont la triste vie ressemble à celle de tant de femmes

du peuple ; elle avait alors près de soixante-dix ans. Béranger avait eu l'occasion de lui rendre de légers services et une sorte d'intimité s'était établie entre eux. Un jour qu'elle mettait en ordre la chambre du jeune homme, elle se mit à pleurer :

— Qu'avez-vous, mère Jary ? — Hélas! dit-elle, ce sont mes vieux chagrins qui prennent le dessus. Excusez-moi.

C'est ainsi que la mère Jary raconta son histoire :

— J'ai été fort jolie, fort gaie, fort rieuse... (qui l'aurait soupçonné, en voyant l'échine cassée, les traits tirés et la figure parcheminée de la pauvre vieille). A dix-sept ans, elle avait épousé Jary qui était un beau garçon, de joyeuse humeur, un franc luron, un vrai garde-française, quoi ! Il avait un emploi dans les écuries du roi, une petite fortune, enfin ; mais bientôt il se montra sous son véritable jour : il était « joueur, ivrogne et libertin » ; il s'endetta, perdit sa place et s'embarqua pour l'Angleterre en laissant à sa femme un louis pour viatique et des yeux pour pleurer... « Nous autres, pauvres gens, nous n'avons pas le temps de pleurer tout notre saoul. » Il lui fallut donc se mettre à l'ouvrage, loger dans une étroite mansarde et vivre dans la solitude. Mais vis-à-vis de la lucarne de la chambre, derrière une lucarne toute pareille, un jeune ouvrier tailleur travaillait assidûment : « C'était un blond, d'une jolie figure, quoique un peu pâle »... L'amour parla dans ces cœurs de vingt ans... un enfant naquit. Hélas ! le jeune tailleur depuis longtemps souffrait de la poitrine, bientôt il dut s'aliter, une toux opiniâtre le secouait sans répit... les économies s'épuisèrent et la misère vint...

Un jour qu'il n'y avait plus de lait pour l'enfant, il se leva avec précipitation : « Donne-moi mon fils, dit-il, dans le village où ma mère est morte, je suis sûr de lui trouver une nourrice. J'y cours »... Il se leva, malgré sa faiblesse, et sortit en emportant l'enfant. Quand il revint au logis, au bout de quelques heures : « Et notre fils ? » interrogea-t-elle, anxieuse... « Il est aux Enfants-Trouvés ! »... Puis il se laissa choir sur le matelas. Il mourut à quelques jours d'intervalle, après avoir révélé à sa compagne que l'enfant était marqué d'un signe au fer rouge et qu'un billet, attaché à ses langes, recommandait de lui donner le prénom de Paul...

Et la mère Jary passa le restant de sa vie à chercher ce fils qui devait être la consolation de ses vieux jours et qu'elle ne retrouva jamais.

Voilà cette histoire, aussi banale qu'attendrissante, qui commence un peu à la façon d'un conte de fées et finit comme un fait-divers. Est-il rien de plus poignant ? Existe-t-il parmi les fictions de l'art un drame qui atteigne à la grandeur tragique de cette élégie de fau-

bourg, qu'a magnifiée la plume de Béranger et dont je n'ai tracé qu'une faible ébauche ?

J'aurai l'occasion de reparler de la bonté de l'homme et du génie populaire de l'écrivain. Cette simple histoire n'est donc qu'une digression, qui toutefois est à sa place ; c'est une fenêtre ouverte sur l'âme émue de Béranger.

* * *

Revenons à Béranger, le père : à cette époque, il fournissait au parti royaliste des fonds qui devaient être employés à la réalisation de plans chimériques pour réinstaurer les Bourbons, mais dont nos conspirateurs faisaient plutôt leur profit personnel, paraît-il ; quoi qu'il en soit, le seul intérêt que notre homme retira de ses opérations avec ces gens fut d'être compromis, à propos de la découverte d'un complot ; traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté, faute de preuves suffisantes. Durant son incarcération, son fils avait montré une telle compétence dans les affaires qu'à son retour le père proclama qu'il deviendrait le premier banquier de France ; prédiction singulièrement erronée ; malgré les efforts du fils, la maison croula en 1798.

Ici commence la carrière littéraire de Béranger. Depuis longtemps déjà la manie de faire des vers le tourmentait, mais, jusque-là, ses productions n'étaient que les fruits d'une imagination vagabonde, il n'y avait apporté aucune science de la métrique et du rythme. Il débuta donc par quelques satires timides et poèmes didactiques dont la forme rappelle les élucubrations de l'abbé Delille : jardins anglais bien ratissés, bien élagués, où pas une fleur ne dépasse l'alignement ; il dédia certaines de ces pièces à Lucien Bonaparte, frère du premier Consul, qui l'encouragea à persévérer dans le style pompeux et lui abandonna la pension qu'il touchait en qualité de membre de l'Institut. Bientôt pourtant le jeune homme abandonna cette noble voie, dégoûté de l'abbé Delille et de ses imitateurs et convaincu, fort heureusement, que, bien qu'inoffensive, cette littérature n'était pas le critérium du génie.

Il habitait à cette époque une chambre, sous les combles, dans une maison du boulevard Saint-Martin ; le séjour qu'il y fit lui inspira l'une de ses chansons les plus connues et les plus jolies : *Le Grenier*. C'est alors, autant pour se distraire et égayer la mélancolie de sa solitude que pour fêter les joyeuses agapes qui parfois réunissaient dans son *grenier* le jeune homme et ses amis, que Béranger rima ses premières chansons ; il ne se donnait pas la peine de les transcrire, aussi le plus grand nombre ne nous en est-il point parvenu ; toutefois, par celles que nous connaissons, il est facile de se rendre compte que le seul agrément de ces œuvres de jeunesse est

la bonne humeur, outre une véritable facilité à manier le vers, mais nous sommes loin des œuvres qui ont valu la postérité à Béranger ; il chante l'amour et le vin (cela va de pair dans les chansons) et c'est à peine si les choses du temps trouvent un faible écho sur les cordes de sa lyre. En 1813 seulement devaient jaillir sous sa plume les couplets du *Roi d'Yvetot,* sa première chanson politique.

Je passe à dessein sous silence les événements de cette époque, trop connus pour qu'il en soit fait mention dans une étude succinte. Qui ne connait d'ailleurs le crépuscule du Directoire et l'impéritie du gouvernement de Barras, bientôt éclipsé par la fortune du vainqueur de Marengo et des Pyramides ? Je m'en tiendrai donc exclusivement à ce qui a trait à la vie de Béranger.

Après la débâcle de la banque paternelle, suivie de l'emprisonnement, pour dettes, de son père, le jeune Béranger se trouva aux prises avec l'adversité. Il avait évité la conscription en négligeant de se faire inscrire, mais la satisfaction d'échapper à la levée militaire ne compensait point la crainte de tomber dans la misère.

Après avoir, durant plusieurs années, végété dans des emplois sous-littéraires, tels que la rédaction du texte du *Musée* du peintre Landon, et grâce à l'appui de Lucien Bonaparte, il obtint, dans les bureaux de l'Université Impériale, une place d'expéditionnaire, qu'il n'abandonna que sous la Restauration. Si maigrement rétribuée qu'il fût, cet emploi assurait sa vie matérielle et le chansonnier pouvait ainsi travailler à son œuvre, à l'abri de la misère, cet *aiguillon du génie* qui, quoi qu'on en dise, est le plus souvent son étouffoir. Ainsi tombèrent tour à tour de sa plume nombre de pièces, d'un caractère nettement populaire, refrains bachiques et tableautins où la délicatesse du trait le dispute à la fraîcheur du coloris : *Roger Bontemps, La Gaudriole Le Petit homme gris, Les Gueux, L'Ami Robin, La Bonne Fille,* etc., etc.

En 1813, Béranger fut élu membre du « Caveau Moderne » ; c'était une réunion de chansonniers, instituée à l'imitation de l'ancien caveau, qu'avaient illustré Piron, Collé, Panard, les Deux Crébillon... ; le nouveau caveau comptait dans son sein des auteurs qui ont également laissé un nom dans le domaine de la chanson, tels que Désaugiers, Armand Gouffé, Emile Debraux (auteur de *Fanfan la Tulipe*), le chevalier de Piis (1). Cette société publiait, chaque mois, un cahier

(1) Le chevalier de Piis avait énormément d'esprit, à quoi s'alliait un sens pratique de la vie et une parfaite compréhension du parti à tirer des événements. Cet ancien serviteur du comte d'Artois avait embrassé la foi révolutionnaire et chanté jusqu'aux vertus de Marat. Devenu secrétaire de la Préfecture de police, sous l'Empire, il abusait de son autorité pour vendre ses œuvres dont il confiait le placement à ses argousins. Sous la Restauration il tomba dans la gêne et tenta en vain d'obtenir une pension sur la cassette royale.

et, chaque année, un volume où étaient rassemblées les meilleures productions de ses membres. Ce fut avec un réel plaisir que Béranger entra au *Caveau ;* il y fut du reste fort bien accueilli par tous, à l'exception du chevalier de Piis, qui ne pardonnait pas aux jeunes talents l'oubli dans lequel était sombrée sa réputation de chansonnier. Il se lia surtout avec Désaugiers ; celui-ci avait une verve scintillante, une gaîté communicative et un excellent cœur ; la seule chose qui le pouvait déconsidérer était sa faiblesse de caractère ; Béranger estima de suite ce bon garçon amoureux de la *feuillette* et de la *fillette,* dont la joie ne laissait pas de place à la méchanceté ; il éprouva pour lui une grande sympathie et ne put jamais s'en défendre, bien qu'ils cessassent de se fréquenter après les Cent-Jours, en raison surtout des divergences d'opinions ; Désaugiers devint en effet directeur du Vaudeville et légitimiste enragé.

*
* *

S'il est dans la galerie des rois de France une physionomie ingrate, c'est assurément celle de Louis XVIII, ce gros poupard que ses contemporains avaient baptisé du surnom ridicule de *Désiré ;* j'aime à croire que cette qualification n'avait pas été choisie sans raillerie malicieuse par les Parisiens.

Ce monarque dissimulait, sous des dehors patelins et l'apparente finesse d'un esprit cultivé, des instinct vindicatifs qu'alimentait une rancune inassouvie. Souverain intérimaire, ce profiteur accourut par étapes forcées d'Angleterre pour prendre possession du trône de ses ancêtres, lorsque le Sénat eut proclamé la déchéance de Napoléon Ier, sous la pression des alliés. Pendant les Cent-Jours, sa légendaire prudence l'en fit déguerpir pour se réfugier à Gand, d'où il ne revint qu'après Waterloo, quand il eut acquis la certitude que l'empereur vaincu était entre de bonnes griffes. Telle était la pusillanimité de Louis XVIII, roi par la grâce du czar, de Wellington et des cosaques ; quel contraste entre ce fantoche et le héros dont l'ombre géante se profile sur tout le dix-neuvième siècle (1).

Avec la papelardise qui était son plus bel apanage, il affirma que son règne marquerait l'avènement d'une ère de libéralisme et de prospérité pour la nation ; il promulgua la fameuse *Charte octroyée* de 1814, sorte de constitution embryonnaire, espèce de concession bâtarde aux principes élaborés par l'Assemblée Constituante, dans la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.*

---

(1) Le lecteur bénévole voudra bien ne point me taxer de bonapartisme, Napoléon appartient à l'Histoire et non à la politique ; son action fut peut-être néfaste, son génie n'est pas moins éclatant.

La liberté ne gagna rien à ces promesses illusoires, le peuple non plus, car il devait faire le coup de feu à maintes reprises pour la défendre. Les premières mesures de la monarchie démentirent d'ailleurs le langage hypocrite du personnage. Après des parodies de procès, le maréchal Ney, ce héros de la retraite de Russie, fut fusillé, ainsi que le général de Labédoyère; tous deux étaient coupables de s'être ralliés à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. La Charte subit des modifications inspirées par les tendances rétrogrades du roi et des anciens émigrés qui étaient ses conseillers; la plupart des garanties qu'elle accordait aux citoyens furent abolies. Des « cours prévôtales » furent instituées : elles jugeaient en dernier ressort quiconque était accusé de rébellion envers l'autorité royale, ou même de port d'emblêmes séditieux. On ne saurait dénombrer les infortunés qui furent exécutés ou bannis. Une simple anecdote suffira à inspirer une sainte horreur de ce sanglant régime.

Un agent provocateur ayant, devant trois pauvres bougres qui lui avaient prêté une oreille trop complaisante, parlé de faire sauter les Tuileries, ces trois malheureux furent guillotinés, après avoir eu la main droite coupée. (Cette peine était réservée aux parricides : aussi bien le bon roi Louis XVIII était-il le père de ses sujets!).

C'est cette époque charmante que les contemporains appelèrent judicieusement la Terreur Blanche.

Pourtant la Restauration fut utile à Béranger, à cause précisément de l'attachement indéracinable des Bourbons aux choses de l'ancien régime, aux vieilles coutumes et aux anciens privilèges; de leur ignorance consciente et affectée des réformes de la Révolution, de leur tyrannie, de leur duplicité et de leur lutte sournoise autant qu'obstinée contre tout progrès. Si étrange que paraisse cette thèse, elle s'explique facilement par le tempérament de l'écrivain : Béranger était doué d'une nature généreuse et combative et ses sentiments franchement républicains devaient le jeter à cœur perdu dans l'opposition ; le retour en arrière que synthétisait ouvertement le nouveau règne, la résurrection de mœurs vieillotes et de modes surannées, les rabâchages officiels, enfin le burlesque anachronisme du régime devaient servir merveilleusement sa plume. Bien plus, on peut affirmer que ce fut grâce au nouvel état de choses que Béranger eut la révélation du rôle qu'il devait remplir et de la voie dans laquelle il devait s'engager.

Ainsi Tacite n'eût pas écrit les *Annales* et les *Histoires*, s'il eût vécu dans une bonne république; ainsi André Chénier n'eût point chanté ses ïambes, sans le despotisme de Robespierre et de ses satellites.

« A quelque chose, malheur est bon », dit le proverbe; pardonnons donc à Louis XVIII et à Charles X, son digne successeur,

car grâce au mal qu'ils ont fait, un talent a pu s'affirmer, et de sa plume vengeresse un écrivain a pu les clouer au pilori de l'histoire, en stigmatisant le ridicule odieux de leurs personnes et la vanité de la mission qu'ils accomplissaient. Ainsi les peuples apprennent à juger les rois.

Béranger a été la cheville ouvrière de la ruine de la Monarchie en France, ses chansons ont indiscutablement préparé la chute des Bourbons.

* * *

La chanson du *Roi d'Yvetot,* dont j'ai parlé plus haut, avait été composée sous l'Empire et la teinte d'opposition qui la colorait avait pu faire croire au nouveau gouvernement que son auteur allait se jeter dans les bras de la légitimité. Béranger le détrompa cruellement, en publiant son premier volume, en 1816.

Le *Roi d'Yvetot* était un type de monarque bon vivant, « couronné par Jeanneton d'un simple bonnet de coton » et « *dormant fort bien sans gloire* », ce qui était une allusion maligne au règne de Napoléon, en même temps qu'une timide critique de l'esprit de conquêtes ; l'Empereur, dit-on, s'était contenté de rire de cette petite satire qui, manuscrite, courait les rues. Louis XVIII ne pouvait être moins magnanime : il rit jaune mais se contenta de faire prévenir charitablement l'auteur qu'on le considérerait comme démissionnaire de l'emploi qu'il tenait à l'Instruction Publique, à la première récidive. Qu'importe! Béranger n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu ; le branle était donné, l'élan qui emportait le chansonnier le fit redoubler d'ardeur ; il était déjà connu, les copies de ses œuvres se multipliaient à l'infini (1) et des boulevards aux faubourgs les échos en retentissaient ; le petit bourgeois y trouvait une consolation aux horreurs du temps, l'ouvrier y puisait de l'espérance avec un nouveau courage au labeur et Gavroche, insouciant, les chantait à tue-tête de sa voix gouailleuse.

Cela nous conduit jusqu'en 1821, année au cours de laquelle, en dépit des menaces déguisées dont il était l'objet, Béranger fit une réédition de son premier recueil et en publia un second. Leur apparition fut le prétexte des premières poursuites que le gouvernement intenta contre lui.

Ces poursuites, qui démasquaient la sourde hostilité des Bourbons pour le parti libéral, firent un bruit extraordinaire. Dans le prétoire, la foule se pressait si compacte que l'accusé ne put qu'à

---

(1) D'autre part, il en publia un grand nombre dans le journal *La Minerve* qui avait alors une vogue très grande.

grand peine parvenir au pied du tribunal. L'avocat général n'était autre que le trop célèbre Marchangy, homme de lettres à la réputation factice, type de l'arriviste parfait, à qui semblaient bons tous les moyens, même les pires; ce magistrat s'était fait un nom grâce au réquisitoire qu'il avait prononcé contre Bories et ses compagnons, les « quatre sergents de la Rochelle », dont il avait obtenu la condamnation à mort. Il concentra ses louables efforts et les fit converger, avec une mauvaise foi qui n'avait d'égale que l'imbécillité de sa tactique, vers le but que visaient les hommes du pouvoir : une condamnation exemplaire susceptible d'enrayer les progrès de l'esprit démocratique. Le chansonnier ne broncha pas, il savait que les barreaux les plus solides et les geôles les plus profondes ne peuvent tenir la pensée en captivité et qu'il n'est pas de barrière opposable à la marche inéluctable des idées.

Béranger fut habilement défendu par Dupin, avocat renommé du Barreau parisien. Ce procès fut celui de l'esprit, où l'on voit le talent, sur la sellette, se débattre vainement sous les coups de la sottise. Parmi les chansons poursuivies se trouvaient *Le Bon Dieu* et le *Vieux Drapeau*. Béranger s'en tira avec trois mois de prison, une misère !

Il passa ses trois mois de détention à *Sainte-Pélagie,* dans la cellule que venait de quitter Paul-Louis Courier ; cette circonstance était une illusoire consolation à la tristesse de l'endroit ainsi qu'aux visites importunes dont le prisonnier était excédé; sa popularité était en effet si grande que les épiciers bien pensants et les bourgeois désœuvrés dirigeaient leurs promenades dominicales vers la vieille prison de la rue de la Clef, en se disant : « Tiens! aujourd'hui je ne sais pas quoi faire, si j'allais voir Béranger! (1) ». Braves gens au demeurant, types de badauds inoffensifs qu'on retrouve plus tard dans les lithographies de Daumier et dont la race ne s'est pas perdue de nos jours.

Contrairement aux prévisions du gouvernement, la détention de Béranger ne l'amenda pas; il ne souffrit guère, d'ailleurs, que de la privation de sa liberté et s'adapta merveilleusement à ce nouveau mode d'existence; bien mieux, il s'étonnait de l'effroi que répandait la prison dans les âmes simples et s'écriait plaisamment :

La prison va me gâter ! C'est que — raconte-t-il dans *Ma Biographie* — j'avais, à Sainte-Pélagie, une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dégarni de meubles, exposé à tous les inconvénients du froid et du dégel, sans poêle ni cheminée, où, à

(1) Historique; sans commentaires !

plus de quarante ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée, pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes.

Pendant son emprisonnement, une nouvelle affaire fut intentée au chansonnier par le Parquet; cette seconde poursuite fut motivée par la publication qu'avait fait faire Dupin, l'avocat de Béranger, sous le nom de ce dernier et à son profit, des pièces de la première procédure. Cette tactique offrait l'avantage de pouvoir rééditer à l'infini les chansons condamnées, puisqu'elles étaient reproduites in-extenso dans les réquisitoires; le Parquet envisagea la portée de cette ingénieuse combinaison et s'en alarma. Voici donc Béranger à nouveau devant la Cour d'assises, ayant l'inévitable Marchangy comme accusateur et le fidèle Dupin comme avocat. Mais pour une fois le bon sens triompha, Marchangy eut beau palabrer effrontément et appeler toutes les foudres de la loi sur sa victime, il revint bredouille car le jury rapporta un verdict négatif, le cas n'étant pas prévu par le Code (1).

*
* *

Nous approchons de l'époque où la gloire du chansonnier atteignit à son apogée. Son talent était universellement connu et les hommes les plus éminents s'honoraient de son amitié. Il était en relations suivies avec Thiers, Mignet, Dupont (de l'Eure), Manuel, le banquier Laffitte, le général Lafayette. Ses adversaires politiques eux-mêmes recherchaient son commerce. Une anecdote piquante à ce sujet est la suivante : Louis XVIII était mort en 1824 et l'on avait retrouvé sur sa table de nuit un exemplaire des œuvres de Béranger en guise de livre de chevet. S'il n'y avait substitution par une main mystificatrice, ce détail avait sa signification, bien qu'il fût vraisemblable que le feu roi eût surtout cherché là un divertissement de lettré.

Chateaubriand enfin s'était lié avec Béranger et c'est lui qui avait aventuré le premier pas; sous la dynastie des Bourbons, ce grand seigneur, doublé d'un grand écrivain, rendait publiquement hommage au chantre plébéien, qu'il reconnaissait comme l'héritier de La Fontaine et d'Horace.

Ces faibles aperçus peignent les sentiments que professait à son égard l'élite de la Nation.

Dès lors le rôle politique du chansonnier s'affirma davantage de jour en jour; il était devenu comme une sorte de champion des

(1) Cette lacune de la législation a été comblée depuis ; il est maintenant interdit de donner des comptes rendus des affaires de diffamation.

droits populaires et c'était un rude jouteur avec lequel il fallait compter; son action, quoique officieuse, n'était pas moins prépondérante.

En 1825, il publia un troisième volume, chez le libraire Ladvocat, sous le ministère Villèle. Cet homme d'Etat était trop rusé et trop circonspect pour susciter à l'auteur un procès dont le résultat eût été d'aggraver la tension des relations des partis et d'augmenter encore l'impopularité des Bourbons. Il se borna à faire tarabuster l'éditeur et l'imprimeur par la police, afin de les obliger à supprimer ou modifier plusieurs couplets scabreux, et de faire saisir par les sbires quelques exemplaires non conformes, tirés clandestinement.

Béranger était donc fondé à croire qu'il en avait fini avec la prison, quand l'apparition de son quatrième recueil, en 1828, déchaîna un beau tumulte. M. de Polignac, qui était alors au pouvoir, avait apporté un certain apaisement et un grand nombre de membres de la gauche semblaient avoir conclu un accord tacite avec le centre. Plusieurs amis du chansonnier l'avaient dissuadé de publier un ouvrage susceptible de troubler un si bel ordre, mais Béranger sentait la nécessité de frapper un grand coup, pour provoquer une scission et entraîner la rupture d'une situation de nature à compromettre la cause démocratique.

Si désireux que fût le gouvernement d'éviter la propagation du scandale, il ne voulait pas capituler; Béranger ne pouvait donc échapper à de nouvelles poursuites. Cependant M. de Polignac, partagé entre le besoin de sévir et le souci d'atténuer l'impression que produiraient immanquablement les débats de cette cause célèbre, tenta un compromis avec l'écrivain; les Cours d'assises avaient été dessaisies depuis peu des affaires de presse, au profit des tribunaux correctionnels, il fit donc proposer au chansonnier de faire défaut, moyennant quoi l'on s'engageait à ne le frapper que d'une peine dérisoire, par un jugement sans plaidoirie. La clairvoyance de Béranger ne se méprit point sur les intentions de M. de Polignac il refusa catégoriquement la transaction; le procès fut jugé contradictoirement et fit un bruit énorme.

Le chansonnier fut condamné à neuf mois d'emprisonnement et dix mille francs d'amende. Il fut incarcéré à *La Force*, dans la rue du Roi-de-Sicile ; c'est là qu'il fit connaissance de Victor Hugo, qui vint le visiter et lui amena Sainte-Beuve; il accueillit aussi Alexandre Dumas père, tout flambant neuf de ses premiers succès.

Quant à l'amende prononcée, elle fut couverte par une souscription.

* * *

1830, quatre chiffres dont l'ensemble produit un effet magique, une époque qui exerce, on ne sait trop pourquoi, une fascination sur

les esprits et qui s'offre comme une étape riante, galante et tapageuse au mélancolique pélerin des âges. 1830, toute une évocation : le Boulevard de Gand et ses marronniers chétifs; Tortoni et les dandys aux élégances raffinées un peu plus que de raison; et les jolies femmes qui se prélassent dans des mylords attelés de superbes chevaux qui piaffent; et Alfred de Musset, beau comme un jeune dieu.

Tout cela vous a un joli air romantique que complète, comme en sourdine, la crépitation des fusillades de Juillet. Voici le mirage. Quant à l'histoire des événements de ce temps elle ne revêt pas de couleurs aussi tendres : c'est Gavroche, qui fait le coup de feu comme un homme, sur la barricade ; ce sont les luttes sauvages, fratricides, entremêlées de jurons de colère et de hurlements de douleur; ce sont les pavés et les ruisseaux des faubourgs, rouges de sang; c'est enfin l'héroïsme obscur d'un peuple qui lutte pour la liberté et conquiert ses droits avec des balles.

Les causes de la Révolution de 1830 sont nombreuses. L'impopularité de Charles X était à son comble et depuis longtemps la nation cherchait à se débarrasser une bonne fois des Bourbons, comme d'un fardeau écrasant, quand furent signées les ordonnances réactionnaires de Juillet. Elles affirmaient une fois de plus l'antagonisme du gouvernement pour les idées modernes. Elles proclamaient, entre autres mesures, la dissolution de la Chambre des Députés et la suppression de la liberté de la presse. L'exaspération du peuple se fit jour; ce fut une explosion de fureur et l'insurrection éclata ; en quelques heures le Louvre, les Tuileries et l'Hôtel de Ville tombèrent au pouvoir des émeutiers; un gouvernement provisoire fut institué, pendant que Charles X fuyait honteusement. La Révolution avait duré trois jours et aucun excès n'avait souillé le soulèvement de la *Sainte canaille,* pour employer l'expression d'Auguste Barbier.

Ce mouvement était en partie l'ouvrage de Béranger; constamment lié avec les principaux chefs du parti libéral, il avait contribué autant et plus qu'eux peut-être aux événements des « Trois Glorieuses » ; ses chansons avaient plus fait que tous leurs discours.

La Monarchie fut cependant rétablie; on connaît le mot de La Fayette présentant Louis-Philippe au peuple : « C'est la meilleure des républiques! ». Une fois de plus la Nation était jouée, bien qu'à vrai dire, Louis-Philippe ne fût qu'un roi constitutionnel et que son règne dût être plus libéral que les règnes précédents. Les artisans de ce rétablisement étaient, avec La Fayette, Thiers et Laffitte; on a prétendu que Béranger leur avait apporté son concours, je reviendrai sur ce point et donnerai l'explication de sa conduite. Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi tant de compétitions, nées à l'occasion du changement de régime, Béranger sut opposer aux offres les plus

brillantes le désintéressement le plus pur. Bien mieux, considérant que son rôle était terminé, il prit le chemin de la retraite avec une modestie qui semble friser l'héroïsme.

L'écrivain, alors âgé de cinquante ans, était en possession de tous ses moyens.

Depuis, on n'entendit plus guère parler de lui ; il vécut dans l'ombre et le silence, tantôt à Passy, tantôt à Fontainebleau, tantôt encore à Tours, à la vieille demeure de la *Grenadière,* qu'avait occupée Balzac, tantôt enfin à Paris, où il revint mourir. Sa vie s'écoulait entre sa vieille tante Merlot et sa fidèle compagne Judith Frère.

Il fit une courte apparition sur la scène politique en 1848 : il avait été élu, malgré lui, membre de l'Assemblée Législative, mais il démissionna aussitôt, prétextant avec juste raison que l'activité à laquelle le vouait cette distinction n'était plus en rapport avec son âge.

Il mourut le 16 juillet 1857, d'une hypertrophie au cœur. Ses amis, s'inspirant de ses dernières volontés, voulurent lui faire des funérailles très simples, mais le gouvernement impérial, redoutant des désordres à l'occasion des obsèques, se substitua aux exécuteurs testamentaires, sous le prétexte insidieux d'honorer la mémoire du chantre populaire. Le char funèbre se dirigeant vers le cimetière passa entre des haies de soldats qui contenaient la foule ; le cortège était composé de figurants et les familiers du poète ne purent accompagner sa dépouille. Malgré ce déploiement de forces, le parcours était noir de monde, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants s'y pressaient, le deuil était général.

Car le peuple reconnaît les siens et ceux-là, comme le dit Victor Hugo :

La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

* * *

Le plus beau titre de gloire de Béranger est d'avoir rénové la chanson.

Avant lui, elle se meut dans un cercle étroit et les préjugés des écrivains les portent à croire que ce *genre inférieur* ne se prête qu'à la glorification de l'amour et du vin ; c'est ce qui fait que la plupart des œuvres de Vadé, Collé, Panard, Gallet, sacrifient à Bacchus et Cupidon. Le chansonnier est, au demeurant, une espèce de bon drille, ami des franches lippées et sans ambition ; ses productions, le plus souvent, ne décèlent aucune recherche de style ; il chante comme le ménétrier joue du violon, il est à peine un degré au-dessus du far-

ceur et de l'histrion. Marmontel, dans ses mémoires, a rapporté des détails amusants sur Gallet :

Ce vaurien (1), dit-il, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier qui, plus assidu au théâtre de la foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique et n'en buvait pas moins et n'en était pas moins joyeux... Après sa banqueroute, réfugié au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au *Temple des Mémoires.* » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême onction : « Ah ! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser mes bottes ; cela est inutile, car je m'en vais par eau. »

Avec Béranger la chanson s'assouplit, sa langue se débarrasse de ses vulgarités, son niveau moral s'élève et de ce genre méprisé, répudié jusqu'alors, le poète fait son domaine et l'embellit de toutes les ressources d'un art véritable.

Il avait compris que la formule : « l'Art pour l'Art » était vide de sens, idoine tout au plus à satisfaire les seuls dilettantes ; quant à lui, il visait plus loin, et s'adressant aux masses il lui fallait choisir, pour couler sa pensée, précisément cette forme si dédaignée jusqu'alors parce que s'adressant à la foule anonyme.

Pourtant les chansonniers de naguère ne procédaient pas d'autre façon : qu'était le peuple ? Un grand dadais, naïf et gauche, ne se souciant guère de la chose publique. Que fallait-il au peuple ? Du vin et des chansons. C'est pourquoi la chanson ressassait d'insipides lieux communs, le vin et l'amour en faisaient tous les frais. Etait-il raisonnablement possible, aussi, de parler d'autre chose à cette canaille ? Ses appétits grossiers et ses jouissances abjectes tenaient sa nature en servage et lui défendaient les plaisirs raffinés de l'esprit et les satisfactions de l'intelligence. Ah ! elle se souciait vraiment de liberté, de justice, de vérité ! Pourvu qu'elle trouvât à gobelotter chez Ramponneau ou ailleurs, le reste lui importait peu, et lorsqu'elle souffrait c'est que ses entrailles criaient famine. Tout était donc pour le mieux ; il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Voltaire lui-même n'avait-il pas dit qu'il était nécessaire qu'il y ait des gueux, à peu près semblables à des bêtes, pour labourer, herser, accomplir les rudes besognes de la glèbe ? Pareillement ne fallait-il pas des artisans, se différenciant à peine des esclaves de l'antiquité, pour maçonner, menuiser, travailler aux mille besoins de la société ?

Un verre de vin pour oublier ses misères, un air de bourrée pour tricoter des pincettes et une gaudriole pour occuper son esprit,

(1) Cette épithète dénote surabondamment en quelle estime la gent littéraire tenait les chansonniers.

était-ce là le bonheur du peuple? Non, bien qu'on eût toujours cru à cette mauvaise légende.

Béranger se pencha fraternellement sur ces âmes primitives et y découvrit ce qu'aucun n'avait su ou voulu y voir : elles n'étaient pas, ces âmes, insensibles au sentiment de l'équité et de la sagesse; confusément en elles s'agitaient des ferments d'indépendance.

Le poète y trouva son compte; démocrate, ainsi qu'on l'a vu, il avait trouvé la forme de son œuvre; il tenait l'outil magique qui allait lui servir à saper la Monarchie et la vieille société. Il avait deviné le mot de passe : *La Chanson.*

*
* *

Les œuvres de Béranger peuvent se classifier en trois genres .

« *Chansons bachiques et érotiques* — *Chansons politiques* — *Chansons philosophiques* ».

Encore les trois genres se confondent-ils souvent dans la même chanson.

Analysons la technique de l'écrivain, examinons ses procédés. Et d'abord la forme et la raison de cette forme :

Avec conviction, il fait dire au chansonnier Collé : « La chanson est essentiellement du parti de l'opposition » (1); lui-même justifie cette maxime « en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules » (2). Il affirme avec autant de foi qu'il a « toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe » (3).

Ses chansons sont remarquables au point de vue de la perfection du style. Béranger est un ouvrier consciencieux et habile; la grâce, la concision, la clarté sont ses qualités prédominantes :

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans :
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps (4).

---

(1) Préface aux *Chansons nouvelles* de Béranger (novembre 1815).
(2) *Ibidem.*
(3) Béranger, *Chansons nouvelles et dernières.* Dédicace à Lucien Bonaparte.
(4) *Roger Bontemps.*

Son procédé est celui de La Fontaine dans ses fables : il consiste à concentrer en quelques vers le développement qu'il s'est proposé : il s'accroit cependant de cette difficulté de couper l'action à la fin de chaque couplet, de manière à ce qu'il offre un sens complet et indépendant de celui qui le suit, bien que s'y rattachant plus ou moins directement, pour l'unité de l'œuvre ; il se complique encore de cet obstacle qu'est souvent souvent la répétition du même vers à la fin de chaque couplet et qui est bien moins une concession au genre qu'une nécessité de frapper l'esprit du lecteur ou de l'auditeur.

L'œuvre parachevée, c'est un petit drame, une comédie en raccourci, un épisode ou plusieurs condensés en quelques strophes. Pour parvenir à ce résultat, il faut avoir le don de l'expression spontanée, vive, comme à l'emporte-pièce ; en voici un exemple typique :

L'arc est tendu, la flèche vole (1).

Ce n'est pas tout, il lui faut également choisir un rythme approprié et un air adéquat ; car il convient de remarquer que Béranger n'a que rarement fait composer des musiques pour ses chansons : tout au plus en compte-t-on une dizaine qui ont été mises en musique par son ami Wilhem. La plupart du temps, il s'accommode de flons-flons et de ponts-neufs, de mélopées de coins de bornes et de refrains de goguettes. Il travaille sur des airs d'emprunt et réalise ce miracle que l'ensemble présente une cohésion si parfaite qu'on ne peut concevoir que la musique ait été faite pour d'autres paroles. Si l'on ouvre un volume de Béranger, on peut voir, en tête de chaque chanson, l'air sur lequel elle se chante, c'est *Le vin de Ramponneau*, *Gai, gai, marions-nous*, ou *Ma commère quand je danse*, ou bien encore *Ah ! le bel oiseau, maman* ; il met à contribution *La Faridondaine* et *Mirliton*, quand ce n'est pas *Le bon roi Dagobert* ou *Toto Carabo ;* ainsi *Les Bohémiens* se chantent sur l'air populaire du *Petit mari* (*mon père m'a donné un mari*) ; on pourrait multiplier les citations.

Béranger est un classique, son style est clair, sobre, précis ; il semble primesautier, tant le travail du vers se cache sous le naturel le plus exquis ; ne nous y trompons point, il ne s'abandonne pas aveuglément à son inspiration, à sa verve ; son œuvre est remplie de trouvailles, mais ce n'est qu'après avoir pesé chaque mot que l'artiste a donné une forme définitive à sa pensée. Car Béranger n'est pas un lyrique ; il possède son enthousiasme et tempère son imagination, ce qui ne veut pas dire qu'il manque de chaleur, de tempérament, comme l'ont insinué traîtreusement des critiques malintentionnés.

---

(1) *Mes Jours gras de 1829.*

Béranger est de l'école de bon sens ; il est de la même lignée que Villon, Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, Voltaire. Il est le continuateur de la tradition française.

Il excelle à peindre d'un pinceau léger de petits tableaux de genre, qui s'apparentent à des scènes de Greuze et de Chardin, bien qu'il soit moins pathétique, moins édifiant que le premier et moins puritain, partant moins rigide que le second. Il est le peintre de la vie populaire de son époque et certaines de ses productions dans ce genre sont de petits chefs-d'œuvre, entre autres *Ma Grand-Mère* (1).

Il comprend le peuple, sa brutale franchise, son inépuisable jovialité ; si ce n'est lui faire injure, je dirai à ce propos qu'il rappelle parfois Gaultier Garguille ; ainsi, ces vers gaillards du *Bon Ménage :*

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille ;
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force,
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passé du curé.

ne sont-ils pas écrits dans la même note que les suivants, attribués au comédien burlesque de l'Hôtel de Bourgogne :

Quand Guillot vient de matine,
O ! le bon mary, ma voisine,
Il baloye la cuisine
Et me va quérir de l'eau.
O ! le bon mary, ma voisine,
Il en faudra garder la peau (2).

Il ne manque ni d'images, ni de coloris ; il n'ignore pas ce que les romantiques ont appelé la couleur locale, mais il l'entend d'une autre façon : elle se traduit chez lui non par la recherche du mot rare, à effet, technique ou exotique suivant le thème, mais par la justesse de l'impression ou, tout au moins, sa vraisemblance, et par la correspondance étroite des idées et des images ; en voici deux exemples :

(1) « *Ma Grand'mère* est une de ces pièces incomparables.... qui n'a de modèle en aucune langue ». PROUDHON : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, tome III, 11e étude, BÉRANGER (1858).

(2) *Chansons de Gaultier Garguille.*

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle (1) ?

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre, il met habit bas
Pour présider sa république (2).

Voici qui semble écrit simplement, avec des mots quotidiens ; pourtant, les premiers vers n'évoquent-ils pas de manière saisissante l'éternelle errance de « La tribu prophétique aux prunelles ardentes » dont parle Baudelaire ? Les seconds ne donnent-ils pas la vision féerique et fugace d'un paysage de l'Amérique centrale ?

Et maintenant, disons quelques mots de l'expression symbolique et allégorique des chansons de Béranger ; examinons ce que j'appellerai le mécanisme de l'inspiration. Il choisit un sujet souvent inoffensif en apparence, où il ne semble pas que se puissent glisser d'allusions politiques ; mais le bonhomme vous retourne ce sujet, vous le modèle à sa guise, comme le potier façonne la glaise et, de même que voici le vase tourné, voilà la chanson transcrite et laissant percer une diatribe véhémente contre certains faits, certains abus, ou une satire piquante de personnages ridicules ou odieux.

Cela ne laisse pas d'être parfois drôle : dans une pièce intitulée *L'Opinion de ces Demoiselles*, écrite pendant les Cent-Jours, il place dans la bouche de *ces demoiselles* du Palais-Royal les sentiments de *ces dames* du faubourg Saint-Germain. Cette chanson est écrite en langage patoisant, ce qui amplifie encore le comique de la confusion d'opinions malignement créée par l'auteur (3).

Il tire des effets surprenants, autant qu'inattendus, de sujets qui semblent le moins s'y prêter ; c'est ainsi, par exemple, qu'il joue avec les devises héraldiques de merveilleuse façon, quand il fait dire au petit roi de Rome, s'adressant au petit duc de Bordeaux :

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles (4).

---

(1) *Les Bohémiens*

(2) *Le Bonheur.*

(3) Béranger a composé quelques chansons en langage patoisant; d'autres en avaient usé avant lui pour en tirer des effets amusants et pittoresques, notamment Vadé, auteur de la *Pipe cassée,* des *Bouquets poissards,* etc., aujourd'hui à peu près méconnu. A tort ou à raison, c'est de cette manière que les chansonniers d'alors faisaient parler le populaire, surtout *ces dames* de la Halle.

(4) *Les Deux cousins, ou Lettre d'un petit Roi à un petit Duc.* (Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux).

Rien ne lui est indifférent, le domaine de son art est aussi vaste que la vie ; événements de la vie publique et détails de la vie privée renaissent à l'envi sous sa plume avec une netteté saisissante.

Tant il est vrai qu'en France, tout finit par des chansons.

* * *

Après avoir parlé de l'œuvre, je veux parler un peu de l'homme, non pas seulement de l'écrivain, mais de l'homme lui-même, de sa simplicité, de son exquise bonté, de sa bonhommie finement narquoise, de son indulgente ironie.

Il existe assurément de plus grands poètes que Béranger, mais comme ils sont différents d'eux-mêmes, si l'on établit un parallèle entre leur vie littéraire et leur existence privée ! Quel abîme se creuse entre eux et leur œuvre et combien ils gagnent peu à être mieux connus. Quelques natures privilégiées ont seules démenti cette règle qui veut que l'homme soit si tristement dissemblable de l'artiste ; Béranger est l'une de ces exceptions.

C'est un sage et c'est un disciple d'Epicure. Il est tel que vous vous l'imaginez dans ses chansons.

Chateaubriand trace ce portrait de lui, dans les *Mémoires d'outre-tombe :*

Près de la barrière des Martyrs, sous Montmartre, on voit la rue de la Tour-d'Auvergne. Dans cette rue à moitié bâtie, à demi-pavée, et dans une petite maison retirée derrière un petit jardin et calculée sur la modicité des fortunes actuelles, vous trouvez l'illustre chansonnier. Une tête chauve, un air un peu rustique, mais fin et voluptueux, annoncent le chansonnier et le font connaître. Je repose avec plaisir mes yeux sur cette figure plébéienne, après avoir regardé tant de faces royales ; je compare ces types différents : sur les fronts monarchiques, on voit quelque chose d'une nature élevée, mais flétrie, impuissante effacée ; sur les fronts démocratiques paraît une nature physique commune, mais on reconnaît une haute nature intellectuelle ; le front monarchique a perdu la couronne ; le front populaire l'attend.

Il est simple dans sa mise, mais sans affectation. Il a l'aspect d'un pasteur protestant : il porte des vêtements de couleur sombre, un large chapeau de feutre souple, une cravate à double tour, et

La fleur des champs brille à [sa] boutonnière (1).

(1) *Mon Habit.*

Chauve (il l'était à 23 ans), les rares cheveux qui lui restent retombent sur ses épaules. Ses yeux bleus de myope ont une expression indéfinissable et tout son visage respire un air affable et malicieux.

Et ce ne sont pas là dehors trompeurs qu'il affiche ; il est bon, désintéressé, serviable, enclin à la pitié ; son cœur, son temps, sa bourse sont à qui le sollicite :

Entrez, la porte est ouverte, il appartient à quiconque a besoin d'une aumône ou d'un bon conseil. Tant de lettres qu'il écrivait à ses amis tout puissants (jamais pour lui, pas même pour sa tante !) vous montrent un homme heureux, s'il essuie une larme ou s'il est utile à quelque infortune. Il va, il vient, il se multiplie, il s'adresse aux amis, aux indifférents, voire aux gens qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vus (1) !

On a traité Béranger de faux ivrogne et de faux libertin ; comme tous les grands hommes, il a sa légende. D'aucuns ont dévoilé sa prétendue intempérance ; d'autres l'ont transformé en anachorète et en buveur d'eau ; puis, comme rien de tout celà n'était vrai, les Zoïles de son temps ne se sont point fait faute de le rendre responsable de ces affirmations contradictoires. — Eh ! quoi ! disaient ces âmes tendres, il a osé chanter le vin et la gaudriole, alors qu'il ne se livrait ni à l'un ni à l'autre ! quel hypocrite qui veut nous tromper et se faire prendre pour ce qu'il n'est point ! — Mais il ne leur répondait même pas : — Bonnes gens, préféreriez-vous que je vous offre le spectacle d'une vie de débauches ?

Avec une philosophie souriante, il acceptait ces petits inconvénients de la gloire.

Il vivait sobrement mais sa frugalité n'avait rien d'excessif. Sa sagesse n'excluait pas la gaîté, sa simplicité n'était pas sans grâce ; il aimait se trouver au milieu d'amis choisis et dans ces réunions, il ne se montrait pas le moins enjoué.

Ajoutons que Béranger a toujours été l'ennemi des honneurs et des flatteries, quoiqu'on ait dit ; sa conduite en diverses circonstances en est la preuve et c'est sans rougir qu'il a pu écrire ce vers célèbre :

Non, mes amis, non je ne veux rien être (2).

Sa modestie était si grande qu'un jour, Thiers lui ayant dit qu'il l'appelait « l'Horace français », il lui fit cette réponse charmante : — Qu'en dira l'autre ?

---

(1) Jules Janin, *Revue Européenne,* 1860.
(2) *A mes Amis, devenus ministres.*

Ainsi s'explique l'antithèse tant de fois citée entre la réputation mondiale de Béranger et son existence effacée. Il affectionnait cette vie et n'aurait ni voulu ni su vivre autrement ; c'est moins par esprit d'abnégation que pour sauvegarder son indépendance et sa tranquillité qu'il dédaigna toutes distinctions (1).

A cet égard, la préface des *Dernières Chansons* est une profession de foi :

Après leur génie (dit Béranger), ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont a pu s'envelopper leur modeste existence : ne faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui, chez nous, succède si vite aux applaudissements... La vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Il ne faut déduire de ces lignes que s'il eût vécu au dix-septième siècle, Béranger se fût retiré à Port-Royal. Du moins il sut concilier ses préférences avec les exigences de son temps.

Fils de petits bourgeois, il est le chantre des joies de la médiocrité, joies qui en valent bien d'autres, à en juger par *Le Grenier, Le Vieux Célibataire, L'Homme Rangé, Les Cinquante écus* et tant d'œuvres aimables.

Et je suis tenté de terminer ce chapitre en le résumant par une citation qui s'impose à mon esprit et qui aurait pu orner la maison du poète :

Va, tu sais à présent que Gallus est un sage (2).

*
* *

J'ai écrit dans la première partie de cette étude que Béranger avait été calomnié dans sa vie publique ; rien n'est plus rigoureusement exact. Sans chercher à réfuter toutes les sottises qui ont été délayées par la plume de cuistres plus ou moins éminents, je crois utile de procéder à l'examen du rôle politique du chansonnier et de donner l'explication de sa conduite au cours des diverses phases de sa vie. On l'a dépeint comme étant plus révolutionnaire que libéral, plus démocrate que républicain, plus égalitaire que libertaire, plus bonapartiste qu'impérialiste, etc. Tour à tour, les partis les plus con-

(1) Il refusa notamment à plusieurs reprises d'entrer à l'Académie Française.
(2) José-Maria de Hérédia, *Les Trophées, Villula.*

traires, les factions les plus opposées se sont disputé à qui mieux mieux l'insigne honneur de le vilipender. Il est facile de faire justice des accusations stupides auxquelles il a été en butte.

Disons tout d'abord que le seul tort de Béranger a été de naître dans une mauvaise république et de passer sa vie dans l'attente et l'espoir d'une bonne.

Partisan de la dictature a-t-on prétendu ? A-t-il jamais célébré les vertus de Robespierre ? A-t-il davantage été des séides de Bonaparte ? Pendant toute la durée de l'Empire, il ne l'a pas chanté :

Ce n'était pas le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux (1).

Ce n'est qu'après la chute de l'Aigle, alors que Napoléon, trahi de tous, vaincu, s'exile sur le Rocher de Sainte-Hélène, que Béranger embouche la buccine. Et ce qu'il glorifie ce n'est pas le Titan foudroyé, c'est le héros populaire qui foule aux pieds le vieux monde et les rois, c'est le *petit caporal* légendaire, au petit chapeau et à la redingote grise, qui souffle sur les trônes et les renverse, c'est en un mot la révolution qu'il ressuscite en face de la royauté. Ceux qu'il chante, ce sont les fils de cette révolution, les paysans en sabots qui combattaient en 1792 pour la patrie et la liberté. Car le patriotisme, chez Béranger, est inséparable de l'idée de liberté ; elle seule sanctifie la guerre à ses yeux.

Toute une phalange héroïque défile alors dans les strophes du chansonnier :

C'est *Le Vieux Drapeau*, le drapeau de Fleurus et de Valmy, que le vétéran conserve dévotieusement dans sa chaumière, en songeant avec tristesse :

Quand secouerai-je *la poussière*
Qui ternit ses nobles couleurs (2) ?

C'est encore *Le Vieux Sergent,* morne invalide, retiré sous le chaume, qui berce ses petits fils en soupirant après la liberté perdue.

C'est enfin Catin *La Vivandière*, qui vend parfois et plus souvent donne son rogomme, son cœur et... le reste. Elle a « le pied leste et l'œil mutin ». Elle a parcouru l'Europe, à la suite de la colonne, portant crânement son uniforme et son petit barillet.

A cette époque il n'y avait pas encore de scission entre l'armée

(1) *Adieux à la Campagne* (novembre, 1821).
(2) La subtilité du lecteur lui a assurément révélé le sens caché que renferme ce souhait. La chanson date de la Restauration.

et la nation ; recrutée au sein du peuple, composée d'abord de volontaires de la République, elle symbolisait la force et la sauvegarde de la nation tout entière et non d'un parti. Ce n'est que depuis 1848 et surtout pendant les horreurs de la Commune que ce symbole est apparu comme une monstrueuse impudence.

On a prétendu que Béranger était partisan de la dynastie napoléonnienne, c'est un mensonge. Ses chansons *bonapartistes* ont toutes été composées sous la Restauration. En chantant alors, non les bienfaits de l'Empire, mais les gloires de la France, ce qui n'est pas du tout la même chose, Béranger a tout simplement voulu rendre encore plus odieux les Bourbons, discréditer le régime monarchique et en provoquer la chute. Il n'a jamais été le thuriféraire du despotisme impérial et des conquêtes militaires qu'on s'est plu à représenter, il n'a pas versé une larme sur l'Empire.

Au droit divin des anciens rois, il a voulu opposer les droits de l'homme, et c'est précisément cette forte teinte d'opposition qu'à dessein la critique malveillante a faussement interprétée.

Affirmons-le bien haut, Béranger est républicain, il est libéral et s'il regarde vers l'avenir c'est dans l'espérance d'y voir poindre la liberté. « Quand on croise les baïonnettes, a-t-il écrit, les idées ne passent plus (1) ». Est-ce donc ce farouche admirateur de la dictature qui a écrit ces lignes ? Mais toute dictature ne peut s'exercer qu'avec l'appui de solides baïonnettes ! car elle est toujours contraire aux vœux de la nation ; l'Histoire en offre maints exemples.

On a prétendu encore que Béranger était l'un des apôtres du rétablissement de la monarchie en France, après les journées de 1830. Lui-même a expliqué sa conduite à cet instant décisif et les raisons qui la lui avaient dictée. Il aimait trop la République pour risquer de la compromettre prématurément. A tort ou à raison il avait la conviction que les Jacobins de 1793 l'avaient rendue impossible en France pour plus de cent ans, à cause des atrocités de la Terreur. « Je ne veux pas, disait-il, qu'on nous donne encore une fois ce fruit-là trop vert ». Le peuple attendait beaucoup de la République et il importait que cette attente ne fût pas déçue, car elle se retournerait immanquablement contre le régime démocratique et la nation se trouverait à nouveau livrée au despotisme.

En outre la France était trop divisée, à ses yeux, pour qu'on pût songer au rétablissement immédiat des institutions républicaines. On ne voyait que haines de factions, aspirations de chaque parti vers le pouvoir, ambitions et déchirements. Enfin les sentiments royalistes étaient encore trop vivaces pour escompter la durée d'une république.

(1) *Ma Biographie.*

Béranger traduisait ainsi son opinion sur le péril qui menaçait la nation : « La royauté ne s'abolit pas, on l'use. C'est une borne : si vous l'enlevez, la police la remplacera demain (1) ». Combien éloquentes étaient ces paroles et combien prévoyantes !

Nous ne pouvons en effet nous rendre juges de l'établissement de la monarchie de 1830, car nous ignorons ce qu'aurait été la république, si elle avait été proclamée ; il est certain du moins que cette monarchie, avec toutes les garanties constitutionnelles qui l'accompagnaient, ne devait être, dans la pensée de Béranger, qu'un état transitoire susceptible de préparer les esprits et de les acheminer vers la conquête définitive de la liberté ; il donna son adhésion au nouveau règne parce qu'il estimait qu'entre deux maux, il est préférable de choisir le moindre.

Alexandre Dumas a reproduit un fort joli mot du chansonnier (2) qui fait comprendre, mieux que tout commentaire, le rôle qu'il a joué à cette époque et le but qu'il poursuivait : Un jour qu'Alexandre Dumas, mi-riant, mi-grondant, lui reprochait d'avoir « fait un roi », « sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui était habituelle » : « Ecoute bien ce que je vais te dire, mon enfant ; je n'ai pas précisément fait un roi, non. — Qu'avez-vous fait alors ? — J'ai fait ce que font les petits Savoyards, quand il y a de l'orage ; j'ai mis une planche sur le ruisseau. »

Il donne une explication identique au prince Lucien Bonaparte, dans une lettre datée du 25 mai 1833.

Au surplus, Béranger n'assignait pas une longue vie au règne de Louis-Philippe ; avec un sens prophétique vraiment singulier, il affirmait que le nouvel état de choses ne durerait pas plus longtemps que la Restauration ; en celà, il ne se trompait que de deux années. Car il savait bien que le tempérament français est hostile à un gouvernement basé sur l'inégalité des classes, avec le cortège de privilèges et de droits surannés qui l'accompagnent et les flagrantes injustices qui en résultent, quelles que soient les libertés édictées par sa constitution.

Pour lui la liberté n'était possible en France que si elle se conciliait avec l'égalité. Cette opinion a sans doute constribué à accréditer le jugement porté sur Béranger : à savoir, qu'il était plus égalitaire que libertaire.

La seule chose dont on n'ait pas accusé Béranger, c'est d'être l'ami des Bourbons, il n'en faut toutefois pas rendre grâce à la critique ; pareille accusation eût, en effet, été par trop grotesque. Son œuvre

(1) Eug. Noel, *Souvenirs de Béranger.*
(2) Dans le *Monte-Cristo* du 30 juillet 1857.

eût été là pour y répondre victorieusement, ainsi que toute sa vie, y compris les procès et la prison !

Il était uniquement redevable envers la Restauration des conditions qui lui avaient permis d'écrire son œuvre. Car si Napoléon eût régné vingt ans de plus, le régime n'eût sans doute pas permis au chansonnier d'affirmer son génie si particulier ; il eût continué à chanter des refrains bachiques et, si son esprit d'opposition lui eût inspiré des vers, il n'eût écrit que de légères satires, plus railleuses que méchantes, comme *Le Roi d'Yvetot* (1), ce timide prélude à ses chansons politiques. Les Bourbons revenaient donc à propos pour donner à Béranger conscience de son talent et de sa force. Il se lança à corps perdu dans la lutte contre Louis XVIII et Charles X, et, durant seize ans, battit en brèche les vieilles institutions, rénovées. Pourtant, il était Français avant tout et ne médit point tout d'abord de la Restauration ; ce n'est qu'en constatant les abus et les horreurs commises par les *Myrmidons* (2) que, de sa plume acérée, il stigmatisa leur petitesse morale, leur outrecuidance, leurs vices et leurs ridicules :

Voici *Paillasse,* personnification ironique du courtisan, sans honneur comme sans honte, qui s'attache habilement à la fortune du vainqueur, reniant effrontément son maître d'hier et dont le cri du cœur est une profession de foi :

A peine a-t-on fêté celui-ci,
Que l' premier r'vient-z-en traître.
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde !
N' saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde (3) !

Voici le *Marquis de Carabas,* affichant une morgue qui veut être insolente et n'est qu'imbécile, et la *Marquise de Pretintaille,* qui prend ses droits sur les vilains et croit encore à la séduction de ses charmes flétris : ce sont les deux pendants.

Voici le *Ventru,* caricature du politicien sans convictions ni scrupules, qui répond à tout propos par ce refrain plaisant :

(1) Mai 1813.

(2) Titre d'une chanson de Béranger sur les hommes d'Etat de la Restauration (décembre 1819).

(3) C'est une allusion aux Cent-Jours.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Voici encore *Monsieur Judas,* type de mouchard hideux et lâche, sycophante ignoble, si répandu sous les Bourbons, et dont la délation est l'unique gagne-pain :

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près, j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Voici enfin les *infiniments petits* ou la *Gérontocratie,* où il peint une société de pygmées, de nains dégénérés, vivant dans un tout petit royaume, où tout se réduit à la taille exiguë de ces fantoches : « Tout y est petit, palais, usines, sciences, commerce, beaux-arts », et le poète, jouant sur le mot, évoque, parmi cette décrépitude, pour les tourner en dérision, » les *barbons* qui règnent toujours ».

Un proverbe affirme que nul n'est prophète en son pays, Béranger lui a donné plus d'un démenti ; on peut attester qu'il a prévu la marche des événements de son époque ; c'est ainsi que, dès 1826, dans *Le petit homme rouge,* il prédisait la chute de Charles X et de la dynastie bourbonienne.

Il me reste à dire quelques mots au sujet de la Révolution de 1848 et du second Empire ; on n'a pas craint d'insinuer que Béranger avait, par ses chansons, perpétué dans l'âme populaire le souvenir de Napoléon et qu'il avait ainsi contribué pour une large part au rétablissement de l'Empire.

Or, comment admettre que ces fameuses chansons *bonapartistes* aient exercé une influence sur l'élection du 10 décembre? Dans les campagnes, les paysans qui allaient au scrutin en criant : « Vive l'Empereur! » ignoraient les refrains du poète ; quelques-uns seulement savaient son nom. Le culte du « petit caporal » avait été entretenu par les vétérans des guerres impériales qui, rentrés dans leurs foyers, exhalaient leurs sourdes rancunes contre l'inaction à laquelle ils étaient condamnés et n'avaient d'enthousiasme que pour un passé glorieux. A la veillée ils tenaient les jeunes et les vieux sous le charme, quand ils narraient les épisodes de ces luttes géantes aux-

quelles ils avaient participé « et le nom de Napoléon aussitôt passait sur toutes les lèvres » (1).

C'est donc la contagion du souvenir napoléonien répandu par les « vieux grognards » qui seule a permis à Napoléon III de réaliser ses projets, et non quelques chansons dans lesquelles on a cru découvrir une vénération de l'auteur pour le premier Empire, entre autres dans *Les Souvenirs du peuple.*

Pour en terminer avec la politique de Béranger il me reste à définir le caractère de son républicanisme. Comment envisage-t-il la société de l'avenir? Admet-il l'existence de principes immuables et la possibilité de parvenir à un état de choses définitif et par conséquent imperfectible? Non, il sait que, de même que l'horizon n'est pas le bout du monde, les conceptions d'une époque ne mettent pas un terme au flot des espérances humaines. Sa devise est : Toujours plus loin » ; il est en quelque sorte le démocrate de l'avenir.

* * *

Pour synthétiser cette étude, quelle est la caractéristique prédominante de Béranger ? Comment la postérité doit-elle le juger ?

Depuis plus de cinquante ans, il dort son dernier sommeil ; les cabales se sont tues, mais avec elles, hélas ! les enthousiasmes que soulevait sa lyre se sont évanouis. Toutefois s'il est amer de penser qu'après avoir, durant de longues années, groupé autour de lui la cohorte des revendications populaires dont il était le verbe étincelant, il gît oublié sous quelque tertre gazonné, il est en même temps consolant de constater que le temps, ce grand niveleur, a fermé la bouche de ceux qui l'avaient décrié avec acharnement. Le grand silence qui a succédé aux polémiques nous permet d'apprécier plus sainement la portée sociale de son action et de son œuvre.

Et d'abord, voyons comment il convient d'examiner la chanson. La chanson, mais c'est quelque chose de léger, d'aérien, qui vole de bouche en bouche ; c'est aussi quelque chose de fragile ; c'est un papillon aux ailes diaprées et inconsistantes, qui se froissent quand sur elles s'abat la main pesante d'un dissertateur ; c'est un oiseau qui gazouille librement dans le ciel clair et qui meurt quand on l'encage dans les barreaux de commentaires philosophiques.

La chanson, mais elle s'adresse au cœur plus qu'à l'esprit ; c'est pourquoi elle ne peut émouvoir les bonzes et les pédants qui méconnaissent l'âme délicieuses des choses.

---

(1) Arthur ARNOULD, *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques.*

Les voyez-vous d'ici, lisant solennellement du haut d'une chaire philosophique, épelant la leste et rapide chanson ? Ah ! je la plains, la pauvrette, embourbée en ces dissertations philosophiques ! C'est ainsi que de l'herbe et de la fleur des champs le savant va faire un herbier. Restez-là, fleur desséchée, à côté des papillons piqués sur une épingle et non loin du rossignol empaillé. La chanson, c'est tout ensemble une poésie et une chant... Fi ! vous dis-je, ô philosophes ! qui croyez vous connaître en inscriptions, stances, portraits, caprices, saillies, impromptus et bouts rimés. Ce n'est pas votre affaire et votre gloire n'est pas là. S'il vous plaît, laissez-nous nos chansons, laissez-nous nos poètes (1).

Est-ce à dire qu'elle n'a que quelques notes, comme une serinette ? Non, elle est idoine à l'expression de toutes les passions humaines, elle est tour à tour la gaudriole polissonne, le lied charmant, la plaintive élégie, l'ïambe robuste, la satire mordante. C'est ce que Béranger a parfaitement compris.

Béranger est avant tout le rénovateur de la chanson, il a coulé dans ce moule les idées qu'il voulait vulgariser parmi les masses : c'est à la faveur de la chanson qu'elles ont pu pénétrer dans l'atelier et dans la demeure de l'artisan.

Si Béranger est un vulgarisateur au premier chef, il n'est pas initiateur ; les doctrine qu'il propage ne lui appartiennent pas en propre, il ne les a pas créées : c'est un écho, une harpe éolienne. Lui-même le dit quelque part (2) :

Je suis luth suspendu, qui résonne dès qu'on y touche. Que la voix publique vienne ébranler son âme, il chantera ; lui-même ne la devance pas

Il est le chantre des conceptions et des aspirations bourgeoises et populaires, dont il est la synthèse. Il est peuple lui-même, il a les qualités et les défauts de sa race. De plus, il est non seulement français, il est essentiellement parisien, comme le moineau franc, ce qui explique qu'il est naturellement frondeur.

S'il aime le plaisir, il ne fait pas fi de la sagesse ; s'il ne dédaigne pas la bonne chère, il déteste l'ivrognerie ; s'il est voluptueux, il ignore la lubricité ; si, enfin, sa morale est en jupon court, elle n'a rien du cynisme d'un Diogène de carrefour.

Il se rend compte de ses affinités ; il affectionne singulièrement les légendes et les types populaires. C'est ainsi que l'histoire du Juif-Errant le séduit et l'inspire et qu'il grave l'*Oraison funèbre de Tur-*

(1) Jules Janin, *Revue Européenne,* 1860.
(2) Dans *Le Refus,* chanson adressée au général Sébastiani.

lupin. Dans les « sujets élevés », comme on disait autrefois, il n'est pas à son aise, son style devient ampoulé, on sent que ce n'est plus sa veine.

Béranger est enfin l'un des rares poètes épiques que nous ayons en France ; il est à peu près le seul avec Victor Hugo (1). Epopée en raccourci, dira-t-on ; peut-être, mais il n'est pas moins vrai qu'elle ne manque ni d'allure ni de couleur. Un véritable souffle guerrier y circule et donne une vie intense aux tronçons de la Grande-Armée qu'on y voit défiler.

Ce rôle de poète épique, Béranger l'avait d'ailleurs accepté ; et de fait, il le joua toute sa vie en combattant pour la cause démocratique, en apportant son verbe enflammé au Paris tumultueux des révolutions et des barricades.

Il fut le guide éclairé de la pensée sociale de son temps, amoureuse impatiente du beau Génie de la Liberté. Il fut le Tyrtée de son époque.

ADRIEN WASEIGE.

(1) J'oubliais notre immortel Déroulède.

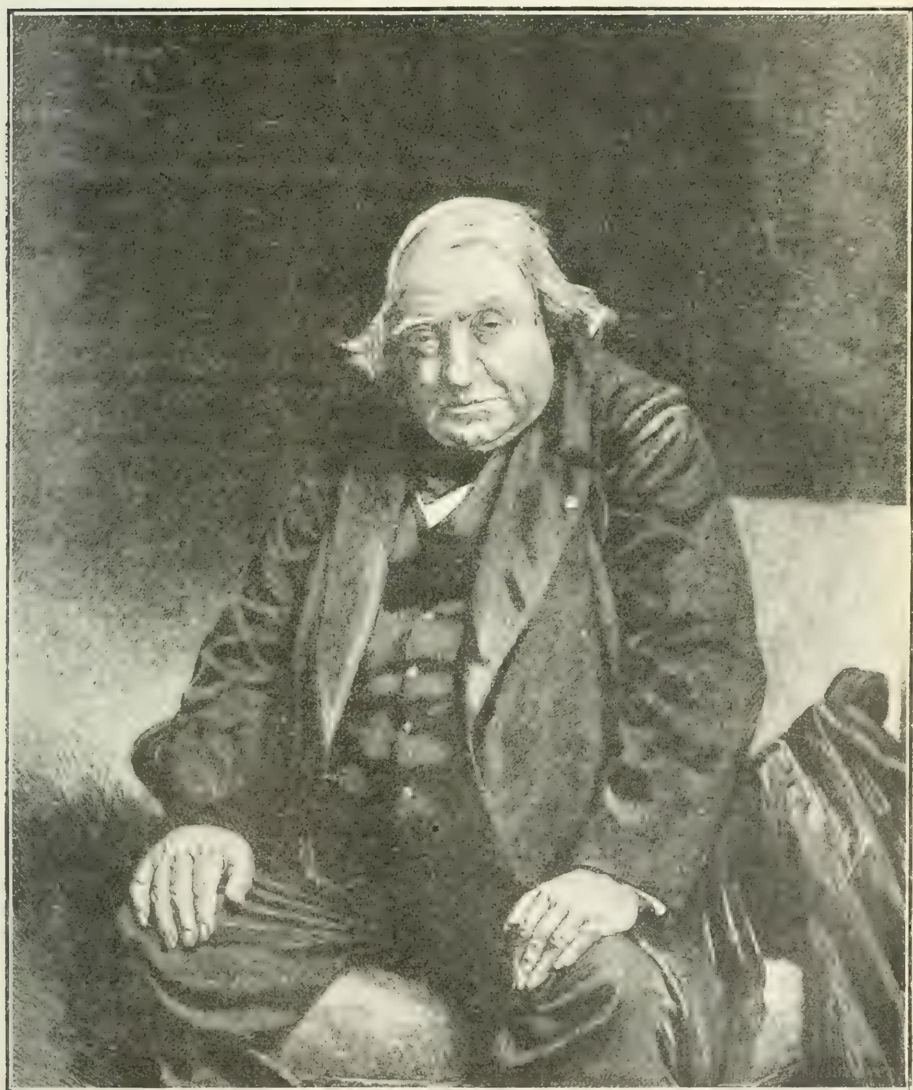
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

1er-4-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 51

Ernest Renan

Par Jean STEENE



Ernest Renan, par Bonnat.

Ernest Renan



Renan! Nom magique, qui avec ceux de Michelet, Quinet, Auguste Comte et tant d'autres, évoque immédiatement toute la période héroïque du XIXe siècle, ces temps déjà lointains où les sciences naissaient à peine, où l'Histoire se fondait, où la Philosophie cessait d'être scolastique pour devenir « positive », où le clergé tout puissant défendait qu'on discutât ses dogmes, et où le fait d'envisager la religion comme une simple manifestation de l'esprit humain était considéré presque comme un délit.

Dans cette pléiade de savants, de penseurs, de philosophes, d'historiens, qui établirent les bases de la Science actuelle, Renan tient une des premières places. « Philologue, exégète, épigraphiste, archéologue, qu'il s'agît de l'histoire littéraire de la France au XIVe siècle, de l'histoire des langues sémitiques, de celle du peuple d'Israël ou de celle des premiers siècles de l'Eglise chrétienne, il a donné l'exemple de l'érudition la plus rigoureuse et la plus étendue » (1). Il sut en outre, et c'est là une qualité bien rare, traiter les sujets les plus ardus, dans une langue claire, simple, limpide, pleine de saveur, qui allie à la profondeur de la pensée une pureté de forme exquise et ajoute beaucoup au charme puissant de ses écrits.

Son influence fut considérable. Des générations entières se sont nourries de lui. En raison de cette influence on a voulu, bien à tort selon nous, le rendre responsable du scepticisme général actuel, oubliant que le scepticisme d'aujourd'hui est lamentablement triste, tandis que Renan fut malgré tout un optimiste convaincu et souriant. Certes, il était sceptique et se méfiait de bien des choses : « comme Hellène il se méfiait des hommes et des dieux immortels; comme chrétien il se méfiait des puissances; et comme historien, des évé-

---

(1) Léon Bourgeois, Discours prononcé aux funérailles de Renan.

nements » (1); mais il croyait à la Science et il croyait au Bien : « Croyez au bien, le bien est aussi réel que le mal, et seul il fonde quelque chose; le mal est stérile ».

Et d'ailleurs nul écrivain, nul penseur ne saurait empêcher certains esprits de déformer ou d'exagérer ses idées pour en tirer des conséquences inattendues. On ne peut par suite le rendre responsable des erreurs commises en son nom. Renan lui-même avait bien senti que ses études sur la religion chrétienne seraient arrachées de la sereine atmosphère philosophique dans laquelle elles avaient été conçues, pour servir d'arme politique dans la lutte anticléricale. Fallait-il alors ne les point écrire? Il se charge de nous répondre :

Je me reproche quelquefois d'avoir contribué au triomphe de M. Homais sur son curé. Que voulez-vous ? C'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs.

Renan fut donc un sceptique, mais un sceptique aimable et indulgent. Et puis, tout sceptique qu'il était, il croyait au progrès, à un avenir toujours meilleur pour l'humanité. Cet optimisme est peut-être dû à ce que, en dehors des crises et des chagrins inhérents à toute vie humaine, il fut malgré tout un homme heureux. Mais combien d'hommes qui, pouvant être heureux, gâchent leur vie dans des niaiseries et se noient dans une tristesse incurable! Lui aima la vie dans toutes ses manifestations heureuses ou malheureuses. Il sut en jouir pleinement, à la façon du sage qui sait voir, comprendre, goûter la joie de se sentir exister et penser. Il avoue lui-même n'avoir jamais vraiment souffert. Ses crises morales les plus pénibles furent toujours tempérées par l'agréable sensation d'être quelque chose de vivant, pensant et agissant. Il vécut dans le cadre qui lui convenait, put s'adonner en entier aux seuls travaux pour lesquels son cerveau était merveilleusement constitué, et tout lui réussit. Il considéra la vie comme une « charmante promenade » où il avait eu la part belle, et il sut l'embellir davantage par l'œuvre considérable qu'il nous a laissée.

Cette œuvre apporte non seulement une puissante contribution à l'Histoire et à la Philosophie, mais elle constitue en outre un véritable monument littéraire. Et pourtant, Renan, en vrai savant, faisait peu de cas de la littérature. Il considérait le talent en général, et son propre talent en particulier, comme une « qualité inférieure », un accessoire uniquement propre à faire passer plus facilement des vérités trop dures ou des pensées trop pénibles. C'est fort juste; mais il fallait avoir tout le talent qu'il possédait pour oser le dire et pouvoir émettre cette pensée profonde :

(1) Charles Péguy, *Les Cahiers de la quinzaine*. Zangwill-Chad Gadya.

Le talent n'a de valeur que parce que le monde est enfantin. Si le public avait la tête assez forte, il se contenterait de la vérité

Sa Vie

Il est né en 1823, dans cette région de la France restée si fortement attachée à ses croyances et à ses coutumes, dans ce pays étrange qui donna des chrétiens, conservateurs comme Chateaubriand, ou révolutionnaires comme Lamennais, et qui fut aussi le pays des Chouans.

Par un curieux effet du hasard, c'est dans la pieuse Bretagne que vint au monde celui qui devait plus tard transporter dans le domaine religieux les méthodes impartiales d'une critique historique la plus profonde qu'on eût osé tenter jusqu'alors sur pareil sujet; celui qui devait débrouiller le chaos confus des origines de la religion chrétienne, et aussi déchirer doucement, avec un respect attendri, presque avec regret, mais d'une façon définitive et complète, tout le merveilleux tissu de pieuses légendes dont ces origines étaient entourées.

Il naquit en Bretagne. Et dans quelle Bretagne! A Tréguier! Le coin le plus religieux, le plus austère, le plus étroitement renfermé dans le respect et l'observance des vieilles traditions, « une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité » (1).

Il y avait cependant des esprits libres dans ce monastère, et Renan avait de qui tenir. Son grand'père et un de ses oncles furent d'ardents patriotes sous la Révolution. Son propre père avait combattu pour la République dans la flotte de Villaret-Joyeuse.

C'était une famille de marins. Dès son enfance Ernest Renan connut la gêne, presque la misère. A sa naissance toute une série de malheurs accablent la famille. Le père avait un navire à lui. Il le

---

(1) Il ne faut point s'attendre à trouver dans cette étude de l'inédit sur Renan. Lui-même s'est chargé de nous raconter en détail la première partie de sa vie, et Mme J. Darmesteter dans son ouvrage : *La Vie d'Ernest Renan*, a dit tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Il ne faut point perdre de vue que les *Portraits d'Hier* sont avant tout une œuvre de vulgarisation, ayant simplement pour but de faire connaître au plus grand nombre les grands morts de notre temps. C'est dans cet esprit que nous avons entrepris ce travail, et c'est pourquoi nous avons évité autant que possible les notes bibliographiques qui alourdissent le texte, ainsi que toute discussion susceptible de paraître obscure aux esprits non familiarisés avec les spéculations philosophiques.

commandait en personne et trafiquait pour son compte. Mais il était peu fait pour le négoce. Ses affaires furent malheureuses. En vain il chercha à les rétablir, tous ses efforts ne firent que l'enliser davantage. Cette malechance persistante se termina par un drame. Un jour son navire revint sans lui. Personne dans l'équipage ne put dire ce qu'il était devenu. On ne sut jamais si la mer l'avait enlevé ou si ce fut lui qui préféra se soustraire aux charges trop lourdes de l'existence et aux périls d'une situation sans issue.

C'était, nous dit Renan, un homme doux et mélancolique. Il me donna le jour, vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart.

Renan avait cinq ans lorsque son père mourut. Il était, à cette époque, un enfant chétif, malingre, de santé très délicate. Il était né avant terme, et pendant longtemps on craignit fort qu'il ne vécût pas. Il était le dernier de trois enfants, mais venu bien après les deux autres : son frère avait quatorze ans de plus que lui, et sa sœur Henriette douze.

Le père n'avait laissé derrière lui que des dettes. Mme Renan alla tout d'abord passer quelque temps dans sa famille, à Lannion, mais ne voulant sans doute être à charge à personne, elle revint bientôt à Tréguier.

Il fallait vivre. Henriette, avec une énergie peu commune pour une jeune fille de 18 ans, se dévoua. Elle donna des leçons, puis essaya d'ouvrir une école.

Il y a lieu de fixer dès maintenant la physionomie si particulière et si intéressante de celle « dont la vie ne fut qu'un long dévouement » et qui pendant de nombreuses années soutint, guida, réconforta son jeune frère. Même séparée de lui, elle continua à être pour Renan un appui moral de tous les instants ; son influence sur lui fut grande et profonde et persista même après sa mort. Voici le portrait que nous en donne Mme J. Darmesteter (1) : « Elle n'était ni vive, ni spirituelle, ni jolie : une marque de naissance défigurait le bas du visage dont les traits gardaient pourtant, une morbidesse charmante ; son front était pâle, ses yeux d'une rare douceur, sa main blanche, fine et longue... Elle était née pour l'éducation comme d'autres naissent pour la musique et la poésie. Les êtres faibles et jeunes l'attiraient d'un aimant irrésistible, et, dès l'âge de douze ans, elle entreprit l'éducation du petit Ernest ».

---

(1) Mme DARMESTETER, *La Vie d'Ernest Renan.*

Très croyante, Henriette Renan avait tout d'abord ardemment désiré se faire religieuse. Elle y renonça pour se consacrer aux siens. Pour la même raison elle refusa un mariage qui pourtant répondait sans doute à ses aspirations secrètes. Ce mariage l'eût immédiatement sortie de la gêne et l'eût rendue très probablement heureuse; mais elle considéra comme son devoir de ne pas abandonner sa mère ni son jeune frère et leur sacrifia stoïquement son propre bonheur. Il lui fallait vraiment du courage, car la situation de la famille devenait de plus en plus précaire. L'école d'Henriette n'avait point d'élèves et les leçons étaient rares. L'instruction se donnait presque uniquement à cette époque dans les établissements ecclésiastiques; aussi, une école libre, même dirigée par une personne « très bien pensante » et « fort bien considérée », n'avait-elle que bien peu de chances de réussir. L'avenir s'annonçait sous les couleurs les plus sombres quand on offrit à Henriette une place de sous-maîtresse dans une institution de demoiselles, à Paris. La courageuse jeune fille n'hésita pas. Elle partit et continua de loin à venir en aide à sa famille.

Entre temps, il avait fallu s'occuper de l'éducation et de l'instruction du petit Ernest. A cette époque, quand on n'était ni noble, ni riche, et qu'on voulait malgré sa pauvreté obtenir un certain degré d'instruction, il n'y avait qu'un moyen : entrer au séminaire et se faire prêtre. C'est ce qui eut lieu pour Renan; il entra au séminaire de Tréguier.

C'était un enfant rêveur, qui parlait peu. Ses maîtres d'alors le présentent comme un « élève plutôt solide que brillant », au « maintien timide, un peu gauche ». Il aima de suite cette atmosphère ecclésiastique dans laquelle il vivait et en conserva toujours un pieux souvenir; il se plaisait dans la tristesse et la mélancolie des longs cloîtres; il errait souvent à travers les nefs de l'immense cathédrale, dont la grandeur et le silence mystérieux éveillaient en lui tout un bouillonnement de sentiments confus où se mêlaient à la fois la crainte et l'extase.

Il avait peu de camarades. Son caractère doux, ses manières délicates, s'accommodaient mal aux allures un peu brutales des garçons de son âge. Il préférait de beaucoup la société des petites filles. Celles-ci lui plaisaient par leur maintien calme et modeste. Il les considérait comme de petites « créatures faibles et jolies » qu'il faut aimer en raison de leur faiblesse même. Certaines de ses petites amies d'enfance laissèrent en lui un souvenir ému et attendri.

Cette existence passée tout entière parmi les prêtres et parmi les femmes ne pouvait manquer de lui laisser une forte empreinte. C'est dans ce milieu qu'il développa, affina sa douceur primitive et qu'il acquit de bonne heure une instinctive répulsion pour tout ce qui était vulgaire et grossier. Un rêveur, très idéaliste, doué d'une sensi-

bilité exquise, voilà ce qu'il est déjà, et ce qu'au fond il restera toujours.

Les années passaient, et peu à peu Renan était devenu l'un des meilleurs élèves du séminaire. En 1838 il remporta tous les premiers prix de sa classe. Ce fut une grande joie. Il s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle à sa sœur Henriette, qui était toujours à Paris dans son institution de demoiselles. Henriette, toute fière, ne put s'empêcher de raconter les succès de son jeune frère à toutes les personnes de son entourage, et notamment au médecin de la maison, le Dr Descuret. Ce dernier était très lié avec le célèbre évêque Dupanloup, qui dirigeait alors le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il cherchait à attirer tous les sujets remarquables qu'on lui signalait dans les collèges ecclésiastiques de province. Ce système avait pour but, dans la pensée du prélat, de rehausser dans l'avenir le haut clergé, de former un état-major ecclésiastique capable de rivaliser plus tard avec les sociétés d'élite, tant au point de vue du savoir et de l'intelligence, que de l'élégance des manières et du savoir-vivre.

Vue profonde mais dangereuse, et vouée à l'échec quant au but recherché. Ce n'est pas impunément qu'on donne à un cerveau bien constitué tous les éléments nécessaires pour défendre la Foi. A trop approfondir les arguments théologiques un esprit avisé ne peut manquer d'en sentir la faiblesse, et dès lors c'en est fait, l'avocat qu'on préparait pour le triomphe de la sainte cause cesse de croire et devient un indifférent ou un détracteur. Heureux encore quand ce détracteur est un détracteur de génie!

Renan nous conte dans ses souvenirs que nombreux furent ceux de ses anciens condisciples qui ne portèrent pas l'habit de prêtre auquel ils étaient destinés. L'un d'eux même, qu'il considérait comme un saint tant sa piété était fervente, se lança plus tard avec ardeur dans la politique anticléricale et trouva la mort sur les barricades de la Commune. Un autre tua son archevêque!

Quoiqu'il en soit, M. Dupanloup, lorsqu'il apprit qu'il existait à Tréguier un élève très bien doué, l'appela à Paris et le fit entrer dans son séminaire. Ce changement de milieu décida de la vie de Renan. S'il fût en effet demeuré à Tréguier, son instruction serait sans doute restée élémentaire ; il n'eût point fait de philosophie sérieuse, aurait à peine touché à la théologie, et surtout il n'eût point appris l'hébreu ! Il serait sans doute devenu, comme il le dit lui-même, un bon prêtre de campagne, modeste et effacé, et ses merveilleuses qualités, le génie qui sommeillait en lui, n'aurait point eu occasion de se développer.

Grâces soient donc rendues à M. Dupanloup, dont le geste valut à l'Histoire, à la Littérature et à la Philosophie, de voir leur domaine

singulièrement enrichi par l'éclosion de cet esprit si vaste qui comptera toujours parmi leurs plus pures gloires.

***

Durant les premiers temps de son séjour au séminaire de St-Nicolas du Chardonnet, Renan se trouva fort dépaysé. D'abord, il regrettait sa Bretagne ; ensuite, tout ce qu'il voyait était trop différent du milieu dans lequel il avait vécu jusqu'alors :

Je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahïti ou de Tambouctou.

Plus de longs cloîtres mystérieux et déserts, portant à la rêverie et au recueillement. Ce séminaire était avant tout une maison aristocratique et distinguée, largement ouverte aux bruits du monde. Et puis, « ce n'était plus la même religion ». Quelle différence entre ces prêtres élégants, fins, aux manières courtoises, non insensibles aux événements de la vie profane, et la rusticité épaisse, mais grave et austère de ceux qu'il avait laissés là-bas. Il venait de quitter des saints et trouvait à Paris, sous le même habit, des hommes du monde.

Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale.

Ce fut sa première crise. Mais le goût de l'étude le prit tout entier. L'instruction était autrement sérieuse dans cet établissement qu'au séminaire de Tréguier, où l'on ne faisait guère que du latin. L'histoire, la littérature, étaient jugées comme pernicieuses par les bons prêtres bretons ; les mathématiques seules trouvaient grâce devant eux et étaient considérées comme sans danger pour la foi. Etrange erreur, car les mathématiques donnent le goût du raisonnement, de l'exactitude, de la logique, de la vérité simple, et leur influence inconsciente fut sans doute pour beaucoup dans l'évolution ultérieure de Renan.

Déjà, par la simple connaissance de l'histoire et des écrivains modernes, il se sent tout autre. Il découvre l'univers :

La mort de Louis XIV ne fut plus pour moi la fin du monde.

Hugo et Lamartine le remplissent de joie. Il comprend la gloire :

Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens.

Michelet surtout l'enchante par son évocation saisissante du Moyen-Age. Il s'enthousiasme pour ces merveilleuses nouveautés et se trans-

forme tellement qu'Henriette qui vient le voir de temps en temps, s'en aperçoit. Elle semble déjà pressentir ce qui va arriver chez cet ardent jeune homme en pleine voie d'évolution. Aussi engage-t-elle son frère à bien réfléchir et à attendre avant de prononcer ses vœux.

Ce fut là pendant plusieurs années la préoccupation constante de cette sœur affectueuse. Elle-même, de par sa situation dans un milieu



Henriette Renan.

mondain, avait aussi évolué. Elle n'envisageait plus la religion comme au moment où elle avait quitté la Bretagne. Elle avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, et peut-être sentait-elle déjà la foi lui échapper. Elle n'en parlait point à son frère, mais craignait chez lui une transformation analogue.

C'est à cette époque qu'elle dut encore se séparer de lui pour aller en Pologne, comme institutrice dans une famille. Elle devait y rester dix ans. Mais de loin elle continua à conseiller son frère.

Quand vint le moment d'entrer en philosophie, Renan dut quitter

le séminaire de M. Dupanloup, pour aller à la maison de campagne du séminaire St-Sulpice, à Issy. Au cours de ces nouvelles études il fit connaissance avec les philosophes allemands. Sous leur influence sa façon de penser se modifia de plus en plus. Insensiblement le doute l'envahit, non pas le doute sur l'existence même de Dieu, mais le doute sur la valeur des dogmes catholiques. Il cherche alors à résister, essaye de se tromper lui-même, de s'illusionner :

Quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin.

Henriette, qui devine par ses lettres toute la profondeur de ce combat moral, le supplie de plus en plus vivement de réfléchir avant de recevoir les premiers ordres. Elle tremble de le voir se lier trop vite. Lui souffre beaucoup.

Durant quatre ans, nous a-t-il dit, une terrible lutte m'occupa tout entier, jusqu'à ce que ce mot, que je repoussai longtemps comme une obsession diabolique : « cela n'est pas vrai ! » retentît à mon oreille intérieure avec une persistance invincible.

Jusqu'ici cependant il n'avait souffert que du doute, mais bientôt le doute même ne lui suffit plus. Son esprit assoiffé de vérité, de logique et d'exactitude, exige des preuves. Il va les découvrir lui-même bientôt, ces preuves, mais elles seront d'un ordre contraire à celui désiré.

De la maison d'Issy, il passa au bout d'un an au séminaire de St-Sulpice où, en dehors de la théologie, la seule science professée était l'hébreu. Cette langue était enseignée par l'abbé Le Hir. Renan montra de suite une aptitude prodigieuse pour l'hébreu ; ses progrès furent étonnants. S'il s'était douté alors que cette étude le conduirait à perdre complètement sa foi, peut-être ne l'eût-il jamais entreprise. Car c'est l'hébreu, ou du moins les découvertes historiques que la connaissance de cette langue lui permit de faire, qui détruisirent en lui à jamais toute croyance en la Révélation. Il insista toujours sur ce fait que jamais les raisonnements philosophiques n'ébranlèrent réellement ses convictions premières. L'Histoire seule, l'étude comparée des dialectes sémitiques, c'est-à-dire des faits précis, et non des artifices de dialectique, parvinrent peu à peu à détruire ces convictions.

De plus en plus il se révélait à lui-même, se découvrait philologue. Rapidement il fut à même de discuter des textes, trouva des erreurs et les redressa. Enfin, en traduisant la Genèse, il reconnut à n'en pas douter qu'elle était composée de différents morceaux d'âges très

éloignés. C'était la preuve historique cherchée ; le doute devint certitude.

Dès lors sa vie fut une véritable torture. A chaque découverte nouvelle qui emportait un lambeau de sa foi, il essayait de répondre par les arguments orthodoxes et de se convaincre de la valeur de ces arguments, mais il n'y réussissait pas.

L'orthodoxie a réponse à tout et n'avoue pas une bataille perdue. Certes, la critique elle-même veut que, dans certains cas, on admette une réponse subtile comme valable. Deux réponses subtiles peuvent même à la rigueur être vraies à la fois. Trois, c'est plus difficile. Quatre, c'est presque impossible. Mais que, pour défendre la même thèse, dix, cent, mille réponses subtiles doivent être admises comme vraies à la fois, c'est la preuve que la thèse n'est pas bonne. Le calcul des probabilités appliqué à toutes ces petites banqueroutes de détail est pour un esprit sans parti pris d'un effet accablant.

Renan comprenait bien que le sacerdoce allait lui devenir impossible, qu'il ne pourrait vivre dans un mensonge perpétuel, feindre de croire, et il sentait que son devoir était de quitter le séminaire au plus vite. Mais son esprit droit était retenu par l'idée de tout ce qu'il devait aux prêtres. Et que deviendrait-il ? Que faire une fois dans la vie civile, sans appui, sans emploi, complètement ignorant de tout ce qui lui était nécessaire au point de vue pratique ? Il n'avait aucun diplôme. C'était déjà un savant, et il n'était même pas bachelier.

Mais ce qui le retenait surtout, c'était la peur du chagrin qu'une pareille décision causerait à sa mère. Jamais la pauvre femme ne comprendrait, pensait-il, que son fils dont la carrière ecclésiastique s'annonçait si brillante brisât d'un seul coup son avenir sans quelque motif inavouable.

Quoique fort intelligente à sa manière, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce qu'on avait trouvé que les explications messianiques des Psaumes sont fausses, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les orthodoxes.

Dans son désarroi moral, il regrettait de « n'être pas protestant afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. » Il était obsédé par cette pensée :

Une seule erreur prouve qu'une Eglise n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé.

D'autres, beaucoup d'autres, se fussent contentés d'un compromis avec leur conscience, mais il était trop droit pour l'accepter.

Une pareille situation ne pouvait cependant durer. Une voix secrète lui disait : « Tu n'es plus catholique ; ton habit est un mensonge : quitte-le ! » Henriette, « du fond de sa Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens » l'encourageait et mettait à sa disposition ses douze cents francs d'économies.

Il se décida en apprenant sa nomination de professeur au collège des Carmes. Accepter ce poste, c'était se lier davantage. Il refusa et exposa ses motifs à l'archevêque de Paris. Il partit sans rupture. Tous ses maîtres se montrèrent bons et affectueux pour lui ; ils espéraient que l'isolement, la réflexion le ramèneraient à eux. Lui seul savait ce que ce départ avait de définitif et d'angoissant inconnu.



Ainsi se termina chez Renan cette grande crise morale, dont ceux qui n'ont pas eu vraiment la foi au cours de leur vie, pour la perdre ensuite, ne peuvent réellement comprendre la douleur et l'intensité.

Il lui avait fallu non seulement une grande honnêteté, mais aussi beaucoup de courage. Il s'était lancé, désemparé, dans la vie, impropre malgré ses vingt-trois ans à tout ce qui lui aurait été d'une utilité immédiate, et il ne savait dans quel sens diriger ses pas.

Ce furent encore les prêtres qui vinrent à son secours. On lui trouva un emploi de surveillant au collège Stanislas, mais il n'y resta que peu de temps. C'était encore le milieu ecclésiastique et il sentait comme une muette et affectueuse conspiration autour de lui pour tâcher de le reprendre. Il avait quitté en somme « le premier séminaire du monde pour un autre qui ne le valait pas. » Il chercha à recouvrer sa complète indépendance. Trois semaines après son arrivée à Stanislas, il quittait ce collège et entrait comme maître d'études au pair dans une pension de la rue des Deux-Eglises, aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Epée.

Il trouvait là la vie matérielle assurée et du temps pour travailler. C'était tout ce qu'il désirait. Naturellement, il chercha à poursuivre les études qu'il avait si bien commencées, c'est-à-dire l'hébreu et l'histoire religieuse. Il continua à suivre le cours de syriaque professé par M. Quatremère au Collège de France. Chose curieuse, déjà à ce moment l'idée lui vint plus d'une fois qu'un jour il enseignerait à cette même table, dans la petite « salle des langues », où en effet il réussit à s'asseoir. On trouve même à ce sujet, dans ses *Cahiers de Jeunesse* où il consignait ses pensées de chaque jour, une ébauche de profession de foi pour un futur cours d'ouverture, dans laquelle il affirme qu'on ne peut opposer à la pensée vraiment libre d'autres limites que celles même de l'intelligible.

Ce qui lui fut surtout d'un grand secours et d'un puissant récon-

fort, c'est la vive amitié qui le lia, à la pension de la rue des Deux-Eglises, avec un jeune élève nommé Berthelot, celui-là même qui devait devenir plus tard l'illustre chimiste, auteur des remarquables travaux sur la synthèse des corps.

Ces deux grands esprits se comprirent de suite et s'estimèrent. Ils avaient un goût égal pour la philosophie et se complétaient admirablement, l'un par son érudition, l'autre par ses connaissances scientifiques. Cette amitié devait se continuer sans nuage jusqu'à la mort.

Renan tira grand profit de son commerce avec Berthelot. Il connaissait les mathématiques mais ignorait totalement les sciences naturelles. Son ami les lui fit comprendre et aimer. Ce fut une nouvelle révélation. L'étude des phénomènes naturels le charma et l'intéressa presque aussi vivement que l'hébreu. En même temps sa pensée s'élargit, s'élève. Il généralise de plus en plus et constate non sans mélancolie que tout change, que la vérité est bien difficile à trouver, qu'on n'est même jamais sûr de l'approcher, mais que cependant elle seule est digne des efforts humains.

Entre temps, sa mère et sa famille avaient accepté son changement de vie. Le passage à Stanislas, collège ecclésiastique, avait servi de transition. Rapidement, Renan conquit les grades universitaires qui lui étaient indispensables. En 1847, il passa son agrégation, ce qui ne l'empêcha pas de travailler en outre à une grammaire sémitique, et d'adresser à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le manuscrit de son *Histoire générale des langues sémitiques* où il émettait des vues toutes nouvelles. Enfin, la même année, il fut nommé professeur suppléant à Versailles. Ce poste allait lui permettre, par sa proximité de Paris, de continuer ses travaux.

A cet instant de sa vie on peut considérer son évolution intellectuelle comme définitivement acccomplie. Il écrit à Berthelot :

Il est désormais pour moi aussi évident que le jour que le christianisme est mort et bien mort et qu'on n'en saurait plus rien faire qui vaille, au moins, en se refusant de le transformer... Je verrais tout le monde redevenir chrétien que je n'en croirais pas davantage.

* * *

La Révolution de 1848 survint. Renan dut traverser plusieurs barricades pour se rendre au cours de Burnouf au Collège de France, lequel d'ailleurs était occupé par une compagnie d'insurgés. Les journées du Juin survenant quelques mois après lui ouvrirent les yeux sur tout un monde de nouveaux problèmes auxquels il n'avait point encore songé. Il s'aperçut qu'en dehors des religions, de l'Histoire, de la Philosophie, des Sciences Naturelles, il existait ce qu'on

est convenu d'appeler des questions sociales. L'étude des moyens à employer pour faire régner la liberté et la justice parmi les hommes ne pouvait laisser son esprit indifférent. Il se passionna pour les idées du jour, s'intéressa aux doctrines socialistes.

Tant d'idées, tant de notions nouvelles s'étaient accumulées dans son cerveau depuis trois ans, qu'une force invincible le poussa à formuler tout ce qui bouillonnait en lui. Il écrivit donc, écrivit durant des jours et des jours, comme ça lui venait, sans plan, sans ordre précis, au petit bonheur, et le résultat fut, au cours de l'année 1849, un énorme manuscrit, qu'il intitula : *L'avenir de la science*. Ouvrage volumineux, diffus, épais, mais solide, où toutes les questions qui le préoccupaient sont traitées avec fougue dans un pêle-méle curieux et où se trouvent en germe toutes les idées que Renan devait développer plus tard. Nous y reviendrons plus loin.

Renan sentit certainement qu'il avait accompli là un travail sérieux, fourmillant d'idées, une sorte de profession de foi universelle dans laquelle on pourrait puiser à pleines mains, mais il en sentit aussi les défectuosités de forme et ne le publia pas, se réservant d'y retoucher dans l'avenir. Il ne devait le publier qu'en 1890, deux ans avant sa mort.

Sur ces entrefaites, Renan eut la bonne fortune d'être chargé d'une mission scientifique en Italie. Les merveilles artistiques qu'il y vit l'enthousiasmèrent.

Le côté de l'art, jusque là presque fermé pour moi, m'apparut radieux et consolateur.

A son retour en France il obtint une place au département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale. Une autre grande joie lui vint : sa sœur Henriette revenait de Pologne pour vivre avec lui. Il alla à sa rencontre à Berlin. Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Elle l'avait quitté encore enfant, elle le retrouvait homme. Lui la retrouvait fanée, fatiguée ; elle n'avait pas encore quarante ans et semblait pourtant déjà sur le déclin. Ils louèrent un petit appartement dans la rue du Val-de-Grâce.

A partir de ce moment la vie de Renan n'est plus qu'une série de succès. Les temps pénibles sont passés, les épreuves sont terminées. Exempt des soucis matériels dont Henriette s'est chargée, il va pouvoir maintenant se livrer tout entier à ce qui l'intéresse et laisser s'épanouir sa puissante intellectualité.

En 1851 il passa son doctorat ès-lettres, avec une thèse sur *Averroès*, ouvrage qui fut publié l'année d'après. En 1855 il fait éditer l'*Histoire générale des langues sémitiques* et est élu membre de l'Aca-

démie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il n'avait que 33 ans seulement. Il arrivait au triomphe à l'âge de Jésus.

Le voilà désormais connu et lancé. Il publie des articles dans le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux-Mondes*. Les bureaux de rédaction de ces deux publications étaient un véritable foyer d'intellectualité libérale au début du second empire. C'est là qu'il fit la connaissance de Taine, de Ste-Beuve, de toutes les célébrités d'alors.

En 1857, paraissent les *Etudes d'histoire religieuse*, et en 1859, les *Essais de morale et de critique*. On sent dans ce dernier ouvrage que ses enthousiasmes de 1848 se sont calmés. Le coup d'Etat de 1851 l'avait vivement affecté, mais non étonné. Il avait senti rapidement que la seconde république ne serait pas viable, que cette nouvelle révolution serait en partie ratée comme la première. Il en voulait au socialisme de n'avoir pas tenu ses promesses et sa déception fut profonde. Il avait cru le peuple capable de s'organiser par soi-même et il l'avait vu se donner des maîtres indignes, aux appétits grossiers.

Aussi, sans approuver l'empire, il est partisan à ce moment d'une élite dirigeante. Mais laquelle ? Il n'en voit point. Il ne voit « rien entre la religion inintelligente et le matérialisme brutal ».

Tous les despotismes, dit-il, se sont fondés en persuadant aux sociétés qu'ils feraient leurs affaires beaucoup mieux qu'elles-mêmes.

Célèbre et recherché, Renan eut de nombreuses relations. Certains milieux lui plaisaient plus particulièrement. Par l'intermédiaire d'Augustin Thierry il avait fait connaissance du peintre hollandais Ary Scheffer, auquel il plut beaucoup. Ary Scheffer avait avec lui sa nièce Cornélie. Renan et elle se prirent de vive amitié en causant d'art et de l'Italie. Puis cette amitié se changea de part et d'autre en un sentiment plus profond. Rien ne paraissait devoir contrarier leur union, mais Renan avait compté sans Henriette. Dès qu'il s'ouvrit de ses projets à sa sœur, celle-ci fondit en larmes, déclara que sa vie était finie et qu'elle quitterait son frère si ce mariage se faisait. Son affection immense n'admettait pas le partage. Il essaya de lui faire comprendre qu'il ne saurait y avoir partage puisqu'il s'agissait d'une affection d'ordre totalement différent. Ce fut en vain. Tous deux souffrirent beaucoup.

Renan devait trop à sa sœur. Il préféra se sacrifier pour elle, comme elle s'était sacrifiée pour lui dans sa jeunesse, et s'armant de tout son courage il déclara un jour à Mlle Scheffer qu'il ne la reverrait plus. Cet acte fit plus que tous les raisonnements. Henriette, en apprenant la décision de son frère, ne voulut pas être cause d'un tel sacrifice. Prise de remords elle courut voir Cornélie Scheffer : une heure après elles étaient intimes. C'est ainsi que tout s'arrangea.

Renan eut trois enfants : Ary qui se distingua plus tard comme peintre, Ernestine qui ne vécut que peu de mois, puis une seconde petite fille à laquelle il donna le nom de Noëmi, en souvenir d'une amie d'enfance (1).

* * *

Etienne Quatremère venant à mourir, la chaire d'hébreu au collège de France devint vacante. Cette chaire avait été, avec l'Institut, la grande ambition de Renan. Il était entré à l'Institut, entrerait-il au collège de France ?

Dans le monde savant on fut unanime à le désigner comme le plus digne de succéder à Quatremère. Mais les autorités le craignaient. Le clergé faisait à sa nomination une sourde et vive opposition. Il faisait peur. Pourtant on ne pouvait songer à désigner un autre candidat que celui présenté par l'Institut. C'eut été un scandale. Pour trancher la difficulté on ne nomma personne, et la chaire d'hébreu resta sans titulaire pendant deux ans. Mais Renan eut une belle compensation : l'empereur lui offrit une mission en Phénicie.

Rien ne pouvait sans doute lui paraître plus désirable qu'un tel voyage. Après avoir vécu dans les vieux manuscrits, étudié l'histoire des vieilles civilisations, des peuples disparus ; après avoir compulsé, cherché, appris les langues antiques et rêvé pendant des jours et des jours aux pays des premiers âges, aux contrées fabuleuses que l'humanité marqua de ses premiers pas ; après s'être en un mot imprégné d'antiquité, ce dût être pour lui comme un éblouissement quand il apprit qu'il allait pouvoir visiter, parcourir, fouiller les pays même qui avaient été jadis le théâtre de tant d'événements fameux.

Et de fait, en dépit des fatigues, ce voyage fut pour lui merveilleux. Il partit avec sa sœur Henriette. Sa femme alla les rejoindre quelques mois plus tard. Ils visitèrent tous trois, à la fin de sa mission, la Palestine et Jérusalem. Dans ses lettres, dans tous ses écrits, on sent une émotion profonde, un amour tendre pour ces pays qui dès le début le conquirent pleinement. Les montagnes du Liban, les plateaux fleuris de la Galilée, les paysages tourmentés de la mer Morte, et l'espèce « d'atmosphère sacrée » qui planait sur tout cela faisait bondir son cœur de joie, le remplissait d'extase. D'autre part, ses fouilles archéologiques étaient fructueuses. Il fut vraiment heureux.

Malheureusement les choses se terminèrent de façon tragique. Sa jeune femme était retournée en France et sa mission était à peu près

---

(1) Noëmi Renan est aujourd'hui Mme Psichari, femme de l'illustre philologue et savant helléniste. Nous lui adressons ici nos bien sincères remerciements pour la complaisance avec laquelle elle a bien voulu nous donner des renseignements précieux nous permettant de compléter ce travail et de le mener à bien.



Ernest Renan, par Ary Scheffer.

terminée. Comme Henriette commençait à éprouver une grande fatigue il voulut lui éviter les chaleurs accablantes de la côte. Ils montèrent dans le Liban et s'installèrent à Ghazir, « l'un des endroits les plus beaux du monde, situé à une grande hauteur au-dessus de la mer, au fond de la baie de Kesrouan ».

C'est là qu'il écrivit en grande partie *La Vie de Jésus,* dont il avait eu l'idée en parcourant la Galilée. Ce séjour à Ghazir rétablit dans une certaine mesure leur santé, mais lorsqu'ils redescendirent à la côte, à Amschit, quelques jours avant leur départ définitif, un terrible accès de fièvre pernicieuse les terrassa tous deux. Henriette mourut, et Renan, en plein délire, survivant par miracle, ne put assister à ses derniers moments.

Il raconta plus tard la vie de sa sœur, et ce qu'elle fut pour lui, dans ce livre admirable : *Ma sœur Henriette.* C'est là qu'il nous apprend comment elle fut enterrée dans un caveau appartenant à un de leurs bons amis d'Amschit :

Près d'une jolie chapelle, à l'ombre de beaux palmiers... C'est là qu'elle est encore. J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de si doux moments, au milieu de ces bonnes gens qu'elle aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières qui lui faisaient horreur. Sans doute je veux qu'elle soit un jour près de moi ; mais qui peut dire en quel coin du monde je reposerai ?

Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos.

*
* *

En 1862, on se décida enfin à nommer Ernest Renan titulaire de la chaire d'hébreu au collège de France. Il n'y parla qu'une fois : le jour de sa leçon d'ouverture. Ce fut épique. Le bruit qui s'y fit rappela dans une certaine mesure les cours tumultueux que Michelet et Quinet avaient professés jadis dans la même enceinte.

Le début fut calme. Le professeur put expliquer le sujet de son discours, à savoir : *la part prise, dans l'œuvre de la civilisation, par les peuples sémitiques.* Les Sémites, dit-il, ne nous ont apporté ni la poésie, ni l'art, ni la science, ni la politique (1)...

...Ce que les races sémitiques nous apportent, c'est la religion. Les trois-quarts du monde moissonnent une semence sémitique : juifs, musulmans, chrétiens, doivent la Foi aux enfants de Sem ! Sans eux nous ne serions

(1) Mme Darmesteter, *La Vie d'Ernest Renan.*

pas ce que nous sommes, car c'est à eux que nous devons l'événement moral le plus extraordinaire qui ait jamais modifié le monde !...

On peut juger de l'effet produit par ces paroles sur un auditoire très mêlé de libres-penseurs et de catholiques. Les uns applaudissent et acclament à tue-tête, les autres hurlent et sifflent.

Impassible et souriant, l'orateur poursuit. Il parle maintenant de Jésus.

... *Un homme* incomparable ! (cris, protestations) ... *Un homme* incomparable, si grand, que bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu !... fonda la religion de l'esprit... La haute pensée de Jésus, à peine comprise de ses disciples, *souffrit bien des déchéances... En adoptant le christianisme nous l'avons profondément modifié; il est en réalité notre œuvre!*

Tel fut, haché par les interruptions, l'un des passages saillants de son cours d'ouverture. Ce cours fut le premier et le dernier. Le lendemain Renan était suspendu de ses fonctions. Cette suspension dura deux ans ; après quoi, on le nomma conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale, pour donner la chaire d'hébreu à un autre. Il écrivit alors au ministre de l'Instruction publique une lettre cinglante et digne, et fut révoqué.

La Vie de Jésus parut peu après. L'effet de cet ouvrage fut prodigieux, non seulement en France, mais dans le monde entier. Ce succès récompensait et dédommageait largement Renan des mesquineries dont le gouvernement avait fait preuve à son égard.

En 1865 il fit un nouveau voyage en Orient et visita l'Asie-Mineure et la Grèce. Athènes devait lui inspirer cette merveilleuse et sublime *Prière sur l'Acropole,* sur laquelle nous aurons à revenir.

A son retour il publia *Les Apôtres*, puis *Saint-Paul*, deux volumes faisant suite à la *Vie de Jésus*. En 1869 nous le voyons candidat à la députation à Meaux ! On se demande avec effarement ce qui avait bien pu pousser un tel philosophe à descendre des hautes sphères où son intellectualité se plaisait pour s'abaisser à quémander des suffrages. Il les quémanda mal d'ailleurs et fut battu, heureusement pour lui, par le candidat officiel. Il avait sans doute oublié ce qu'il avait écrit vingt ans auparavant sur le rôle humiliant de l'homme politique :

Banni des hautes régions de la pensée, déshérité de l'idéal, il [l'homme politique] passe sa vie à des labeurs ingrats et sans fruit, soucis d'administration, complications bureaucratiques, mines et contre-mines d'intrigues. Est-ce la place d'un philosophe ? Le politicien est le goujat de

l'humanité et non son inspirateur. Quel est l'homme amoureux de sa perfection qui voudra s'engager dans cet étouffoir ? (1).

Quand on possède comme Renan la vraie gloire, c'est-à-dire celle que donne la science, c'est s'abaisser et se diminuer que d'aller disputer avec la foule des politiciens médiocres et tarés. Sauf exception rare, un penseur pur aura toujours le dessous dans un pareil milieu, car ce milieu est incapable de le comprendre et se laissera bien plus facilement séduire par la fougue oratoire, l'audace cynique, l'habileté dépourvue de scrupules d'un aventurier quelconque.

* * *

La guerre arriva. Renan voyageait en Norvège lorsqu'il apprit la nouvelle. De suite il prévit l'écrasement de la France. Rentré en hâte à Paris, il écrivit à David Strauss une lettre sublime où il lui témoignait toute sa douleur de voir deux peuples aussi civilisés se prendre à la gorge. Il ne pouvait croire que les héritiers de Kant, de Gœthe, de Herder, Hegel, et de tant d'autres grands philosophes, pussent se conduire comme des soudards.

En réponse Strauss vendit la lettre, à laquelle il avait joint une réplique, au profit d'un comité de secours pour les blessés allemands. Renan en fut vivement affecté. Son horreur de la guerre s'en accrut d'autant. Edmond de Goncourt cite à ce sujet certains propos qui auraient été tenus par lui dans des conversations particulières. On en fit violemment grief à Renan lorsqu'ils furent connus et il crut devoir les démentir.

Ces propos furent-ils réellement tenus ? Ils étaient en tout cas conformes à son esprit et à sa sagesse. Nous trouvons en effet dans la bouche de son Théoctiste, personnage des *Dialogues philosophiques,* cette phrase suggestive :

> La plus grande des sottises qu'on puisse commettre est de se faire tuer pour quoi que ce soit.

Et pourquoi d'ailleurs rougir de tels propos ? Ils sont tout à son honneur s'il osa vraiment les tenir. C'est une gloire que d'avoir su conserver, dans cette période d'emballement général, assez de sang-froid et de clairvoyance pour mettre plus haut que tout la question d'humanité et déclarer que pas un principe, pas une idée, ne méritait tant de sang répandu. Il pensait en véritable admirateur et disciple

(1) *Avenir de la Science,* p. 445.

de Jésus. Et toute la longue liste des penseurs chassés de leur pays, tous les proscrits dont l'Histoire nous a conservé les noms sont là pour confirmer et justifier ces paroles audacieuses et fières qu'il lança dans le feu de la discussion :

La vrai patrie d'un penseur est celle où il peut penser librement.

Quoiqu'il en soit, cette guerre de 1870 lui causa une amère déception. La Commune survenant ensuite lui enleva ses dernières illusions sur les capacités politiques du peuple. Il désespéra de l'Humanité, et, dans son désespoir, écrivit un ouvrage qu'on peut considérer comme une erreur de sa part : *La réforme intellectuelle et morale.* Il y proposait de « reconstituer la France d'après le type vigoureux et féodal de son vainqueur. » Pour cela il fallait rétablir une noblesse, vivre l'épée à la main, et chercher un chef !

Il fallait qu'il fût vraiment bien découragé, ce fin rêveur idéaliste, pour oser conseiller un pareil retour en arrière. Il oubliait, dans son appel à la force, ses tendances et ses sympathies véritables. Lui, ce pur Athénien, ne trouvait à citer en exemple que Sparte ! Certes, Sparte triompha d'Athènes, mais devant l'humanité et l'Histoire mieux vaut être Athènes que Sparte.

Le même état d'esprit découragé et désabusé se retrouve dans certains passages des *Dialogues philosophiques,* qui datent de cette époque :

Qu'importe que les millions d'êtres bornés qui couvrent la planète ignorent la vérité ou la nient, pourvu que les intelligents la voient et l'adorent ?... Convertir à la raison les uns après les autres les deux milliards d'être humains qui peuplent la terre ! Y pense-t-on ? L'immense majorité des cerveaux humains est réfractaire aux vérités tant soit peu relevées.

On sent là le mépris du penseur, le renoncement du savant qui se renferme dans sa tour d'ivoire et regrette d'en être sorti un instant. Cependant l'optimisme inhérent à sa nature lui revint peu à peu et se laisse déjà entrevoir dans ces mêmes *Dialogues philosophiques.*

En 1875 il partit pour l'Italie. Il préparait alors l'*Antechrist* et voulait étudier sur place les ruines de la Rome de Néron. Il avait à ce moment 53 ans. A Ischia, où il se trouva fatigué, il pensa « pour la première fois à la vieillesse ». C'est alors qu'il jeta en arrière ce regard que jette tout homme au déclin de sa vie et qu'il écrivit ses délicieux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* qui parurent en 1883.

En 1879, il fut élu membre de l'Académie Française. Il succédait à Claude Bernard (1). Son optimisme lui était tout à fait revenu.

(1) Ce fut M. Challemel-Lacour qui succéda à son tour à Renan. La titulaire actuel de ce fauteuil est M. Hanotaux.

Les honneurs lui venaient de tous côtés. En 1882, on le choisissait comme président de la Société asiatique. En 1884 enfin, il était nommé administrateur du Collège de France et rentrait en triomphateur dans cette maison d'où l'Empire l'avait chassé vingt ans auparavant. Ce fut son couronnement.

Malgré l'âge, son esprit était toujours aussi vif, sa capacité de travail toujours prodigieuse. En 1888 parurent les *Drames philosophiques.* Il écrivit encore *Feuilles détachées;* et à 60 ans il commença l'*Histoire du peuple d'Israël,* qu'il considérait comme la préface des *Origines du Christianisme.* Les deux derniers volumes de cet ouvrage ne devaient paraître qu'après sa mort.

C'est à Rosmapamon, vieux manoir près de Lannion dont il était devenu propriétaire, qu'il sentit sa fin approcher. Mme J. Darmesteter nous a conté, en termes sobres et émouvants, la simplicité noble de ses derniers moments qui furent dignes des philosophes antiques : « Lorsqu'en septembre il eut une crise du cœur, il dit à sa femme :

Ramenez-moi au collège de France.

C'est là que le 2 octobre 1892 il mourut, à son poste... Il mourut ainsi qu'il l'avait désiré, tout entier, avant le premier affaiblissement de la raison, gardant jusqu'à la fin la douce sérénité de son esprit ». Ses dernières paroles furent :

Il n'y a rien de plus naturel que de mourir. Acceptons la loi de l'Univers.

Puis :

J'ai fini ma tâche ; je meurs heureux.

Et enfin :

Les cieux et la terre demeurent !...

* * *

Ses funérailles furent vraiment nationales, en ce sens que toute la nation y prit part. On parla de le mettre au Panthéon, mais le gouvernement, retenu par une crainte puérile et sottement intimidé par les criailleries réactionnaires, n'osa pas. Il fut enterré dans un caveau de famille, à Montmartre (1).

Dans sa jeunesse il avait exprimé le désir d'avoir sur sa tombe, cette phrase tirée de la Genèse :

J'ai lutté des luttes de Dieu... même j'ai eu la victoire !

---

(1) Renan se trouve toujours à Montmartre. Qu'attend-on aujourd'hui pour le mettre au Panthéon auprès de son ami Berthelot ?

Plus tard, trouvant sans doute cette épitaphe un peu prétentieuse, il demanda avec modestie, dans un discours à Tréguier, qu'on mit simplement ces deux mots, vraiment conformes à la pensée qui dirigea toute sa vie :

VERITATEM DILEXI (1).

Son Œuvre

Il ne saurait être question ici, dans un cadre aussi restreint, d'analyser même d'une façon superficielle l'œuvre considérable de Renan. Mais il nous semble nécessaire, pour compléter cette étude, de donner tout au moins un aperçu rapide de ses conceptions philosophiques, religieuses et sociales, telles qu'elles apparaissent dans ses écrits.

Dans ce but, et pour nous conformer à l'esprit de vulgarisation qui est la raison d'être de ces *Portraits d'hier,* nous procèderons comme s'il s'agissait d'initier, de conseiller, de guider de jeunes esprits qui n'auraient point encore lu Renan et seraient désireux de le connaître, sans toutefois savoir par quel bout le prendre.

A ceux-là nous conseillerions d'abord la lecture des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Ils y sentiraient mieux que partout ailleurs la sensibilité exquise dont Renan était doué ; ils suivraient avec intérêt sa crise de conscience, racontée en détail par lui-même, et devineraient déjà dans l'admirable *Prière sur l'Acropole* le poète délicat, l'idéaliste fervent, le rêveur désabusé, le critique averti, et même le sceptique indulgent au doux sourire.

Poète ? Quel souffle plus poétique que celui contenu dans ces phrases à la cadence charmeuse :

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil...

Idéaliste ?

Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin : j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore...

Rêveur désabusé ?

Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres... De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe...

---

(1) J'ai chéri la Vérité.

Critique?

Une littérature qui, comme la tienne [Pallas Athènê], serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui... Raison et bon sens ne suffisent pas... Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui...

Sceptique ? Il n'y a qu'à méditer la fin, cette fin sublime où la beauté et la pureté de la forme ne le cèdent en rien à la profondeur de la pensée :

Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a pieusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

* * *

Ensuite nous prendrions la *Vie de Jésus*, et guidés par l'auteur nous verrions revivre parmi les vertes campagnes de Galilée ce doux rêveur, ce révolutionnaire juif qui tenta de conquérir le monde par l'amour et essaya de réaliser parmi les hommes cette folle chimère : la suppression des cultes, la religion intérieure et le règne de la bonté.

Nous apprendrions avec *Les Apôtres* comment se sont formées les premières légendes chrétiennes. Dans *Saint-Paul* nous assisterions à la dispersion dans le monde de la doctrine du Christ, déjà déformée, et aux premiers ébranlements de la société antique.

Ah! belles et chastes images, vrais dieux et vraies déesses, tremblez! Voici celui qui lèvera contre vous le marteau. Le mot fatal est prononcé : vous êtes des idoles ! L'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort (1).

Nous assisterions aussi aux premières scissions, aux luttes intestines qui rongèrent dès le berceau l'Eglise à peine naissante.

Paul n'est pas Jésus. Que nous sommes loin de toi, cher maître! Où est ta douceur, ta poésie? Toi qu'une fleur enchantait et mettait dans l'extase, reconnais-tu bien pour tes disciples ces disputeurs, ces hommes acharnés sur leur prérogative, qui veulent que tout relève d'eux seuls (2).

---

(1) *Saint Paul*, p. 172.
(2) *Id.*, p. 327.

Avec *l'Antechrist* nous verrions se former peu à peu, malgré les persécutions de Néron, les premiers fondements de la société nouvelle, celle qui atteindra son apogée au moyen-âge. Puis, après l'étude des Evangiles et des gnostiques, nous arriverions à Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, le dernier vrai sage, dont « la sagesse était absolue, c'est-à-dire que son ennui était sans bornes ». Nous relèverions en passant plus d'un trait commun entre ce Marc-Aurèle qui disait : « Il t'est toujours permis de ne pas t'emporter contre les sots et les ingrats », et Renan lui-même ; avec cette différence toutefois que leur scepticisme commun était triste chez l'un et souriant chez l'autre.

Enfin, dans le même livre, après avoir assisté au dernier éclat du monde antique, que l'empereur Julien essayera de ressusciter en vain, nous en aurions fini avec l'*Histoire des Origines du Christianisme,* dont l'ensemble constitue la partie la plus forte, la plus solide, la plus une, et la plus personnelle de l'œuvre de Renan.

Certains esprits se sont plu à critiquer la manière historique de Renan, qui est à proprement parler, l'évocation. On fit le même reproche à Michelet. Il faut à ces esprits, pour que l'Histoire soit de l'Histoire, une sèche et indigeste énumération de faits accompagnée d'une avalanche de documents ; pour que le travail leur paraisse sérieux, l'ouvrage doit avoir nécessairement l'aspect rébarbatif d'un catalogue d'archives et de documents diplomatiques. Nous estimons quant à nous, comme le disait Michelet, que « l'Histoire est une résurrection », en entendant par là que c'est le propre de l'historien d'avoir à nous éviter la lecture pénible et fatigante des documents ; c'est à lui qu'il appartient de faire ce travail, d'en absorber la substance, et d'en tirer ensuite pour notre usage, à nous profanes, l'évocation d'une époque.

Michelet et Renan furent en ce sens d'admirables évocateurs. Qu'importe qu'ils aient donné à certains moments un coup de pouce un peu hardi pour mieux brosser leurs tableaux ! Il est évident qu'ils nous font voir l'Histoire à travers leur tempérament, mais au moins ils nous font voir quelque chose, nous charment souvent, et nous intéressent toujours.

On peut dire que Renan fut pour les origines de la religion chrétienne ce que Michelet a été pour le moyen-âge.

* * *

Après avoir terminé la série des ouvrages d'histoire religieuse, nous pensons que le premier livre à prendre ensuite serait l'*Avenir de la Science.* Malgré son style diffus, son aspect lourd et un peu rebutant, cet ouvrage est indispensable pour bien connaître Renan,

car tout ce qui est développé dans les *Dialogues philosophiques*, les *Essais de critique et de morale* et tous les travaux ultérieurs, s'y trouve contenu en germe. Il est difficile d'en tirer une idée générale car il n'y a pas de plan et les idées y fourmillent. Elles s'y pressent, s'y écrasent. On sent que ce livre fut écrit par un jeune homme, débordant de pensées tumultueuses qui s'épanchait à cœur joie, largement, abondamment, et qui voulait tout dire, tout y mettre, tout faire entrer, sans se soucier de respecter les marges ni de laisser respirer le lecteur. Et c'est justement parce que c'est un écrit de plein jet, sincère et jeune que cet ouvrage est particulièrement intéressant.

Il débute par des considérations d'ordre politique qui sont comme le contre-coup de l'effet produit sur Renan par les événements de 1848. On lit des phrases comme celles-ci :

La vraie histoire de France commence à 89; tout ce qui précède est la lente préparation de 89 et n'a d'intérêt qu'à ce prix.

Ou bien :

Les siècles précédents ne se plaignaient pas de l'organisation de la société parce que l'organisation y était nulle.

Et aussi :

La politique, c'est-à-dire la manière de gouverner l'humanité comme une machine, disparaîtra en tant qu'art spécial aussitôt que l'humanité cessera d'être une machine... *Organiser scientifiquement l'Humanité* tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention.

Et encore :

Rien ne se fait par le calme; on n'ose qu'en révolution.

Et plus loin :

C'est rendre un mauvais service à un pupille que de lui remettre trop tôt la disposition de ses biens. Mais c'est un crime de le tenir dans l'idiotisme pour le garder indéfiniment en tutelle. Mieux vaut encore une émancipation prématurée; car après quelques folies, elle peut contribuer à ramener la sagesse.

Arrêtons-nous, il faudrait tout citer. On sent bien que ces idées seraient à développer ou à discuter, mais c'est la caractéristique de cet ouvrage curieux d'être rempli d'aphorismes qui demanderaient eux-mêmes des volumes.

Ce qui frappe également c'est la sûreté de vue de l'auteur concernant l'apparition de certains phénomènes sociaux. Dans la préface, écrite en 1890, il prévoyait l'antimilitarisme :

Le patriotisme devient local; l'entraînement national diminue... La France qui a marché la première dans la voie de l'esprit nationaliste sera, selon la loi commune, la première à réagir contre le mouvement qu'elle a provoqué. Dans cinquante ans le principe national sera en baisse. L'effroyable dureté des procédés par lesquels les anciens Etats monarchiques obtenaient les sacrifices de l'individu deviendra impossible dans les Etats libres... Il est devenu trop clair, en effet, que le bonheur de l'individu n'est pas en proportion de la grandeur de la nation à laquelle il appartient.

Le même don de prévision se rencontre au point de vue scientifique. De toute son œuvre ressort constamment cette notion que tout se transforme, que l'Univers est dans un état de « perpétuel devenir ». Sans doute, son ami Berthelot ne fut pas étranger à l'éclosion de cette conception; peut-être lui avait-il fait lire Lamarck; toujours est-il que dès 1849 il pressentait déjà le transformisme :

Je suis convaincu qu'il y a une science des origines de l'humanité qui sera construite un jour, non par la spéculation abstraite, mais par la recherche scientifique.

Aux problèmes sociaux et scientifiques se mêlent les questions religieuses. Les religions sont toutes fausses et n'ont qu'un intérêt historique; elles perdent d'ailleurs du terrain chaque jour davantage.

Les vieilles croyances n'ont plus d'autre ressource que l'ignorance et les calamités publiques.

On sent que Renan regrette qu'il en soit ainsi, car les cantiques, l'encens, les cathédrales, les vieux cloîtres et les antiques légendes, tout cela est si beau! « Quel dommage que ce ne soit pas vrai! semble-t-il dire. Ce serait si bien ainsi. Mais qu'y faire ? » Toute l'intensité de ce regret éclate dans ce cri parti du cœur, qui termine l'ouvrage :

Adieu donc, ô Dieu de ma jeunesse! Peut-être seras-tu celui de mon lit de mort. Adieu; quoique tu m'aies trompé, je t'aime encore!

Mais si les religions sont fausses et si les cieux sont vides, que reste-t-il à l'homme ? La Science. Non pas *une* science, non pas la science populaire, mais *LA* Science universelle, le vrai Savoir. Elle seule pourra remplacer la religion; bien mieux, « la religion c'est savoir et aimer la vérité des choses » car le seul idéal de l'homme doit être de se perfectionner sans cesse, et « la perfection est impossible sans la Science. La vrai façon d'adorer Dieu, c'est de connaître et d'aimer ce qui est ».

De la science, encore de la science, toujours de la science ! C'est l'idée qui revient sans cesse. C'est par la science seule qu'il est possible de se faire une vraie philosophie, c'est-à-dire un système, un aperçu des lois de l'Univers, du but de la vie, si tant est que la vie ait un but, et après quoi on a tout atteint, on peut mourir. L'idéal d'une vie serait d'atteindre la science intégrale ; après quoi la mort ne serait plus rien. Qui sait si notre peine à mourir ne provient pas de cette certitude que nous quittons la vie sans avoir presque rien appris, laissant derrière nous tant de choses que nous n'avons pas vues, que nous ignorons, et dont nous soupçonnons cependant l'immensité écrasante. Plus l'on sait et moins on doit avoir de peine à mourir ; et ce qui semble confirmer cette manière de voir, c'est que pour se se consoler de leur impuissance et de leur néant, les hommes se sont forgé cette chimère qu'après la mort leur pensée continue à survivre et qu'ils possèdent alors instantanément la solution des énigmes qui les torturent : énigme de l'existence, énigme de Dieu, connaissance des lois de l'Univers, possession du secret du monde !

Ici, nous touchons au nœud, au point central, au pivot de toute la philosophie de Renan. Poussant le perfectionnement de l'humanité à ses dernières limites, il arrive à une humanité qui, par la totalité de son savoir, s'identifierait avec Dieu. Comme le dit M. Charles Pégny : « Une humanité devenue Dieu par la totale infinité de sa connaissance, par l'amplitude infinie de sa mémoire totale, cette idée est partout dans Renan (1) »

Et c'est là justement le point faible de cette philosophie. Que l'humanité se perfectionne sans cesse, que toujours et toujours, tant qu'elle existera, elle apprenne davantage, que son savoir augmente, rien de plus noble, rien de plus juste. Mais supposer un instant qu'elle puisse arriver un jour à la connaissance totale, au savoir intégral, c'est admettre que la Science a une limite. Or, qui oserait aujourd'hui lui assigner cette limite ? Le champ des connaissances est infini, tout comme l'espace, et la marche que nous accomplissons dans cette voie n'a pas plus de valeur que celle poursuivie par le soleil à travers l'immensité. En multipliant des millions de fois la totalité des connaissances actuelles, en supposant l'humanité mille et mille fois plus savante qu'elle ne l'est en ce moment, elle n'aurait pas en réalité avancé d'un pas relativement à l'infini de la connaissance. Il y a des limites au *connaissable,* il n'y en a pas à la *connaissance*. Comment assigner une fin à ce qui n'a pas de limite ?

Voilà ce dont Renan ne se rend pas compte parce qu'il est avant tout et malgré tout un idéaliste. Quoique ayant perdu ses croyances, il lui faut un Dieu, ce Dieu fût-il l'Humanité élevée à une infinie

(1) Ch. Péguy, *Zangwill,* p. 36.

puissance. Il ne peut pas se faire à cette idée que même la Science, la science humaine, est relative, qu'elle n'a d'autre cause ni d'autre but que de satisfaire notre appétit de curiosité, qu'elle n'existe qu'en nous, et que comme nous elle est périssable. Un esprit rigoureusement scientifique, tout en faisant l'éloge de la Science considérée comme la plus noble occupation de la vie humaine, n'irait jamais aujourd'hui jusqu'à formuler ce quasi non-sens : la possibilité d'acquérir la connaissance totale d'un Univers infini.

En somme Renan est tombé dans l'erreur de tous les idéalistes qui veulent bâtir une philosophie en se basant sur la survivance de quelque chose. La sienne a ceci de supérieur qu'elle est assise non pas sur la survivance de la pensée *des* hommes, mais sur la pensée globale, sur la mémoire totale de l'humanité considérée comme un être unique se perfectionnant sans cesse. Mais si supérieures et élevées qu'elles soient, ces hautes conceptions s'évanouissent et disparaissent devant cette froide et implacable vérité, merveilleusement énoncée dans ces quelques phrases admirables où sombre toute philosophie :

Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant...; et cependant l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. *La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.* Mais c'est cet éclair qui est tout (1).

* * *

Nous ne nous appesantirons pas sur les *Dialogues philosophiques*, où se trouvent développées et discutées les théories dont nous venons de parler, pas plus que sur les autres ouvrages de Renan, nous contentant de renvoyer les lecteurs désireux de connaître son œuvre entière à l'index bibliographique qui suit cette étude. Nous avons bien conscience de n'avoir point encore dit la vingtième partie de ce qu'il y aurait à dire pour donner une idée à peu près complète des travaux accomplis par l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais l'espace nous manque, et force nous est de nous arrêter. D'ailleurs, il ne s'agit point ici de faire une analyse complète, mais simplement d'exciter l'intérêt de ceux qui n'ont point lu Renan et tâcher de le faire aimer.

En résumé Renan fut un esprit profondément religieux. Comme il le dit lui-même, il fut gouverné toute sa vie par une foi qu'il n'avait plus. Il était « né prêtre » et il resta prêtre d'instinct. Mais il était aussi et à un même degré, historien et philosophe. De bonne heure, le savant l'emporta chez lui sur le prêtre, mais sans cependant effacer complètement ce dernier caractère auquel il dut son idéalisme fer-

(1) Henri Poincaré, *La valeur de la Science*, p. 276.

vent. Au point de vue religieux on peut dire qu'il fut le précurseur du « modernisme » actuel, contre lequel se débat avec peine l'intransigeance du sacerdotalisme romain. Il fut vraiment le penseur libre, ne s'attachant qu'à ce qu'il croyait être la vérité.

Dans sa vieillesse il ne redoutait qu'une chose : la décrépitude. Elle lui fut épargnée ; il mourut, comme l'on sait, magnifiquement, en pleine vigueur intellectuelle, mais il avait pris ses précautions contre l'affaiblissement mental possible en écrivant à la fin de ses souvenirs ces fières paroles :

Je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan, sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute.

* * *

En 1902 un comité composé de personnalités les plus illustres se constitua en vue de faire ériger à Renan, dans son pays natal, un monument qui fut inauguré l'année suivante. Cette inauguration se fit en grande pompe ; de nombreuses sociétés savantes étrangères envoyèrent même des délégations pour rendre hommage à la mémoire du grand écrivain.

Mais les « Béotiens » veillaient. Insensibles à la gloire, intolérants comme toujours, ils ne pouvaient pardonner à Renan de leur avoir montré le Christ tel qu'il fut, et non tel qu'ils le voulaient voir. Ils protestèrent contre l'érection du monument et imaginèrent de construire à Tréguier un autre monument dit « protestataire », dont le motif principal est un grand Christ cloué sur la croix. Sans doute ont-ils pensé troubler les mânes de l'auteur de la *Vie de Jésus* en opposant à sa statue, comme un reproche perpétuel, la propre image du « Seigneur ».

S'il en est ainsi, les « Béotiens » se sont lourdement trompés, car ces deux grands esprits ne sauraient en aucune façon être considérés comme adversaires. Bien au contraire, s'il était vrai que la pensée survît à l'homme, comme ils le croient, et comme l'espérait Renan, il est fort probable que Renan et Jésus n'eussent été du tout fâchés de se trouver ensemble. Renan a même écrit quelque part que la première question qui lui viendrait aux lèvres en entrant dans la vie future, serait : « Où est Jésus ? » ; et le Christ lui-même aurait sans doute éprouvé une grande joie à courir au-devant du plus glorieux et du plus sincère de ses historiographes :

— Te voilà donc, a dû dire Jésus, ô toi qui racontas ma vie avec

tant d'amour et de simplicité ; toi qui mieux que mes disciples sut comprendre ma doctrine et mes aspirations. Toi seul m'as vraiment aimé. Pendant des siècles j'ai eu la douleur de voir ma pensée transformée, déformée, et les pires crimes commis en mon nom. Moi qui ne parlais que de bonté, on m'a fait présider en effigie d'horribles sacrifices. J'étais aimant, et je fus le prisonnier des méchants. J'étais simple, et l'on m'a construit des palais splendides. J'étais humble, et l'on a voulu faire de moi un Dieu ! Beaucoup de cœurs purs, d'esprits nobles, écœurés de tant d'abominations se sont détachés de moi, et j'attendais avec impatience celui qui viendrait un jour, textes en mains, rétablir la vérité et me rendre justice en faisant connaître ce que je fus.

— Et voici : tu es venu. Tu m'as montré tel que j'étais. Les Pharisiens, incorrigibles, se sont fermé les yeux et bouché les oreilles. L'éclatante lumière de la vérité est trop forte pour eux. Ils t'ont lancé l'anathème. Mais il faut les remercier de nous avoir dans leur aveuglement placés l'un près de l'autre, car pour charmer les longueurs de l'éternité ta vue me sera douce entre toutes et ta pensée des plus précieuses.

Et Renan de répondre :

— Quelle plus grande joie pourrais-je avoir, cher maître ! que celle d'être auprès de toi au long de cette vie éternelle dans laquelle je viens d'entrer. Au cours de mon existence humaine, quand il m'arrivait de douter de la vie future, mon grand chagrin était de songer que jamais il ne me serait possible de te voir ni de t'entendre. J'aimais ta douceur, ta poésie, ta sagesse. J'aimais jusqu'aux naïfs cantiques que des magiciens barbares avaient écrit pour te glorifier. Je suis arrivé de bonne heure au seuil de tes mystères, mais je te connaissais mal. Ta vraie personnalité disparaissait sous les pieuses légendes. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. Et quand j'y suis parvenu, je me suis trouvé presque seul. Si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Même ceux qui t'honorent ne te comprennent point, et je vois qu'ils te font pitié. J'ai écrit ta vie en m'efforçant de la retracer telle que tu aurais aimé qu'elle fût écrite, et ils m'ont traité comme un Evhémère. Toi seul es bon. Toi seul es pur. Mais laissons là les Pharisiens qui ne savent point ce qu'ils font, et parle-moi de ton enfance sur laquelle je n'ai pu recueillir que si peu de chose ; parle-moi de ta jeunesse dans ce charmant pays de Galilée dont j'ai conservé un si délicieux et si troublant souvenir ; dis-moi tout ce que j'ignore encore de toi.

Et Jésus :

— En ce temps-là, au bord du lac de Génézareth...

Adversaires ? Jésus et Renan ? Allons donc !... Ils sont certainement enchantés d'un si bon voisinage. Ils étaient bien faits pour s'entendre.

Avril 1911. JEAN STEENE.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Œuvres complètes de Renan (Calmann-Lévy, édit.)

Histoire des Origines du Christianisme, sept volumes comprenant : *La Vie de Jésus* (1863), *Les Apôtres* (1866), *Saint Paul* (1869), *L'Antechrist* (1873), *Les Evangiles* (1877), *L'Eglise Chrétienne* (1879), *Marc-Aurèle* (1882).

Histoire du peuple d'Israël, 5 vol. (de 1887 à 1893). *Averroès et l'averroïsme* (1852) ; *Histoire générale des Langues sémitiques* (1855) ; *Etudes d'Histoire religieuse* (1857) ; *De l'origine du langage* (1858) ; *Le livre de Job,* traduit de l'hébreu (1858) ; *Essais de morale et de critique* (1859) ; le *Cantique des Cantiques,* traduit de l'hébreu (1860) ; *Questions contemporaines* (1868) ; *La Réforme intellectuelle et morale* (1871) ; *Mission de Phénicie,* 1 vol. in-4° texte, 1 vol. in-4° contenant 70 planches (1874) ; *Dialogues philosophiques* (de 1878 à 1886) réunis en un volume ; *L'Ecclésiaste,* traduit de l'hébreu (1882) ; *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883) ; *Nouvelles études d'Histoire religieuse* (1884) ; *Discours et Conférences* (1887) ; *L'Avenir de la Science* (1890) ; *Feuilles détachées* (1892).

Œuvres posthumes : *Ma sœur Henriette* (1893) ; *Lettres intimes* (1896) ; *Cahiers de jeunesse; Lettres du séminaire* (1902) ; *Etude sur la politique religieuse de Philippe le Bel* (1899) ; *Mélanges religieux et historiques.*

Il a paru sur Renan un très grand nombre d'ouvrages parmi lesquels il convient de citer surtout : Mme J. DARMESTETER, *La Vie d'Ernest Renan* (1898) ; Gabriel SÉAILLES, *Ernest Renan,* ouvrage de polémique philosophique ; R. ALLIER, *La Philosophie de Renan.*

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.&O.)

15-4-1911 *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 52

Portraits d'Hier

LOUIS BLANC

Par Maurice de CASANOVE



Portrait de Louis Blanc.

Louis Blanc



Lorsque, le 24 février 1848, les membres du gouvernement provisoire investis un instant auparavant par la Chambre des députés se présentèrent à l'Hôtel de Ville pour se faire donner la sanction populaire et prendre possession du nouveau pouvoir, ils y trouvèrent, déjà maîtres du palais municipal, le directeur du grand journal républicain, *La Réforme*, le montagnard Ledru Rollin, et un homme jeune, de petite taille et d'aspect enfantin, que la foule acclamait et portait presque en triomphe et qu'ils durent accueillir parmi eux : le polémiste et tribun, Louis Blanc.

Louis Blanc naquit le 18 octobre 1811 à Madrid, où il fut baptisé sous le prénom de Juan-José-Carlos-Luis, d'une famille de négociants originaire de Saint-Affrique, dans l'Aveyron. Son père et son grand-père, soupçonnés de participation à un complot royaliste, furent arrêtés pendant la Terreur. Son grand-père, transféré à Paris, fut envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire. Son père réussit à s'échapper de prison et se réfugia en Espagne ; marié à une sœur du comte Pozzi di Borgo, il occupa, pendant l'Empire, les fonctions d'inspecteur général des finances de Joseph Bonaparte. Il rentra en France en 1814, et reçut de Louis XVIII une pension, en même temps qu'il obtint pour Louis et pour son autre fils Charles, né en 1813, deux bourses au collège de Rodez.

Après de brillantes études Louis Blanc alla rejondre son père à Paris. La Révolution de 1830, qui venait d'avoir lieu, ajouta à la gêne de la famille en éteignant la modique pension que le père touchait sur la liste civile. Les deux frères, unis par une tendre affection qui ne se démentit jamais, logeaient ensemble dans une pauvre chambre d'hôtel, à « l'Etoile du Nord », rue Saint-Honoré, et battaient tout la journée le pavé de la capitale en quête d'une place. Après s'être adressé sans succès à son oncle Pozzo di Borgo, alors

ambassadeur de Russie en France, Louis trouva plus de sympathie auprès d'un autre oncle, Ferri-Pisani, ex-conseiller d'Etat — il était, comme on le voit, bien apparenté — qui lui fit une petite pension. Le jour, il étudiait le droit, comme troisième clerc, chez un avoué resté son ami (M. Collot) ; le soir, il donnait des répétitions de mathématiques à l'Institution Jubé, ou même exécutait d'humbles travaux de copie que lui procurait sa belle écriture.

Il fit ainsi un rude apprentissage de la vie. Par contre, ces deux années de misère, qu'il supporta vaillamment, eurent une influence heureuse sur sa destinée : « Elargissant dans son esprit le problème de la souffrance, confondant avec sa cause celle de l'humanité malheureuse, il en chercha la solution dans l'étude (1). »

Un ancien vice-président du Corps Législatif en 1815, le comte de Flaugergues, compatriote et ami de sa famille, lui inculqua le goût des questions politiques. Il lut avec avidité les philosophes de la Révolution, Mably, Morelly, Montesquieu ; J.-J. Rousseau, dont le sort ne lui paraissait pas sans analogie avec le sien, le conquit tout entier. Deux années qu'il passa à Arras, comme précepteur des enfants de M. Halette, riche constructeur de machines, en même temps que la vie matérielle lui était assurée, lui donnèrent le loisir de lire et de réfléchir. Cette ville, rappelons-le, était remplie du souvenir de Robespierre, disciple, lui aussi, de Rousseau. « Son esprit aperçut un rapprochement entre la révolution politique et la révolution sociale. Le programme se dessinait, et, avec lui, le désir de le remplir (2). »

Nous avons son propre témoignage. Plus tard, à la Commission du Luxembourg, il déclarait : « Etant presque enfant, j'ai dit : « Cet ordre social est inique. J'en jure devant Dieu, devant ma conscience, si jamais je suis appelé à régler les conditions de cette société, je n'oublierai jamais que j'ai été un des plus malheureux enfants du peuple, que la société a injustement pesé sur moi, et j'ai fait contre cet ordre social inique, qui rend si malheureux un si grand nombre de mes frères, le serment d'Annibal ! »

Pendant son séjour à Arras, il prit part au concours de l'Académie de cette ville ; ses deux poèmes sur l'*Hôtel des Invalides* et sur *Mirabeau* furent couronnés. Ils ne sont pas au-dessus du médiocre : passons. Béranger, qui les lut, fit jurer à l'auteur de ne plus rimer de sa vie. Louis Blanc en fit le serment à contre-cœur. « Combien, a-t-il dit plus tard, je me suis félicité depuis de ce qui m'affligea tant alors ! » Un *Eloge de Manuel*, en prose, qui obtint également

(1) *Louis Blanc*, par Tchernoff.
(2) *Ib.*

le prix, révèle déjà chez lui un réel talent d'écrivain. Il publia aussi quelques essais littéraires dans le journal de Frédéric Degeorge, *Le Propagateur du Pas-de-Calais.*

Revenu à Paris en octobre 1834, il entra dans le journalisme. Il s'aventura d'abord dans les bureaux du *Bon Sens*, feuille démocratique, et fut bien accueilli par un des directeurs, Rodde, après une courte épreuve, il est vrai, dont il sortit à son honneur : Rodde lui fit écrire, séance tenante, un article dont il fut satisfait et qui parut dès le lendemain. Une place de douze cents francs fut offerte provisoirement à Louis Blanc ; au bout de quinze jours ses appointements s'élevèrent à deux mille francs, pour atteindre plus tard le chiffre de trois mille ; enfin, Cauchois-Lemaire, qui partageait avec Rodde la direction du journal, s'étant retiré, il fut nommé rédacteur en chef adjoint.

En même temps il collabora activement à la *Nouvelle Minerve*, à la *Revue républicaine*, où il publia, notamment, un article intitulé « De la vertu considérée comme moyen de gouvernement », qui rendait enfin justice aux grands hommes de la Révolution. Mais sa grande ambition était d'entrer au *National,* que dirigeait Armand Carrel et qui était alors en pleine vogue. Après des démarches restées infructueuses, il parvint à faire accepter une étude sur le XVIIIe siècle, à propos du livre de M. Claudon sur *Le baron d'Holbach:* Louis Blanc y proclamait la supériorité de Rousseau, inspirateur de 93 qui avait été une révolution sociale, sur Voltaire, qui ne pouvait revendiquer que 89, révolution exclusivement politique : « Si c'était à Voltaire, disait-il, que la France devait la liberté, c'était à Jean-Jacques qu'elle était redevable de l'égalité et de la fraternité. » Ces idées reparaîtront, développées, dans son *Histoire de la Révolution.* L'article fut inséré, mais Carrel, qui était voltairien, refusa d'en attacher l'auteur, d'une manière fixe, au *National.*

Rodde étant mort en 1836, les propriétaires du *Bon Sens* firent choix d'un autre rédacteur en chef que Louis Blanc. Tous les collaborateurs se révoltèrent contre cette décision et menacèrent de se retirer. Et pourtant, il était le plus jeune. Les actionnaires durent céder, et il fut nommé rédacteur en chef le 1er janvier 1837. Il résigna ses fonctions au bout de dix-huit mois, à la suite d'une divergence d'opinion avec les actionnaires sur la question des chemins de fer, qui devaient être, selon lui, construits et exploités par l'Etat, et non par des compagnies particulières. « Dans cette polémique, dit M. Tchernoff, il affirmait déjà le rôle qu'il assignait à l'Etat. » Louis Blanc fut suivi par ses collaborateurs, et le journal tomba. « Sous sa direction, dit Sarrans, le *Bon Sens* avait exercé une remarquable influence sur le parti démocratique, en rapprochant et associant dans un but commun l'école politique et l'école sociale, l'une comme but,

l'autre comme moyen. » Cette feuille ne se contentait pas de travailler à instruire les ouvriers, ses colonnes leur étaient ouvertes ; « beaucoup d'entre eux, a déclaré Louis Blanc, parurent dans cette arène intellectuelle, et il se trouva que des tailleurs, des cordonniers, des ébénistes, cachaient des hommes d'Etat, des philosophes, des poètes. »

A cette époque, Louis Blanc était en possession d'une considération suffisante pour lui permettre de ne plus dépendre d'autrui et d'avoir un journal à lui. Il fonda, le 15 janvier 1839, la *Revue du Progrès politique, social et littéraire*. Avec une activité infatigable, il ne se borna pas à y dénoncer la corruption du régime bourgeois et capitaliste de Juillet, il y exposa ses idées de réformes sur les sujets les plus divers, dans un esprit nettement républicain et démocratique : le suffrage universel, l'abolition de l'esclavage aux colonies, le relèvement de la condition civile des femmes, le divorce, la réorganisation du système pénitentiaire, celle de l'instruction publique, la liberté de la presse, de réunion, d'association, etc., n'eurent pas de plus ardents partisans que lui.

Le prince Louis Bonaparte ayant publié sa brochure les *Idées napoléoniennes,* il y répondit par un article virulent, où, après avoir démoli pièce à pièce l'échafaudage d'audacieux mensonges par lesquels le prince se flattait de séduire le peuple, il prédisait qu'une restauration bonapartiste se saurait être que « le despotisme moins la gloire, les courtisans sur nos têtes moins l'Europe à nos pieds, un grand nom moins un grand homme ! L'Empire enfin, moins l'Empereur ! » (15 août 1839). Le lendemain soir, comme il rentrait chez lui, rue Louis-le-Grand, un misérable lui asséna un coup de casse-tête. A ce propos, il se produisit un fait curieux de télépathie, qui inspira, dit-on, à Alexandre Dumas son drame émouvant des *Frères Corses*. Le frère de Louis Blanc, Charles, de passage à Rodez, éprouva une telle angoisse au moment même où ce lâche attentat avait lieu qu'il écrivit précipitamment à Paris pour avoir des nouvelles. Louis Blanc dut garder le lit pendant trois semaines. Quant à son agresseur nocturne, on ne l'a jamais connu.

C'est dans la *Revue du Progrès*, le 1er août 1840, que parut, avant d'être réimprimé en volume, l'*Organisation du Travail*, qui contenait son plan de réforme économique de la société. L'ouvrage eut un retentissement considérable. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Précisément à la même date, il publia le premier volume de l'*Histoire de Dix ans* (1830-1840). Les deux ouvrages se complétaient en quelque sorte l'un l'autre. Dans le premier, il indiquait par quoi devait être remplacée, au nom de la justice et pour le bien général, la société privilégiée et capitaliste, cause de la misère ; le second mettait en scène les membres de cette société elle-même, scrutait les origines de la bourgeoisie et montrait comment elle avait usé du pou-

voir que la Révolution de Juillet avait remis entre ses mains. Il y avait une réelle audace à s'attaquer ainsi à la grande puissance du moment ; le public en récompensa l'auteur par l'accueil enthousiaste qu'il fit à son œuvre : en quatre années, 1841-1845, l'*Histoire de Dix Ans*, qui comprit cinq volumes, eut quatre éditions. On goûta d'autant mieux la verve, l'esprit mordant, les traits polis, aiguisés, du narrateur, que la presse, à cette époque, était bâillonnée par les lois de septembre, qui avaient suivi l'attentat de Fieschi. La tentative, cependant, présentait de grandes difficultés : les documents officiels secrets faisaient naturellement défaut à Louis Blanc. Il y suppléa par des souvenirs personnels de journaliste, et par les renseignements, les confidences, les anecdotes, souvent piquantes, toujours caractéristiques, que lui fournirent à profusion les personnages illustres qu'il fréquentait, François Arago, Lamennais, Béranger, George Sand, Berryer, etc., ainsi que la société aristocratique du faubourg Saint-Germain, où il était recherché, moins à cause de sa noble parenté maternelle, que pour son esprit, ses manières distinguées et la curiosité qui s'attachait à la personne d'un homme tout jeune encore et déjà célèbre. Cette dernière fréquentation, a-t-on hasardé à dire, fit de Louis Blanc un pamphlétaire au service du parti légitimiste. Pure calomnie : jamais il n'abdiqua sa dignité politique, et les plus violents adversaires de la branche aînée des Bourbons et de leurs partisans n'ont pas émis un jugement plus sévère que le sien sur ses soi-disant alliés : « Les Bourbons sont entrés en France portés sur les flots de l'invasion, dont ils furent comme l'écume ».

Il faut lire, à ce sujet, dans la brochure que M. Charles Edmond, ami et exécuteur testamentaire de Louis Blanc, publia quelques semaines après sa mort, les détails si intéressants du chapitre intitulé : « Comment Louis Blanc s'y est-il pris pour se procurer les documents nécessaires, pour pénétrer dans les secrets intimes des hommes marquants de l'époque, pour leur arracher souvent des vérités fort délicates à avouer, à être publiées surtout » (1).

Si l'*Histoire de Dix Ans* n'est pas un pamphlet, comme on s'est plu trop souvent à le répéter, l'auteur voulut en faire avant tout un acte de guerre, — et les événements prouvèrent par la suite que le coup avait porté. L'impartialité était, à n'en pas douter, dans ses vœux, mais son âme ardente, le but qu'il se proposait l'entraînèrent plus d'une fois à y déroger, et il se faisait certes illusion à lui-même quand il écrivait : « J'ai le désir sincère de ne pas mêler une amertume trop grande à ce récit des souffrances et des humiliations de mon pays ; car les devoirs de l'historien sont austères et l'on exige de lui qu'il commande le calme à son cœur. » (II, 462).

(1) *Les Célébrités contemporaines : Louis Blanc*, par Ch. EDMOND.

Il n'en reste pas moins que l'*Histoire de Dix Ans* est une œuvre historique remarquable par l'élévation et l'éclat du style, la vivacité du récit, l'art du portrait que Louis Blanc excelle à graver. Citons ces lignes pour exemple : « Un peuple déchaîné, victorieux et maître de lui ; trois générations de rois fuyant sur les mers ; la bourgeoisie apaisant la foule, l'éconduisant, se donnant un chef ; les nations qui s'agitent trompées dans leur espoir et regardant du côté de la France immobile sous un roi nouveau ; l'esprit révolutionnaire flatté d'abord, comprimé ensuite, et finissant par éclater en efforts prodigieux ou en scènes terribles ; des complots, des égorgements ; trois cents républicains livrant bataille dans Paris à toute une armée ; la propriété attaquée par de hardis sectaires ; Lyon soulevé deux fois et inondé de sang ; la duchesse de Berry ressuscitant le fanatisme de la Vendée et flétrie par ceux de sa famille ; des procès inouïs ; le choléra ; au dehors, la paix incertaine, quoique poursuivie avec une obstination ruineuse ; l'Afrique dévastée au hasard, l'Orient abandonné ; au dedans, nulle sécurité ; toutes les révoltes de l'intelligence et des essais fameux ; l'anarchie industrielle à son comble ; le scandale des spéculations aboutissant à la ruine ; le pouvoir décrié ; cinq tentatives de régicide ; le peuple sourdement poussé à de vastes désirs ; des sociétés secrètes ; les riches alarmés, irrités, et à l'impatience du mal joignant la peur d'en sortir... tel est le tableau que présente l'histoire des dix dernières années. » (II, I).

Au surplus, si les peintures sont parfois poussées au noir avec excès, si ses critiques contre le gouvernement de Juillet sont souvent acerbes et injustes, l'auteur a une excuse dans son cœur et dans son ardent patriotisme.

« Chacun pour soi, chacun chez soi, ont dit les chefs de la bourgeoisie triomphante : hideuse et lâche maxime qui contient toutes les oppressions jusqu'à ce qu'elle enfante tous les désordres. L'erreur de la bourgeoisie a été de croire que, là où il n'y a pas égalité dans les moyens de développement, la liberté suffit au progrès et à la justice. Mais qu'importe le droit de s'enrichir accordé à tous, quand les instruments de travail et le crédit n'appartiennent qu'à quelques-uns ! La véritable liberté consiste, non pas dans le droit, mais dans le pouvoir donné à chacun de développer ses facultés. C'est pour se refuser à cette évidence que la bourgeoisie s'expose à voir des milliers de combattants se lever avec ce cri : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! ». Aussi la destruction d'un semblable despotisme est-elle une affaire de science et non de révolte. C'est le principe qui est impie et la situation qui est coupable. La faute n'est point aux choses, elle est aux hommes. On ne se venge pas d'un principe, on le remplace ; on ne punit pas une situation mauvaise, on la change ». Et Louis Blanc faisait entendre dès 1841, ces paroles prophétiques :

« La bourgeoisie, si elle n'y prend garde, marche à sa ruine par le chemin sur lequel souffre le peuple. Malheureusement, elle ne paraît pas s'en être doutée jusqu'ici ».

On retrouve là, avec le fondement et l'essence de ses théories économiques, son ardente sympathie pour les prolétaires. Mais, d'autre part, en attaquant si vigoureusement le pouvoir, il se proposait le dessein de l'arrêter sur la pente périlleuse où il le voyait infailliblement glisser, et, lorsqu'il annonçait son intention d'écrire la fin du règne de Louis-Philippe, il espérait de bonne foi que cette seconde partie de sa tâche serait moins pénible que la première. « Nous n'avons cessé de nourrir, et nous chérissons cette espérance, dit-il en terminant. Elle nous a soutenu dans une œuvre si remplie de tristesse et si amère. En traçant le tableau de tant de malheurs, nous nous disions qu'ils n'étaient pas irréparables ; que, pour y mettre un terme, il fallait se résigner à la douleur d'en connaître les causes et l'étendue ; qu'un jour viendrait où cesserait la longue file de nos querelles intestines ; qu'à nos déchirements succéderait la fraternité, source de toute force durable et de toute justice ; que la France enfin reprendrait, dans l'intérêt de la civilisation et pour le salut des peuples opprimés, son influence sur les affaires du monde. Nous n'aurions pas écrit ce livre, s'il n'avait dû être que l'oraison funèbre de la patrie ».

Déjà, aussi, Louis Blanc avait entrepris d'écrire l'*Histoire de la Révolution* : il voulait montrer comment le présent se rattachait au passé, et, de l'évolution antérieure de la société humaine, inférer l'espoir, les gages certains d'un meilleur avenir. Les deux premiers volumes qui parurent sous le règne de Louis-Philippe, en 1844 et en 1847, — les dix derniers se succédèrent de 1852 à 1862, — n'en furent que « le portique monumental » (M. Tchernoff), en dépassaient à peine 1789. C'est que nul historien de la Révolution n'a donné plus d'ampleur à l'étude des origines. « Ce serait, dit Louis Blanc dans le préambule de son ouvrage, méconnaître la Révolution, sa portée sublime, que d'en confondre l'explosion et la date. Ils ne sauraient être nés de quelques accidents vulgaires, de je ne sais quels modernes embarras, ces événements dont le souvenir palpite encore. Ils résument plusieurs siècles de souffrances... Toutes les nations ont contribué à les produire ; toutes y ont leur avenir engagé ».

Dans le premier volume, il suit, à travers quatre siècles, depuis le Concile de Constance en 1414 et Jean Huss, la genèse de cette grande œuvre sociale. « Trois principes, dit-il, se partagent l'histoire : l'autorité, l'individualisme, la fraternité ». Chacun d'eux devait triompher à son heure. L'autorité a été vaincue en 1789, mais ce n'a pas été au profit de la liberté ; l'individualisme a pris alors sa place, c'est-à-dire la bourgeoisie, avec ses philosophes, ses avocats, ses in-

dustriels. Une seconde révolution est donc nécessaire, qui sera marqué par l'avènement de la fraternité. La Montagne a essayé de l'accomplir, mais « tumultueusement », et un seul homme l'a bien comprise, Robespierre. » C'est cette révolution que Louis Blance « appelle » au nom « de l'harmonie et de la liberté ».

Il se dégage de l'œuvre entière une impression de majesté, en rapport parfait avec la grandeur du sujet. Toutes les parties en sont traitées avec une exacte proportion, un courant d'éloquence circule à travers les pages, toujours égal, plein et rapide. La phrase, le plus souvent rythmée, d'un nombre large et sonore, se ramasse parfois tout à coup, se presse et se condense, et jaillit en une image éclatante.

Ces qualités littéraires, Louis Blanc ne les doit pas seulement à l'influence de Rousseau, pour qui il professait, comme on sait, un véritable culte, elles résultent aussi, et plus encore, de l'amour avec lequel il a traité son sujet. Il s'est mis tout entier dans son œuvre. « Je plains, dit-il sa tâche accomplie, quiconque, en lisant ce livre, n'y reconnaîtrait pas l'accent d'une voix sincère et les palpitations d'un cœur affamé de justice ».

Sans doute, beaucoup de ses jugements sur les hommes et les choses prêtent à la critique; sans doute, on peut lui reprocher que sa prédilection pour Robespierre l'ait rendu parfois injuste à l'égard de Danton, et, comme ne s'en est pas fait faute Michelet, qui tenait pour ce dernier, que l'auteur, écrivant dans l'exil, n'ait pu consulter les archives françaises et n'ait guère eu à sa disposition que les documents du British Museum : mais ce grief pourrait être, à aussi bon droit, retorqué contre Michelet, et il n'est pas inutile de faire remarquer ici que, à l'époque de la Révolution, c'est la diplomatie anglaise qui tenait tous les fils de la politique européenne. « Louis Blanc, dit M. Aulard, et son jugement fait loi en la matière, est dépassé sur bien des points, mais pas plus et peut-être moins que les autres historiens de la Révolution. Quand il se trompe, ce n'est point par vice de méthode, mais parce que, de son temps et surtout à Londres, (où il a composé la plus grande partie de son livre), on n'avait pas les documents que nous avons. Sa méthode est vraiment scientifique, en ce qu'il n'allègue pas un fait sans s'appuyer sur un texte cité en note. Il est le premier qui ait ainsi traité l'histoire de la Révolution, et j'ajoute avec un désir d'impartialité fort méritoire. *Désir* n'est pas assez dire : il a été je crois, plus impartial que nul autre. Voyez comme il a peur de trop abonder dans son propre sens, d'être injuste pour les adversaires de ses idées. Certains de ces appendices où il discute sa propre méthode et ses résultats sont des chefs-d'œuvre de critique historique... C'est encore l'ouvrage d'ensemble le plus propre à faire connaître l'histoire de la Révolution. J'ajoute que cer-

taines parties de son livre, notamment sur la Vendée, sont presque définitives et étaient fort nouvelles à l'époque ».

Dans les derniers jours de la monarchie de Juillet, Louis Blanc était en possession d'une immense popularité, que contre-balançait celle de deux hommes seulement, Lamartine et Ledru-Rollin. Il avait, dans l'*Organisation du Travail*, essayé de formuler les aspirations du peuple, s'était affirmé comme journaliste distingué et historien éminent. La campagne réformiste des banquets révéla en lui un orateur de premier ordre. A Dijon, il développa un toast à *l'avenir de la France :* il rappela l'histoire de la France depuis un demi-siècle, traça un tableau saisissant de cette société moderne telle que l'avaient faite des institutions vicieuses, partout livrée au plus cruel antagonisme, il termina par un magnifique morceau oratoire, qui montrait la France donnant la liberté au monde : « Nous avons vu les portes de Paris ouvertes à l'invasion de nos plus cruels ennemis. Eh bien ! à peine touchaient-ils cette terre sacrée, ils l'ont tellement sentie frémir sous les pas de leurs chevaux, qu'ils en sont sortis tout plein de l'effroi de leur triomphe. Ils espéraient nous imposer le despotisme, ils ont remporté la contagion de la liberté !... ».

A ce même banquet de Dijon, à la fin de 1847, il prononça ces paroles prophétiques : « Le pouvoir, qui semblait naguère si vigoureux, s'affaisse sur lui-même et sans qu'on l'attaque. Une invisible volonté va semant dans les hautes régions d'humiliantes catastrophes. Des actes inattendus de démence, de honteuses chutes, des crimes à faire dresser les cheveux sur la tête, des suicides inexpliqués viennent frapper coup sur coup l'opinion publique de stupeur. Alors cette société, si prospère en apparence, s'agite ; elle s'interroge avec inquiétude sur je ne sais quel venin caché qu'elle sent courir dans ses veines. Corruption ; voilà le mot du moment, et chacun de s'écrier : Impossible que ces choses durent ; que nous apportera la « journée de demain ? » Messieurs, quand les fruits sont pourris, ils n'attendent que le passage du vent ».

Chef reconnu du parti ouvrier, il fut chargé par la *Réforme* de rédiger le nouveau programme de ce journal. En voici le début : « Tous les hommes sont frères. Là où l'égalité n'existe pas, la liberté est un mensonge. L'association est la forme nécessaire de l'égalité. Le but final de l'association est d'arriver à la satisfaction des besoins intellectuels, moraux et matériels de tous, par l'emploi de leurs aptitudes diverses et le concours de tous leurs efforts... ».

En 1846, il avait refusé la candidature que les républicains de Villefranche lui offraient. Dès le premier jour de la Révolution de Février il prit place dans le nouveau gouvernement fermement résolu à appliquer ses théories.



C'est ici le lieu de résumer la doctrine sociale de Louis Blanc, telle qu'il l'a développée dans l'*Organisation du Travail,* dans les revues et journaux qu'il a dirigés ou auxquels il a collaboré, dans ses ouvrages historiques, etc.

Rappelons- nous d'abord l'introduction de l'*Histoire de la Révolution:* il y montre la société évoluant successivement de l'autorité dans l'individualisme, pour aboutir, il en a le ferme espoir, à la fraternité, c'est-à-dire à un état où l'individu, à qui la philosophie du XVIII[e] siècle a donné le sentiment exalté de ses droits, prendra conscience de ses devoirs et où le gouvernement, sur le principe de solidarité et sur « le volontaire assentiment des cœurs » fondera la société future.

Ainsi, d'une part, il croit, comme son maître Rousseau, à la nature essentiellement bonne de l'homme, proclame énergiquement la loi du progrès, malgré les apparences de régression que présente parfois l'histoire ; d'autre part, il charge l'Etat, qui a le devoir d'assurer à l'individu son droit à l'existence, de modifier les conditions de la société, de l'organiser selon ses destinées et ses besoins (1).

Cette transformation s'accomplira lentement, progressivement, les idées suffisent, aidées dans leur action toute puissante par la coopération de l'Etat: « Ce n'est pas la force qui mène le monde, quoi qu'en puissent dire les apparences, c'est la pensée, et l'histoire est faite par les livres... Tout ce qui s'est fait de grand sur la terre a toujours été accompli au nom d'une idée... (2) ».

Le rôle du pouvoir pour Louis Blanc, et en cela il se différencie du saint-simonisme, doit se borner à interpréter ces idées et à favoriser leur triomphe.

Cette réforme ne doit pas seulement s'appliquer aux faits économiques, aux rapports du capital et du travail, à l'amélioration du sort du prolétariat ; elle ne sera efficace, durable que si elle porte sur l'homme tout entier, sur l'ensemble des conditions de la vie morale et matérielle, politique et sociale de la nation, sur toutes les classes de la société. Qu'on se reporte au programme de *La Réforme,* men-

(1) « Nous voulons donc que le travail soit organisé de manière à amener la suppression de la misère, non pas seulement afin que les souffrances matérielles du peuple soient soulagées, mais aussi, mais surtout, afin que chacun soit rendu à sa propre estime ; afin que l'excès du malheur n'étouffe plus, chez personne, les nobles aspirations de la pensée et les jouissances d'un légitime orgueil ; afin qu'il y ait place pour tous dans le domaine de l'éducation et aux sources de l'intelligence... Nous voulons que le travail soit organisé, afin que l'âme du peuple, — son âme, entendez-vous? — ne reste pas comprimée et gâtée sous la tyrannie des choses ». Introduction à l'*Organisation du Travail.*

(2) *Histoire de la Révolution,* I. Louis BLANC.

tionné plus haut. Cette idée revient fréquemment chez Louis Blanc, avant et après 48. « Le progrès n'existe pour moi, dit-il, dans la *Révolution de Février au Luxembourg,* ouvrage paru dans l'exil, en 1849, qu'à la condition de profiter à tous, à tous sans exception. » Ainsi s'instaurera la société future, dans laquelle l'esprit de solidarité, l'association du capital et du travail établiront l'harmonie entre tous les membres, et, par là, assureront le bonheur général. « Pourquoi l'harmonie ne succéderait-elle pas dans l'homme lui-même à l'antagonisme ? Pourquoi l'harmonie ne deviendrait-t-elle pas la loi de la vie individuelle, comme elle est la loi des mondes ? Gardons-nous de scinder le problème, si nous aspirons à le résoudre. La formule du progrès est double dans son unité : *Amélioration morale et matérielle du sort de tous, par le libre concours de tous et leur fraternelle association!* Ce qui rentre dans l'héroïque devise que nos pères écrivirent, il y a cinquante ans, sur le drapeau de la Révolution : Liberté, Egalité, Fraternité (1). »

Mais comment réaliser cette harmonie ? En dissipant les ténèbres de l'ignorance, en éclairant chaque classe sur ses véritables devoirs et intérêts, en élevant le niveau de l'humanité par la science ; et c'est là la mission de l'Etat (2).

Telles sont, résumées, les idées fondamentales de Louis Blanc. Voyons-en l'application.

La société actuelle, dit-il, est mauvaise, non du fait de la corruption humaine, mais à cause de ses institutions. Tous les vices, tous les crimes n'ont qu'une cause, la misère, résultat de la concurrence, qui est elle-même une des manifestations d'un fait plus général, l'individualisme. La concurrence amène l'abaissement du taux des salaires de l'ouvrier, conduit à la surproduction, par suite au chômage, ruine la petite industrie, c'est la guerre perpétuelle des intérêts, le duel féroce des individus et des classes, des patrons avec les ouvriers, des patrons entre eux, des nations entre elles, et, pour terme final, la victoire d'un petit nombre de capitalistes, qui étaient leur fortune sur la misère générale.

Quel remède apporter à cet état de choses ? L'association, l'associa-

---

(1) Introduction à l'*Organisation du Travail.*

(2) « Par l'intervention de qui la société donnera-t-elle à chacun de ses membres l'instruction convenable et les instruments de travail nécessaires, si ce n'est par l'intervention de l'Etat ? C'est donc au nom, c'est pour le compte de la liberté, que nous demandons la réhabilitation du principe d'autorité. Nous voulons un gouvernement fort, parce que, dans le régime d'inégalité où, nous végétons encore, il y a des faibles qui ont besoin d'une force sociale qui les protège. Nous voulons un gouvernement qui intervienne dans l'industrie, parce que là où on ne prête qu'aux riches, il faut un banquier social qui prête aux pauvres. En un mot, nous invoquons l'idée du pouvoir, parce que la liberté de l'avenir doit être une vérité ». Introduction à l'*Organisation du Travail.*

tion universelle s'entend, autrement les associations isolées feraient reparaître la lutte des intérêts et le règne de la violence. Alors l'intérêt personnel, s'identifiant avec l'intérêt collectif, ne perdra rien de son stimulant ; chacun exercera l'emploi auquel ses aptitudes le désignent, le travail deviendra attrayant, et les découvertes scientifiques, l'emploi des machines, qui tout en réduisant le nombre des ouvriers, entraînent la surproduction, allègeront le travail manuel au profit du bien-être et du développement intellectuel de l'individu.

Comment réorganiser ces associations ? Les ouvriers d'une même industrie, ou d'industries similaires, se grouperont et formeront des ateliers sociaux, régis par des règlements ayant force et puissance de loi. Les capitaux seront fournis par l'Etat, gratuitement et sans intérêt. Dans chaque branche du travail, l'atelier national aura pour mission spéciale de faire à ceux de l'industrie privée une concurrence écrasante qui les obligera à venir s'absorber dans son sein. De telle sorte que la concurrence sera détruite par la concurrence même. Tous les ateliers nationaux d'une même industrie, répandus sur le territoire, seront associés entre eux, et rattachés comme succursales à un grand atelier central. Les chefs des travaux seront nommés à l'élection, les plus habiles étant appelés aux emplois les plus élevés, en vertu du principe « de chacun selon ses capacités ». En attendant qu'il soit donné « à chacun suivant ses besoins » tous les ouvriers seront également rétribués ; et, à l'objection grave que l'égalité des salaires supprimerait l'intérêt personnel, le grand aiguillon de l'activité humaine, Louis Blanc répondait que ce stimulant sera remplacé, dans les ateliers sociaux par « le point d'honneur du travail », la conscience du travailleur pour soi en travaillant pour les autres, la peur d'être traité de lâche, de voleur, etc.

L'agriculture, souffrant des mêmes maux que l'industrie, subira une transformation analogue « L'abus des successions collatérales, dit-il, est universellement reconnu. Ces successions seraient abolies, et les valeurs dont elles seraient composées, déclarées propriétés communales et inaliénables ». Des fédérations agricoles seraient organisées sur le régime des ateliers industriels. Enfin, de même que tous les ateliers d'une même industrie, seront solidaires entre eux, la solidarité sera établie entre les industries diverses, et l'entrée, dans l'association, des fédérations agricoles, fera une vaste coopérative de production de la société entière.

Ainsi sera atteint, par l'association universalisée, le but que doit se proposer tout réformateur ; le droit à l'existence, dans le sens le plus large et le plus élevé du mot, sera assuré à l'individu (1).

---

(1) Voici de quelle façon Louis Blanc résume son projet d'organisation du travail sous forme de projet de loi :

ARTICLE PREMIER. — Il sera créé un ministère du Progrès, dont la mission

* * *

La plupart de ces idées donneraient lieu à de nombreuses critiques dans lesquelles le cadre de cette étude ne nous permet pas d'entrer. Nous nous bornerons seulement à examiner ici si l'intervention toute puissante sinon indispensable de l'Etat n'est pas justement un des principaux éléments de l'impossibilité de toute réforme sociale.

Nous avons déjà rappelé que Louis Blanc demande, au nom et pour le compte de la liberté, la réhabilitation du principe d'autorité, un gouvernement fort, une force sociale qui, non seulement protège les faibles, mais encore procure du crédit et des ressources : « L'Etat, dit-il, dans un régime démocratique où la souveraineté du peuple est réalisée au moyen du suffrage universel, est la société même, qui ordonne par ses mandataires ce qu'elle juge utile ou nécessaire au bien de tous ».

Cependant ses idées souvent flottantes ont maintes fois variées. Après l'insuccès des ateliers nationaux, déplorant que le gouvernement n'eût pas fait un essai pratique de son plan (création d'un minis-

---

serait d'accomplir la Révolution sociale, et d'amener graduellement, pacifiquement, sans secousse, l'abolition du prolétariat.

Art. 2. — Pour cela, le Ministère du Progrès serait chargé : 1° de racheter, au moyen de rentes sur l'Etat, les chemins de fer et les mines ; 2° de transformer la Banque de France en Banque d'Etat ; 3° de centraliser, au grand avantage de tous et non au profit de l'Etat, les assurances ; 4° d'établir, sous la direction de fonctionnaires responsables, de vastes entrepôts où producteurs et manufacturiers seraient admis à déposer leurs marchandises et leurs denrées, lesquelles seraient représentées par des récépissés ayant une valeur négociable et pouvant faire office de papier-monnaie : papier-monnaie parfaitement garanti, puisqu'il aurait pour gage une marchandise déterminée et expertisée ; 5° enfin, d'ouvrir des bazars correspondant au commerce de détail, de même que les entrepôts correspondraient au commerce en gros.

Art. 3. — Des bénéfices, que les chemins de fer, les mines, les assurances, la banque, rapportent aujourd'hui à la spéculation privée, et qui, dans le nouveau système retourneraient à l'Etat, joints à ceux qui résulteraient des droits d'entrepôts, le Ministère du Progrès composerait son budget spécial : le budget des travailleurs.

Art. 4. — L'intérêt et l'amortissement des sommes dues par suite des opérations précédentes seraient prélevés sur le budget des travailleurs ; le reste serait employé : 1° à commanditer les associations ouvrières ; 2° à fonder des colonies agricoles.

Art 5. — Pour être appelées à jouir de la commandite de l'Etat, les associations industrielles ou agricoles devraient être instituées d'après le principe d'une fraternelle solidarité, de manière à pouvoir acquérir, en se développant, un capital *collectif, inaliénable et toujours grossissant;* seul moyen d'arriver à tuer l'usure, grande ou petite, et de faire que le capital ne fût plus un élément de tyrannie, la possession des instruments de travail un privilège, le crédit une marchandise, le bien-être une exception, l'oisiveté un droit.

Art. 6. — En conséquence, toute association industrielle et agricole, voulant jouir de la commandite de l'Etat, serait tenue d'accepter, comme bases constitutives de son existence, les dispositions qui suivent :

Après le prélèvement du montant des dépenses consacrées à faire vivre le

tère du progrès) il avait écrit : Je dis au peuple : voulez-vous que même, en dehors du gouvernement actuel, en dépit de son mauvais vouloir, et d'une manière toute légale, les théories socialistes de la Révolution de Février soient mises en pratique ? Cela se peut et voici comment :

Que les associations ouvrières se concertent ;

Qu'elles soient entre elles ce précieux lien de la solidarité qui les soutiendra contre la pression du milieu environnant ;

Qu'un *Comité central de travailleurs associés* soit établi ;

Que ce comité organise, non seulement à Paris, mais dans les provinces, la plus importante des souscriptions : LA SOUSCRIPTION DU PROLÉTARIAT à abolir !

Ce comité sera, — sans caractère officiel — un véritable ministère du Progrès, et le capital fourni par des souscriptions volontaires,

---

travailleur, de l'intérêt du capital, des frais d'entretien et de matériel, le bénéfice sera ainsi réparti :

Un quart pour l'amortissement du capital ;

Un quart pour l'établissement d'un fonds de secours destiné aux vieillards, aux malades, aux blessés, etc. ;

Un quart à partager entre les travailleurs à titre de bénéfice ;

Un quart enfin pour la formation d'un fonds de réserve dont la destination sera indiquée plus bas.

Ainsi serait constituée l'association dans son atelier.

Resterait à étendre l'association entre tous les ateliers de même nature, afin de les rendre solidaires l'un de l'autre.

Deux conditions y suffiraient :

D'abord, on déterminerait le prix de revient ; on fixerait, en égard à la situation du monde industriel, le chiffre du bénéfice licite au-dessus du prix de revient, de manière à arriver à un prix uniforme et à empêcher toute concurrence entre les ateliers d'une même industrie.

Ensuite, on établirait dans tous les ateliers de la même industrie un salaire non pas égal, mais proportionnel, les conditions de la vie matérielle n'étant point identiques sur tous les points de la France.

La solidarité étant ainsi établie entre tous les ateliers de même nature, il y aurait enfin à réaliser la souveraine condition de l'ordre, celle qui devra rendre à jamais les haines, les guerres, les révolutions impossibles ; il y aurait à fonder la solidarité entre toutes les industries diverses, entre tous les membres de la société.

Pour cela, des divers fonds de réserve dont nous parlions tout à l'heure, on formerait un fonds de mutuelle assistance entre toutes les industries, de telle sorte que celle qui, une année, se trouverait en souffrance, fût secourue par celle qui aurait prospéré. Un grand capital serait ainsi formé, lequel n'appartiendrait à personne, mais appartiendrait à tous collectivement.

La répartition de ce capital de la société entière serait confiée à un conseil d'administration placé au sommet de tous les ateliers.

L'Etat arriverait à la réalisation de ce plan par des mesures successives. Il ne s'agit de violenter personne. L'Etat donnerait son modèle ; à côté vivraient les associations privées, le système économique actuel. Mais telle est la force d'élasticité que nous croyons au nôtre, qu'en peu de temps, c'est notre ferme croyance, il se serait étendu sur toute la société, attirant dans son sein les systèmes rivaux par l'irrésistible attrait de sa puissance. Ce serait la pierre jetée dans l'eau et traçant des cercles qui naissent l'un de l'autre, en s'agrandissant toujours.



Louis Blanc.

par le dévouement, sera le BUDGET DES TRAVAILLEURS. « Que le peuple y songe : la chose en vaut la peine ; car la destruction de la dernière forme de l'esclavage est au bout. »

Au reste, dans la préface à l'*Organisation du Travail*, après avoir affirmé que l'individu ne pourra exercer, développer ses facultés que sous l'empire de la justice et « sous la sauvegarde de la loi », Louis Blanc avait cru devoir ajouter : « Qu'on ne s'y trompe pas du reste ; cette nécessité de l'intervention des gouvernements est relative ; elle dérivera uniquement de l'état de faiblesse, de misère, d'ignorance, où les précédentes tyrannies ont plongé le peuple. Un jour viendra où il ne sera plus besoin d'un gouvernement fort et actif, parce qu'il n'y aura plus dans la société de classe inférieure et mineure. Jusque là, l'établissement d'une autorité tutélaire est indispensable. Le socialisme ne saurait être fécondé que par le souffle de la politique ».

Malgré toutes ces atténuations, Louis Blanc peut être considéré comme un partisan convaincu de la conquête des pouvoirs publics, comme un fervent étatiste.

D'un avis tout opposé, du moins en ce qui concerne le rôle utile et nécessaire de l'Etat, est celui que Louis Blanc appelle haineusement un « zoïle sans valeur, écrivain sans idées, économiste sans principes, grand diseur de riens et d'injures, grand remueur de mots... un de ces hommes qui se font une perruque avec un cheveu et se drapent dans une ficelle ». Proudhon rejette, en effet, toutes les lois de l'Etat « Des lois à qui pense par soi-même, et ne doit répondre que de ses propres actes ! des lois à qui veut être libre et se sent fait pour le devenir ; Je suis prêt à traiter, mais je ne veux pas de lois ; je n'en reconnais aucune ; je proteste contre tout ordre qu'il plaira à un pouvoir de prétendue nécessité d'imposer à mon libre arbitre. Des lois ! On sait ce qu'elles sont et ce qu'elles valent. Toiles d'araignées pour les puissants et les riches, chaines qu'aucun acier ne saurait rompre pour les petits et les pauvres, filets de pêche entre les mains du gouvernement (1) ». Quant à l'Etat, le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est pour Proudhon la servitude « Quiconque met la main sur moi pour me gouverner est un usurpateur et un tyran. Je le déclare mon ennemi ».

A son tour, Bakounine estime que « l'Etat, c'est l'autorité, c'est la force, c'est l'ostentation et l'infatuation de la force (2) ».

Tolstoï n'a pas une meilleure opinion de l'Etat ; pour lui, l'Etat, c'est « une réunion d'individus qui fait violence aux autres hommes », qui « exercent le pouvoir, non pas pour vaincre le mal, mais unique-

(1) *Idée Générale*, p. 149.
(2) Dieu et l'Etat.

ment par intérêt ou par caprice ; et les autres hommes s'y soumettent, non parce qu'ils croient que c'est pour leur bien, que ceci les délivrera du mal, mais seulement parce qu'ils ne peuvent s'en affranchir ».

Quant à ce leurre, le droit au travail, qui n'est que « le droit de rester toujours l'esclave salarié, l'homme de peine, gouverné et exploité par les bourgeois de demain (1) » il faut le rejeter énergiquement ; ce n'est là qu'une formule ambiguë dont ont abusé tous les socialistes, endormeurs et doctrinaires, avant comme après 48 (2). Les travailleurs doivent revendiquer le droit à l'aisance. « Le droit à l'aisance, c'est la possibilité de vivre comme des êtres humains et d'élever les enfants pour en faire des membres égaux d'une société supérieure à la nôtre... Le droit à l'aisance, c'est la révolution sociale... Il est grand temps que le travailleur proclame son droit à l'héritage commun et qu'il en prenne possession (3) ».

Est-ce à dire que les idées sociales exprimées par Louis Blanc doivent toutes être rejetées et que sa conception d'une meilleure organisation du travail soit entièrement erronée ? Faut-il ne considérer son action, du moins jusqu'à la révolution de 1848, que comme n'ayant eu que des conséquences négatives ou même néfastes ? Non, sans aucun doute, car jusqu'au moment où il eût réellement, pendant deux mois, la direction morale de la Révolution son rôle fut indiscutablement utile à la cause ouvrière : il a contribué, avec Considérant et Leroux, avec Pecqueur et Cabet, avec Proudhon et Blanqui, à former une nouvelle conscience démocratique, à dégager les principaux problèmes sociaux, à convaincre le peuple de quelques-uns de ses droits. Le penseur ne doit pas être confondu avec l'homme politique.

On eût désiré que le rôle de cet « apôtre de l'idéal, de cet honnête belligérant » ainsi que l'a appelé Victor Hugo, se terminât ici. Il n'est pas inutile de citer cette opinion de Proudhon : « L'Organisation du Travail, tel est le problème de la Révolution de Février ; et ce problème, c'est Louis Blanc qui l'a posé. Cela suffit pour rendre immortels le nom de l'auteur et le titre de cet ouvrage ».

*
* *

« Quand les fruits sont pourris, avait dit Louis Blanc, dans la péroraison de son discours au banquet de Lyon, ils n'attendent

---

(1) Kropotkine, *La Conquête du Pain.*

(2) « En général, la réglementation a été la passion commune de tous les socialistes d'avant 1848, moins un seul (Proudhon) : Cabet, Louis Blanc, Fouriéristes, Saint-Simoniens, tous avaient la passion d'endoctriner et d'organiser l'avenir, tous ont été plus ou moins *autoritaires.* » Bakounine, *Le Fédéralisme.*

(3) Kropotkine, *La Conquête du Pain.*

que le passage du vent... » Le vent avait soufflé, les fruits étaient tombés. Ainsi semblait se vérifier la théorie qu'il avait émise dix ans auparavant dans la *Revue du Progrès* (1.309). Comme on lui objectait que ses réformes, trop radicales, ne tenaient pas un compte suffisant de l'état actuel de la société, il répliquait : « Le progrès ne s'accomplit point peu à peu dans les institutions d'un peuple. Dans le monde des intelligences, il chemine lentement, laborieusement, mais, c'est *tout à coup* qu'il fait irruption dans le domaine des faits, changeant les lois d'une manière complète... ».

Le 24 février 1848, ce ne fut pas seulement un régime politique qui disparaissait, c'était une révolution sociale qui préludait. Louis Blanc, qui la représentait, fut porté par le peuple au pouvoir (1) et imposé, à l'Hôtel de Ville, avec l'ouvrier Albert, membre des sociétés secrètes, aux élus du Palais-Bourbon, Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Marie, etc.

Dès le 25 février pour répondre aux vœux des masses ouvrières, Louis Blanc rédige un décret, par lequel « le gouvernement provisoire de la République française s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail. Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens... » Mais le gouvernement provisoire n'avait signé ce décret que dans la crainte d'être renversé du pouvoir par le peuple avec la même facilité qu'il y avait été élevé par lui, et aussi dans l'espoir que cette promesse ne lui serait pas de sitôt rappelée. Mais, à la suite d'une manifestation populaire, le 28 février, composée de nombreux corps d'état, portant des bannières, avec cette devise : *Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ministère du Progrès. Organisation du Travail,* et sous la menace de démission de Louis Blanc et de l'ouvrier Albert, le gouvernement décida de créer, non un ministère de Progrès, mais une commission d'étude pour discuter et élaborer ces questions (2). Louis Blanc en devait avoir la présidence.

Le tour était joué. La fermeté de Louis Blanc n'avait pas résisté longtemps. Après avoir refusé fort dignement de se prêter à une manœuvre qui n'avait pour but que de paralyser et de discréditer ses projets sociaux : « Que ferai-je, avait-il dit, sans pouvoir, sans budget, sans aucun moyen de réaliser nos idées ? Que dirai-je à ce peuple qui m'aime s'il me reproche de l'avoir trompé ? On voudrait

---

(1) « Le peuple nous voulait à cette place : elle nous appartenait, nous la prîmes » Louis Blanc. *Pages d'histoire de la Révolution de Février 1848.*

(2) « La question du travail, disait le décret, est d'une importance suprême ; il n'en est pas de plus haute, de plus digne des préoccupations d'un gouvernement républicain ; il faut aviser sans le moindre retard à garantir au peuple les fruits légitimes de son travail. »

l'endormir par des paroles captieuses. On me juge propre à mieux jouer qu'un autre ce rôle perfide. On me demande de faire devant des hommes affamés un cours sur la faim. Mon honneur s'y refuse autant que ma conscience. Si le peuple doit être trahi encore, que ce soit du moins par d'autres que par moi ». Louis Blanc néanmoins se laissa vaincre, parce que, affirma-t-il, le maintien de sa démission pouvait être le signal d'une insurrection populaire et que d'ailleurs il allait avoir une tribune, au Luxembourg, qui lui permettrait « de faire une telle propagande à la vue de l'Europe! »

« La Commission du gouvernement pour les travailleurs » tel était son titre officiel, s'installa dans la salle même des délibérations de la Chambre des Pairs, au Luxembourg. Elle était composée de trois cents ouvriers, délégués par quatre-vingt-dix corporations. Louis Blanc qui présidait, y prononça d'éloquents discours : « Citoyens, s'était-il écrié le premier jour, rappelez-vous que le calme est le plus court chemin pour arriver à la justice... La fraternité est la science de la richesse... Le progrès n'existe que pour profiter à tous, c'est la solidarité réalisée... » Mais tandis que la Commission délibérait sans rien organiser, le peuple s'impatientait: Proudhon écrivait: « Quoi, déjà vingt jours de révolution, et l'armée, avec ses chefs royalistes est encore presque entière dans Paris! La magistrature qui martyrisait hier les républicains est intacte; elle les attend sans doute, de nouveau, à sa barre pour les martyriser encore! De toutes les lois monarchiques, pas une n'est abrogée! mais la réaction n'a qu'à se redresser et à reprendre sa place: le gouvernement provisoire n'est là que pour la lui rendre toute chaude! »

Le gouvernement décida alors de créer les Ateliers Nationaux; il espérait, en laissant propager le bruit que l'organisation de ces ateliers était le fruit des idées de Louis Blanc, lui aliéner l'opinion publique : « Elle me paraît de fort mauvais goût, dit un historien contemporain (1); sous une république démocratique qui ne sait faire autre chose que de distribuer aux citoyens sans travail huit francs par semaine, environ *vingt-trois sous* par jour pour les aider à ne pas mourir de faim, eux et leur famille. Encore, sur ce misérable salaire, devront-ils prélever les dépenses nécessitées par l'éloignement de leurs *chantiers* de travail sur lesquels leur présence est exigée deux jours par semaine... sans d'ailleurs qu'on leur y fasse exécuter le moindre travail. »

« Cette dépense improductive (2) et qui n'est plus ainsi qu'une hu-

(1) *Souvenirs d'un révolutionnaire*. Gustave LEFRANÇAIS.

(2) « Cela n'est pas moins pour le Trésor une dépense journalière d'environ *cent vingt mille francs*. » G. LEFRANÇAIS.

miliante aumône, sert naturellement de prétexte aux criailleries des bons et égoïstes bourgeois, hurlant à tous vents que la République encourage la paresse et l'ivrognerie. Un peu plus, on nous accuserait d'entretenir des danseuses avec nos vingt-trois sous quotidiens! »

Cependant il serait injuste de passer sous silence les tentatives faites par Louis Blanc pour aboutir à une œuvre pratique. Il fit décréter la réduction du travail d'une heure — 10 heures à Paris, 11 heures en province; — la construction, dans les quartiers les plus populaires, de grandes maisons ouvrières avec salles de lecture, crèches, salles d'asile, écoles, salles de bains; la suppression du travail des prisonniers et des militaires qui faisaient une concurrence désastreuse au travail libre; il s'employa encore à concilier les ouvriers avec les patrons (grèves des cochers, des paveurs, des boulangers, etc.); enfin, il s'efforça avec une louable énergie de créer des associations coopératives.

Mais ce ne furent là que des projets : la manifestation des gardes nationaux bourgeois, les 16 et 17 mars, dirigée contre Louis Blanc et Albert, aux cris de : « Mort aux communistes; »; les élections plusieurs fois ajournées par le gouvernement dont il faisait partie (1); les dispositions malveillantes avec lesquelles il fut accueilli à la Chambre, qui le firent rejeter, seul de tout le gouvernement provisoire, de la commission exécutive et l'obligèrent à donner sa démission de président de la Commission du Luxembourg; et, pour tout dire, la faiblesse incurable qu'il montra, en toutes circonstances, le compromirent et compromirent irrémédiablement sa cause.

Après avoir essayé une première fois de le mêler aux poursuites dirigées contre ceux qui avaient envahi, le 15 mai, l'Assemblée, la réaction cléricale et bourgeoise, profitant de l'insurrection de juin, due à la dissolution des Ateliers Nationaux et qui fut réprimée si impitoyablement par la dictature de Cavaignac, le fit poursuivre. Louis Blanc quitta alors la France et se réfugia à Londres (2).

(1) Louis Blanc fut, de tous les membres du gouvernement provisoire, celui qui obtint le moins de voix.

(2) « Environ quinze mille hommes morts ou blessés dans les deux camps ; la chasse à l'homme organisée ; une partie de Paris dénonçant l'autre ; les haines les plus farouches déchainées contre l'armée, la mobile et les ouvriers, dont les blessés s'invectivent jusque sur leurs couches d'hôpital ; l'embastillement de milliers de prisonniers grouillant et étouffant dans la boue des casemates ; l'état de siège indéfini : les conseils de guerre en permanence pour envoyer au bagne ou même à l'échafaud, les plus énergiques des combattants des barricades ; la transportation en masse, *sans jugement* des simples *suspects,* votée d'enthousiasme par les « représentants du peuple » : tel est le bilan de quatre mois de gouvernement des républicains. Qu'aurait pu faire de plus la plus exécrable des monarchies ? » G. Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire.*

En avril 1849, Louis Blanc fut condamné par la Haute-Cour de Bourges, à la déportation. Son nom fut affiché sur un poteau, comme contumax, avec ceux des galériens exposés.



Pendant vingt-deux ans, Louis Blanc resta loin de France, mais, dès son arrivée à Londres, il s'occupa de répondre aux accusations la plupart calomnieuses, de ses ennemis, en ce qui concernait son rôle depuis le 24 février jusqu'au 15 mai et plus particulièrement, sur sa part de responsabilité dans l'organisation des Ateliers Nationaux (1). Entre temps, il créa un journal mensuel, *Le Nouveau Monde* qui devait vivre jusqu'à la fin de 1851, et dans lequel il publia un *Cours de Socialisme,* une intéressante étude sur la *Réforme de la famille* et de nombreux articles de polémique démocratique. C'est pendant son exil qu'il continua et termina son *Histoire de la Révolution Française* (2) en douze volumes. En dehors de ce travail considérable, il collaborait à des journaux libéraux et conservateurs : *Le Temps, Le Courrier Français* de Paris, *L'Etoile Belge* de Bruxelles, etc.

Les idées de Louis Blanc sur la terre d'exil demeurèrent à peu près celles qui l'avaient guidé, lorsqu'il tint entre ses mains la fortune de son parti, pendant presque cinq mois.

Le premier numéro de son journal *Le Nouveau Monde,* en date du 12 juillet 1849, s'ouvre sur ces mots :

« Je date ce journal de Londres, c'est-à-dire de l'exil. De mes amis, les uns sont en prison, les autres sur la terre étrangère. La cause à laquelle j'appartiens est devenue pour une foule d'esprits trompés un sujet de scandale ou d'épouvante. Le parti que je sers a perdu un à un presque tous ses chefs ; il vient de se voir enlever la plupart de ses journaux ; il est peut-être à la veille de se voir disputer jusqu'à son nom. Enfin, au moment où je trace ces lignes, il est connu de tous que, pour la seconde fois depuis la Révolution de février, Paris est en état de siège ; que la réaction parle sans contradicteur dans les conseils de la République ; que la capitale du monde à émanciper vit sous l'étrange tutelle d'une armée ; que le domicile des citoyens n'a plus de sanctuaire ; que le sol, si hospitalier jusqu'ici de la France, se dérobe sous les pas de tout proscrit ; qu'on s'est armé d'une loi nouvelle contre la liberté de la presse et d'un règlement nouveau contre la liberté de la tribune ; que les clubs sont fermés, et qu'on a suspendu six journaux démocratiques comme on

(1) *Appel aux honnêtes gens* (brochure, 1849), *Pages de l'histoire de la Révolution de Février 1848* (1840) ; ces pages, remaniées un peu avant la chute de l'Empire, sont devenues l'*Histoire de la Révolution de 1848* (1870.

(2) Le premier, il a donné l'exemple de composer son écrit de citations juxtaposées. Il manque de profondeur et d'originalité... Mais sa sincérité et son abondance le recommandent aux personnes qui veulent aborder l'étude de la Révolution : il n'y a pas encore de guide mieux muni et plus sûr. » AULARD.

éteindrait des flambeaux, sous prétexte qu'ils brûlent en même temps qu'ils éclairent.

« Certes, c'est là un grand désastre. Eh bien, la main sur la sonscience, je le déclare : Jamais, non jamais, je ne me sentis le cœur plus rempli de courage, de confiance et d'espoir. »

On le voit, les événements de 48 ne lui ont rien appris. Son aveuglement est le même. « Berné par ses collègues du Provisoire (1), hué par la majorité de l'assemblée le 8 mai comme candidat au ministère du Progrès, assommé le 15 mai par les gardes nationaux modérés, canardé le 25 juin par les mêmes, exilé le 25 août par le vote des Barrot, des Cavaignac et des Dufaure; il était victime des uns après avoir été dupe des autres. Eh bien! en dépit de ces mésaventures, Louis Blanc n'a sur cette époque jamais fait son *mea-culpa;* loin de là, dans ses écrits historiques, il a invariablement tourné et retourné cent fois le mot de l'Infaillible: *Nunquam ad me appropinquavit error.* »

Il est vrai de dire, pour la défense de Louis Blanc, que c'est sur lui, en particulier, que l'on a fait retomber la plus grande part de responsabilité de l'échec de la révolution. « En somme, dit Vermorel dans *Les Hommes de 1848*, M. Louis Blanc fut de tous les hommes qui passèrent au pouvoir en 1848, celui qui fut le plus souvent maltraité par la réaction. C'est qu'aussi aucun ne donna autant de prise à ses ennemis. Il fut un instant le maître de la situation; les destinées de la République furent dans ses mains; il disposait d'un pouvoir immense, il ne sut pas s'en servir : il appliqua tous ses efforts à neutraliser sa propre influence, à se confondre dans une solidarité complète avec ses collègues, dont les dispositions hostiles et antirévolutionnaires n'étaient un mystère pour personne, en un mot, à maintenir en équilibre les diverses forces de la société, suivant sa propre expression, ce qui était conserver le champ libre pour la réaction, provoquée ainsi à profiter des facilités qu'on lui offrait. Mais alors M. Louis Blanc, objectif désigné des attaques révolutionnaires, ne se montra pas à la hauteur de la situation : au lieu de stimuler la force révolutionnaire qui pouvait encore se grouper à sa voix, et d'engager franchement et courageusement la lutte, il se drapa dans son manteau d'homme d'Etat incompris, épuisa ses efforts à se défendre, à se justifier, en se livrant lui-même à ses ennemis; et ainsi il en arriva à compromettre complètement sa propre dignité et jusqu'à celle du parti qu'il représentait. Si les destinées du socialisme eussent vraiment reposé sur sa tête, comme il put le croire un instant et comme il ne cessa d'en être persuadé, c'en était fait du socialisme, qui fût

(1) Louis Fiaux : *Louis Blanc.*

tombé avec lui sous l'impuissance et sous le ridicule. Et même, de l'exil, tout entier à la préoccupation de sa propre personnalité, il ne sut faire entendre que des récriminations et des justifications fatigantes et stériles. »

Les articles que Louis Blanc, dès 1857, publia, d'abord sous le pseudonyme de Weller, puis sous son nom, au *Courrier de Paris*, à l'*Etoile Belge*, au journal allemand l'*Europe*, et enfin au *Temps* (1), offrent un très grand intérêt documentaire. S'il fut un pauvre homme d'Etat, Louis Blanc fut incontestablement un excellent écrivain.

Il s'était du reste merveilleusement adapté à la vie anglaise, il parlait fort bien la langue et connaissait parfaitement l'histoire et la littérature de ce pays. Déjà, dans son *Organisation du Travail*, il avait dit : « L'Angleterre peut aussi réclamer dans l'histoire des peuples quelques pages immortelles ; elle a été visitée par la liberté avant tous les peuples de l'Europe. »

Dans une lettre datée de 1861 où l'historien abordait le sujet des grèves, il constatait que l'Angleterre était le seul pays au monde où les ouvriers en grève ne songent jamais à troubler la paix publique ; néanmoins, il y avait déjà à cette époque des « renards » et les moyens employés par ces renégats n'étaient pas sensiblement différents de ceux de nos jours.

« Toutefois, dit, en effet, Louis Blanc (2), la vérité défend de taire que les coalitions, dans l'esprit des ouvriers anglais, s'associent en général à une pratique qui nuit à leur cause, parce qu'elle la rabaisse. Vous savez que dans une armée, on appelle *piquets* un certain nombre de cavaliers ou de fantassins toujours prêts à marcher au premier ordre ; eh bien, les ouvriers associés pour une grève, en Angleterre, ont, eux aussi, leurs piquets, dont la mission est d'aller rôder dans le voisinage des lieux où s'exécutent les travaux frappés d'interdit, et de veiller à ce que cet interdit ait son plein effet. Il en résulte que ceux qui sont surpris travaillant, lorsque la suspension des travaux se trouve avoir été décidée, courent risque d'être insultés ou maltraités. Tristes désordres, qui, bien que partiels, ont cela de fâcheux, que les détracteurs du peuple, après les avoir exagérés outre mesure, en prennent avantage pour crier à la violation de la liberté individuelle et à l'oppression ! Que voulez-vous, tel est le sentiment d'antagonisme nourri par l'opposition des intérêts, que les ouvriers d'une même profession, quand ils se coalisent contre les entrepreneurs, se considèrent comme une armée, se croient en droit d'appliquer à

(1) Ces lettres ont été réunies, en 1866, sous le titre *Lettres sur l'Angleterre* (2 vol. Lacroix et Verbœckoven). Une seconde édition a paru, en 1882, sous le titre *Dix ans d'histoire d'Angleterre* (Calmann-Lévy).

(2) *Lettres sur l'Angleterre* : Le champ de bataille du travail, 1er juillet 1861.

ceux de leur classe qui se séparent de la cause commune, le principe qui, dans une armée, autorise la violation de la liberté individuelle des déserteurs. »

C'est pendant son séjour en Angleterre qu'il épousa, le 25 octobre 1865, à Brighton, une jeune étrangère, d'origine allemande, miss Christina Groh. Louis Blanc avait alors 54 ans. Il devait perdre sa femme en avril 1876, à Paris.

A deux reprises, il avait refusé, à l'exemple de Victor Hugo et de Quinet, de bénéficier d'amnisties (1859 et 1869), ayant résolu de rester en exil tant que l'Empire serait debout; c'est pour la même raison qu'il déclina l'offre que lui firent, en 1869, les électeurs de la 8e circonscription de Paris, de poser sa candidature au corps législatif.

Le 14 juillet 1870, il écrivait de Londres: « O grand peuple de France, est-il possible qu'on ose compter ainsi sur l'obscurcissement de ton intelligence et qu'on espère à ce point de prendre au piège ton courage ! »

Le 8 septembre 1870, Louis Blanc rentra à Paris et fut chargé, par le Gouvernement de la Défense, de la mission de tenter auprès du cabinet Gladstone une dernière démarche en faveur d'une intervention officieuse, mais l'investissement de Paris ne lui permit pas d'accomplir cette mission. Le 8 février 1871, il fut élu le premier sur quarante-trois (1), représentants de la Seine par plus de 216.000 voix mais, dès le lendemain du 18 mars, il se prononça contre le Comité Central. « Rappelez-vous, dit-il à Jourde, que vous êtes des insurgés, et des insurgés contre l'Assemblée, la plus librement élue que jamais la France se soit donnée ». A quoi, Jourde répliqua : « Si un seul homme ne doit pas prononcer ici ce mot d'insurgé, c'est vous, citoyen Blanc! » Jusqu'au retour du Gouvernement de Paris, il se contenta d'adresser, de Versailles, des appels platoniques à la concorde. La République, selon lui, ne devant être défendue, en cas de danger, qu'avec les seules armes vraiment efficaces : la discussion libre et la raison (2) ! »

Cependant, dès mars 1872, à l'Assemblée Nationale, Louis Blanc s'éleva contre le projet de loi de Dufaure, dirigé contre l'Internationale. Il protesta de l'atteinte portée à la liberté des doctrines et des opinions.

Mais son langage était plutôt celui d'un démocrate que d'un véritable socialiste ; néanmoins, Gambetta ayant nié qu'il y eût une question sociale, Louis Blanc exprima son indignation.

Gambetta, au Havre, le 18 avril 1872, avait dit: « Tenons-nous en

(1) Avec Victor Hugo et Henri Rochefort.
(2) Proclamation signée de Louis Blanc, Edgard Quinet, etc.

garde contre les utopies de ceux qui, dupes de leur imagination ou attardés dans leur ignorance, croient à une panacée, à une formule qu'il s'agit de trouver pour faire le bonheur du monde. Croyez qu'il n'y a pas de remède social, parce qu'il n'y a pas de *question sociale.* Il y a une série de problèmes à résoudre, de difficultés à vaincre..., problèmes économiques qui changent dans l'intérieur d'un même pays : eh bien, ces problèmes doivent être résolus un à un, et non pas par une formule unique... »

Louis Blanc écrivit au *Rappel,* le 24 avril 1872 : Il y a une question sociale, « la question suprême de savoir si la loi des transformations sociales est accomplie..., s'il n'est pas conforme à la justice qu'il y ait place pour tous au banquet de la vie..., si le prolétariat n'est pas la dernière forme de l'esclavage, et, enfin si ceux qui ont cessé d'être esclaves, puis d'être serfs, ne doivent pas un jour cesser d'être prolétaires ». Sans doute, ajoutait Louis Blanc, le remède est encore à trouver, mais il ne faut pas décourager les recherches sous prétexte d'utopie, surtout il faut rappeler à la bourgeoisie l'existence de ce problème : autrement, si elle s'endort dans une indifférence égoïste, le prolétariat aussi ne songera qu'à lui-même en préparant son émancipation.

Au moment des massacres de mai, Louis Blanc, à qui on demandait d'intervenir auprès du gouvernement de Versailles pour faire cesser les condamnations d'innocents, de femmes et d'enfants, répondit : « Dans les tribunaux, le silence des assistants est de rigueur ; tant il est vrai que le devoir de chacun est de se taire quand le juge va parler ».

De ce jour, le rôle parlementaire de Louis Blanc se confond avec celui de la gauche de l'Assemblée. Son programme fut celui du parti radical (instruction gratuite, obligatoire et laïque, service obligatoire et universel, gratuité de la justice, liberté de la presse, de réunion et d'association, liberté de conscience).

Il mourut à Cannes, le 6 décembre 1882. Ses funérailles furent célébrées aux frais de l'Etat (1).

Maurice DE CASANOVE.

---

(1) La statue de Louis Blanc, par Delhomme, fut érigée sur la place Monge, à Paris, le 23 février 1887. Son portrait en pied, par P. Dupuis, a été légué par lui au Musée Carnavalet.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Louis Blanc

Questions d'aujourd'hui et de demain 1873-1884 (5 vol.).

Ces 5 volumes renferment ses écrits politiques: *L'Organisation du Travail* (1839); *La Révolution de février, au Luxembourg* (1849); *Pages d'histoire de la Révolution de février* (1848); *Le Socialisme; Droit au Travail* (1849); *Catéchisme des Socialistes* (1849); *Plus de Girondins*; *La République une et indivisible* (1851); *L'Etat et la Commune* (1866), etc.

Histoire de dix ans 1830-1840 (1841-1845).

Histoire de la Révolution Française (1847-1862).

Histoire de la Révolution de 1848 (1870), 2 vol.

Histoire de la Constitution du 25 février 1875 (1882).

Dix ans de l'Histoire d'Angleterre (*Lettres sur l'Angleterre*) (1866).

Ce qu'étaient autrefois les confréries ouvrières (1873).

Louis Blanc a dirigé et rédigé presque exclusivement:

La Revue du Progrès (1839-1842).

Le Nouveau Monde (1849).

L'Homme Libre (journal quotidien fondé par lui en octobre 1876).

Il a collaboré au *Temps,* au *Courrier Français,* au *Rappel,* à l'*Etoile Belge* de Bruxelles, etc.

Ouvrages sur Louis Blanc :

Ch. Robin: *Louis Blanc, sa vie et ses œuvres* (1851).

Ch. Edmond: *Louis Blanc* (1882).

L. Fiaux: *Louis Blanc* (1882).

Barbon: *Louis Blanc* (1882).

Wyrouboff: *Louis Blanc et Gambetta* (1883).

E. Courmeaux: *Louis Blanc* (1884).

G. Cahen: *Louis Blanc et la Commission du Luxembourg* (1897).

J. Tchernoff: *Louis Blanc* (1904).

A consulter :

P.-J. PROUDHON : *Les Confessions d'un Révolutionnaire* (1849).
L. REYBAUD : *Réformateurs et Socialistes* ;
— *Les Murailles Révolutionnaires de 1848.*
E. THOMAS : *Histoire des Ateliers nationaux.*
A. BAUDRILLART : *Publicistes modernes* (1862).
DANIEL STERN : *Histoire de la Révolution de 1848.*
A. VERMOREL : *Les Hommes de 1848.*
FERRAGUS (*L. Ulbach*) : *Nos Contemporains* (1870).
C. PELLETAN : *Le Théâtre de Versailles* (1875).
CHARLES HUGO : *Les Hommes de l'Exil* (1875).
A. RANC : *De Bordeaux à Versailles* (1877).
E. PAILLERON : *Discours de réception à l'Académie Française* (1884).

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE SAINT-GEORGES

1er-5-1911

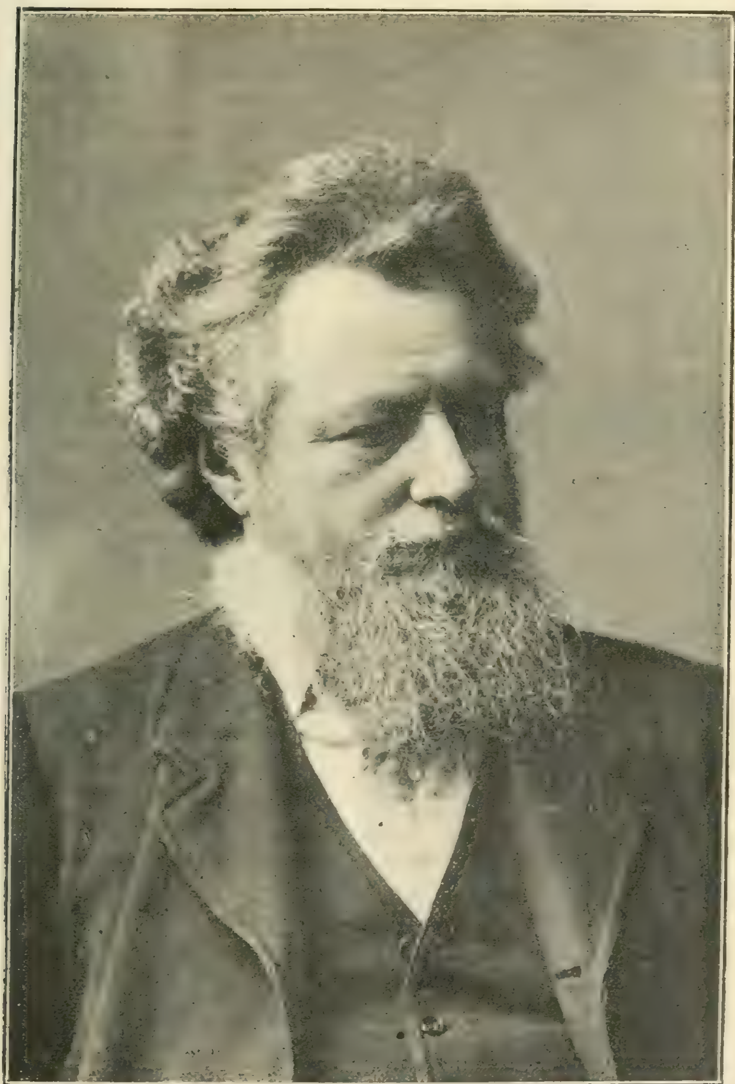
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 53

Portraits d'Hier

William MORRIS

Par Georges VIDALENC



William Morris.

Photo ELLIOTT et FRY, London.

William Morris



Bien que l'œuvre et l'influence de William Morris aient été considérables, que sa prodigieuse activité se soit dépensée en vingt œuvres diverses dont chacune eût été suffisante pour remplir une vie ordinaire, il est presque inconnu des Français, qui sont en général fort peu curieux de ce qui se passe au delà des frontières.

Peu de personnalités furent cependant aussi puissantes et aussi originales que la sienne, qui rappelait, en plein dix-neuvième siècle, les types vigoureux et dominateurs des grands artistes de la Renaissance, passant d'un art à l'autre avec enthousiasme, devenant partout des maîtres et produisant partout des chefs-d'œuvre. Ce n'est point écraser William Morris que de rappeler à propos de lui le souvenir de Michel-Ange ou de Léonard de Vinci ; il eut comme ces héroïques lutteurs l'ardent amour de la beauté ou de la vérité ; comme les leurs sa vie fut une lutte joyeuse et féconde dans laquelle il se dépensa sans compter. Qu'on l'étudie comme artiste, comme poète, ou comme socialiste, toujours nous retrouvons la même ardeur communicative, la même profonde sympathie pour tout ce qui est humain. William Morris est à nos yeux un des types les plus beaux et les plus purs d'humanité, en même temps qu'une nature d'artiste étonnamment riche.

Que ses efforts soient aujourd'hui oubliés ou dépassés, il n'importe ! Son exemple et son œuvre furent féconds et ne doivent pas être oubliés, car il fut un merveilleux entraîneur d'hommes, un créateur de vie et de joie dont l'influence bienfaisante se fit sentir sur toute sa génération ; un de ceux qui prêchèrent, dans notre brutale civilisation de grande industrie, de capitalisme et d'alcoolisme l'évangile nouveau de beauté et de pitié. Il en est de plus grands, peut-être, il n'en est pas de plus sympathiques.

Son éducation, sa formation

William Morris naquit le 24 mars 1834 à Walthamstow, non loin de Londres. Ses ascendants connus n'avaient rien de remarquable et furent très probablement de bons bourgeois plus préoccupés de gagner de l'argent que de se consacrer à l'art. Son père était agent de change et se rendait chaque matin à Londres pour ses affaires, il y amassa une très grosse fortune.

L'enfance de William Morris n'eut rien d'extraordinaire; ce fut l'enfance heureuse des enfants riches qui grandissent entourés de soins et pour lesquels on dépense sans compter. Pour les plaisirs et l'éducation de son fils, l'agent de change n'épargna rien; le jeune William eut de beaux jouets comme il eut de bons maîtres. Sans montrer les étonnantes dispositions que l'on relève, parfois un peu complaisamment, chez de jeunes prodiges, l'enfant était déjà un caractère assez original, d'une exubérance vigoureuse qui lui faisait faire de longues excursions en forêt, et d'une sensibilité profonde tout imprégnée de poésie, capable déjà de comprendre et de sentir la beauté de la nature ou la beauté des œuvres d'art. Ses courses nombreuses dans la forêt d'Epping (voisine de la demeure de ses parents) l'accoutumèrent à goûter la majesté, la paix profonde et le mystère des grands bois, comme elles l'habituèrent à découvrir et à observer la vie multiple si riche des animaux et des plantes.

Une visite qu'il fit avec son père à la cathédrale de Cantorbéry, bien qu'il n'eût que huit ans, développa en lui une véritable passion pour l'architecture, et toute sa vie il conserva l'idée que l'architecture était « l'art » par excellence.

Dès maintenant nous connaissons les deux grandes admirations de William Morris: la nature et l'architecture. Toute sa vie nous le verrons attentif à comprendre la beauté d'un site ou d'un monument, les associant dans une commune admiration, les expliquant, les vivifiant l'un par l'autre, ce qui empêchera son art de tomber dans le convenu, dans le poncif académique. A la nature il emprunta ses motifs de décoration florale, la richesse de ses coloris; à l'architecture (gothique surtout) il emprunta la belle ordonnance et l'harmonie de ses compositions.

Auprès de ces deux grandes admirations, ses études classiques disparaissent quelque peu. Il fut un élève quelconque, médiocrement discipliné et appliqué, grand liseur de livres défendus ou tout au moins peu utiles pour ses études immédiates: romans de Walter Scott ou traités d'archéologie.

En 1853, il vint continuer ses études à l'Université d'Oxford. On raconte que lors d'un examen préparatoire il se trouva placé à côté

d'un jeune homme qui allait devenir plus tard un très grand peintre: Edward Burne-Jones; cette rencontre fortuite détermina peut-être une des plus admirables amitiés que l'humanité ait connues, la collaboration des deux artistes devant plus tard nous donner des chefs-d'œuvre comme les vitraux de la cathédrale de Salisbury ou les tapisseries de Stanmore Hall.

Morris a alors 19 ans; c'est un original ressemblant assez peu au type classique de l'Anglais popularisé chez nous par la caricature ou la chanson: grand, solidement bâti, le visage ouvert, avec une chevelure abondante et toujours en désordre, plein d'entrain et de gaieté, il avait des habitudes qui contrastaient singulièrement avec celles de la plupart de ses condisciples: cérémonieux « gentlemen » déjà soucieux de la « respectabilité ». Par exemple, il dédaignait foot-ball et cricket, méprisait les soirées mondaines, et il ne se dérangea même pas pour aller voir passer le cortège lors des funérailles du duc de Wellington. Par contre, il était grand marcheur, faisait volontiers plusieurs lieues à pied pour aller admirer un beau paysage ou une belle ruine, — comme tous les jeunes gens de sa génération il lisait beaucoup les poètes: Byron, Tennyson surtout, qu'il adorait; comme beaucoup d'entre eux il était tourmenté de scrupules religieux, plein d'une ardeur mystique qui lui faisait rêver de se dévouer au salut de l'humanité. En 1854, il faillit embrasser le catholicisme et songea même à se retirer dans un monastère avec son ami Burne Jones.

Il se mit un jour à écrire des poèmes que ses amis déclarèrent admirables, et qui l'étaient en effet, et sans être le moins du monde étonné il s'écria: « Eh bien, si c'est cela la poésie, c'est très facile à faire. » et continua à écrire. Avec quelques amis, il fonda une petite revue, *Oxford and Cambridge Magazine* et y collabora régulièrement et abondamment. La revue eut l'existence éphémère des publications de ce genre, mais Morris y prit conscience de sa valeur littéraire, et déjà nous pouvons observer chez lui cette ardeur inlassable qui lui faisait mener de front plusieurs travaux et accomplir, comme en se jouant, l'ouvrage de plusieurs hommes.

En 1854 et 1855, pendant les vacances, il visita le nord de la France et la Belgique; il s'attarda longtemps à admirer nos vieilles cathédrales: d'Amiens, de Beauvais, de Paris, de Chartres, de Rouen, appréciant de plus en plus le génie gothique et racontant ses impressions en d'enthousiastes lettres à son ami Price: « Nous avons vu neuf cathédrales et vingt-quatre églises splendides, quelques-unes surpassant des cathédrales anglaises de premier ordre. » C'est au retour de ce voyage qu'un soir, errant sur les quais du Havre, Morris et Burne Jones renoncèrent à devenir prêtres comme ils l'avaient un moment projeté. Ils abandonnèrent aussi l'idée de la retraite dans un couvent, mais se promirent de rester amis, liés d'une fraternité mystique, et

de travailler de concert à régénérer le monde en y ramenant un peu plus de beauté. Burne Jones devait devenir peintre, Morris architecte et tous deux, par leur exemple, prêcheraient l'Evangile de la Beauté suivant les idées de leur maître Ruskin.

Il est bien évident que l'enseignement reçu à Oxford ne fut pour rien dans ces déterminations et on ne saurait s'en étonner. Les doctrines un peu sèches et étroites qu'on y enseignait, l'idéal conventionnel du gentleman bon latiniste et adroit au cricket ne pouvaient convenir à une nature ardente et généreuse comme celle de William Morris. Seules, la ville et les bibliothèques eurent quelque influence sur lui ; il aimait à s'attarder auprès des vieux collèges si riches de souvenirs, à rêver dans les chapelles flamboyantes, à errer aux cloîtres gothiques, comme il aimait à feuilleter les manuscrits enluminés de la Bibliothèque Bodléienne. Tout un riche passé d'art revivait pour lui en la ville calme, aux collèges dissimulant leurs gâbles et leurs pinacles sous le lierre, et de plus en plus il s'affirmait amoureux d'art et de liberté, sans souci aucun du « cant » puritain ou des coutumes mondaines.

En 1885, il quittera l'université et entrera dans les bureaux de l'architecte Street. Mais entre temps il avait fait la connaissance du grand peintre Rossetti et sur ses indications il s'était mis à dessiner et à peindre. Pendant quelques mois, il mena une existence de labeur acharné, travaillant à ses plans dans la journée et ensuite consacrant six heures à ses études de peinture. Un nouveau voyage en Belgique, durant lequel il s'enthousiasma pour les primitifs Flamands, le décida à se consacrer uniquement à la peinture. C'est au retour de ce voyage qu'il adopta comme devise la devise à la fois si fière et modeste de Jean Van Eyck : « Si je puis. »

Dès maintenant, nous avons affaire à un artiste en pleine possession de son talent ; ses productions pourront être critiquées, elles ne seront jamais à dédaigner. Au sortir d'Oxford, Morris a commencé de laisser pousser sa barbe. que les étudiants n'avaient pas le droit de porter alors, et ce fut en quelque sorte le symbole de son affranchissement de l'éducation traditionnelle et sans vie de la fameuse Université. Il avait lu beaucoup mais son cerveau n'était point livresque, et il conservait assez de fraîcheur d'esprit pour s'émouvoir aux beautés de la nature et aux souffrances humaines.

William Morris poète

Nous avons rappelé avec quelle facilité William Morris s'était mis à écrire des vers. Un de ses amis, Dixon, nous raconte : « Pendant cinq ou six mois, il vint chez moi presque chaque jour, apportant chaque fois un nouveau poème. » Il composait avec une facilité extrême,

trop grande peut-être, et durant toute sa vie il fut absolument incapable de corriger ou retoucher un poème; il préférait en écrire un autre. Suivant une comparaison souvent faite, il écrivait ses vers comme un ouvrier tisse une tapisserie; c'était pour lui une simple question de métier; cela explique qu'il ait pu composer une fois sept cents vers dans une seule journée. Dans sa pensée d'ailleurs, poésie et tapisserie étaient deux arts qui s'alliaient parfaitement; une fois l'idée ou le dessin trouvés (et c'était un jeu pour son imagination extrêmement riche et variée), il n'y avait plus qu'à l'exécuter mécaniquement en quelque sorte, à écrire les vers ou à passer les fils. Il écrit: « Si un homme ne peut pas composer un poème épique en même temps qu'il est en train de tisser une tapisserie, il vaut mieux qu'il cesse, car il ne fera jamais rien. »

Aussi ne devons-nous pas nous étonner si de doctes critiques ont relevé dans les poèmes de Morris des longueurs et des incorrections; il n'en reste pas moins qu'il fut un vrai et grand poète. Qu'importent quelques incorrections s'il a pu peindre de merveilleux paysages et évoquer toute la richesse de sentiments de l'âme humaine.

Ses premiers travaux littéraires furent des contributions à l'*Oxford and Cambridge Magazine*, auquel il donna des poèmes et des articles de critique. En 1858, il publia son premier recueil de vers, *La défense de Genièvre*. L'inspiration n'en est pas encore des plus originales; évidemment Morris a été très influencé par Tennyson, mais il fait déjà preuve de qualités personnelles. Le poète Swinburne a loué « la passion, l'émotion profonde, la vérité de ces poèmes » et Mr. Alfred Noyes (1), biographe autorisé de William Morris en matière littéraire, a montré que dès cette époque le poète avait une connaissance parfaite de la langue et une maîtrise absolue de sa technique, qu'il excellait à donner à ses poèmes le rythme le plus propre à en mieux dégager l'idée ou le sentiment. *La Défense de Genièvre* n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais elle fait prévoir un grand poète et certains poèmes comme *La veille de Crécy* sont de toute beauté; en voici un fragment :

De l'or sur sa tête et de l'or à ses pieds,
De l'or où les bords de sa mante se rejoignent,
Une ceinture dorée autour de ma douce;
  Ah! qu'elle est belle la Marguerite!

Les suivantes de Marguerite sont belles à voir,
Habillées de neuf et d'agréable façon.
La chevelure de Marguerite descend jusqu'à ses genoux.
  Ah! qu'elle est belle la Marguerite!

---

(1) ALF. NOYES, *William Morris*, dans la collection « English men of Letters ».

Si j'étais riche j'embrasserais ses pieds,
J'embrasserais la place où les bords de sa mante se rejoignent
Et la ceinture dorée autour de ma belle.
Ah ! qu'elle est belle la Marguerite !

Hélas ! Je n'ai jamais touché sa main,
Et quand l'arrière-ban s'en va à travers le pays,
Six guerriers seulement se groupent sous mon pennon.
Ah ! qu'elle est belle la Marguerite !

Pendant plusieurs années Morris délaissa la poésie. Les soins de son mariage avec Miss Jane Burden et surtout la fondation de la fameuse raison sociale « Morris et Cie » (que nous étudierons dans le chapitre suivant) l'empêchèrent de rien publier. Mais quand, avec la prospérité toujours croissante de cette entreprise, pour suffire aux commandes de plus en plus nombreuses il dut quitter sa résidence chérie d'Upton et se fixer à Londres, il occupa chaque jour le temps qu'il passait en chemin de fer entre Upton et Londres et recommença d'écrire.

En 1868, il publia *La vie et la mort de Jason*. Contrairement à la *Défense de Genièvre* l'ouvrage fut accueilli avec tant d'enthousiasme qu'une deuxième édition en dut être presque immédiatement tirée et que le nom de William Morris devint célèbre.

C'est une œuvre très personnelle et délicieuse. Morris y évoque une antiquité pittoresque selon son rêve, une ville de Troie telle que pouvaient apparaître les villes de Bruges ou de Gand au Moyen Age, lors de la réception de quelque puissant seigneur ou de quelque noble dame, alors que de riches tapisseries tendaient les rues, que les bannières flottaient au vent, que les beffrois carillonnaient et que le peuple en liesse criait « Vivat ! » « Noël ! » et « Largesse ! » Ce n'est sans doute pas là l'antiquité telle que la révélèrent de récents travaux d'archéologues ou d'érudits, mais Morris n'en a cure.

On a pu, à propos de ce poème, rappeler les noms de Chaucer et de Shakespeare ; car Morris nous transporte dans un monde enchanté et gracieux comme celui de *Cymbeline* ou du *Songe d'une nuit d'été* ; et il conserve toutes les qualités du parfait conteur qu'était Chaucer. L'histoire de Jason est une histoire irréelle, mais qui pourrait être vraie et qui nous semble telle tant elle est contée avec simplicité, tout en conservant la poésie mystérieuse et mélancolique de la légende primitive.

Voici par exemple un court fragment montrant quelle poésie profonde, à la fois mélancolique et passionnée, Morris a su mettre dans le personnage de Médée. Elle fuit avec Jason et soudain s'arrête :

O mon amour! retourne-toi...
Le palais de mon père se dessine sous les étoiles.
Songe à tous ces hommes vieillis dans les guerres
Qui obéissent à mes ordres; songe à tous les plaisirs dont je jouis,
A toutes les femmes attentives à épargner
Toute fatigue et tout souci à ma vie;
Pense combien est douce la coupe où j'ai coutume de boire
Et comme je la brise sur le sol, pour toi.
Le jour où tu seras las de moi
Je souhaite que tu puisses un peu penser à cela,
Et qu'au milieu de nouveaux baisers que tu auras trouvés
Et dans l'ivresse du bonheur [autrefois,
De posséder quelque chose de plus doux que ce qui te charmait
Tu te rappelles un peu cette nuit de merveille,
Ce lieu silencieux éclairé par les étoiles
Et ces deux amoureux debout face à face...

Voici encore l'adieu de Médée à Jason lorsqu'elle apprend que, lassé d'elle, il songe à l'abandonner:

... Tu sais cependant les mots que je murmurais cette nuit-là...
Tu ne peux jamais l'oublier,
Cette nuit heureuse entre toutes les nuits...
Et cependant!... Pourquoi ces éternels discours?
Pour que tu me haïsses davantage, moi qui te suis déjà une gêne
Depuis que je suis devenue une douleur au milieu de tes plaisirs.
Sois heureux! car tu n'entendras jamais plus ma voix.
Et avec un mot ma lettre est faite
Jason je t'aime! oui je t'aime toi seul!

Et il y a dans tout ce poème une double attirance, celle du décor, féerique et charmant comme celui des fantaisies de Shaskespeare, et celle de personnages profondément humains qui vivent, qui aiment, qui souffrent et qui meurent. Nous sommes déjà bien loin de la *Défense de Genièvre*; c'est toujours le même choix de poétiques et gracieuses légendes, mais le poème de Jason nous révèle une connaissance plus grande de la nature humaine, une psychologie plus pénétrante et peut-être pourrait-on déjà découvrir quelques traits qui font prévoir le militant, le socialiste. Morris parle quelque part « du filet enfumé du labeur qui ne donne pas de joie »; il rêve déjà d'un

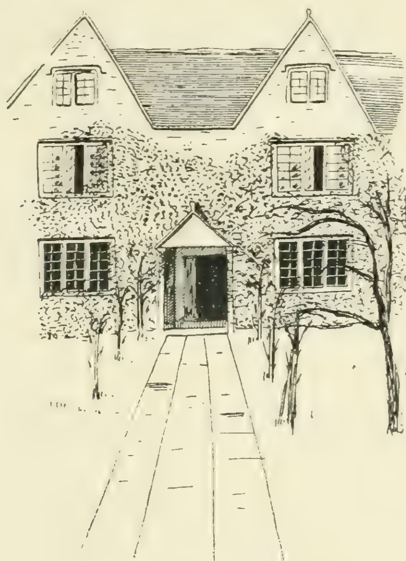
Londres petit, blanc et propre,
Bordant de ses jardins verts la claire Tamise.

C'est le paysage riant qu'il décrira plus tard dans ses *Nouvelles de nulle part.*

Primitivement le poème de Jason n'était dans la pensée de Morris

qu'un épisode d'un recueil plus important : *Le Paradis Terrestre*, mais l'importance du poème lui valut d'être publié seul.

Entre 1865 et 1870, William Morris écrivit et publia *Le Paradis Terrestre*, c'est-à-dire plus de quarante mille vers, en même temps qu'il continuait à diriger la firme Morris et Cie et qu'il étudiait l'islandais pour lire les vieilles sagas dans le texte. L'œuvre est colossale, c'est une succession de poèmes brillants et légendaires réunis par un lien factice comme celui du Décaméron de Boccace. Des aventuriers



La maison de William Morris.

du Moyen Age, pour échapper à la peste noire, ont frété un navire et s'en sont allés au gré des vents sur l'Atlantique. Dans de lointains pays ils découvrent une île sans nom, habitée par des Grecs descendants de voyageurs grecs d'autrefois, qui se sont établis là et y ont perpétué les traditions de l'ancienne Grèce. Les aventuriers appartiennent à toutes les nations : scandinave, germanique, bretonne e tous vont se mettre à raconter de merveilleux récits retraçant la vie légendaire de leur pays. Et selon Noyes cette suite de légendes peut se comparer aux suites de tapisseries aux couleurs brillantes qu'on étalait jadis sur les murailles des salles aux jours de fêtes (1). De même que pour ses tapisseries, Morris obtenait des coloris splen-

(1) Des 24 récits, 12 tirent leur origine de la mythologie grecque et 12 proviennent de la mythologie scandinave ou de légendes médiévales.

dides que nul autre ne pouvait obtenir, de même il a prodigué dans ces poèmes un coloris vif et délicat à la fois ; telle description a la chaleur de tons d'un paysage oriental ; telle plainte mélancolique a la tristesse douce des paysages embrumés du Nord.

Le plus pathétique peut-être des récits : *Les Amoureux de Gudrun* est tiré d'une saga islandaise. Kiartan et Bodli sont frères d'armes et ont en maintes batailles vaillamment combattu côte à côte. Kiartan a épousé la belle Gudrun, que Bodli aime aussi sans oser l'avouer. Or, dans un voyage en Norvège, Kiartan tombe amoureux de la fille du roi ; il oublie Gudrun et Bodli revient seul. Après avoir longtemps attendu il pense que Kiartan ne reviendra jamais plus et comme il aime passionnément Gudrun, il l'épouse. Mais Kiartan revient peu après et dans l'âme de Bodli se lève un terrible combat entre son amour ardent pour Gudrun et son fraternel amour pour son ami. Il cherche à mourir, mais dans son duel avec Kiartan c'est celui-ci qui est tué par accident. Gudrun apprend la fatale nouvelle :

> .... Elle tomba en arrière et demeura
> Tout en désordre sur le lit, sa chevelure éparse
> Çà et là sur son corps blanc.
> Et comme il [Bodli] la contemplait il vit qu'elle pleurait.
> Une passion sauvage embrasa son cœur ;
> Deux fois il étendit les bras pour étreindre [tourna la tête
> Celle qui était à la fois sa malédiction et sa joie ; deux fois il
> Vers la porte qui conduisait au hall.
> Alors, avec un grand cri, il s'abattit sur elle
> Et, sanglotant, la pressa contre sa poitrine bardée de fer.
> Il appuyait ses lèvres sur les lèvres serrées de Gudrun,
> Il gémissait sur ces joues ruisselantes, baisait ces yeux
> Qui ne le reconnaissaient point...
> Et elle ne le reconnaissait pas, ses bras retombaient
> Loin de lui ; sa bouche close, son regard fixe
> N'étaient pas pour lui. Elle ne le fuyait pas,
> Elle ne se détournait pas pour le maudire ou le bénir.

Le Paradis Terrestre est certainement l'œuvre maîtresse de William Morris en poésie. Selon Noyes, il nous produit l'effet « d'un immortel palais d'art aux tranquilles galeries dorées, tendues de tapisseries et de rêves éternels, dans lesquelles passe perpétuellement la procession des plaisirs, des douleurs et des terreurs des hommes ». C'est un cycle admirable de légendes, en même temps qu'une épopée profondément humaine.

La publication de ces poèmes n'empêchait pas William Morris de se livrer à d'autres études. Son inlassable activité, sa robuste constitution lui permettaient de mener à bien des travaux que deux ou trois

hommes ordinaires auraient à peine pu faire. C'est à cette époque qu'en collaboration avec Mr Eric Magnusson il commence à donner des traductions de sagas.

En 1871 il fit un voyage en Islande avec quelques amis. L'Islande n'était pas alors un lieu d'excursion cher aux touristes; il n'y avait pas de chemins de fer et guère de routes, on voyageait à cheval, emportant avec soi tentes et provisions. Tous ces obstacles n'étaient pas pour arrêter W. Morris et ses compagnons; leur caravane, dédaigneuse des geysers devant lesquels s'extasient les habituels touristes, parcourut surtout les lieux dans lesquels se déroulèrent jadis les grandes actions héroïques de la mythologie scandinave. Morris voulut connaître les endroits où Sigurd, Brunnhilde, Gudrun étaient nés, où ils avaient souffert, où ils étaient morts; il s'attarda en des paysages désolés et grandioses, d'une majestueuse tristesse et qui laissent dans l'âme une terreur sacrée. Il s'en souviendra plus tard dans ses poèmes.

En 1873, il fit un deuxième voyage en Islande, il y retrouva les mêmes paysages tragiques, les mêmes impressions poignantes rendues plus mélancoliques encore par l'idée qu'il voyait peut-être ce pays pour la dernière fois.

Dans l'année 1875 il trouva moyen de publier un volume de traductions de légendes scandinaves, une traduction de *l'Enéide* de Virgile et de terminer *Sigurd le Volsung*, celui de ses poèmes qu'il préférait et auquel il avait consacré le plus d'efforts et de soins; tout cela d'ailleurs sans interrompre le prodigieux travail qu'il fournissait comme directeur et principal dessinateur de la firme « Morris et Cie ».

Le poème de Sigurd fut accueilli sans enthousiasme, mais Morris n'était pas homme à s'inquiéter de la froideur du public. Bien que l'œuvre contienne des longueurs et des obscurités, elle n'en est pas moins le plus beau poème épique de la langue anglaise. Morris se trouvait à l'aise dans cette atmosphère de légendes, parmi ces héros valeureux et bons, puissants et secourables, qui savaient également bien entreprendre d'héroïques luttes contre les puissances mauvaises ou souffrir silencieusement la douleur et la mort, et qui plaçaient au-dessus de tout l'amour et l'honneur.

Brunnhilde, après la mort de son époux Sigurd se tuera. Elle demande à être enterrée auprès de lui :

... Et elle dit :
Je t'adresse une prière, le dernier mot que je prononce dans ce monde :
C'est que tu me mènes vers Sigurd, vers la main que ma main chercherait.
Le bûcher pour les morts est achevé, il se dresse sur la plaine,
Il est élevé pour le meilleur Auxiliaire de la Terre et il y a place pour deux.
Vous avez suspendu les boucliers autour et déployé les tentures.
Etendez-moi auprès de Sigurd, ma tête auprès de la sienne,

Mais avant de nous laisser dormir, tirez son glaive du fourreau
Et placez cette lame qui effraya la mort
Entre Sigurd et moi, comme elle l'était il y a longtemps,
Quand nous reposions seuls tous deux sur un lit;
Et quand les flammes monteront, comment pourrais-je être laissée derrière?
Comment la route qu'il a foulée pourrait-elle être dure à mes pieds?
Comment les portes du Walhall pourraient-elles
Se refermer sur les talons de Sigurd si je suis mon roi?...

En 1877, on offrit à William Morris la succession de Matthew Arnold comme professeur de poésie à l'Université d'Oxford. C'était un honneur envié que beaucoup briguaient. Morris refusa, doutant s'il y avait lieu d'instituer un professorat pour enseigner « ce qui était absolument incommunicable » et sentant surtout qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour remplir ce poste. Evidemment sa personne et son enseignement eussent fort étonné les autorités d'Oxford.

Il commence à se mêler de plus en plus à la vie politique et sociale du pays; c'est une époque de labeur intense que les années qui vont suivre mais dans lesquelles le militant socialiste tient plus de place que le poète. Morris se lança dans la bataille avec sa fougue coutumière, il conférencia beaucoup sur l'art et le socialisme (nous retrouverons ses enseignements dans le chapitre suivant), il présida des meetings en plein air et rédigea des brochures de propagande ou même des ouvrages théoriques comme *Le Rêve de John Bull en 1888*; la petite comédie de *Nupkins éveillé*, dans laquelle il décrit spirituellement ce qui se passerait au lendemain de la révolution sociale si les prolétaires prenaient vraiment le pouvoir; les *Nouvelles de nulle part* (1890), dans lesquelles il essaye de donner l'idée de ce que sera la société future (1); et *Le Socialisme, son développement, son expansion*. (En collaboration avec Mr Ernest Belfort Bax, 1893.)

Nous reparlerons de tous ces ouvrages en étudiant William Morris socialiste; le seul à retenir ici c'est les *Nouvelles de nulle part*, où Morris a déployé tous les trésors de sa riche imagination de poète, dans l'évocation des campagnes vertes et des populations joyeuses succédant aux villes enfumées et au troupeau humain abâtardi par l'usine et le cabaret.

C'est aussi durant ces années de combat qu'il écrivit ses *Chants pour Socialistes*, dont quelques-uns, comme *Le Jour vient*, sont de toute beauté. C'est à cette époque aussi qu'il traduisit *L'Odyssée*.

Après sa séparation d'avec la Fédération sociale démocratique, William Morris revint à ses travaux artistiques et littéraires avec un

(1) M. P. G. La Chesnais a donné une excellente traduction abrégée des *Nouvelles de Nulle part*. — 2 vol. de la Bibliothèque socialiste.

enthousiasme nouveau ; les maladies même étaient impuissantes à diminuer son ardeur au travail et son désir de faire de belles choses : « Oh ! combien je désire empêcher le monde de me rétrécir et regarder les choses et la vie d'une manière grande et bonne », disait-il. Et il publie presque coup sur coup : *La maison du Wolfings*, nouvelle incursion dans le monde des héros épiques d'Islande ; *La racine des montagnes* ; *L'histoire de la plaine brillante*.

En 1892, après la mort de Tennyson, Gladstone, alors premier ministre, lui fit discrètement demander s'il accepterait la place de poète-lauréat au cas où on la lui offrirait. Cette place, honneur des plus enviés en Angleterre, est une lucrative sinécure. En échange d'une forte pension annuelle, le poète lauréat doit produire de vagues et rares poésies de circonstance dans lesquelles il lui faut naturellement encenser quelque peu le roi et le gouvernement. Morris s'honora en refusant d'accepter, comme Gladstone s'était honoré en faisant offrir le poste à un poète dont les idées socialistes bien connues scandalisaient et effrayaient tant de respectables Anglais.

Les dernières années de William Morris ne furent pas moins fécondes que ses débuts ; il publia encore des poèmes : *Le bois au delà du monde* (1895) ; *Le puits au bout du monde* (1895) ; une traduction de poèmes du Moyen Age (1896), soit anglais comme *Beowulf* (en collaboration avec M. A. J. Wyatt), soit français comme *L'Ordre de Chevalerie*.

Quand il mourut, il venait de terminer *L'Eau des îles merveilleuses*.

Comme poète, son œuvre est donc déjà considérable et plus que suffisante pour assurer la gloire d'un homme ; ce n'est cependant qu'un des aspects de son œuvre totale ; nous verrons que William Morris, artiste, ouvrier d'art et chef d'entreprise, est plus grand encore que William Morris poète, et que c'est dans ce domaine surtout qu'il apportera et réalisera des idées neuves et fécondes.

William Morris, artiste et ouvrier d'art

C'est évidemment cet aspect du génie de William Morris qui est le plus intéressant pour nous : s'il fut un grand poète anglais, il fut assurément un grand artiste universel, et ses œuvres, comme son enseignement, ont profondément transformé l'art et peut-être même l'esprit de sa génération. Il ne serait pas téméraire d'affirmer que cette influence dure encore et que nombre de mouvements artistiques d'aujourd'hui, et non des moindres, ont leur origine dans la prédication de William Morris.

C'est à dessein que nous employons le mot prédication, car il fut un véritable apôtre pénétré de l'importance et de la sainteté de sa mission, voyant en l'Art la force qui pourrait régénérer le monde et amener le règne harmonieux de la Beauté.

Dès qu'il commença à faire lui-même œuvre d'art il sentit toute l'insuffisance des productions et du goût de l'époque. Vers 1850, en effet, les styles pseudo-classiques étaient fort en honneur, copies abâtardies de nos mobiliers renaissance qui s'égayaient parfois d'une maladroite imitation de la mièvre élégance du Louis XV. Nulle originalité, nulle vigueur mais sécheresse et mièvrerie. L'Académie Royale de Peinture protégeait de sa Médiocrité de vagues antiques. Contre toutes ces conventions, contre toutes ces imitations, Morris s'insurgea violemment ; il avait le tempérament d'un révolté et n'était pas homme à suivre docilement une route, fût-elle parsemée de fleurs et conduisant aux plus hautes dignités. Il commença par déclarer qu'il fallait en finir avec la subtile et ridicule distinction entre le grand art et l'art décoratif, comme entre l'artiste et l'artisan. Tout ce qui est vraiment beau est œuvre d'art sans autre qualificatif et quiconque a réussi à produire un peu de beauté mérite d'être appelé artiste. Il faut abandonner désormais de vaines hiérarchies ; rendons à l'artisan habile la place d'honneur qu'il avait autrefois dans la société et qu'il n'aurait jamais dû perdre.

Sans doute ces idées ne sont pas absolument neuves, d'autres avaient déjà prêché la suprématie nécessaire de la beauté. Le poète Keats avait écrit *Une chose belle est une joie éternelle,* et Ruskin, un autre tempérament d'apôtre, avait éloquemment prêché l'Evangile de la Beauté et l'égalité devant elle de tous les artistes et artisans. Mais malgré de louable efforts, l'enseignement de Ruskin était demeuré théorique ; il y avait en lui trop du gentleman et trop du critique ; Morris mettra dans son enseignement une ardeur autrement communicative en donnant lui-même l'exemple, en mettant la main à toutes les besognes. Au diable la respectabilité du gentleman ! Il travaillait comme le dernier de ses ouvriers, assis durant de longues heures à son métier à tisser ou plongeant ses bras dans les cuves de teinture. Modestement il se qualifiait « ouvrier d'art », laborieusement il œuvrait de ses mains, éprouvant une joie égale à produire un beau poème, de délicates enluminures dont il ornait les pages de ses livres, une couleur agréable ou une tapisserie. Le travail lui était joie et il ne comprenait pas la vie sans le travail, mais travail joyeux parce que librement accepté, plaisant et profitable.

Sur les conseils de Rossetti, il avait quitté l'architecture pour la peinture. Encouragé par l'admiration enthousiaste du maître, il travailla beaucoup mais sans acquérir jamais une maîtrise suffisante dans la représentation de la figure humaine. William Morris et son ami

Burne-Jones avaient loué de compagnie à Londres un logement assez sombre mais qu'ils embellissaient de leur gaieté; ce furent des années heureuses de travail acharné, de discussions passionnées sur l'art ou la littérature, d'admirations et de haines ardentes.

Rossetti ayant accepté de faire la décoration d'une salle de conférences pour une société d'Oxford, s'adjoignit quelques collaborateurs parmi lesquels Burne-Jones et Morris. Joyeusement, la petite troupe se mit à l'ouvrage, égayée de mille saillies dont les distractions et les colères de Morris fournissaient surtout le sujet. Pour lui, il travailla avec sa fougue habituelle; bien longtemps avant les autres, il eut terminé le panneau qu'on lui avait confié : *Comment le seigneur Palomydes aima la belle Iseult d'un très grand amour et comment elle lui préféra Tristan.* Pour utiliser ses loisirs, il eut l'idée d'orner le plafond de la salle d'une décoration florale. En vingt-quatre heures, il en dessina le modèle et se mit à l'œuvre immédiatement. Tout le monde fut étonné de sa réussite; merveilleuse pureté et élégance de lignes, harmonie des couleurs, il n'y avait rien à reprendre. Et Morris dut comprendre qu'il venait de découvrir sa véritable vocation : l'art décoratif. Il renoncera dès lors à peindre, et même à dessiner les figures humaines, c'est Burne-Jones qui s'en chargera dans les tapisries et les vitraux, Morris se réservant la décoration florale.

La décoration de la salle des conférences avançait, mais elle ne fut jamais terminée. Les jeunes artistes avaient travaillé avec enthousiasme mais sans prendre aucune des précautions nécessaires; ils ignoraient tout de la peinture à fresque et s'étaient contentés de peindre directement sur les murs recouverts au préalable d'un léger enduit de chaux. Le climat aidant, l'œuvre s'effaçait avant qu'elle fut même terminée, on dut l'abandonner et quelques mois après, il ne restait plus rien de ces peintures, merveilleuses de grâce et de poésie, au dire des contemporains.

Vers la fin de 1858, William Morris s'était fiancé à Miss Jane Burden. Le pinceau de Rossetti devait immortaliser la beauté délicate et pure de la jeune fille, mélange exquis de sensualité grave et d'ingénuité tendre (1). A maintes reprises, il prêta à ses figures les plus gracieuses et les plus poétiques les traits de Mme Morris.

Le mariage fut célébré à Oxford en avril 1859 et William Morris songea à installer sa jeune femme dans une maison de son choix. Les habitations de l'époque, comme beaucoup de celles d'aujourd'hui, n'avaient guère de remarquable que leur laideur et leur incommodité et elles ne le satisfaisaient pas. De même il protestait contre les mobiliers agressivement inesthétiques et encombrants, que de trop ha-

(1) Le portrait de Mme Morris par Rossetti se trouve à la National Gallery of British Art ou Tate Gallery à Londres.

biles industriels fabriquaient à la grosse et écoulaient, avec un honnête bénéfice, dans toutes les villes du Royaume Uni. Il voulut donc avoir une maison et un mobilier exécutés selon ses indications et on comprend avec quelle ardeur il se mit à en fournir les dessins.

Tout d'abord, il acheta à Upton, dans le comté de Kent, un immense verger dans lequel son ami Philippe Webb l'architecte fit élever une maison de briques : « la Maison Rouge ». C'était une simple demeure sans rien des ridicules prétentions que révèlent par exemple les villas des plages à la mode, mais une maison spacieuse, claire et commode, au milieu d'un beau jardin. Le vert des pelouses et le rouge des murailles se mariaient harmonieusement et rien n'était plus charmant que la Maison Rouge au couchant, alors que se soleil se reflétait en ses vitres.

La décoration intérieure n'en fut pas négligée ; Rossetti et Burne Jones acceptèrent d'en peindre les panneaux. Dès 1860, le jeune couple put s'installer, mais ce n'est guère que vers 1865 que l'œuvre fut à peu près terminée.

Naturellement, on discutait ferme en travaillant, et c'est probablement au cours de ces conversations que naquit l'idée de la raison sociale « Morris et Cie ». Frappé de la nullité de l'art décoratif contemporain, et persuadé qu'on y pourrait porter remède, Morris proposa de rendre définitive la collaboration accidentelle qui les faisait travailler tous à l'embellissement de la Maison Rouge. Il s'agissait de fonder à la fois un atelier et une maison de commerce pour la production et la vente de tout ce qui intéressait l'art décoratif. Et dès maintenant nous voyons en quoi l'enseignement de W. Morris diffère de celui de Ruskin ; il comprenait qu'un seul exemple serait plus éloquent et plus persuasif que vingt discours ou conférences et il se mit tout de suite à l'œuvre.

En avril 1861 fut fondée la raison sociale « Morris, Marshall, Faulkner et Cie, ouvriers d'art en peinture, sculpture, ameublement et sur métaux », appelée par abréviation la « firme Morris et Cie ».

Elle comprenait, outre les trois associés déjà cités : Ford Madox Brown, D. G. Rossetti, Ed. Burne-Jones et Ph. Webb, les trois premiers, peintres, le dernier, architecte.

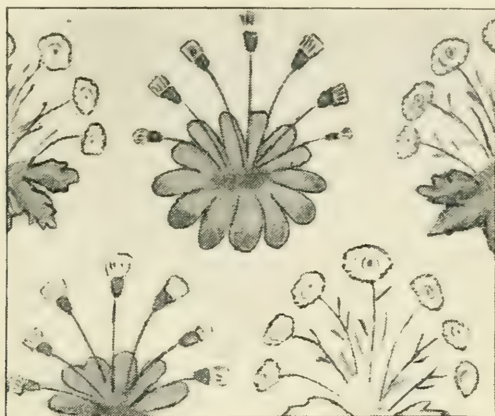
Le prospectus lancé pour faire connaître la nouvelle raison sociale disait en substance :

« ... Les artistes dont les noms précèdent espèrent triompher de toutes difficultés. Ayant parmi eux des hommes de métiers différents, ils seront capables d'entreprendre toute espèce de décoration murale ou autre, *depuis les peintures proprement dites jusqu'aux plus petits ouvrages susceptibles de beauté artistique.*

« On espère que par une telle coopération on obtiendra, au plus bas prix possible, la plus grande quantité de ce qu'est essentiellement

le travail de l'artiste, en même temps que sa direction constante, tandis que le travail exécuté sera nécessairement d'un ordre plus élevé que si un artiste seul y avait été incidemment employé selon l'habituelle manière.

« Ces artistes ayant, durant de longues années, étudié à fond les



Toiles peintes à la main
Modèle « pâquerette » dessiné par W. Morris.

arts décoratifs de tous les pays et de tous les temps, ont plus senti que beaucoup d'autres la nécessité de produire enfin un art vraiment beau et original. C'est pourquoi ils ont fondé une raison sociale pour la production, par eux-mêmes ou sous leur direction, de :



Toiles peintes à la main
Modèle « rose » dessiné par W. Morris.

« I. Décoration murale, soit par des peintures, soit au pochoir, ou simplement par l'arrangement des couleurs, appliquées aux maisons d'habitation, églises ou monuments publics ;

« II. Sculpture appliquée à l'architecture ;

III. Vitraux, considérés surtout en leur harmonie avec la décoration rurale ;

IV. Travail du métal dans toutes ses branches, y compris la joaillerie ;

V. Ameublement, que sa beauté provienne soit du dessin, soit de l'application des matériaux ci-dessus énumérés, soit de ses rapports avec la peinture. Sous cette désignation sont également compris : la broderie sous toutes ses formes, le cuir repoussé et le travail ornemental de tous autres matériaux. Il suffira d'ajouter que tous ces travaux seront estimés et exécutés d'une manière toute commerciale, et nous croyons que la *bonne décoration impliquant plutôt le luxe du goût que le luxe de richesse* sera trouvée beaucoup moins chère qu'on ne le suppose généralement. »

C'est ce que Rossetti résumait ainsi dans une lettre à un ami : « Nous avons l'intention de produire du véritable bon goût au prix de l'ameublement ordinaire, autant que cela sera possible. »

Il va sans dire que les autres maisons de décoration accueillirent fort mal ce concurrent nouveau et ce programme révolutionnaire, et ce ne fut pas trop de toute l'énergie et l'ardeur de William Morris pour triompher. Il fut vraiment la cheville ouvrière de la firme, y apportant la presque totalité du capital, y consacrant tous ses instants, et fournissant sans se lasser cartons et modèles pour les vitraux, pour les tuiles peintes, pour les papiers peints. Et ce fut pour lui une époque de vie intense et heureuse, cet athlète ne se trouvant jamais si bien qu'en plein combat. Chaque semaine il réunissait ses amis à Upton, et dans le décor exquis de la Maison Rouge, parmi les vieilles tapisseries, les peintures de Rossetti ou de Burne-Jones, les ornements de William Morris lui-même, c'étaient de joyeux repas, de libres et enthousiastes entretiens sur l'art et sur les moyens de faire triompher l'œuvre entreprise ; là Morris vécut ses théories d'art avant de les prêcher.

Les premières productions de la firme furent assez froidement accueillies par le public qui n'aime pas qu'on dérange ses habitudes. On s'effarait de ces théories nouvelles comme on s'effara devant les premiers papiers peints de Morris ; on n'avait pas l'habitude de ces couleurs chantantes. Il se trouva des railleurs nombreux mais aussi d'ardents et enthousiastes admirateurs. Combattues ou prônées, les productions de la firme ne passaient pas inaperçues. Les premières commandes importantes qui lui furent faites furent celles de vitraux pour les églises Saint-Martin à Scarborough et Saint-Michel à Brighton.

A l'exposition de 1862, la raison sociale obtint une médaille pour ses vitraux. Si ce n'était pas le triomphe définitif c'était au moins un encouragement. Nous ne suivrons pas ses progrès année par année ; qu'il nous suffise de signaler encore en 1867 la commande, faite par le gouvernement, du décor de la salle à manger du musée de South-

Kensington. Ce décor est admirable à la fois par sa beauté et par le soin avec lequel il fut exécuté ; sauf le plafond, noirci par la fumée des becs de gaz, on n'eut point à y retoucher depuis 1867, et Morris n'était pas médiocrement fier de ce résultat, prouvant d'une façon indubitable l'excellence du travail fourni par ses ouvriers. Il avait pour principe, en effet, de n'employer que des produits de première qualité, qui coûtent cher mais résistent plus longtemps ; il avait horreur des truquages, des imitations, et, comme Ruskin, pestait volontiers contre ces papiers peints qui imitent le bois et ces bois peints qui imitent le marbre.

Dès maintenant s'affirment les deux principes qui vont présider à toute l'œuvre artistique accomplie sous la direction de William Morris : originalité dans l'invention, conscience et honnêteté dans l'exécution.

La prospérité croissante de la société avait nécessité le séjour constant de Morris à Londres. A regret il quitta sa demeure d'Upton, embellie par lui de tant d'œuvres d'art et riche de tant de souvenirs, et cet abandon précipité est l'image même de toutes les tentatives artistiques de W. Morris ; il fut de ceux qui luttèrent sans trêve et qui jamais ne s'arrêtèrent pour jouir du triomphe ; on le trouvait au premier rang dans les heures difficiles, puis quand le succès était assuré il disparaissait, allant porter ailleurs son intelligence et sa force. Il avait longuement travaillé à embellir la Maison Rouge, il en avait fait la réalisation de son rêve de beauté, et l'œuvre à peine terminée, il était parti sans espoir de retour parce que d'autres avaient besoin de lui ailleurs.

Il ne resta pas longtemps à Londres. En 1871, il loua, sur la Tamise, 45, rue d'Oxford, une maison à Kelmscott. Il nous faut retenir cet amour sincère de Morris pour la nature dont il aimait tous les aspect charmants ou terribles et l'impossibilité pour lui de s'adapter à la vie artificielle, mondaine ou fiévreuse des villes. C'est évidemment à sa vie au milieu des fleurs, des prairies, au bord des rivières que nous devons la richesse de coloris de ses œuvres. Qu'il s'agisse de papiers peints, d'enluminures, de tapisseries, de vitraux, c'est toujours la même exubérance vigoureuse des fleurs et des feuillages, la même splendeur harmonieuse des coloris. Tonalités criardes, diront certains, mais c'est peut-être que notre œil a oublié les tons chauds de la nature sous le soleil ; on condamnait ainsi les premières toiles des impressionnistes, et pourtant ils avaient raison contre tous les critiques parce qu'ils avaient fait simplement le geste d'aller vers la nature et de la regarder en toute candeur, sans se soucier de tout ce qu'ils avaient pu apprendre auparavant.

Morris ne pouvait souffrir les teintes grisâtres, les tons passés ; il s'emportait violemment quand on lui en demandait, rudoyait les ache-

teurs, fussent-ils millionnaires, et prétendait que si le public avait mauvais goût il fallait le corriger, que c'était affaire aux artistes, que les artistes devaient faire la loi au public et non pas s'incliner devant tous les sots caprices qui peuvent passer dans la tête d'un marchand enrichi. On prétend qu'un jour un riche client visitant les salles d'exposition de la société admirait fort certain dessin de tenture mais en critiquait la couleur, trop criarde à son gré. Morris, peu patient, ouvrit brusquement la porte, et montrant d'un geste large la rue boueuse au visiteur interloqué lui dit : « Si c'est de la boue que vous voulez, en voilà ! »

L'année 1874 fut une année de graves soucis pour Morris. Il avait engagé dans la société la presque totalité de sa fortune personnelle, ce qui lui faisait écrire à un ami : « Je travaille en ce moment à une chose ou à une autre, surtout au travail de la firme. Je veux que ce soit un succès et cela ne peut être que si j'y travaille moi-même. Je dois dire (bien que je ne me juge pas avide d'argent) qu'un échec de ce côté me serait un terrible ennui. J'ai tant de soucis, plaisirs, espérances et craintes, tous très importants, que je n'ai pas le temps d'être ruiné et de devenir véritablement pauvre. Par-dessus tout, cela détruirait ma liberté de travail qui m'est une si chère joie. »

Mais bien que Morris eût fourni la plus grande part du capital engagé et assumé presque seul la direction de la société, un article des statuts disait que les bénéfices devaient être partagés également entre tous les associés. Jusqu'en 1874, on n'avait pas distribué de bénéfices, mais à cette date trois des associés : Ford Madox Brown, Rossetti et Marshall exigèrent l'exécution de l'article des statuts. Ce fut pour Morris une crise très douloureuse ; en même temps qu'il subissait une perte personnelle considérable il voyait compromise la prospérité de la raison sociale pour laquelle il avait tant travaillé. On s'explique mal d'ailleurs toutes les complications de cette affaire, on ne voit pas bien les raisons qui poussèrent trois des associés à revendiquer si âprement leur part ; mais il semble bien que s'ils avaient pour eux la loi, Morris avait pour lui le droit. Il paya, mais ce fut la fin de l'amitié qui l'unissait à Rossetti.

Après un temps d'arrêt, la société reprit ses affaires sous la même raison sociale Morris et Cie, mais cette fois Morris en était légalement comme en fait le seul directeur. Burne Jones et Webb continuèrent à lui fournir des dessins.

Le souci qu'avait W. Morris de ne produire que des œuvres irréprochables faisait qu'il avait souvent à se plaindre de ses fournisseurs qui, peu scrupuleux ou insuffisamment habiles, ne lui procuraient pas les matières premières qu'il souhaitait. Pour y remédier il aurait voulu être lui-même son propre fournisseur, par exemple quand il commença

à s'occuper de tapisserie il eut l'idée de teindre lui-même ses laines. Les couleurs employées habituellement ne le satisfaisaient pas; il accusait ses couleurs, extraites de la houille, de n'avoir ni l'éclat, ni la durée des couleurs végétales. Avec une inlassable ténacité il multiplia les expériences et parvint à obtenir des coloris d'une chaleur et d'une richesse telles qu'ils sont encore aujourd'hui une joie pour les yeux.

C'est avec des laines teintes sur ses indications que Morris exécuta ou fit exécuter sous sa direction les merveilleuses suites de tapisseries dont il avait dessiné les cartons avec Burne Jones: « Flora et Pomona », conservées à la Galerie d'Art de Manchester; une suite de tapisseries sur les « Chevaliers de la Table Ronde » et la « Queste du Graal » (cartons de Burne-Jones), conservées à Stanmore Hall ; une suite de tapisseries sur « l'Etoile de Bethléem (cartons de Burne Jones), qui ornent aujourd'hui la chapelle d'Exeter College, à Oxford.

Comme nous l'avons déjà expliqué, Morris, incapable de dessiner les personnages, s'en remettait à Burne Jones; lui-même dessinait les fonds et exécutait l'œuvre. Ce qui faisait d'ailleurs la supériorité de ses cartons, c'est qu'il connaissait à fond l'art de la tapisserie; il ne dessinait jamais rien qu'il fût impossible d'exécuter, mais, au contraire, il savait combiner des effets décoratifs que l'exécution magnifiait encore.

La firme Morris et Cie était désormais connue dans toute l'Angleterre; les commandes affluaient et William Morris devait sans cesse ouvrir de nouveaux ateliers. De ces ateliers il bannissait les machines à vapeur, qui fournissent un travail trop mathématique et ne peuvent convenir à la production de l'œuvre d'art; seules étaient admises les machines à bras qui facilitent la tâche de l'ouvrier mais sans détruire en lui toute initiative, toute invention; il fallait que l'artisan restât le maître de son travail, qu'il ne fût pas l'esclave de la machine mais qu'elle fût au contraire son humble servante.

Les ateliers de la firme Morris et Cie étaient donc bien des manufactures, c'est-à-dire que les mains de l'ouvrier y étaient la principale force productive.

En 1881, Morris réalisa une idée qu'il avait à cœur depuis longtemps. Fidèle à l'enseignement de son maître Ruskin, il détestait l'atelier dans la grande ville où les ouvriers manquent d'air et de lumière, où ils n'ont sous les yeux que spectacles de laideur et de tristesse. Ses ateliers furent donc transférés en pleine campagne, au bord d'une rivière, sur l'emplacement d'une ancienne abbaye: Merton Abbey. Une circulaire imprimée pour donner avis de ce changement de résidence nous renseigne sur ce qu'étaient alors les productions de la société:

Elle fournissait :

1. Vitraux ;
2. Tapisseries d'Arras de haute lisse ;
3. Tapis ;
4. Broderies ;
5. Tuiles peintes ;
6. Ameublement ;
7. Décoration générale des habitations ;
8. Cotonnades imprimées ;
9. Papiers peints ;
10. Etoffes de tenture ;
11. Draps et velours d'ameublement ;
12. Tapisseries d'ameublement.

L'adhésion de William Morris à la Fédération Sociale Démocratique l'amena à préciser ses théories d'art. Il ne se contenta plus d'être un artiste au merveilleux génie créateur, entraînant ses ouvriers par son exemple ; il voulut aussi faire comprendre à tous la haute mission de l'art, le rôle qu'il devait jouer dans la transformation sociale et sa place dans la société future. Sa prédication, avons-nous vu, n'est pas toujours originale ; bien souvent il ne fait que reprendre les idées de Ruskin, mais il sait les rendre plus vivantes, plus populaires. Déjà nous l'avons vu préconiser le luxe du goût plutôt que le luxe riche ; inlassablement il répétera que tout travail doit être accompli avec joie parce que tout travail doit être utile ; qu'une œuvre, utile ou décorative, doit être une joie à la fois pour celui qui la fait et pour celui qui l'utilise.

Et dans toutes les villes du Royaume-Uni il ira prêcher cet évangile de la joie de la vie, de la joie de la beauté. C'est surtout entre les années 1882 et 1890 qu'ont été prononcées des conférences aux titres significatifs comme :

« Les Arts décoratifs », « Espoirs et Craintes pour l'Art » (1), « L'Art et le Socialisme », « Les Buts de l'Art », « L'Idéal socialiste de l'Art ».

C'est l'époque du socialisme militant chez William Morris, et nous voyons que sa prédication artistique et sa prédication socialiste se confondent.

Dès 1884 une société fut fondée en application de l'enseignement de William Morris. Comme l'art décoratif était alors rigoureusement banni des salons officiels de l'Académie royale, cette société se pro-

(1) Quatre conférences prononcées à Londres ou à Birmingham ont été réunies en volume sous ce titre. Ce sont : *L'art du peuple, La beauté de la vie, L'Avenir de l'architecture dans la civilisation, S'en tirer le mieux possible.*

posait d'organiser un Salon annuel d'art décoratif; Morris lui apporta un précieux concours.

Ses désaccords d'idées avec ses amis socialistes, en ralentissant sa propagande, lui permirent de consacrer plus de temps à ses travaux artistiques. Il put alors réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps. Souvent il avait protesté contre la médiocrité des éditions contemporaines. Souvent il avait rêvé, pour ses œuvres ou ses livres préférés, des éditions merveilleusement illustrées et imprimées. Maintes fois il avait enluminé des ouvrages qu'il offrait ensuite à ses amis.

Les dernières années de sa vie furent consacrées à la réalisation de ce dessein: produire de belles éditions, belles par les caractères d'imprimerie employés, belles par l'harmonie des illustrations. La création de la Kelmscott Press (Imprimerie de Kelmscott, du nom que portait la maison où furent établies les premières presses) fut la dernière œuvre et peut-être l'œuvre maîtresse de William Morris. Il y travailla avec un enthousiasme juvénile, dessinant lui-même les trois types de caractère (deux types gothiques et un type romain) que l'on emploierait, dessinant des enluminures pour les bords, sculptant les blocs et faisant appel à Burne Jones pour les illustrations proprement dites. Il poussa le soin jusqu'à exiger un papier spécial, analogue à celui qu'employaient les maîtres imprimeurs du XVIe siècle. La «Kelmscott Press» ne devait publier que des œuvres de valeur à un nombre restreint d'exemplaires, mais avec toute la beauté possible.

C'est ainsi que furent publiés, de 1891 à 1896, les poèmes de William Morris, la *Légende Dorée*, le *Roman de Renard*, les poèmes de Shakespeare, des poèmes de Rossetti, Keats, Shelley, Coleridge, la *Nature du gothique,* de Ruskin; les œuvres de Chaucer, etc., etc...

Avant de mourir, Morris eut la joie de voir terminer la merveilleuse édition de Chaucer (avec dessins de Burne-Jones) pour laquelle il s'était dépensé avec autant d'enthousiasme que jadis quand il décorait la salle des Conférences à Oxford. D'autres éditions étaient en préparation, par exemple un magnifique Froissart, qui ne fut jamais publié, car la Kelmscott Press ne survécut guère à son fondateur.

Les éditions ainsi produites étaient d'un prix très élevé. Morris n'avait pu songer à les démocratiser, il lui fallait tout d'abord réagir contre le mauvais goût des imprimeurs contemporains.

Il mourut le 3 octobre 1896, âgé seulement de 62 ans, mais épuisé par le labeur prodigieux qu'il avait fourni. Jusqu'à son dernier jour il n'avait cessé de collaborer avec ses ouvriers et le docteur qui l'avait soigné pouvait résumer ainsi la maladie dont il mourut : « Sa maladie, c'est simplement d'avoir été William Morris et d'avoir fourni plus de travail que dix hommes. »

William Morris socialiste

Il est intéressant de noter que Morris ne vint qu'assez tard au socialisme. Rien dans ses ascendances ni dans son éducation ne l'y portait. Né dans un milieu bourgeois, élevé dans un collège riche, étudiant dans une université peu ouverte aux influences du dehors et d'esprit assez étroit, il ne semblait évidemment pas prédestiné à devenir un militant socialiste, un orateur de meetings populaires, un prophète de la société future.

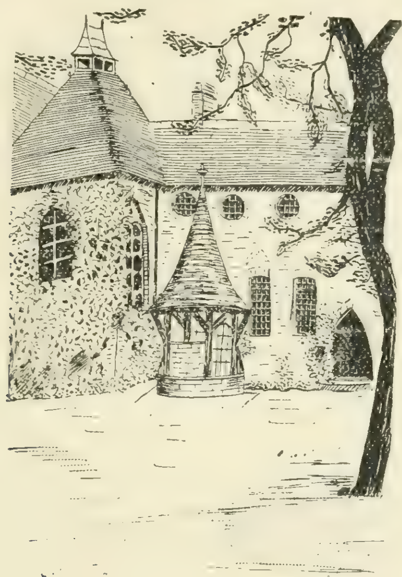
Ses premiers travaux, avons-nous vu, sont d'un intellectuel; il écrit des poèmes, il peint, mais la politique lui inspire une sorte d'aversion ; sa belle franchise, son honnêteté s'accommodent peu des mœurs électorales et parlementaires qui ne sont pas toujours irréprochables ; il a horreur des compromis et des marchandages ; et en 1856, à sa sortie d'Oxford, il écrit à un de ses amis : « Je ne peux prendre le moindre intérêt aux sujets politico-sociaux, car en somme je vois que les choses sont troubles et que je n'ai ni le pouvoir, ni la vocation (à aucun degré) de les arranger. Mon travail, c'est la réalisation des rêves sous une forme ou sous une autre. »

C'est là une attitude réservée assez peu sympathique qui ne fait guère prévoir les luttes ardentes soutenues plus tard. Par tradition, Morris appartenait vaguement au parti libéral, plutôt par haine des conservateurs que par sympathie pour les libéraux, mais pendant longtemps on ne peut relever dans sa vie aucun acte politique important.

Jusqu'en 1877, l'histoire de ses idées est l'histoire de ses travaux littéraires et artistiques. Il travaille beaucoup et ne perd guère de temps à philosopher.

Mais à partir de 1876 il commence à se mêler aux affaires politiques du pays. Les massacres dans les Balkans (atrocités bulgares) avaient soulevé la réprobation de tout ce qu'il y avait de gens de cœur en Europe et la Russie annonçait son intention d'intervenir. L'Angleterre était à ce propos divisé en deux partis, l'un qui redoutait cette intervention et aurait voulu l'empêcher, craignant que la Russie ne devint trop puissante en Orient ; l'autre, le moins nombreux, qui, obéissant à un sentiment supérieur d'humanité, applaudissait à une intervention, d'où qu'elle vînt, et félicitait les Russes d'en avoir eu l'idée. Morris était avec ce dernier parti, il ne se contenta pas d'une adhésion passive, mais selon sa coutume, il voulut agir véritablement ; il se lança dans la bataille, déployant une prodigieuse activité, rédigeant des manifestes, prononçant des discours et versant de fortes contributions pour la propagande. C'est alors qu'il adressa aux travailleurs d'Angleterre un éloquent appel qui contient déjà en germe toute sa propagande socialiste de plus tard :

Travailleurs d'Angleterre, un mot d'avertissement ! Je doute que vous connaissiez la haine amère du progrès et de la liberté qui est au cœur d'un certain nombre d'homme des classes riches de ce pays. Leurs journaux la dissimulent par une sorte de langage poli, mais si vous les entendiez parler entre eux comme je les ai souvent entendus, je ne sais ce qui l'emporterait en vous, du mépris ou de la colère, au spectacle de leur folie



La Maison rouge à Upton (Le puits dans le jardin).

et de leur insolence. Ces hommes ne peuvent parler de votre classe, de son idéal, de ses chefs sans un sarcasme ou une insulte, et s'ils avaient le pouvoir (que l'Angleterre périsse plutôt) ils écraseraient vos justes aspirations, vous réduiraient au silence et vous livreraient pieds et poings liés, et pour toujours, au capital irresponsable (1).

Avec la même ardeur qu'il avait montrée pour les Bulgares, Morris protesta contre l'expédition en Afghanistan en 1878, puis écœuré de cette agitation politique où il voyait autour de lui plus de conflits d'intérêts que de dévouements, il se détacha de plus en plus des libéraux trop préoccupés de succès électoraux et se consacra surtout à la « Ligue pour la Protection des Vieux Monuments ». Non qu'il fût un admirateur fanatique des vieilles pierres : il eût volontiers dit

(1) Nous empruntons le texte de cet appel, ainsi que celui de la plupart des autres documents cités au cours de cette étude à l'excellent ouvrage de J. W. Mackail : *William Morris.* — 2 vol. Londres, Longman et C[ie], 1899.

avec Ruskin : « Plutôt voir détruites toutes les merveilleuses femmes peintes ou sculptées des collections du Louvre que de voir une seule jeune fille s'étioler de faim ou de fatigue dans les faubourgs », mais il lui était pénible de voir les plus beaux monuments de la vieille Angleterre tomber sous la pioche des démolisseurs ou être défigurés par de prétendus « restaurateurs » ignares et prétentieux.

A la même époque il commença à conférencier sur l'art et notamment sur l'art décoratif.

Il nous est aisé de comprendre maintenant comment il passa de l'art au socialisme. Comme son maître Ruskin, il avait été frappé de l'énorme différence existant entre les productions artistiques du Moyen Age et celles du XIXe siècle, et comme Ruskin, il n'avait pu que constater l'écrasante supériorité des premières. En étudiant plus à fond le problème il en était venu à comparer la condition sociale des artisans à ces deux époques et à opposer l'artisan du XIIIe siècle vivant dans le pittoresque décor de la ville aux maisons à pignons, aux enseignes de fer forgé, travaillant avec joie à une tâche aimée et réussissant à y mettre de la beauté parce qu'il y pouvait déployer quelque initiative, parce qu'il s'intéressait à son œuvre, à l'ouvrier du XIXe siècle obligé de vivre dans le lamentable décor du taudis sordide et de la rue malpropre, sans arbres, presque sans ciel, enchaîné à un travail mécanique de surveillance de machine, dans un atelier enfumé, toute sa besogne réduite à deux ou trois gestes toujours les mêmes qu'il accomplit avec la régularité et la précision d'un automate mais avec aussi peu d'intelligence.

Nous n'avons pas à rechercher ici quelles critiques pourraient être faites aux idées de W. Morris sur la vie quasi-idyllique qu'il prête aux artisans du XIIIe siècle, mais il faut reconnaître qu'il avait vu juste sur la déplorable condition intellectuelle et sociale de l'ouvrier au XIXe siècle. La transformation de l'industrie avait eu lieu en Angleterre plus rapidement que partout ailleurs et bien longtemps avant les autres nations elle avait connu les rues malpropres où grouille une population surabondante mais dégénérée, minée par l'alcoolisme et la tuberculose ; avant les autres nations elle avait connu cette forme nouvelle de l'esclavage qu'on appelle le « sweating system ». On n'osait pas alors porter atteinte aux privilèges du capital par une loi ; les ouvriers du Lancashire fournissaient des journées de travail de 15 et 16 heures et dans les mines du Durham on avait vu travailler des enfants de six et cinq ans. Et Morris comprit qu'avant de parler de beauté à tous ces êtres exténués de labeur forcé ou de vices il convenait de les élever d'abord à la dignité d'hommes, de les nourrir, de les vêtir ; après quoi, on songerait à les instruire ; il comprit que la faillite de l'art vers 1870 résultait de causes plus profondes que le mauvais goût de quelques centaines de riches et que le meilleur

moyen de sauver l'art était de sauver d'abord l'ouvrier. Pour rendre à l'art sa splendeur d'autrefois, il fallait d'abord transformer profondément la société.

Sans plus tarder, car chez lui les actes suivaient de près les résolutions, Morris commença son apostolat, allant porter partout l'Evangile de la Joie de la Vie, pour faire comprendre aux déshérités de l'usine que s'ils le voulaient leur vie pouvait être belle encore, qu'en s'unissant ils obtiendraient des salaires plus élevés, des journées de travail moins longues et que ce serait la disparition de la faim et de la misère au logis.

Nombre de bourgeois anglais furent scandalisés de voir ainsi un des leurs, un gentleman, fraterniser avec des ouvriers aux mains noires et aux vêtements malpropres. Des protestations indignées et des rires s'élevèrent, mais Morris n'était pas homme à s'inquiéter pour si peu : des plaisanteries faciles et surannées furent faites sur ce socialiste millionnaire. Il eut été facile de répondre que Morris, en pleine gloire alors, aurait pu se contenter de vivre paisible et admiré au lieu de se lancer dans une bataille où il y avait plus de coups que de profits à espérer, et surtout qu'en utilisant sa fortune comme il le faisait il rendait plus de services à la société qu'en la distribuant aux pauvres. William Morris employait un nombre respectable d'ouvriers, et s'il leur demandait beaucoup de travail (nous avons vu qu'il ne se ménageait pas lui-même) du moins était-ce un travail accompli sans contrainte et joyeux. Les ouvriers de Merton Abbey avaient des salaires supérieurs à ceux des ouvriers de même métier partout ailleurs ; ils avaient la journée de huit heures et la participation aux bénéfices alors qu'on ne songeait guère à les réclamer en Angleterre.

Morris n'était point d'ailleurs parmi les violents ; il pensait que la transformation sociale ne serait pas le résultat d'une violente échauffourée, mais qu'elle se ferait progressivement par l'éducation, non pas l'éducation puérile ou livresque telle qu'on la donnait dans les écoles élémentaires ou les universités, mais une éducation plus vigoureuse, plus pratique, plus vivante en un mot : celle qui se donne à l'atelier, dans les groupements ouvriers. Il pensait qu'il n'y a pas d'homme vraiment incapable ; par exemple, à Merton Abbey, pour se faire aider, même dans les travaux les plus délicats, il ne choisissait pas les ouvriers les plus habiles, mais prenait le premier ouvrier à sa portée, fût-il un simple manœuvre. Les apprentis embauchés par la raison sociale le furent toujours au hasard, selon qu'ils se présentaient, car Morris prétendait que sans instruction technique préalable un homme peut réussir pourvu qu'il ait quelque instruction générale. Et c'est pourquoi il attachait tant d'importance à l'instruction, pourquoi il la réclamait pour tous, surtout pour les pauvres, qui en sont les

plus privés, et qui en ont le plus besoin (1). Devançant de plus de trente ans les pédagogues d'aujourd'hui, Morris avait déjà reconnu l'importance de l'enseignement du dessin dans l'éducation de futurs ouvriers.

Le raisonnement et la réflexion l'avaient conduit au socialisme, il y vint aussi par la pitié. Lui qui n'aimait rien tant que le travail comprenait pourtant que ce travail pouvait devenir le plus épouvantable des supplices s'il était trop longtemps prolongé et accompli sans joie, parce que abrutissant et insuffisamment payé, et il écrivait : « Si j'étais obligé de travailler dix heures par jour à un travail que je méprise et que je hais, j'espère que j'emploierais mes loisirs à faire de la propagande politique, mais je crains que je les passerais à boire. »

A propos des manifestations tumultueuses qui eurent lieu en 1881 il disait : « Quand je suis en train de travailler en ma maison d'Hammersmith, près de la rivière, j'entends souvent près de ma fenêtre ce tumulte dont on a beaucoup parlé dans les journaux ces temps derniers... Quand j'entends les cris, les hurlements et toute l'ignominie jetée sur la langue glorieuse de Shakespeare et de Milton, quand je vois des visages brutaux et agités passer auprès de moi, cela éveille aussi de la brutalité en moi, et une farouche colère me saisit jusqu'à ce que je me rappelle (comme j'espère que font aussi les autres) que c'est seulement ma chance de naître respectable et riche qui m'a placé de ce côté-ci de la fenêtre, au milieu de livres délicieux et d'admirables œuvres d'art, et non de l'autre côté, dans la rue vide, les cabarets et les logements sordides. Par mes propres sentiments et mes propres désirs, je sais ce que ces hommes demandent, ce qui les aurait sauvés de ce bas degré de sauvagerie : un travail qui leur conserverait le respect d'eux-mêmes et leur vaudrait la louange et la sympathie de leurs semblables, des logis auxquels ils reviendraient avec plaisir... : un labeur et un repos raisonnable. »

Et bien qu'il n'adhérât qu'en 1883 à la Fédération Social-Démocratique, on peut dire qu'il était socialiste depuis longtemps déjà. Comme il ne savait faire les choses à demi il se lança à corps perdu dans la propagande.

Appelé à Oxford pour y conférencier sur l'art, il y fit publiquement profession de socialisme au grand scandale des autorités universitaires, qui n'avaient pas imagnié une franchise aussi brutale. Il soutint de son argent et de ses écrits l'organe hebdomadaire du parti

(1) Il ne faut pas oublier que l'enseignement n'est pas encore partout gratuit et obligatoire en Angleterre. Il y a beaucoup de variantes d'organisation suivant les villes et les comtés, l'initiative locale étant beaucoup plus grande que chez nous. Beaucoup d'écoles ont un caractère confessionnel. Les socialistes de Bradford sont très fiers d'avoir créé des cantines gratuites dans leurs écoles, exemple presque unique en Angleterre — et ceci en 1910.

Justice (1); chaque semaine, le journal était en déficit et chaque semaine on avait recours à Morris, qui payait sans hésiter. Pendant trois années il ne fit guère que du journalisme, délaissant même un peu, pour les besoins de la propagande, ses travaux les plus aimés comme ses amis les plus chers. En 1884 il fonda dans son quartier d'Hammersmith une section de la Fédération Sociale Démocratique et en rédigea le manifeste : « Il y a maintenant une guerre constante entre le capital ou les riches qui tirent tout le profit du travail sans travailler eux-mêmes et le travail ou les pauvres qui produisent tout et n'ont droit, sur ce qu'ils produisent, qu'à ce qui leur est nécessaire pour vivre. Et tandis que les riches rendent les pauvres esclaves, eux-mêmes ne sont pas heureux ; ils sont toujours en train d'essayer de se ruiner les uns les autres. Le socialisme mettra fin à cette guerre en abolissant les classes ; ce changement nous débarrassera des logis sordides, de la nourriture insuffisante, du travail excessif et de l'ignorance. »

Des divergences d'opinion avec Hyndman, un des autres leaders, à propos de l'orientation à donner à la Fédération et de l'opportunité de certaines mesures, firent que Morris se retira de la Fédération, suivi d'ailleurs par un grand nombre d'adhérents. Il alla fonder la « Ligue socialiste », et, pour la soutenir, un journal hebdomadaire : *Le Bien Public*, dans lequel il précisa de plus en plus son attitude modérée, réformiste, n'abandonnant rien de son idéal socialiste mais comptant peu sur la force pour le réaliser. « Il est nécessaire que notre mouvement soit intelligent et non ignorant, écrit-il. Ce que j'aimerais avoir par-dessus tout en ce moment, ce serait un groupe d'hommes habiles, capables, d'esprit élevé, qui agiraient comme éducateurs. Je compterais sur ces hommes pour prêcher ce qu'est véritablement le socialisme, non pas un changement pour l'amour du changement, mais une transformation impliquant l'idéal le plus noble de la vie humaine et du devoir, une vie dans laquelle chaque être humain trouverait la possibilité d'exercer, sans restriction aucune, ses meilleurs pouvoirs et facultés. »

En 1885, il y eut en Angleterre une grande agitation à propos du droit de parler dans les rues. On sait que chez nos voisins d'outre-mer les meetings en plein air sont très appréciés et très suivis. Le gouvernement voulut les supprimer, les socialistes persistèrent à en tenir, malgré la police ; les radicaux s'émurent à leur tour et le gouvernement dut céder. Morris avait été à la tête de toute cette agitation.

En 1887 un meeting organisé à Trafalgar Square pour protester

(1) Le journal *Justice*, organe de la Fédération Sociale Démocratique. (Section de l'Internationale ouvrière) est maintenant dans sa vingt-huitième année.

contre la politique irlandaise du ministère Salisbury eut une issue tragique. La troupe chargea, il y eut des victimes et parmi elles un jeune garçon de dix-sept ans qui mourut quelques jours après : Alfred Linnell. Sur sa tombe, Morris prononça quelques paroles émues qui sont peut-être la plus éloquente de toutes ses professions de foi et dans lesquelles il affirmait avec plus de vigueur que jamais sa croyance en une société future toute de Justice et de Beauté. « Notre ami qui repose ici a eu une vie dure et a rencontré une mort terrible ; si la société avait été différemment constituée sa vie aurait pu être joyeuse, belle et heureuse. C'est notre tâche à nous de commencer à nous organiser dans le but de ne plus voir de telles choses se produire, d'essayer de rendre cette terre belle et heureuse. » Ce fut un des derniers actes de sa carrière active de militant ; des discussions de plus en plus graves le séparaient maintenant des autres leaders de la « Ligue Socialiste » ; il avait dû résigner le poste de directeur du *Bien Public,* tout en continuant à y collaborer. Le parti des violents devenant de plus en plus fort, Morris se retira devant leur intransigeance.

La « Ligue Socialiste » périclita après son départ ; *Le Bien Public* qui ne vivait que de son argent, mourut obscurément un an après, ses directeurs ayant été impliqués dans un procès anarchiste.

Morris revint donc à ses études, à ses livres, à ses traductions, à ses travaux d'art et il vécut désormais loin de toute politique militante, mais sans renoncer à son idéal socialiste.

Malgré l'ardeur et l'enthousiasme de William Morris, il est certain que ses efforts de propagandiste n'eurent pas tout le succès qu'il en pouvait attendre ; malgré son dévouement incontestable à la Fédération Sociale-Démocratique et à la « Ligue Socialiste », il excita bien des mécontentements. On ne saurait s'en étonner ; bien que modeste. Morris était une personnalité trop marquante et trop originale pour rester au second plan et il avait trop de franchise pour ne pas blesser parfois des susceptibilités ; il n'avait certainement pas l'art des nuances et des réticences et son tempérament d'artiste et d'idéaliste répugnait aux manœuvres opportunistes ou aux violences de certains autres militants. Il n'entre pas dans notre pensée de rechercher quels pouvaient être les torts respectifs de Morris et de ses camarades de lutte ; ce sont pour la plupart dissentiments parfaitement oubliés aujourd'hui ; nous retiendrons simplement que ces divergences d'idées n'empêchaient pas les adversaires de garder l'un pour l'autre la plus profonde estime. Après quelques mois de propagande libérale, Morris s'était retiré écœuré, après plusieurs années de propagande socialiste il s'arrêta découragé, mais ce découragement n'impliquait pas renonciation. En 1893, quand les socialistes anglais tentèrent d'unifier leurs différents groupements, tous pensèrent que Morris avait seul l'au-

torité morale nécessaire pour réaliser cette union et Morris consentit à entreprendre des négociations (1).

Pour le 1er mai de cette année 1893 il signa avec Hyndman et Bernard Shaw le manifeste socialiste-réformiste adressé aux travailleurs.

Le dernier document que nous ayons sur la vie publique et la pensée de William Morris est la lettre qu'il adressa au *Daily Chronicle* le 9 novembre 1893, à propos d'un lock-out minier, lettre dans laquelle il retrace son idéal artistique et social ; c'est en quelque sorte un résumé de toute sa propagande qui montre que, quoique vieilli, Morris n'avait rien perdu de sa belle ardeur pour les idées généreuses :

« Je ne crois pas à la possibilité de conserver l'art vivant et vigoureux par l'action, quelque énergique qu'elle soit, d'un petit groupe d'hommes spécialement doués et d'un petit cercle d'admirateurs du milieu d'un grand public incapable de comprendre leur œuvre et d'en jouir. Je m'en tiens fermement à l'opinion que toutes les écoles d'art dignes de ce nom devront être dans l'avenir, comme elle l'ont été dans le passé, le produit des aspirations du peuple vers la beauté et le vrai plaisir de la vie. Maintenant que la démocratie est en train d'édifier un nouvel état de choses qui émerge lentement de la confusion de notre époque commerçante, ces aspirations du peuple vers la beauté ne pourront naître que de l'égalisation pratique des conditions économiques dans toute la population...

« ...On verra bientôt naître, ajoute-t-il, cet art nouveau qui sera l'expression du plaisir de la vie et sera fondé sur le bien-être du peuple.

« Il est vrai que je ne verrais pas s'épanouir cet art, et c'est pourquoi je dois être excusé si, en commun avec d'autres artistes, j'essaye de m'exprimer avec l'art d'aujourd'hui qui nous semble seulement une faible survivance de l'art du passé auquel le peuple participait, quels qu'aient été les autres inconvénients de sa condition....

Nous ne verrons pas cet art nouveau (du moins ceux qui sont aussi vieux que moi) ; cependant nous en apercevons dès maintenant les germes. Car si un art véritable est impossible sans l'aide des classes laborieuses, comment ces classes pourraient-elles lui accorder la moindre attention si elles vivent parmi des soucis matériels qui les oppressent ? Le premier pas à faire vers la renaissance de l'art doit être l'amélioration de la condition des ouvriers, leur existence doit au

(1) On sait que ces négociations ne réussirent pas et que l'unification n'est pas encore faite en Angleterre où l'on compte trois principaux groupements socialistes ou socialisants : le « Parti du Travail », dont le chef incontesté est J. Keir-Hardie ; la « Fédération Sociale Démocratique », que dirige J. M. Hyndman ; la « Société Fabienne », dont Bernard Shaw est un des chefs.

moins être moins précaire et moins sujette aux privations, les heures de travail doivent être moins nombreuses et cette amélioration doit être générale et assurée contre tous les hasards du commerce par la législation. Mais encore une fois cette amélioration ne pourra être réalisée que par les efforts des travailleurs eux-mêmes. *Par nous* et non *pour nous* doit être leur devise. »

*
* *

William Morris restera pour nous le symbole d'une vie vraiment active tout entière dépensée pour la réalisation de rêves généreux. Riche et doué d'admirables qualités d'artiste il aurait pu, comme tant d'autres, vivre dans l'oisiveté ou dans la délicate indolence d'un esthète ; mais son tempérament vigoureux et combatif ne pouvait se plaire en cette existence ralentie et il se lança dans les batailles de la vie. Il dénonça l'insuffisance de l'art contemporain et protesta contre les iniquités sociales avec une ardeur merveilleuse ; il mena le bon combat pour les pauvres et les déshérités contre les riches et les puissants, pour la Beauté contre la laideur, toujours au premier rang, où il ne pouvait attendre que beaucoup de peine et peu de profits. Les forces, mais non l'enthousiasme lui manquèrent pour accomplir toute sa tâche, et quand ce prodigieux lutteur tomba épuisé il méditait encore d'autres efforts vers la beauté.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur son action, sur son œuvre, sur ses idées, on ne peut que s'incliner devant la merveilleuse pureté d'une vie employée toute à servir la Beauté et la Justice. Ses adversaires mêmes ont rendu hommage à son caractère qui ne connut ni les faiblesses ni les compromis. Et si nous voulions résumer d'un mot toute cette existence glorieuse, nous pourrions dire qu'il fut véritablement un héros, perpétuant dans nos temps modernes la tradition des héros antiques tueurs de monstres, redresseurs de torts et amants de l'idéal.

Georges Vidalenc.

Imprimerie Coopérative Ouvrière Villeneuve-Saint-Georges (S.-&-O.) 15-5-1911 *Le Gérant :* Ernest Reynaud.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 54

Portraits d'Hier

Honoré DAUMIER

Par Louis NAZZI



Honoré Daumier.

Dessin de F. VALLOTTON.



Les Émigrants (Collection Philipon).

Honoré Daumier

(26 février 1808-11 février 1879)



A mon ami HENRY MALHERBE.
L. X.

Celui-là est un génie.

Personne, en son siècle, n'en a porté plus incontestablement la marque et donné, à cent reprises, traqué par les déboires et le temps, des preuves plus nombreuses, plus décisives et plus irrécusables. Si l'on veut le mesurer par comparaison, il faut prononcer les plus beaux noms de l'art, et les plus grands. Quiconque approchera le bonhomme, s'il est riche d'âme et s'il sait vibrer, le subira, et à jamais. Car son œuvre n'est pas qu'une mine de beauté, elle nous emporte comme un élément. Il coule d'elle un fleuve de vie.

Il était une manière d'artisan dans son échoppe. Pauvre et laborieux, plein d'œuvres, et s'abîmant, du matin au soir, dans sa pensée, il y goûtait une sombre joie. A le voir se promener, au crépuscule, sur ces quais de Seine qu'il adorait, ses voisins devaient le tenir pour un petit boutiquier, horloger ou tailleur, qui prenait le frais, les volets clos, la journée faite. Il était, pour les mieux renseignés, Monsieur Daumier, une bonne pratique, un brave homme qui vivotait et qui faisait quelque chose dans les journaux. Ils furent, peut-être, une dizaine, de son vivant, à penser et à dire qu'il était l'égal de Delacroix et de Balzac, une sorte de Rembrandt fruste et âpre.

Durant plus de quarante années, courbé sur la pierre, il inscrivit, lucide et véhément, ses humaines et formidables visions, et versa, dans ses dessins robustes et volontaires, on ne sait quelle énergie bouillante, comme une coulée d'instincts, un flux d'insolente santé. Ainsi, humble prodigue qui sème des richesses méprisées, il jeta aux journaux et à la rue, près de quatre mille planches, qui portent, toutes, en un coin, la rude griffe, et que ses contemporains, attablés et goinfrant, ne ramassèrent même pas. Démiurge en bras de chemise, petit bourgeois chargé d'un pouvoir sacré, il a magnifié, et pour toujours, sa niaise et déplorable époque, la plus plate qui fût jamais.

Vu à travers son œuvre énorme et d'un fantastique hallucinant, Daumier apparaît comme une sorte de géant au rire tempétueux. A la vérité, il était un homme simple et bon, un timide aux tendresses violentes. De carrure populaire, il portait, sur un corps de rustaud, le visage même de son génie. Banville nous en a tracé le portrait saisissant : « J'admirai son visage éclatant de force et de bonté, les petits yeux perçants, le nez retroussé comme par un coup de vent de l'idéal, la bouche fine, gracieuse, largement ouverte, enfin toute cette belle tête de l'artiste, si semblable à celle des bourgeois qu'il peignait, mais trempée et brûlée dans les vives flammes de l'esprit... »

Il faut que ceci soit dit : il n'a pas été donné à Daumier de remplir sa destinée. Il n'a fait que la cotoyer, par un chemin de pierres. Il était né pour être l'un des deux ou trois grands peintres de son siècle. Il eût été, ayant un peu d'argent de côté, un Delacroix peuple et exalté, le Millet du faubourg et de la barricade. Il a versé dans le journalisme, parce qu'un artiste pauvre ne fait pas ce qu'il veut. Il y a usé ses forces et son courage. Il y a perdu ses yeux, brûlés d'avoir aimé la lumière. Le meilleur d'entre les hommes et le plus doué pour le bonheur, il lui a fallu, à la fin, comme tant d'autres, sombrer dans le désespoir. La plaie d'argent a empoisonné cette grande âme et ravagé cette belle vie. Il faut que cela soit dit.

Le plus libre, le plus sûr et le plus inspiré des artistes, Daumier ne doit rien à personne. Son art lui appartient en propre. Nulle influence n'a eu de prise sur cette originalité rugueuse. Daumier a tout créé : son vocabulaire et sa syntaxe; comme d'autres avec des sons, il a traduit ses émotions avec des taches d'ombre et des jets de lumière. Il a été un novateur, sans phrases ni manifeste, dans l'inconscience absolue de sa suprématie. Il n'a eu pour maître que la nature; il n'a jamais étudié qu'elle. Passé vingt ans, il n'a plus connu d'autre musée que la rue; et ses furieuses ébauches, que nous admirons, ne furent toujours, pour lui, que le prolongement de ses promenades dans Paris. Il aimait la vie, il croyait en elle, avec des adorations de brute. Il semble qu'elle soit de lui, cette pensée de Vallès : « Je ne salue pas les héros morts, mais les travailleurs vivants ». Il n'a jamais

refusé son regard, ni marchandé son amitié, surtout à ses frères malheureux. Il a peint, d'un cœur gonflé d'émotion, une laveuse chargée de son linge et qui remorque sa gamine, un badigeonneur, suspendu dans l'air, et qui se hisse sur la corde à nœuds, un ouvrier assassiné, un soir d'émeute, dans son taudis. Il a dû murmurer, plus d'une fois, en lui-même, la parole de John Constable : « Je n'ai jamais vu une chose laide dans ma vie. » Laide, c'est-à-dire indigne d'être observée, indigne d'être représentée. Pour l'artiste véritable, il n'est pas un visage de la terre qui ne soit sacré. Toute minute recèle l'infini. Voir est un acte de foi.

Oui, Daumier est un véritable réaliste. Comme il est vain de le proclamer ! Serait-il Daumier, s'il avait tourné le dos à la vie ? Quel est le génie qui ne s'est pas attaché solidement à la glèbe, qui ne s'est pas nourri de ses sucs et de ses effluves, qui n'y a pas pompé sa sève et sa vertu ? Fouillez son œuvre, retournez-la, brassez ces quatre mille dessins : ils ne forment qu'un document enthousiaste, un immense rapport exagéré sur les hommes et les faits du temps, un inventaire génial de la société française, de 1830 à 1870; partout, le même parti pris d'exactitude éclate et s'affirme; le moindre de ces croquetons est criant de vérité, comme on dit. A la barre de l'histoire, Daumier est un témoin formidable, qui raille et qui s'esclaffe, et dont le rire fait trembler les vitres. Il a observé la réalité, en grand visionnaire, à travers des yeux d'une acuité prodigieuse; puis il nous en a retourné des images amples et déformées, d'un comique effarant, et qui projettent, souvent, le rayonnement du sublime. « Comme artiste, a écrit Baudelaire, ce qui distingue Daumier, c'est la certitude: il a une mémoire merveilleuse et quasi-divine qui lui sert de modèle. » Le miracle, c'est que cette mémoire merveilleuse et quasi-divine s'est déclanchée, toujours, au service et à l'appel d'une âme ardente et lyrique.

« Il faut être de son temps », aimait à dire le bonhomme. Il s'y obstinait. « Il faut être de son temps », répétait-il. C'était sa rengaine. Il y puisait confiance et certitude. Aucun argument ne pouvait prévaloir contre sa foi. Aux beaux parleurs qui récitaient : écoles, traditions, principes, grand siècle, il répliquait, tenace : « Faut être de son temps, que je vous dis ! » et il lui semblait, les fumeuses esthétiques l'étouffant, qu'il venait d'ouvrir une fenêtre, que de l'air pur entrait. « Il faut être de son temps ». Cela renfermait tout. Inutile d'expliquer ! Tant pis pour ceux qui ne le sentent pas ! Et Daumier, paisible, rentrait dans son silence ! « Il faut être de son temps », cela voulait dire : il ne faut peindre que ce qu'on voit, comme on le voit, car toute beauté est à la portée de la main. Cela voulait dire : il ne faut œuvrer que selon les moyens dont on dispose et sans avoir recours à de vains artifices. Cela voulait dire : il faut savoir tirer

parti de toutes les aubaines de l'heure et du hasard : créer, c'est découvrir et c'est adapter; créer, c'est simple comme de se façonner un bâton, avec la branche qu'on coupe. Et cela voulait dire bien d'autres choses encore. « Il faut être de son temps. » Le meilleur du génie de Daumier est là.

Il est bon de rapporter, à présent, les dernières années de ce travailleur obstiné, de ce bel artiste probe, de ce grand honnête homme. Il n'est pas que d'admirer : il faut offrir son amour, à qui en a été privé, à qui, à travers la tombe, l'appelle. On lit dans une lettre d'un ami, écrite en 1862 (Daumier avait alors cinquante-quatre ans) :

« Daumier est en ce moment dans une gêne cruelle. Il y avait, chez Geoffroy, une dizaine de ses dessins qu'il vend 50 francs et qu'il exécute à la plume, légèrement rehaussés de teintes plates, n'ayant plus ni lithographies, ni bois à faire. Les journaux ne veulent plus rien de lui. Le Charivari *n'a pas renouvelé son traité.* Le Monde Illustré *ne continuera pas ses séries : ses bois, me disait Champfleury, provoquent le désabonnement. »*

Malgré tout, Daumier s'acharna à la besogne, comme devant. Il y plia son large dos, qui peinait, maintenant, à se redresser. Douleur de vieillir et de ne pouvoir plus gagner son pain ! Que les fins du jour, dans l'atelier où le soir te surprend, doivent être lamentables, vieux Daumier ! De tes yeux épuisés, tu regardes tes mains sèches et inertes, tes mains qui ne savent plus t'obéir. S'être tant dévoué, avoir tant prêté, de bonne foi, à la vie, avoir été si jeune, si confiant, et en arriver là ! Pourquoi tous ces efforts, toutes ces bonnes pensées, toutes ces souffrances endurées ? Et comment croire à son génie, et comment s'y rattacher, quand il faut se débattre encore, au seuil d'une vieillesse hasardeuse et abandonnée?

Il te reste à subir la suprême épreuve, cher grand Daumier ! C'est un matin de 1874 que tes yeux, pour la première fois, n'ont plus reflété les choses. Tout d'abord, tu n'as pas compris. Je te vois égaré, plus faible qu'un enfant, vacillant et tremblant, frottant tes yeux vides et qui ne percent plus l'ombre... Tu tâtonnes, tu t'irrites, tu appelles... Allons... qu'est-ce que cela veut dire ?... Non, ce n'est pas possible !... Mais que fais-tu ?... Tu te laisses tomber, tout d'une masse... Oui, pleure, pleure, vieille bête, tu peux encore pleurer!

Daumier aveugle ! Daumier aux yeux crevés ! C'est à crier !... Paiement exécré d'une existence, toute de noblesse et de désintéressement, parfumée de sainteté; Ne nous révoltons pas. Toute grandeur s'achète, au prix de souffrances, qui la dépassent. Il fallait que Daumier payât de sa vue le don de capter les clartés, qu'il avait reçu, en naissant. Mais qu'on ne parle plus de justice ni de gloire. Accroupi sur son tabouret, Daumier aspire au sommeil de la mort, et à son silence béni. Il sonnera donc une heure, où tu cesseras de t'affoler,

pauvre tête ! Un vieux drap, quatre planches et un trou dans le cimetière, voilà le dernier rêve de Daumier et ce qu'il quémande, à tout venant.

Il faut attendre. Encore attendre ! Cinq années, comme c'est long ! Cinq années dans la nuit la plus noire, où pas une lueur ne passe, que pas un rayon ne traverse. Cinq années ! Mourir d'abord par les yeux, après n'avoir vécu que de leur ivresse et de leur gloutonnerie ! Cinq années, comme c'est long, mon Dieu !

Et voici que Daumier est un de ces vieux, comme on en voit dans les villages, sur un banc, devant les maisons. On les sort et on les rentre, en les tenant par le bras, on s'impatiente de leur lenteur et de leur maladresse ; ils ont toujours l'air de buter contre des pierres ; ils sont gourds, timides et peureux. Et leurs yeux effacés, aux paupières qui saignent, roulent les dernières larmes, qu'ils n'ont pas pleurées.

Il mourut à Valmondois dans une bicoque, achetée par Corot, ce cœur généreux, qui en fit don au vieux camarade infortuné. Daumier touchait, depuis quelques années, une rente de deux mille quatre cents francs. Ainsi, après les démarches et les suppliques des premiers peintres du temps, la République, fastueuse et magnanime, acquittait sa dette envers Daumier, qui l'avait si vaillamment servie, qui l'avait tant aimée ! Dérision !

Il mourut, en 1878, parce que, si pauvre soit-il, il n'est pas possible de refuser à un artiste usé à la peine, cette suprême consolation : la bonne mort.

Les premières armes de Daumier



Honoré DAUMIER (1808-1879).
D'après un médaillon de Michel Pascal.

Honoré Daumier est né du peuple, dans un grand port marchand, au pays de la lumière.

Il fit une entrée sans faste chez les hommes, dans l'un des quartiers populeux de Marseille, le 26 février 1808.

Gamin docile au rêve et doucement fasciné, il dut dessiner, à la craie, ses premiers bonshommes, sur les dalles d'un quai, au milieu d'un grouillement de foule, tandis que les bateaux amarrés entrechoquaient leurs coques, et que les hauts mâts geignaient, et que les chaînes grinçaient et que les sirènes, au loin, se lamentaient. L'âme de l'enfant s'imprégna, sans doute, de toutes ces sensations; son inconscient se satura de cette pénétrante poésie, languide et nostalgique, que berce l'eau clapotante et prisonnière d'un port, et qui monte, de ces carrefours des mers, comme un chant d'amour triste (1).

Son père, Jean-Baptiste Daumier, originaire de Béziers, était vitrier et, par surcroît, poète; sa mère était marseillaise. Le chef de famille, ayant remporté quelques succès littéraires dans la cité phocéenne, vint chercher la gloire à Paris et fit paraître, en 1823, un piètre recueil de vers, *Les Veillées poétiques,* dont personne ne parla.

Indifférent aux rimes paternelles, Honoré grandissait et développait en lui le don de rendre, par des traits, les êtres et les spectacles vus. Sans passion pour l'école et les livres, il aimait flâner dans les salles claires du musée du Louvre, où les marbres antiques ravissaient ses jeunes yeux. Ses premiers professeurs furent les Grecs.

Jean-Baptiste Daumier, qui savait ce qu'il en coûte de vouer sa vie aux Muses, interdit à son fils toute carrière artistique et le plaça chez un huissier. Mais l'enfant, qui n'aimait pas les chiffres, pesta et regimba. Alors, on en fit un commis libraire. De nouveau, il se prit à grogner : il voulait dessiner. Il était artiste, disait-il.

(1) Il faut relire les pages admirables d'Octave Mirbeau, dans *La 628-E8,* sur la beauté et la vie des ports ; entre autres, le chapitre curieux et si neuf, *Le port, patrie du peintre,* et où il écrit : « *Je suis convaincu qu'un grand port, quel qu'il soit, où qu'il soit, est, par excellence, un lieu d'élection pour la naissance, la formation, l'éducation d'une âme d'artiste...* »

On alla voir Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des monuments français, ami de la famille, et on lui exhiba un dessin du garçon. Judicieux, le brave homme discerna la vocation d'Honoré Daumier et en persuada le vitrier et sa femme. Il prétendit, en outre, lui inculquer les principes de l'art. L'élève indiscipliné se dégoûta vite d'un enseignement académique, qui ne pouvait qu'exaspérer ses nerfs, et il se mit, de lui-même, à l'école d'un bohême, du nom de Ramelet, qui lui apprit la lithographie. Cette fois, il était dans le bon chemin.

Il travailla quelques temps pour l'éditeur Zéphyrin Béliard, dont il ne put supporter, à la fin, l'insolente nullité et le plat mauvais goût. Il dessina des alphabets pour libraires et des illustrations de romances pour des éditeurs de musique, qu'il plaça tant bien que mal. Dès 1828, il eut pour amis Préault, Jeanron, qui, comme lui, étaient pauvres et courageux. Il crayonna, pour le journal *La Silhouette,* quelques dessins où l'on retrouve l'influence de Raffet et de Charlet. L'éditeur Achille Ricourt lui acheta ses premiers essais, et, malgré leur faiblesse d'exécution, il y discerna la main d'un artiste : « *Vous avez le geste, vous !* » lança-t-il au jeune homme enthousiasmé.

Honoré Daumier n'hésita plus et vint frapper à *La Caricature,* le grand journal d'opposition : et on lui ouvrit. Philipon, l'intrépide et violent Philipon, l''ennemi-né de Louis-Philippe et de la royauté, lui trouva une place parmi les braves, qu'il menait, chaque semaine, à l'assaut du trône. Il communiqua au nouveau venu la flamme républicaine qui le brûlait, et le chauffa à blanc. Au reste, Daumier, qui fut toujours un sincère, ne demandait qu'à marcher et qu'à combattre. Et puis, il avait vingt-trois ans, une foi neuve et ardente, beaucoup d'illusions.

L'époque était bourbeuse, écœurante à vomir. On vivait dans le souvenir amer des Trois-Glorieuses et sous la férule d'un poussah grotesque et difforme. Louis-Philippe était assis, tout d'une masse, sur le pays, qu'il étouffait. Le bourgeois s'étalait, fermentait, foisonnait. Et le mot d'ordre était, au royaume de France : « *Enrichissez-vous !* »

Contre le roi obèse et sa cour de baudruches, Philipon dressa *La Caricature*, machine de guerre infernale. Expert et sans crainte, il en maniait les rouages et en déclanchait le système. A tous les coups, et pour la grande joie des badauds, il faisait une victime, sinon deux. Il avait, sous ses ordres, l'autre Honoré, le grand Balzac, qui collaborait sous le pseudonyme aristocratique de comte Alexandre de B. et qui, un jour, tombant en arrêt devant un dessin de Daumier, affirma : « *Ce gaillard-là, mes enfants, a du Michel-Ange sous la peau !...* » ; il y avait aussi Louis Desnoyers qui, sous le nom de Derville, blaguait et vilipendait le ministère. Les dessinateurs de *La Caricature* comp-

taient parmi les meilleurs du moment : Henri Monnier, père de l'immortel Joseph Prudhomme; Grandville, aigri, féroce et indiscipliné; Traviès, qui s'appliquait. Charlet, Decamps, Raffet vinrent, de temps à autre, faire le coup de feu. Le bleu, qu'était Daumier, en 1831, devint, en moins d'une année, capitaine. Il faut dire qu'il n'hésita pas à payer de son talent — et de sa personne.

L'arme ordinaire de *La Caricature,* c'était l'ironie, frondeuse, inso-



Le Défenseur (Aquarelle).

lente et cruelle, flèche empoisonnée. On y prêchait, à date fixe, le régicide. Une planche, par exemple, représentait Louis Philippe, le dos courbé, longeant les murs, tandis que son ombre dessinait une silhouette de femme, coiffée d'un bonnet phrygien et armée d'un poignard. Le roi ne figurait jamais, dans les dessins du journal, que sous la forme d'une poire, écrasée sur sa base. On avait beau poursuivre et condamner Philipon ; il ne faisait que s'entêter plus encore et redoublait ses coups.

Les premières lithographies de Daumier, à *La Caricature*, n'annoncèrent point la maîtrise, dont il devait faire montre, deux ans plus tard. Elles étaient encore timides, sèches, surchargées de détails et sans personnalité. Pourtant, le polémiste enragé, qu'il devait être, montrait déjà l'oreille. Il n'attendit pas longtemps pour se révéler : un dessin, intitulé *Gargantua,* fut l'objet d'une poursuite et valut à son auteur six mois de prison. Daumier fut locataire de Sainte-Pélagie, de septembre 1832 à février 1833.

Gargantua ne compte point parmi les plus heureuses lithographies du grand artiste, mais la verve, qui l'anime, est acide et outrancière. A défaut du génie, qui viendra, on y reconnaît déjà une âme « aux haines vigoureuses », et sans laquelle il n'est ni de Molière, ni de Goya, ni de Swift, ni de Zola, ni de Vallès. *Gargantua,* c'est le roi podagre, énorme et crevant de graisse, portant sur un ventre débordant une tête piriforme, le roi affalé sur son trône percé : au moyen d'une longue planche, qui va du sol à sa gueule grande ouverte, une suite de ministres et de députés lilliputiens, déverse dans l'orifice royal des hottées d'or, prélevé sur un peuple famélique et besogneux : ouvriers en bourgeron, femmes épuisées nourrissant leurs mioches, etc. ; une cohue de courtisans, de l'autre côté, se dispute donations et papiers de noblesse, qui tombent de l'ouverture du fessier constitutionnel... Satire grossière, indigne d'un haut esprit, a-t-on dit, et je vois nos polémistes à l'eau de rose se bouchant le nez ! On a le droit, si l'on veut, de faire fi de Rabelais, mais un Daumier, dans le combat, n'a pas des pudeurs effarouchées de petit maître !

Daumier et la politique

Pour Daumier, comme pour tout vrai révolté, les mois de prison ne furent pas temps perdu. D'abord, jouissant d'une liberté très relative, il travailla. Il exécuta, à la plume, une série, *L'Imagination,* d'un rendu encore malhabile, d'une fantaisie souvent charmante, et dont le fidèle Ramelet reproduisait chaque dessin, à peine achevé, sur la pierre. Cette série racontait les médiocres ambitions des petites gens, leurs beaux rêves d'avenir, ce qu'ils appellent leurs châteaux en Espagne. Donc, en prison, Daumier travailla ; mais aussi, il apprit à mépriser et à haïr. Cette séquestration arbitraire fit du jeune partisan inquiet, un exalté farouche et irréductible. A partir de ce temps, et pour quelques années, l'enrôlé indécis devint un chef de groupe, la forte tête de *La Caricature.* Il égala l'intrépide Philipon, en verve, en courage et en cruauté. Et de cette première rencontre avec les juges, il garda la haine des gens de robe, des cabotins du prêtoire, accusateurs légaux, pourvoyeurs rétribués de geôle et de guillotine. Plus jamais, Daumier ne leur pardonnera.

Sitôt échappé de sa cellule, Daumier chercha sa vengeance. Il ne la chercha pas longtemps. Il arrêta son choix sur les pairs de France, collection d'antiquités, laissés-pour-compte de l'ancien régime. Puis, il fonça dans le tas.

Dès lors, Daumier s'acharna sur ces puissants cacochymes et quinteux, soutiens de la société et de la religion. Il fit sa tâche et son plaisir de la dissection de ces cadavres déambulants. Il en prit un, au

hasard, comme le boucher saisit une brebis galeuse, par la patte, dans le troupeau. Il le maintint, contre le mur, s'emplit le regard de sa laideur et de sa frousse, puis il le lâcha et rentra chez lui. Ce premier infortuné, ce fut le vieux Lameth, ancien constituant de 1793, ennemi des républicains, adversaire de la liberté de la presse. Daumier s'amusa de cette tête plate et longue de vieux beau, en accusa plus encore les arêtes, enfonça ses doigts dans les yeux, pétrit le crâne, y acheva le lent ravage de la mort. Satisfait, Daumier signa et exposa ce macaque octogénaire.

Puis, ce fut au suivant de ces vieux messieurs : Dupin aîné s'avança, singe lubrique et repoussant. Soult présenta son museau chafouin aux tempes renflées. D'Argout plastronna, lugubre, dans sa pelisse, le front plat et le nez monumental. Enfin, Persil, procureur général, profila sa face anguleuse et « tranchante », qui lui mérita le surnom de Père Scie.

Après une dernière tentative, *Les Masques de 1831,* où apparaissaient, sur trois rangs, quinze gueules représentatives, d'un dessin féroce et d'un relief surprenant, Daumier s'empressa de donner, en 1833, une seconde série, qui présenta les mêmes grotesques en pied, et où sa maîtrise s'affirme, éclate et atteint à l'épique.

Il changea son mode de création. Il modela d'abord ces masques monstrueux, à l'image de tant de hideurs contemporaines, dans la glaise. Il ne lâcha jamais la matière plastique qu'il n'eût trouvé la déformation la plus outrageante à la fois et la plus frappante, et conféré à ce morceau de terre, ce qu'on pourrait appeler, le sublime du laid. Et c'est d'après ces caricatures modelées qu'il lithographia sa nombreuse et vivante collection des grands personnages du règne de Louis-Philippe. Car tous y passèrent : ministres, députés, procureurs généraux, et le roi, ventre en avant, ouvrant la marche.

Il faut renoncer à citer les noms des victimes de cette hécatombe hilarante et vengeresse, et à relever les caractéristiques qui désignent à nos yeux ces pantins de 1833. Ils sont trop. Mais s'il vous est donné de feuilleter cette collection de *La Caricature*, où est figé ce monôme lamentable, collection unique dans l'histoire de la satire politique, vous verrez à quelle hauteur un artiste du génie de Daumier élève ce qu'il est convenu d'appeler, un peu dédaigneusement, les besognes du journalisme.

Tout en exécutant les hommes du jour, semaine après semaine, Daumier ne manqua pas de suivre l'actualité et de satisfaire aux événements. Au reste, il mènera toujours de front les œuvres les plus diverses, travaillant à dix planches à la fois, et se reposant de la lithographie, en peignant. Il donna donc, tout en rossant Thiers le pygmée ou Kératry, l'homme de la révérence, diverses scènes drôlatiques, prises dans la suite des scandales de l'heure. Dans une grande

planche en couleurs, il ridiculisa le maréchal Lobau, sous le surnom de *Lancelot de Tricanule,* vainqueur des manifestations, grâce à ses bonnes pompes à incendies, bien graissées. Le roi, s'étant attaqué encore une fois aux journalistes, Daumier représenta le gros homme, réduit à l'état de crêpe royale sous une presse à imprimer, par un joyeux typo, que coiffe un journal plié en forme de bonnet.

Mais, dans l'un des dessins suivants, qui porte la légende : *Celui-là on peut le mettre en liberté, il n'est plus dangereux,* Daumier se trouva tout entier. Bien qu'une certaine sécheresse prédomine encore, l'originalité de Daumier est là, ses grandes qualités s'y décèlent en traits larges et puissants. Auprès du lit d'un homme du peuple agonisant, deux personnages énormes sont en conférence : l'un est un médecin ventru, engoncé dans sa redingote ; il tourne le dos au public, mais il est aisé de reconnaître la royale silhouette ; l'autre est un juge bouffi et réjoui. En présence du moribond, une entente plénière réunit ces deux ventrus et verse en eux une certitude heureuse. La scène est traitée avec une simplicité émouvante et robuste ; il n'est pas une indication qui ne soit nécessaire et qui ne renforce la tristesse de cette consultation *in extremis.* C'est du grand art.

Daumier ne laissera passer aucun événement, sans chercher à découvrir, derrière les apparences, la moralité qui s'y cache. Il raillera ces prisonniers qui s'emploient à lutter contre l'incendie qui ravage leur pénitencier et qu'on expédie, le jour suivant, vers d'autres cachots non moins cléments. Il annoncera aux lecteurs de *La Caricature* la clôture de la Chambre en montrant devant un théâtre minuscule, dont la scène est remplie de députés endormis, une sorte d'Arlequin gigantesque, qui n'est autre que le roi, et qui laisse tomber le rideau.

Il recommença ses rudes attaques contre la magistrature, dans une admirable lithographie : « *Vous avez la parole, expliquez-vous, vous êtes libre !* » Ainsi s'adresse un président de tribunal à un accusé baillonné, ligotté, que trois hommes de robe malmènent et étranglent à demi. La planche visait, on le devine, les procédés en cours dans les prétoires et accusait ceux qui font métier de juger les autres. En ces années perfides, Daumier fut leur mauvaise conscience.

Il les fit comparaître, quelques mois plus tard, devant lui, au tribunal de l'art. Une échauffourée, en avril 1834, fut l'objet de nombreuses poursuites et condamnations. De la salle, perdu parmi le public, Daumier jugea les juges. Il les stigmatisa et dénonça la noirceur de leur âme. Il cloua au pilori Barbé Marbois, ancien déporté de Cayenne promu garde des sceaux, gaga flasque et coulant ; Mathieu Dumas, qui demandait au vin le lâche courage qu'il faut pour oser condamner son semblable ; Gazan ventripotent, l'homme-tonneau ; le duc de Choiseul, sorte de vieux pantin mécanique détraqué. D'autres

s'alignèrent : Portalis, le nez en forme de courge ; Thiers, Robert Macaire sarcastique ; Girod de l'Ain, le ventre fait homme, etc. Daumier les empoigna, un à un, les dressa ou les plia, les disloqua à son gré, en fit ses jouets épiques et saugrenus. Tout lui fut prétexte à déformations ; son crayon n'épargna ni l'âge, ni les infirmités. Sous le régime le plus contraire à l'imagination, Daumier fut une sorte de gamin terrible, aux inventions cocasses et inépuisables, mais aux haines violentes et viriles. Il apparut ce que doit être l'artiste, aux époques lâches : le suprême justicier.

L'occasion s'offrit, encore une fois, de risquer la prison et de faire preuve de beau courage et de grand talent : Daumier en profita. Pour sauver *La Caricature,* dont les fonds diminuaient sans cesse, absor-



Rue Transnonain, le 15 Avril 1834.

bés par les amendes et les frais de justice, Philipon lança une publication de luxe, recueil de grandes planches lithographiques, et qui porta le nom d' « Association mensuelle lithographique ». Il appela Daumier à la rescousse : Daumier accourut. Il lui livra, coup sur coup, cinq lithographies, dont trois, au moins, sont des chefs-d'œuvre. Elles marquent l'une des heures les plus éclatantes du génie de Daumier.

Si la première, *Très hauts et puissants moutards et moutardes légitimes,* est une planche plutôt manquée, la seconde, par contre, resplendit de pensée fière et hardie. *Ne vous y frottez pas !* porte la

légende. Un gars du peuple, coiffé d'un bonnet de papier, solide sur les jambes, le torse large, les bras croisés, le regard franc, vient d'assommer une sorte de vieux mannequin chamarré et défie un personnage obèse et qu'il est facile de reconnaître. Ce grand garçon, sain et vigoureux, aux muscles solides, au sang riche, c'est la Presse, telle que Daumier, le sincère, la concevait. C'est son âme même qu'il a matérialisée, définie et dressée, dans cette page franche et noble.

Daumier donna ensuite sa célèbre planche : *Enfoncé Lafayette, attrape, mon vieux !* Sur un monticule, au premier plan, un personnage démesuré, court et rond, cache sa face dans ses mains et exprime, dans tout l'affaissement de son corps, aux bourrelets de graisse, une douleur hypocrite. On le sent, malgré sa mimique, tout secoué d'un contentement intérieur. Dans un pli de terrain, une foule accompagne vers le cimetière dont on voit les tombes rapprochées dans le lointain, l'enterrement de Lafayette. Ici, la peinture est d'une main sûre d'elle-même, et une verve énorme, sœur de la verve de Rabelais, la commande. Aucune critique ne peut prévaloir contre une telle œuvre : l'auteur d'*Enfoncé Lafayette !* peut mourir. Il est le maître de la satire, en son siècle.

Et le hasard le voulant, après l'éclat de rire, ce fut un cri d'horreur. Un soir d'émeute, où l'on avait tué des pauvres, Daumier grava : *Rue Transnonain, 15 avril 1834,* ce reportage crayonné, qui traversera les siècles. Ici, le grand artiste n'attaque plus, ni ne bafoue. Il se veut, simplement, témoin silencieux et véridique de l'horreur et du crime. Point n'est besoin d'inventer, ni de railler, ni d'accuser ! Daumier dépose, à la barre de l'histoire, devant les hommes à venir. Et il nous dit : « Ce soir-là, dans les chambres misérables, on tuait pêle-mêle les ouvriers et les mères, les enfants à la mamelle et les vieux aux regards hébétés. Tenez, ce mort, je l'ai vu, et cet autre, et cet autre encore. Celui-là, il était étendu, comme je le dis : je n'ai pas déplacé un pli, exagéré un rictus. Ces minutes-là sont trop lourdes d'horreur pour qu'un souci d'art puisse intervenir. Il ne monte d'elles qu'une immense pitié et l'envie seule de s'enfoncer dans la nuit, avec les morts. Il semble qu'on écrive sous la dictée de l'éternité. J'ai vu cela, le soir du 15 avril 1834, dans l'étroite rue Transnonain, alors que la fumée et l'odeur de la poudre persistaient encore... »

Pour distraire ses yeux de l'horrible vision, Daumier descendit dans sa ménagerie ; je parle de la Chambre. Il en fit la caricature en bloc, et l'intitula : *Le Ventre législatif*. Jeu de massacre d'un aspect horrifiant, qui prédispose plus au cauchemar qu'à une gaîté réconfortante ! Ce ne sont que mufles et groins, nez pulpeux, bouches sphincters, yeux caves ou bigles, etc. Ce *Ventre législatif*, c'est quelque chose comme une Morgue administrative et solennelle, où les préposés attendent, dans la position assise, leur complète décom-

position. La planche terminée, Daumier dut se frotter les mains avec un petit rire profond. Ils avaient leurs comptes !

Pourtant, la vie devenait de plus en plus pénible et hasardeuse pour le *Charivari.* Le brave Philipon, traqué, criblé de dettes, soutenait quand même une lutte inégale, d'où ses adversaires devaient, par la force du nombre et des iniquités, sortir victorieux. A la suite de l'attentat de Fieschi, le ministère obtint de la Chambre le vote de lois plus sévères et les appliqua, avec la plus cynique partialité. Le gouvernement confondit — ce qu'il fait toujours en ces occasions — les attaques de la presse et les attentats matériels contre l'ordre. La *Caricature* bénéficia, on le pense bien, la première d'entre les publications d'avant-garde, de ces lois d'exception. Elle mourut, le 27 avril 1835, à l'entrée de sa cinquième année de lutte intrépide et sans merci, à son 251e numéro. Elle tomba courageusement, en plein combat, toutes ses cartouches tirées. Elle ne s'était jamais soumise et avait tenu en échec, jusqu'à la dernière minute, un ennemi, il faut le dire, faible et irrésolu. Elle laisse l'exemple de ce que peut une poignée d'hommes de talent et de cœur contre un régime d'oppression, et on a eu raison d'écrire que « *La Caricature* forme un monument à part dans l'histoire du journalisme ».

Daumier marqua cette disparition de *La Caricature* par une planche mélancolique et hautaine qui parut dans le dernier numéro. Le découragement de l'artiste s'y inscrit en traits profonds et âpres ; on y sent un désespoir tragique et le regret des forces follement gaspillées. Il a suffi d'un choc, et Daumier s'élève à la plus haute poésie : dans les lointains, la foule est piétinée par les charges de cavalerie, et trois morts de Juillet, recouverts du linceul, soulèvent la pierre du tombeau, contemplent ces nouvelles tueries et murmurent : « *C'était vraiment pas la peine de nous faire tuer !* » Triste et sanglante leçon des révolutions, qu'emportent les morts !

Daumier, journaliste de génie

« *C'était vraiment pas la peine !...* » Devant ce dernier numéro de *La Caricature,* Daumier dut connaître cette lassitude, qui s'empare de tout l'être, abat la volonté, supprime l'imagination. Il faut abandonner au passé, à l'oubli, cinq années de bonnes pensées, d'audaces imprudentes, de grands rêves, on ne s'y décide pas. Je le vois, vaquant toute une semaine par l'atelier, dégoûté de tous et de lui-même, incapable de tenir un outil, incapable de saisir une idée, bon à rien. Sortira-t-on jamais de cette torpeur ? Ce dégoût aura-t-il une fin ?

Pourtant Daumier reprend son dur labeur. Au reste, le désespoir est un luxe qu'il ne peut s'offrir. Il lui faut gagner son pain et celui

de sa compagne, car il vient de se marier, l'année même de la mort de *La Caricature*. Mais *Le Charivari* lui est ouvert, qu'il alimentera de ses pochades géniales.

Dès 1834, Daumier est connu, aimé ; il amuse la foule ; les artistes l'admirent. Il a cette gloire modeste et profonde qu'une œuvre puissante fait à un nom inconnu. Les premiers artistes de l'époque reconnaissent en lui un maître, un de ceux qui portent la marque au front. Et pourtant, Daumier gémit et enrage. Il voudrait se libérer de ce journalisme, où il use ses forces, où il disperse le meilleur de sa pensée, de ce journalisme qui le tue, chaque jour un peu, en détail. Ces planches, gravées en une nuit de fièvre et qui jettent une stupeur sacrée dans l'âme de ses confrères, Daumier les renie. Il ne s'y retrouve pas. Ce ne sont que les fruits rabougris, mal venus de son génie. Daumier ne fait que penser à l'œuvre qu'il porte, qui alourdit son front, enfièvre sa main, son œuvre qui veut naître et dont il ne peut se délivrer, faute d'argent (1).

Le journalisme tient bien son homme. Il ne le lâchera pas. Daumier tombera au pied de l'établi, aveugle, perclus et pauvre, comme au départ. A ce journalisme exécré, il prodiguera ses dons, son cœur et son âme, comme une belle fille, née chez les pauvres, vend son corps, à la journée, pour quelques sous. Il y épuisera ses forces, il y fatiguera son génie, il y perdra sa bonne humeur, si robuste et si saine.

Et d'abord, Daumier voudrait peindre. Il est, avant tout, il le sent, un peintre de la grande lignée, et, en son temps, le frère de Delacroix. Il n'est pas un bout de papier où Daumier a bâclé une esquisse qui n'atteste sa science de la composition, des plans et de la lumière. Une planche du bonhomme est une fresque réduite au dixième. Daumier se sent travailler par l'instinct qui fait les grands peintres. Il ne pense que par masses d'ombre et de clarté ; un dessin s'organise en sa tête, selon un rythme inconscient, et comme une symphonie jaillit d'un thème. Il détient les secrets. Sa palette est celle de Rembrandt, aux morves sombres et gluantes, sorte de plasma, d'où la vie sortira, grouillera, s'animera. Oui, Rembrandt... Personne ne l'évoque avec plus d'intensité que Daumier, dans les quelques toiles qu'il nous a données !

Mais Daumier doit donner ces deux ou trois « papiers », lui aussi.

---

(1) M. Arsène Alexandre, dans son livre sur Daumier, nous rapporte cette anecdote :

A un jeune homme qui lui présentait, vers 1860, des caricatures, Daumier répartit : « Ce n'est pas mal... Mais, pourquoi diable, étant jeune comme vous l'êtes, vouloir faire de la caricature ?... » Puis il ajouta, soudainement attristé : « Moi, voilà bientôt trente ans que je crois toujours faire la dernière... » Il y a là un tourment, qui brule les plus hautes énergies, et dont les artistes fortunés ne se doutent pas ! Il est bon de le leur rappeler.

par semaine : « *Ah ! si je n'avais pas ma charrette à traîner !...* » gémira-t-il dix fois, du matin au soir. Il a sa charrette à trainer, il



Le Linge.

la traînera plus de quarante ans, et il tombera, un jour, entre les brancards.

Ainsi donc, l'artiste qui était né pour peindre une autre *Bethsabée* ou un autre *Saint Mathieu,* collaborera, toute sa vie, à des jour-

naux amusants. On lui demandera de se plier aux goûts d'une clientèle imbécile, mais il n'y arrivera pas. Quoi qu'il fasse, un Daumier ne peut pas travailler sur commande. Ce n'est pas mauvaise volonté, mais originalité foncière et violence d'un instinct.

Daumier est un peintre, voilà ce qu'il faut retenir. Il n'a été caricaturiste, que malgré lui, et par force. Son dessin, c'est son langage propre, sa langue natale. Il n'est pas homme d'esprit ni littérateur. Il pense, raille et stigmatise, à coups de crayon, par pans d'ombre et jets de lumière. Son observation ne se meut que dans le monde des formes. Il n'a jamais voulu parler, si l'on peut dire, qu'à nos yeux.

Daumier est un visionnaire. Il a fait servir son dessin à illustrer une thèse ou une boutade que bien rarement, et, toujours, par surcroît. Il a rêvé, les yeux ouverts, une humanité comique et fantastique, telle qu'un bon géant doit se la représenter. Il a toujours dédaigné la légende, cette ressource des pauvres caricaturistes. Il disait, doucement entêté : « La légende, ça ne sert à rien... Si mon dessin ne vous parle pas, c'est qu'il est mauvais : la légende ne le rendra pas meilleur... S'il est bon, vous comprendrez bien tout seul... et à quoi bon la légende !... » Son génie le dispensait de faire des frais d'esprit.

L'ivresse de peindre, on la respire, en feuilletant l'œuvre de Daumier ; elle monte jusqu'à nous comme d'une cuve de vin nouveau. Quelle joie devait couler dans ses veines, durant qu'il dessinait ses bons bourgeois ou fouailllait les gens de robe ! Il est un romantique, à la façon de Balzac, et non de Hugo, surtout verbal. Il ne travaille que sur le vrai, qu'il sature de vie et de chaleur, qu'il suranime. Un grand réaliste lyrique, Jordaens, peintre de bourgeois, Michel-Ange, bon vivant et souriant, c'est Daumier !

Daumier oblige aux plus hauts parallèles. Il est l'égal des plus grands ; et M. Henry Marcel, citant avant moi Rubens et Michel-Ange, peut écrire : « Daumier a non seulement leur conception et leur maniement rapide et décisif de la forme, mais quelque chose de leur rhétorique, cette sorte d'enflure lyrique qui fait qu'une figure semble déborder de ses lignes, ou du moins les secouer comme des ailes, pour on ne sait quel essor surhumain. »

Au reste, ces éloges, qui ne sembleront outrés qu'à ceux qui n'ont pas subi le grand artiste, ces éloges, qui ne sont que des vérités enregistrées, les meilleurs de son temps les lui adressèrent. Au Vatican, Daubigny s'écria devant des Raphaël : « *Ce sont des Daumier !...* » Un Delacroix se mit à l'école du caricaturiste et recopia, plusieurs fois, ses fameuses études de baigneurs. Enfin, l'admirable Millet s'est fait, il faut le dire, au contact de Daumier.

Dix mille francs de rente, et Daumier, le besogneux Daumier, eût été notre Rembrandt !

Daumier et les bourgeois

Daumier abandonna la satire politique, sans regret. Il était las de ce rôle d'engueuleur public, qu'on ne sauve qu'à force de talent et d'intrépidité. Il en avait assez d'appeler ce malheureux Louis-Philippe : la Poire, et de donner la fessée aux ministres. Il aspirait à un art plus calme, et aussi, à plus de sérénité. Il sentait le besoin de détendre ses muscles et de travailler à l'aise, sans devoir faire, tous les jours, le coup de poing, entre ses repas.

Il ne faut pas être grand psychologue pour découvrir qu'un esprit de bonté inspire et traverse tout l'œuvre de Daumier. Ce grand créateur était un cœur simple, une âme tendre. Comme on le sent accessible à toutes les pitiés, ouvert à toutes les souffrances ! Ceux qui l'ont connu ont témoigné de sa loyauté, de sa générosité, de son désintéressement. Il est réconfortant qu'un si furieux torrent de rire et de malice soit venu d'une source si pure. Daumier était bon, comme on l'est dans le peuple, instinctivement, avec prodigalité, et non sans brusquerie. Aucune complication chez ce bonhomme épais, d'intelligence vive et d'intuition fulgurante et si perçante ! Un brave homme, pour tout dire, comme on n'en fait plus, sentant bon le travail, la santé et la probité ! On rapporte que Préault, le sculpteur, fit appeler son vieux camarade Daumier, à son lit de mort, et se confessa des fautes de sa vie à celui qui, pour tant de gens, n'était qu'un amuseur.

Donc, *La Caricature* tombée, Daumier s'attela, de nouveau, à sa charrette ; il ne fit que changer la plaque du loueur, qui s'appelait, maintenant : *Le Charivari*. De 1835 à 1874, cinq années avant de disparaître, il tirera sa chignole, le front en sueur, le licol aux épaules, de plus en plus usé et voûté. Ouvrier qui demeure à son établi et dont on ne veut plus.

Il se mit à peindre le peuple de Paris — son peuple. Il s'établit, en quelque sorte, presque un demi-siècle : caricaturiste public. Il ne se lassera pas de raconter la rue, ses groupes et ses paysages. Il ne craindra ni les redites ni la satiété. Il semble qu'on l'ait nommé, quelque part, en haut lieu, historiographe de la Bourgeoisie. A raconter son époque, il emploiera toutes ses forces, obéissant, on dirait, à une mission.

Comme il débutait dans cet apostolat, il vint s'établir en l'île Saint-Louis, près de ses meilleurs compagnons. Il avait pour amis, voisins et visiteurs, le doux et aimant Corot, Daubigny, apaisé et contemplatif, le puissant Dupré, Barye, qui laissait sa cravache à la maison. Ce qu'était l'atelier de Daumier, grenier promu à la dignité de cellule, Banville nous en a fait une parfaite description, qu'il faut connaître :

« Je revois toujours cet atelier de l'île Saint-Louis où j'ai passé tant de bonnes journées. Impossible de se figurer un endroit moins luxueux, plus sévèrement nu, et dont le bibelot fût plus soigneusement proscrit. Sur les murs peints à l'huile en gris clair, d'un ton très doux, il n'y avait absolument rien d'accroché, si ce n'est une lithographie encadrée, représentant *Les Parias,* de Préault, ce célèbre groupe refusé par le jury de l'exposition, lors des premières batailles romantiques. Un poèle carré, noir, en tôle vernie, quelques sièges, à terre, contre le mur, des cartons gonflés, débordants de dessins et qui ne pouvaient plus se fermer, voilà tout ce qu'on voyait dans ce grand atelier gai et clair, en outre de la petite table sur laquelle Daumier travaillait à ses pierres, et encore manquait-il sur cette table les choses les plus nécessaires, et notamment les crayons lithographiques ; car l'artiste n'en avait pas et ne voulait pas en avoir ; c'était chez lui une idée bien arrêtée. Il savait que l'Inspiration, ne suivant que son caprice, entre volontiers partout, excepté dans les endroits où elle est attendue réglementairement, et pensait avec raison que si l'on a réuni avec soin tout ce qu'il est nécessaire pour travailler, et la gamme entière vibrante des outils, c'est alors précisément qu'on cesse de travailler.

« C'est pourquoi il n'avait rien ! Il dessinait toujours avec les débris des mêmes anciens crayons, se décidant enfin à les refondre quand il ne pouvait plus faire autrement, mais le plus souvent utilisant, ressuscitant malgré eux les bouts de crayons qui ne pouvaient même plus être taillés, et où il fallait alors inventer, trouver un angle qui se prêtât au fiévreux caprice de la main agile, mille fois plus varié et intelligent que la pointe stupide et parfaite obtenue au moyen du canif, et qui dans le feu de la discussion se brise ou s'écrase (1). »

C'est dans ce grand atelier gai et clair que Daumier a composé sa « Comédie humaine », durant que Balzac construisait ses immortels romans. Non loin d'eux, Delacroix, impérieux et passionné, concevait ses chefs-d'œuvre ; Vigny, Hugo et Lamartine faisaient vibrer leurs hymnes, plus haut que les fronts et emplissaient le ciel d'une musique humaine. Années merveilleuses !

Que dire de l'œuvre de Daumier, qui comprend près de quatre mille planches ? Comment l'analyser, la décrire, en montrer la masse, la hauteur et l'étendue ? A feuilleter toutes ces pages, où crie le génie, on ne sait qu'admirer, s'étonner sans cesse, gaver ses yeux et son âme, voracement !

Le bourgeois, selon Daumier, n'est pas tout à fait tel que l'a défini

---

(1) *Mes Souvenirs,* Théod. de Banville.

Gustave Flaubert : un être qui pense bassement. Le caricaturiste est moins féroce que le romancier. Le bourgeois de Daumier est un être qui ne pense pas, qui se contente de digérer et d'engraisser et qui n'a de besoins que ceux de son ventre. Daumier ne l'exècre pas ; il s'en amuse, comme d'une baudruche, qu'on gonfle et qu'on dégonfle à volonté. Il a plaisir à le voir enfler, jusqu'à la crevaison. Son bourgeois n'a de gaîtés, de soucis et de passions, qu'à fleur de peau : petites vanités, douleurs mesquines, jouissances niaises. Il est asservi a sa viande et, plus encore, à sa graisse, inexorablement. Il est inconscient, béat, végétatif et replet. La vie de famille lui est une atmosphère indispensable, que parfume l'odeur du pot-au-feu. Il accepte volontiers d'être mené par sa femme et réduit à l'état d'esclave par ses enfants ; il y trouve son bonheur, tout de même. Mais, à table, il reprend ses droits, sa lucidité, son contentement, sa dignité. Manger est un sacerdoce : boire est une volupté. Et il ne dédaigne pas enjamber sa femme, une fois la semaine, comme il est prescrit.

Daumier aime son bourgeois. Il a décidé d'en faire son compagnon, son partenaire, son convive. Il le reproduit sur toutes les coutures, et même en bras de chemise, et même en caleçon de bain. Il le conduit partout, sur le boulevard, dans la banlieue, à travers champs. Il ne se lasse ni de sa stupidité, ni de sa suffisance, ni de sa couardise. Au contraire. Il s'en émerveille, chaque jour, davantage. Il se demande comme un médecin, en présence d'un beau cas : « Jusqu'où ira-t-il ? (1) ».

Regardez les *Bons Bourgeois,* chez eux, s'admirant l'un l'autre, ou se promenant, égarés dans une exposition de peinture, ou transportant des victuailles, dans une campagne brulée, un dimanche d'août. Les voici pris sur le vif, hilares ou renfrognés, dégoutés ou concupiscents, avachis ou affairés. En toutes saisons, dans les paysages les plus divers, engagés dans les situations les plus inattendues, ils s'étalent, plastronnent, discourent, écarquillent des yeux ronds ou font la lippe, toujours plaisants à voir, chienlits raisonnables et satis-

---

(1) Dans une de ses chroniques les plus pleines et les plus entraînantes, *Un Témoin,* dédiée à Emile Zola, et qui fait partie de *L'Ame de Paris,* Théodore de Banville, qui l'a compris si profondément, nous décrit ainsi Daumier, peintre de la Bourgeoisie :

« Voici le grand Daumier, poursuivi par les implacables Furies du génie, qui, un fouet à la main, le chassent devant elles. Daumier, de ce crayon lithographique à qui il donnait une âme, a dessiné les bourgeois les plus laids, les plus vulgaires, les plus crapuleusement stupides. Mais, bêtes et prétentieux, comme des oies, ils sont cependant investis d'une souveraine grandeur, car ils sont poursuivis par la même Fatalité qui poursuivait Oreste.

« Leurs chapeaux de soie à seize francs semblent avoir été déchiquetés en route par le vautour qui mange le foie de Prométhée, et c'est l'ouragan des tempêtes qui s'engouffre dans les pans de leurs redingotes absurdes. Daumier a tout ce qu'il veut, excepté la platitude. Etre plat lui est interdit au même titre que Michel-Ange. »

faits. Et ce sont *Les Papas*, orgueilleux d'une progéniture piaillante, rabougrie, et fiers d'une ressemblance incertaine. Tel de ces *Papas* est assailli par ses marmots, tiraillé de toutes parts et près de tomber à la renverse : plaisirs de la paternité. Un autre (et ce dessin est une merveille de bonne humeur et de vérité !) un autre, balourd et poussif, saute à la corde, pour complaire à deux gamins de six ans, qui se réjouissent de ses efforts : « *Allons, papa, faut encore sauter trente-deux fois !* », crie le garçon, au comble de la joie. Celui-ci doit se mettre à plat-ventre et souffler dans la voile d'un bateau minuscule, qui va sur l'eau d'une cuvette. Et combien d'autres encore !

Puis Daumier s'attaque aux femmes savantes de son temps, leur dit leur fait et leurs mille vérités. Ici, il se montre l'égal de Molière, qu'il aimait tant, qu'il était si bien fait pour comprendre. On a dit, bien à tort, à mon sens, qu'il n'a jamais su rendre que la lourdeur masculine, qu'on le sentait gêné devant la grâce de la femme. Il n'est pas d'erreur plus grossière ! Que de silhouettes charmantes dans ces séries d'une verve endiablée qui portent pour titres : *Les Bas-Bleus* et les *Divorceuses*. Par opposition aux viragos mafflues et aux mégères non apprivoisées, il a ménagé, dans des retraites claires, des visions fraîches et souriantes. Voyez cette jeune mère qui fait jouer sa fillette sur ses genoux, tandis que deux hommasses, laides à souhait, s'indignent d'un tableau si adorable ! L'homme qui a évoqué, en quelques traits pudiques, cette femme aimable et désirable, dans la douce clarté qui la baigne, cet homme-là, on peut l'affirmer, est un des peintres de la femme !

Nous retrouvons les bourgeois à la campagne, dans la série des *Pastorales*. Ils nous apparaissent, en posture ridicule, au bord d'un fleuve, une ligne à la main ou, glacés d'épouvante, accrochés à un rocher, sur une haute montagne. Plus qu'ailleurs, dans cette série champêtre, le décor participe à l'ampleur et à la puissance du dessin (1). Daumier, qui sut mieux que quiconque l'art de situer une scène dans un milieu approprié, se plaît à faire saillir la bedaine de sa clientèle rotonde en des pays de grâce, aux lignes souples, aux lointains flous et illimités. Si le spectacle humain lui avait laissé quelque répit, Daumier aurait pu être l'un des premiers d'entre les paysagistes de sa glorieuse génération. Au reste, il était peintre, avant tout, foncièrement, profondément, voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter ! En attendant, la race innombrable des pêcheurs et des

(1) A ce propos, Banville écrivait excellemment, dans *Mes Souvenirs* :

« Ce grand dessinateur avait le don de la vie effrénée ; ce fut lui qui le premier tira de leur indifférence la nature et les objets matériels, et les obligea à jouer leur rôle dans sa Comédie Humaine, où parfois les arbres s'associent au ridicule de leur propriétaire, et où, au milieu d'une scène de ménage, les bronzes de la table se mettent à grincer avec une rage ironique. »

chasseurs a trouvé en ce Parisien badaud et goguenard, un témoin sans pitié.

Mais, Daumier se montre particulièrement cruel dans la série des *Baigneurs*. La débile et contrefaite plastique humaine présente, en ces planches d'anatomie outrancière, toutes les déformations possibles des angles et des creux. Rien n'est d'un comique plus amer et plus véridique que ce défilé d'académies déambulantes, striées de chair de poule, aux côtes saillantes, au ventre en pointe, aux jointures nouées. Les *Baigneuses* ne sont pas épargnées ; il nous les montre, pour la plupart, flasques, mouvantes et la croupe bête. Quel terrible argument, en faveur de la campagne du sénateur Bérenger, que cette série d'un réalisme brutal !

Daumier devait faire place, en son œuvre, aux pauvres diables, à la grande famille des déshérités. Il a rempli de cette humanité douloureuse et lamentable sa série des *Bohémiens de Paris*. Il les a réunis tous, ratés et réfractaires, mendiants et voleurs, les pauvres d'esprit et les pauvres d'argent. Remarquez-le : plus d'une fois, dans cette collection, Daumier s'est attendri. Il ne raille presque plus. La misère ne le réjouit pas. Et puis, il est un peu de la famille. Du moins, par le cœur, il appartient à ces Bohémiens de Paris. M. Henry Marcel a pris souci d'en dénombrer les principaux représentants, ce sont « l'ouvreur de portières, obséquieux, et, sur un refus, insolent ; l'exploratrice des promenades publiques, en quête de porte-monnaie ou de mouchoirs tombés ; le ramasseur de bouts de cigares, le voleur de chats et de chiens errants, le mendiant à domicile, l'ami de collège trop empressé à vous reconnaître, le pique-assiette, l'ex-préfet de l'Empire qui exploite les restaurants, le réfugié politique, le recors (spécialité disparue en 1867), le marchand de contremarques, la garde-malade d'occasion, le colleur d'affiches clandestines, l'agent d'affaires, le claqueur, le tondeur de chiens, l'acteur de bouis-bouis, le marchand d'habits, l'ami d'un grand homme, l'ex-colonel qui rafle les poules au billard, etc. » Vaste, grouillante, innombrable famille de la débine reconnue et autorisée, aux types familiers et aux phénomènes introuvables, troupeau de claquedents et de guenilleux, à la défroque éloquente, aux faces délabrées ! Quelle mine d'attitudes, de loques et d'expressions ! Comme Daumier a su habiller de chiffons et de trous, cette engeance affamée ! Les miséreux des années quarante ont trouvé là un autre Callot moins fantastique et moins chimérique, mais d'une poigne plus solide que l'autre.

Daumier poursuivit les *Philanthropes du Jour*, les faux bienfaiteurs, qui s'enrichissent à faire le bien et qui ne s'occupent du pauvre que pour le duper et le tondre plus facilement. Il entra dans l'école et y trouva l'occasion d'un album facétieux : *Professeurs et Moutards*, où les élèves rivalisent de malignité et leurs maîtres de sottise et

d'hébétude. Il éleva jusqu'au symbole la ruse et la friponnerie dans le personnage de *Robert Macaire,* tel que Frederick Lemaître venait de le faire surgir, sur les planches. Il nous le montra épique et menaçant, toujours en belle pose, et accompagné de son fidèle Bertrand.

Et Daumier revint aux *Gens de Justice.* Il n'en avait pas fini avec eux. Il les tança de la plus verte façon. Daumier a en horreur, on le sent, ces gens qui jouent la pire des comédies, celle de la justice. Il les bafoua, pêle-mêle, avocats et juges, présidents et assesseurs. Il n'a de sympathie que pour le malheureux, tombé entre leurs griffes, et qui se cache, chétif, grelottant et apeuré.

Pîtres désordonnés, oiseaux sinistres secouant les larges manches de leur robe, les avocats déversent leurs verbeuses diatribes contre les juges assoupis. Une planche dit : *Ils défendent l'orphelin et la veuve, à moins qu'ils n'attaquent la veuve et l'orphelin !* Terrible enseignement ! Une autre : « *Laissez dire un peu de mal de vous,* souffle l'avocat dans l'oreille de son client,... *laissez dire, tout-à-l'heure, moi, je vais injurier toute la famille de votre adversaire.* » Un avocat, sec et hâve, assiste, navré, au défilé de ses confrères, flanqués de clients, et en vient à penser : « *Ils ont tous des clients... moi seul n'en ai pas ! Il faudra que je finisse par commettre quelque forfait pour avoir enfin la satisfaction de me confier ma défense !* » Mais plus encore que les légendes, les charges mêmes de Daumier crient la haine, bousculent et rudoient ; nulle part, il n'est plus grand !

L'artiste d'avant-garde, le réaliste brutal et résolu qu'était Daumier se devait de batailler pour l'art libre et pour la vérité. Il se mit donc à traduire, en son puissant langage, l'*Histoire ancienne.* Il s'en donna à cœur joie et descendit tous les héros de l'antiquité de leurs sièges, je veux dire de leur socle et de leur trépied. Il fit fumer la pipe au bouillant Achille et promena Alcibiade, un monocle à l'œil, dans les rues d'Athènes. Puis, quittant l'histoire pour le théâtre, il donna une trentaine de lithographies, toutes célèbres (*Physionomies tragico-classiques* et *Physionomies tragiques*). Baudelaire a dit d'elles : « *Ce fut un blasphème amusant et qui eut son utilité !* » Pourquoi un blasphème ? Est-ce que, par hasard, le théâtre, temple de tous les sacrilèges, serait sacré ? Daumier y mit le fer et le feu. Il figea les faces simiesques et les académies disparates des jeunes premiers et des pères nobles, des ingénues et des duègnes. Il traita en mascarade, ce théâtre classique, gagne-pain des critiques et des professeurs. Les tragédiens, je vous prie de le croire, passèrent un mauvais quart-d'heure. Jamais on n'a marqué tant d'irrespect à ces maîtres de la scène et de l'art dramatique !

Il faut arrêter là cette énumération, qui deviendrait vite fastidieuse. Combien de ces cartons bourrés de feuilles qui encombraient l'atelier de Daumier, et dont je n'ai pas dit un mot ! *Tout ce qu'on voudra,*

Paris qui boit et Paris qui mange, Paris l'hiver, les Chemins de fer, et beaucoup d'autres encore ! On doit renoncer à dire la beauté, le plaisir toujours renouvelé, l'admiration sans cesse renaissante, qu'on éprouve devant cet amas de dessins jaunis, vieux de plus d'un demi siècle, et qui ont gardé leur éclat, leur jeunesse, leur chaleur. On est pris comme par un tourbillon, emporté dans une ronde frénétique, on traverse des groupes, cent familles, mille métiers ! Cela tient à la fois de la vérité la plus crue, du comique le plus poussé et d'un mystère plein de vertige. On marche les yeux ouverts dans un rêve, plus réel que la vie, et plus triste qu'elle. On ne rit jamais que d'un rire qui pense et qui, souvent, fait mal.

Daumier et la Révolution de 1848

La Révolution de 1848 réveilla l'ardeur républicaine de Daumier. Il se reprit à espérer, encore un coup. Il crut, cette fois, qu'allait se fonder le règne de la liberté. L'émeute excita son imagination, fouetta son sang, renouvela sa verve. Il se réjouit de se retrouver aussi jeune, aussi fiévreux, non moins emballé qu'aux journées de Juillet 1830. Ce sont toujours les mêmes qui risquent leur peau — et leur talent, parce qu'ils en ont...



Ratapoil (Musée du Luxemb.

Comme se dressait la première barricade, Daumier exécuta la planche qui a pour titre : *Dernier Conseil des Ministres.* Il y montrait la République, coiffée du bonnet phrygien, jeune, droite et svelte, faisant irruption dans le cabinet des ministres qui, devant l'intruse, s'empressent de prendre la fuite, se culbutant les uns les autres. Dans une autre planche, il fit monter Gavroche sur le trône délaissé, Gavroche se gobergeant et se prélassant, et que saluent d'étranges légions, le peuple révolté en fête.

Daumier s'attacha surtout à purifier l'atmosphère, à clarifier, si l'on peut dire, l'opinion. Il rassura les inquiets, chapitra les imprudents, railla les peureux. Sa série *les Alarmistes et les Alarmés,* est le tableau farce et grossi des mœurs bourgeoises, en temps de révolution ; couardises et fanfaronnades. Il dénonce les frousses, les reculs et les coliques des majorités compactes. Un couple effrayé bat en retraite devant une bande de gamins armés de sabres de bois, qui jouent bénévolement

au jeu des soldats : — *Où peut aller cette bande d'hommes armés?* s'exclame le mari apeuré... *Rentrons, ma femme; c'est effrayant...* — Deux autres bourgeois s'épouvantent et claquent des dents dans le grand appartement sombre où ils se calfeutrent; ils sont persuadés qu'on a incendié le quartier ; et la femme, les mains jointes levées vers le ciel, supplie son mari de ne point regarder par la fenêtre un spectacle aussi horrible : « *Ah! mon Dieu, on a mis le feu à la maison du voisin !... Ne regarde pas, Théodore, ça te ferait trop de mal !... — Mais non !...* s'écrie le mari, qui cesse de trembler, *c'est le voisin qui vient d'illuminer sa fenêtre avec trois lampions.* »

Daumier recommença ses attaques contre les précieuses ridicules, qui faisaient de l'anarchie, en ces mois troublés, comme elles auraient fait, en d'autres temps, de l'aquarelle ou du crochet. Il donna sur les doigts, qu'elles avaient gros et noueux, des *Femmes socialistes,* qui emplissaient la rue et les clubs de leurs glapissements et de leurs revendications, multipliant réunions et banquets, et sacrifiant tout, mari et enfants, à une folie de tête d'un moment. Elles formaient des groupes, qu'on dénommait, au dire de Daumier : *les Vésuviennes.* Devant une commère épaisse et rotonde, une femme politique se lamente : « *Repoussée comme candidate à l'Assemblée nationale, une porte me reste encore ouverte... Laisse-moi, Zénobie..., ne trouble pas mes pensées... Je suis en train de rédiger un manifeste à l'Europe!...* » Un mari se morfond, dans l'attente de sa femme qui ne revient pas, et tandis que son marmot, à ses pieds, vocifère et joue avec chapeau et canne : « *Ma femme reste bien longtemps à ce banquet... Voilà bientôt quarante-huit heures qu'elle est partie.* » Mais, certes, la mieux venue des planches de cette série est celle qui nous montre une plantureuse féministe, en corset et s'attiffant, comme pour un bal : « *Comme vous vous faites belle, ma chère?...* s'exclame une amie. — *Ah! c'est que je vais à un banquet présidé par Pierre Leroux... et si vous saviez comme il est vétilleux pour la toilette!...* »

Comme il l'avait fait, en 1831, Daumier s'amusa aux dépens des pantins de la politique, dans les *Représentants représentés,* les *Physionomies de l'assemblée* et les *Scènes parlementaires.* Sans doute, il y fit montre de moins de violence et de férocité que dans le passé. Il s'attacha surtout à rendre vivants les membres de l'Assemblée législative qu'il figura, d'une main preste et vigoureuse.

Durant les mois qui précédèrent le Coup d'Etat, Daumier fit son devoir civique, en avertissant le peuple, par ses dessins, des sourdes menées ourdies contre lui. Il osa attaquer les puissants et les fourbes, au péril de sa liberté. Il se mit du côté des spoliés et des isolés, au risque de partager avec eux le séjour humide des prisons ou la tristesse de l'exil. Il sut, par exemple, défendre magnifiquement le grand Jules Michelet, à qui la horde cléricale avait arraché son cours d'his-

toire. Daumier représenta une sorte de moine repu, le R. P. Goronflot, prêchant devant un amphithéâtre vide. Cette page courageuse valut au grand caricaturiste la belle lettre de Jules Michelet que voici :

30 mars 1851.

Vous m'avez, cher Monsieur, rendu un grand service. Votre esquisse admirable, étalée partout dans Paris, a éclairé la question mieux que dix mille articles.

Ce n'est pas seulement votre verve qui me frappe ; c'est la vigueur singulière avec laquelle vous précisez la question.

Je me rappelle une autre esquisse où vous rendiez sensible, même aux plus simples, le droit de la République. Elle rentre *chez elle ;* elle trouve les voleurs, à table, qui tombent à la renverse. Elle a la force et l'assurance de *la maîtresse de maison.* La voilà définie et son droit clair pour tous. Elle seule est chez elle en France.

Les questions n'avancent que quand on trouve ainsi une formule très forte qui crève tous les yeux. Le jour où Molière trouva celle de Tartufe, son vrai portrait, Tartufe fut dès lors impossible.

Je vois avec plaisir venir un temps où le gouvernement étant le peuple même, et devenant ainsi *éducateur,* fera certainement appel à votre génie. Plusieurs sont agréables, mais vous seul, *vous avez des reins.* C'est par vous que le peuple pourra parler au peuple.

Je vous serre la main cordialement.

J. Michelet.

« Quand vous êtes fatigué et que vous voulez prendre l'air au bois de Boulogne, rappelez-vous qu'il y a sur le chemin une maison où l'on vous admire et où l'on vous aime. »

Emouvant salut d'un génie à un autre génie! Un an plus tard, et sous la domination de Napoléon III, Michelet écrivait cette belle et juste page à son ami Daumier :

23 décembre 1852.

Du fond de mon désert, où j'achève mon histoire de 93, je vous suis, jour par jour, cher Monsieur, cher ami, et vous admire de plus en plus. Quand vous étiez soutenu par l'inspiration politique, je comprenais mieux votre force d'inépuisable production. Aujourd'hui tout vous manque et vous êtes le même. Vous montrez bien que le génie est un monde à lui tout seul.

Je ne sais si vous avez rien fait de plus fort que la Bourse, et récemment, cet effet si naïf des vieilles gens qui découvrent le soleil à travers les démolitions.

Et nous, cher Monsieur, quand le reverrons-nous, à travers les décombres de cette masure qu'on vient de bâtir au nez de la France?

Quelle consolation pour vous et moi que rien ne vieillit ma Patrie, qu'elle est toujours jeune et puissante dans son génie original, lors même que l'esprit des masses semble subir une éclipse morale !

Gardez bien, cher Monsieur, gardez cette juvénilité merveilleuse, cette gaîté vivace qui est le signe de la force. Ce sont pour nous de chers gages de résurrection. Chaque fois que je vois vos esquisses, quand même je serais triste, je chante malgré moi le vieux chant : *La Pologne n'est pas morte encore !*

Jules MICHELET (1).

Si Daumier se montra égal à lui-même, en courage et en force, en ces heures sombres, il lui fallut, pressé par le temps, exécuter hâtivement les planches, que les journaux lui réclamaient. De 1851, datent le dégoût de Daumier pour la lithographie et l'emprise que la peinture exercera désormais sur son génie créateur. Il lâcha sa maîtrise, se contenta, le plus souvent, d'esquisses sabrées, où perçait une idée plus ou moins heureusement réalisée. Il évoqua plus, dès lors, qu'il ne construisit. Il n'empêche qu'il sut trouver toujours le trait décisif et l'accent tragique, toutes les fois que l'actualité réveilla son ardeur, soit qu'il dût s'attaquer au tzar sanguinaire Nicolas Ier, soit qu'il voulut dépeindre, en 1870, autre Goya, les malheurs de la guerre. Sa dernière lithographie, qui montre un groupe de morts, surgis de la tombe, et venant accuser le général Bazaine, en plein conseil de guerre, est digne des planches de la meilleure époque.

Daumier, peintre et sculpteur

Il ne me coûte pas de le redire : Daumier a été, avant tout, un peintre. On a vu avec quel dégoût il s'adonna à la caricature, où personne, en aucun temps, ne l'a égalé. Mais, avec les années, il se lassa de plus en plus d'être un amuseur, de suivre l'actualité et de donner à rire. Et le désir de peindre s'imposa à lui, accapara son cerveau et ses mains, ne le lâcha plus. Ce fut, pour lui, une passion, la plus forte de sa vie.

Sur le conseil de ses amis, il prit part à un concours officiel, en 1848. Il s'agissait de représenter la République sur une toile peinte. Il est curieux de voir ce qu'un Daumier fait d'une allégorie, cent fois reprise et usée de servir. La République de Daumier est une femme du peuple, jeune et forte, que deux garçons têtent, tandis qu'un autre lit, à ses pieds. Que de santé, de vigueur et de robustesse dans cette peinture

(1) Lettres citées par M. Arsène Alexandre.

large et solide! On s'étonne d'admirer une peinture d'un programme si conventionnel. Elle fut refusée.

Daumier exposa rarement : en 1849, *Le meunier, son fils et l'âne*, scène familière, d'après La Fontaine ; en 1851, *Femmes poursuivies par des satyres,* œuvre sensuelle et généreuse ; en 1861, une *Laveuse* ; en 1869, *Amateurs dans un atelier*. Au reste, on comprend que Daumier eût peu de goût pour les salons, où aucun de ses envois ne fut véritablement remarqué. Aux places d'honneur, Messonnier triomphait, alors, et tous les Ponsards du pinceau.

Daumier n'a pas cru devoir exciter son imagination pour trouver des sujets à peindre, comme on dit. Il simplifia plus encore son métier et s'appliqua à exalter, d'une âme aimante, le décor et les êtres de la rue. Il ne crut pas devoir faire de la peinture spirituelle, anecdotique, philosophique, etc. Il se plut à camper des travailleurs, un porteur d'eau soulevant ses seaux, dont l'eau se répand ; un badigeonneur qui se hisse d'un cran sur la corde à nœuds ; un palefrenier et son cheval ; un maréchal-ferrant, dans son antre, frappant l'enclume ; une laveuse, sa charge de linge sur la hanche, et tirant par le bras sa gamine. Il représenta les parades de la voie publique : pîtres et hercules, chanteurs des rues, etc. Il illustra ses lectures préférées : *L'Ane et les Voleurs,* d'après La Fontaine, l'admirable petite toile qui est au musée du Louvre ; *Le Malade Imaginaire,* d'un pessimisme si amer, si désolant ; dix esquisses géniales, où cheminent de compagnie Don Quichotte et Sancho.

Le malheur, c'est que les plus belles toiles de Daumier ne sont plus en France. Son sublime *Christ outragé*, qui fait penser à Rembrandt, est en Angleterre : sur une sorte de terrasse, Christ est exposé à la foule vociférante, qu'on voit, au-dessous de lui, au premier plan, violente et comme ruée vers le prophète ; Jésus n'est qu'une clarté, sans matérialité, une lumière plus dense sur le ciel pâle. *Le Drame* appartient à l'Allemagne, qui, en même temps qu'une toile de premier ordre, est une critique acerbe du théâtre de cape et d'épée : le théâtre est vu du poulailler, de derrière le public à cinq sous, nuques larges et cous épais ; on découvre la scène, boîte minuscule, fortement éclairée, où des fantoches s'escriment.

La place me manque, et je dois renoncer à parler de toutes les toiles de Daumier, dignes d'être admirées. On flaire le génie sur la moindre de ses esquisses. Il n'est pas une touche qui ne vibre, qui ne soit émouvante. Son *métier,* au sens probe du mot, demeure, aujourd'hui encore, des plus audacieux. Daumier tient toujours l'une des premières places à l'avant-garde de l'art moderne, et pour longtemps.

Après Constable et Delacroix, Daumier a brisé avec l'art pictural de l'école, froid et méthodique. Il a retrouvé plusieurs des secrets des grands coloristes vénitiens, flamands et hollandais. Il a continué

et synthétisé Claude Gelée et le formidable Goya. Mais à quoi bon entasser les grands noms de la peinture? A quoi bon enfiler, comme des perles fausses, explications verbales, termes techniques, épithètes de critique d'art? Daumier est Daumier, un être prodigieusement doué pour saisir l'âme des choses, à travers leurs apparences. La vue d'une de ses toiles en dit plus que vingt pages, et d'un texte serré, de l'arbitre le plus disert. Même une aquarelle de Daumier est un drame, devant lequel on grimace, souffre, tremble, avec les personnages. Il n'est pas, dans tous les arts, de puissance d'émotion supérieure à la sienne.

Il y a aussi un Daumier sculpteur. Là encore, il a devancé son époque de cinquante ans, rejoint Constantin Meunier, Medardo Rosso, Rodin. Son *Ratapoil*, silhouette d'aventurier, frère de Robert Macaire à la ressemblance de Napoléon III, son *Ratapoil*, qui fit pousser des cris d'admiration au grand Michelet, est un chef-d'œuvre de modelé hargneux et vrai. Le bas-relief, *Les Emigrants*, où passe un troupeau d'hommes nus, pêle-mêle, a le mouvement des grandes choses éternelles : une vague humaine comme suspendue dans son déroulement vers l'infini, par la volonté du génie.

Mort de Daumier — Son influence

Les dernières années de Daumier, nous l'avons dit, furent lamentables. Depuis qu'il peignait, il n'intéressait plus. A plusieurs reprises, vaincu, il dut recommencer sa triste corvée : faire rire. Plus d'une fois, il dut s'arracher à la toile en train, abandonner un cher projet pour se pencher sur la pierre et y dessiner la petite histoire commandée. Peine perdue, au reste : il n'amusait même plus.

Il avait loué, déjà vieux de soixante-dix années, une petite maison, dans le charmant village de Valmondois, qui se trouve sur la ligne de Pontoise, à l'orée de la forêt de l'Isle-Adam. Il y passait les mois d'été, peignant et flânant, en communion avec la nature. Il habitait, non loin de ses meilleurs amis ; Jules Dupré demeurait à l'Isle-Adam, Daubigny à Auvers (où vint mourir Van Gogh, trente ans plus tard). Le grand Corot, qui aimait fraternellement Daumier, s'en venait se reposer près de lui. De temps à autre, le facteur apportait à la colonie une lettre portant le cachet de Barbizon. C'était François Millet qui envoyait des nouvelles de la forêt.

Et Daumier, peu à peu, devint aveugle. Durant ses cinq dernières années, il lui fut presque impossible de travailler. Des amis et des admirateurs ouvrirent, en 1878, chez Durand Ruel, une exposition de ses œuvres. Il s'y intéressa, sortit de sa torpeur, espéra enfin que justice lui serait rendue. L'exposition passa inaperçue ; au même

moment, le pape Pie IX mourut et une société de musiciens espagnols révolutionna la capitale. On oublia Daumier dans tout ce bruit. Il mourut, frappé de paralysie, le 11 février 1879. Ce fut l'Etat qui fit les frais des obsèques, ce qui souleva, naturellement, dans la presse, quelques critiques. Qu'était-ce que ce Daumier? demanda-t-on. Daumier repose aujourd'hui, au Père-Lachaise, non loin de Corot et de Daubigny. Valmondois a dressé, face à son école, un buste de Daumier et apposé une plaque de marbre sur la façade de la maisonnette où il mourut.

Quant à l'influence de Daumier, on ne peut la mesurer facilement. Il est impossible d'en suivre la pénétration à travers l'art d'hier et d'aujourd'hui. Ce qu'il faut dire, c'est que cette influence, évidente, tangible, en quelque sorte déchaînée, est immense. La génération présente, qu'elle le veuille ou non, la subit, est submergée par elle. Depuis Delacroix, qui s'appliquait à reproduire ses *Baigneuses*, combien de jeunes artistes ont demandé au grand Daumier son clair et vivifiant conseil! C'est un art de santé, de franchise et de délivrance que le sien ; son exemple est d'une vertu sans pareille ; il enseigne, comme un arbre chargé de ses fruits, une femme grosse, un travailleur au repos. Comme la vie et la nature, l'œuvre de Daumier ignore le langage des critiques d'art ; elle est tout émotion ; elle ne parle, à travers les yeux, qu'à notre cœur. Il serait vain de vouloir citer tous ceux qui, l'ayant approché, et parce qu'ils l'ont aimé et compris, se sont révélés à eux-mêmes, se sont trouvés fortifiés, agrandis, riches de plus de certitudes et d'énergie. Toulouse-Lautrec, Degas, Forain, Steinlein, Bernard-Naudin, pour citer, au hasard, quelques-uns parmi les grands, se sont nourris de sa parole. Un Cézanne, par exemple, a pris conscience de sa mission, devant les Delacroix du Louvre et quelques Daumier, rencontrés çà et là. Enfin, tout ce qui s'est fait de neuf, de juste, de vivant et de bon, en art, depuis cinquante ans, a été osé et résolu, avec sa complicité, plus ou moins avouée, reconnue ou non. Selon l'image de Baudelaire, Daumier est un phare, l'un des plus hauts et des plus éclatants, dressé sur les rocs, inébranlable comme eux, et qui projette ses rayons, à l'infini, sur le passé et sur l'avenir...

Plus que tout autre, à l'instant de terminer cette étude, je sens ce que ces pages ont de hâtif et d'improvisé. On ne devrait écrire sur un Daumier que des phrases, longuement pensées, venues avec bonheur, et mûries. Puissent, du moins, ces notes imparfaites, et telles que les voici, conduire vers Daumier, que j'admire et que j'aime, quelques amis nouveaux!

LOUIS NAZZI.

Sannois, août 1911.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Si l'on songe à la place que tient Daumier dans l'art de son siècle, on s'étonnera de l'indigence de la librairie française, en ce qui le concerne. A part une poignée de vaillants, nos critiques se sont montrés extrêmement prudents et réservés, toutes les fois qu'ils ont eu à affronter le géant.

Dans son *Histoire de la Caricature moderne,* Champfleury, qu'on méconnaît à tort, a écrit, le premier, une étude abondante et enthousiaste, à la taille de Daumier. Le premier ouvrage entièrement consacré à Daumier fut, en France : *Daumier, l'homme et l'œuvre,* de M. Arsène ALEXANDRE, édité par H. Laurens, en 1887. — M. Gustave Geffroy a écrit, lui aussi, un excellent *Daumier* (Librairie de l'art ancien et moderne). — Il existe, encore en français, un *Daumier,* de M. Henry Marcel, parfaitement illustré, étude vibrante (H. Laurens, éditeur).

Les plus beaux ouvrages sur Daumier ont été édités en Allemagne : ils sont vraiment dignes, par la perfection de l'édition, du génie qu'ils célèbrent : *H. Daumier,* par von Erich Klossowski, et *H. Daumier,* par Dr Karl Bertels (Verlag R. Piper und C°, München und Leipzig).

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.&O.)

15-5-1911

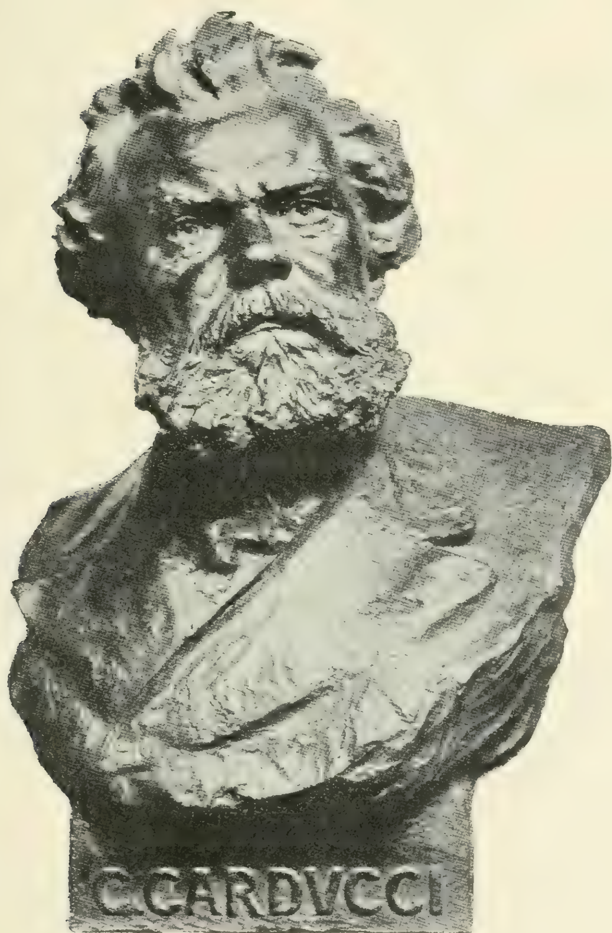
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 55

Portraits d'Hier

Giosue CARDUCCI

Par Maurice MIGNON



Buste de Carducci

Œuvre du sculpteur ORDONO DE ROSALÈS

Giosue Carducci



A Amédée Dunois.

Non io son fiore a cui brev' aura è infesta,
Elce son io che a' venti indura e s' alza.
(Je ne suis pas une fleur qu'une brise légère abat,
Je suis un chêne qui brave les aquilons.)

Juvenilia, LIV (P., 103) (1).

« Nous connaissons de l'Italie, en France, un tas de racleurs de guitares, et ce magnifique suscitateur d'énergie qui a vivifié et illuminé tout un peuple, c'est à peine, hormis quelques cercles de lettrés, si Paris sait épeler son nom ! »

Ainsi parle, de Giosue Carducci, le *Petit Temps* du 1er décembre 1906, sous la signature de Jean Carrère. Il y a plus de trente ans, Marc-Monnier déclarait déjà que, au contraire de l'Allemagne, « nous ne le connaissons pas », et Roger Allou s'associait à ces plaintes (2), ainsi qu'Hector Lacoche, dans la préface de sa traduction des *Odes Barbares* (3) ; hier encore, dans la *Revue des Deux-Mondes* (4), M. Maurice Muret proclamait l'ignorance où nous sommes de son œuvre.

Or, la popularité de Giosue Carducci, en Italie, n'a pas d'égale : elle est plus grande que n'a été celle de Victor Hugo chez nous. Le jour de sa mort fut un jour de deuil national ; à Bologne, son enterrement fut une apothéose (5) : « Ce n'était pas un cortège funèbre,

---

(1) J'avertis, une fois pour toutes, que je cite les poésies de Giosue Carducci d'après l'édition complète et définitive en un seul volume (Bologne, Zanichelli), indiquée par la lettre P : le chiffre qui suit renvoie à la page.

(2) *Un poète italien, Giosuè Carducci,* Paris, Jouaust, 1883.

(3) *Giosuè Carducci* (*Arcadien* [?] *romain*), *Odes Barbares,* Rennes, 1894 (trad. en vers).

(4) *Le poète Giosuè Carducci* (1er juillet 1907).

(5) Le 18 février 1907.

c'était le passage, à travers toute *la ville,* d'un char triomphal. Il allait lentement, entre deux haies de peuple; des fenêtres pleuvaient des rameaux de laurier et des fleurs; le soleil accompagnait de son éclat cette procession d'étendards, de bannières, de couronnes. Et on dit que, dardant ses rayons sur la plaque de verre qui, au sommet du cercueil, laissait voir le visage du poète, on dit que parfois il le faisait rayonner (1). » Dans une vision toute lyrique, Gabriel d'Annunzio, au début de la « canzone » *Pour la tombe de Giosue Carducci,* imaginait le corps du poète porté sur un char traîné par « les bœufs d'Emilie aux vastes flancs », et « sur *sa* place républicaine, entre *son* Palais et *son* Temple », il invitait le peuple de Bologne à s'arrêter et à retenir les battements de son cœur: « Peut-être verras-tu une Ombre solitaire monter silencieusement de ce désert sur lequel pèse un grand destin, à l'endroit où Ravenne couve ses tombes; tu verras, dans le ciel décoloré, au-dessus de la forêt sombre des tours », l'Ombre de Dante se pencher « comme si elle reconnaissait sa trace dans la dépouille mortelle... » (2).

Après que le corps fut déposé sur cette colline de la Chartreuse, — la blanche nécropole qu'il avait chantée, — quand Bologne fut certaine qu'elle garderait la dépouille que Florence et Rome lui avaient enviée, on entendit s'élever de toutes les parts de l'Italie un concert d'éloges funèbres et de *commemorazioni.* Les journaux satiriques durent s'en mêler : ils caricaturèrent la presse versant des flots d'encre et des flots de larmes (3).

Ce qu'il y avait de plus piquant, c'est que ces journaux se donnaient à juste titre pour les fidèles interprètes de la pensée du poète: « Quand je mourrai, avait-il dit, je voudrais pouvoir obtenir du bon Dieu qu'il me laissât revivre juste assez pour tendre la tête hors de mon cercueil et cracher au visage de mes louangeurs posthumes ». Carducci n'a jamais été au-devant de la popularité : il l'a plutôt effarouchée, et souvent découragée, par des outrecuidances calculées et par des scandales volontaires ; c'est elle qui est venue à lui : il l'a bien méritée.

Dans cette attitude dédaigneuse, il faut voir une des raisons de

(1) Guido Mazzoni, *Giosuè Carducci,* dans le *Giornalino della Domenica,* II, 8 (24 février 1907), p. 3.

(2) Vers 27 à 45 (*Di Gabriele d'Annunzio L'Orazione e la canzone in morte di G. C.,* Milan, Treves, 1907, pp. 41-42).

(3) Le *Pasquino* (de Turin), a. 52, n. 8 (24 février 1907). Le *Guerin Meschino* (de Milan), XXVI, 8 (24 février 1907), p. 3, représentait un atelier de repasseuses occupées à préparer des monceaux de mouchoirs pour « larmes professionnelles », destinées à la « maison Pascarella », à la « maison d'Annunzio », à la « maison Pascoli » ; p. la bibliogr. de ces discours, cf. D'Ancona e Bacci, *Manuale d. l. it.,* Florence, Barbèra, VI, 1910, p. 133.

son impopularité chez nous : « Ah ! si Carducci nous était arrivé, annoncé par quelque académicien protecteur ; s'il avait été présenté en liberté dans les salons d'une belle Philaminte ; s'il avait signé quelque article sensationnel dans un journal du boulevard ; s'il avait débité quelques périodes en Sorbonne et s'il se fût prêté aux tapageuses combinaisons de tous les mendiants de réclame, alors, n'en doutons pas, les reporters l'eussent découvert avec orgueil, les belles dames en parleraient, au thé de cinq heures, et son nom, en France, serait presque aussi répandu que celui de Caruso ou de Mascagni ! (1) ». Cet art que pratique avec tant de maestria l'auteur du *Martyre de Saint-Sébastien*, Carducci l'a toujours ignoré : sa renommée en a souffert.

Elle a souffert plus encore, peut-être, de la nature de son talent, italien dans son essence, et difficile dans son expression, et du caractère de ses œuvres, érudites d'une part, poétiques de l'autre, intraduisibles et inaccessibles au grand public dans les deux cas (2).

Cet art savant du poète, cette dignité morale de l'homme, M. A. Jeanroy vient de les mettre en relief dans un livre excellent (3), qui fait grand honneur à la critique française, et qui rachète en partie notre longue ingratitude à l'égard de Carducci, puisque sur lui les Italiens eux-mêmes n'ont rien écrit d'aussi substantiel et d'aussi définitif (4).

Si ces pages pouvaient engager le lecteur à se reporter à cet ouvrage fondamental et par suite aux œuvres de Carducci, elles n'auraient pas manqué leur but. Je ne puis qu'esquisser à grands traits la vie

---

(1) Jean Carrère, *art. cit.*

(2) C'est ce qui explique qu'en dehors de quelques opuscules ou articles de revue (on les trouvera mentionnés au cours de cette étude), où le talent de Carducci est bien présenté, sous des aspects différents, les œuvres du poète et du critique aient été étudiées surtout dans nos Universités : M. Henri Hauvette a « commémoré » Giosue Carducci à la Sorbonne, au début de sa leçon publique, le mardi 19 février 1907 ; M. A. Jeanroy, professeur à la Sorbonne, lui a consacré un de ses cours publics à la Faculté de Toulouse ; M. Julien Luchaire, directeur de l'Institut Français de Florence, l'a commenté à la Faculté de Lyon, et dans cette même Faculté, pendant deux années consécutives (1908-09 et 1909-10), j'ai étudié les pièces contenues dans l'*Antologia carducciana* de MM. Mazzoni et Picciola.

Le prix Nobel (nov. 1906) l'a révélé au grand public, et la cérémonie du Collège de France, organisée par l'Union des Sociétés latines (15 mars 1908) a répandu son nom dans tous les journaux, accompagné parfois d'éloges excessifs (« Il faut remonter jusqu'à Dante pour lui trouver un égal », dit Jules Bois dans le *Matin* du 16 mars 1908 ; et Jean Carrère (*art. cit.*) : « Il est le plus pur, le plus radieux, le plus parfait des poètes italiens, plus parfait dans sa forme que Dante et Pétrarque eux-mêmes... »).

(3) *Giosuè Carducci, l'homme et le poète*, Paris, Champion, 1911 (in-8° de XVI-294 p.).

(4) Le livre de Chiarini (*Memorie della vita di G. C.*, Florence, Barbèra) a une valeur inappréciable, mais ce sont plutôt des mémoires qu'un ouvrage de critique.

et le caractère de l'homme ; je m'arrêterai davantage sur ses idées religieuses et sociales, qui ont informé toute son œuvre; je ne dirai rien du poète, du critique et prosateur, qui méritent autant d'études particulières, et j'essaierai de marquer les traits essentiels de sa physionomie dans une brève conclusion.

I

Né le 27 juillet 1835, à Valdicastello, dans les hauteurs de la Versilia, sur le territoire de la toscane Pietrasanta, Carducci enfant suit son père médecin dans les pérégrinations auxquelles le condamne sa qualité de carbonaro, à Bolgheri, puis à Castagneto. Là, dans les gorges des monts des Gherardesca, il court, les cheveux au vent, suivi d'un louveteau qu'il avait apprivoisé et d'un faucon qu'il avait dressé, semant la terreur partout où il se montre ; et lorsqu'il ne chasse pas les poules ou qu'il ne dévalise pas les vergers du voisinage, il se bat avec les autres gamins du pays, à coups de pierres et de bâton. Mais ce ne sont pas là des batailles communes ; lui, « le Gavroche de la révolution castagnétaine » (1), il prétend reproduire les plus beaux exploits de la république romaine et de la révolution française. « Quelle grêle de cailloux je fis pleuvoir un jour sur César qui allait passer le Rubicon ! pour ce jour-là, le tyran dut se réfugier je ne sais où avec ses légions, et la république fut sauve. Mais le lendemain César me surprit dans un fourré, affirmant qu'il était Opimius et que c'était là le bois sacré des furies : en vain protestai-je contre l'anachronisme, ainsi qu'en ma qualité de Scipion Emilien : il me fit saisir par ses crétois comme un vulgaire Gracque, et frapper de verges, tandis que je réclamais qu'on respectât au moins l'histoire en me laissant libre de me faire tuer par mon esclave. Comme ils frappaient et comme ils riaient, ces crétois ! Je m'en vengeai d'ailleurs, sans tarder, et selon l'histoire, lorsque, ayant pris d'assaut une remise qui servait de Tuileries, je jugeai à propos d'abandonner à la fureur populaire les Suisses à la solde de Louis XVI » (2). Ces escapades finissaient souvent dans un grenier, où son père l'emprisonnait durant des heures entières, sans autre nourriture que du pain et de l'eau, et sans autres livres que la *Morale catholique* de Manzoni.

---

(1) En 1849 ; cf. Averardo Borsi, *Carducci ragazzo,* dans le *Giornalino d. Dom.* cit., p. 10 ; cf. l'iconographie de la vie et des œuvres de G. C. dans l'*Albo carducciano* de Fumagalli et Salveraglio, Bologne, Zanichelli, 1909.

(2) *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni,* dans l'*Antologia carducciana* de MM. Mazzoni et Picciola (Bologne, Zanichelli, 2 éd., 1910), p. 202. Je citerai souvent, de préférence, la prose ou les poésies de Carducci d'après cette anthologie enrichie d'un précieux commentaire.

et les *Devoirs de l'homme* de Silvio Pellico : de cette époque date la haine de Carducci pour l'auteur des *Promessi Sposi*.

D'autres fois, c'était la fièvre qui le tenait enfermé à la maison ; et, triste et languissant, il regardait par la fenêtre : il contemplait ce pays désolé qu'est la Maremme de Pise, peuplée de hauts cyprès et de vieilles tours (1) hantées par le souvenir du comte Ugolin, et, du fond du « sommeil sépulcral » des cités étrusques, « dans le silence du midi éblouissant, les lucumons et les augures de sa race antique venaient converser (2) » avec lui, ou bien, tout remplis des ardeurs d'un âge nouveau, il entendait « les chants sereins des moissonneurs », que la brise lui apportait par intervalles :

Via per i solchi grigi le stoppie fumavano accese :
E or si or no veniva su per le aure umide il canto
De' mietitori, lungo, lontano, pieghevole, stanco.

« Le long des sillons gris les chaumes fumaient enflammés : et de temps en temps venait sur l'air humide le chant des moissonneurs, long, lointain, cadencé, traînant. »

Le soir, lorsque le soleil à son déclin mettait aux fenêtres de Castiglioncello des lueurs empourprées, qui semblaient autant de sourires féeriques à travers les forêts de chênes, dans la mélancolie solennelle des champs déserts il entendait aussi la voix de la « blonde Marie », qui rentrait, svelte et joyeuse, un bouquet de fleurs à la main, et qui chantait :

O rondine che passi monti e colli,
Se vedi l'amor mio digli che venga.

« Hirondelle qui passes les monts et les collines, si tu vois mon amour, dis-lui qu'il vienne ».

Le souvenir de *Maria bionda* entre tout à coup dans son cœur « avec le rayon de l'avril nouveau qui inonde de rose *sa* chambre », et ce cœur qui l'a oubliée se plaît à évoquer cette « idylle de la Maremme », ses premières amours :

O amor mio primo, o d'amor dolce aurora.

« Comme tu étais belle, ô jeune fille..., dans l'ondoiement des longs sillons... » ! « Sous tes cils mobiles, lançant des éclairs d'un feu sauvage, grand et profond s'ouvrait ton œil d'azur !

« Comme le bleuet serein dans l'or blondissant des épis, dans ta

---

(1) Les tours de Donoratico et de Segalari.
(2) *Avanti! Avanti!* (*Antol. card.*, pp. 31 et 33).

chevelure fauve fleurissait cet œil d'azur ; et devant toi et tout autour, l'immense été flamboyait... »

De même que Leopardi, au milieu de ses durs travaux, — *le sudate carte* —, se souvenait de Sylvie, de qui les chansons le faisaient rêver, ainsi Carducci se souvenait de Marie et regrettait le temps perdu « à suer à la poursuite du vers chétif » :

« Oh combien froide depuis lors ma vie, combien obscure et maussade elle s'est écoulée ! Mieux eut valu t'épouser, blonde Marie ! » (1).

Il semble que sur cette nature âpre et robuste le sombre paysage de la Maremme ait jeté un voile de tristesse : à l'école, par un beau jour de messidor, il voit surgir à son esprit « la pensée de la mort, et avec la mort, l'informe néant », et cette idée, il la goûte si « entière » et si « pleine » (2) qu'il en frémit jusqu'aux moelles. Plus tard, il n'imaginera jamais son « triste printemps » (3) qu'à travers des rêves douloureux, rêves impuissants « qui se sont endormis dans les larmes » (4).

S'il revoit la petite église de San Guido, avec la double avenue de cyprès qui mène à Bolgheri, s'il entend, comme jadis, le vent murmurer dans les rideaux de peupliers, s'il parcourt ces collines embrumées et cette « plaine verdoyante qui sourit dans les pluies matutinales », il sent que les arbres et les éléments ont pour lui une compassion profonde :

« Je compris que les cyprès et le soleil avaient de moi une douce pitié, et bientôt le murmure se fit paroles : — Ah ! nous le savons bien : tu es un pauvre homme. Nous le savons bien, et le vent nous l'a dit, qui emporte des hommes les soupirs, comme dans ton cœur ardent se livrent d'éternels combats que tu ne sais ni ne peux adoucir.

« Aux chênes et à nous, ici, tu peux confier ta tristesse d'homme et votre douleur commune. Vois la paix et l'azur de la mer, et les sourires du soleil qui descend vers elle !

Et comme ce couchant est plein d'ailes qui passent, comme est joyeux le gazouillis des oiseaux ! La nuit, les rossignols chanteront : reste, je t'en prie, et cesse de poursuivre les fantômes de malheur ;

« Les fantômes de malheur qui, des ténèbres secrètes de vos cœurs battus par la pensée, jaillissent, comme de la corruption de vos cimetières des flammes se dressent sous les pas du voyageur... » (5).

---

(1) *Idillio maremmano,* P., 664-666.
(2) *Rimembranze di scuola,* P., 658-659.
(3) *Nostalgia,* P., 598.
(4) *Intermezzo,* P., 527.
(5) *Davanti San Guido* (*Ant. card.,* pp. 92-93). Voy. la belle traduction de M. Henri Hauvette (*Grande Revue,* XIV, 6, 25 mars 1910, pp. 236-238).

Puis il évoque l'image de son aïeule, *nonna Lucia,* « grande, sévère, vêtue de noir », qui lui racontait, « avec l'accent mélancolique de la Versilia..., l'histoire de celle qui cherche son amour perdu » (1) : elle repose maintenant au cimetière, là-haut, à l'ombre d'autres cyprès...

De Laiatico, où son père ne put rester que quelques jours, à cause de ses idées libérales et à cause du fanatisme des paysans, Carducci vint à Florence, et on le mit chez les Scolopi : dès lors, c'en est fait de la vie au grand air et des courses échevelées à travers la campagne ; la vie studieuse commence pour ne plus finir.

Les bulletins de ses maîtres nous le représentent d'abord comme un garçon « déjà très bien instruit par son père », et « de conduite irrépréhensible », — il avait alors quatorze ans, — puis comme le « premier parmi les meilleurs, doué d'un bon esprit et d'une imagination très riche », et faisant « concevoir de soi les meilleures espérances » (2) : ainsi s'exprime son professeur de rhétorique ; Carducci a dix-huit ans. Il s'est révélé travailleur infatigable, et tel il demeurera toute sa vie.

Malheureusement, chez les Frères des écoles chrétiennes comme à la maison paternelle, on ne parle que de Manzoni, on ne jure que par Manzoni. Le classement était fait : il y en avait pour tous les âges : « A l'école élémentaire on apprenait par cœur *Dormi, o fanciul, non piangere;* dans les classes de grammaire, *E risorto, or come a morte;* dans les classes d'humanités, *O tementi dell' ira ventura;* en rhétorique, *Madre dei santi, imagine* » (3). Les Manzoniens l'ont dégoûté de Manzoni. Cependant il se nourrit en cachette de Gœthe et de Leopardi, comme il s'était nourri déjà d'Homère, de Virgile et du Tasse ; il lit les écrits clandestins de Mazzini ; mais sa passion est pour Foscolo : le jour où il se procure enfin ses œuvres, il monte à genoux les escaliers de son pauvre logis et, présentant le livre à sa mère, il veut qu'elle s'agenouille, elle aussi, pour baiser le volume. Sa mère était capable de le comprendre : elle lui avait enseigné à lire sur les tragédies d'Alfieri.

Il se développe davantage encore à l'Ecole normale de Pise, où il reste deux ans (4) : le régime n'y était pas moins sévère que chez les Jésuites ou chez les Barnabites, avec la messe tous les matins, tous les soirs le rosaire, et la confession générale à chaque trimestre ; mais une fois dans sa chambre il était libre d'écrire à son gré, — et il

(1) *Id.* (*id.*, pp. 95-97).

(2) E. Pistelli, *Il Carducci alle Scuole Pie,* dans le *Giornalino d. Dom.* cit., p. 7.

(3) *A proposito di alcuni giudizi* cit. (*Ant. card.*, p. 205).

(4) J'emprunte ce détail et ceux qui suivent à l'article d'un de ses camarades d'école, Ferdinando Cristiani, dans la *Rivista d'Italia,* IV, 5 mai 1901 (numéro consacré à Carducci).

passait de longues heures à sa table de travail, une grande pipe d'écume à la bouche, — libre aussi de dévorer les auteurs qui lui plaisaient et de « gueuler », en arpentant le sol avec fureur, les passages qui l'avaient le plus frappé. Il pouvait, mieux encore, au café de l'Hébé, devant un punch, et le cigare à la main, développer à ses camarades les idées qui lui étaient chères et tonner à loisir contre les misères de l'heure présente.

Il quitte l'Ecole avec le grade de docteur pour aller enseigner la rhétorique à San Miniato; mais ses opinions lui nuisent auprès du grand-duc de Toscane, et il se voit bientôt obligé de résigner ses fonctions pour se rendre à Florence. Son frère cadet s'est suicidé par haine de « la vie misérable », recourant au fer pour échapper « à la colère du destin » (1); son père l'a suivi de près dans la tombe (2); Giosue reste seul avec sa mère et son jeune frère Valfredo ; il se marie (3) ; et, avec toutes ces charges, logé dans une mansarde, il est sans argent : « Si je devais dire aujourd'hui comment je vécus, je me trouverais embarrassé : à certains moments, semble-t-il, peut-être uniques, et à un certain âge, on vit même de rien » (4). L'éditeur Barbèra lui fait gagner sa vie en le chargeant de présenter au public et d'annoter les auteurs de la collection Diamant. Ce sont des années de labeur assidu, au bout desquelles un ministre intelligent donna enfin à Carducci ce qu'il méritait : une chaire de faculté. C'est à peine s'il avait passé, comme professeur de grec, au lycée de Pistoie : il fut aussitôt nommé à l'Université de Bologne, par le poète philosophe et patriote Terenzio Mamiani. Nous sommes en novembre 1860. Carducci a vingt-cinq ans et quatre mois, le jour où il lit sa *prolusione*.

Dès lors, l'histoire de sa vie ne se distingue plus de celle de ses œuvres, et de son enseignement : jusque-là il n'avait publié qu'un recueil de vers, — à San Miniato, en 1857, — qui avait passé inaperçu; sous le pseudonyme d'Enotrio Romano, il lance l'hymne à Satan qui fait scandale et suscite des polémiques; puis il reprend son nom pour donner la série de ses chefs-d'œuvre, depuis les *Levia Gravia* jusqu'aux *Rimes et Rythmes,* en passant par les *Rimes nouvelles*, et par les *Odes barbares*. Pendant tout ce temps, Carducci enseigne la littérature italienne : de 1860 à 1904, durant quarante-quatre années, il fait dans la même chaire les leçons les plus diverses et les plus re-

---

(1) *Alla memoria di D*[*ante*] *C*[*arducci*] *mortosi di ferro il* IV *novembre MDCCCLVII*, P., 145-146. Voy. dans l'article de Louis Etienne sur G. C. (*Revue des Deux-Mondes,* 1er juin 1874, pp. 614-615), des observations judicieuses sur ce poème, accompagnées d'une traduction partielle.

(2) 15 août 1858.

(3) 7 mars 1859. Cf. pour plus de détails JEANROY, *op. cit.*, pp. 45-46.

(4) Guido Mazzoni, dans le numéro cité de la *Rivista d'Italia*.

marquables. Il travaille sans relâche : dans la maison de la rue Broccaindosso, dans le palais de la rue Mazzini ou dans l'antique demeure de Santa Maria della Pietà, — où il passe les seize dernières années de sa vie, — il reste huit et dix heures de suite dans son cabinet de travail, dont une consigne des plus sévères ferme la porte aux visiteurs importuns. Les portiques du Pavaglione suffisent à ses promenades, une étroite librairie (1) est son séjour favori, il a pour horizon le « front cyclopéen » de son vieux San Petronio.

Rien ne vient le troubler dans sa solitude et dans la régularité de sa vie professorale, si ce n'est, en novembre 1867, une alerte assez vive : le gouvernement, qui lui était hostile, voulait le nommer professeur de latin à l'Université de Naples. Il faut lire dans la préface des *Iambes et Epodes* les pages brûlantes où, quinze ans après (2), Carducci retrouve toute sa verve pour stigmatiser le ministre qui a voulu le déplacer (3). Voici, à l'heure de la lutte, la lettre qu'il écrivait à Gaspero Barbèra, son éditeur :

« Un pauvre homme est arrivé à la trentaine en se faisant connaître dès sa première jeunesse comme un spécialiste de littérature italienne, — bon ou mauvais, — et vous voulez briser sa vie littéraire? En se vouant à l'étude des lettres italiennes, il pourrait être quelque chose d'un peu au-dessus de l'ordinaire; et vous, l'éloignant par force de sa voie, vous voulez faire de lui une nullité absolue, un mécontent, un charlatan ? Je ne parle pas du dommage causé à mes intérêts pendant encore cinq ou six ans par un déplacement aussi considérable, par une installation dans une ville tout à fait nouvelle pour moi (à Naples, je ne connais personne, à la lettre); je ne parle pas du désarroi qu'un changement d'habitudes doit amener dans une famille de deux femmes et de trois enfants (4) ; je ne parle pas de l'obligation où je serais, pour me mettre en mesure de faire mes nouvelles leçons le moins mal possible, d'abandonner entièrement les travaux littéraires auxquels je me suis engagé et qui ne sont pas sans me rapporter quelque chose; je ne parle pas... il y a tant d'autres choses dont je ne parle pas... Je vous prie, dit-il en terminant, de me venir en aide vous aussi : si l'on m'envoie à Naples expliquer Horace, adieu Pétrarque » (5).

---

(1) La librairie Zanichelli.

(2) Cette préface est datée du 12 septembre 1882.

(3) A lire aussi les pages où il tourne en dérision la commission d'enquête envoyée à Bologne l'année suivante (février 1868), et qui obtint sa suspension.

(4) Beatrice, âgée de sept ans (née à Florence, en 1860); Laura, âgée de quatre ans (née à Bologne, en 1863); Dante, âgé de cinq mois (né à Bologne, le 21 juin 1867).

(5) Il travaillait à l'édition et au commentaire d'un certain nombre de poésies de Pétrarque, qui devaient paraître neuf ans plus tard (1876) à Livourne, chez Vigo (cf. la préf. cit., pp. 37-38).

Comme le ministre avait répondu à une lettre personnelle de Carducci qu'il devait obéir, accepter et se rendre à Naples, et qu'au besoin on forgerait une loi pour l'y contraindre, le poète se révolte, et, au lieu de supplier, il menace : « Comment? vous voulez faire une loi pour forcer un homme à enseigner ce qu'il ne sait pas? C'est nouveau, c'est étrange, c'est ridicule. Moi, en ce qui me concerne, je m'en remettrai au Conseil supérieur, je recourrai même au Conseil d'Etat, même au Parlement : en dernier lieu, si cela ne suffit pas, si le droit, si l'honnêteté, si la logique, qui combattent pour moi, doivent céder devant l'arbitraire politique, je donnerai ma démission. Je ruinerai, je le sais, ma famille; mais les hommes comme moi ne cèdent pas aux abus de pouvoir. Je n'irai pas à Naples faire le charlatan pour le plaisir d'un ministre (1). » Il n'a pas eu besoin de recourir à ces extrémités : il est resté à Bologne; on l'a laissé à ses chères lettres italiennes.

Quelques années après, il est cruellement frappé dans ses affections de famille : il perd, à neuf mois de distance (2), sa mère et son fils unique, Dante. Avec cet enfant s'en vont les trois quarts de sa vie : « J'avais attaché (3) à ce petit être toutes mes joies, toutes mes espérances, tout mon avenir. Tout ce qui m'était resté de bon dans l'âme, je l'avais déposé sur cette jeune tête. O mon pauvre enfant, ô pauvre moi : comme elle va être triste, cette autre partie de ma vie, que je m'étais piu [à imaginer] toute consacrée à lui (4), et par lui toute rassérénée et réconfortée... Il est inutile que tu essaies de me consoler, écrit-il à son ami, Giuseppe Chiarini. Les premiers jours j'ai pleuré et crié seul avec moi-même. Maintenant je me suis remis au travail. Le temps rapprochera un peu les chairs de la blessure; mais il ne la fermera jamais. Il n'y a pas de consolation possible pour moi. Avec une âme comme la mienne et un enfant comme le mien, si on perd cet enfant de pareille manière, on ne se console pas.

(1) *Per la conscienza e la libertà d'insegnante* (*Lettre à G. Barbèra*, datée des 21 et 29 novembre 1867), pp. 254-255 des *Prose di Giosue Carducci* (Bologne, Zanichelli) : j'indiquerai désormais ce volume par les lettres Pr., suivies du numéro de la page (les œuvres complètes de G. C. comportent actuellement vingt volumes).

(2) Sa mère mourut les premiers jours de février 1870, et son fils le 9 novembre, âgé d'un peu plus de trois ans.

(3) Le texte italien porte *avviticchiate*, parole bien plus expressive, qui donne l'image d'un étroit enlacement (comme la vigne qui s'enroule autour de l'arbre). Je dois dire à ce propos que tous les essais de traduction qu'on trouvera ici, pour travaillés qu'ils soient, ne sauraient donner qu'une pâle idée de l'original.

(4) Il y a une lacune dans le texte : *che io mi ero avvezzato* [] *come tutta data a lui.*

non, non. Maintenant je hais même la nature. Non : je hais tout ce qui est mal, et la mort des enfants est un mal » (1).

Ces découragements en face de la douleur, Carducci les avait déjà ressentis maintes fois, en même temps qu'il avait éprouvé en lui-même une sorte de défaillance physique profonde. « Le monde s'obscurcit de plus en plus », écrivait-il après la mort de sa mère (2). Et, en janvier 1871 : « Je suis malade ; tout à fait malade, surtout de la tête. Je ne suis plus bon à rien. Ma brève existence est déjà terminée... (3) ». Ce n'est pas tant aux excès de boisson qu'à l'excès de travail qu'il faut attribuer les atteintes successives de sa robuste santé (4). Dès l'âge de dix-huit ans, il s'épuisait sur les livres : « Ces mois-ci, j'ai travaillé énormément, même trop, et j'ai ma pauvre santé qui s'en va à grands pas. Voilà la seule récompense réservée aux études acharnées : perdre la santé, la joie et finalement la tête. Et maintenant il me reste encore trois autres années, pendant lesquelles je devrai travailler comme un misérable (*faticare come un cane*), car les travaux auxquels nous sommes condamnés à l'école normale ne se peuvent imaginer. Et puis, pour apaiser la soif que j'ai au cœur, il me reste toute la vie, qui, à ce que je vois, sera très brève, destinée qu'elle est à se consumer dans des études sévères (5). » Après un premier avertissement en 1885 (6), il fut de nouveau frappé en 1899 ; en 1901, il n'était plus que l'ombre de lui-même : « ... Les médecins de Bologne l'avaient envoyé à Florence pour changer d'air et se distraire. Ayant appris son arrivée et qu'il était chez les Billi, j'y courus aussitôt. La signora Marianna me reçut dans son petit salon, et m'aborda en me disant d'un air désolé :

— Vous ne verrez pas le professeur.

— Je ne viens pas pour cela, répondis-je. Si je pouvais le voir, je m'en réjouirais comme d'un signe de meilleure santé. A présent, même si vous le vouliez, moi je ne voudrais pas le voir. Ce qui m'amène, c'est le désir d'avoir de ses nouvelles, des nouvelles récentes et sûres. Comment va-t-il ?

— Il ne va pas bien du tout. Il est d'une humeur massacrante. Il parle difficilement, et il ne peut écrire. Et nous nous mîmes à faire à voix basse un brin de conversation. A ce moment, la porte s'ouvrit

(1) Lettre à G. Chiarini (de Bologne, 14 novembre 1870), dans l'*Ant. card.*, pp. 435-436.

(2) A Barbèra ; cf. Jeanroy, *op. cit.*, p. 81.

(3) Guido Mazzoni, dans le numéro cité de la *Rivista d'Italia*.

(4) Giuseppe Lipparini, *Carducci intimo*, dans la *Tribuna* du 17 février 1907 (p. 3, col. 5, en haut).

(5) Lettre à Giuseppe Torquato Gargani (de Celle, 29 octobre 1853), dans le *Marzocco* (xii, 8) du 24 février 1907 (n° consacré à G. C.).

(6) Une menace de congestion ; cf. Jeanroy, *op. cit.*, p. 252.

lentement, et, silencieux comme un fantôme, on vit apparaître dans la chambre Carducci qui, sans se montrer irrité de ma présence, me tendit la main avec un sourire mélancolique, et s'assit devant une table à côté de nous. Sa vue me glaça. De Carducci il n'était demeuré que l'ombre. Son corps, courbé et chancelant, paraissait diminué de moitié. Il en était de même du visage qui, d'olivâtre et plein, était devenu d'un rose pâle, avec des bajoues qui tombaient dans la barbe rare et toute blanche. Ses yeux étaient clairs et hagards, et cette chevelure, qui autrefois crépue et noire encadrait comme une touffe de laurier son large front plein de pensée, tombait à présent embroussaillée, de côté et d'autre, en rares mèches pendantes.

Il fit signe qu'il voulait prendre part à notre conversation, et, à deux ou trois reprises, il ouvrit la bouche pour parler, mais les paroles lui arrivaient entrecoupées et à grand'peine. Il se tut pendant quelques minutes, contenant avec effort l'impatience qui bouillait dans son cœur. Puis, ayant demandé à la signora Marianna l'adresse d'une personne, pour la mettre sur une enveloppe qu'il tenait à la main, il s'apprêta à écrire.

Nous, sans paraître nous occuper de lui, nous le regardions anxieusement du coin de l'œil.

Il tenta plusieurs fois d'écrire, mais sa main se refusait obstinément à lui rendre le service coutumier. Il tenta et retenta en rugissant, et, n'y pouvant réussir, il saisit le porte-plume entre ses cinq doigts, et, de toute la force qui lui était restée, il abattit son poing sur la table, brisant le porte-plume en mille morceaux et faisant jaillir l'encre tout autour.

Puis, il resta tout découragé à nous regarder ; ses yeux se remplirent de larmes ; il planta ses coudes sur la table, et, le front appuyé entre ses mains, il resta là, immobile, en silence.

La ruine suprême de cette grande figure avait commencé » (1).

Comme Michel Ange, « dans sa sauvage vieillesse », sourd et aveugle, tendait encore « ses mains informes pour palper le torse d'Hercule », ainsi Carducci, de ces yeux « jadis si avides de lumière », qui avaient désormais « tourné leur vision vers le crépuscule intérieur » (2), contemplait encore à travers des sourires la lueur sacrée de la divine poésie (3), lorsqu'après une longue agonie, la mort vint le prendre, à la première heure du 16 février 1907, dans la sombre Bologne aux innombrables tours.

---

(1) Renato FUCINI, *Il Carducci nell' intimità,* dans le *Giorn. d. Dom.* cit., pp. 12-13.

(2) Gabriele d'ANNUNZIO, *Orazione al popolo di Milano (detta in Milano il XXIV marzo MCMVII)*, in *op. cit.*, pp. 10-11. Il faut lire toute la page, d'une grandeur épique, où d'A. trace le portrait du vieux poète abattu par la maladie.

(3) *Presso una Certosa,* P., 1026.

II

Musset voulait qu'on plantât sur sa tombe un saule, au feuillage éploré et à l'ombre légère : mieux que « l'olivier mystique » (1), c'est un chêne qu'il faut à Carducci, un des « chênes des collines de Vignola », à l'ombre vaste, pensive et joyeuse (2), un chêne sombre qui « lutte contre les hivers et qui murmure en frémissant des légendes mystérieuses aux souffles palpitants de mai » (3) ; il déteste le saule aux « formes crépusculaires » (4), « plante sans énergie, délices d'époques sans fierté » (5).

Le trait le plus caractéristique de la nature morale de Carducci est sans doute ce profond sentiment qu'il avait de sa propre valeur, et qui le rendait rebelle à tout frein (6). Depuis l'enfant qui, brandissant sa corde comme si c'était un fouet, criait au monsieur grave à barbe noire qui l'admonestait, un livre à la main : « Va-t-en, vilain homme (7) ! », jusqu'au vieillard qui lançait des coups de poing formidables sur le guéridon, en faisant sauter tous les jetons, lorsqu'il avait le malheur de perdre à la *scopa* (8), cette qualité ne s'est jamais démentie un seul instant chez Carducci, qui, avec une fierté farouche, ne veut ni se rétracter, ni s'abaisser devant qui que ce soit. A l'heure la plus périlleuse de sa carrière, lorsque, dans l'émeute de mars 1891, les étudiants l'assaillent à coups de sifflet et hurlent : « A bas Carducci ! » jusque dans la salle de ses cours, il bondit sur sa chaire et,

---

(1) Giovanni CROCIONI, *Una commemorazione di G. C.*, dans le *Fanfulla della Domenica* (Rome), XXIX, 13, 31 mars 1907.

(2) *O grandi ampie ombrose e pensosomente liete querce* (intraduisible) (*Il secondo centenario di L. A. Muratori*, in *G. C.*, *Da « Bozzetti e Scherme »* (édit. populaire illustrée), Bologne, Zanichelli, 1909, p. 9).

(3) *Alle fonti del Clitumno*, vv. 33-34, dans l'*Ant. card.*, p. 118.

(4) *Dalla « Prefazione ai Levia Gravia »*, *id.*, p. 257.

(5) *Alle fonti, etc.*, vv. 31-32, *loc. cit.*

(6) Je prends comme base d'étude du caractère de Carducci les lignes où G. Chiarini essaie de définir « les éléments constitutifs » du caractère déjà formé de son ami, au moment où, à l'âge de quatorze ans, il entre aux écoles de Florence : « Ces éléments étaient un sentiment profond de sa propre valeur qui le rendait rebelle à tout frein, une exubérance de vie qui lui faisait détester les doctrines de mortification du catholicisme, une invincible sincérité, une haine féroce de toute oppression, un besoin instinctif de combattre, un désir effréné de savoir, l'orgueil de descendre d'un peuple qui fut grand et glorieux, la honte d'être un Italien moderne » (cité par Vittorio SERRA, *Giosuè Carducci*, Milan, Sonzogno, 1907 (Bibl. du peuple, n. 427), pp. 29-30).

(7) *Brutto te!* (vieux laid !) ; cf. Giovanni PASCOLI, *Commemorazione di G. C. nella nativa Pietrasanta*, Bologne, Zanichelli, 1907, p. 8, et Pierre de BOUCHAUD, *Giosue Carducci*, Paris, Sansot, 1907, p. 18.

(8) Faliero BARTALINI, *Da Pilarciano a Bolgheri*, dans le *Giornalino d. Dom.*, cit., pp. 28-29.

d'un air de défi : « Que signifient ces A bas ? La nature m'a placé en haut ! Et j'y reste ! Criez : à mort ! plutôt (1) ».

Cette haute conscience de sa valeur personnelle ne lui fait pas oublier ses devoirs, ni outrepasser ses droits. Comme professeur, en particulier, il est irréprochable. Le ministre a tort de lui demander des garanties : il n'a jamais fait d'extravagances politiques (2). Bien mieux : il n'a jamais laissé entrer la politique à l'Université, dont il fit « le plus digne des temples, après celui de la patrie, qui est le plus auguste, et après celui de la famille, qui est le plus intime et le plus cher » (3). Au cours du procès fait à l'étudiant qui avait tenté de frapper Carducci en 1891, les journaux relatèrent cette déposition : « Carducci dans l'intérieur de l'Université, à raison ou à tort, s'est toujours montré d'idées radicales. » Il réplique aussitôt : « Dans l'intérieur de l'Université je ne me suis montré que ce que devais me montrer, c'est-à-dire professeur de littérature italienne. Pendant trente ans, toute politique, quelle qu'elle soit, fut toujours bannie de mes cours, où elle était interdite (4). » On a pu dire justement de sa « conscience professionnelle » qu'elle resterait « une de ses gloires » (5). Il faut rappeler ici les paroles qu'il adressait à ses étudiants lors de son jubilé professoral (6) : « Je vous répète que de la partie de ma vie que j'ai dépensée avec vous, certes, je n'ai pas à me repentir, je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est parfois trop de passion, mais jamais rien qui fût contre la pureté de votre esprit et de votre cœur. De moi vous n'aurez certes pas appris grand'chose, mais j'ai voulu m'inspirer moi-même et vous pénétrer toujours de cet idéal : préférer toujours dans la vie, dépouillant les vieilles habitudes d'une société corrompue, la substance à l'apparence, le devoir au plaisir ; viser haut dans l'art, je veux dire plutôt à la simplicité qu'à l'artifice, plutôt à la vérité et à la justice qu'à la gloire. Voilà ce que je vous ai toujours inspiré, j'en ai la conscience très nette. »

Cela revient à dire qu'il fut avant tout sincère, d'une « indomptable sincérité » qui le portait à bénir et à maudire sans se soucier

---

(1) Giuseppe Lisio, *Ricordi carducciani,* dans *La Lettura* de février 1907 (VII, 2), pp. 130-131. Le fait est rapporté en termes généraux par Maurice Muret (*art. cit.,* p. 112).

(2) « Ma che esorbitanze politiche? Non ne ho mai fatte » (Préface des *Iambes et Epodes,* dans l'éd. popul. cit., Bologne, Zanichelli, 1909, p. 30).

(3) Luigi Ambrosini, *Il maestro,* dans le *Giornal. d. Dom.* cit., p. 21.

(4) Lettre au Directeur de la *Gazzetta dell' Emilia* (Ugo Pesci), reproduite en fac-similé dans l'article d'*Ars et Labor,* mars 1907 (a. 62, n. 3), p. 211 (cf. p. 214, n. 1).

(5) Jeanroy, *op. cit.,* p. 15.

(6) Le 25 janvier 1896, au début de sa trente-cinquième année d'enseignement; *Pr.,* 1313-1314 (*Primo giubileo di magistero: I, Agli scolari*).

de paraître en contradiction avec lui-même (1). Ainsi sa carrière de citoyen, comme sa carrière de poète, put sembler « une succession de partis pris » (2), bien qu'il ne se laissât jamais enfermer dans les limites étroites d'un parti ou d'une école. Il a pu souvent exprimer ses opinions et ses passions en termes excessifs, mais il n'a jamais été un factieux (3) : sa sincérité débordait tous les programmes. « Il a toujours dit tout ce qu'il a voulu dire, non pour se concilier les gens, mais malgré eux et en passant par-dessus (4). » Il ne craignait pas de déplaire aux autres, il n'avait qu'une peur : se déplaire à soi-même (5). D'où ce manque de complaisance, et même de politesse, qui le rendait, surtout à la fin de sa vie, maussade et hautain envers ceux qu'il ne connaissait pas intimement : entier et spontané, ombrageux et *sdegnoso* comme Dante, il avait gardé les manières brusques et un peu rudes de la Maremme toscane (6).

Plébien de naissance, il avait gardé de ses ancêtres et du sol natal une mâle vigueur — *il buon vigor terrestro* — et des trésors d'énergie qui ne demandaient qu'à se répandre. Trapu, droit, à l'œil petit, mais qui lance des flammes, on l'a souvent comparé à un lion : comme le lion, il est armé pour la lutte. « Je suis quelque chose, déclare-t-il, et parce que je suis quelque chose, je vis et je combats. Non : je ne veux pas attendre que le tout *devienne*, les mains dans les poches ou sous les aisselles ou croisées sur la poitrine, à me regarder le bout du nez, comme les solitaires du mont Athos, ou le nombril comme les fakirs. Je ne suis ni un fakir, ni un pope, ni un *magister* de philosophie (7). » Expansif et spontané, il a l'instinct et le besoin du combat : « Dans les majorités je suis comme un poisson hors de l'eau (8). »

---

(1) Guido MAZZONI, *Commemorazione di G. C. al Circolo Filologico di Firenze*, dans le *Nuovo Giornale* du 21 février 1907, p. 1, col. 5.

(2) JEANROY, *op. cit.*, p. 255.

(3) Préface des *Iambes et Epodes*, éd. cit., pp. 16-17.

(4) A Barbèra qui lui demandait (février 1871), par l'intermédiaire de Pietro Siciliani, de réimprimer dans ses *Poésies* le chant *A la Croix de Savoie* et la canzone *A Victor-Emmanuel*, il répond fièrement : « Quand bien même ma nature me permettrait, lorsque je n'aime ou n'estime plus une personne ou une chose, de faire semblant de l'aimer ou de l'estimer, il y aurait un autre obstacle à surmonter : mon orgueil ; il semblerait que par les vers de 59 je demande pardon, ou que j'escompte l'indulgence, pour les vers de 67 ou de 70. Non : *je suis tel que je suis*, et il faut qu'il en soit ainsi. Réimprimer les vers de 59 aujourd'hui serait ou naïveté, ou hypocrisie, ou lâcheté ; vertus et vices que je n'ai pas » (cf. Guido MAZZONI, dans le numéro cit. de la *Rivista d'Italia*). C'était au lendemain du poème *Pour le 77e anniversaire de la proclamation de la République française* (P., 458-461), où il demande la mort des tyrans, et où il maudit la journée criminelle du 10 thermidor.

(5) G. MAZZONI, *loc. cit.*

(6) *Traversando la Maremma toscana*, vv. 1-2, dans l'*Ant. card.*, p. 72.

(7) *Polemiche sataniche*, dans les *Levia Gravia*, éd. pop. cit., pp. 283-284.

(8) *Raccoglimenti*, P., 414 ; cf. G. Chiarini, *G. C., impressioni e ricordi*, Bologne, Zanich., 1901, p. 340.



1857

Giosuè Carducci

Pistoia, giugno 1860

Il n'est pas de ces gens qui aiment leurs aises et qui se laissent aller tout doucement « à l'adoration du fait accompli, de la nécessité historique qui se révèle par l'éclair de l'acier et de l'or » ; il n'est pas « une chair à Césars », il n'admet pas le dieu officiel, et il ne chante pas le *Te Deum* aux coups d'Etat (1). Rien qu'à penser qu'il aurait pu être, en 59, « le poète lauréat de l'opinion publique » en Toscane, il se sent venir la chair de poule (2). S'il est le contraire du poète de cour, il ne se renferme pas non plus dans une tour d'ivoire : le mépris de Vigny ne lui suffit pas, et il n'accepte pas le désespoir de Leopardi ; moins froid que le poète des *Destinées,* et plus fort que le poète de *Consalvo* et de la *Ginestra,* il lutte, et il ne renonce pas à la victoire. Mais, gladiateur aux muscles d'acier, il ignore la portée des coups qu'il assène, et beaucoup des ennemis qu'il a frappés ne se sont pas relevés (3).

Coups généreux, et qu'il était le premier à regretter. Irritable à l'excès (4), il s'apaisait aussitôt, et ses colères vigoureuses tombaient à la moindre réflexion (5). Revenu au commerce de ses amis, il rendait justice à Giovanni Prati, — pour ses septénaires, il aurait donné plusieurs de ses poésies lyriques (6) — ; replongé dans le silence de ses études paisibles et solitaires (7), avec la sérénité de celui qui ne recherche que le vrai, en face de l'infini de la science, ses querelles lui apparaissent misérables, et il rend un éclatant hommage à un des écrivains qu'il avait le plus vivement attaqués, Alessandro Manzoni : « Dans mon ardeur juvénile, j'eus le tort de confondre le libéralisme serein et courageux de Manzoni avec le quiétisme apathique, sa religiosité active, démocratique, rationnelle, évangélique, où resplendissent les trois grands principes de la Révolution, liberté, égalité, fraternité, avec la dévotion hypocrite, avec l'onctuosité réactionnaire des oiseaux de malheur [les oiseaux malfaisants du piétisme et du catholicisme curial], et alors je laissai échapper de ma plume certaines imperti-

(1) *Polemiche* cit., p. 279.

(2) *Raccoglimenti,* Pr., 415. Il écrit ces mots en 1871, deux ans après les phrases qui précèdent, parues dans le *Popolo* du 24 décembre 1869.

(3) Entre intimes — ce détail a son importance — Carducci se plaisait à distribuer des coups de poing d'amitié, dont il honorait même les nouveaux venus dans sa maison ; cf. Giuseppe Lisio, *Ricordi carducciani, loc. cit.,* p. 133.

(4) Il s'emportait même contre les choses : il lançait des in-quartos contre un coucou qui avait le malheur de le réveiller dans ses songes (Ugo Brilli, n° cité de la *Rivista d'Italia*).

(5) Les journaux de 1907 sont remplis d'anecdotes instructives à cet égard ; voy. en particulier le *Secolo illustrato* du 24 février, p. 59, et le *Marzocco* cit. (G. Mazzoni, *Due ricordi di bontà*), p. 3, col. 3.

(6) Ernesto Rivalta, *Giosuè Carducci, Giovanni Prati e Tommaso Grossi,* dans la *Vita italiana* (II, 3-4) du 10-25 février 1907, pp. 32-33.

(7) *Raccoglimenti,* Pr., 416.

nences de jeunesse qui purent me faire croire un antimanzonien. Ce fut une erreur que je reconnais bien volontiers (1) »

Dans ces repentirs, il y a sans doute de la lassitude, une lassitude semblable à celle de son Martin Luther, qui ne peut plus prier sans maudire (2) ; mais il y a surtout la générosité toute chevaleresque de celui qui se tournait « avec vénération vers les prisons et vers les gibets » (3), et qui a toujours pris parti, contre le gendarme, « pour le vaincu » (4). Car sous ces apparences farouches et presque barbares, se cachait un grand fond de bonté, qui se révélait dans les réunions amicales de la buvette Cillario, où il discutait, en dialecte, politique ou littérature, et parmi les siens, à Livourne, par exemple, chez sa fille aînée Béatrix, où il se faisait tourmenter, avec un bonheur de grand-père, par ses petits-fils adorés (5). Et cet homme si revêche savait se faire, parfois, doux et indulgent. Et, d'autres fois, ce poète si orgueilleux devenait modeste au point d'accepter des observations sur ses vers, et de les corriger d'après les conseils de tel ou tel de ses amis (6).

Faut-il aller jusqu'à dire que « par sa façon digne, superbe et intransigeante de juger les choses », « par son courage brutal », par ses sentiments de hauteur généreuse, « et par son amour profond de la culture et de l'art », Carducci, « apôtre... de l'énergie humaine », paraît avoir une valeur « plus morale que littéraire (7) » ? Non : mais on peut rendre plus éminente encore la dignité de ce caractère, en expliquant ses défauts par l'admirable exubérance de vie qui le dominait, et dont l'ardeur généreuse justifie des audaces ou des excès toujours empreints de noblesse et de fierté.

---

(1) Discours prononcé par Carducci à Lecco le 11 octobre 1891 : je suis, non le texte des *Prose* (pp. 1203-1205), mais celui que rapporte, d'après les journaux de l'époque, Vittorio Serra, dans son étude cit. (p. 34).

(2) *Martino Lutero*, P., 574 ; cf. G. Pascoli, *Commemorazione* cit., p. 29.

(3) *Polemiche sataniche*, éd. cit., p. 279.

(4) *Id.*, p. 269. Notari (*Carducci intimo*, Milan, *Le nostre celebrità*, sér. B, n. 1, pp. 27-28) raconte à ce sujet une anecdote significative : la protestation que Carducci fit entendre, en plein théâtre, à Bologne, contre le public qui sifflait la représentation de *Rosa Azzurra*, d'Annie Vivanti (cf. aussi G. Lipparini, dans le n° cité de la *Tribuna*, p. 4, col. 3).

(5) Leopoldo Barboni, *Carducci tra i nipotini*, dans le *Giornal. d. Dom.* cit., p. 16.

(6) Chiarini (*Ant. card.*, p. 438), ou Mazzoni (*Marzocco*, art. cit., p. 3, col. 4-5), ou quelques autres poètes amis et disciples de Carducci.

(7) G. Papini, *Le carduccianisme*, dans *L'Effort* (1, 3) du 1er octobre 1910. Cet article est médiocrement traduit, par G. Padovani, de *La Voce* du 18 mars 1909.

III

Cette exubérance de vie explique aussi son paganisme, qui n'était pas chez lui une prédilection purement formelle, mais une « antithèse à tout ce qui tendait à diminuer la noblesse, la beauté, la force de la vie humaine » (1); paganisme dont il avait puisé la conception dans l'idéalisme de Hegel, et qui retrouvait « la raison de l'être dans l'être même » (2), les raisons de vivre dans la vie elle-même, bonne et digne d'être vécue. Déjà le *Chant de printemps*, qu'il met dans la bouche des vierges romaines, est tout pénétré de volupté féconde : « Des nuages suspendus dans les airs la pluie nuptiale descend au sein de la terre avide, et nourrit dans son vaste corps les vastes germes que toi, Ciel créateur, y as jetés (3). » Plus tard, dans les *Souvenirs d'école*, il lève les yeux de la page jaunie où s'étalent, en longues files noires, les conjugaisons, et il laisse sa pensée avec ses regards s'échapper par la fenêtre, où se montre un cerisier tout chargé de fruits vermeils, et contempler les monts et les cieux et la courbe lointaine de la mer : « Les oiseaux s'entrecroisaient dans la lumière, aux accents harmonieux de mille chœurs : aux nids qui pépiaient, vénérables gardiens, les arbres antiques semblaient parler, ainsi que les arbustes aux abeilles bourdonnantes, et les fleurs semblaient soupirer après le baiser des papillons; et les tiges et l'herbe et le sable fourmillaient d'amours confuses et de milliers de vies palpitantes... Et les monts sévères et les collines sereines et les moissons qui ondoyaient entre les bois et les vignes blondes, et jusqu'au fourré plein de broussailles et jusqu'aux ronces et jusqu'au marais livide semblaient jouir d'une éternelle jeunesse sous le soleil (4). » A la fin de sa carrière, dans un poème *A la fille de Francesco Crispi*, il chante encore la Sicile « mère de héros », « île du soleil » (5).

Carducci s'élève contre toutes les sortes d'ascétismes qui restreignent ou affaiblissent la vie. L'ascétisme du moyen âge, « époque de malheur, où, monstre solitaire, la mort pèse sur le monde aveugle sous mille aspects divers, où l'homme ne sort du cloître que pour la

---

(1) Luigi LODI, art. de la *Vita*, cité dans la *Rivista per tutti* (IV, 4) du 28 février 1907, p. 14; cf. Pr., 416, ll. 1-5, et P. de Nolhac, Préf. aux *Odes Barbares* de G. C., trad. Lugol, P., 1891, pp. 32-33.

(2) Tomaso MONICELLI, dans l'*Avanti* du 17 février 1907, p. 1, col. 1.

(3) P., 46. Ce chant (pp. 44-48) est une « imitation ou réduction » du *Pervigilium Veneris* (P., 256).

(4) P., 658.

(5) 10 janvier 1895, P., 991. Alessandro CHIAPPELLI (*Carducci e le regioni d'Italia*, dans le n° cité du *Marzocco*, p. 4, col. 5) dit qu' « au pays italique de Carducci semble manquer la vision... du soleil de Sicile ». Comme on voit, ce n'est pas tout à fait exact (cf. *Ant. card.*, p. 80, et n. 1).

tombe... Des tours hérissées et du fond des couvents silencieux... il semble que la vie envoie son dernier salut au désert » (1) ; l'ascétisme de la pâle « famille romantique » (2) épuisée par les jeûnes d'un carême perpétuel (3), et qui revient au moyen âge en s'écartant de la réalité (4) ; et l'ascétisme de tous ces Arcadiens (5), romantiques dégénérés, dont les fades mièvreries ou l'ambitieuse boursouflure trahissent encore, de façons diverses, la vie et la réalité : Aleardi par ses coquetteries sentimentales qui plaisent aux femmes, Prati par son emphase biblique, Zendrini par sa poésie plus prosaïque que nature, Zanella par sa fausse science catholique et par son élégance païenne baptisée « dans les bénitiers des églises de Marie » (6), Milelli et Fontana par leurs excès crapuleux, — *dolciume* et *sdolciume* littéraire, où, comme sur un oreiller, ces faux rationalistes reposent « leur pauvre petite âme essoufflée » (7), ou idéalisme scatologique, idéalisme à rebours, ivre d'absinthe (8) au lieu d'être ivre d'eau bénite (9), également éloigné de la vérité vitale (10).

Poussé par cette même horreur de l'ascétisme, il hait le christianisme abâtardi par Loyola et les modernes Madeleines nourries de l'Arétin (11), tandis qu'il admire les madones du Pérugin, souriantes « dans les purs couchants d'avril » ; tandis qu'il adore « Madeleine qui aima, Marie qui pleura », « au nom de la pitié qui pleure et qui prie, au nom de l'amour qui réjouit les créatures et qui les unit dans la vie », il excommunie ce vieillard sanguinaire qui s'en va « de par le monde mendiant l'or, le fer et le bronze » et qui appelle « à la

(1) *Giosue Carducci. Commemorazione di Francesco Torraca*, etc., Naples, Perrella, 1907, p. 27 : voy. aussi les autres vers cités par l'auteur à la p. 28.

(2) *Brindisi*, P., 63.

(3) *Dalla « Prefazione ai* Levia Gravia », dans l'*Ant. card.*, p. 257.

(4) *Di alcune condizioni della presente letteratura*, Pr., 5.

(5) Sur la définition, malaisée, de ce que Carducci entend par ce mot, voy. Jeanroy, *op. cit.*, pp. 150-151 et 155 (cf. aussi du même auteur *La Satire littéraire dans les poésies de G. C.*, Toulouse, 1908, p. 6) ; sur les poètes qui suivent, *id.*, pp. 156-160 (Prati, Aleardi, Zendrini, Zanella), 166-167 (Prati, Aleardi) et 167-169 (Milelli, Fontana).

(6) *Polemiche sataniche*, éd. cit., p. 287.

(7) *Id.*, p. 286.

(8) *Intermezzo*, 5, P., 521-522.

(9) *Prologo*. P., 5.

(10) Dans *Romanticismo e Classicismo* (1872), P., 668-670, Carducci compare le classicisme au soleil, qui féconde les travaux des hommes, et qui réjouit le cœur des jeunes filles, tandis que le romantisme ressemble à la lune stérile et froide, qui ne luit que sur les cimetières, où elle rafraîchit sa lumière fatiguée, « nonne lascive et inféconde, céleste *paolotta* ».

[Carducci appelait ainsi, par dérision, les membres de la congrégation de Saint-Vincent de Paul] ; cf. Jeanroy, *La Satire littéraire*, etc., pp. 5-6, et *op. cit.*, p. 145. Sur l'aversion de C. pour le moyen âge et le romantisme, cf. Trabaudi Foscarini, *Della crit. lett. di G. C.*, Bologne, Zanich, 1911, pp. 244 sqq.

(11) *A proposito del processo Fadda*, P., 494.

guerre contre sa patrie tout l'univers » (1); s'il respecte le Jésus « qui eut pitié de ses bourreaux » (2), celui devant qui « ne tremblaient pas les mères, » et à qui souriaient les tout petits — et lui, tout en pleurant, parmi leurs boucles blondes, promenait sa main fine et pure — alors qu'aux fraîches rives du Jourdain des foules accouraient pour le suivre, et que, « jeune messie du peuple », il montait « vers les villes fécondes en oliviers » (3), il maudit le Galiléen aux cheveux roux qui gravit le Capitole, jeta sa croix dans les bras de Rome et lui dit : « Porte-la, et sois esclave » (4); s'il aime la joie des cloches « de Pâques et du printemps » et s'il se plaît à décrire la cérémonie d'une grand messe dans une vieille église lombarde illuminée par le soleil, qui couronne comme d'un arc-en-ciel une jolie femme en prière, tandis que la Madone tient ses pupilles abaissées sur l'enfant Jésus et murmure « Amour » (5), il exècre ce noir cortège litanisant (6) qui « sur les champs où résonnait le travail des hommes et sur les collines qui se souvenaient d'avoir commandé au monde fit le désert et appela ce désert — le royaume de Dieu; ces êtres arrachèrent les foules aux charrues sacrées, à leurs vieux parents qui les attendaient, à leurs épouses florissantes; partout où le divin soleil bénissait, — maudissant; maudissant les œuvres de la vie et de l'amour, ils imaginèrent dans leur délire d'atroces accouplements de douleur avec Dieu — sur des rochers et dans des grottes; — ils descendirent ivres d'anéantissement vers les villes, et dans des sarabandes effroyables ils implorèrent du crucifié, les impies, — de les rendre abjects » (7); lui qui veut chasser ce Jéhovah, « dieu-roi-prêtre de la caste hiératique des sémites, qui ne fit jamais qu'enivrer de sang et de fureur militaire, et d'égoïsme, et de haine contre le beau, le vrai et l'humain, ce petit peuple obstiné et brave des Hébreux » (8), il consacre un de ses plus beaux sonnets à Sainte-Marie-des-Anges et à Frère François d'Assise, et s'il va jusqu'à louer le Seigneur avec lui (en pleine ferveur de juillet, et alors que « le chant d'amour vole sur la plaine active ») « pour notre sœur corporelle la mort (9), c'est que là

(1) *Per Eduardo Corazzini (mort des blessures reçues dans la campagne romaine de 1867)*, P., 403-404. Le « vieillard sanguinaire » est le pape Pie IX (cf. Jeanroy, *op. cit.*, pp. 97-99 et 102).

(2) *Id.*, 403; ce sont les prêtres qui lui font haïr le Christ (*Da un carteggio ined. di G. C.*, pref. di A. Messeri, Bologne, Zanich., 1907, p. 153).

(3) *Per Giuseppe Monti e Gaetano Tognetti (martyrs du droit italien)*, II, P., 415.

(4) *Alle fonti del Clitumno*, vv. 113-116, dans *l'Ant. card.*, p. 125.

(5) *Messa cantata* (avant 1882), dans l'*Ant. card.*, pp. 88-90.

(6) Le texte porte *litaniando*, qui est un néologisme.

(7) *Alle fonti*, etc., vv. 121-140, *éd. cit.*, pp. 126-127; cf. la traduction de M. Henri Hauvette (art. cité, p. 249), et celle de J. Lugol (Paris, Lemerre, 1888, p. 46).

(8) *Polemiche satan.*, *éd. cit.*, p. 282.

(9) *Santa Maria degli Angeli*, dans l'*Ant. card.*, pp. 64-65.

encore il voit une exaltation de la vie, dans cet amour profond et presque naturaliste du saint qui fait participer aux louanges du même cantique les créatures et le créateur.

A cause de ces notes religieuses dans l'œuvre poétique de Carducci, parce qu'il lui était arrivé de faire allusion aux fêtes de l'Eglise, — les cloches annonçant le Christ qui remonte aux cieux (1), le « mois de Marie plein de fleurs » (2) —, à cause de l'emploi de simples mots consacrés par l'usage — autel (3) ou baptême (4) — et aussi parce qu'il avait su mettre en relief le rôle de l'Eglise dans la littérature ou dans l'histoire en célébrant, par exemple, « l'œuvre rédemptrice de Grégoire le Grand, et le secours prêté par l'Eglise aux Romains vaincus par les Lombards, et les leçons de courage données par le christianisme à Enrico Dandolo contre la barbarie musulmane et aux communes lombardes contre la tyrannie impériale » (5), on a voulu trouver chez lui autant de défaillances de ses convictions païennes, et, dans cet ordre d'idées, il n'est pas d'argument, si pauvre qu'il soit, qu'on n'ait songé à invoquer. On lui a reproché une ode pour la bienheureuse Diana Giuntini, et une « lauda » sur la procession du Saint-Sacrement (6), qui n'étaient que des pièces de circonstances, composées pour des fêtes de campagne, à la requête des paysans, et où le jeune poète s'amusait, par pur dilettantisme, à reproduire « sans foi... les formes du *beato Trecento* », et à marier le style d'Horace au style religieux du XIV[e] siècle (7), au moment même où il venait de parodier les *Hymnes sacrés* et où il écrivait « l'horrible vers »

Il secoletto vil che cristianeggia (8);

(1) *Sogno d'estate,* vv. 16-17, dans l'*Ant. card.,* p. 157.

(2) *Messa cantata,* v. 16, *id.,* p. 88.

(3) *Alla regina d'Italia* (*20 novembre 1878*), v. 32, *id.,* p. 151. Le poète imagine qu'en la voyant passer « éclatante et blonde », le peuple est fier de sa reine « comme d'une fille qui irait *à l'autel* ».

(4) *Per la morte di Napoleone Eugenio,* v. 50, *id.,* p. 135. Lætitia Bonaparte, « la Niobé corse », est debout dans la nuit, « debout sur la porte d'où *au baptême* on emportait ses enfants ». Sabinus (*Che pensare di certi tocchi religiosi del Carducci,* dans *Pro Familia* (VIII, 8) du 24 février 1907, pp. 118-119), qui recourt à ces misérables citations, déclare en terminant qui si G. C. ne fut pas religieux, il apporta cependant à la religion « un précieux tribut ».

(5) *Corriere d'Italia,* dans le numéro cité du *Marzocco,* p. 6, col. 2.

(6) *Alla B. Diana Giuntini* (vénérée à Sainte-Marie-du-Mont), P., 73-76, et *Lauda spirituale,* P., 140-142 (n[os] XXXIII et LXIV des *Juvenilia*), poésies écrites en 1857; cf. JEANROY, *op. cit.,* p. 26, et n. (3).

(7) *Polemiche satan., éd. cit.,* pp. 297-300. Tout en regrettant ces « sacrilèges de rhétorique », qu'il n'a jamais commis par la suite, Carducci se défend aisément contre les insinuations de l'*Unità cattolica* par l'aveu de ses idées *impies* aux « beaux temps » de Léopold II de Toscane. Louis Etienne (*art. cité,* pp. 606-607) s'y est également mépris. « L'auteur [des *Juvenilia*] pourrait bien être *chrétien et catholique* — il écrit des stances en l'honneur d'une Diana Giuntini, morte en odeur de sainteté... »

(8) « Le vil petit siècle qui fait le dévot » *Pietro Metastasio* [*Juvenil.,* XLI],

on a exhumé au lendemain de sa mort deux misérables strophes écrites sur un crucifix de Giulio Monteverde, et sur un livre de prières du cardinal Capecelatro — don du poète à une première communiante, — qui auraient été composées, si toutefois elles sont authenthiques, « pendant la dernière période de sa vie à Rome » (1); parce qu'il avait affirmé la nécessité de l'idée divine dans l'admirable discours pour la république de Saint-Marin (2), on l'a accusé de mysticisme morbide... (3). Carducci a fait lui-même bon marché de toutes ces attaques, lorsqu'il a écrit que lui faire un crime de ces poésies d'enfance, écrites par un rhétoricien formé à l'école des frères, prouvait, « mieux qu'une mesquine intolérance d'esprits mûris dans la servitude », la stupidité de certains « cerveaux étroits... ». « A ce compte-là, ajoutait-il, je m'attends à ce qu'un beau jour un des critiques de cet acabit vienne me jeter à la face les paternosters que me faisait dire ma pauvre grand'mère lorsque j'avais trois ans et qu'elle me mettait au lit » (4).

Giovanni Pascoli, le successeur de Carducci à l'Université de Bologne, n'a pas été sans donner quelque crédit à ces idées, lorsqu'il a très noblement élargi son paganisme jusqu'à l'abnégation d'un christianisme qui se sacrifie pour les autres, chez le poète qui s'attendrit au son de la cloche du soir, dans « un doux oubli des travaux de la vie », et qui s'humilie au point de courber la tête sous l'Angélus qui passe dans une lente mélodie de flûtes, entre la terre et le ciel (5). Mais, sans nier chez Carducci une évolution religieuse qui peut s'expliquer par son évolution politique (6), et sans recourir aux anecdotes traditionnelles de son impiété (7), il faut affirmer qu'il n'a jamais songé à

P., 90); sur l'irréligiosité du poète, cf. D. Zanichelli, *Studi polit. e stor.*, Bologne, Zanich., 1893, pp. 538-587.

(1) *Corriere della Sera* du 19 février 1907 (a. 32, n. 49). Dans une lettre au directeur du *popolo* (21 février 1907), Giulio Caprin se refuse à admettre l'authenticité de pareils vers, « imprégnés de l'odeur de tabac et d'ignorance crasse du sentimentalisme de sacristie ». Et pourtant Guido Mazzoni ne doute pas qu'ils soient du poète, puisqu'il s'en sert pour montrer l'esprit large de Carducci, élevé de plus en plus « au-dessus des petites chapelles, des sectes, des partis » (*Commemorazione* cit., *loc. cit.*, p. 1, col. 5).

(2) *La libertà perpetua di San Marino*, Pr., 1213-1236 (cf. II, pp. 1214-1216).

(3) Giuseppe Sergi, d'abord dans le *Secolo*, puis dans le *Roma* du 5 octobre 1894 (le discours est daté du 30 septembre): « Il débuta dans la poésie par des *Canzonette* en l'honneur des saints...; l'*idée divine* est un retour à ses jeunes années. On ne saurait trouver une preuve plus absolue de décadence. L'invocation de son discours à Saint-Marin est digne d'un curé de campagne » (cité par la *Tavola Rotonda* (XVII, 8-9) du 24 février-3 mars 1907, pp. 65-66).

(4) Lettre écrite en 1865, et reproduite en partie dans le numéro cité du *Marzocco*, p. 5, col. 3-4.

(5) *La Chiesa di Polenta*, P., 1015; G. Pascoli, *Commemor.* cit., p. 26.

(6) Cf. Jeanroy, *op. cit.*, pp. 248-252.

(7) La réponse que Carducci, à l'Ecole Normale, fit à un de ses camarades qui hurlait un soir à sa porte *Dormi, fanciul:* « Vive Jupiter et à bas son successeur! »; la côtelette de « ce p... de Jésus-Christ » qu'il se serait fait servir un

se convertir. Le même homme qui écrivait à vingt-deux ans : « Quand je serai sur le point de mourir, je me ferai lire Homère : il ne sera pas dit qu'autour de moi il y ait eu des prêtres », et qui voulait être brûlé sur un bûcher de bois de pin édifié sur tous ses livres (1), celui-là dictait encore, peu de temps avant de mourir (2), le télégramme énergique aux rédacteurs du *Secolo* : « Ni prières de cardinaux, ni comices de peuple. Je suis tel que je fus en 1867 ; et tel j'attends, immuable et imperturbable, la grande heure ».

Le chantre de Satan ne pouvait se réconcilier avec le Jéhovah des prêtres. L'*Hymne à Satan*, « expression spontanée, jet, pour ainsi dire, de sentiments tout à fait individuels », jaillit du cœur du poète « dans une nuit de septembre 1863 » (3). Cet hymne a sa source dans le paganisme classique de Carducci — « l'hymne à Phébus Apollon devint l'hymne à Satan » (4) — qui représente pour lui le culte de la vie et de la liberté : deux courants le traversent, « vite réunis », l'amour des biens de ce monde et la révolte de l'esprit contre la servitude (5). « Salut, ô Satan, ô rébellion, ô force vengeresse de la raison » (6). Salut aussi, ô Satan, Adonis, Astarté, inspirateur d'œuvres d'art et d'amours virginales, parmi les cèdres du Liban et sous les palmiers d'Idumée (7). Et malheur à l'église chrétienne qui a semé partout cette fièvre et ce malaise qui ont fait du « monde sain et lumineux des Grecs » un hôpital empoisonné (8), grâce à l'ascétisme égoïste et barbare, « qui renia la nature, la famille, la république,

---

vendredi saint ; les gamineries du jeune professeur et de ses amis à San Miniato al Tedesco, alors qu'ils faisaient le tour de l'église pendant la messe, en commentant les fresques « avec un système critique de comparaison perpétuelle entre la figure de Saint Joseph et celle du sous-préfet, qui, tout en noir, écoutait le divin office au premier banc » (Le « *Risorse* » *di San Miniato al Tedesco*, etc., Pr., 947). L'*Asino* (XVI, 9) du 3 mars 1907 représente Carducci à la porte du Paradis, refusant l'invitation de saint Pierre : « Ah non ! Avec les prêtres, mes ennemis éternels, jamais !... ni sur la terre ni au ciel ! » (Au titre de la caricature, ces mots dantesques : *Il gran rifiuto* [Le grand refus]).

(1) Lettre à Chiarini, de juillet 1857.

(2) 30 novembre 1905, d'après Jeanroy, *op. cit.*, p. 252 ; V. Serra, *op. cit.*, p. 35, donne le 12 novembre 1906.

(3) *Polemiche satan.*, *éd. cit.*, p. 266. L'hymne fut publié pour la première fois deux ans après, en novembre 1865, à Pistoie, avec la date d'*Italie an MMDCXVIII de la fondation de Rome* et sous le nom d'*Enotrio Romano* [allusion à son amour pour le vin (célébré plusieurs fois dans l'hymne — str. 2, 13 et 14, — et dans les dix premières str. du *Brindisi* de 1863, P., 355-357) et à son culte de Rome ; cf. JEANROY, *op. cit.*, p. 68, n. 1] (*Polem. sat.*, p. 292). Republié dans l'*Italia* de 1867 (JEANROY, *op. cit.*, p. 91, en note), il reparut avec éclat dans *Il popolo* de Bologne le jour même où s'ouvrait le concile œcuménique (8 décembre 1869) ; P., 377-385 ; je le cite d'après l'éd. pop. des *Levia Gravia*, IV.

(4) Pr., 416, ll. 8-9.

(5) *Polem. sat.*, p. 294 (Ènotriofilo [Emilio Teza], dans le 1[er] numéro de l'*Ateneo italiano*, 7 janv. 1866).

(6) *A Satana*, p. 255.

(7) *Id.*, pp. 247-248.

(8) *Dello svolgimento della litteratura nazionale*. Discours 1[er], III, Pr., 278.

l'art, la science, le genre humain ; qui supprima, au profit de la vie future, la vie présente ; qui, par amour de l'âme, flagella, écorcha, grilla, tenailla le corps » (1), et grâce au théocratisme ennemi de toutes les libres audaces de l'esprit et du cœur. Satan représente « la victoire du naturalisme et du rationalisme » contre l'église chrétienne et dans son propre sein (2). En face de l'ascétisme, il glorifie la matière — « Dans la matière qui jamais ne dort, roi des phénomènes, roi des formes, seul vit Satan », — la beauté corporelle et les plaisirs des sens — à Abélard il donne Héloïse, et dans la cellule du moine il fait entrer Lycoris et Glycère (3) —, les joies du monde et le bonheur de la terre, et les bienfaits de la civilisation toujours avide de plus de bien-être. En face du théocratisme, il célèbre l'affranchissement de la pensée — « Rejette tes liens, pensée humaine » (4) — par l'œuvre de Wiclef et de Huss et de Martin Luther, par l'œuvre même de Savonarole (5), l'apôtre ardent du monachisme démocratique plein de mépris pour l'Eglise corrompue (6) ; la liberté civique — telle que l'avait rêvée ce religieux enivré de Tite-Live et d'orgueil italique, Arnaud de Brescia (7) — ; la continuité du progrès scientifique — Satan ne retourne pas en arrière ! (8) — symbolisé dans la locomotive qui passe, monstre bienfaisant, à travers les océans, au-dessus des abîmes (9), faisant naître partout de nouvelles inventions dans sa course haletante (10).

Si le Satan de Carducci n'a pas une envergure comparable à celle du Prométhée haï des dieux (11) qui représente « la lutte de la pensée humaine avec la pensée théologique en général » (12), s'il n'atteint pas au large panthéisme que personnifie le dieu ressuscité par Nicola Pisano (13), éternel interprète de l'harmonie vitale de l'univers (14) —

---

(1) *Polem. sat.*, p. 268.
(2) *Polem. sat.*, p. 302.
(3) *A Satana*, pp. 250-251.
(4) *Id.*, p. 253.
(5) *Id.*, pp. 52-253.
(6) *Polem. sat.*, p. 306.
(7) *A Satana*, p. 252.
(8) *Id.*, p. 244.
(9) *Id.*, pp. 254-255.
(10) *Alle fonti del Clitumno*, v. 155, dans l'*Ant. card.*, p. 128. « Satan est la pensée qui vole, Satan est la science qui expérimente, Satan le cœur qui brûle, Satan le front sur lequel est écrit : *Je ne m'abaisse pas* » (*Polem. sat.*, p. 268). « L'esprit, l'âme, le ciel, voilà Jésus ; la matière, le corps, la terre, voilà Satan. La nature, le monde, la société : Satan ; le vide, le désert, la solitude : Jésus. Le bonheur, la dignité, la liberté : Satan ; la servitude, la mortification, la douleur : Jésus » (*Dello svolgim.* cit., III, Pr., 273).
(11) *Dopo Aspromonte*, P., 345 ; cf. ALESSANDRO D'ACONA, *G. C. Commemor.*, etc., Milan, Treves, 1907, p. 27.
(12) *Polem. sat.*, p. 302.
(13) *Nicola Pisano*, IV, P., 975.
(14) *Davanti San Guido*, vv. 61-64, dans l'*Ant. card.*, p. 94 et la note.

panthéisme profondément senti par le poète, pour qui l'amour même est « comme une émanation sublime de la beauté des choses » (1), — il n'est pas non plus le monstre de la légende imaginée par le catholicisme (2), emblème du péché et principe du mal (3). « Principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sens » (4), il n'est autre chose qu'une arme de bataille contre « ce parti qui dans l'histoire nie le progrès, qui dans le monde civilisé nie le perfectionnement de l'homme et ses aspirations au bonheur, qui dans la science nie la libre pensée, qui dans l'Europe moderne nie la liberté de la presse et des religions, qui en Italie nie la patrie (5). « Prêtre de l'auguste vérité, prophète de l'avenir », le poète s'oppose au « pontife sombre du mystère, prophète de deuils et de colères » (6) : son Satan a « vaincu le Jéhovah des prêtres » (7), et ses fidèles l'enterreront « profondément, plus profondément que les Crétois ne firent Jupiter », car ils feront peser sur sa tombe « le poids mort du catholicisme romain » (8). Ni évangile, ni catéchisme, ni « manifeste politique d'occasion » (9), l'*Hymne à Satan* est le cri de l'âme du poète, foncièrement antichrétien, ou, mieux encore, anticatholique (10)

Non antireligieux. « Je ne suis pas sceptique. J'aime et je crois » (11). Au contraire des « bigots athées » (12), lui, l'ennemi des faux dévots, il a ses dieux, qu'il vénère : et ce furent d'abord les divinités

(1) N. F. Mancuso, « *L'eterno femminino* » *in G. C.*, dans la *Tavola rotonda* cit., p. 51, col. 2. Carducci n'a pas voulu s'élever à une conception aussi absolue de Satan : on le voit par l'embarras où le jette l'argumentation philosophique du critique du *Diritto*, à laquelle il ne répond que par de l'esprit, quelquefois hors de saison (*Polem. sat.*, pp. 279-281 et 288).

(2) Carducci n'en restera pas moins, pour beaucoup, le *poète du diable :* cf. l'anecdote racontée par G. Lipparini dans la *Tribuna* cit., p. 3, col. 3.

(3) A le considérer ainsi, on tombe dans une erreur semblable à celle d'un ami du poète, Quirico Filopanti, qui lui reprochait d'avoir trahi « le peuple, en divinisant le principe du Mal » (*Polem. sat.*, p. 264), et on en arrive à des appréciations de ce genre : « Cet hymne est *une folie relevée de bel esprit ;* c'est la confusion même jetée dans des strophes artistement travaillées » (L. Etienne, *art. cit.*, p. 616).

(4) *A Satana*, p. 243.

(5) *Alla lega per l'istruzione del popolo*, III, p. 604.

(6) *Per Eduardo Corazzini*, P., 404.

(7) *A Satana*, p. 255.

(8) *Polem. sat.*, p. 290.

(9) *Polem. sat.*, p. 267.

(10) Que Carducci ait eu des modèles, en particulier Proudhon et la *Sorcière* de Michelet, cela n'est pas douteux (voy. à ce sujet les excellentes pages de A. Jeanroy, *op. cit.*, pp. 94-95 et les notes) ; il les a indiqués lui-même (*Polem. sat.*, p. 297) ; son originalité n'en reste pas moins entière ; indépendamment de la forme, d'un lyrisme tout personnel (il le savait aussi : « comme création lyrique, je ne reconnais à mon Satan aucune paternité » [*Polem. sat.*, p. 309]), il a réellement vécu les idées qu'il a empruntées : cet hymne est « chose toute à moi, sang de mon sang, âme de mon âme » (*Polem. sat.*, p. 267).

(11) *Polem. sat.*, éd. cit., p. 272.

(12) P., 5.

païennes, pour lesquelles il a la foi profonde de Heine, — « Jadis elles ont vécu, les nymphes, elles ont vécu » (1) —, puis les dieux chrétiens devenus païens, — au lieu de mettre un scapulaire à Vénus (2), suivant l'exemple de Pétrarque il fait la « reine céleste » de Dante une Vénus chrétienne (3), « la nouvelle et sacrée Vénus d'Italie » (4) ; — enfin, du polythéisme classique où il s'était complu dans sa jeunesse (5) il semble qu'il en soit venu à un théisme assez vague, qui se résout en un amour profond de l'Italie et en un culte ardent de certaines idées sociales.

Le Seigneur à qui il faut préparer les voies, c'est le « génie de l'Italie, grand, libre, juste, humain » (6) ; la « nouvelle Assomption parmi les peuples », c'est l'Italie qui triomphe au Capitole (7). S'il prie Dieu, au nom de la gloire des siècles passés, au nom du martyre de l'heure présente, c'est pour qu'il rende « l'Italie aux Italiens » (8). Après l'avoir maudite, « infâme, lâche entre les lâches, hideuse, bâtarde, sans pudeur, sans cervelle, et véritablement p... » (9), après l'avoir montrée, treize ans plus tard, courbée sous le déshonneur de 1866, en proie au « mépris railleur des autres nations », semblable au « fou dans le jeu des tarots », peuple qui mendie, laquais qui demande un pourboire et qui reçoit des soufflets (10), il l'exhorte, une fois refaite économiquement (11), et politiquement formée, à redevenir « l'Italie morale, l'Italie intellectuelle, l'Italie vivante et vraie, la belle, la splendide, la glorieuse Italie, telle que, avec des yeux enivrés d'idéal, la contemplaient ces hommes généreux qui affrontèrent pour elle les prisons, les exils, la mort sur les gibets et à la guerre » (12) ; car si l'Italie ne peut plus aspirer à l'empire de Rome, elle ne doit pas être non plus la « nation courtisane de la Renaissance » ; mieux qu' « un musée (13) ou un conservatoire de musique ou un lieu de villégiature

(1) *Alle fonti* cit., v. 91, dans l'*Ant. card.*, p. 123.
(2) P., 5.
(3) *Del discorso* « *Presso la tomba di Francesco Petrarca* », dans l'*Ant. card.*, p. 360.
(4) P., 973 (*Nicola Pisano*, II).
(5) P., 256 (Note à la pièce XXVI du livre II).
(6) *Primo giubileo di magistero*, II, Pr., 1317.
(7) *Cadore*, vv. 161-164, dans l'*Ant. card.*, p. 182.
(8) *Piemonte*, P., (p. 490 de l'*Ant. card.*). Enfant (1849), il compose un *Dies iræ* contre l'Autriche, où il accouple Metternich avec le diable (*Giorn. d. Dom.* cit., p. 11).
(9) Lettre à G. T. Gargani, de Celle (29 octobre 1853), dans le numéro cité du *Marzocco*, p. 2, col. 5.
(10) Préface des *Iambes et Epodes*, éd. cit., pp. 10-11. Sur certains rapports d'expression avec les poésies du Musset de 1832, cf. Maurice Mignon, *Alfred de Musset et l'Italie*, Lyon, 1911, p. 19, n. (2).
(11) *Id.*, p. 11.
(12) *Del rinnovamento letterario in Italia*, IV, Pr., 766-767 (16 novembre 1874).
(13) « La gloire des villes historiques est défendue par des ciceroni et gens de pire acabit » (Préf. cit., pp. 11-12).

pour l'Europe oisive », l'Italie doit être une nation avec ses idées et avec ses forces propres, elle doit remplir un rôle dans le monde et exercer autour d'elle une action morale et politique (1).

Cette Italie, qui remplit son cœur et qui est « la vie de sa pensée », Carducci l'aime comme « *une personne* toujours présente..., réelle et idéale, avec son corps, avec son souffle, avec son instinct, avec sa volonté, avec son but » (2). C'est pourquoi il s'incline devant elle : il n'adore que les « divinités présentes » (3). Il se signe et s'agenouille devant Alfieri (4), ainsi que devant les héros de notre Révolution, qu'il a chantée dans les immortels sonnets du *Ça ira* (5). De la Révolution, dont il admire, enfant, les fureurs épiques (6), et dont, « anarchiste par nature » (7), il bénit l'enthousiasme régicide — « partout où un soldat de France est enseveli », la terre bouge et les trônes chancellent (8), — s'il n'a pas hérité le classicisme romain que le sol de l'Italie, à la fois « nouvelle et antique » (9), lui donnait par droit de naissance, il a du moins reçu ce « fond d'idéologisme » (10) plein de virtualités puissantes qui vont se réalisant chaque jour dans l'évolution de la société moderne. Contre les rois qui méditent la guerre, tandis que la terre esclave est en proie à un délire de haines, « la déesse liberté » accourra pour réconcilier les nations ennemies (11) elle suscitera une protestation unanime des peuples, qui confondra de terreur les armées (12) ; contre la demeure des nobles occupés à redorer leur blason la liberté sonnera la charge (13), la liberté aux martyrs de laquelle, le jour des morts, « d'un seul cœur et d'un seul rite »,

(1) *Per il tricolore*, Pr., 1350-1351 (7 janvier 1897).

(2) G. D'ANNUNZIO, *L'orazione* cit., p. 11.

(3) Lettre à U. Pesci, de Bologne (14 nov. 1889), publ. en autographe dans le Suppl. extraordinaire de la *Gazzetta musicale di Milano* du 17 nov. 1889 (en l'honneur de Giuseppe Verdi), et reprod. dans le numéro cité d'*Ars et Labor*.

(4) Lettre cit. à Gargani, *loc. cit.*, p. 2, col. 3. C'est à son ami, en réalité, qu'il conseille de se signer, et de dire un *Pater noster* et un *Ave Maria* avant de lire un sonnet qu'il lui envoie sur V. Alfieri.

(5) P., 725-736, et la prem. note de la p. 737. Sur ces douze sonnets, qui célèbrent le départ des volontaires républicains contre les rois coalisés, J. Carrère (art. cit.) a écrit des lignes enthousiastes (il a traduit le 2e sonnet dans une langue forte et sobre ; — un gros lapsus : *Lampe* de jeunesse [*Lampo* (éclair) di giovinezza]).

(6) Da « *A proposito di alc. giud.* », etc., dans l'*Ant. card.*, p. 201.

(7) D'une dédicace autographe sur une photographie du poète (1862) possédée par le Dr Billi (*Tribuna* du 17 févr. 1907, p. 2, col. 6).

(8) *Garibaldi in Francia*, Pr., 426-427.

(9) *Bicocca di San Giacomo*, P., 967.

(10) ENRICO CORRADINI, *Il poeta e il padre*, dans le *Nuovo Giornale* du 18 févr. 1907, p. 2, col. 4-5.

(11) *Brindisi*, P., 357-358.

(12) *Nei primi giorni del MDCCCLXI* (en réalité 1862 ; cf. JEANROY, *op. cit.*, p. 61, n. 2), P., 333.

(13) *La Consulta araldica*, P., 430.

le poète veut qu'on verse le vin des libations funèbres, comme dans la Grèce des temps passés (1). Cette liberté républicaine, Carducci ne l'a sans doute pas trahie, lorsque, fidèle à la religion de l'histoire qui fonde l'avenir sur la tradition — *da le memorie a l'avvenire,* — il s'est incliné librement devant une monarchie qu'il avait déjà chantée, quand elle marchait avec la Révolution, et qui seule lui paraissait capable de conserver désormais à l'Italie son unité et sa force (2). D'ailleurs, même en politique, Carducci reste toujours poète : l'amant des visions de beauté ne pouvait résister à l'apparition de la reine Marguerite, dont la douce blancheur se détachait sur la brique sombre du palais de Bologne, symbole idéal de l'« éternel féminin » (3).

Il est encore poète dans sa façon d'interpréter l'humanitarisme sentimental, qu'il exprime parfois avec trop de froideur et de symétrie et sur un ton quelque peu mélodramatique. Il a de beaux accents : dans la poésie écrite *Pour un recueil sur la mort d'une riche et belle dame,* il représente la femme du peuple en train d'agoniser sur un grabat, au milieu de ses enfants affamés, auprès de son mari, qui demain jettera à peine un regard sur son cadavre informe et retournera à son travail — « le malheureux n'a pas le temps de pleurer, il n'a pas le droit d'aimer » (4) ; — dans le *Carnaval,* opposant la voix des palais à la voix des chaumières, et la voix des mansardes à la voix des salons, il montre le bonheur du riche fait de la misère du pauvre — « cette larme suprême qui s'est arrêtée dans la pupille de ton fils mourant, et que tu n'as pas essuyée, ô mère éplorée, s'est changée en perle et brille dans les cheveux noirs de la femme du banquier », — en attendant que vienne le jour où, à ces « portes dorées, frappera la faim en compagnie de la mort » (5). Carducci est plus original lorsque, non content de faire descendre les dieux sur la terre, dans l'aurore, dans les sources — dans la jeunesse, dans la mort même, la « sévère déesse », la « déesse pâle et muette » (6), — il grandit la

(1) *Nostri santi e nostri morti,* P., 431.

(2) Tomaso Monicelli, *L'uomo,* dans l'*Avanti della Domenica* (V, 11) du 17 mars 1907, p. 5, col. 3. Sur le caractère républicain et démocratique de la monarchie italienne, voy. les justes réflexions de J. Carrère (art. cit.) « Pas même Sa Majesté le roi Humbert n'est un véritable et pur monarchiste », écrivait Carducci en 1882 (Préf. des *Iambes et Epodes,* éd. cit., p. 45).

(3) Il faut lire l'ode *A la reine d'Italie* (20 novembre 1878), dans l'*Ant. card.,* pp. 148-152, et la description de la visite des souverains à Bologne (4 nov. 1878) dans les pages lyriques d'*Eterno femminino regale* (*id.,* pp. 264-274). Carducci chante encore Marguerite « fille et reine du peuple sacré de la nouvelle renaissance latine » dans le *Luth et la Lyre* (mai 1889), P., 863-866.

(4) P., 292-295.

(5) P., 346-352. Certains passages de cette *canzone* sont imités de Victor Hugo : cf. Jeanroy, *op. cit.,* p. 105 et n. (3).

(6) *Mors* (*pendant l'épidémie de diphtérie* [1876-77]) P., 880-881.

créature jusqu'aux cieux, *il divin creato* (1), et met l'homme à la place de Dieu (2).

Pour cette humanité idéale, il n'est rien de trop noble. Que si elle n'est pas prête encore à goûter « les joies suprêmes de l'esprit » (3), nous ne devons pas « nous rapetisser » jusqu'à elle, « ni recourir à des enfantillages et à un radotage séniles, destinés à la maintenir toujours en tutelle » (4) : nous devons l'élever peu à peu jusqu'à nous, par une instruction graduelle. Une instruction populaire large et généreuse, donnée sans scrupules et sans restrictions : « Allez dire au soleil qu'il éclaire seulement le sommet de la montagne ou ce côté-ci plutôt que celui-là, et avec telle ou telle intensité de lumière. Quand l'heure aura sonné, le soleil inondera de ses rayons toute la montagne et toute la vallée... » Et le moindre brin d'herbe frémira de vie et de joie « sous le rire du divin père de la nature ». Et à l'ombre estivale de la colline ou dans les pâturages d'hiver de la plaine, les loisirs du pâtre n'auront plus la morne tristesse de jadis, mais ils seront consolés par quelque lecture bienfaisante. La diffusion des lumières hâtera l'avènement de ce quatrième état que Rome appelait la plèbe, et qui, par une compénétration de tous les éléments sociaux, renouvellera et rajeunira l'état, la religion, la philosophie et l'art.

L'art et la littérature sont en effet « l'irradiation spirituelle d'un peuple », toute littérature étant, dans sa virilité, populaire par essence, et, dans sa jeunesse, l'œuvre du peuple même (5). Carducci adore la littérature française des philosophes et des encyclopédistes, « de Voltaire et de Rousseau, de Diderot et de Condorcet, libératrice du genre humain et qui a révolutionné le monde » (6), et il donna lui-même à l'Italie, dans une langue à la fois populaire et savante, une poésie rare et érudite, parfois personnelle, presque toujours nationale et frémissante des passions du peuple italien « aux multiples vies » (7), ainsi qu'une prose audacieuse de polémiste, pleine de lyrisme, parfait instrument d'une critique spontanée et combative, à base d'histoire comme sa poésie, et fondée sur le respect des traditions italiques.

---

(1) « Je rends l'esprit au corps, je le respiritualise... », disait-il avec Henri Heine (*Polem. sat.*, p. 295).

(2) Déjà, en un sens, Pétrarque, idéalisant le sensible, divinisait l'humain, en même temps qu'il rapprochait de nous le divin, en l'humanisant (*Dal Discorso,* etc., *loc. cit.*, p. 354).

(3) *A proposito delle scuole elementari serali,* Pr., 23.

(4) *Dello svolgimento* cit., Pr., 318 ; cf. la même idée développée plus longuement, Pr., 601-602.

(5) *Alla lega per l'istruzione del popolo,* Pr., 598-599, 597, 602-603, 599-600 et 601.

(6) *Il secondo centenario di L. A. Muratori,* éd. cit., p. 34.

(7) *La chiesa di Polenta,* P., 1014.

* * *

Le retour aux traditions nationales : voilà où il faut toujours en revenir avec lui : son rôle a été de rappeler la tradition aux Italiens modernes ; il apparait essentiellement *restauratore*. « Reprendre la tradition des maîtres, et en la continuant développer cette tradition », tel est le principe qui domine toute son œuvre. Il a pour devise : *innover en renouvelant.* »

Carducci n'est pas un génie créateur. Son œuvre n'appartient pas à la littérature d'idées. Très peu versé dans le théâtre, dédaigneux du roman, il est avant tout *lyrique*, par le sentiment, et par le culte presque exclusif de la forme, « vertu primordiale de sa poésie » et de sa prose.

Mais son œuvre immense relie l'antiquité aux temps modernes et à venir. En face du pangermanisme envahissant, il rêve une renaissance latine présidée par la France, « nation grande et surtout vitale, dont le rôle historique est de servir de lien entre les nations », et il croit aux destinées de cette « civilisation méditerranéenne » que son optimisme se plaît à imaginer comme le centre de l'univers. Son optimisme va plus haut : revenant aux rêves humanitaires de sa jeunesse, il embrasse le monde entier dans un immense désir de paix et de conciliation, où toutes les haines s'éteignent, où toutes les luttes s'apaisent, où toutes les angoisses se calment, et il aperçoit l'aube d'un siècle où le soleil bénira également le sombre Vatican, le beau Quirinal et le vieux Capitole, où le travail sera joyeux, où l'amour sera sain, où une plèbe puissante d'hommes libres substituera à l'oisiveté et aux guerres des tyrans « la pieuse justice du travail ».

C'est à travers cet idéal d'humanité paisible et fraternelle qu'il me plaît de considérer dans son ensemble, en terminant, l'œuvre combative de Carducci, persuadé qu'ainsi je ne dois pas me méprendre sur les intentions du poète qui a écrit le *Chant de l'amour*, et de l'homme qui a invoqué si souvent, dans ses vers et dans sa prose, les deux dernières déesses qui restent sur la terre, la justice et la liberté.

Pressure (Clamecy), 28 août-25 septembre 1911.

MAURICE MIGNON.

N. B.. — *J'ai cru pouvoir me dispenser de résumé bibliographique, la plupart des ouvrages essentiels ayant été mentionnés dans les notes.*

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S&O)

15-6-1911

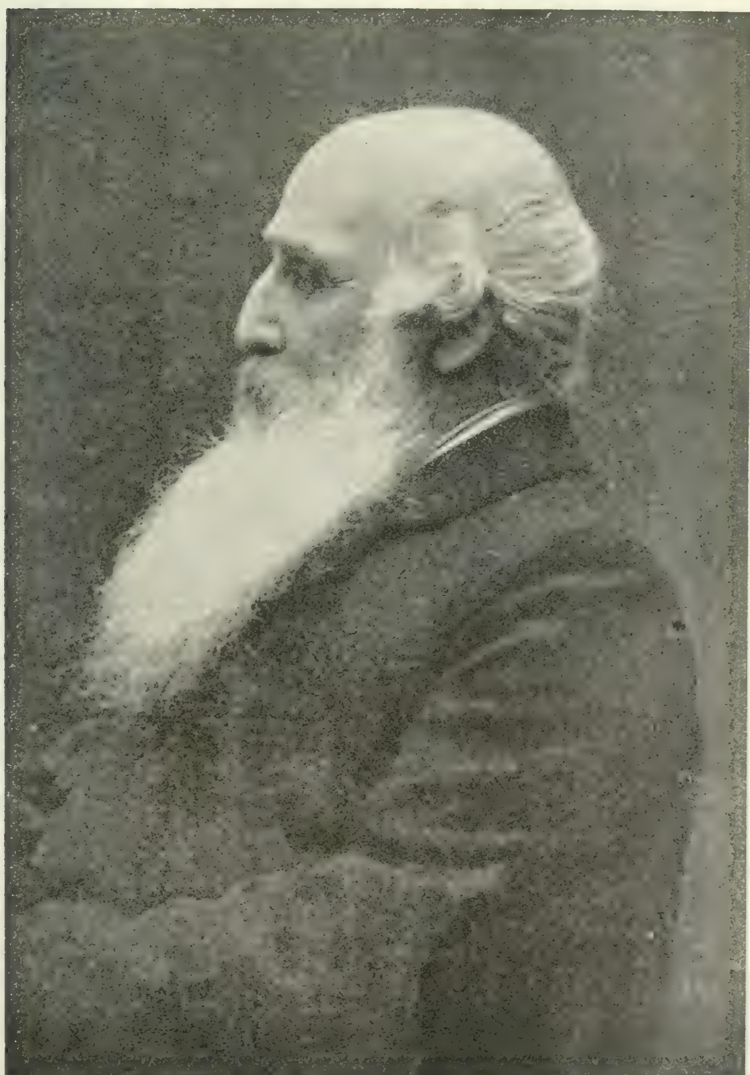
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 56

Portraits d'Hier

Camille PISSARRO

Par J.-C. HOLL



Camille Pissarro.

Photo DURAND-RUEL.



La Moisson (gouache).

Photo DURAND-RUEL.

Camille Pissarro

10 Juillet 1830-12 Novembre 1903



L'histoire de Camille Pissarro est celle de tous les Impressionnistes de marque, de Monet, de Sisley, de Renoir, de Cézanne, etc., de cette poignée de peintres qui, rompant un jour avec les méthodes courantes, sont allés à la nature comme à la source première, intarissable et méconnue de tous les arts.

Leur histoire forme bloc, c'est celle de l'Impressionnisme, car tous, unis dans le même amour de l'indépendance, de la liberté, de la sincérité et de la franchise, ont également subi les assauts d'un public gouailleur et d'une presse ignare et méchante, jusqu'au jour où, soutenus par de courageux écrivains, les Duranty, les Duret, les Zola, les Huysmans, les Mirbeau, ils se sont imposés après une lutte acharnée et formidable.

Quand le 15 avril 1874 s'ouvrit chez le photographe Nadar leur première exposition de groupement, le mot *Impressionniste* n'était pas encore leur étiquette. Duranty, dans une brochure *prophétique* — je souligne à dessein cette épithète, car à la lire on ne peut qu'admirer la perspicacité remarquable de cet écrivain — Duranty donc les étiqueta sous ce titre révolutionnaire pour l'époque : *la Nouvelle Peinture,* et parla d'eux en termes enthousiastes et justes.

Une toile de Monet intitulée : *Impression, soleil levant,* devait amorcer le titre, car le *Charivari* du 25 avril, sous la signature de Louis Leroy, parlait en termes amènes, vous pouvez le croire, de cette *Exposition des Impressionnistes.* Le nom une fois lancé fit fortune, malgré les peintres eux-mêmes qui l'acceptèrent faute d'en trouver un meilleur.

Dans cette première exposition, les artistes étaient assez mélangés. Boudin, Lépine, Gustave Colin et d'autres inconnus voisinaient avec Pissarro, Monet, Sisley, Renoir, Degas, Cézanne, etc. Le résultat fut lamentable.

Des ventes et des expositions se succédèrent avec le même succès en 1875, 1876, 1877. A propos de cette dernière on peut déduire des lignes suivantes la formidable erreur d'opinion que provoquèrent des critiques comme celles de Roger Ballu :

« Une exposition, dite de peinture, vient de s'ouvrir rue Le Peletier ; sans compter le public parisien, qui ne dédaigne pas la gaîté, cette *exhibition* a dû faire des heureux.

« Quelle joie de n'avoir pas à s'humilier devant un jury injuste et ignorant, de contempler ses œuvres exposées dans une salle publique, et de figurer dans un catalogue !

« Sur les écussons qui décorent la porte d'entrée, les exposants ont écrit le mot *impressionnistes.*

... On nous dispensera des explications fangeuses du fameux critique à propos de ce terme...

« MM. Claude Monet et Cézanne, heureux de se produire, ont exposé, le premier trente toiles, et le second quatorze. Il faut les avoir vues pour imaginer ce qu'elles sont. Elles provoquent le rire, et sont cependant lamentables ; elles dénotent la plus profonde ignorance du dessin, de la composition, du coloris (sic). Quand les enfants s'amusent avec du papier et des couleurs ils font mieux. — Je le demande encore, de quoi de tels barbouillages prétendent-ils donner l'impression, si ce n'est celle de l'invraisemblable ?

« Malgré l'étrangeté de sa peinture, M. Renoir ne doit pas être confondu avec les précédents... Dans la *Balançoire* et le *Bal du Moulin de la Galette* (1), le même M. Renoir s'est préoccupé au contraire de rendre servilement la nature. Au premier coup d'œil, il semble que ses toiles, pendant le transport de son atelier à la salle d'exposition, ont éprouvé un accident. Elles sont mouchetées de taches rondes, et comme tigrées de place en place. En examinant bien, on comprend ce qu'a voulu faire l'auteur. Il s'est efforcé de rendre l'effet d'un

(1) Musée du Luxembourg.

plein soleil tombant au milieu des feuillages sur des personnages assis sous des arbres. Ces taches rondes ont la prétention de rendre l'ombre portée de chaque feuille. Voilà, je l'avoue, une tentative vraiment impressionniste : mais entreprendre une pareille lutte avec la nature, n'est-ce pas s'exposer à une défaite sans excuse et sans intérêt, parce qu'elle sera toujours ridicule ? (sic).

...« MM. Levert, Guillaumin, Pissarro, Cordez, etc... ne méritent pas, en vérité, qu'on s'arrête devant eux. » (1).

Au souvenir de toutes ces critiques de la presse parisienne, et je ne cite ici qu'un modéré, Pissarro dut passer de gais instants, à supposer qu'il en ait eu cure. Et, en réalité, quand on relit à trente-quatre ans de distance les inepties dites sur l'impressionnisme, le rire étouffe toute velléité de respect pour les noms de ceux qui les signèrent.

Qu'apportaient donc de si extraordinairement ridicule ces peintres ?

La vie tout simplement, la vie du paysage dans l'air et la lumière, la vie des choses, multiforme, insaisissable, capricieuse comme le rayon coloré qui les vêt, aussi profondément merveilleuse que la magie du soleil à qui ces artistes demandaient leur science et vouaient leur amour.

La vérité est la chose la plus difficile à faire accepter.

En allant travailler en plein air, devant le motif, selon l'expression si juste de Cézanne, les Impressionnistes avaient pour guide la sensation dégagée des routines de l'œil, des éducations fausses de l'atelier et des recettes courantes. Ils regardèrent la nature, non pas à travers une toile vue, une manière ou un souvenir, ils la peignirent en y découvrant une multitude de choses nouvelles, un peu tumultueuses et imprévues. Ils la découvrirent autre que celle vue à travers les tableaux de l'époque ; ils l'exprimèrent sonore, colorée, ondoyante, frémissante d'air et de lumière. Personne ne la reconnut et on versa la raillerie sur eux et sur leurs œuvres.

C'est l'éternelle histoire des novateurs.

« L'Impressionnisme s'est placé vis-à-vis des choses dans l'état de désir sincère, d'ingénuité, qui doit être l'état d'esprit des artistes, quelle que soit l'époque, quel que soit le degré de civilisation », a écrit justement M. Gustave Geffroy.

A cette remarque ajoutons ces lignes formelles de Duranty, tirées de la brochure citée plus haut : « Dans la coloration, ils ont fait une véritable découverte dont l'origine ne peut se retrouver ailleurs, ni chez les Hollandais, ni dans les tons clairs de la fresque, ni dans

(1) Article paru dans la *Chronique des Arts* et reproduit in-extenso dans les *Beaux-Arts illustrés* du 23 avril 1877.

les tonalités légères du XVIII[e] siècle. Ils ne se sont pas seulement préoccupés de ce jeu fin et souple des colorations qui résulte de l'observation des valeurs les plus délicates dans les tons ou qui s'opposent ou qui se pénètrent l'un l'autre. La découverte de ceux-ci consiste proprement à avoir reconnu que la grande lumière *décolore* les tons, que le soleil reflété par les objets, tend, à force de clarté, à les ramener à cette unité lumineuse qui fond ses sept rayons prismatiques en un seul éclat incolore, qui est la lumière.

« D'intuition en intuition, ils en sont arrivés peu à peu à décomposer la lueur solaire en ses rayons, en ses éléments, et à recomposer son unité par l'harmonie générale des irisations qu'ils répandent sur leurs toiles. Au point de vue de la délicatesse de l'œil, de la subtile pénétration du coloris, c'est un résultat tout à fait extraordinaire. Le plus savant physicien ne pourrait rien reprocher à leurs analyses de la lumière... »

Ainsi, sous cette forme serrée et technique, Duranty, aux débuts même de l'Impressionnisme, en secrétait l'essence.

L'Impressionnisme fit entrer l'air et la lumière dans la peinture. Le premier, élément hétérogène, milieu indispensable à la vie animale, végétale et minérale, grand facteur de métamorphoses et de ruines, n'avait pas été soupçonné jusqu'ici entre l'œil du peintre et la perspective des choses.

A ce propos, il est curieux de jeter un coup d'œil sur l'historique de l'air. On le connaissait en physique, mais on n'avait jamais eu l'idée d'en tenir compte dans les phénomènes. On découvrit assez tard que l'air avait un volume et une pesanteur, ce qui modifia bien des théories, réduisit les autres à néant et amena des découvertes intéressantes.

D'où l'on peut déduire que la Science et l'Art procèdent par parallélisme. Ce parallélisme se découvre par intervalles dans les époques de forte maturité intellectuelle.

La grande innovation de l'Impressionnisme fut donc d'aérer la peinture. Il tint compte des projections des choses à travers ce prisme infinitésimal, élastique et impalpable, interposa entre l'œil du spectateur et le dessin des choses ce voile insaisissable qui donne aux contours l'ondoiement imperceptible de la vie, le rythme fuyant du mouvement dans l'immobilité apparente, et partant, le soupçon de vie jusque dans l'impassibilité du minéral.

L'atmosphère s'infiltrait à travers les masses lumineuses ou sombres, allait jusqu'à donner aux taches uniformes la vie fugitive et frêle des molécules de la matière.

Ce grand travail traduisait ainsi l'apparence visuelle du principe chimique : la combustion, essence même de la vie, car l'atmosphère

donne à nos organes l'impression d'une vibration rythmique par laquelle s'affirme la vie obscure, végétative et inconsciente des choses.

Sans parler du paysage historique, qui est une hérésie et une négation de la nature, la peinture de paysage se confinait dans la ligne et les clairs-obscurs. Les peintres procédaient par contraste : un schéma pittoresque sur un ciel orangé ou bleu frangé de nuages. Les romantiques eux-mêmes avaient encore un verre fumé sur les yeux. Les Impressionnistes devaient enlever cette écaille qui obscurcissait la vision de leurs aînés et devenir les adorateurs du soleil. Car le soleil, dont la clarté magique anime les choses, donne aux yeux l'illusion d'un rythme grandiose dans lequel tournoient les couleurs, les ombres et les formes. Souvent un paysage nous plaît non par le pittoresque de sa ligne et de ses accidents, mais par la brillante synthèse de son coloris. Sur cette métamorphose incessante de la couleur, à travers les ondoiements de l'air ou des brumes, le soleil laisse tomber l'éveil de sa clarté et le contour des choses disparaît dans une symphonie générale du coloris : c'est le chant de la lumière.

L'Impressionnisme enfanta ce côté panthéiste de l'art. A cette unification du rythme planétaire dans lequel rentrait l'homme, non plus en spectateur dissemblable, — unification soupçonnée, mais déviée par les derniers romantiques en littérature et mise au point par les naturalistes — les Impressionnistes mirent toute leur ferveur ; ils ouvrirent ainsi la voie illimitée à la peinture.

Il y eut, comme dans tout essai, des mouvements à côté, des traductions incomplètes, des impuissances momentanées. Le temps seul devait clarifier la vision des premiers novateurs, leur apporter cette sûreté d'œil et de main, cette harmonie entre la vision et l'expression qui sont les signes du chef-d'œuvre.

La lutte âpre et tenace se couronna de succès. Dès lors, chacun suivit sa voie, librement, avec son esthétique propre et sa facture, son caractère et son domaine ; chacun se posa devant la nature avec son œil neuf, un cœur sincère et beaucoup de savoir.

*
* *

Camille Pissarro naquit aux Antilles le 10 juillet 1830, dans la petite ville de Saint-Thomas (1).

Son père, quincaillier en gros, l'envoya à Paris faire ses études, car il était lui-même français. Le jeune homme manifesta de bonne

(1) Nous avons emprunté les principaux détails biographiques au remarquable ouvrage de M. Théodore Duret : *Les peintres impressionnistes*, Floury, édition de 1906. Nous en devons certains autres à l'obligeance de M. Manzana-Pis-

heure des goûts artistiques, encouragés du reste par son maître de pension, Savary.

Quand il revint à la maison paternelle pour apprendre la carrière du négoce, le jeune Pissarro se retrouva quelque peu dépaysé au milieu de ces ferrailles. Les livres de caisse et les factures s'enjolivèrent de croquis. Il occupait ses loisirs à dessiner, s'isolant dans la campagne et notant avec cette naïveté du néophyte tout ce qui frappait son instinct d'artiste.

En 1852, Pissarro avait alors 22 ans, un peintre danois Fritz Melbye, de passage à Saint-Thomas, s'intéressa à lui et l'emmena à Caracas.

Il faut dire à l'honneur de sa famille que Pissarro, remarqué ainsi dans ses débuts, ne se heurta pas à l'entêtement coutumier de ses proches. Son père ne voulant pas contrarier les goûts de son fils l'envoya donc à Paris étudier à l'école des Beaux-Arts. Il est probable que Pissarro n'y séjourna pas longtemps car, à travers ses flâneries dans Paris, il aperçut un jour à la vitrine d'un marchand des Corot qu'il admira. La vue de ces œuvres éveilla en lui un grand enthousiasme. Cette commotion découvrit à Pissarro sa voie.

A cette époque, Corot, il faut le remarquer, n'était connu et apprécié que d'un très petit nombre, une élite, comme il s'en forme autour de chaque grand artiste à ses débuts. Cette sympathie soudaine éveillée dans l'âme du jeune Pissarro pour un homme dont les débuts furent en tout semblables aux siens est une étrange coïncidence du destin.

Tout comme Corot, Pissarro, fils de négociant, est destiné par sa famille à poursuivre la carrière paternelle. Tout comme Corot, Pissarro n'a de goût que pour le dessin et crayonne un peu partout. Et voici qu'une admiration soudaine émeut Pissarro en face des premières toiles de Corot qu'il ne connaît pas, comme par une affinité mystérieuse.

L'influence de Corot se manifesta tout naturellement dans les premières œuvres de Pissarro. Ses rapports personnels avec le peintre de la campagne romaine l'encouragèrent dans cette idée qu'il fallait demander à la nature le secret de son art. Cette idée, du reste, était dans l'air.

En 1859, il exposa pour la première fois au Salon un paysage de Montmorency où il habitait. Puis refusé successivement en 1861 et 1863, il exposa, cette même année, au *Salon des Refusés*. Accueilli de nouveau au Salon officiel en 1864, 1865, 1866, « il peignait alors

---

sarro, fils du Maître, également peintre de grande valeur, dont l'orientalisme séduisant semble sorti du cadre somptueux des *Mille et une Nuits*.



Les Coteaux de l'Ermitage, Pontoise.

Photo DURAND-RUEL.



Les Faneuses (gouache).

Photo DURAND-RUEL.

dans une gamme sobre, remarque M. Duret, dans la manière qui prévalait parmi les peintres influencés par Corot et Courbet. Ses paysages de cette première époque sont particulièrement fermes, par plans simplifiés, dans une note générale de verts austères et de gris un peu sombres ».

En 1866, Pissarro fit la connaissance de Manet. C'était l'époque héroïque où le maître de l'*Olympia* tenait ses assises au café Guerbois près la place Clichy. Là se rencontraient des artistes et des littérateurs, des gens qui allaient un jour imposer leur nom à l'Art et à la Littérature : Duranty, Zola, Monet, Renoir, Cézanne, Cladel, etc. Pissarro s'adjoignit au groupe, s'éprit de leurs théories qu'il pratiquait déjà isolément et se lia d'amitié avec Monet et les autres.

Puis il se maria et vint habiter Louveciennes en 1868. Sa mère, revenue en France, lui faisait une petite rente qui lui permettait de vivre, car malgré ses expositions au Salon, régulières jusqu'en 1870, Pissarro ne vendait rien ou à peu près. A Louveciennes vivait un ancien maçon qui, à fréquenter les peintres assez répandus dans la région, s'était épris de peinture et mis à vendre des tableaux. On le désignait communément sous le nom de père Martin. Ayant déjà pratiqué son négoce avec Corot et Jongkind, dans leurs débuts, il alla ensuite à Pissarro ; il lui payait une toile environ deux louis, se contentant souvent d'un bénéfice de vingt francs. Pauvre père Martin, quel camouflet pour tes confrères actuels !

Vivotant ainsi et surpris par la guerre, Pissarro dut quitter Louveciennes compris dans l'investissement. « Ses toiles furent perdues. Elles ont probablement été brûlées car on n'en a point retrouvé la trace. C'est ce qui explique que ses œuvres de début, celles qu'il peignit avant 1868, soient si rares aujourd'hui (1). »

Réfugié à Londres, il y retrouva quelque temps après Claude Monet qui revenait de Hollande. Tous deux alors comprirent devant les œuvres de Turner l'ampleur de leurs théories propres et découvrirent subitement le vaste horizon de leur art. Ce séjour à Londres provoqua en eux l'impulsion définitive qui devait les conduire à cet art vivace, complexe et prestigieux.

Après la guerre, Pissarro revint en France s'établir à Pontoise où il demeura dix ans, de 1872 à 1882. Là il retrouva Cézanne qui séjournait lui-même à Auvers-sur-Oise. De leur commerce journalier, de leurs travaux côte à côte, de leurs conversations d'art surgissaient une effervescence prodigieuse, une émulation où, selon la remarque de M. Duret, « Pissarro peint des paysages où entre, pour une part, un coloris éclatant, suggéré par celui de Cézanne ».

(1) Théodore Duret : *Ibid.*

Cette remarque en appelle une autre du même auteur, qui est d'une généralité séduisante et instructive :

« En faisant l'histoire des Impressionnistes, on a sans cesse à noter l'influence qu'ils ont exercée les uns sur les autres et les emprunts qu'ils se sont faits mutuellement. Unis et engagés dans une même voie, ils se développaient côte à côte. Quand nous parlons ici de l'influence exercée par les uns sur les autres, il ne saurait donc être question de cette sorte d'imitation à laquelle se livrent ces gens qui, lorsqu'un procédé est définitivement complet, le prennent tout d'une pièce, pour l'appliquer servilement. Avec les Impressionnistes, il s'agit d'artistes qui apportent au jour le jour leur part d'invention au fonds commun et où chacun profite de ce que les autres ont pu trouver, mais l'adapte en le modifiant selon son tempérament ».

C'est ce qui prouve combien ces hommes travaillaient avec leur cœur et leur cerveau, combien, fascinés par les mêmes procédés qui résultaient d'une expérience et d'un raisonnement communs, ils avaient souci de marquer leur œuvre au cachet de leur sensibilité propre. C'est ce qui explique pourquoi Monet, Pissarro et Sisley sont si différents malgré leurs origines communes et l'on me permettra de me citer moi-même à ce propos : « Si Monet fut le magicien et le lyrique, aux sublimes envolées, Pissarro, le prosateur aux amples périodes ordonnées selon le rythme tranquille des claires gammes végétales, Sisley reste le tendre, l'intimiste délicat de la nature » (1).

Ainsi, dans le calme des champs se développait le talent de ces hommes qui, dès 1874, devaient exciter tant de colères et de sarcasmes.

Leur vie qui fut une continuelle recherche, une lutte journalière pour l'art et la vie matérielle, se jalonnait d'expositions vouées au mépris de tout ce qui prétend à Paris penser et créer. Quelle leçon !

L'histoire de l'Art n'enregistrera jamais plus, espérons-le, de tels antagonismes entre le public et l'artiste qui crée. Ce serait à désespérer des prodigieuses ressources intuitives de notre race, pourtant fine et éclairée. Hélas ! la crasse est encore profonde, les préjugés nombreux et solidement enracinés.

Pissarro reçut comme les camarades et peut-être plus qu'eux tous, à part Cézanne, les horions glorieux. De Pontoise qu'il quitta, en 1882, Pissarro vint s'établir à Eragny ; puis séjourna à plusieurs reprises au Hâvre, à Rouen et finalement à Paris où il mourut le 12 novembre 1903, presque aveugle. Durant vingt ans son œuvre

---

(1) *Après l'Impressionnisme*, par l'auteur.

s'élabora tranquillement, vouée aux aléas des expositions et des ventes. Mais la leçon portait ses fruits. Malgré les Salons et les officiels hostiles, la jeunesse vint à eux, les aima, s'assimila leurs découvertes et la peinture contemporaine prit un essor nouveau sous l'influence occulte mais formidable de cette poignée de solitaires.

La victoire était éclatante. Non avouée de l'Institut, elle parvenait jusqu'aux marches du vieil édifice vermoulu, compassé et ridicule. Les fantoches possesseurs des prébendes, du renom et de la gloire se reculèrent dans les limbes de leur néant, ricanant jusqu'aux bras de la camarde en face de cette ruée victorieuse qui vouait aux gémonies leur mémoire exécrée et néfaste.

La jeunesse montait, inspirée et fervente, vers ces hommes, des vieillards eux aussi qui, pendant plus de trente ans méconnus, ne cessaient de leur répéter, dans l'entêtement de leur apostolat, qu'ils étaient les vrais peintres, les seuls grands artistes de l'époque. Et la jeunesse est venue à eux, le cœur reconnaissant, les lèvres pleines d'adorables excuses. Le temps a fait son œuvre et, sur l'histoire obscure et douloureuse des Impressionnistes, s'élève le plus beau chant d'amour que les lèvres humaines aient balbutié vers la lumière...

*
* *

Il est temps maintenant d'entrer au cœur de son œuvre, d'en étudier les aspects variés et les étapes. Par son contact journalier avec la nature, par cette sorte de claustration dans laquelle il recherchait la communion intime avec les choses, Pissarro s'est tellement assimilé la nature que, sous son pinceau, elle retrouve la robuste complexion de son visage. Le peintre s'absorbe en elle, la recrée, dense et prolifique, lumineuse et puissante. Il est peut-être de tous les Impressionnistes celui qui se rapproche le plus de cette conception panthéiste que nous esquissions au début de cette étude, par le souci constant de laisser dire aux choses leur beauté essentielle.

« D'une envolée moins haute que celle de Monet, l'œuvre de Pissarro fut une *ascension grave et raisonnée vers la plénitude de la sensation colorée du monde.* »

« Tandis que l'âme de Monet, comme un sylphe, volait à travers l'espace, l'esprit de Pissarro voltigeait sur les champs et les hameaux, s'arrêtait aux sources cachées, aux collines, étudiait d'obscurs paysans asservis à la glèbe, notait avec une scrupuleuse exactitude la face changeante du paysage local (1). »

---

(1) *Après l'Impressionnisme.*

Il reste avant tout le visionnaire de la vie anonyme et simultanée des êtres et des choses, car sa sensibilité extrême, servie par une vision remarquable, arrivait à formuler la pulsation délicate des existences. Dans les toiles des *Boulevards,* de l'*Avenue de l'Opéra,* aucune silhouette distrayante ne vient déranger la vision. Dans la gaine des maisons animées, la foule anonyme s'épand avec des remous de houle, des inflexions de vagues, des mouvements incertains et, sur ce grouillement d'êtres, le soleil ou le brouillard, la neige ou la pluie éveillent la vie éphémère et momentanée d'une humanité captive de l'espace. Tout rentre dans le rythme universel ; on n aperçoit plus que le miroitement fugitif et incohérent par lequel s'évoque la vie ondoyante et diverse.

La sincérité de l'artiste s'affirmait dans la recherche constante du rendu. adéquat à la sensation et, pour ce faire, il trouva des procédés nouveaux. L'évolution technique de sa peinture n'est pas un des moindres mérites de cet homme, qui changea jusqu'à ce qu'il eût découvert la gamme lumineuse de sa palette d'où sortirent les belles toiles de Pontoise, Eragny, Rouen, le Hâvre, Paris. Son arrêt dans le pointillisme ne doit pas lui être reproché davantage que sa première manière, où l'influence de Corot est manifeste. Il portait si loin le souci de son métier qu'un jour, devant quelques intimes, il exprima ce vœu : Je donnerais une année de ma vie pour revenir dans cinquante ans contempler mes toiles et voir si le temps en a fait ressortir le travail intérieur, qui est en quelque sorte la rêverie du paysage.

Cette phrase démontre avec quel esprit de synthèse il composait le dessous de ses peintures , afin de dérouter la rouille du temps et de laisser à l'avenir le reflet de son impression lumineuse et vivace. car il voulait que ses tableaux gardassent l'âme primordiale de leur conception.

Pour cette ferveur avec laquelle il aima la vie, Pissarro demeure le peintre du sol et de la vie végétale en qui se résorbe l'idéal terrien. Nul mieux que lui n'a exprimé cette existence vaporeuse faite de nuances, de fluidité, d'ondulations, de souffles, de pâmoisons. Les arbres, les plantes, la vie fragile et colorée des fleurs, les cours d'eau reflétant les peupliers des rives ou les façades des chaumières, les nuages vagabondant à travers les ciels changeants des saisons et des heures, toute la nature en un mot défila sur ses toiles.

Les trois phases distinctes de sa vie artistique se limitent à peu près ainsi : Pontoise et Eragny, la campagne ; Paris, la ville et les foules ; Rouen, la vie maritime, le décor moyennageux de la vieille cité provinciale.

Nous voici à Eragny, le petit village entassant ses masures dans

la verdure abondante des haies, des vergers et des enclos. La vie champêtre s'ébauche avec la *Sieste*, à l'ombre d'une meule, le *Jardinier* qui surgit au milieu d'un sentier verdoyant à proximité des jardins, la glane des derniers fruits sur le sol jaunâtre que l'automne jonche de feuilles mortes. C'est le déroulement des trois saisons fécondes de l'année : le printemps, l'été, l'automne, dans le cadre d'une bourgade de France.

« Qui n'a pas été obsédé par la vue de ce *Jardinier* surgissant au milieu des verdures, campé, un arrosoir à la main, telle une puissante sculpture de vie et de couleur parmi l'air torride ?

« Cette toile affirme puissamment la justesse visuelle du peintre et sa faculté créatrice. Nul être parmi la peinture ne possède une objectivité si plénière, une vie si massive et si réelle. Vous croyez le voir sortir de la toile et s'avancer vers vous. »

Ce n'est pourtant pas du trompe-l'œil, mais une synthèse si juste de la vie que la sensation plastique et la spiritualité se confondent en un même rythme de vie.

Maints autres tableaux diraient cette faculté de créer la vie par l'équilibre du personnage avec l'atmosphère de son milieu, par la puissante sensation de la physionomie locale.

Cette puissance visuelle et objective jointe à cet instinct de la physionomie propre des choses peut être regardée comme la dominante du talent de Pissarro.

Si dans la campagne il a vu surtout la terre nourricière et féconde, les arbres denses, les verdures lourdes et surchargées de vert ; s'il a traduit le sol avec cet amour terrien de son aspect réel et positif, s'il n'a pas embelli son domaine par une poésie à la Corot, je ne vois pas d'autre raison que son instinct du vrai et, en tant que peintre, son amour de la belle matière.

Par ce caractère fondamental il offre une analogie profonde avec Cézanne.

« Pissarro, en effet, de tous les Impressionnistes, incarne le peintre, le visuel, le plastique, l'homme pour lequel la nature est une glaise malléable et palpable, l'être sensitif vivant surtout du contact immédiat des choses avec les sens. La sensation domine souverainement dans l'œuvre de Pissarro.

« Pissarro évidemment, à l'encontre de Monet, n'est pas un poète, mais un plastique, et, s'il fallait le comparer à quelque grand littérateur, je le placerais volontiers à côté de Flaubert, tandis que Monet ferait songer de préférence à Banville.

Monet est un lyrique, Pissarro un beau prosateur, solide, positif,

qui déroule ses périodes et échelonne ses images, avec le souci de la plastique et de la saine réalité (1). »

L'œil se repose au milieu de cette verdure, comme dans une halte sereine, et l'âme glisse doucement à la béatitude que provoque la rêverie au milieu des champs. Et l'on ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'évocation d'un coin charmant de la vie champêtre, ou de l'expression vraiment sincère de cette nature.

Bien que Pissarro se laisse aller à la magie de la couleur, que le coloris déborde de ses toiles, notre œil habitué aux choses factices et aux verdures rachitiques des boulevards, se trouve blessé par la profusion de cette couleur, ne sait plus reconnaître la vision des verdures natales, dans cette pluie de vert dégorgeant de chaque coin. L'été, pourtant, ne peut être qu'une vaste effervescence, un épanouissement de la sève, ce qui explique sa monotonie joyeuse et débordante, comme si la nature s'enivrait du soleil. L'été, en nos pays, est une saison difficile pour le peintre. Les variations du coloris sont insensibles, d'où la rareté des paysages de campagne à la pleine clarté solaire.

On se plaisait plutôt à évoquer des ruines ou des maisons dont le schéma pittoresque et brusque tranchait sur le ciel bleu et les verts. Pissarro a vu la difficulté, l'a comprise et l'a vaincue. Il aime la sève grouillant dans les herbes et les futaies, gonflant les feuilles et les tiges, arrondissant les formes végétales, leur donnant la souplesse et la virilité de la vie. Mais s'il aime la saison forte, l'époque du rut et de la maturité, il s'éprend aussi du printemps avec ses jeunes pousses et son vert tendre. Ici encore, il s'écarte de la tradition et ne donne pas aux verdures ce jaune délicat, outrancier, qui semble plutôt une décoration qu'une interprétation fidèle ; il fait soupçonner le vert discrètement, fluidement, la montée lente des sèves qui s'épanouiront en couleurs fortes.

La magie de l'automne le séduit ; il se laisse charmer par l'écroulement des taillis et des ramures, l'éparpillement de la lumière à travers les éclaircies du feuillage. D'un pinceau délicat il parsème les reflets épars de cette clarté cuivrée sur la confusion des vergers et des arbres. Dans ses toiles de l'automne naît une symphonie délicate et profonde. En même temps que la mélancolie s'exalte à la vision des ruines, la clarté baisse, les jaunes et les rouges s'éteignent, quelques reflets grisâtres glissent à travers les taillis en ombres fugitives. Sur la magie séductrice de l'automne flotte l'agonie des couleurs et les ombres grandissent, les masses se désunissent, l'ensoleillement meurt.

---

(1) *Après l'Impressionnisme.*

Pissarro sait accentuer la note sentimentale qui se dégage de tout décor automnal. Des formes humaines, lointaines, imprécises, comme le sentiment qui naît, semblent paraphraser le poème terrien, se confondre dans le rythme végétal qui les fait vivre et donnent l'impression d'une vie fugitive qui s'en va, fusionne avec le passé. La grande poésie de Pissarro se dégage de cette unité de vision dans laquelle les choses et les êtres vivent la même vie, comme nés par la puissance souveraine du soleil fécondateur des germes et ouvrier des formes.

La campagne et la vie champêtre ainsi traduites nous font regretter notre adolescence, nous reportent bien loin dans les belles années de notre vie provinciale. Elles nous donnent à comprendre ce que nous avons perdu, toutes les choses auprès desquelles nous sommes restés indifférents ou ignorants. Et il nous semble qu'aujourd'hui, si le hasard ou une vie laborieuse et assurée nous ramenait au pays natal, nous aimerions mieux ce sol pour en avoir compris la beauté, senti le frémissement et goûté le charme, la santé, car ces œuvres donnent l'amour de la terre. Il nous semblerait bon d'aller rafraîchir nos cerveaux à cette effervescence calme et nous libérer d'une vie fiévreuse et factice, d'où les sérénités sont bannies.

La vieille cité normande, la « métropole de l'art gothique », comme l'appelle de Hérédia, Rouen, patrie de Flaubert et ville aimée de Maupassant, tenta aussi Pissarro.

Il faut croire que cette vieille cité possède un charme pénétrant, puisque tant de génies y ont écrit leurs plus belles pages. Pissarro y a fait des chefs-d'œuvre. Les toiles qu'il signe à Rouen sont des toiles de maître et nous montrent un autre côté de son talent, qui fut prodigieux. Ce ne seront ni des vues d'ensemble, ni des panoramas. Pissarro n'aime pas à couvrir de grandes surfaces et à arriver à l'effet par la répétition ou l'amoncellement des profondes perspectives. Il sait, en poète ému, dégager d'un coin de paysage son charme propre, en saisissant la physionomie du lieu. La vision ne se restreint pas à la grandeur de la toile et le paysage se continue toujours en brisant le cadre. Il prend la vie au passage, telle qu'il l'aperçoit et telle qu'elle éveille en lui les rythmes, puis il la laisse se prolonger dans l'inexprimé, par la perspective du mouvement sans solution de continuité. A voir ces petites toiles, où grouille le mouvement de la cité ouvrière et maritime, on devine le travail gigantesque qui s'y élabore. Sous le panache des fumées qu'exhalent les cheminées des usines et des remorqueurs, la Seine moirée de sillages, semble rouler des gemmes. Dans une clarté limpide, sous un ciel d'azur légèrement pomponné de nuées claires, l'eau s'apparente au ciel, prend des teintes frêles et diaphanes, tandis qu'à la surface



La rue de l'Epicerie, Rouen, le matin, temps gris (1898).

PHOTO DURAND-RUEL.

voltige un effeuillement prismatique de la lumière. C'est Saint-Sever, avec ses maisons blanches sur lesquelles se profilent des mâts courbés, vision de clarté où la nature s'égaie, où le travail apparait bon. La Seine ici, assez proche de la mer, ne la fait pas soupçonner, ne se fonce pas sous les dernières vibrations du reflux, reste claire comme une eau de rivière. On se croirait sur son parcours, n'était le mouvement animé des bords qui indique, par des silhouettes de bateaux, la proximité de la mer.

Dans toutes ces toiles, de même que dans les vues du Hâvre, Pissarro fut un magicien des lumières aquatiques. Nul prisme ne saurait rendre la fluidité, les frôlements ou les épanouissements de la lumière avec autant de prestige que l'eau, cet élément qui devient, par le rayonnement de la clarté, un prisme composite et merveilleux. Sa couleur propre, qui varie à l'infini, suivant sa densité ou sa profondeur, ses ondulations, ses palpitations et ses moires, lui font une transparence hétérogène. Pissarro se plaît à capter ces mille reflets qui sillonnent les eaux, zigzaguent, fuient, se replient, s'effacent ou se croisent en gerbe lumineuse. Les incandescences stagnantes des couchants, les symphonies spectrales des crépuscules ou les opalines blancheur des aubes ont leur reflet dans les moires glauques ou polychromes des eaux. Toute la clarté diffuse ou vibrante du soleil se condense dans le champ illimité du miroir, rayonne aux mille facettes du prisme coloré, zèbre la toile de tons et de nuances qui se fondent en une délicieuse harmonie.

Il fallait au peintre une faculté prodigieuse d'extériorisation pour parvenir à fixer sur la toile la broderie complexe des impressions rétiniennes, la creuser en quelque sorte de toute la profondeur du ciel et des eaux, son reflet, puis coordonner toutes ces nuances en une même tonalité de coloris. Le *Soleil couchant* me semble résumer tout le prestige solaire. Le disque, élevé encore sur l'horizon, gire dans un incendie des nuages. Il se mêle à ces rougeurs et à ces pourpres une teinte cendrée et violette qui en amortit l'éclat. En bas, la Seine roule un peu tumultueuse et découvre des nuances insoupçonnées, dans la profusion de gemmes massives, comme des cristaux irréguliers et mouvants où éclot toute la magie des rayons jouant à travers le prisme aquatique.

Ainsi, entre terre et ciel, s'épanouit le plus beau phénomène solaire, la chute de l'astre, qui, par son inclinaison planétaire fait jaillir des profondeurs inconnues le rayonnement spectral de la lumière, donne au petit coin de terre la féerique illusion d'une splendeur éphémère que l'artiste fixe à jamais sur un carré de toile. Ainsi l'œuvre d'art persiste dans la beauté immatérielle d'un instant par la maitrise d'un homme qui disparait lui-même, l'heure venue, mais laisse à l'humanité une page intense de sa vie et de la vie universelle.

L'autre aspect de Rouen est traduit dans cette toile : *la rue de l'Epicerie.* Sur le fond de cette rue vieille et tortueuse, enserrée dans les maisons d'aspect antique et d'inégales hauteurs, se détachent trois tours gothiques, dont l'une semble en ruines. C'est un coin du vieux Rouen, une page de la vie moderne de la cité séculaire sur le fantôme moyennageux de son histoire.

Malgré cet amour ardent de la campagne et de la vie champêtre, du plein air, des prairies et des horizons, Pissarro, dont l'esprit de synthèse s'affirmait d'aussi subtile façon dans le poème immense de son œuvre, fut captivé par le pittoresque de Paris, le grouillement des foules, la beauté mouvante des rues. Visionnaire délicat, peintre sûr de sa touche, sans défaillance, il aborda le paysage parisien, avec cette même vivacité d'impression qu'il mettait à saisir les effluves végétaux, les palpitations des sèves et les vibrations des plaines.

Eugène Carrière avait eu l'audace d'évoquer le fantôme de Paris quand la grande ville se dégage des derniers voiles nocturnes, que les horizons se noient ou oscillent en remous de vagues, comme si les brumes flottantes de l'aube emportaient l'image des perspectives et des collines peuplées des faubourgs. Vaste synthèse de remous et de silhouettes, où les clochers semblent des mâts, impression magnifique, un peu littéraire, du Paris colossal s'éveillant d'un songe dantesque, le paysage de Carrière magnifiait la beauté taciturne de la ville, évoquait dans ses ondulations et ses perspectives infinies l'immensité de son prestige mondial, suscitait dans l'esprit la comparaison involontaire d'une ville de légende, d'une cité célèbre où les nations et les peuples venaient chercher l'inspiration et saluer le génie.

Pissarro fut plus humble, et peintre davantage. Il a compris dans Paris le paysage et la foule, le décor et la vie anonyme qui donnent au premier la raison d'être de ces vastes espaces, de ces monuments, de ces longues avenues peuplées de fenêtres derrière lesquelles s'agitent les drames, se vivent les existences de passions et de rêves, s'élaborent les problèmes de la Science et de l'Art. C'est la vie extérieure, anonyme et frivole, comme la foule dont l'âme jaillit dans un désir, une passion, une fugitive association d'idées et qui passe, s'enroule, se croise et s'écoule au fond des perspectives bleues, pour rentrer dans l'inexprimé et le silence. Ce sont l'*Avenue de l'Opéra,* les *Boulevards,* ces grandes artères de Paris où la foule de la *Mi-Carême* et du *Mardi-Gras* s'ébat curieuse et prolixe, s'agglomère tumultueuse et inquiétante comme une invasion soudaine, compacte ou espacée, mais toujours anonyme, âme vivante du paysage et de l'heure fugitive. Ces toiles magnifiques, d'un élan superbe, dégagent un charme intense et profond comme si

l'on vivait un instant le rêve partiel et formidable de toutes ces existences passionnées qui se ruent au plaisir ou vaguent, amusées, aux étalages de luxe.

Nous sommes maintenant au Louvre, au Carrousel et aux Tuileries. Ce jardin le plus beau de Paris, où l'air circule le plus librement par l'ouverture des Champs-Elysées, est un milieu fertile en études pour le peintre. Les petits jardins anglais, les plates-bandes régulières et régulièrement gazonnées, n'ont de charme vraiment que pour le jardinier. Mais la verdure diversifiée des taillis, la profusion des statues et les perspectives différentes donnent à l'ensemble une variété de pittoresque sans égale. L'évocation du Louvre, qui surgit en masse sombre derrière l'éclaircie du Carrousel, forme comme une barrière rétrospective à ce jardin qu'éclaircissent à souhait les marbres et les jets d'eau. Dans ces toiles nombreuses où les heures et les saisons s'inscrivent, la vie journalière s'anime. L'atmosphère variable du jardin se continue jusqu'aux murailles du palais, fait apparaitre celles-ci bleuâtres, ressuscite en quelque sorte son histoire par le contraste de sa vision lointaine et des menues existences qui l'entourent. Il est une de ces toiles qui mérite une attention réfléchie. Derrière un massif d'arbres défeuillés se déroule un dessin tourbillonnaire des avenues sablées, tandis qu'une brume très légère oscille d'un rythme délicat dont l'impression vivace fait frissonner malgré lui le spectateur attentif au charme du paysage. Dans les notations du palais, Pissarro a su dire la poésie de la pierre, comme Monet en a trouvé le frisson dans la série des *Cathédrales*.

La présence athmosphérique, dans ses toiles, semble continuer l'air dans lequel le spectateur se trouve. Aucune barrière n'étant entre lui et la représentation picturale, il a l'impression d'entrer dans le paysage et de s'y mouvoir. L'illusion nait sans induction, car l'atmosphère, jouant son rôle d'élément, imprime au minéral ce mouvement imperceptible de la vie chimique que saisissent nos organes par affinité. Affinité purement sensitive, du reste, car l'art n'est-il pas une sorte de *médium* par lequel les trois règnes se relient ? C'est en pétrissant les choses d'air que Pissarro parvient au grand art d'exprimer la synthèse de la vie.

Le charme de l'hiver, ses nuances délicates et diaphanes ont trouvé en Pissarro un interprète extraordinaire. Deux *Effets de neige* pris aux Tuileries et surtout l'*Etang de Montfoucault* sont de purs chefs-d'œuvre. Je ne connais rien d'aussi fluide, cristallin, azuré, que cette dernière toile, dont le propriétaire, M. Rosenberg, peut se vanter de posséder une œuvre incomparable. Nous sommes loin des blancheurs laineuses de Courbet qui, pourtant, était du pays de la neige et con-

naissait ce tapis moelleux et bleuté qui recouvre les prairies franc-comtoises. Là-bas, la neige est une parure ; à Paris, elle est éphémère et sale, et il faut la prendre dans sa première chute, où elle conserve toute sa pureté. Le peintre d'Ornans, qui fut un grand indépendant à sa manière, suggérait à un de nos critiques en vedette : « Courbet est un faubourien de la peinture ». Rien ne justifie mieux cette phrase à emporte-pièce comme la vue de ses paysages d'hiver.

Dans la neige, il y a de l'eau emprisonnée, l'atmosphère se reflète dans sa couche et la cristallisation des flocons forme prisme; donc la lumière s'y décompose. Nulle part, Pissarro ne s'est montré aussi magicien des lumières diffuses, des nuances bleues et pâles. La neige s'étale, légèrement bleuâtre par endroits, comme si la cristallisation de surface sous laquelle dort l'eau laissait prévoir le phénomène du dégel, et l'azur qui stagne dans la couche inférieure sert ainsi de miroir fugitif aux nuages. Les colorations ténues se nuancent, se fondent, dans les accidents du paysage, les glaces reflètent les ciels lourds ou les clartés falotes des jours, l'espace se restreint, les perspectives s'effacent et l'hiver apparaît dans toute sa poésie.

Les gouaches, les lithographies, les eaux-fortes et surtout les dessins innombrables forment un apport considérable à l'œuvre du peintre. Les gouaches sont des notations rapides et lumineuses d'un effet pris au dépourvu, l'espace d'une minute nerveuse et sensitive. Les eaux-fortes sont réfléchies, travaillées avec soin, mais les dessins forment en quelque sorte le journal intime de l'existence du peintre. « Feuilleter, dit Octave Mirbeau, ces cartons bourrés de notes, de projets, d'études sommaires ou poussées, suivre, au jour le jour, cette pensée toujours active, toujours en train de création, rien de plus émouvant, et aussi rien de plus instructif. »

On comprend mieux devant cette documentation perpétuelle la sincérité de l'artiste. Les mouvements pris sur le vif y sont écrits avec cette sûreté de main qu'une longue habitude rendait prestigieuse. Notations brèves ou dessins poussés, ce sont des mouvements, des attitudes, des gestes, la fascination de la forme humaine surtout, pliée aux mille mécanismes des usuels travaux ou des habitudes familières. Là s'inscrit en griffonnages rapides la vie de l'humanité. Un trait, un contour, une ombre, et le personnage ou le groupe vit dans une attitude momentanée. La quantité prodigieuse de ses dessins, qu'il serait fâcheux de voir dispersés au hasard des ventes, serait un enseignement fécond pour les jeunes peintres. L'artiste n'a pas dédaigné de préciser ou d'expliquer les poses diverses par des notules en marge, telles que : midi, temps brumeux, sachant combien la température influence l'organisme humain.

La dernière exposition qui fut significative consacra définitivement

le maître. Pissarro apparut à sa dernière étape comme un ouvrier supérieur pour lequel la nature n'a plus de secrets. Les tâtonnements du début avaient fait place à une maîtrise infaillible, et l'on sentait que le Maître, quoique vieux, vivait encore dans la pleine maturité de son talent, se distinguait de ses confrères officiels par la nouveauté incessante, l'affinement croissant de ses réalisations.

Les uns s'étonneront de cette verdeur, de cette force d'expression, de cette jeunesse de vision. C'est que le peintre avait raisonné son art toute sa vie, su conquérir le secret de la palette par la décomposition des effets solaires, par l'observation perpétuelle et vigilante des phénomènes naturels qu'il étudiait avec cet amour de la vie sous toutes ses formes, amour jaloux et violent que l'artiste portait en lui, tel un talisman.

Au rebours des peintres consacrés que la réclame bénévole des salons mondains « bombarde » dans les olympes académiques, Pissarro ne cessa jamais d'obéir à l'évolution naturelle de son talent. Il ne s'emprisonna pas dans la gangue étroite et inféconde d'une manière toujours pareille, toujours répétée, dont nous avons tant d'exemples aux Salons annuels. Il peignit jusqu'à la dernière minute avec le souci du mieux, du parfait, de l'harmonie suprême dont il enchanta nos yeux.

Gustave Geffroy, dont le talent délicat, tout de nuance et d'émotion, va de pair avec cet art dont il se complut à traduire les étapes, a parlé d'ingénuité dans la vision des véritables impressionnistes. Nul terme ne s'applique mieux à cet art régénéré ; ingénuité de vision seulement, c'est-à-dire un œil vierge en face des choses, dégagé de toutes les teintes fantaisistes de tradition. Chez Pissarro, l'ingénuité fut pour ainsi dire inconsciente, car né lui-même dans la magie solaire des tropiques, parmi la flore somptueuse des Antilles, il avait gardé des premières impressions de la vie le charme des lumières et des teintes vivaces. Fatalement, par la sincérité de son caractère, Pissarro devait aboutir à l'impressionnisme, le créer en quelque sorte avec son ami Claude Monet, retrouver dans les payasges d'Occident les nuances affaiblies des grandes symphonies orientales. On ne taxera, je pense, ni de louange, ni de superfétation, cette opinion.

A cette ingénuité s'amalgame, par l'analyse, une science profonde du coloris et des phénomènes physiques de la lumière et de l'atmosphère. Cet art s'appuie sur la science parce que cette dernière est la logique du développement de l'univers et par conséquent des phénomènes et des apparences. C'est elle qui cherche la solution de ce rébus qui porte en lui-même sa cause et sa finalité. L'Art, qui n'est qu'un reflet, une attitude d'esprit et de cœur dans le monde des phénomènes, doit fatalement, pour être vrai, broder d'abord sur le canevas

scientifique et fixer l'éphémère par la vision clarifiée, l'émotion sincère et simultanée de la réalité et des correspondances naturelles.

A mesure que l'humanité suit les échelons de son développement social, la science pénètre le secret des choses, la beauté apparaît, se révèle, élargit le rythme panthéiste. Non pas un panthéisme d'école et doctrinaire, mais un panthéisme humain, roulant son flot d'idées à travers les heurts des passions et des antinomies, élargissant la conception humaine, la reliant dans ses diverses manifestations, par une modulation unique, entraînant les sentiments et les rêves vers la même ascension de *conscience souveraine.*

*
* *

Pissarro, comme tous les impressionnistes de marque, comme Sisley, qui mourut trop tôt, sortait de cette souche d'artistes dont Baudelaire, au point de vue sensitif, fut le précurseur. Victor Hugo, un grand génie mal équilibré, parce qu'il vint trop tôt sur notre planète, devina, le premier, Baudelaire. Il le comprit de prime abord et trouva qu'il avait inventé un *frisson nouveau.* Ce jugement honore la sagacité de Hugo et prouve indubitablement sa maîtrise, malgré la profusion prolixe de ses œuvres. Malheureusement, il n'avait plus le loisir de sortir de la gangue pailletée et miroitante de son lyrisme, mais je suis bien tenté de soupçonner que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* envia, sur son déclin, la grandeur hautaine et voluptueuse des *Fleurs du Mal.* Car Baudelaire fut un lyrique puissant qui sut concentrer des volumes en quelques strophes immortelles. Cette concision profonde du verbe qui se rattachait et se nouait aux racines mêmes de la volupté et de la souffrance, où l'émotion atteint son suprême degré de tension nerveuse, est due à la synthèse verbale, à un impressionnisme de pensée.

Baudelaire, je l'affirmerais presque, dut peut-être cette impression graphique de la pensée à son séjour aux Indes. Rien ne fouille le cerveau, ne le peuple d'ondes, de vibrations, ne l'éthérise en quelque sorte, comme la profusion concentrée de ces clartés ardentes qui semblent électriser la chair et faire jaillir les idées parallèlement aux nuances infinies des paysages et des ciels. La littérature de cabinet a trop déteint sur nous et nous avons trop paré notre langue de redondances inutiles pour sentir la poésie vibrante et matérielle des pays du soleil. Rattachant trop souvent nos sensations à des idées générales et confuses, nous oublions facilement que l'âme est un miroir où les beautés fugitives évoluent et impressionnent le cerveau. La nature la plus exubérante ne peut qu'affiner nos organes d'occidentaux accoutumés aux impressions indécises de nos paysages. Les



Le boulevard Montmartre, après-midi, soleil.

Photo Durand-Ruel.



Printemps, à Louveciennes.

Photo Durand-Ruel.

lumières violentes font surgir du chaos cérébral d'autres idées que la langue s'ingénie à exprimer d'une façon concrète et plastique, car la vie intellectuelle puise son inspiration dans le climat qui lui sert de réflecteur.

Baudelaire fit, en littérature, le même travail que vingt ans plus tard devaient commencer les Impressionnistes, en peinture. Il est leur père direct et l'instigateur de cette fusion des arts vers laquelle tend l'esthétique contemporaine.

Baudelaire, dans une critique de salon, écrivait déjà : « C'est, du reste, un des diagnostics de l'état spirituel de notre siècle, que les arts aspirent sinon à se suppléer l'un l'autre, du moins à se prêter réciproquement des forces nouvelles ». Dans une lettre à Frédéric Williot, Wagner disait que : « Chaque art tend à une extension indéfinie de sa puissance, que cette tension le conduit finalement à sa limite et que cette limite, il ne saurait la franchir sans tomber dans l'incompréhensible, le bizarre et l'absurde ».

En littérature apparaissaient des notes subtiles où se révélaient ce frôlement des arts entre eux, ce mariage d'éléments divers empruntés aux branches les plus aptes à l'assimilation. La littérature acquit avec Flaubert cette précision sculpturale, ce relief de frise. Les Goncourt, dont le style artiste fait soupçonner le schéma, l'idéal de l'image, donnaient à la phrase littéraire le précis et la saveur de l'eau-forte ; Banville mit de la lumière et du coloris dans les mots.

Nos aînés, les poètes d'aujourd'hui, outre la plastique du vers, font preuve de cet impressionnisme intellectuel qui fait jaillir une image nouvelle du rapprochement de termes qui ne s'étaient jamais rencontrés. Les uns, trompés par leur facture, n'ont vu dans la poésie qu'une mosaïque ou une peinture, mais la poésie n'est pas là, car l'orfèvre ne peut être que le manouvrier de l'émotion.

La concision de l'écriture moderne a son parallèle dans le raccourci linéal d'artistes comme Forain et Cappiello.

La sculpture aboutit à Rodin, l'incomparable poète du marbre. Ici, on se recueille et pressent un avenir gros de surprises. La sculpture est née dans la frise et y retrouvera son apogée, mais comprise dans le sens des *Bourgeois de Calais* pour la facture et du *Balzac* pour l'idée.

La musique a suivi le même exode. La musique italienne, fort à la mode, n'était qu'une broderie mélodieuse. Beaucoup de fantaisie, une arabesque sur harmonie simple. Wagner, avec le panthéisme germanique, élargit le rythme, creusa l'harmonie et fit surgir du chaos musical cet orchestre incomparable. Vincent d'Indy fit parler la musique. Sur des *Liedmotiv* qui tiennent à la fois du poème et de la fresque, il broda l'harmonie de *Fervaal*.

Dans toutes ces tendances ou, pour mieux dire, dans cette tendance générale des arts, on remarque, au fond de cet étrange soulèvement d'œuvres, un panthéisme grandiose. Nil immense fécondant le terrain des idées, il découle de l'impressionnisme idéal cet affinement de perception que provoque la culture intellectuelle intensive d'aujourd'hui. Ici se trouve un écueil que beaucoup déjà n'ont pas su éviter. La science ne remplace pas, et peut pas se substituer à l'art. Il ne faut pas une émotion factice provoquée par une synthèse brillante ou des juxtapositions habiles de signes. L'émotion simple et profonde qui doit se dégager de toute œuvre ne se fabrique pas ; elle est ou elle n'est pas.

C'est donc à cette tâche de dégager l'émotion du cœur par la sincérité de la vision que doit prétendre l'impressionnisme. Il grandira, se formulera dans toutes les expressions du Beau et aboutira à cette cohésion des arts dont il sera la pierre de touche. Car, au fond de tout, il y a l'antagonisme des forces naturelles, comme des forces sociales, dont le développement fait naître le monde capricieux des apparences.

Ce *doigté prodigieux* que sera l'impressionnisme glissera des apparences à la réalité intangible, universelle, increéée, dont nous portons en nous-mêmes le sens incomplet, mais énigmatique, comme si nous étions le miroir *encore inconscient* de l'univers.

* * *

« De taille moyenne, la voix douce, onctueuse, les traits d'une régularité fine, les cils restés noirs, l'œil d'un brun velouté, la barbe d'argent des patriarches — il a été celui de l'Impressionnisme. »

Cet alerte portrait de Pissarro paru en 1891, dans une revue : l'*Art dans les deux Mondes,* sous la signature A. M., n'a guère changé jusqu'en 1903. Il nous apparaît tel au frontispice de cet ouvrage et l'auteur n'eut-il pas un joli mot en dénommant Pissarro : le patriarche de l'Impressionnisme ?

Il l'est, en effet, non seulement par cette barbe de fleuve qui l'apparente aux effigies vénérées, mais aussi par le labeur énorme et l'impulsion de son œuvre. La question se pose tout naturellement de savoir maintenant quelle est la place de Pissarro dans la galerie des Impressionnistes.

Devons-nous, d'abord, avec M. Camille Mauclair, considérer Pissarro comme un des peintres *secondaires* de l'Impressionnisme.

Personnellement nous ne souscrivons pas à cette classification prématurée.

Des raisons majeures s'opposent à ce jugement qui, de la part de M. Mauclair, fut rendu de très bonne foi, j'en suis certain.

Mon éminent confrère n'a sans doute pas remarqué qu'au point de vue technique Pissarro est peut-être de tous les Impressionnistes celui qui apporta le plus grand bagage de découvertes au fonds commun. Il est en tout cas celui qui étudia la couleur avec le plus d'acharnement, qui fut le plus praticien, le plus curieux de recherches. Il est est le seul des Impressionnistes qui ait une œuvre gravée d'une certaine importance. De plus, sa venue au pointillisme n'est-elle pas une preuve de grande humilité, vertu que tous les grands artistes possèdent, parce qu'ils savent combien leur œuvre, malgré tout leur génie, reste inférieur à la vie et à l'idéal qu'ils ont essayé de traduire. Quand il s'aperçut que ces théories n'atteignaient pas à la solide expérience de ses propres moyens, il l'abandonna. Cette attitude confirme une fois de plus la sincérité de l'homme, sincérité que nous retrouvons toujours au cours de cette longue et féconde carrière d'artiste.

Sa matière, pour employer un terme technique, en usage dans le langage des peintres, est d'une richesse somptueuse et l'on peut voir, dans certaines natures mortes — où précisément la question de matière est plus facilement susceptible d'être appréciée — avec quelle saveur Pissarro pétrissait sa pâte et obtenait un modelé d'une puissance incomparable.

J'allais précisément comparer cette matière avec celle de Cézanne, mais mon argument serait mal venu, puisque M. Mauclair n'aime pas Cézanne, qu'il a même écrit contre son œuvre des lignes d'une sévérité quelque peu haineuse.

Lisez plutôt :

« Quant à M. Cézanne, son nom restera attaché à la plus mémorable plaisanterie d'art de ces quinze dernières années. Il a fallu « l'impudence de cockneys » dont parlait Ruskin pour inventer le « génie » de cet honnête vieillard qui peint en province pour son plaisir et produit des œuvres lourdes, mal bâties, consciencieusement quelconques, des natures mortes d'une assez belle matière et d'un coloris assez cru, des paysages de plomb, des figures qu'un journaliste qualifiait récemment de « michelangesques » et qui sont tout bonnement les essais informes d'un homme qui n'a pu remplacer le savoir par le bon vouloir. Regarder les tableaux de M. Cézanne auprès d'un Monet ou d'un Renoir, cela équivaut à comparer une danse de paysans en sabots et une danse d'Isadora Duncan. Il n'y a pas l'ombre d'une véritable supériorité artistique dans ces tableaux dont on fait des éloges outrés qui gêneront sérieusement un jour leurs bénévoles signataires. Et ces éloges ne sont pas tous dûs à des « cokneys » ou à des naïfs. On les trouve sous la plume d'hommes qui ont su imposer Carrière et Besnard, et écrire de sérieuses pages sur les filia-

tions de l'Ecole Française, d'hommes avertis qui savent ce qu'est la beauté d'une couleur et d'une forme et l'ont prouvé au point qu'on est en droit de se demander s'ils se déjugent (1). »

J'excuse cependant ces lignes de M. Mauclair, parce qu'elles furent inspirées à ce moment, non par son sens d'artiste mais par les révoltes légitimes que firent naître les manœuvres inqualifiables des marchands, parce qu'elles sont le reflet de cette ambiance d'opposition d'un clan d'artistes, que j'apprécie et que M. Mauclair aime, contre les mœurs nouvelles mises à la mode par les tenanciers de la jeune peinture moderne.

Et pourtant M. Mauclair écrivait cinq ans après, en 1900 : « Paul Cézanne, solitaire en Provence, crée des œuvres puissantes et frustes ». Serait-ce par hasard vous qui vous déjugeriez, M. Mauclair ?

Qu'on excuse cette digression, elle montre tout simplement que si les jugements sont d'une variété quelque peu déconcertante, avec des artistes comme Pissarro et Cézanne, il faut avoir recours non plus à la littérature, mais à ce sens plastique de la couleur qu'ils eurent à un degré tel que leurs œuvres considérées à ce point de vue sont évidemment les plus solides de leur groupe.

C'est pour avoir méconnu ce côté essentiellement pictural de l'œuvre de Pissarro que M. Mauclair le classe dans les peintres secondaires, La critique, du reste, suit l'évolution de la peinture. Celle-ci, sous l'impulsion des impressionnistes — impulsion dont Pissarro et Cézanne peuvent revendiquer une large part — a évolué vers la sensation imagée, vers une plénitude colorée qui passe avant la construction et le style, quoique le style puisse aussi bien jaillir des choses mêmes — non pas de leur réalisme brut, mais d'une sélection rigoureuse de leurs valeurs — que d'une suggestion purement inventive de l'esprit.

Cette évolution n'est évidemment qu'une étape vers une orchestration plus grande, mais telle qu'elle est, il faut en tenir compte et donner à chacun la place que lui assigne son œuvre.

Or, Pissarro reste pour ces motifs dans les premiers rangs des Impressionnistes parce qu'il a vaincu des difficultés innombrables. Evidemment l'aspect de son œuvre manque de cette poésie, de ce romantisme qui a si longtemps affadi notre culture artistique.

La nature s'y déploie, agreste et simple, comme une belle fille de ferme, dont la beauté réside dans la plantureuse robustesse des formes et l'incarnat du teint frais, légèrement hâlé par le grand air des champs. Si Pissarro ne l'a pas embellie, sachons-lui gré d'avoir retrouvé, en elle et par lui, la véritable poésie du sol, de la terre,

---

(1) *La Revue*, 15 décembre 1905.

cette âme matérielle qui s'exhale des pierres et des verdures, telles qu'elles sont, dans l'humble beauté de leur simplicité rustique.

Dans un tel mouvement de réédification, c'est encore Pissarro que les peintres viendront consulter de préférence, avec le plus de profit.

La multitude et la variété de ses recherches ont encombré son œuvre, nous le reconnaissons, d'œuvres d'une médiocre attraction de musée, mais il ne faut pas voir en lui pour cela un « faux maître », ou le « bottin de l'impressionnisme » tel que le qualifia, d'une façon quelque peu irrévérencieuse, M. Charles Morice dans le *Mercure de France*.

On pourrait à la rigueur sourire de ces expressions, comme d'une boutade de mauvaise humeur, mais M. Charles Morice précise par ce jugement qui ne comporte aucune ambiguité : « On ne peut plus parler de la nature à propos de Pissarro, il ne l'a pas aimée ; il n'a vu en elle que sujets à tableaux, il l'a regardée froidement ».

Je ne sais pas de quel œil M. Charles Morice a regardé l'œuvre de Pissarro, en tout cas cette œuvre aurait dû lui suggérer une modestie qui lui convenait avant toutes choses. Je crois plutôt que M. Charles Morice a regardé trop froidement l'œuvre de Pissarro pour porter un pareil jugement manifestement tendancieux. Aussi nous ne nous arrêterons pas à discuter ces lignes que l'œuvre du Maître dément surabondamment.

Dans la lignée des Impressionnistes, Pissarro garde sa place sur le même rang que Monet et Sisley, parce que chacun d'eux a sa physionomie et son caractère propres dans le paysage.

Cette égalité découle même de cette tendance générale de l'Impressionnisme à n'avoir jamais essayé de styliser la nature.

C'est le grand reproche qu'on leur adresse, reproche facile, un peu puéril, puisque ces artistes ne cherchaient pas à interpréter une nature artificielle, embuée d'idéologies vieillotes. Ils avaient assez à faire de retrouver l'*image du monde* sous l'encrassement des jus séculaires, de nous enseigner à le bien voir, de nous y faire découvrir les merveilles de ses métamorphoses.

Nous n'avons tout simplement qu'à nous incliner devant leur tâche qui fut *nécessaire,* aride et colossale, à laquelle nous devons reconnaître l'inspiration féconde et obligatoire de l'évolution actuelle des arts.

Il serait du plus mauvais goût de renier aujourd'hui l'influence incalculable que, depuis 1876, ce mouvement imprima dans la peinture et dans les idées. Depuis, toutes les palettes se sont éclaircies inconsciemment. Les peintres ont subi la fascination de leurs lumières et de leur coloris. Les uns sont allés plus loin et ont cherché la syn-

thèse dans ce chaos d'analyses ; c'est la loi réflexe des activités cérébrales.

Les Impressionnistes ont décrit leur courbe dans l'histoire de l'art et il serait vain de continuer leur formule comme bon nombre l'ont fait. Mais le poncif est la marque certaine de l'impuissance. Jamais les Impressionnistes n'ont prétendu obliger leurs successeurs à les répéter, car la manière ne fait pas la chose. C'est ce que ne veulent pas comprendre à leur tour d'autres artistes attardés qui, non contents d'élaborer de pâles pastiches du passé, se mêlent d'écrire contre cet admirable mouvement, le rendant responsable de toutes les déformations parasites et des absurdités qui palabrent aujourd'hui sur les cimaises indépendantes. Sous prétexte que les anciens firent des chefs-d'œuvre, ils recopient pieusement les mêmes tons donnés par les Maîtres et infligent à un nu d'aujourd'hui le ton que plusieurs siècles ont patiné.

A travers ces erreurs et ces dénigrements, l'œuvre des Impressionnistes rayonne d'un éclat pur. Quand le temps aura sélectionné cette œuvre immense, alors apparaîtra le pur joyau de leur génie.

La mort de Camille Pissarro fut de celles qui laissent aux âmes éprises de beauté un reflet infini. Avec lui s'éteignit la magie d'un pinceau qui créa d'inestimables chefs-d'œuvre, éparpillés aujourd'hui dans les musées d'Europe et les galeries particulières.

Travailleur infatigable, Pissarro demeure le modèle de l'artiste tel que les compromis modernes l'obligent à devenir. Sa vie fut un enseignement, car, pour sauvegarder son indépendance, pour se consacrer entièrement à la recherche des notations picturales, Pissarro se tint à l'écart, insoucieux des critiques, indifférent aux haines, gardant sur sa face de patriarche la sérénité d'une âme charmée chaque jour par l'harmonie naturelle.

Il n'eut donc pas les honneurs de la consécration officielle ; on n'a pas jeté sur sa tombe les fleurs de rhétorique des discours pompeux et vains ; il ne fut rien, « pas même académicien » ; mais il a vécu dans l'amour ardent de son art sincère, probe et magnifique.

Pissarro restera l'ouvrier des premières heures qui consacra pieusement sa vie à l'élaboration d'un art universel et complet dont toutes les expressions sont humaines et naturelles. Il aura posé un des premiers jalons de l'esthétique future par laquelle les artistes de l'avenir s'émanciperont vers la lumière, source de toute vie et de toute beauté. La rêverie ensoleillée de son œuvre immense charmera pour longtemps les délicats et les sincères, et les peintres eux-mêmes sauront y retrouver les marques d'un génie modeste, dont s'enorgueillira plus tard la France, quand elle mettra le souci de ses gloires artistiques au-dessus des cabotinages. Ils reviendront chercher dans ces toiles

vibrantes l'inspiration d'une technique personnelle et raisonnée que les Académies ne soupçonnent point, figées qu'elles sont dans la décrépitude des formules compassées et des erreurs. La génération des jeunes peintres d'aujourd'hui trouvera un enseignement moral dans la vie de cet homme qui s'aliéna, de cœur gai, les honneurs imbéciles du snobisme mondain, pour la satisfaction personnelle de faire une œuvre durable et profonde comme l'humanité dont elle est la vivante image.

J.-C. Holl.

BIBLIOGRAPHIE DE L'IMPRESSIONNISME

Duranty : *La Nouvelle Peinture,* 1876.
Th. Duret : *Les Peintres impressionnistes,* 1878-1906.
— *Critique d'avant-garde,* 1885.
Félix Fénéon : *Les Impressionnistes en 1886.*
Georges Lecomte : *L'Art Impressionniste,* 1892.
Gustave Geffroy : *La Vie Artistique,* 1897-1905.
André Mellério : *L'Exposition de 1900 et l'Art impressionniste,* 1900.
Camille Mauclair : *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses Maîtres,* 1904.
André Fontainas : *Histoire de la Peinture française au* XIXe *siècle,* 1906.
J.-C. Holl : *Après l'Impressionnisme,* 1910.



Paysannes ramassant des herbes (gouache).

Photo Durand-Ruel.

Imprimerie Coopérative Ouvrière Villeneuve-Saint-Georges (S.&O.)

1er-7-1911

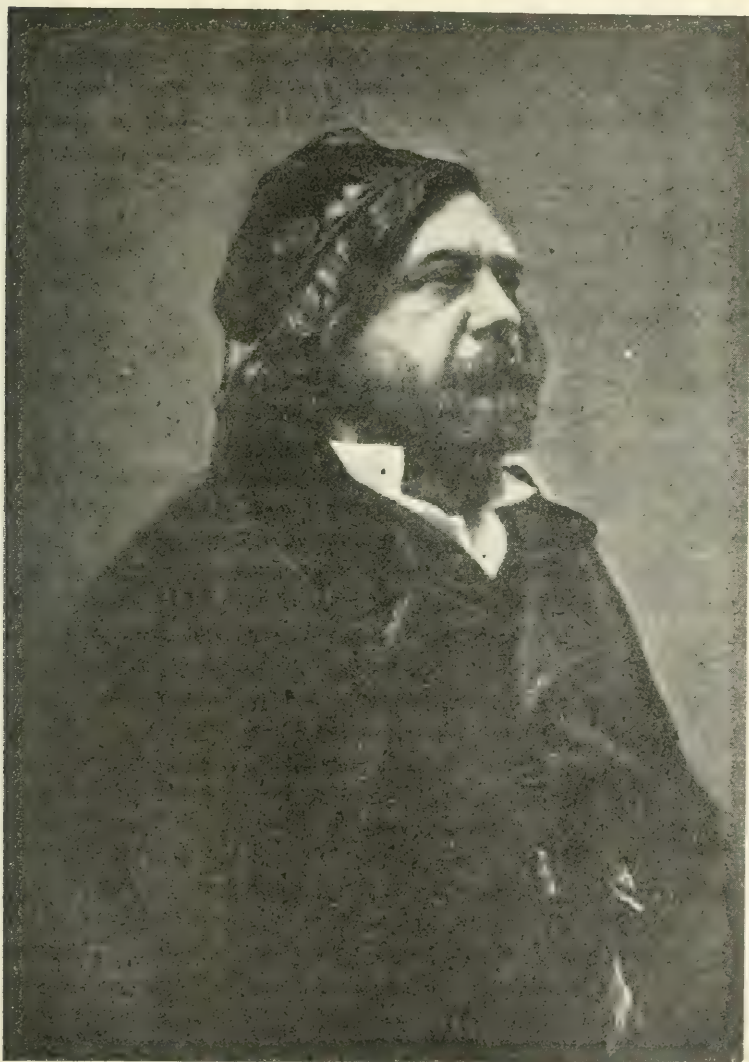
Le Gérant : Ernest Reynaud.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 57

Portraits d'Hier

Théophile GAUTIER

Par Paul DERMÉE



Théophile Gautier.

Photo NADAR.

Théophile Gautier



I

Sans craindre que jamais elle soit abattue,
Dans un marbre ignoré, dans un divin métal,
Le poète a sculpté lui-même sa statue.

Il peut rire du Temps et de l'homme brutal,
L'insulte de la ronce et l'injure de l'herbe
Ne sauraient ébranler son ferme piédestal.

Car ses mains ont dressé le monument superbe
A l'abri de la foudre, à l'abri du canon :
Il l'a taillé dans l'or harmonieux du verbe.

Immortel et pareil à ce granit sans nom
Dont les siècles éteints ont légué la mémoire,
Il chante, dédaigneux de l'antique Memnon ;

Car ton soleil se lève et l'illumine, ô gloire !

Telles étaient les belles terza-rima que de Hérédia déposait sur le cercueil de Théophile Gautier.

Qu'elles sont confiantes en la postérité! et quelle assurance montraient les romantiques d'avoir triomphé, eux et leur esthétique, sans crainte de retour!

Vingt ans après, on n'eût plus osé en dire autant! Et aujourd'hui que quarante ans se sont écoulés, nous voyons tout au net les injures que le temps a fait subir à l'œuvre de Théophile Gautier. La pluie en a rongé le marbre, la gelée l'a fait éclater. Mais l'oubli surtout et la négligence de nos contemporains l'ont laissé envahir peu à peu par la mousse.

Nous passons indifférents à ses côtés car les plus belles parties nous en sont dérobées.

Quarante ans ont passé!

Nous eûmes d'autres poètes qui parlèrent davantage à notre âme et qui furent en même temps de grands artistes. Ils nous ont rendus très exigeants. Auprès d'un Henri de Régnier, nous voyons combien la versification de Théophile Gautier est gauche, lourde et malaisée. Flaubert, France et de Gourmont nous montrent ce qu'il y a de facilité regrettable dans sa prose.

— Oui, alors qu'un Baudelaire vit seulement de nos jours en sa plénitude, Théophile Gautier est bien mort. Plus rien en nous ne tressaille à son contact. Il est un prédécesseur et non un précurseur. Nous l'examinons froidement, avec indifférence. Car les Parnassiens qui l'avaient élu comme guidon, en même temps que Leconte de Lisle, étant tous morts découronnés, nous ne pouvons l'aborder en partisan.

De nos jours, une grande confusion règne dans les lettres. De nombreuses tendances s'y manifestent. Cependant je crois que pas un jeune écrivain ne songerait à prendre son appui en Théophile Gautier !

Mais il mena une belle et noble vie sur quoi nous pouvons encore rêver. Elle nous donne à réfléchir et surtout nous fait sentir avec force toute l'amertume de certaines existences contrariées inlassablement par le destin.

Si je gâte ma matière, qui est précieuse, ce sera par ignorance du métier et sans doute n'en serai-je pas moins coupable !

Son enfance

Devant certaines singularités de la nature de Théophile Gautier on s'est évertué à chercher dans son enfance, dans le passé de sa race, des éclaircissements. Sa famille gardait le souvenir légendaire d'un ancêtre oriental. Et cela n'aurait pas de quoi surprendre. Elle était originaire du Comtat-Venaissin et on sait que pendant longtemps y ont subsisté des traces de sang levantin.

La belle tête aux tons orangés, aux regards langoureux, du poète semble en faire un fils du soleil. Et son amour pour ces contrées calcinées indiquerait peut-être en lui une nostalgie inconsciente.

Par sa mère, il aurait d'ailleurs du sang bourbonien dans les veines.

Pierre Gautier, grand royaliste s'il en fut, s'étant dévoué à son parti aux journées les plus troublées de Thermidor, avait épousé, par royalisme, a-t-on dit, au château de Poudens, en automne 1810, Antoinette Cocard, belle personne au type bourbonien très marqué. On disait que ce n'était pas à pur hasard qu'elle avait le menton arrondi et le nez busqué ! Que naguère un comte d'Artois... Enfin.

l'accueil que, malgré sa situation modeste, la jeune femme recevait de la noblesse du pays, accréditait la légende.

Légendes de toutes parts, sans doute, mais qui expliquent ce qu'il y avait de superbe sereine et d'indolence rêveuse chez notre poète.

Ce fut à Tarbes, ville insigne, qui donna aussi le jour à Laurent Tailhade, que Théophile Gautier naquit le 31 août 1811. Que sont les premières années d'un enfant? Quelles images peuvent lui en rester? Bien peu, semble-t-il. Mais celui-ci était déjà frémissant de sensibilité. Pierre Gautier, fonctionnaire au cadastre, ayant été désigné pour Paris, Théophile quitta la ville ensoleillée à l'âge de trois ans. Sa famille installée rue du Parc Royal, dans le Marais, l'enfant s'attrista de nos cieux mornes; il frissonnait dans nos rues sombres et une sorte de désespoir l'envahit.

« Le souvenir des silhouettes de montagnes bleues qu'on découvre au bout de chaque ruelle et des ruisseaux d'eaux courantes qui, parmi les verdures, sillonnent la ville en tous sens » le possédait.

Intelligent mais rebelle à toute discipline, il fut de ces élèves irréguliers qui semblent par moment inaptes à toutes choses. Ils flânent et jouent comme le lièvre de la fable, mais, en quelques bonds, rattrapent très bien la tortue.

Ses années d'internat furent tristes. Combien d'hommes se rappellent sans effroi ces souffrances solitaires! Comme Barrès, Gautier nous dit, dans son autobiographie, ces heures désespérées où l'âme est douloureuse dans le grand dortoir empli de nuit.

On dut le retirer de ce lieu de désolation et il acheva ses classes au Collège Charlemagne. Guidé par son père, il en vint assez rapidement à lire les poètes latins. Ceux de la décadence lui inspirèrent un amour tout particulier. En société de son ami Gérard Labrunie, qui devait se faire un nom dans les lettres sous le masque de Gérard de Nerval, il lut ces *romantiques* des derniers siècles de l'Empire Romain. Et c'était pour les deux amis comme un prélude à leur Romantisme.

Théophile Gautier chez Rioult

Ce fut vers cette époque, avant qu'il eût fini sa Philosophie que Théophile Gautier entra dans l'atelier de Rioult, rue Saint-Antoine, pour y apprendre la peinture. Il avait toujours dessiné et bariolé les vignettes de ses livres avec un goût très vif. A quatorze ans, il avait peint une grande toile pour cacher la nudité du fond du chœur de l'église de Maupertuis près Coulommiers. Peut-être ce chef-d'œuvre y est-il encore.

Aussi sa famille était-elle persuadée que sa vocation était d'être

peintre. Lorsqu'il abandonna le pinceau pour la plume on fut perduadé qu'il se fourvoyait. Ses sœurs le répétèrent jusque dans l'âge le plus avancé, au milieu des succès les plus décidés. C'était devenu leur marotte.

Chez Rioult, honnête peintre assez habile, Gautier éduqua surtout sa faculté de voir et acquit cette disposition d'âme, particulière aux artistes de la ligne et de la couleur, à ne voir toutes choses que du seul angle de la beauté. Tous autres points de vue leur sont étrangers. Plus tard, le poète faisait remarquer que les peintres qui prirent la plume la manièrent tous en maîtres. Sans doute, oui, ils furent des artistes en mots, c'est-à-dire des stylistes. L'exemple des grands génies de la Renaissance était là pour confirmer cette thèse, ainsi que celui de Fromentin. Mais il faudrait citer M. Ingres comme une géniale exception !

En tout cas, Gautier avait raison... quant à lui. De ces premiers essais, il prit le goût de l'art pur, de *l'art pour l'art*, comme on devait dire par la suite, et aussi le souci de la ligne et de la couleur. Il y a enrichi son vocabulaire de tous les termes et de toutes les comparaisons plastiques. Il apprit beaucoup de choses, sauf à peindre. Tous les témoignages sont ici concluants.

Quoi qu'il en soit, il était alors « rapin ». Presque toute la jeunesse des ateliers luttait férocement sous Delacroix. Mais un scrupule de retenue classique qui fut toujours au cœur de Gautier l'empêchait de honnir comme il l'eût fallu le père Ingres. Son parti n'était pas aussi déclaré qu'il le fut bientôt en littérature.

Sa destinée allait se marquer avec tous les signes de l'évidence.

Ses maîtres de littérature

Déjà, au lycée, Gautier avait écrit de longs poèmes et il raconte quelque part comment un de ses chefs-d'œuvre d'écolier servit, entre les mains d'une cuisinière ignarde, à flamber un poulet.

Il avait lu pêle-mêle, mais avec ardeur, tous les poètes de la Renaissance dont il venait d'être fait grand bruit : Ronsard, du Bellay, Remy Belleau, Olivier de Magny et jusqu'aux plus petits.

Par-dessus leur tête, il avait conversé avec :

Peyrols l'aventurier, qui rime en Palestine
Quelque amoureux tenson qu'à sa belle il destine,
Le bon Alain Chartier, Rutebœuf le conteur,
Sire Gasse-Brulez, Habert le traducteur,
Maître Clément Marot, Madame Marguerite,
De ses jolis dizains la muse favorite;
Villon et Rabelais, cet Homère moqueur...

Qu'on remarque la formation de celui-là qui deviendra un styliste prestigieux et un maître de langue. Rabelais et toute la Renaissance ; celle qu'on connaissait vers 1830 du Moyen-Age. Ajoutez à cela la belle curiosité des mots, des vocables, qui lui faisait lire un lexique avec autant de passion qu'un roman ! C'est là le moyen de connaître intimement la langue d'aujourd'hui puisqu'on la connaît depuis son enfance et qu'on l'a vue vivre, marchant à ses côtés, depuis plus de mille ans.

Seule, peut-être, la connaissance pratique et quotidienne d'un de ces dialectes d'oïl que Littré cite si souvent, Wallon ou Picard, par exemple, langues non évoluées et qui ressemblent tant au français de tout jadis, seule cette connaissance peut faire sentir plus vivement battre la vie des mots d'aujourd'hui.

Quel maigre écrivain que celui qui se serait seul mis à l'école des deux siècles classiques ! Comme dit Nietzsche : « Il faut porter le chaos en soi pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante ». Se donner une perfection classique comme modèle, à l'âge de la jeunesse, c'est se condamner à n'être que le parasite d'un génie.

Sur le Racine éteint le Campistron pullule.

Ses débuts littéraires chez Pétrus Borel

Sous ces influences multiples, Théophile Gautier composa. En juin 1828, il montra à Sainte-Beuve la « Tête de Mort », poésie assez macabre dans le goût du temps. Le critique embrassa le jeune poète de contentement. Il le félicita de son rythme, de ses lectures et... l'engagea à continuer. C'est, en général, à cela que se borne l'initiative des critiques.

Peu après, en 1828, il fit ses débuts littéraires dans le *Mercure de France* dirigé par le Bibliophile Jacob. Il faisait là ses premières armes aux côtés de Janin, Dumas et de Nerval.

Il développa bientôt ses relations. Gérard de Nerval qui s'était créé déjà de nombreux amis dans la jeunesse de lettres, vint le chercher un jour à l'atelier Rioult et l'amena chez Pétrus Borel. Il y connut tout un groupe de jeunes gens très romantiques qui s'appliquaient à avoir de la désespérance.

« Il était de mode alors, dans l'école romantique, d'être pâle, livide, verdâtre, un peu cadavéreux, s'il était possible. Cela donnait l'air fatal, byronien, giaour, dévoré par les passions et les remords (1). »

---

(1) Th. GAUTIER : *Histoire du Romantisme.*

Le groupe, dont Pétrus Borel était le chef incontesté, était plus fatal que quiconque. Les noms y étaient travestis d'une manière étrange. Auguste Maquet, le « nègre » de Dumas, s'appelait, à l'écossaise, Augustus Mac-Keat. Et ainsi pour Philothée O'Neddy et bien d'autres.

C'était un défilé de consonnances extraordinaires comme seul on en ouït depuis dans les revuettes symbolistes. Adoré Floupette en est à peine une caricature.

Ces ardents jeunes gens luttaient pourtant de tout leur cœur pour l'art. Ils avaient certes leurs ridicules. Gautier, qui était un *mesuré* au fond, les en a raillés par après Ainsi on se disait tout bas dans ce petit Cénacle : « Quand Pétrus Borel publiera, Hugo ne sera plus le premier en France ». Cinquante ans après, on mena aussi grand bruit du génie inédit de Charles Morice. Ils ont publié tous deux et le Parnasse n'en fut pas ébranlé.

L'enthousiasme Romantique

Tous ces jeunes romantiques avaient un enthousiasme, un fanatisme qui convenaient à ces périodes troublées où quelque chose devait triompher violemment. Qu'on songe à la folie mystique qui monte comme une flamme au fort des guerres de religion !

Ici on luttait contre toute une esthétique maintenue jalousement dans les théâtres, dans les journaux, dans les académies. C'était le même style classique vermoulu qui triomphait insolemment en littérature comme en peinture.

La jeunesse, elle, dont le berceau avait été secoué par les victoires et les défaites épiques de l'Empire, demandait de la passion, de la vie dans les arts et les lettres, et un peu de cette fougue libre et fière qui avait rendu glorieux dans toute l'Europe ses aînés. Nous pouvons difficilement nous figurer l'effervescence des esprits à cette époque. « Il s'opérait, dit Théophile Gautier, un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs ; l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vint de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie (1). »

Toute cette jeunesse était prête pour la bataille. On allait bientôt lui donner l'occasion d'accomplir de hauts faits.

---

(1) Th. Gautier : *Histoire du Romantisme.*

Théophile Gautier chez Victor Hugo

Gérard de Nerval et Pétrus Borel le lycanthrope présentèrent Gautier à Victor Hugo et donnèrent ainsi au jeune général son plus brillant lieutenant.

Quelle émotion ! Théophile Gautier nous a raconté bien des fois cette heure mémorable de sa vie. « Deux fois nous montâmes l'escalier lentement, lentement, comme si nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'haleine nous manquait ; nous entendions notre cœur battre dans notre gorge et des moiteurs glacées nous baignaient les tempes. Arrivés devant la porte, au moment de tirer le cordon de la sonnette, pris d'une terreur folle, nous tournâmes les talons et nous descendîmes les degrés quatre à quatre poursuivis par nos acolytes qui riaient aux éclats. »

« Hugo était alors dans toute sa gloire et son triomphe. Admis devant le Jupiter romantique, je ne sus pas même dire, comme Henri Heine devant Gœthe, que « les prunes étaient bonnes pour la soif sur le chemin d'Iéna à Weimar ». Mais les dieux et les rois ne dédaignent pas ces effarements de timidité admirative. Ils aiment assez qu'on s'évanouisse devant eux. Hugo daigna sourire et m'adresser quelques paroles encourageantes. C'était à l'époque des répétitions d'*Hernani*. (1). »

La bataille d' « Hernani »

Il n'était bruit que du drame en répétition, et on semblait fermement décidé à lui ménager une chute retentissante. L'heure était grave : Hugo convoqua la jeunesse romantique. Gérard, Gautier, Borel, étaient sacrés chefs de tribus. Parmi leurs « hommes » figuraient Berlioz et Balzac.

Quelles précautions pour occuper le parterre et les galeries d'où on pourrait dominer le *bourgeois!* Cela nous semble assez puéril, mais on ne sait plus quelle était alors l'âpreté des passions littéraires. Les modernes échauffourées du Théâtre Français, pour ou contre Bernstein, peuvent nous en donner une idée. Chaque jour, Hugo recevait des lettres de menace : « Si tu ne retires pas ta sale pièce, nous te ferons passer le goût du pain », ou bien : « Il y a deux hommes bien détestés en France, lui disait-on, M. de Polignac et vous ».

---

(1) Th. Gautier : *Histoire du Romantisme.*

Quand le public arriva au théâtre, il trouva la salle déjà à moitié envahie. L'air était parfumé de tabac et de cervelas. Les Classiques s'exclamèrent que le Théâtre Français avait des relents de mauvais lieu. L'aspect de la phalange sacrée était bien fait d'ailleurs pour les étonner. C'était une immense bête, comme en représente Jean Veber, toute moutonnante d'une toison inculte. Il semblait qu'il y restât encore la paille de la litière. Les têtes de lionceaux et de caniches s'y mêlaient. Et quelles vêtures fantasques et bizarres!

Au milieu d'eux un tout jeune homme attira l'attention. Il avait un superbe baudrier rouge qui allait le rendre célèbre du coup. Le reste de l'accoutrement du jeune Théo avait été savamment combiné pour irriter et scandaliser le philistin. Le gilet séditieux se complétait d'un « pantalon vert d'eau très pâle, bordé sur la couture d'une bande de velours noir, d'un habit noir à revers de velours largement renversés, et d'un ample pardessus gris doublé de satin vert. Un ruban de moire, servant de cravate et de col de chemise, entourait le cou » (1).

C'est là la plus belle image en relief qu'il a frappée de sa vie. Il était jeune et beau et c'est avec un ravissement ingénu qu'il a chanté plusieurs fois le jeune homme d'*Hernani*.

Dans son pourpoint de satin rose
Qu'un goût exquis coloria,
Il semble chercher une pose
Pour Boulanger ou Dévéria.

Terreur du bourgeois glabre et chauve.
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hernani sonnait le cor.

*
* *

De cette soirée glorieuse, Gautier reçut l'impulsion qui le poussa sa vie entière et qui le fit, malgré les boues et les fondrières du chemin, marcher sans cesse vers la beauté.

Le gilet qu'il n'avait mis qu'une fois, il le porta toute sa vie. Plus tard, quand il écrivit à de graves journaux, cette image de sa jeu-

(1) Th. GAUTIER : *Histoire du Romantisme.*

nesse turbulente lui déplut et il se plaignit de l'insistance qu'on mettait à l'évoquer à tous propos. Il se fit aussi couper les cheveux et cette mauvaise langue de Mirecourt déclara alors qu'il ressemblait à Samson, qu'il avait perdu sa valeur avec sa chevelure. Puis, il se résigna.

« Après avoir essayé de déchirer ce gilet de Nessus qui s'incrustait à notre peau, écrit-il, nous l'acceptâmes bravement devant l'imagination des bourgeois dont l'œil halluciné ne nous voit jamais habillé d'une autre couleur, malgré les paletots tête de nègre, vert bronze, marron, mâchefer, suie-d'usine, fumée-de-Londres, gris de fer, olive pourrie, saumure tournée et autres teintes de bon goût, dans les gammes neutres, comme peut en trouver, à la suite de longues méditations, une civilisation qui n'est pas coloriste (1). »

C'était d'ailleurs là un vêtement glorieux et qui avait valu soudain au jeune poète plus de renommée que vingt volumes parfaits.

On n'attendait plus que de le lire pour l'acclamer.

Hélas ! ses *Poésies* parurent le 28 juillet 1830 et furent accueillies avec la plus grande indifférence. On était en révolution et on n'avait que faire de livres de vers.

Théophile Gautier chez les « bousingots »

Cet insuccès n'altéra nullement l'heureux caractère et l'insouciance du poète. Mais vers cette époque il fut reconnu comme chef par tout un groupe de jeunes Romantiques outranciers qui s'appelèrent les *bousingots*. Ce grand garçon plein de retenue, à part lui, était soutenu par un cortège d'admirateurs qu'il lui fallait éblouir et étonner à tous coups. Il y allait de sa réputation. Alors il se livra à des farces truculentes ou à de ces paradoxes emportés, les cheveux au vent, comme une sorcière allant au Sabbat. Lui, eut toujours une robuste santé morale. C'est pourquoi il pouvait se livrer sans crainte à toutes ses fantaisies d'imagination ; elles n'étaient pour lui qu'imaginations et ne risquaient pas de perturber sa vie. Il n'en était pas de même de quelques-uns de ses amis.

En 1833, il publia *Albertus,* recueil de poèmes d'inspiration bousingote.

« Albertus, ou l'Ame et le péché, légende théologique » était bien fait pour plaire aux cerveaux hantés de feux-follets des compagnons de Théophile Gautier. Il y était montré des sorcières, avec leurs acolytes obligés : lézards, grenouilles, crapauds, chats noirs.

(1) Th. Gautier : *Histoire du Romantisme.*

Enfin, ô délice, on y vendait une âme au diable. Quel exquis frisson pour des incrédules! A lire la préface d'*Albertus* (qui est trait pour trait une première idée et comme un croquis du célèbre avant-dire de *Mademoiselle de Maupin*) on sent que, le livre à peine fini, la consigne diabolique pèse déjà à la jeune originalité.

On a vu naguère de jeunes écrivains naturellement ivres de vie et prêts à chanter des hymnes d'exaltation panthéistes, s'efforcer à prendre le ton des profondes et mélancoliques et amères chansons baudelairiennes. Parce que telle était l'atmosphère où ils baignaient.

Dans la préface d'*Albertus,* le jeune poète se redresse avec impatience. Il a de la flamme dans les yeux, salue le soleil et les belles filles et ne se soucie plus des larves de la nuit. Il frappe du pied, joue de la cravache et soudain voit ses compagnons, croyants falots et ridicules, faire les gestes qu'il avait mimés par jeu. Plusieurs en mouraient lentement. C'était une période de mort qui passait.

Les Jeunes-France

Théophile Gautier s'était transformé du tout au tout et vraiment, comme il l'a déclaré, il a, à ce moment, fait faire une bifurcation à l'école du romantisme, à l'école de la pâleur, et des crevés. Comme il le dit aux Goncourt : « Je n'étais pas fort du tout. J'ai écrit à Lecour de venir chez moi et je lui ait dit : Je voudrais avoir des pectoraux comme dans les bas-reliefs et des biceps hors-ligne. Lecour m'a un peu tubé comme ça... Ce n'est pas impossible, m'a-t-il dit... Tous les jours je me suis mis à manger cinq livres de mouton saignant, à boire trois bouteilles de vin de Bordeaux, à travailler avec Lecour deux heures de suite... J'avais une petite maîtresse en train de mourir de la poitrine. Je l'ai renvoyée. J'ai pris une grande fille, grande comme moi. Je l'ai soumise à mon régime, bordeaux, gigot, haltères... Voilà, et j'ai amené avec un coup de poing sur une tête de Turc — et encore une tête de Turc neuve — j'ai amené 520 » (1).

Entraîné de la sorte, il ne tarda pas à surpendre ses premiers admirateurs. Quelques nouvelles goguenardes avaient paru de-ci de-là dans les revues. L'éditeur Renduel avait annoncé depuis quelques mois les *Mémoires d'un Bousingot*. Ce furent les *Jeunes-France* qui parurent.

Selon le mot de Mirecourt, Gautier « se mit à écorner quelque peu sa propre idole, plaisantant d'une façon piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés

(1) GONCOURT : *Journal, t.* III, 9 avril 1866.

qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre en quelque sorte dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leurs coutumes. Le tour de force était périlleux; Gautier l'exécuta très adroitement et avec beaucoup de bonheur » (1).

Ou, mieux encore, selon l'expression de Gautier lui-même, les *Jeunes-France* étaient « les Précieuses Ridicules du Romantisme ».

Cette œuvre amenait une grande nouveauté dans la littérature du dix-neuvième siècle : le rire léger, l'ironie et la truculence étaient nés.

Mademoiselle de Maupin

Le succès des *Jeunes-France* avait établi la réputation de Th. Gautier et lui avait gagné la confiance de Renduel, son libraire. Aussi celui-ci reçut-il avec joie l'offre d'un roman d'aventures fantaisistes et d'outrances juvéniles. Il s'agissait de *Mademoiselle de Maupin.*

Le traité fut passé le 10 septembre 1833.

Gautier habitait alors, avec sa famille, le n° 8 de la place Royale, aujourd'hui place des Vosges. Victor Hugo était venu habiter la maison voisine faisant angle, où se trouve installé aujourd'hui le Musée Victor Hugo. Cela rapprocha davantage encore le maître et le disciple. Ce fut là que fut écrit, en 1834, le premier tome du roman, ainsi que la préface. Mais Pierre Gautier ayant été nommé receveur de l'octroi à Passy, il fallut se séparer. Le jeune écrivain alla retrouver, impasse du Doyenné, tout un groupe d'artistes et de poètes qui y étaient campés. Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Ourliac, Camille Rogier, Marilhat, Camille Roqueplan, Célestin Nanteuil, y menaient joyeuse et turbulente vie.

Gautier y écrivit, avec un ennui mortel devant cette tâche trop longue, la seconde partie de la Maupin.

Enfin le roman parut!

Succès violent de scandale et d'indignation chez les bourgeois. Succès d'enthousiasme chez les artistes.

Pour la liberté de l'Art

Mademoiselle de Maupin; Double Amour. A ce seul titre, combien de censeurs, aujourd'hui encore, froncent le sourcil!

Certes, l'auteur nous avait déjà prévenus :

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines !...

(1) De Mirecourt : *Portraits et silhouettes,* t. III.

Mais MM. les moralistes, les utilitaires, les Saint-Simoniens si bien bafoués dans la préface se levèrent en courroux et une vague de réprobation roula vers le jeune impertinent.

Que cette merveilleuse préface posait bien le problème moral de l'œuvre d'art! Qu'il est évident que le péché, ce sont les moralistes qui l'ont inventé et créé et que maintenant il est leur propriété exclusive!

Si demain, à l'aurore, tous les maîtres de vertu étaient plongés en un cul de basse fosse, la divine innocence n'attendrait pas le soir pour refleurir.

Seul, Poulbot, en un verveux dessin, sut être aussi profond. Vous avez vu cette scène charmante de simplicité: une fillette abritant de ses jupes relevées son petit camarade allumant une cigarette. Elle découvre son sexe puéril. Mais, qu'est-ce? L'important n'est-il pas d'avoir du feu malgré le vent et *d'en griller une?* Ces chers enfants, ignorants de convictions ridicules, n'ont pas l'obsession érotique de certain sénateur...

Mais Poulbot fut poursuivi et Gautier accusé d'immoralité publique.

La vérité sortant nue du puits, Tartufe, depuis quelques siècles, la taxe d'impudeur.

A l'aurore d'une ère qu'on pourrait appeler l'ère de la bégueulerie, à l'aurore de cette ère qui vit poursuivre *Madame Bovary* et les *Fleurs du Mal,* Théophile Gautier avait dit tout ce qu'on peut répondre à l'ineffable M. Bérenger. Sa préface à *Mademoiselle de Maupin* est si fortement établie, si riche d'idées et d'aperçus qu'on n'a fait que la répéter de différentes façons dans les luttes entreprises depuis soixante-seize ans pour la liberté de l'art.

Ce morceau était un chef-d'œuvre d'argumentation; et quelle verve ivre d'elle-même, quelle langue ferme, sûre, abondante et brillante tout ensemble. La prose française s'est enrichie ce jour-là d'un de ses plus beaux joyaux.

Le roman ne lui cédait en rien pour la qualité de la forme et un bon juge a dit: « Par son style prodigieux, par sa beauté correcte et recherchée, pure et fleurie, ce livre était un véritable événement » (1).

(1) Baudelaire: *L'Art romantique.*

A vingt-cinq ans

Je crois qu'il faut s'arrêter à cette œuvre qui est le cœur, l'aubier même de la personnalité littéraire de Gautier.

On y voit tout au net l'orientation nouvelle de son esprit qui a enfin trouvé sa voie. Il s'était libéré de la littérature cadavéreuse et pleurarde et spectrale par les *Jeunes-France*. Mais du coup, il avait renié le Moyen-Age et tourné les yeux vers la lumière. L'Antiquité grecque, la beauté lumineuse de l'Antiquité, la douce clarté des marbres aux lignes pures, à la sérénité faite d'acceptation, l'avait impressionné. Le goût de la ligne et de la couleur qui faisait aimer presque également au jeune peintre Ingres et Delacroix, trouva son asile en des maîtres comme le Titien.

La Renaissance comme miroir de l'Antiquité et, à cru, l'Antiquité elle-même, voilà désormais sa patrie. Comme maintenant il tenait une plume, il fit une *transposition d'art*. Cette beauté ardente et harmonieuse comme un souple corps de femme, dont la respiration ne détruit pas le galbe, surgit comme une révélation. C'était un Titien en littérature.

Cette beauté nouvelle amena une scission dans le Romantisme. Théophile Gautier commençait à élargir son influence.

En ce moment de son existence (il avait alors vingt-cinq ans), il assemblait ses idées ; il regardait le monde, réfléchissait et se formait des opinions pleines de bon sens et empreintes de logique.

Ainsi de la politique ! Qu'il est étonnament averti et qu'il sent bien ce qui seul méritait l'attention, déjà à son époque. En cette même préface de *Mademoiselle de Maupin,* où il bafoue les politiciens, il écrit de belles pages sur Fourier. Après s'être moqué du suffrage universel et de ses droits d'électeur, il répond alertement : « Qu'importe que ce soit un sabre, un goupillon ou un parapluie qui nous gouverne ! C'est toujours un bâton, et je m'étonne que les hommes de progrès en soient à disputer sur le choix du gourdin qui leur doit chatouiller l'épaule, tandis qu'il serait beaucoup plus progressif et moins dispendieux de le casser et d'en jeter les morceaux à tous les diables ».

Avec une belle clarté décisive il expose des opinions que notre époque de laideur a dotées du vilain mot de néo-malthusianisme.

Et toutes ces idées sont très cohérentes, solidement établies dans son esprit. Pendant longtemps il gardera l'espoir en une transformation profonde du monde. L'article enthousiaste et précis que douze ans plus tard, le 28 juillet 1848, il publia dans le *Journal,* sous le titre de la *République de l'Avenir,* n'est pas né soudain du néant. La pensée fortement révolutionnaire en avait été longuement mûrie.

Ce côté (très négligé par la critique) de la personnalité de Théophile Gautier me semble très important. Il achève le portrait de ce jeune homme de vingt-cinq ans qui, plein d'ardeur et d'ivresse de vivre, a quelques idées aussi fortes et aussi homogènes sur la dignité de l'art, sur la beauté, sur le genre de beauté qu'il veut créer et sur la Société.

A ce moment, Th. Gautier est vraiment quelqu'un et qui eut une grande et profonde influence sur l'art de son époque.

Les meilleurs de ses contemporains le saluent comme un jeune maître. Balzac le fait chercher dans l'impasse déserte et sauvage du Doyenné pour se l'attacher comme secrétaire, en obtenir sa collaboration à la *Chronique de Paris* qu'il venait de fonder.

Son éditeur Renduel, alléché par le succès, lui demande un roman. Il promet: « Les Confessions de deux gentilshommes périgourdins », en collaboration avec Gérard de Nerval.

On sollicite de partout sa collaboration.

La gloire, dans l'obscurité de l'avenir, lui sourit de ses lèvres brillantes. La jeunesse chante en lui et le talent l'inonde. Son jeune astre raie de lumière la voûte bleu-sombre du ciel.

Il est en plein élan. Demain le verra glorieux.

II

A la meule

Hélas, les circonstances brisèrent un tel élan et demain ne fut pas ce que l'on espérait.

Dans la belle exubérance de sa jeunesse, Théophile Gautier s'était répandu dans le monde des journalistes qui, alors, se confondait presque entièrement avec le monde littéraire.

Et du jour surtout où, son père ruiné (1), il dut faire de sa plume un gagne-pain, ses collaborations se multiplièrent extrêmement. En 1828, il publie des vers dans le *Mercure de France* dirigé par le bibliophile Jacob. En 1833 et 1834, il écrit dans le *Figaro* dont son ami Alphonse Karr avait pris la direction. En 1835, il collabore à la *Chronique de Paris*, de Balzac. Il travaille pour le *Cabinet de lecture*. En 1836, il fonde, avec l'honnête Lassailly, un hebdomadaire, *Ariel*, « Journal du monde élégant ».

Il donne peu à peu, à la *France Littéraire*, les études qui formeront *Les Grotesques*. Avec Gérard de Nerval, son ami fidèle, il rédige

(1) « Lorsque Charles X promulgua ses fameuses ordonnances, le père de Théophile mit tout son avoir à la hausse » ; il se ruina complètement.

Houssaye voilà une babiole que j'ai faite ce matin,

bonsoir

Rythme Decasyllabique avec césure au milieu
1 2 3 4 5 | 6 7 8 9 10

pendant la tempête

prière

la barque est petite et la mer immense
la vague nous jette au ciel en courroux
le ciel nous renvoie au flot en démence
près du mat rompu prions à genoux

De nous à la ~~mort~~ tombe il n'est qu'une planche,
peut être ce soir dans un lit amer,
sous un froid linceul fait d'écume blanche,
~~nous~~ irons nous dormir veillés par l'éclair!

fleur du paradis, Sainte notre Dame,
si bonne aux Marins en péril de mort,
appaise le vent, fais tomber la lame,
et pousses du doigt notre esquif au port

nous te donnerons, si tu nous délivres,
une belle robe en papier d'argent,
un cierge à festons pesant quatre livres
et pour ton Jésus un petit St Jean

théophile Gautier

Autographe de Théophile Gautier.

à la *Charte de 1830* de Nestor Roqueplan le feuilleton dramatique. Sur ces entrefaites, Gérard de Nerval, fondant le *Monde dramatique* pour louer les charmes de Jenny Colon, les deux amis en assumèrent presque seuls la rédaction de 1835 à 1841.

Enfin Théophile Gautier écrivit à la *Caricature*, au *Musée des Familles*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Gastronome*, à l'*Almanach des Muses*, aux *Annales Romantiques*, au *Voleur*, au *Diamant*, au *Sélam*, à l'*Amulette*, au *Journal des Gens du Monde*, à la *France Industrielle*, à la *Vieille Pologne*, à l'*Eglantine*, à l'*Abeille*, au *Rameau d'Or*...

Mais l'acte décisif de sa vie fut son entrée à la *Presse*. Emile de Girardin qui en fut, pendant de longues années, le brillant directeur, l'y appela pour lui confier le feuilleton des Beaux-Arts.

Il débuta le 26 août 1836 et un an après, le 11 juillet 1837, il était aussi investi du feuilleton dramatique.

« Là, écrit-il plus tard, là finit ma vie heureuse, indépendante et primesautière ».

Dès lors, il fut l'esclave de la « copie ». *Nulla dies sine linea,* telle fut sa devise. Il se compara souvent aux malheureux qui, dans la Rome antique, tournaient sans fin la meule et à qui on devait bander les yeux pour qu'ils ne s'affolassent point. Cette vie, il la continua 36 ans sans relâche. Le 10 avril 1855 il quittait la *Presse* pour entrer au *Moniteur Universel* qui, le 1er janvier 1869, fut remplacé par le *Journal officiel*. Théophile Gautier y resta enchaîné jusqu'à sa mort.

Durant 36 ans il tint chaque semaine le triple feuilleton des théâtres, des livres nouveaux et des expositions de peinture. Et il écrivit inlassablement l'œuvre la plus considérable peut-être, en quantité, de notre époque. Maurice Tourneux estime que ce qui sortit de cette plume féconde ne tiendrait pas en quatre cents volumes.

Durant 36 ans, il donna chaque jour le meilleur de sa substance, toute son âme sentante et pensante à cette bête sans cesse affamée que l'on nomme le public. Il donna généralement, avec prodigalité même, une matière précieuse. Si bien qu'il n'en garda plus pour lui-même.

La lourde fatigue

L'élan que Théophile Gautier avait reçu l'emporta quelque temps. Il publia, en 1838, *Fortunio* (qui avait d'abord paru dans la *Presse*, sous le titre de l'*Eldorado*) et la *Comédie de la Mort*. Ces deux ouvrages closent la partie romantique de sa vie.

Mais bientôt sa tâche quotidienne achevée, il sentit la paix du

bon artisan l'envahir. Et une certaine paresse. Il goûta la volupté de fumer en rêvant près de ses chats favoris. Il prit une certaine ivresse à écrire ses chroniques. Il le fit avec aisance, lui qui avait une facilité de langage qui étonnait, une richesse de vocabulaire, puisée à tous les dictionnaires techniques, qui lui permettait de dire de vingt façons différentes une idée qui, formulée par M. Doumic, ne semblerait que platitude et veulerie. Lui, dont la syntaxe était si sûre et si souple que, quoiqu'il écrivit en tête de ligne, il en pouvait faire une phrase jolie et capricieuse. Pas un de ses feuilletons qui ne fût ruisselant de joaillerie verbale. Aussi en reçut-il des compliments de partout et les jeunes poètes, le nez levé vers cette splendeur d'aurore boréale, bramèrent-ils leur admiration. Le Maître les crut et se contenta de cette besogne de chroniqueur qu'il croyait suffisante à sa gloire.

La belle Mme de Girardin ajouta à tout cela sa néfaste influence. Théophile Gautier se poliça, eut honte de son ancien lui-même et se mit sans retard à expurger ses premières œuvres. S'il rimait encore de-ci de-là, c'était péniblement. Comme il nous l'a confié, la plupart de ses *Nouvelles* furent commencées en vers et puis écrites en prose par manque de temps et de loisirs rêveurs.

Point de désespérance encore sous la fatigue. Il espérait quelque changement prochain dans sa vie. La jeunesse a le temps d'attendre.

La dissipation

Mais cependant, il se dissipait, il s'épuisait en de continuelles productions.

Or, il faut pour mûrir l'œuvre d'art de longues et fécondes paresses. S'arrêter souvent, le souffle suspendu, pour laisser se former en soi dans le calme et la chaude solitude des journées d'été les fruits divins de la beauté. Aussi ils doivent être cueillis en leur saison, pour qu'ils soient succulents sous leur peau dorée.

Quand, comme Hugo, on possède tout un verger et des vignobles, chaque jour amène sa récolte. Sinon, non.

Théophile Gautier dut cueillir ses fruits encore verts. Encore que le public les croquât avec délices, ils étaient croqués. Et l'arbre, en la saison où ils eussent été mûrs, n'en avait plus.

Ce fut là le drame cruel de cette vie. Le poète devait y puiser bientôt une superbe amertume qui ne l'a plus quitté.

Mais ceci ne se marqua que peu à peu au long de sa carrière. Les premières années n'en furent que lentement assombries et encore avec quels sursauts de vive lumière!

En voyage

Ainsi, une heureuse aventure révéla à Gautier tout un côté de lui-même. Il voyagea. Et il trouva tant de joie dans le spectacle sans cesse renouvelé du monde qu'il y prit la force de résister à sa vie déprimante de Paris.

A chaque année presque, le désir de partir s'empare de lui brusque et puissant comme une tourmente. Il pousse le même cri que Mallarmé :

Fuir! là-bas! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!
. . . .
Je partirai! Steamer balançant ta mâture
Lève l'ancre pour une exotique nature!

En 1835, il avait fait, en Belgique, son premier voyage. Il devait y retourner en 1840 et en 1845. Mais où il a la révélation de son talent de descriptif, c'est lors de son voyage en Espagne en 1840. Selon l'expression de Sainte-Beuve, ce voyage « qui fut dans sa vie d'artiste un événement lui avait fourni des notes nouvelles d'un ton riche et âpre, bien d'accord avec tout un côté de son talent ; il y avait saisi l'occasion de retremper, de refrapper à neuf ses images et ses symboles ; il n'était plus en peine désormais de savoir à quoi appliquer toutes les couleurs de sa palette » (1).

De 1840 à 1845, il visita l'Angleterre, et la Hollande. En 1845 l'Afrique française. En 1846, l'Espagne encore, qu'il devait revoir une troisième fois en 1849. Cette même année 1849, il retourne en Angleterre et en Hollande. En 1850 il voit l'Italie ; Constantinople, en 1852 et en 1858, la Russie.

Et il écrivait ces remarquables relations de voyage si brillantes que leur éclat fatigue même à la longue.

La mélancolie de Gautier

Par ces « descriptions purement physiques » il trouva moyen d'échapper aux contraintes qui lui étaient désormais imposées. Mais par moment il songeait avec mélancolie à sa belle liberté de jadis.

Il l'écrivit en 1863 à Sainte-Beuve : « *Fortunio* est le dernier ouvrage où j'ai librement exprimé ma pensée véritable ; à partir de là, l'invasion du *cant* et la nécessité de me soumettre aux convenances

---

(1) Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, t. VI.

des journaux m'ont jeté dans la description purement physique; je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète. »

Et la pensée profonde de l'œuvre à faire et qu'on ne peut réaliser, quelle couronne d'épines cruelle à son front !

Tous les artistes me comprendront !

Aussi je lis d'une autre façon maintenant le visage de Théophile Gautier : fier mais aux yeux combien mélancoliques tournés vers un tournoyant rêve intérieur.

On a voulu voir en lui le fatalisme d'une âme orientale. Rien ne ressemble plus à cela que l'acceptation d'une grande âme tourmentée.

Le poète se résigne courageusement. Mais il lui échappe parfois quelques plaintes; il écrit les *Adieux à la Poésie* ou bien encore il déclare à Sainte-Beuve : « Si j'avais possédé la moindre fortune personnelle, je me serais livré uniquement à *l'amour du vert laurier* » (1).

Que ne faisait-il comme tant d'artistes pauvres qui choisissent de vivre de quelques sous dans un grenier afin de pouvoir tisser à loisir la robe de ciel pour leur muse... Pourquoi aussi tant de collaborations. Que n'en faisait-il une seule qui eût suffi à sa subsistance. Cela ne l'eût que bien peu occupé !

L'héroïsme quotidien

Hélas, lui seul n'était pas en question. Très jeune, il eut charge d'âme et c'est avec vaillance qu'il assuma son devoir. Par ici, nous pénétrons profondément dans le cœur de Gautier. Celui qui nous était apparu, à *Hernani*, comme un héros extravagant de jeunesse; celui à qui les épiciers montraient le poing, dans la rue, au lendemain de la *Maupin*, avait pris l'apparence benoîte et coin du feu d'un bon bourgeois. Il était cependant, alors, bien plus vraiment héros dans l'obscure bataille de la vie quotidienne.

Comme le dit Verlaine, la lutte de tous les jours :

Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Théophile Gautier y consacra l'âme la plus aimante et dévouée que l'on vit jamais.

Son père ruiné, il dut, tout jeune encore, se suffire à lui-même. Lorsque son père fut mort, il travailla pour sa mère et ses sœurs. Plus tard, et jusqu'à sa fin, il « tourna la meule » pour donner de l'aisance à ses sœurs et à ses enfants.

(1) Lettre du 12 octobre 1857.

C'est à eux, aux êtres chers, qu'il sacrifia toute sa vie, qu'il offrit ses souffrances très simplement. Nous avons une lettre, adressée à ses sœurs, qui est tragique dans sa simplicité. Plus que toute analyse elle nous fait sentir combien cette âme était affectueuse et tendre.

Saint-Pétersbourg, 17 décembre 1858

Mes chères sœurs,

Je reçois vos trois lettres à la fois. Elles étaient restées à la poste; leur adresse n'était pas assez claire pour des employés russes qui ne savent pas le français. Enfin, je les ai, et à la peine qu'elles me causent se joint le chagrin de ne pas leur avoir répondu plus tôt. Mais ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne suis pour rien dans la démarche de X. Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir. Si *** ne vous a donné que vingt francs, les derniers temps, c'est qu'il a fallu m'envoyer six cent francs. Carolus n'arrivait pas; mon compagnon n'avait emporté que l'argent du voyage, croyant qu'on toucherait des sommes en arrivant; j'ai donc épuisé toutes mes ressources pour le soutenir. Comme c'était lui qui avait avancé les fonds, je ne pouvais le laisser sur le pavé de Saint-Pétersbourg. Voilà la vérité. Carolus est arrivé, et paie notre dépense comme il peut; il se démène comme un chat maigre. L'affaire est en bon train, mais tout cela est bien long quand on est loin de chez soi, qu'il faut soutenir une maison à huit cents lieues de distance, acheter, sous peine de mourir de froid, une pelisse de quatre cents francs et vivre dans une ville deux ou trois fois chère comme Paris. J'ai voulu tenter un coup de fortune et je crois que je réussirai. Mais on ne peut pas tourmenter outre mesure de hauts et puissants personnages, très bien disposés du reste. Figurez-vous la nécessité de faire de la copie l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes; celle en outre d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous jugerez si je passe mon temps d'une manière agréable! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur la terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages mêmes ne m'amusent plus; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de madame de Girardin. Celle-là m'aimait bien et je pleure toujours la perte. J'ai été bien triste le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque

nuit à midi; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites ou grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs, mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre Mère est morte, et il a servi à la faire enterrer !

Pardonnez-moi de vous écrire des choses si tristes, mais votre lettre m'a navré. Je vous dis la vérité pour que vous compreniez bien et ne doutiez jamais de moi, de loin ou de près. Aux autres, je suis obligé de déguiser les choses. Vous avez, comme moi, des cœurs éprouvés par l'adversité, et vous savez souffrir sans vous déshonorer par des plaintes inutiles. Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau : chacun le pique pour arracher un cri, un frémissement; mais il reste immobile. Personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.

Ayez donc bon courage. J'ai tâché d'arranger les choses et je vais faire en sorte qu'on vous donne votre pauvre pension, hélas ! bien maigre. D'ici à peu de jours, il y aura une solution complète; ce sera manqué ou réussi. Dans les deux cas les embarras cesseront : j'aurai de l'argent et je vous en enverrai ou je reviendrai, et, dans huit jours, tout sera arrangé. La présence réelle opérera.

Ecrivez-moi, non poste restante, où les lettres se perdent ou restent des mois entiers, mais à l'adresse suivante : Monsieur Théophile Gautier, chez Monsieur Varlet, dom Smouroff, n° 15, rue Mala-Morskaïa, à Saint-Pétersbourg (Russie). Ayez soin d'écrire bien lisiblement et bien gros. Mettez votre lettre sous enveloppe; cela est nécessaire.

A vous du fond de l'âme.

Votre frère,
Théophile GAUTIER.

La sensibilité du poète

Ce que nous confie cette lettre, les contemporains du poète ne le surent guère. Parfois il s'en ouvrit à des amis. Mais il était d'une de ces sensibilités délicates et profondes qui répugnent à se dévoiler. C'est par cette pudeur sentimentale que Gautier s'isola très rapidement dans le Romantisme. Comme, par la suite, les Parnassiens et les Symbolistes, il tint à « délocaliser » ses impressions. Il le fit en les plaçant au cœur de la forme sculptée qui était, à ses yeux,

« *Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau* »

On se hâta de l'accuser de sécheresse, de froideur; c'était l'opinion la plus paresseuse. Les observateurs attentifs décelaient autre chose. Baudelaire, entre autres, dit magnifiquement de l'écrivain qu'il a

continué « ... la grande école de la mélancolie créée par Chateaubriand. Sa mélancolie est même d'un caractère plus positif, plus charnel et confinant quelquefois à la tristesse antique » (1).

Et de fait, lorsqu'on a lu l'*Elégie IV*, d' « Albertus », et le *Glas intérieur,* on est édifié sur cette prétendue impassibilité.

III

Théophile Gautier chroniqueur

Cependant, Gautier faisait son feuilleton.

Il devait parler du théâtre, le pauvre homme, lui qui le détestait de tout cœur. L'intrigue, les caractères, la peinture des milieux, n'ont, selon lui, aucune importance. Le style seul compte. Or les classiques portent des habits bien mal taillés! Pour ce critique, « Molière, c'est Prud'homme écrivant des pièces » et il s'excuse d'avoir rendu compte d'*Andromaque* en déclarant: « Au reste, Racine, qui faisait des vers comme un porc, je n'en ai pas dit un mot élogieux de cet être ». On le voit, M. Fauchois n'a rien inventé.

Rester des soirées entières au spectacle, ce chroniqueur n'a jamais pu s'y contraindre. Il emploie des « collaborateurs » qui lui racontent la pièce. Allyre Bureau, Noël Parfait, Esnest Reyer, Louis de Cormenin, Julien Turgan, Théophile Gautier fils, Maxime du Camp lui-même, ont à leur actif presque tous les « résumés » qui alourdissent les feuilletons dramatiques de Gautier. Le reste, feston, guirlande, broderie, semble bien d'une autre verve. Aussi, avec l'infaillibilité de la bêtise, lorsqu'on recueillit en volumes des fragments de sa tâche immense de journaliste, choisit-on les strictes analyses des pièces de théâtre.

A la plus grande gloire de Théo !

« La muse aux yeux de violette »

Seules, sans doute, les pièces où jouait Carlotta Grisi, Gautier les entendait avec plaisir. Car il s'était passionné de cette actrice célèbre... et aussi de la femme. Ce fut le grand amour de toute sa vie. Elle l'inspira souvent. Et c'est sa voix, mâle et tendre ensemble, qu'il chante dans *Contralto:*

---

(1) BAUDELAIRE : *L'Art romantique.*

Que tu me plais, ô timbre étrange!
Son double, homme et femme à la fois,
Contralto, bizarre mélange:
Hermaphrodite de la voix!

Celle qu'il appelait la « muse aux yeux de violette », occupa une grande place dans sa vie. C'est elle qui lui donna ses deux filles: Judith et Estelle et son fils Théophile. Souvent, sans doute, il s'est consolé, dans son amour, des cruautés de la vie. Mais ceci reste le secret béni des amants.

Le Renoncement

Gautier avait bien besoin d'un refuge contre la désespérance. Le pénible labeur de la meule qu'il accomplissait allègrement dans sa jeunesse, l'espoir lui ragaillardissant le cœur, avait fini par le briser. La fatigue l'avait envahi et la brosse large du peintre fougueux qu'il était jadis était tombée de ses doigts gourds. Vingt ans de travail d'esclave et pas une lueur de délivrance dans le ciel!

Théophile Gautier fut envahi d'une grande tristesse; il vit que, depuis vingt années, il n'avait pas fait un pas sur le chemin de la gloire et il se résigna, empli d'une superbe amertume.

Il était devenu vieux étrangement et affaissé. Les Goncourt, qui l'ont rencontré la première fois en 1857, alors qu'il avait 46 ans, le représentent « la face lourde, les traits tombés dans l'empâtement des lignes, une lassitude de la face, un sommeil de la physionomie, avec comme les intermittences de compréhension d'un sourd, et des hallucinations de l'ouïe qui lui font écouter derrière quand on lui parle en face » (1).

Il est un vaincu de la vie et n'a plus les belles exubérances de jadis. A cette heure il juge froidement la bohème : Après vingt-deux ans, dit-il aux Goncourt, « on doit s'occuper à avoir une maîtresse qui respecte vos nerfs, à convenablement arranger son chez soi, à posséder des tableaux passables... et surtout à bien écrire. Voilà l'important : des phrases bien faites, et encore quelques métaphores ; oui, quelques métaphores, ça pare l'existence ».

Ce fut en effet sa petite consolation intime. Pendant la première partie de sa vie de chroniqueur, il n'écrivit rien en dehors de sa tâche quotidienne. Rien. De 1848 à 1853, il se mit à tailler patiemment, pour lui-même, dans une matière un peu ingrate, les *Emaux et Camées*.

Aussi, il écrit quelques contes. Mais, hélas, il passe de longues années seul, seul, sans espoir et sans foi.

---

(1) GONCOURT : *Journal*, t. I, 3 janvier 1857.

L'hommage de la jeunesse

Peu à peu cela va changer. La jeunesse littéraire va le regarder comme un maître et des écrivains comme Flaubert, Baudelaire, les Goncourt, Fromentin, Paul de Saint-Victor, Monselet, Feydeau, viennent se ranger sous sa bannière. Quand il devient directeur de l'*Artiste,* il les prend tous comme collaborateurs, élargissant sur eux son influence. C'est lui qui fit écrire à Fromentin *Une année dans le Sahel.* C'est à son école que, à côté de tous ces écrivains, prirent des leçons de style : Taine, Renan même, de Banville et bien d'autres qui ne s'en cachaient pas. Cette chaude sympathie littéraire, venue à l'artiste, lui fut un cordial. Il devint plus gai de jour en jour. Il retrouva enfin sa belle truculence de jadis et se remit à écrire avec joie. Il se sentait de nouveau plongé jusqu'au cou dans la vie. Un bon signe de la santé de son moral, à cette époque, c'est qu'en 1857 on le congédia, rue Grange-Batelière, pour un « chahut » monstre des *Rois.*

Puis il fréquenta assidûment dès 1863 le *dîner de Magny,* où il trouva l'occasion de faire plus d'un paradoxe. C'était le pain de son esprit et il pouvait s'y rassasier tout à l'aise. Taine, Renan, Sainte-Beuve, les Goncourt, de Saint-Victor et Flaubert étaient des convives de choix, des partenaires de princes!

Ce chroniqueur de plus de cinquante ans, fatigué et lassé par son long labeur insipide, se ressaisit. Il banda ses forces avec énergie et, après un petit temps, retrouva l'élan qui avait emporté les premières années de sa jeunesse.

Le *Capitaine Fracasse,* annoncé comme « sous presse » au verso du faux-titre de *Fortunio,* en 1838, et dont pas une ligne n'avait été tracée, fut écrit tout de verve. Lorsque le premier volume parut, en 1863, Flaubert, qui s'y connaissait, appela ce livre « une merveille de style, de couleur et de goût ».

Dès lors Théophile Gautier fut vraiment chef d'école.

Son extérieur même témoignait qu'il était alors victorieux. Le triomphe lui donnait un regain de jeunesse.

Banville a montré en sa belle maturité d'Automne : « Cette tête brune, chevelue, aux joues larges et d'un pur contour, à la barbe légère, calme comme celle d'un lion, fière comme celle d'un dieu, aux yeux doux, profonds, infinis, où le front olympien abrite la connaissance et les images de toutes les choses, où le nez droit, large à sa naissance, est d'une noblesse sans égale, où sous la légère moustache, écartée avec grâce, les lèvres rouges, épaisses, d'une ligne merveilleusement jeune, disent la joie tranquille des héros... Cette noble tête aux sourcils paisibles qui si magnifiquement repose sur ce col énergique de combattant victorieux, superbe dans ce blanc vêtement flottant et

entr'ouvert sur lequel est négligemment noué un mouchoir aux raies de couleurs vives. » (1)

Trente ans après

Pendant quelques années Théophile Gautier jouit enfin d'une gloire pure et incontestée.

Tous ses contemporains sont éblouis par son prestigieux rayonnement. Certains, comme les Goncourt, estiment que sa fantaisie, sa verve, sont plus remarquables encore dans sa conversation que dans ses œuvres. Il mêle alors l'énormité grasse de Rabelais à la tendre mélancolie de Henri Heine.

Cependant, avec tous, ils admirent sans réserve sa langue riche, ample et souple, habit de cour qui avait très grand air.

Baudelaire assure qu'il a « ajouté des forces à la poésie française, qu'il en a agrandi le répertoire et augmenté le dictionnaire, sans jamais manquer aux règles les plus sévères de la langue » et plus loin : « ... qui ne comprendra, s'écrie-t-il, qu'on citera un jour Théophile Gautier comme on cite La Bruyère, Buffon, Chateaubriand, Hugo, c'est-à-dire comme un des maîtres les plus sûrs et les plus rares en matières de langue et de style » (2).

Selon l'auteur d'*Emaux et Camées,* l'inexprimable n'existe pas. Et sans doute irions-nous le contredire si nous ne trouvions cette autre affirmation : « Je suis celui pour qui le monde visible existe ». On pourrait ajouter : « et pour qui l'autre n'existe guère ». Alors la prétention de Gautier de tout exprimer par des mots est vraie quant à lui. Avec un style souple et une grande richesse de vocabulaire, il y a moyen de noter toutes nos sensations, quelles qu'elles soient. Les sentiments, c'est autre chose.

Aussi son talent descriptif surtout fut-il admirable. On le louait à l'envi de ses récits de voyage tout pénétrés d'*exotisme.* On l'en loua tant qu'à la fin il lui sembla goûter, sous le miel, l'amertume de la ciguë. Ce fut son « Vase brisé ».

Baudelaire unit à ce triomphe celui que Gautier remporta dans la critique d'art. Il a, dit-il, « connu, aimé, expliqué, dans ses Salons et dans ses admirables récits de voyages, le beau asiatique, le beau romain, le beau espagnol, le beau flamand, le beau hollandais et le beau anglais » Par contre, en musique, comme presque tous ses confrères d'alors, il manque totalement de goût. Comme l'on voit

(1) Théodore de BANVILLE : *Camées parisiens.*

(2) BAUDELAIRE : *L'Art romantique.*

bien que la littérature française au XIXe siècle se répartit en deux ères : l'ère de Delacroix et l'ère de Wagner !

Les contemporains saluaient donc enfin en ce poète l'interprète le plus remarquable de leurs goûts les plus vifs. Leurs admirations montaient vers lui enthousiastes et vibrantes. Ils s'écriaient : « Heureux homme ! homme digne d'envie ! il n'a aimé que le Beau ! »

Après y avoir touché dans sa jeunesse ; après avoir erré sans espoir, pendant trente ans, par les déserts rebours et désolants, il était enfin arrivé sur la montagne d'où l'on domine les siècles.

Théophile Gautier voyait la gloire face à face.

IV

Quelques faiblesses

Le dernier effort qu'il avait fait avait épuisé Théophile Gautier. Il avait trop souffert et trop peiné sa vie durant ; son organisme était fatigué et réclamait le repos.

Pour fuir les trépidations de la grande ville, l'écrivain s'était réfugié dans une petite maison, 32, rue de Longchamp, à Neuilly. Là il regarde passer doucement les années en se laissant chauffer par les feux doux de sa gloire.

Un événement, dans cette vie, qui l'amena à quelques faiblesses : il fréquenta le salon de la princesse Mathilde. Il n'y avait nulle politique dans ce geste, car tous, légitimistes, bonapartistes, républicains et orléanistes y étaient reçus avec le même sourire de bienvenue.

Gautier y retrouvait Taine, de Saint-Victor, Sainte-Beuve et le peintre Giraud. Mais il y fit sa cour à quelques respectables académiciens, dont de Sacy. Il rêvait si vivement de s'asseoir à leurs concerts qu'il en commit une lâcheté. Il écrivit, devinez quoi ? Un article élogieux sur Ponsard. Lisez le *Moniteur* de 1868 ; il y parle de la « solidité des choses éternelles ! » Or, huit ans auparavant, il disait encore de l'auteur de *L'Honneur et l'Argent* : « C'est l'homme avec lequel ont a tapé sur mes admirations... c'est la mâchoire d'âne dont on s'est servi pour assommer Hugo ».

Gautier fut bien puni de son vilain geste : les 40 lui préférèrent Autran.

D'autres faiblesses encore. N'hésitons pas à les dire, car il n'est pas un dieu, mais un homme, et même un homme désemparé à ce moment par les brusques coups de tempête de l'infortune. Trop accoutumé, durant de longues années de souffrance, à ne voir que le relatif en politique, il avait perdu toute notion d'absolu. Sa boussole était affolée. Il rêvait de devenir Sénateur !!

Sainte-Beuve et Mérimée le sont bien, disait-il.

Et il s'abaissa jusqu'à célébrer, en langage rimé, la naissance du prince impérial. Cela lui valut 20.000 francs.

Il se prostitua jusqu'à mettre en vers, d'ailleurs fort plats, pour la Princesse Mathilde, une élégie en prose de Napoléon III.

Gémissons ! Gémissons !

Même il eut un moment d'hésitation devant Hugo. On sait combien on était mal venu, sous l'Empire, à louer le génie de l'auteur des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit.*

Gautier faiblit quelque temps. La *Légende des Siècles* et les *Misérables* parurent sans qu'il en parla.

Il passait alors la période la plus déprimée de sa vie.

Mais il se ressaisit et vit quel était son devoir. Froidement, il l'accomplit. Le 21 juin 1867, on reprenait *Hernani.* Ce fut un événement. Le jeune homme au gilet rouge, devenu critique officiel, était un des principaux attraits de la soirée. Il en sortit tout rajeuni par l'enthousiasme et écrivit un article frémissant d'éloges. Comme on le priait d'en modérer le ton, il offrit sa démission et l'article passa.

Peu après, dans son officiel *Rapport sur les Progrès de la Poésie au XIXe siècle,* il tailla la place belle et large à Hugo.

Gautier avait de nouveau triomphé de la fortune !

La fin

Mais sa santé était devenue très vacillante. Un grand nihilisme s'empara de lui avec la maladie.

En juin 1866, il avait marié sa fille Judith au jeune poète Catulle Mendès et le cercle s'était resserré au foyer.

Dès lors, je n'ai plus à faire qu'un récit de ruine progressive. La flamme de vie tremblait au vent. Lorsque la tourmente de 1870 éclata, elle faillit s'éteindre. Quels chocs pour un pauvre cœur de Français !

Dans l'investissement de Paris, Gautier pleure « la maison qu'il a arrangée, l'*angulus ridens* et artistique de sa vieillesse » qu'il abandonne au pillage de l'ennemi.

Il vient habiter, pendant le siège, rue de Beaune, au 5e, un logement d'ouvrier.

Quand la République se substitue à l'Empire, il se lamente. Toujours, dit-il, les changements de régime m'ont ruiné. Et il rappelle ses précédentes mésaventures politiques. Le pauvre homme se trompait. Il fut bien étonné, mais charmé, de voir que les républicains lui assuraient sa situation au *Journal Officiel* et même, lui conti-

nuaient une pension de 3.000 francs qu'il recevait de l'Instruction publique.

Enfin, en 1872, on lui confiait une mission littéraire en Italie. Hélas, il ne put partir.

Le 2 mars 1872 il arrive chez Flaubert : « les yeux vagues, la face blanche comme un masque de pierrot, absorbé, muet, sourd ».

Le 14 mars il ne peut aller jusque chez la Princesse. Ricord, le célèbre Ricord, l'a vu ; son état est très grave ; « c'est la valvule mitrale du cœur qui ne va plus », a-t-il dit.

Gautier est triste. Il sent sa décadence physique s'accentuer et sa fin qui approche. Il écrit fiévreusement, pour le *Bien public,* quelques chapitres de l'*Histoire du Romantisme.*

Mais peu à peu le cerveau s'ensommeille et la plume lui tombe des mains. Au début de juillet 1872 il a une attaque dont il reste frappé de stupeur. Il vit deux mois encore dans une demi-conscience ; mais en octobre les événements se précipitent et il meurt le mercredi 23 de ce mois à 8 h. 32 du matin.

Il laissait, en partant, une belle image de lui. « Sa tête, d'une pâleur orangée, s'enfonçait dans le noir de ses longs cheveux... Et le poète avait la sérénité farouche d'un barbare, ensommeillé dans le néant » (1).

V

L'œuvre de Téophile Gautier

Telle est cette vie belle parmi ses faiblesses et qui eût tenté Carlyle.

Théophile Gautier garda, jusqu'à sa mort, l'âme d'un grand artiste. Mais son Œuvre, il ne put la créer telle qu'il la voulait. Il en a éparpillé la substance poudroyante en quatre cents volumes composés hâtivement. Il ne sculpta en pleine matière que quelques pages dont la préface de *Mademoiselle de Maupin*, ce roman lui-même, la première partie du *Capitaine Fracasse,* plus quelques contes et poèmes. Enfin des « morceaux » épars dans sa production immense de feuilletonniste.

Voilà ce qu'il a réalisé de son Œuvre ! Nous savons que s'il en eût eu le loisir, il l'eût faite harmonieuse et forte. Son sang nous est connu.

Admirons-la donc dans ce qui nous en est parvenu, comme si un cataclysme (et n'est-ce un cataclysme moral !) nous avait privés de tout le reste. D'autre part, supposons enfuies à jamais les pages innombrables où son génie ne sut qu'imparfaitement s'exprimer.

---

(1) GONCOURT : *Journal,* t. V, 24 octobre 1872.

Comme de Callinos d'Ephèse dont on ne garde qu'une belle exhortation, de Mimnerme dont seul encore un chant mélancolique nous attendrit, de Théognis et Sappho enfin dont il ne reste que des débris, admirons en rêvant, de Théophile Gautier, les quelques fragments que nous en possédons.

Appelons de nos vœux un éditeur, assez fervent de cette grande mémoire, pour nous présenter ce peu — mais de quelle valeur ! — dans la belle lumière calme d'un musée.

Réclamons énergiquement : « Les plus belles pages de Théophile Gautier ». On n'a pas le droit de ne pas nous les donner.

Puis, mal consolés toujours de ce que nous avons perdu, nous songerons avec émoi à la rigueur du sort. A cet homme poursuivi par la terrible Anankè, nous offrirons alors, avec de Banville, « ce qui fut l'objet unique de tous ses vœux, la récompense mouillée de pleurs, la couronne sombre et impérissable, le cruel, le douloureux, l'idéal, le divin laurier ».

PAUL DERMÉE.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

15-7-1911

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 58

Portraits d'Hier

François COPPÉE

Par Patrice BUET



François Coppée.

Photo Nadar.

François Coppée



A Mademoiselle Louise READ.

La première fois que j'entendis le nom de François Coppée, ce nom s'associa dans mon esprit au mot bienfait. Et la première fois que je fus reçu par le poète, son accueil me fit comprendre ce que c'est que la bonté. Aussi, n'est-ce point sans émotion que je m'apprête à évoquer l'image, si vivante encore dans tous les esprits, de cet homme qui sut conserver dans la gloire tant d'affectueuse cordialité pour les jeunes et réunir si parfaitement en lui les plus belles qualités de l'homme et de l'écrivain.



François-Edouard-Joachim Coppée naquit à Paris, le 26 janvier 1842, au numéro 9 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain, qui devint plus tard la rue des Missions, qui est aujourd'hui la rue de l'Abbé-Grégoire et qui sera peut-être un jour la rue François-Coppée. Curieuse remarque à faire : il naquit sous le signe du Verseau, symbole astrologique de l'altruisme. Ceux qui sont influencés de ce signe, dit le Dr Ely Star, doivent lutter rudement contre l'adversité durant leur jeunesse, et ils n'arrivent au succès que vers l'âge de vingt-sept ans. Or, le *Passant* fut joué en 1869. Son auteur avait vingt ans. Voilà un exemple bien fait pour convaincre ceux qui doutent des prédictions astrologiques.

Son acte de naissance porte bien François et non pas Francis, comme on l'a dit. Ce sont ses parents qui, dans l'intimité, l'appelaient Francis, ou « Cicis », surnom familier. Lui-même avait pris l'habitude de ce nom de Francis, mais au moment de la publication de ses premiers vers, et sur le conseil de Catulle Mendès, il reprit son véritable nom de François.

Les parents de Coppée étaient parisiens, mais son grand-père paternel était originaire de Mons, où, paraît-il, le nom est très répandu. Son arrière-grand-mère de ce côté appartenait à une famille noble de la Lorraine et avait deux frères, qui servirent dans les armées du Roi. Du côté de sa mère, ses origines sont plus humbles; son grand-père Baudrit était maître serrurier, et, pendant la Révolution, il forgea des piques destinées aux sectionnaires.

Le père de Coppée était un modeste employé au Ministère de la Guerre, mais c'était un homme fort cultivé, passionné des lettres et très respectueux des traditions de la vieille France. Il s'était marié par inclination avec une jeune fille sans fortune, dont il avait eu sept enfants, sur lesquels il ne lui en resta tôt que quatre.

Les Coppée avaient pour voisin, rue Saint-Maur, le peintre Charlet, le peintre des grognards, qui venait souvent les trouver, et qui distrayait les enfants par ses souvenirs de l'épopée impériale. Et le petit François ne perdait pas une syllabe de ses récits et il s'enthousiasmait pour les héros de la grande armée. Le voisinage de Charlet est certainement une des choses qu'il dut regretter le plus, lorsque ses parents quittèrent la rue Saint-Maur, où le logement devenait trop petit, car les filles grandissaient, pour venir habiter rue Vaneau. Mais le capitaine Blot le consola de la perte de Charlet. Ce vieux capitaine des dragons de la garde, dont il a tracé un si charmant portrait, évoquait volontiers devant lui le souvenir des grandes batailles, et surtout de celle de Montereau, où l'Empereur l'avait décoré de sa main. Et puis, souvent aussi, la mère Bernu, une pauvre vieille femme, venait le prendre avec sa sœur pour le promener, et lui racontait mille histoires de ses garçons, qui avaient tous trouvé la mort là où le capitaine Blot avait trouvé la croix. C'étaient ses distractions du jeudi et du dimanche; les autres jours, il allait à la pension Hortus, rue du Bac, comme externe, et le soir, à la lueur de la lampe plantée au milieu de la table, il faisait ses devoirs, tandis que sa mère cousait et que ses sœurs dessinaient. Humble logis, mais où il y avait beaucoup d'amour...

En 1856, nouveau déménagement, on vint habiter rue Monsieur-le-Prince afin d'être plus près du Lycée Saint-Louis, où François entrait comme externe. Encore n'était-on pas assez près, car, quelle que route qu'il prît pour se rendre au lycée, François était sollicité par des tentations auxquelles il lui était impossible de résister : c'étaient les étalages des bouquinistes, devant lesquels il s'arrêtait longuement, et surtout le Luxembourg, dont le charme tranquille, l'incitait à la rêverie. Bref, il arrivait au lycée « avec l'éblouissement de vingt vers de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset, admirés à la hâte dans un volume entre-bâillé ou avec une branche de lilas *chipée* à la Pépinière et écrasée entre les pages de sa grammaire de Bur-

neuf ». Et « lorsque j'étais en classe, a-t-il écrit, au moment de la leçon, je gardais le silence d'un *cancre*... M. Pierron, le bon traducteur des tragiques grecs, qui m'estimait quand même, à cause d'une ode d'Horace *O fons Bandusiæ splendidior Istro* traduite un jour par moi en vers passables, levait les bras au ciel en disant : « Ah ! si vous vouliez... » Et notre savant professeur de mathématiques s'écriait avec une conviction profonde et un fort accent du Midi : « Mon *pôvre* M. Coppée, il vaudrait mieux pour vous n'avoir pas fait votre première communion que de ne pas savoir la géométrie ! »

Mais le *pôvre* M. Coppée, hélas ! n'eut pas le loisir de satisfaire ses maîtres. Il avait à peine douze ans lorsque son père fut mis à la retraite légale avec une bien modique pension. Vers le même temps, l'une de ses sœurs se maria, une mourut à vingt-deux ans. Il ne restait donc plus d'enfants qu'Annette et François. En ces tristes circonstances, celui-ci vit son devoir immédiat. Il quitta le lycée après sa troisième — François Coppée ne fut pas bachelier — et entra comme commis chez un architecte, M. Montagne. Là, il s'acquitta si bien de sa tâche, que son « patron » l'engagea à préparer l'Ecole des Beaux-Arts. Coppée sembla s'y mettre pour lui faire plaisir, mais il n'y pensa jamais sérieusement. Il avait, d'ailleurs, si peu de temps à lui ! Les rares loisirs qui lui restaient, il les employait soit à faire des copies pour les entrepreneurs, afin de grossir le budget de la maison, soit à compléter ses études à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il travailla avec une telle ardeur sous les lampes insuffisantes qu'il y gagna une maladie des yeux.

Cependant, il fut admis au ministère de la Guerre comme expéditionnaire surnuméraire *sans traitement*, et il abandonna pour toujours l'architecture. Deux ans se passèrent ainsi dans une situation terriblement difficile. On habitait maintenant, à Montmartre, un tout petit logement, et c'est là que mourut le père Coppée, qui, paralysé depuis six ans du cerveau, était soigné par sa femme avec un admirable dévouement. Sa disparition laissait son fils chef de famille à vingt ans. François Coppée accepta avec courage cette tâche à la fois si lourde et si douce. Mais, sans négliger les besoins quotidiens de la famille, il commençait à se consacrer plus entièrement à la littérature. Déjà une petite revue, *Le Causeur*, lui avait imprimé quelques contes en prose ; avec Charles Yriarte il avait écrit une comédie en trois actes, et il venait de terminer un poème, *Les Fleurs Mortelles*.

C'est à ce moment, en 1863, qu'il fit connaissance de Catulle Mendès, à qui il apparut ainsi :

« Très jeune, assez maigre, pâle, l'air fin, les yeux timides, qui regardaient autour de lui ; vêtu d'un habit étriqué, neuf et très propre cependant ; il avait un peu l'air d'un employé de commerce ou de

ministère, et, en même temps, l'élégance de ses traits, la grâce ironique de son sourire, je ne sais quoi de doux et d'un peu triste, de parisien aussi, dans toute son attitude, faisait qu'on le remarquait, voulait que l'on prît garde à lui. »

Mendès, à ce moment, avait déjà fondé la *Revue Fantaisiste*, dont l'apparition avait fait beaucoup de bruit, et publié *Philoméla*. Coppée n'avait pas encore osé lui avouer qu'il faisait des vers. Un jour, pourtant, il lui remit le manuscrit des *Fleurs Mortelles*. Mendès jugea ce poème remarquable et demanda à son jeune auteur de lui apporter les choses qu'il avait faites, mais après avoir lu les six mille vers qui lui furent soumis, brutalement sincère il lui déclara :

— Tout cela est exécrable. Vous êtes admirablement doué, mais vous ne savez pas le premier mot de votre métier.

Coppée eut un beau geste :

— Apprenez-le moi, dit-il.

Et il jeta au feu ses six mille vers.

Dès lors, François Coppée fit partie du Parnasse, qui était moins une école littéraire qu'un groupe de jeunes poètes unis par les liens de l'amitié. Il fréquenta chez Mendès, rue de Douai, où il se retrouvait avec J.-M. de Heredia, Léon Dierx, Albert Glatigny, Léon Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Georges Lafenestre, Léon Valade, Albert Mérat. Le samedi soir, il allait avec eux chez Leconte de Lisle, boulevard des Invalides, et chaque jour de quatre à six il ne manquait point de les rejoindre chez l'éditeur Lemerre, dont la boutique du passage Choiseul était alors toute modeste. Emile Bergerat dans *Ses Souvenirs d'un Enfant de Paris,* a tracé de ces réunions chez Lemerre, qu'il appelle « Les thés sans thé de l'homme qui bêche », le pittoresque tableau suivant :

« La boutique d'Alphonse Lemerre, passage Choiseul, était le lieu de rendez-vous non seulement des Parnassiens dont il était l'éditeur, mais encore de la plupart des lettrés et écrivains de l'époque qu'y attirait le bruit d'ailes des Muses. Ils étaient toujours sûrs d'y voir, entre cinq et six, François Coppée, le poète à succès de la maison, celui qui « se vendait » comme brioche, souvent Théodore de Banville, et deux ou trois fois par semaine Leconte de Lisle en personne.

« François Coppée était alors très gai, d'abord parce qu'il était heureux. Sa gloire s'élargissait jusqu'à la popularité et laissait loin celle de ses rivaux et même de ses maîtres. Il venait de trouver la formule de ce vers pédestre dont la familiarité bon enfant cache une dextérité

prosodique de virtuose et il était entré dans les masses profondes, comme aujourd'hui Edmond Rostand triomphe par la maitrise du vers picaresque.

« Ce qu'il y a de plus difficile au monde pour celui à qui sourit la fortune c'est de demeurer simple et bon sous la couronne de lauriers. François Coppée avait cette grâce. Il lui dut d'être universellement aimé. Jamais il ne se mettait, lui ni son œuvre, sur le tapis, et nul ne fut plus accessibles aux efforts, plus compatissant aux déceptions et plus indulgent aux fautes de ceux que marque la déveine. Le plus sévère de ses jugements, même quand il fut critique dramatique à *La Patrie*, ne dépassait pas l'égratignure légère d'une réserve. Comme celles de Banville et de Gautier, sa férule était de velours.

« Un jour, chez Lemerre, il me prit sous le bras et m'entraina dans le passage. — Venez, que je vous dise... Et nous péripatétiquâmes. — Vous avez la fureur des néologismes et je ne les aime pas toujours. Mais dans votre dernier feuilleton (j'exerçais moi-même le sacerdoce sarceyen) vous en avez trouvé un que je vous envie. — Lequel, cher ami? — C'est à propos de la mauvaise féerie de X et Z, à la Porte-Saint-Martin. — Eh bien? — Après en avoir résumé l'ânerie en dix lignes, vous concluez en poussant ce cri de détresse: j'incompète! Oh! ce: j'incompète, il est trop beau pour un critique seul.

« Et je le lui offris sous la condition que, dès qu'il serait de l'Académie, il le rendrait au dictionnaire. Incompéter, nous incompétons, plût à Dieu que j'incompétasse!...

« Leconte de Lisle chez Lemerre, c'était Jupiter, pardon, c'était Zeus, venant prendre sa place au banquet des dieux. On le voyait venir, lent et majestueux de l'orée du passage, et l'on allait au devant de lui avec déférence. Il y était sensible, aimant les hommages. L'homme, en lui, beau d'une beauté classique et sculpturale, était bien l'incarnation du poète, ou, si l'on veut, sa manifestation physique. L'un réalisait l'autre aux yeux des mortels. Seul, l'usage d'un monocle sourcilleux l'humanisait et le dénonçait idoine aux contingences. Ce carreau, encastré sous l'arcade, nous donnait le signal de l'essor en nous libérant du respect, et juchés sur les coins des tables ou assis sur les gradins de l'escalier tournant, nous nous adonnions aux plaisirs du débinage, joie des Lettres et des Arts.

« Je dois à la vérité pure de dire que le Zeus n'en dédaignait pas l'exercice, et que, sauf Homère parmi les morts et Théophile Gautier entre les vivants, peu ou prou de rivaux échappaient à son esthétique militante. Mon vieil ami Léon Dierx qui l'a beaucoup hanté et qui lit ces lignes par-dessus mon épaule, m'assure que son maître était plutôt bienveillant et qu'il y avait en lui deux hommes en conflit.

le Leconte de Lisle du dedans et le Leconte de Lisle du dehors. Je n'ai personnellement connu que le second et il seyait de sortir après celui-là de chez Lemerre, si l'on ne voulait pas connaître prématurément son épitaphe.

« Car il avait un goût pour ce genre funéraire. Il entrecoupait nos fables charivariques d'épitaphes lapidaires dont l'anthologie lui était renouvelée chaque jour par le génie inépuisé de Louis Ratisbonne, son chef de bureau au Sénat. Ce Louis Ratisbonne, qui avait traduit *l'Enfer* de Dante, tournait délicieusement l'inscription tombale. Il en avait fait une pour le pauvre Sully-Prudhomme que le Leconte de Lisle du dehors ne se lassait pas d'accréditer, quoique le Leconte de Lisle du dedans en déplorât l'injustice évidente.

« Dans ce morceau, imité de la fameuse *Méditation* de Lamartine sur Bonaparte, l'enterreur dantesque disait comme en désignant une sépulture :

Sur ce tertre où Sully-Prudhomme est remisé
On distingue un vase brisé.

« Et le bon Coppée s'esquivait à l'anglaise, rebelle à ces gaîtés macabres. »

C'est dans la boutique d'Alphonse Lemerre que fut fondé *Le Parnasse Contemporain*, où Coppée publia plusieurs des pièces qui devaient former plus tard *Le Reliquaire*, le premier volume de vers que le poète publia — à ses frais.

En 1867, François Coppée obtint le prix dans un concours de parole pour un *Hymne à la Paix* et il entra au *Hanneton;* c'est dans cette revue, dans le fameux numéro bleu « imprimé dans la Lune » et le plus rare de la collection, qu'on trouve cette étrange fantaisie du poète mêlée de prose et de vers, qui s'appelle *La Gaîté du Cimetière* et qui débute ainsi :

Fier de sa blouse blanche et disparaissant jusqu'à mi-corps dans une fosse commencée, un fossoyeur, gars robuste et roux, poussait joyeusement sa bêche du pied, coupant du même coup les racines, les vers de terre et les os pourris, et chantant à demi-voix ces suaves couplets :

Il fossoyait joyeusement
Et de la pioche et de la bêche;
Le ciel était pur et charmant.
Il fossoyait joyeusement
Dans la terre odorante et fraîche,
Et quand il trouvait de vieux os,
Mêlés aux racines d'un saule,
— L'air était plein de chants d'oiseaux —
Bien loin, il jetait les vieux os
D'un geste par-dessus l'épaule.

On peut pardonner au *Hanneton* d'avoir publié cette œuvre de jeunesse, car il publia également quelques-unes des *Intimités,* qui ne tardèrent pas à paraître en une plaquette, qui, d'ailleurs, ne se vendit pas beaucoup plus que le *Reliquaire.*

Mais déjà l'auteur indiquait la voie qu'il allait suivre. Coppée, dans *Toute une Jeunesse* a caractérisé avec beaucoup de justesse l'heureuse évolution qui se fit dans son esprit au moment où il publia son second volume de vers : « Depuis longtemps déjà, Amédée Violette avait jeté au feu ses premiers vers, imitation maladroite des maîtres préférés, et son drame milhuicentrentesque, où les deux amants chantaient un duo de passion sous le gibet. Il revenait à la vérité, à la simplicité, par le chemin le plus long. Le goût et le besoin le prirent à la fois d'exprimer naïvement, sincèrement, ce qu'il avait sous les yeux, de dégager ce qu'il pouvait y avoir d'humble idéal chez les petites gens, parmi lesquelles il avait vécu, dans les mélancoliques paysages des banlieues parisiennes, où s'était écoulée son enfance, en un mot de peindre d'après nature. »

En attendant, il était « le plus obscur des accoupleurs de rimes ». Ses premiers vers — qu'avait bien voulu remarquer Théophile Gautier et Sainte-Beuve — n'étaient connus que d'un groupe de poètes et d'un petit nombre d'amis de la poésie. Ce public restreint suffisait pour l'instant à Coppée, qui était sans ambition aucune et qui ignorait le vain désir de la gloire. Mais il arriva que l'*Artiste,* alors dirigé par Arsène Houssaye, publia *La Bénédiction,* qui tomba par hasard sous les yeux d'Agar, laquelle enthousiasmée résolut de la déclamer dans un concert. Coppée ne pouvait faire mieux que d'aller remercier son interprète. Celle-ci l'accueillit « avec une exquise bonté ». Elle l'invita à revenir. Il revint et c'est au cours d'une de ses visites qu'elle lui dit :

« — Aux termes de mon engagement, une représentation sera donnée, l'hiver prochain, à mon bénéfice, et j'en arrêterai moi-même le programme... Faites-moi donc, pour cette circonstance, une brève saynète, un dialogue à deux personnages, quelque chose de court et de facile à monter... »

Et, en quelques matinées de septembre, au bas de Montmartre, dans une chambre si petite « qu'il fallait ouvrir la fenêtre pour enfiler la manche de sa redingote », Coppée écrivit *Le Passant.*

Faut-il rappeler que Chilly, alors directeur de l'Odéon, ne croyait pas au succès de cet acte ? « Je vous jouerai votre petite machine trois ou quatre fois », avait-il dit à Coppée... Il la joua cent fois!... Ce fut un triomphe !... Voici comment Coppée, dans ses souvenirs, raconte cette inoubliable soirée du 14 janvier 1869 : « C'était mon tour, à présent. On installa le décor, on alluma « le clair de lune », et les toiles peintes, vues de près, me parurent fort laides. Mes deux

interprètes arrivèrent, moins belles et moins aimables qu'ordinairement, me sembla-t-il, sous le maquillage toujours un peu brutal et avec ce regard de distraction et de vague inquiétude qu'on retrouve chez tout comédien sur le point d'entrer en scène. Alors, seulement, je sentis le serrement de cœur, la si douloureuse angoisse des « premières ». Mais on frappa les trois coups, et je me réfugiai classiquement dans la coulisse de gauche, c'est-à-dire « côté jardin », — en compagnie du pompier. La toile se leva, avec son sifflement faible et prolongé, et, dans un effrayant silence, la belle voix d'Agar lança le premier vers :

Que l'Amour soit maudit !... Je ne puis que pleurer.

« Oh ! l'atroce minute ! Je tremblais, maintenant, d'émotion nerveuse et de peur. Mais, dès le milieu du monologue de Silvia, les premiers applaudissements se firent entendre, et lorsque Zanetto fut en scène, ils redoublèrent, puis furent accompagnés d'explosions de bravos et atteignirent un surprenant degré d'intensité. A la fin de plusieurs groupes de vers, délicieusement dits par Sarah Bernhardt, j'entendis même de nombreuses voix crier *bis*...... Cependant, ce n'était pas encore dans cette coulisse, à côté du pompier parfaitement calme, que je pouvais mesurer la portée du succès. Dans la salle seulement, j'aurais pu m'en rendre compte. Oui, cette fameuse « première » du *Passant*, qui devait me rendre célèbre en moins d'une heure et décider de ma carrière littéraire, je n'y ai, pour ainsi dire, pas assisté, ou, du moins, je n'en ai qu'assez mal entendu le glorieux écho entre deux châssis du « côté jardin » et auprès d'un pompier impassible. C'est un des plus vifs regrets de ma vie. »

Le lendemain tous les journaux célébraient la gloire du poète, et il est curieux et amusant, parmi ce concert de louanges, de relire cette petite note, consignée par Got dans son journal à la date du 16 janvier 1869 : « L'Odéon vient de jouer, comme par charité, mais avec la surprise d'un vif succès, une petite saynète en vers bleus d'un M. Coppée, *Le Passant*, sorte d'en-tête de romance, une femme et un travesti ; seulement ce travesti-là est charmant avec Sarah Bernhardt, une revenante... Ne serait-ce pas le point de départ d'un poète de bon second ordre et d'une artiste presque de premier ?... »

Seulement, le triomphe du *Passant* eut un revers, car dès lors François Coppée fut désigné partout comme l'auteur du *Passant*. Il accumulait poème sur poème, pièce sur pièce, et toujours il était poursuivi par cette malencontreuse périphrase, qui lui faisait presque regretter le triomphe, qui l'avait un moment dédommagé de tant de misères, si vaillamment supportées : « Pauvre petit *Passant*, a-t-il

écrit depuis, douce inspiration d'une heure radieuse de mes vingt-cinq ans, pardonne-moi les minutes d'impatience et de mauvaise humeur que m'a causé bien des fois ton nom, malignement prononcé pour déprécier mes créations nouvelles. Tu n'en es pas moins resté l'enfant bien-aimé de ma jeunesse, le rêve d'idéal, d'avenir qu'on ne fait qu'une fois dans sa vie, et, jamais je n'ai oublié, gentil chanteur de *Clair de Lune,* que je te devais cette première récompense du poète, ce premier rameau de laurier, qui fait pleurer de joie, et qui m'a donné pour toujours le courage et l'espérance. »

Outre la gloire, le *Passant* valut à Coppée d'être présenté par Théophile Gautier à la Princesse Mathilde, qui jouissait encore mais pour peu de temps de tous ses privilèges d'Altesse Impériale, et qui lui fit obtenir un emploi à la Bibliothèque du Sénat. Mais à peine s'y installait-il qu'il tombait gravement malade, et qu'il devait, aussitôt convalescent, aller finir l'hiver à Amélie-les-Bains. Là, il souffrit beaucoup, au point de se croire perdu.

Et quand il revint à la santé, une nouvelle épreuve l'attendait. La défaite, l'envahissement, le siège, la Commune, firent saigner son cœur de Français. Il fit son devoir, prit le fusil de garde national et il monta la faction sur les remparts, trompant l'ennui en rimant quelques vers, dont *La Lettre d'un mobile breton* et *Plus de sang,* ce beau cri d'indignation et de pitié, inspiré par la Commune.

Le calme revenu, il donna à l'Odéon *Fais ce que dois,* puis les *Bijoux de la Délivrance,* et au Gymnase, *L'Abandonnée.* Et malgré l'échec de cette dernière pièce, apprenant que Leconte de Lisle était dans une situation peu heureuse, il offrit à Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, sa démission de sous-bibliothécaire au Sénat à condition que son maître serait nommé à sa place.

Alors, il s'essaya dans le récit en prose. *Le Moniteur Universel* publia en feuilleton en 1872 *Une idylle pendant le siège,* tandis que *Les Humbles* affirmaient l'originalité du poète et que *Les Promenades et Intérieurs,* qui les accompagnaient dans la première édition, témoignaient de son esprit d'observation aigu et pittoresque.

Parallèlement à la poésie, François Coppée cultivait le théâtre. Le 11 septembre 1872, il donna à l'Odéon le *Rendez-vous,* mais il n'eut pas, pour des raisons inconnues, la satisfaction d'y voir représenter *La Guerre de Cent Ans,* qu'il avait écrite avec Armand d'Artois. En mai 1874, parut le *Cahier Rouge,* vers intimes, patriotiques, pittoresques, mélange que l'auteur explique ainsi dans sa préface : « Tout en nous occupant de la composition de divers ouvrages assez importants, nous avions l'habitude à nos heures de fatigue d'ouvrir un mince cahier rouge, qui traîne toujours sur notre table et de nous délasser en y écrivant quelques poésies fugitives, à peu près comme un enfant illustre de pierrots perdus les marges de sa grammaire...

C'étaient parfois des strophes qu'on nous faisait l'honneur de nous demander, en faveur des œuvres patriotiques fondées à la suite des récents malheurs de la France; mais, plus souvent, c'étaient de simples fantaisies, des notes rapides, des croquis jetés, ou bien encore une plainte que nous arrachait notre mal ordinaire, le spleen... »

Cette inspiration douloureuse allait, hélas ! s'enrichir — la douleur n'est-elle pas une richesse pour le poète ? — d'un nouveau deuil, le dernier, mais le plus cruel: le 2 septembre 1874, Coppée déposa sur le front de sa mère expirante le suprême baiser: « J'ai été le témoin de cette simple et noble vie, écrivit-il plus tard, et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme. qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est épanouie dans mon cœur et dans mon imagination, et que je suis devenu un poète. »

Coppée trouva, cependant, un adoucissement à sa douleur dans le culte de la poésie. Après *Le Luthier de Crémone,* il fut décoré de la Légion d'Honneur. Peu après, parurent les *Récits et les Elégies* et *L'Exilée,* dont nous retrouvons l'histoire dans un journal de Genève. Coppée était allé à Genève, en 1876, et il avait lu à l'Athénée *Le Rendez-vous, La Veillée* et quelques poésies inédites. C'est au cours de cette séance que survint l'événement qui devait laisser dans sa vie une trace profonde. Il rentra chez son hôte, M. Auguste Blondel, fort excité: « Mon ami, lui dit-il, j'ai vu ce soir la jeune fille de mes rêves... Elle était assise non loin de moi, et dès l'instant où mes yeux ont rencontré ses yeux, je n'ai plus lu que pour elle... » Il faisait une description si exacte de cette jeune fille qu'il fut aisé de découvrir qu'il s'agissait d'une étrangère, une Scandinave de grande famille en séjour à Genève. Le poète dut pourtant regagner Paris, mais il laisait à Genève le meilleur de lui-même et une correspondance s'engagea avec des amis communs. Deux ou trois fois, il reprit furtivement le chemin de la Suisse; à la Pentecôte 1877, il assistait, caché dans la foule, à la réception des catéchumènes dans l'Eglise de Vaudœuvres. Il y contempla, sous son simple voile de mousseline blanche, cette enfant de dix-sept ans dont le regard avait en un instant changé le cours de sa vie. Hélas! au bout de quelques mois, le beau rêve s'évanouit. La volonté impérieuse d'une mère s'opposa aux projets d'union si doucement caressés. Coppée ne revit pas la jeune fille, et il n'emporta de cette cruelle aventure qu'un petit bouquet de violettes jeté à ses pieds d'une fenêtre d'hôtel. Et voilà le roman d'amour qui nous valut *L'Exilée.*

Vient maintenant toute une brillante série théâtrale, qui débute par le *Trésor,* représenté à l'Odéon le 20 décembre 1879, et qui se continue par *La Korrigane,* ballet fantastique, en collaboration avec Louis Mérante, musique de Charles Widor, par *Madame de Maintenon,* et

par *Severo Torelli,* qui remporta à l'Odéon, le 21 novembre 1883, un immense succès, à quoi Paul Mounet et Albert Lambert fils durent leur entrée à la Comédie-Française. L'année suivante, le 21 février, François Coppée était élu à l'Académie Française, en remplacement de Victor de Laprade, et le 18 décembre, assisté de ses deux parrains, Emile Augier et Sully-Prudhomme, il y était reçu par M. Cherbuliez. C'est alors qu'il renonça à ses feuilletons hebdomadaires de la *Patrie*, qu'il faisait depuis quatre ans, et, à la suite d'un différent avec Coquelin, à sa charge de bibliothécaire-archiviste de la Comédie-Française.

Il se retira alors à Coutainville, en Basse-Normandie, chez son éditeur et ami Alphonse Lemerre, où en deux mois il écrivit *Les Jacobites*. Ces cinq actes, dont le dernier peut compter parmi les chefs-d'œuvre du théâtre contemporain, et « à qui le vol des goëlands et le grand vent du large semblent avoir prêté une ampleur, une aisance et un souffle que le poète n'avait pas connus jusqu'ici » furent représentés à l'Odéon le 21 novembre 1885 et mirent en lumière le talent de Mme Segond-Weber, qui, dans le rôle de Marie, se révéla tout-à-coup tragédienne de premier ordre.

Le 6 mai 1886, l'Opéra-Comique joua *Maître Ambros,* fait en collaboration avec Auguste Dorchain, musique de Charles Widor. Cette même année 1886 vit paraître *Les Contes en vers*, de même inspiration que *Les Humbles*, mais avec plus de largeur et d'éloquence, et qui furent suivis de *Vingt Contes Nouveaux* (1887), *Contes Rapides* (1888), *Henriette* (1889), longue nouvelle d'un intérêt psychologique délicat et profond, *Le Pater,* dont la représentation avait été interdite pour des raisons politiques, *Les Paroles Sincères* (1890), *Toute une Jeunesse* (1891), *Les Vrais Riches* (1892).

En été 1892, François Coppée s'installa à Mandres, dans une gentille maison de campagne, appelée « La Fraizière ». Pendant les cinq ans qu'il la posséda, il y passa, durant la belle saison, des heures délicieuses, au milieu des roses, qui portent son nom, parmi la verdure où chantaient une foule de rossignols. C'est là qu'il écrivit *Longues et Brèves,* contes en prose, et *Pour la Couronne*, qui après un refus inexplicable à la Comédie-Française, fut représenté à l'Odéon. Quelques mois après, François Coppée était nommé commandeur de la Légion d'Honneur, et publiait son unique roman, *Le Coupable*.

Mais depuis longtemps déjà, il souffrait d'une grave maladie, qui ne tarda pas à nécessiter une redoutable opération chirurgicale, bientôt suivie d'une autre plus terrible encore. Le poète subit là une crise, d'où il sortit transformé, et qui nous valut la *Bonne Souffrance*. A peine était-il remis, qu'il se lança dans le tourbillon politique, que l'Affaire Dreyfus avait lancé sur la France. Eut-il raison? Eut-il tort? Il ne nous appartient pas de le juger. La seule chose que nous puis-

sions dire c'est qu'il apporta dans la lutte la sincérité, la loyauté, qu'il montra toujours en toute occasion. Au reste, son rôle, s'il fut important, fut aussi de courte durée. Coppée, fatigué, malade, se retira sous sa tente, et, dans sa paisible maison de la rue Oudinot, il ne vécut plus que pour sa sœur Annette et pour ses nombreux et fidèles amis, pour lesquels il réserva tous les trésors inépuisables de son cœur.

On se souvient de ce logis modeste et charmant, vrai nid de poète parisien, où piaillaient des moineaux, tout adorné de nids d'hirondelles, sous les guirlandes de la vigne vierge et les spirales vertes de la clématite. La salle à manger, avec sa vaste armoire normande et son horloge en cercueil, était égayée par les ébats d'une multitude de chats, roulés en boule sur des sièges, ou perchés sur la fenêtre, ou bien allongés avec nonchalance, l'œil mi-clos, devant le feu brillant sous la cendre. Le salon n'était pas encombré de tentures en peluche, de bibelots hétérogènes, de draperies et d'astragales. On y voyait un portrait de Coppée, jeune garçon, à mine éveillée, peint par sa sœur ; de vieux pastels dans leurs cadres ovales : c'étaient l'aïeul et l'aïeule ; des esquisses de Jules Breton et de Lefebvre ; sur des meubles sculptés, quelques bronzes, des éléphants en laque, en faïence, en métal, car l'éléphant était l'animal prédiligé du poète, qui professait pour lui un culte superstitieux. La bibliothèque était de celles où il y a des livres ; il y en avait beaucoup, habillés de cartonnages aux couleurs étranges, purée de pois, bleu de paon, orange ; il y avait beaucoup d'autres choses aussi, des objets d'art, des bols chinois pleins de tabac, une foule de journaux ou de revues ; en déblayant les chaises de tout ce fouillis artistique, on pouvait quelquefois s'asseoir (1). En somme, demeure d'un artiste laborieux, sage et tranquille, et dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin que le poète décrivit avec un charme infini :

La maison est exposée au Nord, en plein Nord, et, même en été, à midi, son ombre s'étend sur un petit carré de fleurs. Celles qui sont au fond du jardin, en plein soleil, s'épanouissent et embaument dans l'air attiédi ; mais les autres, les plus proches du mur, que jamais n'atteint un rayon, s'ouvrent à peine et ne donnent qu'un faible parfum. Souvent, en me promenant dans l'étroite allée circulaire de mon petit jardin, je jette un regard de compassion sur ces œillets étiolés et sur ces roses maladives, car celles-là sont nos préférées, et un moment les bruits des maisons prochaines, en parvenant jusqu'à moi, me font songer, par une mystérieuse correspondance d'esprit, à certaines existences comparables à ces tristes fleurs. C'est la chanson monotone de l'ouvrière qui tire l'aiguille dans sa chambre haute ; c'est le hoquet de la machine à vapeur voisine, où s'agite, dans l'enfer

(1) Charles Buet : *Médailles et Camées.*

d'une forge, le peuple des artisans; c'est la cloche du couvent, où des femmes innocentes offrent à Dieu leurs souffrances et leurs prières, pour ceux qui, comme beaucoup d'entre nous, ne savent ni souffrir ni prier; c'est, enfin, le clairon de la caserne, où de pauvres paysans, exilés de leurs champs et de leurs vignes, subissent les rigueurs d'une dure discipline, en attendant que la guerre éclate, qui les forcera de payer à la patrie le terrible impôt du sang. J'écoute ces bruits mélancoliques, je regarde ces roses languissantes, et ma rêverie unit dans une même pitié ces âmes et ces fleurs, à qui la destinée n'a pas accordé ce qu'elle semblerait devoir à tous, une place au soleil.

C'est dans cette maison que de nouveau Coppée fut pris par le mal et cloué sur un lit de douleur, d'où cette fois-ci il ne devait pas se relever. Je me trompe. Par un dernier trait sublime de bonté, ce moribond, souffrant le martyre, se rendit à l'Académie Française, pour apporter sa voix à un ami, à Jean Richepin. M. Lavedan a tracé de cette scène un tableau émouvant: « Jamais, écrivit-il, ne s'effacera plus de mes yeux, la navrante vision de Coppée le jour où, pour la dernière fois, il parut inopinément à l'Académie, livide et décharné, semblable au Voltaire de Houdon. Qu'était devenu le masque de César? Où, les belles joues de clair et ferme bronze? le menton napoléonien? les noirs cheveux qu'avait, sur les boulevards, aux journées lamartiniennes, soulevés comme un drapeau le vent des foules? Où était tout ce qui fut à lui? Oh! l'affreux spectacle, auquel il nous fallut, pourtant, demeurer tous en apparence indifférents et froids, *comme si rien n'était changé!* Chacun l'abordait en souriant la main joyeuse :

« — Ah ! la bonne surprise ! Vous voilà enfin sur pied !

« Et dès que le malheureux avait le dos tourné, le visage de son interlocuteur se ressaisissait d'épouvante. Avec une inaltérable courtoisie, Coppée acceptait ces compliments et ces vœux, faisant semblant d'y croire et renchérissant sur nos mensonges. Et, quand il vint tomber plutôt que s'asseoir à la place accoutumée, là où j'avais la satisfaction de le voir près de moi aux séances, depuis neuf ans, j'étais si ému que je ne parlais pas pour ne pas le faire parler. Il rompit le premier le silence pour me murmurer d'une voix d'outre-tombe, quelques mots charmants et bons, et je le regardais souffrir au delà de tout, tremblant la mort dans ses vêtements trop grands, et pointant avec tranquillité, d'une main de Lazare, au doigt de laquelle ne tenait plus la bague, le nombre des votes. Après la séance, comme il partait pour toujours, droit encore, dans la galerie des bustes, au bras de son admirable ami, le docteur Duchastelet, je lui dis :

« — Au revoir! à bientôt!

« — Oui, bientôt! me répondit-il en écho, avec un regard perçant de ses yeux transformés.

« Et je supposais que ce mot *bientôt* avait, à cette minute, pour lui, le sens et le souhait d'une libération prochaine... »

Malgré ses horribles souffrances, Coppée trouva moyen de prouver encore son affection à ses amis.

Huit jours avant sa mort, il envoyait en ces termes, à M. Edmond Haraucourt, son adhésion à la Société des Poètes Français :

14 mai 1908.

Vous êtes vraiment trop gentil, mon cher Haraucourt. Soit. Inscrivez mon nom sur vos livres en attendant la date prochaine où on le gravera sur l'humble pierre de ma famille au cimetière Montparnasse.

Il me faut un très gros effort — je souffre tant — pour vous écrire ce seul mot, mais bien sincère : merci.

A vous de cœur. François COPPÉE.

Le malheureux eut pourtant la douleur de se voir précéder dans la tombe par sa sœur Annette. La mort de cet être bien-aimé, qui avait été sa compagne de toujours, hâta la sienne. Mais avant le soupir suprême, il eut une joie dernière. Comme, sur son lit de douleur, aux rares moments où son mal faisait trêve, il repassait peut-être en songe ses années de jeunesse et remontait en esprit le chemin parcouru, une apparition se dressa soudain devant lui. Silvia, l'altière et tendre courtisane du *Passant,* entra dans la chambre du poète et lui récita les vers qu'il avait entendus si mal autrefois derrière le « portant » de l'Odéon. C'était Mme Second-Weber qui, ayant joué un dimanche en matinée *Le Passant* à la Comédie, avait eu cette touchante idée de sauter dans une voiture, à la sortie de scène, et d'apporter à Coppée mourant le souvenir vivant de son premier triomphe.

Peu après, le samedi 28 mai 1905, vers une heure de l'après-midi, François Coppée expirait dans une atroce agonie.

La splendeur imposante de ses funérailles, grandioses dans leur simplicité, est encore dans toutes les mémoires. Une foule immense et sincèrement émue, accompagna le poète à sa dernière demeure et ce fut pour tous ceux qui en étaient une de ces journées de tristesse lourde qui pèsent au cœur et dont l'impression se conserve longtemps...

*
* *

Est-il bien utile maintenant de dire ici l'homme qu'était Coppée? Ses traits sont bien connus. Que de fois l'a-t-on comparé à une médaille antique! Ses cheveux noirs rejetés en arrière découvraient un front large, bien modelé ; ses yeux vert de mer avaient un regard doux et fier, très limpide, très profond, qui illuminait le teint d'une chaude nuance de bronze florentin, très clair ; le nez était droit, signe

Le Centenaire de Lamartine.

Des millions de fois les Cieux sont centenaires.
Nous sommes, fils d'Adam, pareils aux éphémères
Dont les chauds tourbillons vibrent, l'été, dans l'air ;
Et cent ans pleins de faits dans l'histoire du monde
Ne durent, devant Dieu, qu'un souffle, une seconde,
Le rapide instant d'un éclair.

Pourtant, l'être chétif qui naît, s'agite et passe,
Ce rien dans la durée et ce rien dans l'espace,
Jeté comme une plume à l'onde des torrents,
Peut resplendir, s'il est marqué par le génie,
Dans l'avenir lointain, d'une gloire infinie ;
Et l'homme et le siècle sont grands.

Au lever radieux de l'âge dont nous sommes,
Ce fut ~~Et quelle~~ l'explosion des esprits et des hommes.
Quelle aurore emplissant de clartés tout l'azur !
Et, dans le groupe élu ~~parmi tous les fronts~~ qu'un signe prédestine,
Ton front sous le laurier se dresse, ô Lamartine,
L'un des plus hauts et le plus pur.

Après tant d'échafauds, après tant de batailles,
Quand la France saignait encor par mille entailles,
Tout-à-coup une voix suave s'entendait.
Sur la lyre oubliée et si longtemps muette,
Un prélude... Enfin ! C'était un vrai poète !
C'était une âme qui chantait !

Autographe de François Coppée.

de force et de ténacité ; la bouche, aux lèvres un peu minces, était railleuse, ironique, mais le sourire décelait une bonté sincère ; le menton fort accusé donnait de l'énergie à cette figure, que l'on a souvent rapprochée — à tort ou à raison — de celle du Bonaparte de 1800. Elle n'avait pas pourtant l'expression violente, fatale et dure de cette dernière, mais plutôt une expression de mélancolie rêveuse, parfois distraite, souvent animée par une gaieté d'adolescent espiègle. Un seul jour, elle rappela réellement celle du héros du Pont d'Arcole. Ce fut le jour de la mort du poète; alors, avec ses traits amincis, son teint blanc, on eut dit Bonaparte venant de tomber sous les balles autrichiennes. Il était superbe ainsi, et tous ceux qui l'ont vu en ont conservé une inoubliable impression.

Coppée aimait la plaisanterie, le sarcasme familier et même la « blague » d'atelier. Son rire, vif et nerveux, ne sonnait jamais faux — rire naïf d'un collégien ou, selon le temps et le lieu, sourire amer du désabusé. Sa voix était fortement timbrée, avec un éclat métallique. Il disait admirablement les vers. Quant à sa conversation, c'était un feu d'artifice de mots charmants, d'idées singulières, d'axiomes étonnants, de sentences imagées, de métaphores absurdes, de saillies inattendues. Et tandis que la voix volubile ne s'arrêtait point, gouailleuse, rapide, coupée de rires sonores, les doigts sans cesse occupés roulaient une éternelle cigarette, hâtivement allumée, puis éteinte en deux bouffées.

Il aimait la représentation — il était trop parisien de Paris pour ne pas l'aimer — et présidait volontiers aux cérémonies : distributions de prix, inaugurations, banquets, où il prononçait de fort jolis discours, qui formeront un jour un volume ou deux de *conciones* pour compléter son œuvre. Le même esprit lui faisait soigner son iconographie dont pourtant il était bien rarement satisfait, et il pouvait chez lui se contempler en diverses poses, peint sur toile, taillé dans le marbre ou coulé en bronze. Il avait son portrait à quinze ans, pastel dû à sa sœur, un autre, *L'Homme au veston rouge*, de Syndico, un autre encore, un médaillon en bronze, de Delaplanche, un émail splendide de Claudius Popelin ; et, en cherchant bien, on aurait trouvé quelque tiroir plein à déborder d'estampes, de gravures, de photographies, voire de caricatures, qui consacrent aussi sa gloire. Que ce culte de soi-même n'aille point, cependant, faire accuser le poète d'égoïsme : — il n'était pas d'âme plus généreuse — ou de vanité enfantine : — il n'était pas de caractère plus ouvertement simple.

On a célébré bien souvent, et l'on ne célèbrera jamais assez l'inépuisable bonté de Coppée et la façon exquisement cordiale dont il recevait les « jeunes » qui venaient à lui avec une timidité confiante, sûrs d'être accueillis et de repartir avec l'encouragement souhaité.

Combien a-t-il reçu, le samedi matin, de ces admirateurs de vingt ans, qu'il arrachait un moment aux déceptions amères d'une existence sans espoir et sans but et parmi lesquels il faut citer Samain, Pierre Lorin et Charles Guérin. J'ai pu moi-même témoigner de cette bonté au commencement de cette étude. En voici une autre preuve : « ... Je me rappelle, a écrit Mlle Hélène Seguin, avec une émotion particulière, avec une reconnaissance très attendrie, certaine visite que je lui fis un samedi où sa porte était condamnée, car la souffrance le torturait plus que de coutume : c'était au lendemain de la mort du grand Hérédia, qui m'avait profondément bouleversée, que j'allai trouver Coppée. Je fus reçue par lui avec une touchante bonté : Je lui exposai ce que je perdais en perdant un maître tel, qui m'avait éclairée à mes débuts et dont les lumières allaient me manquer ; il comprit, il excusa mes larmes que je ne pouvais empêcher de couler, il se pencha même jusqu'à écouter d'autres détails douloureux de ma vie ; il me prodigua tout son intérêt : la souffrance ne lie-t-elle pas plus vite les cœurs ? En ces deux heures de causerie intime je connus moi-même toute l'âme du bon Coppée, car, avec cette simplicité qui lui était propre, il me confia aussi le calvaire qu'il montait. Puis il me dit ces paroles rassurantes — qui déchirent mon cœur aujourd'hui que la mort l'a pris à son tour — : « Ne pleurez pas votre maître, il m'avait parlé de vous ; j'essaierai de vous le remplacer ; littérairement vous êtes ma *fille d'adoption !* et désormais, venez frapper à ma porte pour tout conseil ou tout appui qu'il vous faudra. » De ce témoignage, je voudrais rapprocher celui de Mme Bertha Galeron de Calonne, aveugle et sourde, qui, en une page touchante et charmante, a dit les marques de bonté délicate, par quoi Coppée l'aida à supporter sa double infirmité : « ... Or, je rêvais d'écrire un article sur François Coppée pour mon journal, auquel j'avais promis de collaborer, un journal en points, Le *Louis Braille* fondé alors depuis un an par Maurice de la Sizeranne. Pour ce petit travail j'avais besoin de notes biographiques et surtout, je voulais connaître Coppée, et, sans vouloir tenir compte de cette enrageante surdité, qui, tout à l'heure, se mettrait entre lui et moi, j'allais droit à mon but. Oh ! que je fus bien inspirée ! Non seulement il me reçut, mais avec quelle sympathie !... Tout de suite, je fus mise à l'aise par tant de cordialité, et quand nous fûmes assis et qu'il eut approché de moi sa chaise — comme s'il avait deviné que rien ne peut m'être plus désorientant que de parler aux gens à distance, — ce fut sans le moindre embarras que je pus lui dire ce qui m'amenait en lui parlant avec enthousiasme de mon *Louis Braille*... Par moments, Coppée posait sa main sur la mienne, en de légères pressions, comme pour souligner et me faire sentir, en une sorte de réponse, ce qui l'intéressait le plus dans mes paroles. Il était visiblement ému en m'écoutant, je le sentais aux contradictions de sa main

qui avait pris et retenait la mienne. Cette communication par le langage des mains, à force d'être intense, était devenue véritablement de l'échange. A la fin de ma visite, comme je m'informais où je pourrais trouver, et de quel auteur, une biographie de lui qui fût tout-à-fait sûre, il alla me chercher celle qu'avait écrite Jules Claretie et me la donna. Mais en prenant congé de lui, je m'écriai : « Il faut pourtant que j'aie entendu votre voix! ne me direz-vous pas adieu à l'oreille, M. Coppée?... » Je sentis aussitôt s'approcher de moi son visage imberbe et j'entendis enfin cette voix sympathique et franche, un peu brusque, mais où vibrait, en ce moment, tant d'infinie bonté! Et cette voix disait : « Merci, Mademoiselle, d'être ainsi venue à moi! Venez ici quand vous voudrez; demandez-moi tout ce que vous voudrez. Toutes les fois que je pourrai vous être bon à quelque chose, j'en serai très heureux. » Il nous accompagna jusqu'au seuil de sa porte. Oh ! quel joyeux retour ce fut ! J'étais comme allégée de toutes les peines, j'avais des ailes; mes vingt-quatre ans étaient devenus, tout à coup, aussi jeunes que les seize ans de ma petite sœur... Sut-il jamais, le cher François Coppée, à quel point, ce jour-là, il avait été bienfaisant?... »

Il est fort probable qu'il le sut car sa bonté était une bonté éclairée, et quand on en abusait, ce n'était point à son insu. Seulement, il laissait faire, effrayé qu'il était à la pensée de causer la moindre peine. Bien souvent, il fallait le violenter pour l'empêcher de se dépouiller; c'était l'affaire de son secrétaire qui recevait les innombrables demandes et de sa sœur Annette, qui était bonne, elle aussi, mais d'une bonté plus raisonnable...

* * *

Mais voilà qu'emporté par le charme de raconter la vie de Coppée et de dire sa bonté je m'aperçois qu'il ne me reste plus guère de place pour parler de son œuvre. Je sais bien que, selon Raoul Ponchon :

... le poète s'honore
Devant la Divinité
Moins d'un poème sonore
Que d'un acte de bonté!

L'homme, pourtant, ne doit pas faire oublier le poète.

Le poète! beaucoup ont refusé ce nom à François Coppée, estimant, avec dédain, que ce qu'il faisait n'était tout au plus que de la prose rimée. Et cependant... Victor Hugo n'a pas craint d'écrire :

Il avait dans sa poche une toupie en buis...
Les choses tous les jours se passent de la sorte...
Il faut pour le comprendre avoir fait ses études.

Et même Alfred de Musset :

Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête...
C'est mon opinion de gâter les enfants...
Je ne fais pas grand cas des hommes politiques.

On a essayé par ces exemples de justifier l'auteur des *Humbles*. Même on lui a cherché des antécédents et l'on a rappelé les œuvres du père de Balzac, en appelant « poésie intimiste » des pièces dans ce goût :

Sur la table, on admire une poule cauchoise,
Des œufs frais, des anchois, la hure champenoise,
Un pâté de canards natifs de Pithiviers,
Un brochet monstrueux sortant de l'épervier,
Du saucisson truffé, du boudin aux épices,
Et, pour plat du milieu, le buisson d'écrevisses !

A notre avis, on a eu tort. Coppée n'a nul besoin d'être justifié, et il n'a pas eu, dans son genre, de prédécesseurs. Il est en quelque sorte un chef d'école. On peut discuter son opinion sur la forme poétique, on peut ne pas aimer sa manière — combien y en a-t-il qui exècrent Victor Hugo ! — on ne peut pas lui refuser le titre de poète. Après les exagérations redondantes du romantisme, son œuvre, certes, semble pâlotte, mais ceux qui jugent sans parti pris les œuvres par elles-mêmes et non point dans l'ambiance où elles furent créées, trouvent en celle de Coppée la simplicité délicieuse, la touchante sincérité et le charme original qui sont les traits distinctifs de la vraie poésie.

On a crié au scandale parce que Coppée prit son inspiration chez les humbles, parce qu'il a regardé en bas au lieu de regarder en haut. Mais, pour qui sait voir, de quelque côté que son œil se tourne, la poésie est partout. Et Dieu sait si Coppée savait voir ! Pensant avec raison qu'il n'y a pas de beau que le rare, il a exploré les milieux populaires, les intérieurs modestes, les faubourgs bruyants, et là où d'autres, étourdis par le mouvement et le bruit, passaient d'un pas pressé, il s'est arrêté, lui, et, le premier, il a découvert ce qu'il peut tenir d'événements, d'émotions, de grandes espérances et de grandes déconvenues dans une petite et obscure destinée. Et, confiants en cet homme qui les observait avec intérêt et d'un air bon, les petits marchands, les petits rentiers, les petits bourgeois, tous ceux dont l'existence semble si mesquine aux indifférents, tous sont venus à lui. « Et ils lui ont fait leurs confidences » et il a raconté leurs joies et leurs douleurs avec une bonne grâce exquise, et, s'il s'y mêlait de temps à autre une pointe de malice, c'était une malice sans amertume et sans venin. « Un de mes amis, disait M. Cherbuliez à Coppée lorsqu'il le recevait à l'Académie Française, un de mes amis, savant docteur en

esthétique, qui se piquait de ne goûter que la poésie à turban et à cothurnes, nourrissait d'aveugles préventions contre vous. « Lisez-le, lui disais-je un jour, en lui présentant les *Humbles,* et vous changerez d'avis. » Il les ouvrit au hasard et ses yeux tombèrent sur une pièce intitulée *Le Petit Epicier.* Il fit la grimace et ne laissa pas de lire. Il allait toujours, il alla jusqu'au bout, et ses yeux disaient : « Eh ! oui ! c'est de la vraie poésie ! » Il n'en convint pas. Les docteurs ne conviennent jamais de rien. Mais il fit mieux : en me quittant, il acheta le volume... »

Eh ! oui, c'est de la vraie poésie ! Théophile Gautier l'avait bien vu de suite, lorsque, dans son *Etude sur les progrès de la poésie française,* il citait le *Reliquaire,* que Coppée venait de publier, en disant : « Charmant recueil, qui promet et qui tient : » Coppée fut pendant longtemps encore, cependant, sans oser se lancer tout à fait dans la voie qu'il avait choisie. Ce n'est que dans *Le Banc* qu'il dévoila complètement ses aspirations, dans cette idylle si doucement émouvante du pioupiou et de la bonne et qu'interrompt brutalement la retraite. « Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule », terminait le poète dans un vers, célèbre depuis, et qu'on lui a reproché comme un de ses prosaïsme. On oubliait sans doute, remarque justement M. Gauthier-Ferrières, les très beaux vers qui composent toute cette pièce, et que la chute voulue met en valeur encore :

C'était le soir ; c'était l'heure où les amoureux,
Moins timides, tout bas osent se faire entre eux
Les tendres questions et les douces réponses.
Le couchant empourprait le front noir des quinconces,
Lentement descendait l'ombre comme à dessein ;
Le vent, déjà plus frais, ridait l'eau du bassin
Où tremblait un beau ciel vert et moiré de rose ;
Tout s'apaisait. C'était cette adorable chose :
Une fin de beau jour à la fin de l'été.

On oubliait :

... La rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé,
Le vieux bateau, rempli de feuillage mouillé,
Qu'on prenait pour aller jouer dans le coin d'île,
Les moulins, les sentiers sous bois, toute l'idylle.

Puis, ce fut la *Grève des Forgerons,* ce drame populaire, qu'a réalisé scéniquement Mounet-Sully d'une façon si poignante ; puis *Les Humbles* et toute la série de ces pièces admirables, où nous est

retracée dans ses plus petits détails, toute la vie, résignée, des gens d'en-bas. Il faudrait les citer toutes, ces pièces d'une observation si aiguë, tour à tour spirituelle et attentive, et qui, réunies sous des titres divers, *Les Humbles,* les *Promenades et Intérieurs, Les Intimités, Arrière-Saison, Les Mois,* etc.... puisent toutes leur inspiration à la même source, et parmi lesquelles je cueille ces vers si jolis :

En cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid...

Et ceux-là, si beaux :

... Et mourir ne doit être rien
Puisque vivre est si peu de chose !

Il est à remarquer que la Muse de Coppée est essentiellement parisienne. Ce n'est point le bourgeois de province, si pittoresque, cependant, qui l'intéresse : c'est le bourgeois de Paris. Le domaine de cette muse s'arrête aux fortifications, et si parfois elle entreprend le grand voyage de Charenton ou de Suresnes, ce n'est jamais que le dimanche, jour où le Parisien y va chercher la verdure et la fraîcheur. C'est que Coppée aime Paris ; il en connaît toutes les beautés et toutes les misères. Il est deux passages dans *Olivier,* ce beau poème de souffrance, qui, par un contraste curieux, nous montrent ce Paris sous deux aspects aussi vrais que différents. Voici le Paris des dimanches printaniers :

Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,
Le peuple du quartier populaire et lointain
Bornant le Luxembourg et le pays latin
Allait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
— Car c'était justement un dimanche de paie —
Pour revenir le soir, les chapeaux de travers,
Les habits sous le bras et les gilets ouverts,
Et chantant le vin frais comme on chante victoire.
Les marronniers touffus, près de l'Observatoire,
Embaumaient, énervants, et sur les piétons
Jetaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
En gants blancs, et tout fiers de leur grande tenue,
Des couples de soldats émaillaient l'avenue ;
Les amoureux allaient, gais comme une chanson,
Faire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,

Sous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
Des gens à mirlitons surchargeaient les voitures ;
Entre les petits ifs, aux portes des cafés,
On buvait ; et jetant des rires étouffés,
Nu-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles ;
A la foule joyeuse, ouvrant ses larges grilles,
Le Luxembourg, splendide et calme, apparaissait,
Inondé d'un soleil radieux qui faisait
Plus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres.
A quelques pas, Guignol s'enrouait sous les arbres,
Et le chant des oiseaux dominait tous ces cris.
C'était bien le Printemps, un dimanche, à Paris.

Quoi de plus frais et de plus exact que cette impression? Et, à côté de ce tableau riant, combien il paraît triste et navrant celui de Paris au tomber de la nuit:

Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres ;
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflaient leur dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir ; c'est l'heure où la misère envie !
L'Homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leurs besoins; ceux-là vers leur plaisir;
Partout on voit le flot de la foule grossir;
Et l'ivrogne trébuche et la fille publique
Assaille le passant de son œillade oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue effrayante et brutale !
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris,
Et de la fange. C'est le trottoir de Paris !

Ainsi, Coppée est, en quelque sorte, un poète de terroir: « Il faut saluer en lui, a dit Jean Richepin, le poète local, régional de clocher, en qui s'incarne et chante son pays, son coin, son village, étant bien entendu que ce clocher s'appelle Paris, qu'il a pour clocher les tours de Notre-Dame, pour mail les Champs-Elysées, avec l'Arc-de-Triom-

phe au bout, et pour patronne la bergère Sainte-Geneviève par qui notre Paris fut sauvé des barbares. »

Si poète parisien qu'il soit, sincère, bonhomme, habile à peindre la vie et les spectacles urbains, François Coppée a voulu comme Hugo, Leconte de Lisle et Vigny, écrire, dans ses *Récits Epiques,* la légende de l'Histoire. Il y a apporté des qualités de science, de force et d'énergie qui souvent l'égalent à ses maîtres.

Il est, enfin, un autre Coppée, celui qui nous dit ses sentiments intimes, qui, avec une grâce mélancolique et tendre nous parle de son âme à lui, ou bien de celle d'un être qui lui est cher. C'est à ce Coppée-là que nous devons ces strophes jolies :

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse;
Mais seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laisse prendre ;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.

Voici pour le fond de l'œuvre poétique de Coppée; pour ce qui est de la forme, je ne saurais mieux faire que de citer ici cette page de Zola: « Coppée est un des maîtres de la forme poétique à notre époque; il possède les vers les plus savants, les plus souples, les plus modernes qui existent; dès lors, un poème n'est plus qu'un thème sur lequel il brode d'adorables variations. On n'étudie pas assez ces vers de Coppée, qui ont mis le frisson humain, dans la manière si parfaite et si sonore de notre jeune Parnasse. A la suite de Victor Hugo, à la suite de Leconte de Lisle, le vrai chef, les poètes qu'on a nommés les Parnassiens ont poussé la perfection de la forme à un degré extraordinaire... Coppée, un des fidèles de la première heure, a donc mis des sanglots et des sourires dans cette poésie parfaite. De là, son grand succès, ce succès soudain du *Passant* qui passionne. On fut pris par cette humanité, au sortir du bruit des cymbales qui sonnaient à nos oreilles des rimes richement accouplées du Parnasse. Enfin, on entendait une voix humaine; ce n'était plus seulement un beau bruit: c'était une langue. Le vers de Coppée est toute sa force, car j'ai déjà regretté de ne pas lui voir employer cet outil merveilleux

à de grandes œuvres (1). Ce vers, si personnel, a gardé la science parnassienne : je veux dire qu'il est d'un fini précieux, d'une facture irréprochable, seulement il semble avoir profité de sa souplesse pour introduire dans la poésie toutes sortes d'idées et d'images, devant lesquelles Victor Hugo lui-même avait reculé. Etudiez un morceau de Coppée, et vous serez surpris des choses banales et courantes qu'il a trouvé le moyen d'y mettre en un langage poétique d'une simplicité parfaite pourtant. C'est là son triomphe : tout dire, un peu mollement quelquefois ; et tout dire de façon à tout faire passer. Je ne juge pas, je constate. Il y a certainement là une transition très heureuse entre les effarements romantiques, le grandiose continu de nos poètes de 1830, et l'accent profond de vérité, la simplicité saisissante que je me plais à rêver pour les poètes du XXe siècle. »

***

Le jour de l'inauguration du monument de Coppée sur le boulevard des Invalides, M. Robert de Flers, parlant au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, eut une exquise façon d'expliquer le dévouement du poète aux jeunes dramaturges par la reconnaissance qu'il avait vouée au théâtre, auquel il dut son premier succès. « Sa muse, en effet, était restée jusqu'alors timide, un peu sauvage ; elle se plaisait aux demi-confidences des *Intimités* et aux jeux d'orfèvrerie du *Reliquaire ;* elle craignait le bruit du monde, et même celui du succès. « Mais un jour, un soir, un adolescent survint ; il portait un pourpoint gorge-de-pigeon, un toquet florentin, et la guitare en sautoir ; *Le Passant* se mit à chanter, la petite Muse le suivit et voilà comment elle devint célèbre. » *Le Passant,* a dit M. Gauthier-Ferrières, c'est l'éclosion magnifique et soudaine de la jeunesse de Coppée, jeunesse étouffée dans le besoin, toute de déceptions et de rêves ; ce sont ses désirs refoulés s'échappant à la fin comme un vol d'oiseaux lâchés ; un adorable chant alterné, une *Nuit de Mai* avant la douleur. A quoi sont-ils, en effet, comparables, sinon à ceux de Musset, ces vers trempés de rosée, comme une fleur au matin ?

... Je vais par là, mais si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant, et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but ; le poète, le fou,

(1) Oui, mais s'il l'avait employé à de grandes œuvres, cet outil merveilleux, Coppée n'aurait plus été Coppée.

Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe :
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant, pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleurs dont j'orne ma guitare,
Puis, je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué;
Va toujours, et n'est pas encore fatigué.

Une telle œuvre ne se commente pas. Qui ne la connaît et qui n'en sent le charme?...

Le beau ciel de Florence a porté plus d'une fois bonheur à Coppée; c'est sous son azur, que se passent ces deux actes. *Le Luthier de Crémone* et le *Trésor,* deux petits chefs-d'œuvre de grâce et d'émotion.

Je passe sur *La Guerre de Cent Ans,* et sur *Madame de Maintenon.* Mais là surtout, où se révèle, dans toute sa puissance, le talent dramatique de François Coppée, c'est dans ces trois drames, véritablement admirables, qui s'appellent *Severo Torelli, Les Jacobites* et *Pour la Couronne.* Et que de beautés dans le dialogue ! N'est-elle pas d'une extraordinaire puissance dramatique cette scène de *Severo Torelli,* où Donna Pia apprend à son fils comment il a pour père le tyran Barnabo Spinola :

DONNA PIA

Ah ! je le vois encore, écoutant ma supplique,
Sur son trône, riant d'un rire diabolique,
En jouant de la main avec son lourd collier ;
Et lorsque je tombai, lasse de supplier,
Demi-morte, à genoux, sans voir, je me rappelle
L'accent dont il me dit : « Comme vous êtes belle !... »

SEVERO

Grâce ! assez ! assez !

DONNA PIA

Non tu dois savoir tout !
Dès qu'il eut prononcé ce mot je fus debout,
Devant lui frémissante et pâle de colère...
Oh ! le contrat abject !... Oh ! l'ignoble salaire !

Mais le monstre me dit d'un ton calme et glacé :
— Dès l'aube, l'échafaud, demain, sera dressé ;
Trois hommes y seront, cou nu, les mains liées,
Leurs sentences partout ont été publiées,
Et de loin, pour les voir, les curieux viendront.
De ces trois condamnés, les deux premiers mourront,
L'autre, sur le billot, viendra poser sa tête ;
L'exécuteur aura la hâche toute prête,
Il prendra pour frapper un élan de trois pas...
Mais... si tu veux... le fer ne retombera pas...
— Il n'est pas retombé !...

Et dans les *Jacobites* n'est-elle pas vraiment comparable qu'à du Victor Hugo cette éloquente et splendide tirade du vieil Angus, devant la tombe béante où il veut enterrer le drapeau de l'Ecosse :

... Mon Dieu ! que c'était beau,
L'Ecosse d'autrefois, pauvre, fière et fidèle !
Le grand Aigle qui la traversait d'un coup d'aile
Sentait qu'un air plus libre emplissait ses poumons ;
Et l'azur de nos lacs, la neige de nos monts,
Et l'écume d'argent que le torrent charrie
Et l'herbe fraîche, et les fleurs d'or de la prairie,
Et le soleil levant, rose dans le brouillard,
Etaient moins purs qu'un cœur de pauvre montagnard !
Là palpitait, auprès des vertus domestiques
L'amour de nos vieux chefs et de nos lois antiques ;
Le vent de la montagne y faisait circuler
Un sang pour le pays toujours prêt à couler ;
Là résidait, ainsi qu'en une tour murée,
Le respect du serment et de la foi jurée ;
Quand on l'avait promis, sur un clignement d'yeux,
On aiguisait l'épée au tombeau des aïeux
Et l'on courait chercher la mort qui glorifie ;
Et n'ayant qu'un dédain superbe pour sa vie,
Le montagnard bien plus aisément la donnait
Que l'aile de faisan piquée à son bonnet.
Mais cette Ecosse-là, l'Ecosse de vos pères,
Elle n'existe plus, ô gens des Hautes-Terres !
Il est mort, l'étendard d'autrefois triomphant,
Que pleurent seuls ici l'aveugle et son enfant !
La tombe n'est pas prête, a-t-on dit ? Je m'en charge !
Je la ferai profonde et je la ferai large ;
Car il convient aussi de jeter au fossé
Toute la gloire et tous les malheurs du passé...
Disparais, reliquaire sacré de la patrie !
Lourdes clefs des prisons de la Reine Marie,
Hâche qui la frappas, à la tombe, au fumier !
Spectre pâle et sanglant du roi Charles Premier,

Donne-nous pour la fosse et pour la pourriture,
Les instruments sacrés de ta longue torture,
Le drap de l'échafaud sur lequel tu marchas,
Et ton gant, essuyant sur ton front les crachats!
Faites un trou profond, profond, pour qu'on y jette
Les armes du vaincu, la lyre du poète,
Tous nos espoirs chéris, tous nos grands souvenirs,
Les pleurs des exilés et le sang des martyrs!
Puis, lorsque tout aura disparu sous l'argile,
Piétinez bien le sol pour qu'il soit infertile
Et que, derniers témoins venant vous accuser,
Les chardons écossais n'y puissent plus pousser!...

A côté de ce héros d'épopée, combien est douce et tendre la petite Marie, lorsqu'elle parle de son amour pour le prince :

Enfin, c'est un héros!... Je ne sais comment dire,
Grand-Père... mais depuis que je l'ai vu sourire
Et marcher dans l'écume avec un air vainqueur
C'est comme un fruit divin qui se fond dans mon cœur!...

Et combien, à côté de Constantin Brancomir, l'esclave Militza de *Pour la Couronne,* lorsqu'elle offre des fleurs à son maître :

... Je t'apporte des roses.
L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.

On retrouve dans le théâtre de Coppée la langue de Victor Hugo. dépouillée seulement de sa splendeur et de ses images. Coppée a la justesse de la riposte, l'éclat du mot, la mesure dans l'effort, le coup droit, qui caractérisent l'écrivain de théâtre, mérite remarquable chez un poète de douceur et de demi-teinte, alors que tant de romanciers robustes n'ont pu obtenir à la scène que des succès d'estime. Son théâtre, par les sentiments qu'il exprime et par l'envergure de ses personnages, a pu être comparé au théâtre classique, éloge un peu exagéré peut-être et auquel je préfère celui de M. Robert de Flers, pour qui il est surtout et avant tout un théâtre « essentiellement français », c'est-à-dire où l'on retrouve toutes les fortes qualités de notre race, « amour et respect de la foi, goût de l'héroïsme, obéissance aux devoirs, à tous les devoirs, aux plus grands parce qu'ils sont les plus beaux, aux plus petits parce qu'ils sont les plus difficiles ».

*
* *

Chez le Coppée prosateur, on retrouve à peu de chose près le Coppée poète. Coppée n'a fait qu'un roman et trois ou quatre longues

nouvelles; tout le reste de son bagage se compose de contes rapides, d'impressions fugitives, de petits croquis parisiens, qui pourraient être en vers, qui gagneraient peut-être à être en vers. Car, dépouillé de tout artifice, le style en peut quelquefois sembler un peu terne.

Cependant j'aime la prose facile et abondante de Coppée; « elle rappelle d'un peu loin, plus légère et plus délicate, Charles Dickens (1) ». Elle est familière, négligente et négligée, alerte, agréable; c'est du style parisien sans recherches vaines, sans prétentions. J'aime cette prose-là dans *Henriette,* dans *Les Deux Rivales,* dans les *Contes Rapides,* où elle étourdit un peu comme de la mousse de champagne. Je l'aime surtout dans *Toute une Jeunesse,* ce petit chef-d'œuvre de gaieté mélancolique, « d'ironie trempée de larmes », et dans *Le Coupable,* œuvre hardie et puissante, dont le style est « pressé, direct, presque sans fleurs, comme le pavé de la grande ville, où se déroule ce drame poignant ».

Et en relisant toutes ces choses, jolies, charmantes, douloureuses, ironiques, spirituelles, d'une inspiration si personnelle, d'une écriture courante, je conçois, à l'encontre de beaucoup que Coppée, après quatre ans de critique dramatique à la *Patrie,* ait eu le désir de s'affranchir de cette tâche. « Rien n'est plus terrible, en effet, pour l'écrivain digne de ce nom que l'obligation du travail à jour et à heure fixe. On est à l'affût de l'actualité, on est l'esclave de l'engouement du public; on cherche un sujet, on passe à côté, on s'emballe sur la rosse, et le jour d'après on pleure de regret d'avoir enfourché Rossinante alors qu'on pouvait galoper Bucéphale ou Pégase (2) ». Il convient de dire, toutefois, que, durant ces quatre ans de critique, Coppée nous donna tout une série de chroniques pleines d'à-côtés poétiques, d'échappées sur la nature et le rêve, de notes précieuses pour l'histoire littéraire du Parisien; il nous donna d'admirables feuilletons, où il y a beaucoup d'esprit mais sans méchanceté; il nous donna de délicieux portraits de poètes et d'artistes, une foule d'anecdotes et de souvenirs; le tout émaillé de grâce, et de tendresse et de blague et encore d'ironie...

* * *

François Coppée restera, dans notre histoire, comme l'homme le plus populaire de la seconde moitié du XIXe siècle, « un Béranger bien plus grand, beaucoup plus artiste et non moins spirituel ». Sa Muse essentiellement française et parisienne sera toujours la préférée des petits, parce qu'ils ont trouvé en elle une grande sœur, qui les a

(1) CHARLES BUET : *Les Grands Hommes en robe de chambre.*
(2) *id.*

beaucoup aimés, qui a compris toute leur âme, et qui a dit tout ce qu'ils auraient voulu dire.

En somme c'est de cela et de cela seul que la gloire de Coppée se réclame. Et le titre qui doit être le plus doux à l'ombre du poète, est celui de l'auteur des *Humbles*. Que ce soient les humbles donc qui, conduits par Georges Docquois, aient l'honneur du dernier mot :

François Coppée, ô toi que parmi les plus grands
La Muse inscrit en son grimoire,
O toi qui sus charmer les tristes, les souffrants,
Va ! Tu vivras dans leur mémoire,
Car en tes vers, c'est dans tes bras que tu les prends !

C'est ainsi que tu sais bercer avec tendresse
Tous les pauvres inconsolés.
L'écho d'une chanson de toi, dans leur détresse,
Apaise les plus mutilés
Et le plus abattu, s'il l'entend, se redresse.

Oui, de tes bras berceurs ainsi tu nous étreins,
Tu connais que nous nous brisâmes
Sur les écueils de la vie ; et tes refrains
Versent sûrement en nos âmes
Le baume guérisseur de nos pires chagrins.

Certes, plus d'une fois, la déesse tragique
O maître, a couronné ton front.
Mais, préfères-tu pas à son laurier magique
Les fleurs que les *humbles* mettront
Dans tes cheveux, poète doux et nostalgique.

PATRICE BUET.

Paris-Septembre 1911.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE

1er-8-1911

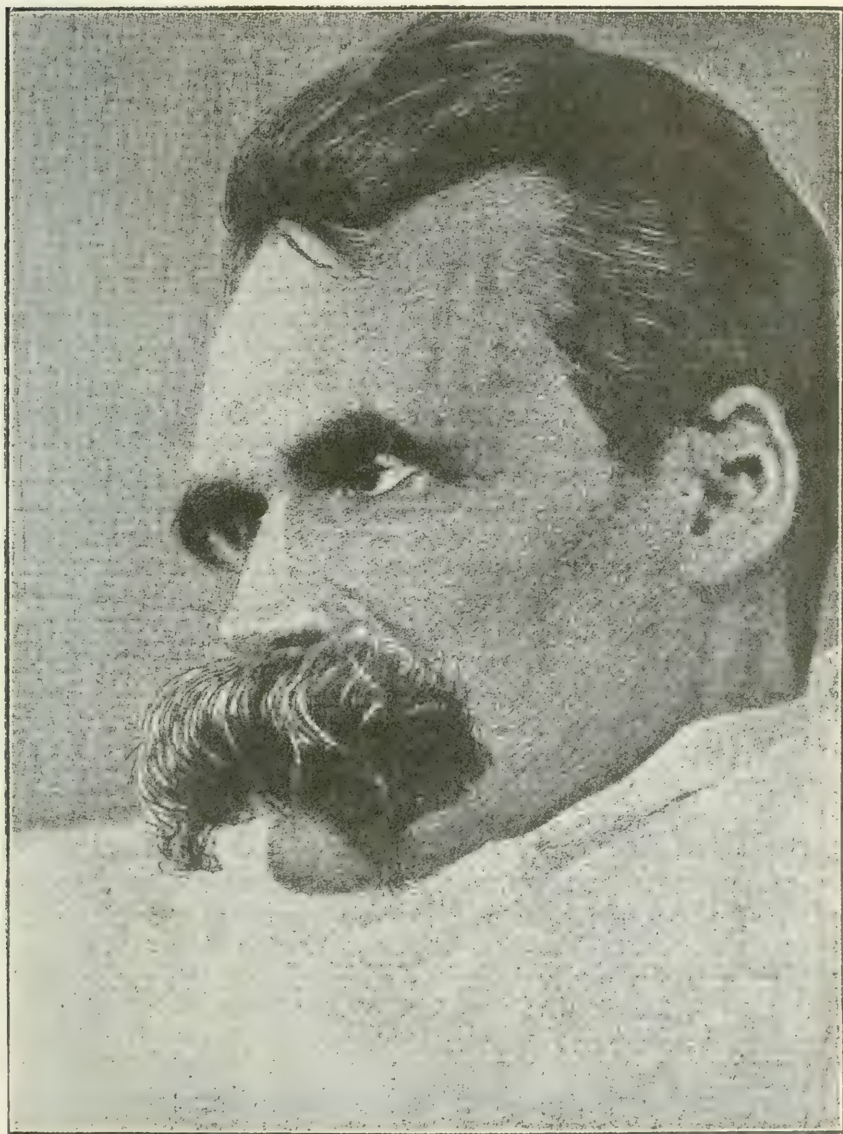
Le Gérant : Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 59

Portraits d'Hier

Frédéric Nietzsche

Par Élie FAURE



Frédéric Nietzsche.

Frédéric Nietzsche



> « *Il faut une grande âme pour supporter mes écrits. Aussi ai-je le bonheur d'irriter contre moi tout ce qui est faible et vertueux.* »

Quand Frédéric-Guillaume Nietzsche, professeur allemand de philologie à l'Université de Bâle, atteignit sa vingt-sixième année, les deux forces antagonistes d'où sortit l'esprit moderne, le monde latin, le monde germanique se heurtaient. Du Rhin, on entendait les échos du canon de Frœschwiller et de Forbach. Les soldats confiaient à la bataille la solution du problème que les maîtres de la jeunesse allemande lui soumettaient depuis Napoléon. La profondeur philosophique, la musique et la moralité allaient délivrer l'Europe et nettoyer l'esprit allemand de l'indulgence, du roman, de la fantaisie intellectuelle. Nietzsche, hésitant d'abord, fut soulevé par la victoire. Il fit la campagne de Metz comme ambulancier volontaire, accompagna à Carlsruhe des convois de blessés, tomba malade, se rétablit lentement auprès de sa mère, à Naumbourg. Il accepta tout sans se plaindre. La guerre sainte, pour lui aussi, avait brisé le négateur.

Quelle rencontre! A cette heure précise, l'esprit tragique l'habitait. Le livre de Schopenhauer, qui ne le quittait pas depuis cinq ans, lui enseignait le néant de tout ce qui n'est pas la Volonté. Richard Wagner, dont il avait fait la connaissance après une audition des *Maîtres Chanteurs* d'où il était sorti bouleversé, l'entretenait dans cette idée que l'art a pour mission de consoler ceux qui ne partagent pas l'Illusion morale et religieuse indispensable au maintien de l'équilibre social. Enfin, dans la rumeur montante de la préparation à la lutte que toute l'Allemagne virtuellement reconstruite attendait depuis Sadowa, il avait passé l'année précédente — la première de son professorat — à scruter avec passion l'esprit primitif de la Grèce. Il avait découvert, sous l'optimisme des artistes du siècle de Périclès, un gouffre d'horreur guerrière, des mythes effrayants, la cruauté d'une philosophie impassiblement clairvoyante. Il crut tenir la vérité. Il s'initiait au pessimisme allemand et l'Allemagne affirmait sa royauté matérielle et morale par une guerre victorieuse et le *Crépuscule des Dieux*, à l'heure où il entrevoyait, aux sources de la Tragédie grecque, les mêmes éléments de brutalité militaire, de mirage accepté, de déses-

poir intellectuel. Le monde antique avait trouvé dans l'Allemagne régénérée l'héritière de son esprit.

Le choral de Luther n'avait-il pas retenti depuis longtemps « comme le premier appel dionysiaque ? » La victoire, l'Empire, c'était l'affirmation et le passage dans les faits de la force renouvelée qui surgissait du vieux panthéisme germanique dont le souffle, de Sébastien Bach à Beethoven, de Beethoven à Richard Wagner, ne s'était jamais tout à fait éteint dans la poitrine des artistes. Wagner était le poète tragique qu'attendait la nouvelle Allemagne avertie par les philosophes du mensonge de l'idéalisme moral et décidée à oublier le drame d'une vie sans but en vivant résolument ce drame et en demandant à sa volonté de projeter dans la musique l'oubli du néant entrevu. *L'origine de la Tragédie* (1) tremble de la première à la dernière page de ce formidable espoir. Les Grecs, avant les Allemands, avaient eu « besoin » de la Tragédie. Ivre d'orgueil, ivre de force, ivre d'avoir trouvé l'équilibre une seconde, elle avait jailli soudain du bref accouplement des deux tendances despotiques qui se partagent l'âme humaine et dont les Grecs seuls, jusqu'à présent, ont su réaliser l'accord. Dionysos et Apollon, la foule anonyme et l'individu, l'ivresse sensuelle et l'illusion intellectuelle, l'anéantissement du « moi » dans l'océan des sensations où l'homme mêlé par l'amour, la musique et la danse à l'homme roule avec les forces naturelles dans l'oubli grandiose et total de son épouvantable destin, et le surgissement superbe et douloureux du « moi » au-dessus des puissances fatales qu'il veut combattre et modifier, c'est là ce que l'âme d'Eschyle souda de son éclair. Depuis que la « naïveté » d'Homère avait remporté contre le pessimisme la première victoire d'Apollon, depuis que les poètes avaient créé l'Olympe pour objectiver son rêve de domination sur la mort et l'inutilité de tout, pendant que les sculpteurs lui donnaient sa forme tangible, la guerre et la philosophie ne cessaient pas de semer sur le monde le meurtre et la vérité. Seuls les tragiques avaient vaincu le pessimisme en traduisant l'ivresse dionysienne dans le langage d'Apollon et en maintenant dans le drame, en face des héros qui exprimaient sous une apparence plastique l'illusion de la volonté, le chœur où Dionysos faisait entendre la voix de la sagesse pessimiste victorieuse du néant.

Or, c'est de la musique, entraînant les hommes parvenus au bord du gouffre de la connaissance vers l'orgie silencieuse de l'oubli, que la Tragédie jaillit du cœur d'Eschyle sous sa forme la plus terrible et la plus consolante à la fois. Richard Wagner, qui s'emparait du mythe allemand, n'était-il pas le sommet de la grande musique allemande ? Et puisque Socrate, à la fin du vieux monde grec, avait vaincu Dionysos par la bouche d'Euripide en substituant à l'Illusion

(1) Publié en 1871.

esthétique la dialectique et la morale et en chassant le chœur du drame, n'était-ce pas par la voix du musicien allemand que la tragéde ressuscitée allait vaincre l'esprit socratique représenté dans le monde moderne par le rationalisme français ? Socrate, vers la fin de ses jours, éprouvait le besoin de réapprendre la musique. Le serpent qui se mord la queue est le symbole de la vie. Quand la logique a parcouru le cercle de la connaissance réapparaissent inévitablement le vide et le creux de l'idole morale que les artistes seuls, en nous apportant l'Illusion, peuvent nous faire regarder en face et sans horreur. Il était donc réservé à l'Allemagne de rendre à l'univers intellectuel la possibilité de vivre en recréant la Tragédie par le génie de ses chanteurs et la force de ses soldats.

Le jeune homme profond qui avait écrit ce livre, premier poème tragique inspiré par le conflit impitoyable de son intelligence critique et de son lyrisme instinctif, était né à Roecken, en Thuringe (1), d'une famille de pasteurs. Il eut une dure enfance. Il atteignait à peine ses quatorze ans quand son père mourut fou. Lorsque, en 1850, Mme Nietzsche quitta Roecken pour Naumbourg avec le petit Frédéric-Guillaume et sa sœur, elle venait de perdre son second fils. Frédéric, comme son père, comme ses grands-pères, devait être pasteur, et le voulait. Il grandissait donc dans le deuil. Il était grave, net sur lui et en lui-même, avec une puissance singulière à se maîtriser et à vouloir. Il considérait le mensonge comme un mal répugnant, et sa sévérité à se regarder vivre lui imposait des examens de soi dont il sortait épuisé mais toujours droit, n'appelant jamais au secours. Ses camarades le nommaient « le petit pasteur », et ce n'était point par dérision. Il avait en lui tout ce qu'il fallait pour les tenir à distance et les forcer au respect. Un jour que l'un d'entre eux émettait des doutes ironiques sur l'aventure de Mutius Scævola, il prit un charbon dans la cheminée, serra le poing, resta ainsi plusieurs minutes, les dents jointes, les jambes roides, tous les muscles contractés pour interdire au cri et au geste de trahir la douleur. Il entretint la plaie pendant des années, par un de ces entêtements d'enfant qui constituent souvent l'ébauche instinctive d'une discipline du vouloir. D'ordinaire il était froid, peu liant. Sa force concentrée n'éclatait que quand il s'asseyait au piano, tirant de l'instrument si puissant sous des mains puissantes, des improvisations furieuses après lesquelles il s'enfermait dans un silence orageux. Depuis qu'un chœur de Haendel lui avait révélé la musique — vers sa dixième année — le monde lyrique qui s'enfonce dans une ombre infinie où l'éclair de plus en plus rare mais de plus en plus lumineux révèle des paysages éternels par delà la morne route, des

(1) Le 15 octobre 1844.

visages de dieux sous des masques d'hommes, l'illusion toujours renaissante sous le désastre permanent de la vérité et de la foi, le monde lyrique s'était déployé devant sa face sans que personne le sût.

C'est au collège de Pforta, où il entra en 1858 et où il passa quatre années, que l'initiation commença. La culture grecque, le christianisme romantique, ces deux éléments principaux du drame moral qu'ont traversé toutes les grandes natures du siècle, lui infligèrent des crises de conscience auxquelles sa foi religieuse ne survécut pas, mais dont il eût pu sortir avec cette amertume et cette lassitude où nous plonge le plus souvent l'abandon de nos croyances, si son orgueil ne l'avait prévenu que l'intérêt supérieur de son âme lui commandait de vaincre sa douleur pour monter d'un degré plus haut. Quand il entra à l'Université de Bonn, qui représentait à ce moment-là en Allemagne les idées d'unité nationale et de liberté, il avait tout à fait renoncé au pastorat. Pour se le prouver à lui-même, il traversa la noce allemande, la bière, les tabagies, les chansons bachiques, le duel. Ecœuré, il s'enfuit à Berlin où un séjour de deux semaines le dégoûta de l'esprit symétrique, pesant et morne des Prussiens ; puis à Leipzig, où il devait terminer ses études. C'est là qu'en 1865, à l'étalage d'un bouquiniste, il acheta le *Monde comme volonté* : « Je ne sais quel démon me souffla : Rentre chez toi avec ce livre. A peine dans ma chambre j'ouvris le trésor que j'avais acquis et commencai à laisser agir sur moi cet énergique et sombre génie ». Quinze jours il ne dormit pas, mangeant à peine, relisant dix fois le volume, interrompant sa lecture pour s'asseoir à son piano et traduire en transpositions musicales la pensée du philosophe qui avait vu dans la musique, image de la volonté, le principe même du monde. Il avait franchi la seconde étape. Il était délivré de la philosophie d'école et pénétrait dans la passion, indifférente aux fins morales, de consentir au destin. Il ne lui restait plus qu'à apprendre de sa propre bouche que le héros vivant de la musique allemande était lui-même un disciple de Schopenhauer pour tenter de trouver dans la recréation personnelle de l'univers la raison esthétique d'une vie que la raison pure s'avoue impuissante à justifier.

La première année qu'il passa à Bâle, où son maître Ritschl, qui l'aimait, lui avait fait donner la chaire de philologie, dut être la plus heureuse des vingt ans qu'il avait à vivre. Il y devint l'ami de quelques professeurs dont l'un, Overbeck, fut le premier près de lui à l'heure la plus tragique de sa vie, et dont l'autre, Jacob Bürckhardt, qui lui révéla l'Histoire, devait plus tard reconnaître avec grandeur sa supériorité. Chaque fois qu'il était libre, il allait voir Richard et Cosma Wagner qui vivaient à Triebschen, sur les bords du lac de Lucerne, et l'accueillaient de telle façon qu'aucun d'entre eux ne s'aperçut de la distance qui séparait le jeune inconnu de vingt-cinq ans du vieillard glorieux de soixante. Ils connurent une de ces com-

munions intellectuelles qui s'usent comme l'amour. Nietzsche écoutait passionnément Wagner développer et magnifier la pensée de Schopenhauer sur la royauté de la musique, Wagner suivait avec la fèvre où nous jette la confirmation de nos propres pressentiments les progrès des idées de Nietzsche vers les sources tragiques de l'héroïsme eschylien. Quand un génie naissant recherche la lumière d'un grand esprit pour éclairer son ascension, quand un grand esprit s'avance pour attiser la flamme d'un génie naissant, le plus saint spectacle du monde n'est pas comparable à celui-là. Autour, toute la vie n'est qu'un faible murmure, il n'y a plus dans l'espace et la durée que des forces confuses qui vont toutes vers un brûlant foyer central. Nietzsche et Wagner ne sentaient sans doute tout à fait la majesté de leur amour qu'aux heures où le premier improvisait au piano les cantates ardentes qui étaient comme le choc sur les parois de sa poitrine des ondes d'harmonie arrachées au silence par le maître des orages alors qu'il sentait poindre dans les derniers souffles du *Crépuscule* le prélude de *Parsifal.*

Lorsque Frédéric Nietzsche, en congé de convalescence après sa campagne de Metz revint à Bâle, il ne s'attendait pas à l'accueil qu'il y reçut. Bürckhardt lui sembla triste, la joie de Wagner était si grosse qu'elle le choqua. Il rentrait grave de la guerre. C'est seulement avant l'holocauste qu'on couronne de fleurs la gueule des canons. Il avait vu trop de blessés, trop de morts, trop de sang. Sombres victoires. qui masquaient d'un brouillard fétide les souvenirs de la Grèce de Marathon. Il descendit vers le soleil, passa le Saint-Gothard en compagnie de Mazzini dont la ferveur imprima dans sa mémoire une marque de flamme qu'elle conserva jusqu'à la fin. Au printemps il rentrait à Bâle pour apprendre l'incendie du Louvre, pleurer avec Bürckhardt sur toutes ces forces amassées détruites en un seul jour. Que croire ? Voici que le guerrier ne chantait pas sur les ruines, ou chantait faux, qu'un militarisme bureaucratique se préparait à couler dans la terre allemande une armature de métal qui glacerait tous ses germes. Partout un plat et bas triomphe. Wagner entouré d'imbéciles et ne s'en apercevant pas. Aucun éditeur capable de comprendre, à la lecture du manuscrit des *Origines,* que la force allemande était là. Quand le libraire de Wagner consentit, à la fin de 71. à l'éditer, il y eut bien un grand moment d'espoir que l'enthousiasme du musicien, à l'apparition du volume, réchauffa jusqu'à lui ramener Nietzsche aimant comme au premier jour. Mais Bürckhardt excepté et quelques amis d'études, presque personne ne le lut, personne ne le comprit. Il fallait lutter encore pour élever l'Allemagne à la hauteur de sa victoire et des hommes chargés par le destin d'en répandre dans les âmes la fécondité.

La nouvelle que le projet de Bayreuth était sur le point d'aboutir

lui parut providentielle. Il se rendit aux fêtes de la pose de la première pierre du théâtre wagnérien. Tout l'y blessa. La foule était grossière, les nouveaux amis du maître serviles, Wagner jaloux, menteur, mesquin. Il s'enfuit à Munich où l'on jouait *Tristan*, y puisa quelque courage. Mais en vain. Une amitié intellectuelle qui s'effrite est ce qu'il y a sur la terre de plus décourageant. A chaque occasion de rapprochement on espère, on respire, on se persuade pour quelques heures qu'on ne s'était pas trompé. Le lendemain tout recommence, le doute, l'instinct d'un désaccord fondamental, l'affreux devoir de ne plus se mentir, de briser l'attache de l'esprit alors que l'attache du sentiment tient encore et tire à les déchirer sur toutes les fibres du cœur. Nietzsche, après un été passé à Bergame, refuse une invitation de Wagner, le froisse, est pris de remords, se rend près de lui au printemps de 73, ne peut s'empêcher de publier un pamphlet dont bien des phrases l'atteindront (1). Il s'agit, sans doute, de dégonfler un cuistre allemand. Mais que de mots cruels : « Notre victoire (pourrait bien se transformer) en une défaite radicale : *la défaite, je dirais même l'extirpation de l'esprit allemand au bénéfice de l'Empire allemand.* » Les Allemands sont des « philistins cultivés ». Ils ont toujours imité les Français, même après les avoir vaincus. L'Allemagne ne saurait dresser devant l'unité de culture de la France une image harmonieuse et styliste de son esprit.

Dès lors, tout ce qui suit rend l'écart plus large. A mesure que Nietzsche soupçonne que Wagner n'était pas dans la vérité propre à Nietzsche, il s'éloigne pas à pas avec autant d'hésitation que de douleur. Non, ce n'est pas lui qui se dément, il se trompait sur lui-même quand il mettait dans la musique de Wagner les besoins qui étaient en lui. Nous brûlons les idoles que nous avons adorées lorsque nous nous apercevons que nous adorions en elles l'image d'un désir masqué que nous connaissions mal. Nietzsche n'y peut rien, ni Wagner. L'amitié, comme l'amour, est soumise aux forces fatales dont dépend notre volonté. Il ne mentira pas. Les Allemands sont des érudits, non des civilisés (2). Tout chez eux est convention, leur unité politique est une armure sur une forme sans contours. Ils n'ont pas su manier la connaissance qui les domine et dont ils se servent contre la vie au lieu de demander à la vie d'utiliser la connaissance au gré de ses propres besoins. A ce moment, il lit Montaigne. Il s'aperçoit qu'aux origines les plus lointaines de l'optimisme français on retrouve, comme sous la surface du magnifique décor grec, une clairvoyance implacable. La Rochefoucauld et Pascal finiront de l'éclairer. Les Français aussi ont vécu et construit leur édifice sur un gouffre qu'ils connaissaient. Il traîne de Bâle à Bayreuth,

(1) Premières *Considérations intempestives. David Strauss.*
(2) *IIe Intempestive. Les Etudes historiques* (1874).

de Bayreuth dans la Forêt-Noire, où il va lire *Don Quichotte* qui le rend très malheureux. L'Allemagne s'obstine et s'enfonce. Wagner voit bien qu'il n'est plus le même avec lui, s'irrite et gronde. Nietzsche est souffrant. Un de ses amis se fait moine. Wagner écrit *Parsifal*.. Hélas! c'est donc cela! Celui qui devait sauver l'Allemagne est un chrétien! C'est une fin, une agonie, un symptôme de déchéance! Nietzsche mettra encore bien des années à voir tout à fait clair en lui-même, et ce n'est que cinq ans après « l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise » qu'il s'expliquera là-dessus (1). Mais le pas essentiel est fait. Schopenhauer, lui aussi, est un signe de mort. Il a incliné la volonté devant la morale. Là où le pessimiste n'a pas triomphé de lui-même, là est la mort, et « celui qui s'effondre devant la croix est un vaincu ». L'art wagnérien est un art hystérique, que noie l'ornement, le détail, la surcharge décorative, un art d'histrion prodigieux qui, tout en « augmentant à l'infini la puissance expressive de la musique » a noyé sous des fleuves de larmes la splendeur de vivre en santé et découragé le désir de regarder en face la mort et l'absence de but. C'est l'artiste des femmes, des comédiens et des déchus. Ce n'est pas Eschyle, mais Socrate revu par Platon et féminisé par le Christ. Et l'Europe qui meurt peut reconnaître en lui l'image de sa décadence.

Désormais, c'était l'agonie d'une flamme, de hautes lueurs qui montent soudain mais s'espacent de plus en plus. Nietzsche n'ira pas au banquet qu'on offre à Wagner à Bayreuth en 76, mais il écrira une lettre qui enchantera Wagner. Il fera un plus grand effort. Il ira suivre, à Bayreuth, les répétitions de *Parsifal*. Hélas! il s'y sent seul, tout l'irrite, surtout le délire des snobs. Tous ces gens-là sont des chrétiens, lui seul sent monter l'avenir. Il est tout déchiré, mais une clarté s'éveille. Oui, au-dessus du désespoir, au-dessus des illusions détruites, au-dessus des globes morts qui roulent dans l'obscurité, il y a des sphères éclatantes. La nuit chante. Sur les champs de carnage frissonnent des nappes de fleurs. La mort n'est pas. La vie perle des pierres mêmes. Il est malade. Qu'importe. Il reviendra vers la lumière pour lui demander de réchauffer en lui l'orgueil d'être plus fort que le néant. Il part pour Naples, où il retrouve des amis. Ils lisent ensemble Hérodote, Thucydide, Michelet, Bürckhardt, l'Histoire. Ils parlent de fonder un couvent laïque. Que devenir? Il est malade. Sa clairvoyance le brise, son instinct le pousse en avant, ses forces centrales agissent pour l'écarteler. Toute grande âme est le foyer de l'éternelle tragédie où la forme des dieux hésite.

Il nous a dit plus tard que *Humain trop humain* (2) était « l'histoire d'une crise ». A le lire on le voit bien. C'est là qu'il a brûlé ses idoles mourantes. Stendhal, Chamfort, les moralistes français qu'il

(1) Dans *Le cas Wagner* (1888). (2) Publié en 1877.

étudie à Naples avec son ami Rée continuent la délivrance. Il écrit même à leur manière, par aphorismes courts et durs. Il faut qu'il soit impitoyable envers lui-même. Oui la réalité est atroce. L'idéalisme moral est une duperie grossière. L'égoïsme est partout. Aux sources boueuses et sanglantes de l'action où le vieux monde avait versé le vin du mirage esthétique, le christianisme a répandu son poison endormeur. Il a installé le mensonge à la place de l'illusion. L'honnête Kant est un menteur. La Rochefoucauld seul est véridique. Il faut aller jusqu'au fond de nos actes, il faut savoir la vérité. Si quelque chose, un jour, adoucit notre sauvagerie, ce sera la connaissance. Il est retourné tout entier. Savoir, d'abord. La vie en lui est comme suspendue, c'est la seule fois qu'il soumettra sa force devenante, le sourd enfantement qu'elle fait d'elle-même, se dépassant toujours et se contredisant, à l'immobile vérité. Entre le premier de ses livres et le livre dominateur qu'il publiera cinq ou six ans plus tard il y a ce terrible passage, nu comme une lame d'acier.

Nietzsche reçut le livret de *Parsifal* au moment où Wagner recevait le nouveau volume de Nietzsche. Wagner ne répondit pas. Lisbeth, la sœur de Nietzsche, Cosma Wagner eurent beau faire. Les femmes ne comprennent pas ces haines intellectuelles. C'était fini. *Le Voyageur et son ombre* (1) rendit la brouille irréparable. Nietzsche y prenait Wagner à partie, fonçait sur la musique romantique. Il dédiait son livre à Voltaire. Il attaquait avec violence la morale traditionnelle dont il dénonçait l'utilitarisme mesquin, établissait que le premier devoir envers soi-même était d'en purger son esprit et voyait poindre déjà, par delà la conquête décevante de la réalité, une activité reconquise qui pût vaincre le désespoir. Ce qui est riche en signification, « ce n'est pas le monde en tant que chose en soi..., c'est le monde en tant qu'erreur ». La morale de l'intelligence, dégagée de l'illusion ancienne, ne pouvait aboutir qu'à reconstruire une illusion.

« Un homme qui souffre n'a pas encore droit au pessimisme ». Et lui souffrait. Il n'avait droit qu'à l'espérance. Depuis trois ou quatre ans, sa santé, touchée par la guerre, déclinait de jour en jour. Ses yeux brûlaient. Un marteau battait dans son crâne. Il ne pouvait plus faire son cours. L'Université de Bâle accepta sa démission. Il partit pour la Haute-Engadine où l'air est comme du cristal.

De profundis clamavi! La voix de Nietzsche, toujours, est montée du fond des abîmes. La connaissance et la maladie provoquaient incessamment en lui une aspiration vers la santé et l'oubli du néant du monde qu'il n'avait pas besoin d'arracher à tous ses nerfs tordus, aux terribles clartés que jetait son intelligence sur la dérision du destin. Toute hymne qui jaillissait était la révolte d'une nature indomp-

(1) Publié en 1880.

table et haute contre l'action déprimante de la vérité et de la douleur. Chaque torture de la chair, chaque vertige de l'âme étaient le prix d'une ascension instinctive et volontaire dans la joie de vivre et d'agir. S'il a exalté la santé et la force, c'est avant tout qu'il était faible et mal portant. La souveraineté qu'il savait à son esprit s'irritait d'avoir pour enveloppe un corps débile dont le dégoût le prenait devant tous les spectacles de puissance indifférente qui s'offrent sans cesse à nous. Quand une imagination qui sent rouler en elle, rythmiques, ordonnées, royales, les violences confuses de l'instinct, est condamnée à s'abaisser à l'observance tyrannique du froid, du chaud, des régimes alimentaires, des potions et des cachets à prendre, des tisanes à absorber, un impitoyable élan vers l'animalité sainte l'élève d'un seul coup au-dessus des marécages pour la faire bondir libérée vers l'eau courante et le soleil. Il a bien affirmé que le choix de l'aliment et du climat constituaient « les affaires fondamentales » de la vie — et c'est rigoureusement vrai — il était peut-être bien aussi atteint de la manie d'introspection de ceux dont les nerfs sont malades; c'est de sa misère physique tout de même qu'il tirait avant tout la haine de ce qui est malsain et l'amour de ce qui est fort. Il sentait le besoin de défendre sa pensée, et s'il a porté au christianisme les coups les plus durs, nous le devons sans doute à ce qu'il pénétra les origines de la religion qui renversa le culte de la force, de la joie et de la santé pour introniser à leur place la maladie et l'aspiration à la mort. C'est pendant ses plus noires années qu'il médite et écrit *Humain*, le *Voyageur*, les livres pessimistes où l'on sent monter quand même sa fureur contre la pitié et son besoin de redonner aux hommes un évangile de courage et d'orgueil. Dès qu'il est mieux, l'hymne reprend, il se rue vers la lumière, *Aurore, Zarathoustra* surtout sont chantés en quelques jours. Il passe presque brusquement de la haine à l'amour, de la négation à l'affirmation, de la clarté apollinienne à l'ivresse de Dionysos,, toujours obéissant aux ordres de ses nerfs, mais puisant dans leur état même le pouvoir d'utiliser son supplice ou sa délivrance aux profits de sa grandeur.

Depuis la guerre, il ne s'était jamais bien porté. Mais c'est surtout à partir de 76 que le martyre commença. Il aggravait lui-même l'exaspération de ses nerfs par les drogues qu'il employait pour combattre ses insomnies, ses vertiges, ses migraines. Le chanvre indien, le chloral abîmaient son estomac qu'il soumettait en outre aux épreuves des cuisines trop épicées des trattorias italiennes. Pauvre (1), il était obligé de sacrifier une grosse partie de ses ressources à faire éditer ses volumes, dont personne ne voulait. Il habitait la plupart du temps des garnis assez misérables, errant de ville en ville à la recherche du bien-être et du sommeil, surmené

(1) L'Université de Bâle lui avait reconnu une pension de 3.000 francs.

par ses voyages incessants, ses nuits blanches, le passage sans transition des petites tables d'hôte suisses aux gargottes de la Riviera, la surexcitation cérébrale forcenée et continue à laquelle il se condamnait. Quand il était dans la montagne, il respirait et dormait mieux, mais la neige blessait sa vue. En Italie, il avait contre lui le bruit et la poussière. Il était réduit à la vie nomade, passant presque tous les mois chauds dans la Haute-Engadine, à Sils-Maria, allant l'hiver de Gênes à Venise, de Venise aux lacs italiens, des lacs italiens à Nice, restant parfois plusieurs semaines où le hasard l'avait conduit, d'autres fois deux ou trois jours, poursuivant sans cesse le fantôme d'une santé à laquelle il ne tenait peut-être pas beaucoup, puisqu'il considérait son mal comme une épreuve nécessaire à sa discipline morale. Au fond il devait le chérir. Il le rendait à peu près inapte à l'amour. Et comme il voyait dans l'ascétisme du philosophe une condition de spiritualisation plus haute et un instrument créateur, dans l'ascétisme de l'artiste une transposition de l'appétit sexuel (1), comment lui, monstre à deux têtes, artiste et philosophe, n'eût-il pas saisi cette occasion de se vautrer avec fureur dans cette « forme sacrée de la débauche?... »

Il trouvait aussi dans sa maladie, dans sa vie nomade, un moyen de fuir ceux qu'il dépassait trop. Ses amitiés s'égrenaient sur sa route l'une après l'autre. Jalouses, enthousiastes, fébriles dans sa jeunesse, elles devinrent plus tard assez circonspectes, mais aussi moins tyranniques. Du moins n'exigeait-il plus de ceux qu'il rencontra dans l'âge mûr le même élan que lui vers des certitudes qu'il savait devoir lui apparaître comme des erreurs un peu plus tard. Les premières amitiés sont cruelles. Nous ne pardonnons pas à ceux que nous aimons et qui nous aiment d'être indifférents de nous. C'est la maîtrise de nous-mêmes qui met l'amitié à son plan et laisse à nos amis le droit de ne plus penser comme nous à la condition que nous reconnaissions en eux l'exemple de la fidélité et de la noblesse à laquelle nous aspirons. Après la trente-cinquième année, Nietzsche était à peu près seul. Ses derniers livres devaient accroître le silence qui se faisait autour de lui : « Un homme profond a besoin d'amis, à moins qu'il n'ait un Dieu. Et je n'ai ni Dieu, ni ami ! »

Souffrait-il de sa solitude, alors qu'il était tout à fait perdu dans un hôtel de montagne, plus perdu encore dans la foule sordide et turbulente du port de Gênes, la foule oisive de Nice, ou parmi les touristes convaincus qui promènent de la place Saint-Marc au quai des Esclavons leurs sacoches en bandoulière, leurs Baedekers et leurs chapeaux verts? Oui. Pas un encouragement, presque jamais de ces lettres réconfortantes qui relèvent votre vaillance et vous

(1) *La Généalogie de la Morale* (L'Idéal ascétique).

révèlent, au delà des visages connus et des voix familières, un cœur qui monte et qui s'ouvre et se contracte avec le vôtre, une sensibilité lointaine où le moindre de vos cris entre comme un rayon. Ces gens qui le coudoyaient dans la rue, qui se permettaient d'admirer sans aimer et de juger sans comprendre alors qu'il était là, ne savaient pas qu'une force terrible agissait à côté d'eux. Et jamais ils ne le sauraient. Ils en étaient incapables. Les phénomènes naturels ravissent ou épouvantent les plus humbles d'entre nous, les bêtes mêmes les sentent, pourquoi la grande âme seule est-elle condamnée à passer sans être écoutée ? Il était donc vrai qu'il portait en lui tout ce qui est ombre et lumière, et personne ne le savait, et personne ne le sentait. Aucun visage avide ne se tendait vers ses lèvres. Tout le fardeau était pour lui. Une implacable roue tournait dans son crâne, broyant la matière pensante d'où ruisselaient des éclairs. Plus il s'élevait, plus il se sentait la puissance de recréer aux hommes un prétexte d'action, plus ils l'isolaient dans cette puissance dont ils n'avaient pas même peur, qu'ils ignoraient tout simplement. Sa revanche, c'est qu'il errait près de la mer ou habitait la montagne. Il en arrivait à croire, — il l'a répété vingt fois, — qu'il y avait entre l'air silencieux et frais des hauteurs, l'haleine des glaciers, la proximité des étoiles et son essor violent au-dessus des mensonges et des compromissions du monde, un échange de confidences qui peuplait sa solitude et l'arrachait au désespoir.... « Nous voulons vivre au-dessus des impurs comme des vents forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil, ainsi vivent les vent forts (1). »

Il supportait le plus insupportable des supplices, qui est de se sentir au cœur quelque chose de pire que la mort et les ténèbres, le doute de soi, la certitude de l'anéantissement du globe et de l'oubli définitif, et de ne pouvoir interroger une âme là-dessus et lui demander son appui, précisément parce qu'il n'y avait pas d'âme autour de lui et que l'isolement même, en se prolongeant, lui donnait le temps de repousser les tentations du pessimisme que procure l'isolement. « Quand il m'arrive de penser : je ne peux plus endurer la solitude, alors j'éprouve une indicible humiliation devant moi-même ; je me sens en rébellion contre ce qu'il y a de plus haut en moi. » Puisque sa propre activité suffit à justifier la vie, le génie, qui est la vie portée par l'homme à son plus haut point d'activité, ne peut-il pas, hors de tout but, de toute sanction, de toute admiration témoignée ou sollicitée, tourner sans fin dans son propre cercle au risque de ne jamais être entendu ? Et quand l'homme a dépassé l'heure où il avait besoin de la société des autres hommes, quand il a tant monté qu'il n'a plus rien à apprendre de tous ceux

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

qui sont vivants, qu'il ne trouve plus à dialoguer à travers le silence ces siècles qu'avec quelques rares esprits dont la cime émerge seule de l'ombre du passé et seule s'entrevoit dans l'ombre du futur, ne peut-il pas trouver dans cette certitude un orgueil capable d'entraîner son consentement à l'obscurité de son nom et une liberté de création qui l'élève toujours plus haut? Dans les pensions où vivait Nietzsche, parmi des malades, de pauvres êtres effacés, des vieilles dames, il s'était composé tout naturellement une personnalité de surface. Pourquoi tenter de donner aux vers des yeux et des oreilles et de proposer l'air violent des montagnes à ceux qui vivent dans les caves, même à six mille pieds de haut? Il s'informait avec politesse de la santé des convives, parlait du temps qu'il faisait, paraissait écouter avec intérêt les nouvelles que commentaient ceux qui avaient lu les journaux. Cet homme propre, peu disputeur et courtois inspirait de la sympathie. On savait vaguement qu'il avait été professeur et qu'il écrivait des livres, mais c'étaient de ces livres que personne ne lisait; lui-même n'en parlait jamais et n'insistait pas pour qu'on les lût. Quand, par politesse, on l'interrogeait là-dessus, il détournait la conversation. Tous lui étaient reconnaissants de ne pas lui imposer l'ennui de le lire et l'effort de le comprendre. Tous lui savaient gré de sa noble figure, de son menton soigneusement rasé, de la décence avec laquelle sa forte moustache militaire cachait l'amertume et la sensualité des lèvres agitées de tremblements. Personne ne songeait à lire ce qui se passait réellement sous ce beau front qui s'avançait comme une proue au devant des deux yeux inquiets et douloureux dont d'épais sourcils atténuaient la flamme trop fixe. Dans les ports, au milieu des pêcheurs, des débardeurs, des pauvres gens, il était encore plus à l'aise. Ils l'aimaient. A Gênes, on l'appelait « il Santo », pour sa douceur. Le spectacle de ses tortures, l'épouvante de ses découvertes étaient pour lui, et pour lui seul. Il tenait tout entier dans la question muette qu'il se posait sans répit: Qui était-il? « Les natures grandioses souffrent... des doutes que leur inspire leur propre grandeur, non de sacrifices et des martyres que leur tâche exige d'eux » (1). C'est demain qu'il s'emparerait de sa force, hier était mort. Il courait après ses idées dans de longues marches exténuantes dont il rentrait anéanti, incapable de dormir, mais avec une page, un chapitre, un livre nouveau. Il était presque constamment en proie à une agitation terrible, que l'orage de sa pensée dominait de son tumulte et qui le poursuivait même la nuit. Dans son crâne, là où il n'y a chez les autres le plus souvent qu'un marécage endormi ou quelques filets d'eau claire, des fleuves, des torrents coulaient, brisant les digues élevées par l'éducation, l'habitude, l'atavisme conservateurs. Il se comparait lui-même à une femme dont

(1) *Le Gai Savoir.*

l'enfant va naître, pour la tension qu'il donnait à ses nerfs, l'effort douloureux qu'il accomplissait quand il sentait l'idée prête à jaillir des ténèbres, les flots de larmes qui coulaient de ses yeux au moment où elle apparaissait jeune et nue et chétive dans sa puissance, encore rabougrie et souillée du sang qui inondait son cerveau à chaque crispation du cœur. Il écrivait « pour se débarrasser de ses pensées ». Débordé par l'incessant afflux de création qui montait pêle-mêle avec les pleurs d'amour et le rire héroïque, il était obligé, pour maintenir en lui la lucidité nécessaire au passage de la pensée à la réalisation, de commander à tout son être un ordre et un silence dont il sortait à demi-mort.

Aurore (1) est sa nouvelle aurore, son retour à la santé. Au printemps de 1880, il avait quitté l'Engadine en meilleur état et fait à Venise, en compagnie de son ami Peter Gast, un séjour qui lui fit du bien. Il passa son hiver à Gênes et c'est là, dans les rochers où il allait s'étendre tout le jour pour absorber par les poumons, les yeux, par toute la chair offerte le soleil, l'iode, le vent salé, qu'il sentit sa vie animale un moment anéantie revenir, et avec elle une de ces joies monstrueuses d'où le lyrisme s'épanche comme des gerbes d'eau pure, bouillonnante des forces souterraines qui le poussent hors du sol.

Quand on compare ce livre d'aphorismes et le *Gai Savoir* qui suivit aux livres d'aphorismes qui précèdent, on s'aperçoit que ce n'est plus le même ton. Partout l'affirmation commande, la force reconquiert ses droits. La vie reprend le terrain qu'avait gagné la connaissance et s'échappe par bonds vers la connaissance supérieure qui tend à refaire l'instinct. La morale traditionnelle est la « Circé des philosophes » et la philosophie, depuis vingt siècles, a fait faillite, parce qu'en découvrant son mensonge elle a voulu le maintenir. Personne jusqu'ici ne l'a considérée comme un problème à résoudre impartialement, mais comme « un terrain neutre » où tous se trouvaient d'accord. Les « mauvais instincts sont nécessaires à entretenir les forces sans lesquelles l'humanité serait amolie et corrompue depuis longtemps » (2). L'homme moral est un pauvre homme qui n'invente et ne crée rien, veut abaisser l'homme supérieur au niveau de sa timidité et étendre sur lui le lent linceul du marécage. Tout grand homme est hors la loi, la tradition, le devoir, la conscience. C'est un criminel de grand style. Qu'importe la vertu, qu'importe le bonheur, si le bonheur, si la vertu provoquent dans le corps social l'immobilité mortelle. « Il faut anéantir la morale pour délivrer la vie » (3).

Nietzsche aussi était délivré. Un animal qui s'ébroue pour se débarrasser d'un fardeau qui l'étouffe ou des dernières pesanteurs du

(1) Publiée en 1881. (2) *La Volonté de Puissance.* (3) *Id.*

sommeil n'est pas plus vivant ni plus jeune. Il secouait joyeusement tout ce que l'éducation et l'habitude avaient pu laisser dans son esprit de crasse séculaire et de dépôts étrangers. Pendant l'hiver de 81 il entendit, à Gênes, la *Carmen* de Georges Bizet. Cela lui parut une aventure providentielle. La violence et la gaieté de cette musique inconnue emportèrent tout de suite Nietzsche vers des certitudes nouvelles qui le forçaient à abandonner à leur moralisme compliqué tous les artistes allemands pour demander à l'art « latin » le secret de la vie saine. S'il ne s'était laissé séduire un peu trop vite, en barbare mal dégrossi qu'un rire étincelant et des yeux et des dents attirent, peut-être fût-il entré plus profond dans l'âme réelle du Sud. Homme du Nord, il ne pouvait s'apercevoir que Bizet évoquait en homme du Nord, par ses dehors ardents, sa tâche un peu tapageuse et vulgaire, un monde que les artistes du Midi ont exprimé par le dedans, dur, hautain et terrible, linéaire comme l'éclair. Eschyle et Michel-Ange pouvaient s'atteindre là où le Casino et l'Opéra ne lui livraient qu'une caricature puissante de l'image qu'il poursuivait. Le XVIe siècle lui eût donné Palestrina, le XVIIe Monteverde, le XVIIIe Marcello, le XIXe Berlioz. Et le contact profond de cette pureté et de cette force l'eût probablement à la longue réconcilié avec Beethoven, Sébastien Bach et même Wagner auxquels Mozart, qu'il aimait, apporte sans effort avec sa grâce herculéenne, l'immoralisme auguste des prophètes du Midi.

N'importe. Il lui fallait de la lumière. Qu'il fût injuste pour les héros de sa race, qu'il choisît un peu hâtivement ceux qu'il leur opposait, il allait dans le sens de sa puissance dont ses erreurs et ses paradoxes mêmes précipitaient l'ascension. Nietzsche est comme la vie qui revient sur elle, s'égare aux méandres et aux accidents de sa pente, mais marche toujours vers son but qui est d'entretenir en elle le mouvement qui la nourrit. Tout en lui roule en tumulte, se heurte aux parois de son cœur. A cette époque de sa vie, il était habité par une puissance lyrique qui fût sortie de lui malgré lui-même si la peur ou le préjugé eussent tenté de la retenir. Sa pensée surgissait des profondeurs de l'inconscient avec une telle ivresse qu'il en voulait à sa faculté critique de ne pas lui permettre toujours de « dire des choses les plus abstraites de la façon la plus corporelle et la plus sanglante ». Presque tous ses vers datent de ce temps-là où il cherchait d'instinct pour en accentuer la violence, tout ce qui était directement contraire au courant qui naissait en lui. Malade, il lui fallait la solitude où la plainte n'est entendue que de l'esprit intérieur qui l'accueille pour en faire un chant de combat. Libre et fort, il allait au devant des drames où l'homme noble est presque toujours condamné à faire un choix tragique entre sa gloire et son bonheur. Il aima pour la seule fois de sa vie vers l'époque où, arrêté un instant sur le chemin de la

déchéance physique, délivré du fardeau de la morale séculaire, il sentait remuer en lui son plus beau livre, dont il écrivit en quelques jours chacune des quatre parties. Ses amis l'avaient fait venir à Rome où il rencontra une jeune Russe déjà familiarisée avec sa pensée et à laquelle, plein de sa nouvelle jeunesse, il livra généreusement en des causeries passionnées, l'inépuisable trésor d'allégresse qui allait bientôt aboutir à la conception et au chant de *Zarathoustra*. Il y eut une poursuite douloureuse à Lucerne, à Bâle, Nietzsche la suppliant de venir avec lui juger sur place, à Bayreuth, le conflit de sentiments qui le séparait de Wagner, persuadé dans son innocence que s'il lui démontrait la supériorité de son génie, elle tomberait dans ses bras. Il ne savait pas encore que l'amour est maître de l'admiration.

C'est cependant l'écho de cette courte aventure qui dût lui inspirer le beau chapitre sur la femme qu'il écrivit trois ans plus tard dans le livre terrible où son chagrin, la chute de *Zarathoustra,* l'échec de sa candidature à l'Université de Leipzig qui ne voulait pas d'un antichrétien, le retour progressif de son mal, ses nouvelles courses errantes de l'Engadine au littoral des mers latines, l'entraînaient à esquisser l'image d'une passion de vivre neuve sur le fond noir d'une raison de vivre que le christianisme avait détruite en voulant la développer (1). Il avait tout à fait surmonté la morale. Il n'acceptait du monde que les instincts vivants gouvernés par la volonté, et voyait en eux seuls le moyen d'augmenter le monde. Il gardait ses deux poings armés pour démolir les idoles, et ce n'était pas pour vaincre en lui-même quelques restes de préjugés qu'il devait encore se battre, mais pour étayer sur la connaissance historique les affirmations tranchantes que lui dictaient ses sens blessés. La *Généalogie de la Morale* n'aura d'autre but apparent que d'appuyer sur la philologie le combat qu'il a soutenu au nom de la vie contre le dogme négateur qui cherche à la diminuer.

La lecture de Spencer lui avait révélé l'antagonisme fondamental de sa pensée scientifique avec la pensée de ceux qui se sont emparés de la science pour donner à la morale la base utilitaire qui tend à la maintenir. Non, le *Bon* n'est pas à l'origine l'utile aux autres et le non égoïste, c'est le puissant, c'est l'homme selon la nature qui imposa par sa noblesse même au malvenu le sens des mots *bon* et *mauvais*. Toutes les langues sont d'accord. Aux sources, le *Bon* est ce qui est noble et le *Mauvais* ce qui est bas : « *Si le plus haut degré de puissance et de splendeur* du type homme n'a jamais été atteint, la faute en est à la morale ». Elle a domestiqué le fauve, l'être qui promenait par le monde, avec la passion, l'imprévu, le mouvement, la guerre, les biens et les devoirs qu'il distribuait selon

(1) *Par delà le Bien et le Mal* (1887).

sa force et qui créait entre ses pairs et lui une égalité supérieure où l'amitié, la fidélité et l'honneur devenaient autant de leviers pour élever plus haut la vie. Mais le prêtre est venu, l'impuissant, le haineux, le diffamateur de l'action. Il a « renversé les valeurs ». Il a dit : Heureux les faibles d'esprit, heureux les médiocres, heureux les malades, ce sont eux qui sont les bons, ce sont eux qui sont les élus, ce sont eux qui se portent bien. Le méchant, c'est celui qui est fort. Et puisqu'il est le vice, c'est toi, faible, le vertueux. Et la morale des esclaves a vaincu celle des maitres et entrainé le monde qui montait vers ce qui est haut à descendre vers ce qui est bas.

Nietzsche a symbolisé, au fond, dans sa pensée et sa vie, la civilisation chrétienne, malade presque volontaire aspirant à la santé et projetant hors d'elle-même, dans les élans de révolte désespérée qu'elle éprouvait contre elle-même, un jour la Cathédrale, un autre jour la Renaissance, un autre jour la musique allemande qui a brisé le christianisme malgré elle, à l'heure où Kant démontrait malgré lui que le christianisme adorait des fantômes. Barbare, Nietzsche éliminait violemment ce qui fut « un poison pour les jeunes peuples barbares ». Il avait vu le prêtre maintenir dans l'ornière les faibles dont la ruée hors de l'ornière eût peut-être ruiné la vie en détruisant tout ce qui dépassait. Il avait assisté tout le long de l'histoire au spectacle tragique de deux forces coexistantes, l'une de vie, l'autre de mort, dont les conflits perpétuels, les victoires, les défaites alternatives avaient créé le drame même de l'Histoire. Tandis que la Renaissance affirmait le réveil des valeurs aristocratiques, l'instinct délivré, la puissance de vivre exaltée et divinisée, le nouveau triomphe des forts, la Réforme avait réagi au nom des valeurs hébraïques, soulevé de nouveau contre la vie la platitude et la moralité et abouti en fin de compte, malgré la noblesse française, à la Révolution. Napoléon, un homme antique, dressé contre elle une minute, n'a pu barrer la route à la révolte des moutons... L'esclave triomphe, l'Europe s'enfonce dans la veulerie et la peur, elle regarde comme mauvais tout ce qui élève l'individu au-dessus du troupeau, comme bon tout ce qui l'y maintient ou l'y ramène (1), le socialisme est la dernière invention de Saint-Paul, la pitié dissout dans les pleurs les volontés et les caractères qui tentent de se ressaisir. Nous ne sommes plus capables de supporter avec calme le spectacle de la souffrance, n'étant plus capables de souffrir. Nous sommes égalitaires, ne sachant plus monter, et envieux de ce qui monte. Le nihilisme des philosophes est venu nous verser un anesthésique nouveau (2). Ayant nié Dieu, l'humanité n'a plus de but, et comme la morale meurt, son dernier support s'écroule.

Dieu, au moins, était une illusion puissante. Mais ne sentez-vous

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* (2) *La Volonté de Puissance.*

donc pas que Dieu mort, la morale n'est plus qu'un épouvantail ridicule, un écriteau posé sur le chemin par l'être incapable de conquérir la vie pour lancer dans une direction fausse l'être capable de créer ? Au fait, le savez-vous, ô hommes, que Dieu est mort ? Savez-vous pourquoi vous errez ainsi dans les ténèbres, vous cognant à tous les obstacles, vous qui avez voulu substituer à l'erreur divine une vérité que vous n'avez pas la puissance de regarder sans pâlir ? N'avez-vous donc pas vu passer auprès de vous un homme hagard, une lanterne à la main ? Il est pourtant assez hideux, il crie, il pleure, il va de l'un à l'autre, personne ne l'entend : « *Nous avons tué Dieu*, vous et moi ! nous tous, nous sommes ses assassins... » (1). Le monde est vide. S'il n'y a que des gouffres sans fonds autour du héros en marche, s'il est seul à y voir les hommes patauger dans l'ombre fangeuse depuis qu'ils n'ont plus pour les en arracher le mirage menteur des oasis célestes qui miroite sur l'horizon, quelle force pour lui s'il voit briller, aussi haut que ses regards portent, une cime éclatante où pas un homme n'est monté, d'où Dieu assassiné ne tend plus ses deux mains ouvertes, mais où rient la source et l'éclair et d'où l'aigle s'élance pour voler vers le soleil ! Le pessimisme intellectuel est fait pour les nobles natures écrasées par un monde où baisse le flot vivant, l'optimisme moral est fait pour les êtres vulgaires incapables de supporter l'épouvante du néant. Allons vers l'optimisme intellectuel qui ne reconnaît d'autre sens à la vie que de la vivre en tirant d'elle toute l'ivresse et la puissance dont son indifférence à tout ce qui n'est pas elle-même nous offre l'exemple quotidien. Quand nous aurons visité les gouffres, nous danserons sur leurs bords.

Il n'y a pas de raisons morales, il n'y a pas de raisons métaphysiques pour que ce qui est faible asservisse ce qui est fort. Puisque le lent déclin du monde a commencé le jour où les malades, venus dans un monde malade, ont nié les vieilles « valeurs », mis la faiblesse là où était la force et la résignation là où était la volonté, il faut que les hommes vivants renoncent aux valeurs chrétiennes. Puisque le monde-vérité, le monde de l'être éternel d'où découlent les valeurs fixes du bien et du mal assignées à notre misère a été détruit par les philosophes qui l'avaient édifié, il faut diviniser contre les philosophes le monde merveilleux des artistes et des vainqueurs, le monde de l'illusion que nous construisons nous-mêmes, le monde du devenir et de l'apparence qui est seul éternel puisqu'il dépend de notre volonté de le créer et de l'embellir. Nous qui avons franchi les horribles solitudes de « l'âge tragique » où la morale et Dieu détruits nous ont laissé face à face avec le néant, nous seuls avons le droit d'opposer nos poitrines à la déroute et de dire au monde vaincu : Remonte la pente. Renverse toutes les valeurs. Là

(1) *Le Gai Savoir.*

où *on* avait proposé pour buts à ta misère le sacrifice continuel, l'ascétisme, l'humilité, assigne *toi-même* pour moyens à ta force l'égoïsme, la sensualité, l'instinct de domination. Et puisque la pitié te perd, sois dur. Tous les maitres de l'action, tous les artistes, « tous les créateurs sont durs ». Sois créateur, parviens jusqu'à toi-même, conquiers la vie, et tu te riras de la mort.

On n'a le droit de penser et de dire ces choses-là que quand on a pratiqué vis-à-vis de soi-même la discipline impitoyable des passions qui pourraient adultérer et dévier de leur route les instincts ramenés à leur santé première et utilisés à porter l'homme total au plus haut degré de puissance. Ce négateur de la morale était parvenu à l'immoralisme à force de moralité. Il était de ceux qui aiment mieux voir s'abimer le monde que de ne pas s'avouer à eux-mêmes la vérité qu'ils ont en eux. Il n'en était pas responsable. « Ce qui a triomphé du Dieu chrétien, c'est la morale chrétienne elle-même, la notion de sincérité appliquée avec une rigueur toujours croissante, c'est la conscience chrétienne aiguisée dans les confessionnaux jusqu'à devenir la conscience scientifique, la propreté intellectuelle à tout prix. » (1). Son père était quelque chose comme le Brand d'Ibsen. L'agonie du protestantisme a fourni ces hommes de pierre pour essayer de soutenir l'entablement du temple que leur instinct sentait crouler. Pour leurs femmes, leurs fils, leurs filles, pour tous ceux qui les aimaient, ils étaient impitoyables. J'en ai connu un, c'était mon grand'père. Dans sa maison on parlait à voix basse, les enfants eux-mêmes savaient qu'il n'était pas permis de rire, et ses fils de cinquante ans, qui avaient connu les fusillades et les pontons de la Commune tremblaient devant lui. Détachés de sa religion, mais pleins d'amour pour sa personne, et muets quand il était là, la plupart allèrent jusqu'au bout des enseignements moraux qu'ils en avaient reçus, leur probité intellectuelle les conduisit au nihilisme. Leur père en souffrit d'autant plus qu'il se jugeait responsable devant Dieu de n'avoir pas su les lui conduire, leur vie commune était un horrible silence, mais le respect qu'il leur portait l'empêcha de les maudire. Ils étaient bien ses fils, il leur savait sa pureté et sa passion. Les hautes natures ne se comprennent jamais mieux que quand quelque chose d'irréductible les sépare et les condamne à ne pas se communiquer leurs désirs.

Nietzsche a semé sur ses pas des victimes innombrables. La vie passe comme la guerre, dévastant tout. Malheur à qui ne sait pas se défendre contre un grand esprit promenant à travers le monde l'incendie de la vérité. Nietzsche a beaucoup servi aux jeunes hommes de ce temps qui avaient lu ses premiers livres à la course, dans l'exubé-

(1) *Aurore.*

rance indisciplinée de leurs vingt ans, à masquer leurs chutes successives d'oripeaux philosophiques hâtivement cousus de sa forme paradoxale et à décorer des noms d'immoralisme et de volonté de puissance leur lâcheté. Je sais des anarchistes qui sont devenus sous-préfets en invoquant les mots de l'homme inexorable envers lui-même qui vécut au désert et mourut dans la pauvreté parce qu'aucune fonction, aucune vanité, aucune fortune ne lui paraissait correspondre à la force qu'il se savait. « Tu aspires à la gloire? Ecoute un conseil! Renonce à temps, librement, à l'honneur (1). » S'ils avaient vécu profondément dans sa pensée, si surtout ils avaient cherché à purifier et à vivifier en eux-mêmes les sources troubles et trop tôt taries que sa parole y faisait sourdre, ils eussent lentement appris, pour leur joie, que celui qui veut dominer avant d'avoir créé par le dedans sa raison de dominer est un esclave. Les forts ne s'imaginent pas qu'ils goûteront sur la terre ou ailleurs une autre récompense que de sentir monter en eux l'enivrement de leur force. Nietzsche repoussa toujours la pitié pour lui-même, jamais il ne se plaignit. Et s'il se permit d'écrire que « presque tout ce que nous appelons culture supérieure repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la *cruauté* (2), il entendait d'abord parler de la cruauté envers soi-même, qui n'oblige pas à repousser tout ce qu'on a envie de prendre, mais à écarter de ses désirs tout ce qui n'est pas susceptible d'accroître la grandeur interne de sa vie, le doute qui la tord, l'enthousiasme qui la gouverne, son rayonnement silencieux qui pénètre en général les hommes longtemps après qu'il s'est éteint, comme la lumière de ces étoiles mortes qui nous vient après deux mille ans.

L'ascétisme de Nietzsche est une arme de combat. Toute passion est un moyen de parvenir à quelque chose de plus haut dont cette passion elle-même restera l'instrument si celui qui la possède, loin de lui obéir, la dirige et la perfectionne en n'abandonnant pas une minute sa volonté d'accroissement. Elle ruine et détruit le faible, mais elle fortifie le fort. Ce qui est un poison pour l'un peut nourrir l'autre (3). La vertu consiste à vaincre, le vice à s'avouer vaincu. Le vice et la vertu n'engendrent pas la décadence et la puissance, c'est la décadence et la puissance qui créent le vice et la vertu (4). Nous sommes destinés à nous battre avec les bras, avec le cœur, avec l'esprit, afin d'atteindre le pouvoir de saisir notre propre loi. « L'homme doit être élevé pour la guerre, la femme pour le délassement du guerrier, tout le reste est folie » (5). Ce qui est fait pour conquérir doit vivre dans la volonté d'être maître de sa conquête, ce qui est fait pour consoler doit vivre dans la gloire de sa puissance à consoler. Si les trois choses les plus maudites, la volupté, l'égoïsme, la

(1) *Le Gai Savoir.* (2) *Par delà le Bien et le Mal.* (3) *Le Gai Savoir.* (4) *Le Crépuscule des Idoles.* (5) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

soif de domination sont les trois vertus cardinales, c'est seulement chez l'homme libre qui eut « la volonté de répondre de soi ». Lorsque tu pris pour témoin un arbre solitaire, le jour où tu pesas les qualités du monde et que la balance pencha vers ces forces terribles qui brisent et violentent la vie, font couler les pleurs, entretiennent dans l'univers le drame comme l'instrument essentiel de sa propre génération, tu savais bien, Frédéric Nietzsche, que celui qui se nourrit des pluies, respire les orages, essaie toujours de monter au-dessus des autres pour aspirer la foudre, ne se récuserait pas. Lui seul connaît la cruauté divine, la cruauté qu'il faut bénir pour le pouvoir que nous en retirons. La rafale des germes l'environne pendant mille ans. Ses feuilles étalées ne reçoivent qu'une faible partie de cette poussière vivante que reprennent la mer, le roc, les vents éternels qui font le tour de l'étendue. Comme il a vu toujours la vie crever le roc, fleurir la mer, errer dans les vents au hasard, il ne sait pas ce qu'on veut dire quand on commande à la vie de nier la force indifférente qui la promène et la gaspille, mais sème ses victoires perpétuelles sans se pencher sur les déchets et sans compter les morts. Il a confiance. Des racines qu'il enfonce jusqu'au cœur tremblant de la terre aux branches supérieures qui s'élèvent éperdûment pour aller plus près du soleil, il sent circuler sa puissance, il en jouit, il est lui-même... La volupté est « le vin des vins » pour les forts. La soif de dominer est l'élévation de soi-même puisqu'elle s'exerce toujours sur ce qui est plus bas. L'égoïsme chasse de soi tout ce qui compromet sa formidable ivresse, l'humilité, l'effacement, la lâcheté. Mais il faut « apprendre à aimer » et « celui-là s'est découvert lui-même qui sait dire : voici *mon* bien, qui sait dire : voici *mon* mal » A mesure que nous montons dans la possession de notre personne profonde, que nous saisissons dans nos irrésolutions anciennes le germe de notre pouvoir, les idoles placées devant nos yeux pour effrayer notre enfance, s'effritent sous le choc des tragédies que nous vivons. Le faible seul a besoin d'une morale, pour préserver sa vie chétive contre l'assaut des sens. Le fort est plus fort que ses sens, leur ivresse augmente sa force, là où le faible est englouti il nage joyeusement. Quand il est pris de défaillance, même longue, même presque mortelle, il se relève plus puissant, et s'il succombe tout à fait, c'est qu'il n'était pas digne de vaincre et de commander.

L'amour est donc interdit à cet être qui monte, et qui semble ne concentrer en lui tout ce qui est que pour s'accroître et dominer ceux qui l'entourent ? Ce n'est pas vrai ! Les déchus seuls ignorent tout ce qu'il y a d'amour dans le vainqueur. Seulement il en est le maître, comme il est maître de lui. « Malheur à tous ceux qui aiment sans viser une hauteur plus haute que leur pitié ! » Il faut comprendre. Comprenez-vous le péril où vous entraîne la pitié, vous qui êtes toujours prêts à verser des larmes, toujours prêts à céder,

toujours prêts à exalter ce qui est chétif et vaincu, toujours prêts par conséquent à mépriser et méconnaître ce qui est libre et sain ? Comprenez-vous pourquoi la religion de Saint-Paul fut « la plus grande folie collective de l'Histoire » pour avoir voulu maintenir le courant profond de la vie qui tend toujours à briser ses digues, à inonder ses rives, à porter plus haut sa surface, dans une chambre basse où s'étaient réfugiés les déchus, les malades dont l'énorme masse inerte finit par immobiliser les vivants, ceux qui élevaient l'homme en eux-mêmes et portaient la compassion comme une aile qui délivre et non comme un fardeau qui vous abat sur les genoux?

La bonté sera la dernière victoire de l'homme puissant sur lui-même, un fruit mûr qui tombe de la branche sans l'incliner vers le bas. Nietzsche l'a dit. Mais peut-être l'eût-il mieux dit s'il avait rendu au christianisme la justice qu'on lui doit. Il nous reste quelque chose de toutes nos maladies. Nous aurons beau renverser les valeurs, les valeurs nouvelles frémiront intérieurement de l'écho de vingt siècles, tant de souffrance dépensée ne peut pas être perdue et l'épouvantable silence imposé à tout ce qui donne à la vie sa force retentira dans la force renouvelée que la vie viendra nous offrir. Comme elle passera à travers la tragédie du monde en acceptant de l'agir, comme l'allégresse de la conquête fera son pas léger et sûr, elle répandra sa richesse sans se laisser arrêter dans sa route par ceux qui, ne pouvant la suivre, tenteront de la calomnier. Elle ne compatira plus, elle sera généreuse, et son pardon s'appellera l'oubli. Ce qui est vivant donne et oublie sans cesse. Comme la vie est « ce qui doit toujours se surmonter soi-même », elle abandonne à ce qui meurt à côté d'elle tout ce qui n'est pas cette force ascendante après laquelle elle court. L'homme noble est si bien la vie portée au plus haut point d'abondance disciplinée que la moindre de ses victoires est de perdre le souvenir des formes anciennes de sa puissance pour n'accepter du dieu qui l'habite que la puissance à conquérir.

Dès *Aurore,* Nietzsche entrevoyait cette morale surhumaine que le livre ébauché de la *Volonté de puissance* avait pour but d'asseoir sur un développement historique et philosophique complet et que laisse pressentir *Zarathoustra* comme un prélude grandiose en même temps qu'il joue de la durée et de l'espace pour enfermer l'être et le devenir dans ce cercle sans fin de l'Eternel Retour où l'amertume et la joie entrelacent en guirlandes les feuilles de chêne et les roses. Tout ce qui vit, tout ce qui a vécu, même tout ce qui semble aspirer à la mort est une manifestation ouverte ou déguisée de cette volonté de puissance qui est la seule action du monde, « monstre de force sans commencement et sans fin ». La morale est une arme imaginée par le troupeau dans sa lutte contre le fauve, employée par le médiocre dans sa lutte contre le fort, par le malheureux dans sa lutte contre l'heureux, par le riche dans sa lutte contre le pauvre. La

morale ne triomphe que par son immoralité. Pour se transformer en vertu, le désir se débaptise. La sensualité prend les noms d'idéalisme platonicien, d'art, d'ascétisme, la chasteté dompte le mâle et l'attache à tous ses pas. Quand l'esclave veut dominer, il invoque la liberté et la justice dont le philanthrope et l'humanitaire entretiennent l'idée dans le monde pour y fortifier leur pouvoir. La résignation et le courage sont les moyens dont nous usons pour exercer sur nous-mêmes notre instinct de domination. L'homme uniquement bon, qui n'est bon, lui aussi, que pour jouir de sa puissance, est cependant, de toutes ces forces sociales qui se déguisent l'une pour l'autre et mentent à elles-mêmes pour mieux vaincre et subjuguer, la plus dangereuse de toutes parce qu'elle nous désarme pour la lutte et nous déconseille l'effort.

Voilà le mensonge percé. Sur ses ruines, l'homme est tout seul en face de la vie qu'il n'a pu dompter malgré ses ruses, ses divinisations verbales, son douloureux effort pour l'abaisser vers ce qui est en lui de plus craintif et de moins pur. Ce qui est pur, c'est le flot qui monte, non ce qu'il dépose après lui. L'homme est un être total s'il ne recherche dans le monde ni le plaisir bas de l'utilitariste qui fait voir dans la vie l'impossible bonheur, ni la souffrance immorale du chrétien qui le promet après la mort. Il recherche la puissance, et par tous les moyens. Sa science — un mythe —, sa volonté — un mythe —, tous ses mythes sont au service de cette volonté obscure qui jaillit de toutes les sources de l'être pour le porter plus haut. Une conséquence sociale en découle, effroyable pour tous ceux qui n'auront pas le courage de l'explorer à fond. Toute la morale chrétienne est basée sur l'idée de réciprocité. Or, là où il n'y a pas égalité, la réciprocité n'est pas possible. « Pour toute élévation du type homme il faut une nouvelle espèce d'asservissement (1). » Il est fatal et nécessaire que les uns commandent, que les autres soient commandés. Seulement, que les uns et les autres essaient d'écouter jusqu'au bout.

Rien, ni le hasard, ni les complicités de caste, ni la fortune, ni la naissance, à moins d'une cruelle discipline héréditaire ou personnelle ne désigne pour dominer. Mais « on commande à celui qui ne sait s'obéir à lui-même (2) » et cela seul marque le caractère ou l'esprit qui dominera. « Les masses sont prêtes à *l'esclavage* sous toutes ses formes, pourvu que celui qui est au-dessus d'elles... légitime le fait qu'il est né pour commander (3). » Dans un mode pareil la vie est délivrée, « tout ce qui est vivant est chose obéissante », celui qui ne sait s'obéir regarde avec reconnaissance celui qui sait à la fois s'obéir et le commander, car il est soulagé par lui d'un fardeau insupportable. Celui qui sait s'obéir et commander est d'autant plus fort au

(1) *Humain, trop Humain.* (2) *Ainsi parlait Zarathoustra.* (3) *Le Gai Savoir.*

contraire que le fardeau devient plus lourd. Et comme « le jour où ce qui est vivant commande, ce qui est vivant risque sa vie », c'est lui qui est la justice et le droit. Il est libre. Il protège. Il délivre. Il monte. Il accumule sur son cœur la charge redoutable d'introduire dans le monde l'énergie de ses créations et porte pour ceux qui sont faibles le poids tragique de la vie. Il ne demande en échange du bonheur dont il ne veut pas que l'obéissance à sa force qu'il paie de son repos, de ses illusions, de l'abandon des voluptés vulgaires, de la connaissance qu'il a du néant final qui l'attend. « A mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure ; le froid augmente, la responsabilité augmente... (1) » Que celui qui veut commander médite ces paroles terribles avant de décider s'il n'est pas fait pour obéir.

Alors, le rire est mort ? Le rire n'est permis qu'à celui qui a remis entre des mains plus fortes le soin d'agir pour lui ? Celui qui monte et qui commande ne connaîtra pas l'ivresse joyeuse d'un monde dont chacune de ses minutes crée l'harmonie pour la détruire et la recréer de nouveau ? La joie n'est pas « le symptôme du sentiment que la puissance est atteinte ? » Au-dessus de l'homme innocent qui n'a pas trouvé l'inquiétude, au-dessus de l'homme inquiet qui a dépassé l'innocence, il n'est donc pas quelque part, dans la volupté de comprendre la nécessité de tout, une seconde innocence conquise que la force du créateur épouse pour s'amuser avec elle d'une Illusion qu'ils reconstruisent ensemble, tout en « jouant aux dés avec les dieux » ? Et si même cette Illusion s'efface, celui qui possède la vie n'aura donc pas la ressource de conquérir la puissance suprême qui est de rire de lui-même ? De rire, de rire fort, sans amertume, sans écouter le son de son rire, sans se regarder dans la glace, de rire de joie dans le sentiment de sa force que ce rire même accroît ? Ce n'est donc pas joyeux d'avoir refait un univers, d'être Eschyle, ou Michel-Ange, ou Shakespeare, ou Rubens, ou Beethoven, ou Napoléon ? Aussi joyeux que d'être une bête enivrée ? « Zarathoustra est un danseur », il n'a plus « d'objection contre l'existence »,... il dit « *oui* et *amen* d'une façon énorme et illimitée ». Comme un enfant, il rit de la lumière, des fleurs, il dialogue avec les monstres, son doute même est de la joie qui vient... Celui qui porte en lui l'évolution du monde et le cheminement des astres, qu'il agisse par le rêve ou qu'il imagine en action, celui qui a la faculté lyrique — et c'est d'enfermer dans son être la force éparse et de la libérer et de la répandre à son gré — est le créateur de sa joie. L'ombre approche, le jour décroît... Qu'une ivresse plus grandiose s'accumule entre la puissance qui ne cesse pas de monter et la mort qui va venir...

Nietzsche avait conçu ce grand livre, un de ceux qui donnent

(1) *Ecce Homo.*

à notre âme son architecture éternelle en la ramenant et en l'attachant à ses origines et à ses conditions permanentes de vie, — il n'y en a guère de ceux-là, trois ou quatre peut-être, le *Prométhée,* le *Don Quichotte,* le *Faust* — au cours des quelques mois qui suivirent la préparation et l'exécution d'*Aurore,* dans l'enivrement de santé et de liberté qui fut le centre de ses jours. Durant l'été de 81, une après-midi qu'il errait dans les bois de Sils-Maria, une idée lui vint, dont la lueur tragique le remplit d'une exaltation qui lui fit verser des pleurs. Il lui apparut tout d'un coup qu'aussi nombreux que soient les éléments du monde, ils sont en nombre fini, et que leur combinaison actuelle reviendra par conséquent un jour après une accumulation de siècles qui ne compte pas pour les morts. Oui, vous tous qui êtes vivants, vous revivrez vos vies, toutes les douleurs que vous avez eues reviendront identiques, et les joies, et les doutes, et dans le même ordre et dans les mêmes circonstances et selon le même progrès. Vous recommencerez à rouler le même rocher jusqu'au haut de la même pente. Vous avez peur de cela, vous tremblez? Vous qui réclamez la vie éternelle, vous repoussez cette vie qui ne continue pas, mais recommence, ne laissant rien à l'espoir? Il n'est donc qu'un homme capable d'éprouver l'orgueil où doit nous élever l'effort toujours pareil de recréer la minute immortelle?.. Le livre est fait, le poème du devenir que personne n'écrira plus, l'enivrement d'être seul avec le tonnerre dans les solitudes glacées, de jouer avec l'esprit et le destin comme une femme en luxure bondissant sur ses deux pieds nus. Il abandonnera les hommes de la ville qui ont « inventé le bonheur » et qui « deviennent de plus en plus petits à cause de leurs petites vertus... de leur continuelle petite résignation ». Il abandonnera ses disciples par amour pour eux, afin qu'ils ne ne le suivent pas comme un troupeau suit son maître. Il abandonnera les « hommes supérieurs » le jour où il les verra fuir devant l'innocence, le lion qui léchait ses larmes, le jour où il se sent délivré, où ses « enfants sont proches », où lui-même s'aperçoit qu'il va redevenir enfant. Il vient de chanter le *Chant de Minuit,* de découvrir que toute joie veut l'éternité de toutes choses, les tombes, la douleur, l'amour. N'est-ce pas une illusion, encore, le « Grand-Midi » va-t-il bien se lever? Il avait cru déjà trouver une minute un sommet qui est au-dessus des étoiles, et il a fallu redescendre « jusqu'à l'onde la plus noire..., plus bas qu'il n'est jamais monté ». Le moindre arrêt est un recul, il faut abandonner tout ce qu'on a conquis, dès qu'on a trouvé une cime pour y danser le pied vous manque, l'œil regarde en bas, l'abîme s'ouvre, il faut encore repartir. Est-il certain que la pitié qu'il éprouve pour les hommes supérieurs soit « le dernier de ses péchés? » Quand il a quitté sa caverne « ardent et fort comme le soleil du matin qui surgit des sombres montagnes », était-il sûr,

même alors, que ses enfants allaient venir? Le poème du doute a-t-il le droit de s'arrêter, l'orgueil n'a-t-il pas le devoir de surmonter sa dernière conquête, et si Frédéric Nietzsche a vu se lever l'aurore de la foi qu'il a fondée, ne sait-il pas qu'elle aussi, tôt ou tard, tombera de lassitude? Le jour où il chanta le chant sublime des *Sept Sceaux,* devin suspendu sur les gouffres où il brisait et précipitait en riant les tables de la loi, s'enfonçant dans la mer après avoir rompu sa chaîne, volant comme l'oiseau dans sa propre liberté, le jour où le mot formidable reparut sept fois sous sa plume... « Car je t'aime ô Eternité... *Car je t'aime ô Eternité* », n'entendait-il pas dans ces dures paroles, martelées comme un glas de fer, une de ces voix désespérées qui crient du fond de nous quand nous venons de voir, derrière une certitude nouvelle que nous nous figurions tenir, le visage du doute se profiler comme l'ombre du voyageur? L'Eternel Retour nous promet, sans doute, que la douleur doit revenir. Mais avons-nous le droit de compter sur cette promesse ?

N'importe. Ce qui le soulevait d'orgueil, ce n'était point d'avoir trouvé l'idée, c'est la puissance supérieure où l'élan vers l'idée portait son être total: « la sentence tremble de passion, l'éloquence est devenue musique, des foudres sont lancées vers des avenirs qui n'ont pas été devinés » (1). En vérité, il faut remonter jusqu'au *Cantique des Cantiques* pour trouver quelque chose qui soit comparable à cela... « Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante... Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux. » La nuit même et la lueur des cieux dialoguent au dedans de nous. Le cœur tout à fait solitaire est éperdu d'ivresse, il a trouvé l'onde éternelle, par delà le Bien et le Mal, et le bonheur, et la souffrance, où la vie reconquise par l'intelligence du monde et le courage a le droit de se laisser bercer au gré des puissances aveugles dont notre volonté est l'image et la reconnaissante sœur. Les puissances aveugles chantent. L'esprit se livre à elles innocemment, comme aux temps primitifs où les bergers des montagnes choisissaient pour porter leur verbe les brouillards qui montent, les vents qui soulèvent la mer, et les rayons du ciel qui dessèchent les marécages et les murmures imprécis qui sortent des sombres feuilles et le grondement des sources souterraines dans les cavernes inexplorées d'où s'échappent des vapeurs. A force de comprendre, tout ce qui est candide se retrouve. L'artiste est un enfant qui joue, une grosse abeille bourdonnante allant des fleurs saines aux fleurs vénéneuses, prenant aux unes et aux autres, mêlant leurs sucs et fabriquant son miel dans un enivrement lucide où les cellules géométriques s'étagent régulièrement. On dirait un énorme bavardage, brutal et joyeux, roulant l'idée dans son écume. Mais ce lyrisme torrentiel marche comme un théorème,

(1) *Ecce Homo.*

une phrase sautée ou mal lue empêche de rien saisir. La phrase est d'un éclat terrible, un éclair, un autre éclair brillent, tout rentre après et avant eux dans un grondement continu. Elle est taillée comme à coups de silex, avec des irrégularités tranchantes qui enfoncent dans les nerfs le sarcasme et la majesté. Elle est gonflée de force tendue, dure comme un cœur trop plein, et les images qui s'échappent ont l'air d'en crever l'écorce, comme si la langue des hommes ne pouvait les contenir. Elle exprime une joie animale de créer et de détruire telle que le cri de l'artiste qui voit en lui « un vainqueur dégouttant de sang », elle est le cri même de sa chair, la clameur d'un monstre divin qui a pour la première fois peut-être le courage d'ouvrir les yeux et de compter sur combien de mutilés et de cadavres s'édifie l'intelligence. Elle est cruelle, elle est gaie. « Mon style est une danse; je joue avec les symétries de toute sorte et je me joue de ces symétries mêmes jusque dans le choix des voyelles » ... Zarathoustra est marqué du signe suprême, qui est de s'enivrer de sa propre création. Zarathoustra a raison d'habiter au milieu des aigles et de prendre pour confidents les serpents et les lions. Bien peu d'hommes peuvent l'entendre. C'est un appel qui vient de haut, qui exige qu'on s'élève pour l'écouter, qui exprime un amour de l'homme sans limites, puisqu'il ne considère aucun sommet comme au-dessus de sa grandeur. Si celui qui veut le comprendre le suit jusqu'au moment où il pourra se passer de lui, celui-là sera l'homme de plus haute moralité. Il inondera de puissance ceux qui vivent dans le cercle de son action.

Quand la santé l'abandonna, après ce court répit où il avait fait tant de grandes choses, il retourna à l'abstraction, comme pour se tenir prêt à utiliser les éléments de son ivresse rajeunie dès qu'il se sentirait sur le point de la retrouver. Il écrivit son nouveau livre (1), cette « école du gentilhomme », avec une sorte de fureur. Il fallait donc nier encore! Pour poser en termes plus positifs ses affirmations prophétiques, il était obligé d'arracher l'homme aux larmes, la femme à la méditation, et de les repelacer tous les deux dans leur sexe pour leur rendre leur liberté. Il était obligé de définir une morale qui s'appuyât sur les instincts rendus, par l'épuration d'une discipline volontaire, plus impérieux et plus capable de créer. Il était obligé de dépouiller plus brutalement que jamais le christianisme de son masque, de dénoncer l'esprit scientifique moderne comme un déguisement dernier de l'ascétisme négatif, inventé pour détourner les hommes de l'illusion qui les grandit. C'est pourquoi il se vit forcé, pour répondre à un esclave suisse l'accusant d'immoralité, d'écrire encore la *Généalogie de la Morale* et de démontrer au pauvre

(1) *Par delà le Bien et le Mal.*

homme que toutes les puissances vierges de la vie, l'eau pure, le sang pur, le regard libre et tranquille, la poitrine qui s'offre, le front qui ne s'abaisse pas et la main qui frappe et protège restaient seuls au fond de l'histoire sur les multitudes oubliées pour approuver son action.

Entre temps, il avait traîné de ville en ville sa misère physique, passé des hivers à Nice, des printemps à Venise, des étés à Sils-Maria. Ses insomnies, ses douleurs étaient revenues. En outre, il ne trouvait plus d'éditeurs, les hommes ne voulaient pas du meilleur pain qu'on leur eût offert depuis longtemps. Pourtant, il recevait parfois quelque encouragement où son innocence inséparable des grandes profondeurs d'esprit, trouvait un réconfort puissant. Un jeune écrivain allemand vint le voir à Sils, il rencontra l'hiver suivant à Nice un de ses rares lecteurs. En revanche, tous ses amis de jeunesse l'abandonnaient l'un après l'autre, sa sœur, mariée en 1884 à un agitateur antisémite, s'était éloignée de lui, sa mère, qu'il alla voir en 1886 ne lui cachait pas que ses livres la désolaient... Il allait trop vite pour tous. Comme il les publiait par fragments, l'un n'attendait pas l'autre. Sa pensée était le théâtre d'un drame intellectuel dont les péripéties se précipitaient à une allure qu'il s'épuisait lui-même à suivre. Quand il écrivait un poème, quand il écoutait ébloui le bruit du torrent des images dont chacune résumait un monde de méditation, voici qu'il entendait venir sous ce tumulte le murmure lointain d'une angoisse nouvelle qui le forçait à accélérer son travail pour recueillir, dès qu'il avait tracé le dernier mot de la dernière phrase, les éléments déjà flétris pour lui de l'œuvre qui montait de tout son être sans qu'une heure de repos lui permît de la ralentir. A peine, s'il avait le temps de lire quelques volumes achetés au hasard, Maupassant, Baudelaire, Guyau en qui il reconnut un esprit fraternel et qu'il annota avec fièvre, Dostoïevsky, sa plus grande rencontre depuis Stendhal... Il y trouvait des appuis ou des occasions de lutte, mais plus jamais ces départs décisifs que lui avaient fourni ses lectures de Schopenhauer et des moralistes français... Il dominait toutes les âmes. Il était devenu un de ces centres de puissance qui rayonneraient même dans un désert absolu, se passant de tout aliment, se dévorant eux-mêmes et s'éteignant tout d'un coup, sans fumée, après avoir brûlé jusqu'à leurs cendres. « Je vis dans ma propre lumière. Je me nourris des flammes qui s'échappent de moi... (1) ».

Il avait fait le tour du cercle. Cette exaltation frénétique était la révélation intérieure des énergies calmes du monde qu'il retrouvait intactes aux limites de l'intelligence, ayant lui-même vécu la Tragédie de ses origines à sa fin, prêt à rouler comme un enfant dans l'orgie de tout comprendre. *Le Crépuscule, l'Antéchrist, Ecce Homo,* des

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

livres sortaient brûlants, sa force et son orgueil montaient avec sa fièvre à mesure qu'une lucidité supérieure élargissait l'espace de volupté totale et d'inconscience reconquise qui s'étendait autour de lui. L'automne qu'il passa à Turin dans un état divin de délivrance qui lui permit d'écouter avec la même allégresse Beethoven et Offenbach, Bizet et Wagner marqua sa suprême victoire. Ce fut court. Des pressentiments l'agitaient. Les derniers mots qu'il envoya à Brandt, à Peter Gast, et, par une illumination tragique, à Cosma Wagner, étaient signés LE CRUCIFIÉ... Ecce Homo... Voici l'Homme. Il se présentait déchiré, mais victorieux, prêt à paraître devant ceux qui comprendraient dans le futur qu'un homme comme lui avait le droit de proclamer qu'il fut indispensable à l'homme. Quand, dans les premiers jours de janvier 1889, Overbeck, appelé de Bâle en hâte, le trouva « labourant le piano avec son coude, chantant et criant sa gloire dionysiaque » (1), Frédéric Nietzsche pouvait s'endormir. Son esprit allait de pair avec les forces éternelles qui existaient avant les hommes et qui leur survivront.

Il s'endormit. Il ne mourut que onze années (2) après la crise de folie où son âme sombra toute, d'un seul coup. Depuis deux ou trois ans, une vague rumeur rôdait autour de son œuvre. Taine le remerciait de l'envoi d'un livre, Brandès lui consacrait des conférences, il apprenait que Brahms était de ses lecteurs. Strindberg lui avait écrit. Mais, vivant, il ne sut rien de la grandeur que prit si vite son nom vers la fin du dernier siècle. Les journaux étaient pleins de ses nouvelles, on allait le voir, on le photographiait, les éditions de ses livres se succédaient partout. Il ne sut rien. Seulement, avant que la raison lui eût échappée, il avait écrit ceci : « L'homme qui a découvert la transmutation des valeurs est une fatalité. Il brise l'histoire en deux tronçons. On vit *avant* lui, on vit *après* lui (3). »

Eh bien oui ! Nietzsche est un prophète. Que ce « créateur césarien de la culture » soit un commencement absolu, comme son orgueil admirable l'entraîne à l'affirmer souvent, ou plutôt la révélation des besoins essentiels épars avant et autour de lui dans la multitude des hommes, c'est un prophète. Il agira sur le monde moderne encore empoisonné d'humilité et de renoncement comme Saint-Paul avait agi sur le monde antique encore parfumé dans son agonie de l'esprit tout puissant qui avait fait l'Olympe à son image. Il agira en sens inverse, et voilà tout. Comme saint Paul disait aux hommes d'obéir à une prétendue vérité morale susceptible de les soumettre à une loi commune inventée par la peur d'affronter la vie, il leur propose de conquérir une illusion esthétique perdue qui soit ca-

(1) DANIEL HALÉVY. *La Vie de Frédéric Nietzsche.* — J'ai pris dans ce beau livre tous les éléments biographiques de ce travail. (2) Le 25 août 1910.
(3) *Ecce Homo.*

pable d'entraîner le monde à la suite de quelques hommes vers une humanité décidée à vivre la vie et à en élever en elle le niveau. C'est un prophète. Mais ce qui le sépare des prophètes des anciens jours, c'est que ceux qui l'écouteront n'ont que faire des conseils qu'il leur a donnés pour refuser de le suivre partout. Il n'était pas nécessaire qu'il dît à ceux qui l'ont compris : « Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver, et ce n'est que quand vous m'aurez tout renié que je reviendrai parmi vous (1) ». Il les a délivrés des buts métaphysiques — et de lui-même — et replacés hors des principes dans le flot ascendant de la grande fatalité.

Lui aussi apporte l'épée. L'Europe lui apparaissait comme un corps qui s'affaisse et que de grandes convulsions seules, en réveillant en elle l'esprit de sacrifice et de conquête pouvaient sauver de la mort. Quelle que soit la forme de l'effort qu'exige la vie pour maintenir dans nos caractères sa richesse et son élan, il faut en user sans peur quand elle s'impose à nous. Tout homme fort est un guerrier, avant tous celui qui pense. La paix est une guerre souterraine, toutes les forces comprimées s'y livrent à un massacre silencieux auprès duquel les hécatombes des batailles ne comptent pas. La charge des créateurs qui ne cessent pas de lutter contre la tradition, pour ou contre la vérité, contre eux-mêmes et pour la puissance, est précisément d'entretenir dans le monde un état de guerre latent.

Nietzsche ne pensait pas que l'aristocratie future pût saisir pour s'affirmer une autre occasion que la guerre entre classes ou nations. Il savait qu'il ne suffit pas qu'une classe commande pour être digne de commander, lui qui n'avait pas cessé d'affirmer que depuis deux mille ans, malgré la Renaissance et la culture française, l'esclave était Roi. Il connaissait cette fausse aristocratie qui n'est que le plus bas rebut démocratique, une horde d'esclaves parvenus au sommet en flattant les autres esclaves et étouffant sous sa masse imbécile tout ce qui est noble et fort. Il savait que les maîtres de l'heure ne justifiaient leur conquête par aucune des qualités qui font aimer le conquérant. En haussant les faibles au sommet, l'imposture chrétienne a mis partout des masques, le marchand a pris un masque de noble, le banquiste un masque d'apôtre, l'histrion un masque d'artiste, le militaire un masque de guerrier, le ministre un masque de chef. « Populace en haut! Populace en bas!... Le monde tourne autour des inventeurs de valeurs nouvelles, il tourne invisiblement. Mais autour des comédiens tourne le peuple et la gloire: ainsi va le monde (2). »

Comment donc Nietzsche, qui savait bien que tout est fluidité et devenir et dut avouer que les démocraties contemporaines recherchaient une société susceptible de révéler le fort en délivrant l'indi-

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.* (2) *La Volonté de Puissance.*

vidu (1), méconnut-il à ce degré les mouvements historiques qui tendent à renouveler de fond en comble l'Occident ? Comment ne sut-il pas dompter sa nature d'aristocrate jusqu'à la forcer à subir les contacts qui lui répugnaient mais qu'il savait nécessaires à préparer l'homme futur ? Sans doute, le sacrifice est difficile, « et plus d'un s'en fut au désert et y souffrit la soif parmi les bêtes sauvages pour ne pas s'asseoir autour de la citerne en compagnie de chameliers malpropres ». Comme il voyait régner les faibles, reconnaissables à ce qu'ils ne peuvent ni ne savent accorder la justice à ceux qui sont au-dessous d'eux, comme il voyait que le maître de hasard ne ressentait pour l'esclave de rencontre que de la haine et de la peur, il engloba dans le dégoût de l'heure tout ce qui tend à renverser les rôles et à préparer, par la guerre, une race de vainqueurs. Lui qui avait sondé tous les regards à travers tous les trous des masques, il jugea la Révolution d'après le masque que la bourgeoisie intéressée à son triomphe lui appliqua candidement. Ce qui éclate en elle, sa force guerrière et conquérante d'où Napoléon jaillit comme la pierre d'une fronde pour frapper les formes agonisantes des aristocraties anciennes, renverser les murs lézardés, retremper le monde fatigué dans la force qui vient d'en bas, il ne voulut pas le comprendre. Il ne voulut pas voir que le soldat qu'elle fit roi était d'accord avec elle, lui qui faisait rois ses soldats, contre une Europe à bout de souffle dont toutes les puissances usées, la noblesse française en tête, se levèrent pour défendre l'immobilité mortelle et dont toutes les puissances jeunes, la musique allemande en tête, se portèrent au devant de la France avec de grands cris d'espoir. Il ne voulut pas avouer qu'elle déchaîna d'un seul coup toute la pensée du siècle, que c'est à elle qu'il dut lui-même d'être « un bon Européen ». Ayant un jour écrit que la révolte est « la noblesse de l'esclave (1) », il en voulut à l'esclave d'avoir été noble une heure et d'avoir espéré l'avénement d'un monde où les aristocraties régnantes, au lieu de mourir d'elles-mêmes, accueilleraient l'apport du flot qui monte pour se renouveler par lui.

Quand on domine ainsi l'évolution des heures, le sens des grands rythmes sociaux, la prodigieuse oscillation qui conduit l'homme des limites de l'intelligence aux commencements de l'instinct, on doit élever sa puissance jusqu'à tout accepter des moyens dont use la vie pour se préserver et grandir. Pourquoi, puisqu'il sentait que la démocratie, comme l'homme lui-même, est « un passage », une aristocratie qui se dissout pour refaire une aristocratie, pourquoi n'a-t-il pas cherché à saisir, dans la confusion et la pauvreté de ses formes, le germe d'un organisme assez fort pour faire éclater l'organisme

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

vieilli au sein duquel il doit s'accroître? (1). Il avait vu que le nivellement européen prépare une « hiérarchie » nouvelle (2). Il savait que l'individu libéré d'un ordre ancien cherche autour de lui ses semblables pour constituer avec eux de nouveaux groupes, réaliser de nouveaux équilibres, lutter pour la domination, s'étendre par la conquête et protéger par la victoire (3). Comme il se demandait où se trouvaient « les barbares du vingtième siècle » qui referaient notre force, il avait affirmé « qu'ils n'apparaîtront et ne consolideront qu'après d'énormes crises socialistes », et que ce seront « les éléments armés de la plus grande dureté à l'égard d'eux-mêmes et capables d'obéir à la plus longue volonté (4) ». N'était-ce pas assez? Son œil ne pouvait-il apercevoir, au milieu des débris de l'autorité, au sein des puissances d'argent avilies par l'anonymat de leur tâche, quelque chose de terrible qui montait du fond noir des masses avec une irrésistible lenteur et durcissait comme un métal dans la boue brûlante de l'Europe ? S'il avait vu naître et grandir dans les associations du travail, hors de toute attache dogmatique, de toute entrave sentimentale, de tout respect des choses qui s'en vont, cet instinct de force et de guerre qu'il voulait rendre aux hommes fatigués, le prophète eut été content.

Une aristocratie se refait par la base, dans l'oubli total d'une morale qui n'est entre les mains des aristocraties dégénérées ou des démocraties flottantes qu'un outil d'asservissement. Le fruit doit tomber et pourrir pour que la terre en refasse, à travers de nouvelles branches, un nouveau fruit... « C'est aux époques de « relâchement » que la tragédie court les maisons et les rues, que naissent le grand amour, la grande haine, et que la flamme de la connaissance monte éclatante vers le ciel (5) ». Oui, pour éclairer les ténèbres des puissances d'instinct. La « culture » ne peut avoir de continuité extérieure. Elle se dévore elle-même. Elle se refait par les forces aveugles qui viennent du dedans de nous. Les barbares souhaités approchent. La décomposition morale du monde a toujours constitué, par la libération de l'homme, son moyen principal de renouvellement. Il y a des esclaves qui ne veulent plus de la morale des esclaves, et la laissent à leur maître, s'il en veut. Frédéric Nietzsche est « l'éclair créateur que suit en grondant, mais avec obéissance, le long tonnerre de l'action (6) ». Les hommes danseront encore sur l'abîme, car un homme approche à grands pas, dur et rude, à qui les mythes reconquis diront qu'il y a un abîme, mais dont la vie sera tellement forte qu'il le verra couvert de fleurs.

ELIE FAURE.

---

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra.*
(2) CHARLES ANDLER a consacré aux *Idées sociales de Nietzsche* une très forte étude parue dans la *Revue du Mois.* (3) *La Volonté de Puissance.*
(4) *La Volonté de Puissance.* (5) *Le Gai Savoir.* (6) *Ainsi parlait Zarathoustra.*

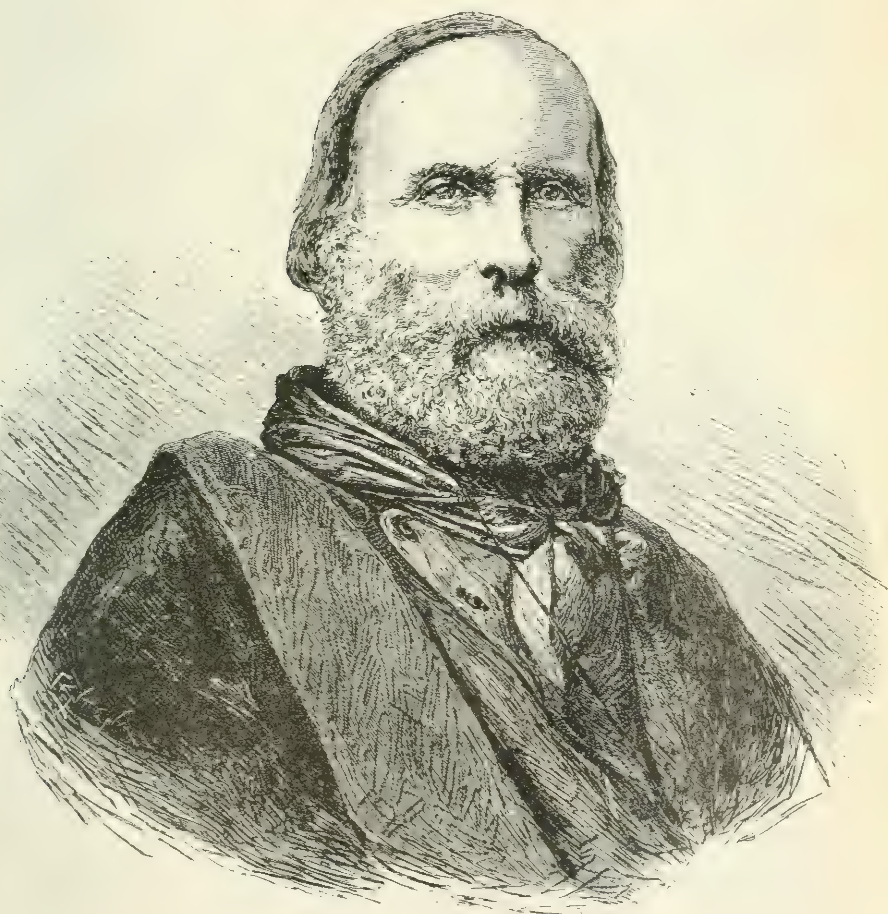
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)   15-8-1911   *Le Gérant :* Ernest REYNAUD.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 60

Portraits d'Hier

GARIBALDI

Par Jean STEENE



Garibaldi.

GARIBALDI



A notre époque de veulerie générale où les vrais caractères sont rares, les énergies timides et les esprits recroquevillés dans un égoïsme à courte vue, il est bon et réconfortant de reporter parfois sa pensée vers quelque grande figure qui par l'exemple de sa vie nous sorte des mesquineries du temps présent.

Par son énergie, par sa bravoure, par son amour de l'indépendance et surtout par son dévouement désintéressé, Garibaldi est un modèle.

Il fut à proprement parler le « héros », au sens antique du mot; c'est-à-dire celui que la foule enthousiaste élevait autrefois au rang de demi-dieu en récompense de ses hauts faits. Au temps d'Homère, il eût excité la jalousie d'Achille, et l'on eût chanté sa légende en nombreux hexamètres. Au moyen-âge, il eût été le type accompli du chevalier, grand redresseur de torts, toujours prêt à ferrailler pour quelque noble cause. Venu dans les temps modernes, il a été l'ardent champion des idées de liberté que la révolution a jetées sur le monde.

Son destin le porta sur les points les plus éloignés du globe, mais où qu'il fût, et partout où il passa, il se constitua toujours le défenseur des opprimés, accomplissant des prodiges de bravoure et d'audace, menant à bien avec des moyens dérisoires les projets les plus téméraires.

« Il ne ressemble à personne, écrit un de ses contemporains, il échappe à toute analyse, il déconcerte les lois de la vraisemblance et le calcul des probabilités, il paraît étranger à notre temps et à nos mœurs, on dirait un transfuge des siècles héroïques (1). »

Quelle existence fantastique et pleine d'imprévu! A vingt ans, on le voit conspirateur à Gênes, puis proscrit à Marseille où pour vivre

---

(1) Marc Monnier. *Histoire de la conquête des Deux-Siciles.* P. 1.

il se fait infirmier. Excellent marin, il trouve à s'embarquer pour l'Amérique du Sud, où il devient capitaine d'un navire et fait du cabotage. On le retrouve ensuite :

« ...flibustier, corsaire, chef de corps francs héroïques, livrant à Montevideo des batailles légendaires, des combats de Roland, et en même temps maître de mathématiques, conducteur de bœufs, courtier de commerce; aussitôt après, coup sur coup, capitaine en Lombardie et dans le Tyrol, député à Turin, général à Rome, fabricant de chandelles à New-York, puis capitaine au long cours et transportant d'Amérique en Chine, pour engraisser la terre, des excréments d'oiseaux; hier, commandant d'un navire piémontais, aujourd'hui avec l'Autriche, entrant le premier en Lombardie avec une poignée de braves qui chassent des armées devant eux (1) ».

Il a tout fait, tout vu, tout éprouvé. Il a connu la délicieuse ivresse de la gloire, goûté l'ultime satisfaction du triomphe et la réalisation de rêves longtemps caressés. Mais il connut aussi les pires souffrances, les nombreuses défaites, les efforts vains, les trahisons, l'ingratitude de ceux qui lui devaient le plus. Autant il se montra fort et courageux dans l'adversité, autant il fut simple et dédaigneux des honneurs quand la gloire vint à lui sourire.

Sa vie est une épopée où la victoire, la défaite, les honneurs, la misère se succèdent à plusieurs reprises en un pêle-mêle déconcertant. Tantôt reçu en triomphateur, tantôt traqué comme un malfaiteur dangereux et sa tête mise à prix. Un jour dictateur d'un royaume, ayant un peuple à ses pieds, et le lendemain quittant tout pour se livrer à des essais de culture dans l'île rocheuse de Caprera.

Il eut des panégyristes ardents, qui tous ne furent pas italiens. Michelet écrivit de lui :

« Je vois un homme en Europe, un seul, je n'en connais pas deux; toute sa vie est une légende. Bien qu'il eût les meilleures raisons d'en vouloir à la France, bien qu'on lui eût pris Nice, et bien qu'on eût tiré sur lui à Aspromonte et à Mentana, vous devinez que cet homme a voulu se sacrifier pour la France. Et quelle modestie ! Il a si peu cherché à se mettre en évidence qu'il choisit le poste le plus obscur et le moins digne de lui.

« Grand homme, toujours plus grand que la fortune, comme une fusée lumineuse sa renommée s'élève toujours et sera sans rivale dans l'avenir ».

La vie de Garibaldi est surtout précieuse à méditer parce qu'elle constitue une opposition violente avec nos existences de petits bureaucrates bien sages. Elle nous montre, à nous, théoriciens impuissants,

(1) Marc Monnier. — *Loc. cit.*, p. 2.

hommes au cerveau farci de doctrines, ce qu'est vraiment un homme d'action, et sa puissance. Elle est l'antithèse de notre vie remplie de parlotes, de congrès, de petites divisions mesquines. Nous savons discuter, nous ne savons plus agir. Avant de faire un geste en faveur de leurs opinions, la généralité des militants d'aujourd'hui étudient, ratiocinent, pèsent, soupèsent, examinent, tiennent compte des petites rivalités, de l'avantage ou du désavantage qui peut en résulter pour chacun, et quand enfin après bien des hésitations ils se décident, l'occasion de faire ce geste n'est plus.

L'homme d'action ne laisse jamais passer l'occasion. Son élan peut être inutile, voire dangereux, parfois nuisible. Qu'importe! Mieux vaut se tromper quelquefois que de courir le danger d'une immobilité mortelle, endormeuse d'énergie, bien plus à craindre que les pires défaites. Pour un geste qui réussit, combien auparavant ont échoué! Mais tous ces efforts, vains en apparence, tiennent en haleine, préparent les voies qui permettront un jour d'atteindre le but.

Ceci ne veut point dire que l'action soit tout. La pensée lui est antérieure et supérieure. Mais elle ne peut rien à elle seule, et trop souvent l'excès de pensée annihile toute puissance d'action. Si l'unité italienne n'avait eu comme champion que Mazzini, homme de pensée, elle ne serait peut-être point encore faite. Mazzini, plusieurs fois laissa passer l'heure et organisa des conspirations alors qu'il n'était plus temps. Garibaldi, homme d'action, attendit parfois dix ans l'occasion propice. Lassé d'attendre, il partait, courait le monde, mettait au service des autres son trop-plein d'énergie, mais à la moindre apparence d'une réussite possible il accourait et sans hésiter se jetait à corps perdu dans une nouvelle tentative. Plusieurs échouèrent, finalement sa persévérance l'emporta.

Pour tout cela, et malgré ses défauts et ses erreurs, Garibaldi mérite d'être loué. Loué non pas comme un génie, non pas même comme celui dont la gloire « sera sans rivale dans l'avenir » ainsi que l'affirme un peu trop pompeusement Michelet, mais loué pour sa rare énergie que ne tache aucune parcelle d'égoïsme.

S'il n'avait pas réussi son expédition de Sicile, s'il n'était point parvenu à réaliser l'unité de l'Italie, sa renommée n'aurait sans doute pas atteint d'aussi grandes proportions, et cependant il n'eût pas été moins digne d'être admiré. Et cela seul importe.

La réussite ou la non-réussite d'une entreprise tient à tant de contingences ignorées qu'il est presque impossible d'y démêler exactement la part qui en revient à celui qui la dirige. C'est pourquoi il vaut mieux apprécier un homme moins d'après ses hauts faits, auxquels il peut être en partie étranger, que d'après son énergie et son caractère. C'est surtout à ce point de vue que l'existence aventureuse de Garibaldi vaut d'être étudiée.



Raconter cette vie, c'est dire l'histoire de l'Italie au XIXe siècle. Il ne faudra donc point s'étonner de rencontrer au cours de cette étude quelques rapides exposés historiques, sans prétention, un peu secs et arides, mais indispensables à la clarté du récit.

Pour débuter, notamment, il est de toute nécessité de rappeler en quelques mots, à ceux qui ne l'ont plus bien présente à la mémoire, la situation de l'Italie il y a un siècle.

Après la chute de Napoléon, en vertu des traités de 1815, l'Italie était très morcelée. Le centre appartenait au pape. Le sud et la Sicile constituaient le royaume de Naples. Au nord-est l'Autriche occupait les provinces de Venise et de Milan. Au nord-ouest le royaume de Piémont, ou de Sardaigne, comprenait la Sardaigne, la Savoie, le Piémont, Nice et Gênes. Entre la région du Nord et les Etats du Pape étaient le grand-duché de Toscane, ayant Florence pour capitale, et divers petits duchés, tels que ceux de Parme, Modène, Plaisance, etc.

Le peuple italien commençait à prendre conscience de lui-même. Sous la domination de tant de princes, tous très autocrates, il pensait à se dégager et à se constituer en nation.

Une première insurrection, pleinement victorieuse, éclata dans le royaume de Naples en 1820. Les souverains de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, qui formaient la Sainte-Alliance, résolurent de la réduire par la force. L'Autriche fut chargée de l'action militaire. Le général napolitain Pepe fut écrasé à la bataille de Rieti (7 mars 1821), et le roi Ferdinand Ier reprit possession de son pouvoir absolu.

A la nouvelle de l'insurrection de Naples le Piémont s'était soulevé. Le roi Victor-Emmanuel Ier avait abdiqué en faveur de son frère Charles-Félix, absent du royaume. Les officiers piémontais se partagèrent en deux camps. La petite armée révolutionnaire, commandée par le colonel Regis, fut battue à Novare (8 avril 1821) par le général de la Tour qui avait réuni les troupes restées fidèles au pouvoir absolu et qu'aidait un corps autrichien.

En 1831 Charles-Félix mourut. Il fut remplacé par le prince de Carignan qui monta sur le trône de Sardaigne sous le nom de Charles-Albert. Ce prince, faible d'esprit, constamment irrésolu, avait montré dans sa jeunesse des velléités de libéralisme, mais une fois au pouvoir, intimidé sans doute par l'Autriche, il continua la même politique que ses prédécesseurs.

En réalité tous ces petits souverains, sans en excepter le pape, auraient problablement volontiers consenti à l'unité de l'Italie, mais à la condition que cette unité se fît au profit de leur propre royaume.

Ils se méfiaient entre eux et l'Autriche avait soin pour sa tranquillité personnelle d'entretenir cette méfiance sans permettre qu'aucun pût devenir plus puissant que les autres. Cette situation semblait sans issue; pour conquérir sa liberté, le peuple italien n'avait à compter que sur lui-même.

Tel était l'état du pays lorsque Garibaldi entra en scène.

Son enfance. — Sa jeunesse

Giuseppe Garibaldi naquit à Nice le 4 juillet 1807. Quelques biographes ont essayé de démontrer qu'il était d'origine allemande, mais tous ne sont pas d'accord et les documents sur lesquels ils se basent sont sujets à caution. Ces recherches généalogiques sont d'ailleurs sans intérêt. Il est certain que dès le commencement du XVIIIe siècle la famille des Garibaldi vivait déjà sur le sol italien, à Chiavari, petit port de la côte gênoise. On peut donc, sans qu'il soit nécessaire de remonter au delà, considérer le héros de la guerre des Deux-Siciles comme étant bien de souche italienne, enfant légitime de ce pays qu'il aima d'un amour si ardent et si passionné.

Son père était armateur. Les hommes avaient toujours été marins dans la famille. Le jeune Giuseppe continua la tradition. Dès son enfance il manifesta le goût le plus vif pour la carrière maritime. Mais sa mère voulait le faire prêtre. Ce n'est pas qu'elle fût excessivement pieuse, elle voulait surtout le retenir auprès d'elle. Elle craignait pour lui les dangers d'une vie passée sur les flots; elle craignait surtout la conscription.

Les guerres de Napoléon causaient alors de grands ravages. Chaque année l'empereur faisait une rafle de jeunes gens dont beaucoup s'en allaient périr au delà des frontières. Les mères s'effrayaient en voyant grandir leurs fils. Se faire ecclésiastique était le seul moyen de ne pas être soldat.

Mais il est difficile d'étouffer une vocation. On confia Giuseppe Garibaldi au prêtre de la paroisse, on le sermonna, rien n'y fit. Dès que l'enfant pouvait se soustraire à la surveillance maternelle il courait sur le port ou à quelque partie de pêche au large avec ses camarades. Il travaillait bien, apprenait avec facilité, surtout les mathématiques, mais ne cachait pas sa répugnance pour le sacerdoce.

A quatorze ans, voyant que ses parents persistaient dans leur détermination de faire de lui un prêtre, il décida de s'enfuir. Son plan était de gagner Gênes. Il espérait, dans ce port, pouvoir s'embarquer comme mousse et rejoindre son frère Angelo qui habitait New-York. Avec trois de ses camarades qui étaient dans le même cas que lui il partit dans une barque de pêcheur. Mais ils avaient

été aperçus : on poursuivit les fugitifs qui furent atteints à la hauteur de Monaco et ramenés chez eux en dépit de leurs protestations.

Cette évasion manquée eut cependant un résultat. A la suite de cette équipée, les parents de Garibaldi comprirent qu'il serait inutile de le contrarier plus longtemps dans ses goûts et ses aspirations. Ils consentirent à en faire un marin. L'enfant s'embarqua sur la *Costanza* qui faisait route pour la Mer Noire.

Ce bateau, le premier sur lequel il navigua, devait laisser en lui un impérissable souvenir. Longtemps après il en parlait encore avec ivresse :

« Comme tu étais belle, ô *Costanza!* Avec toi, j'ai sillonné la mer pour la première fois. Tes flancs rebondis, ta mâture légère, ton tillac brillant et jusqu'au buste de femme opulente de ta proue resteront à jamais gravés dans mon esprit. Comme tu te balançais gracieuse ! Et tes marins San-Rémois ! Voilà les vrais enfants de notre brave Ligurie ! Avec quel plaisir j'écoutais leurs chants populaires et leurs chœurs harmonieux ! Ils chantaient l'amour ! On n'enseignait rien d'autre, alors ! Et cependant, ces chansons m'intéressaient, m'enivraient. Ils m'auraient exalté aussi des chants qui auraient parlé de patrie, d'Italie. Mais personne ne disait, alors, qu'il existait une Italie, une patrie à racheter, à sauver ».

Après la *Costanza* il navigua avec son père sur la *Santa-Riparata*. Au cours d'un voyage il eut l'occasion de visiter Rome. Il s'attendait à être émerveillé : les souvenirs antiques bouillonnaient dans son esprit. Il fut un peu déçu. La Rome papale n'était point ce qu'il avait imaginé. Ce n'était alors qu'un nid de prêtres : « Tout était aux mains des prélats. Le triste spectacle de ce peuple toujours à genoux à l'église, prosterné dans la poussière des rues quand passait le pape ou une procession l'impressionna à tel point que l'idée de balayer toute ces « brutes inutiles » s'empara de son esprit bien avant qu'il pût penser aux moyens d'y réussir (1) ».

Déjà son tempérament audacieux, son mépris du danger et son ardent désir de dévouement commençaient à se faire jour. A plusieurs reprises, dans ses voyages à travers l'archipel grec, il eut maille à partir avec les pirates du Levant. Il fit contre eux ses premières armes. Mais il avait soif de se vouer complètement à quelque noble cause. C'était l'époque où la Grèce commençait à s'agiter pour se délivrer de la domination turque et recouvrer son indépendance.

Un moment Garibaldi songea à s'enrôler parmi les révoltés, mais le hasard en décida autrement. Il se trouvait à Taganrog, au fond

(1) Jessie White Mario. *Garibaldi et son temps*, p. 29.

de la mer d'Azov, quand il se lia avec un jeune compatriote, membre de la « Jeune Italie ». Cette association qui avait pour but de chasser les étrangers et les princes du sol italien et de constituer la péninsule en république venait d'être fondée à Marseille par Mazzini.

Dès qu'il en eut connaissance, Garibaldi s'enflamma pour cette idée et déclara qu'il se dévouerait toute sa vie pour sa terre natale.

Son point de vue devait s'élargir davantage. Dans un autre voyage il se rencontra avec un *Saint-Simonien* (1), nommé Emile Barraut, qui lui montra que l'affranchissement de l'Italie n'était qu'un point particulier de l'histoire des peuples. Ce qu'il fallait désirer c'était l'affranchissement de tous les opprimés.

De telles idées ne pouvaient laisser Garibaldi indifférent. On s'imagine ce que devaient être les conversations de ces deux jeunes gens à l'avant d'un navire, le soir, dans le grand silence du large, sur cette mer si pleine du souvenir des héros antiques.

La grande révolution n'était pas loin et tous les peuples de l'Europe vivaient cependant encore sous le régime d'une autocratie à peu près absolue. On se souvenait des grandes journées populaires et des victoires républicaines sur les rois et les empereurs. Les peuples s'étaient senti un instant à la veille de se comprendre et de s'aimer. Tout cela s'était terminé dans une tragédie sanglante, une folie de conquêtes pour la gloire d'un seul homme, dont la chute avait ramené au pouvoir les souverains d'autrefois. Mais l'espoir restait. Pendant plus de dix ans un gouvernement populaire s'était maintenu victorieux, et rien que d'y penser la jeunesse ardente d'alors en éprouvait comme une ivresse.

A partir de cet instant on peut considérer Garibaldi comme entièrement prêt pour sa « mission ». A ses yeux, la seule chose susceptible de rendre la vie intéressante était de se dévouer à l'affranchissement des opprimés. Il jura de s'y consacrer entièrement et prit pour devise :

« *Peuples, formons la sainte alliance*
« *Et donnons-nous la main.* »

---

(1) Nous nous permettons de rappeler pour mémoire que le saint-simonisme est une des premières doctrines ayant affirmé nettement qu'il ne serait possible d'améliorer la Société qu'à la condition d'en transformer complètement les bases. D'après cette doctrine, la propriété *héréditaire* doit être supprimée au profit de l'Etat, qui reste seul possesseur des moyens de production et les distribue à chacun « selon ses besoins et ses capacités ». Le saint-simonisme prêchait aussi la fraternité entre tous les peuples. L'école saint-simonienne, qui a plus d'un point commun avec le socialisme actuel, fut très florissante en France vers 1830, mais elle dégénéra bientôt en une sorte de mysticisme religieux et sentimental qui la tua. Il restera cependant du saint-simonisme le fait d'avoir fondé la *Science sociologique* et démontré qu'une amélioration de la société ne peut être obtenue que par une transformation du régime de la propriété.

Conspiration de Mazzini

En 1833, au retour d'un voyage en Orient, Garibaldi débarqua à Marseille et fut présenté à Mazzini qu'il aborda par ces mots : Je suis prêt, frère. Dites-moi où, quand et comment ! »

La réaction sous Charles-Albert battait son plein au Piémont. Mazzini, quelques mois auparavant, avait adressé au roi un suprême appel, ou plutôt une véritable mise en demeure de déclarer la guerre à l'Autriche et de réaliser l'unité de l'Italie, sans quoi les patriotes italiens sauraient se passer de lui et fonder la république. Cette lettre, restée célèbre, se terminait par ces mots :

« Sire, moi je vous dis la vérité. Les hommes libres attendent votre réponse. Quelle qu'elle soit, soyez assuré que la postérité verra en vous : ou le premier des hommes, ou le dernier des tyrans italiens ! Choisissez. »

En réponse, Charles-Albert fit poursuivre tous les patriotes. Beaucoup furent fusillés.

A Marseille, lorsque Garibaldi y arriva, tous les exilés italiens étaient en pleine effervescence. On conspirait. Le but des conjurés était d'organiser une expédition pour soulever le Piémont. Mazzini devait faire une tentative du côté de la Savoie en même temps que d'autres essayeraient de fomenter à Gênes une insurrection. Garibaldi fut parmi ces derniers.

Pour réussir dans son projet il s'enrôla sur une frégate royale, l'*Eurydice,* sous le nom de Borel. Il espérait y faire de la propagande et amener l'équipage à la révolution.

Mais tous ces conjurés avaient encore peu d'expérience. Ils parlaient trop et ne se méfiaient pas. Leur conspiration fut découverte avant même qu'elle fût entrée en exécution. Mazzini fut repoussé de la Savoie par des forces bien supérieures aux siennes. Quant à Garibaldi, il n'apprit cet échec qu'après avoir déjà abandonné son navire, au moment même où il s'apprêtait avec quelques amis à s'emparer des casernes de Gênes et à soulever la garnison.

Il dut fuir, se cacher, erra plusieurs jours sans abri dans les montagnes de Sestri. Plusieurs fois on le crut pris et fusillé. Il parvint enfin à gagner Marseille.

Il revenait de cette expédition manquée déçu mais non découragé. Sentant que pour l'instant il n'y avait plus rien à faire, il reprit son métier de marin et s'embarqua sous le nom de Joseph Pane à bord du bateau l'*Union,* sur lequel il fit un voyage dans la Mer Noire. Au retour il quitta l'*Union* pour un autre navire, le *Nautomin,* qui se rendait à Rio-de-Janeiro.

Une nouvelle période de sa vie allait commencer. Avant son départ pour l'Amérique du Sud il apprit par les journaux que sa condamnation à mort par contumace venait d'être prononcée par le conseil de guerre de Gênes.

Il avait vingt-sept ans.

Quinze ans de combats. — Rio-Grande. — Montevideo

A Rio-de-Janeiro, Garibaldi rencontra plusieurs de ses compatriotes, proscrits comme lui, avec lesquels il se lia étroitement. Pour vivre il faisait du commerce, mais cette existence ne lui allait pas. Il écrivait à ses amis d'Europe que cela « lui embrouillait la cervelle». Il songeait toujours à l'Italie et aux moyens de la délivrer. Son idée était d'organiser dans ce Brésil où les Italiens étaient nombreux une légion brave, hardie, rompue à toutes les épreuves de la guerre et avec laquelle il tenterait plus tard un débarquement dans son pays.

Les circonstances allaient le servir. La province de Rio-Grande s'était déclarée République indépendante de l'empire du Brésil. Depuis plusieurs années les armées impériales luttaient pour réduire ce noyau d'insurgés. Bien que la cause des républicains fût gravement compromise, Garibaldi décida de combattre pour eux. Il transforma son bâtiment de commerce en corsaire et débuta par la guerre de course.

C'est ici que commencent les actes légendaires dont la répercussion devait se faire sentir jusqu'en Europe et qui furent le point de départ de sa célébrité. Il fallait en effet une audace peu commune pour partir en guerre avec les moyens dont il disposait. Mais l'enthousiasme, la confiance en soi et le sentiment de combattre pour une cause juste tenaient lieu de tout.

« Une *garopera,* petit bâtiment de pêche, écrit Garibaldi, qui nous avait servi à faire quelques transports de marchandises dans les ports voisins de la côte, fut armée avec quelques vieux fusils rouillés. Et treize personnes sortirent avec elle du port de Rio-de-Janeiro, capitale de l'Empire, pour défier l'Empire ! Nous partîmes la nuit et nous arrivâmes dans l'île Marcia où nous débarquâmes. Il est difficile d'exprimer la joie et les espérances que nous eûmes quand des hauteurs de Marcia nous pûmes contempler l'océan dans sa majestueuse étendue. Le *Mazzini*, c'est le nom que nous avions donné à notre bateau corsaire, se balançait gracieusement sur les vagues et se préparait à déployer le drapeau tricolore de la naissante République, qui n'avait pas encore flotté sur la mer. »

On commença par s'emparer d'une goëlette brésilienne et on coula le *Mazzini* devenu inutile. Mais il fallait recruter des partisans pour

pouvoir effectuer une campagne sérieuse. Un ami de Garibaldi, Rossetti, se rendit dans ce but à Montevideo, tandis que la goëlette croisait en attendant sur les côtes de l'Uruguay.

Malheureusement, Oribe, président de la république de l'Uruguay, ne voulant pas se mettre en mauvaises relations avec le Brésil donna ordre de s'emparer de la goëlette-corsaire. Celle-ci fut attaquée alors qu'elle était en panne à l'embouchure d'une rivière. Les assaillants furent repoussés mais Garibaldi fut grièvement blessé au cou par une balle et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie. La nécessité de lui donner des soins sérieux obligea ses compagnons à aborder à Gualeguay, ville située sur un bras du Parana, en dehors du territoire de l'Uruguay.

Mais, là encore, on les traita en ennemis. On mit l'embargo sur le navire et tout le monde fut enfermé en prison. Garibaldi cependant fut soigné, sa blessure parvint à guérir.

Six mois se passèrent dans l'inaction ; l'on ne parlait point encore de relâcher les prisonniers. Garibaldi essaya de s'enfuir. Mais il fut trahi par son guide, livré à un détachement de soldats et ramené à Gualeguay.

« Il fit ce trajet, les mains liées derrière le dos, les pieds attachés sous le ventre de son cheval ; par un soleil brûlant, à travers des terrains marécageux infestés par les moustiques ; il n'avait pas même la faculté de se défendre contre les piqûres dangereuses de ces insectes (1). »

On raconte que le gouverneur de la ville, un nommé Mellan, voulant obliger Garibaldi à dénoncer ses complices, mit son prisonnier au cachot et le fit torturer cruellement sans pouvoir lui arracher le moindre aveu.

Enfin, après deux nouveaux mois de détention, on lui permit de partir et il parvint à atteindre Piratinim où les républicains de Rio-Grande avaient établi le siège de leur gouvernement.

Ce fut alors pendant six ans une série de combats et d'actes d'héroïsme, de victoires et de revers (2). Six ans de vie aventureuse où il fut tour à tour constructeur de navires, marin, cavalier, fantassin, chef d'artillerie, tantôt combattant à terre, tantôt défiant avec ses deux petits navires, le *Républicain* et le *Rio-Pardo*, toute la flotte brésilienne.

Son plus bel exploit est le transport *par terre* de ces même navires.

(1) Général Bordone. *Garibaldi, sa vie, ses aventures, ses combats*, p. 9.

(2) L'énumération de tous ces combats ne saurait trouver place dans une étude aussi rapide et risquerait, en l'absence de détails, de paraître fastidieuse. Les lecteurs désireux d'avoir de plus amples renseignements sur cette campagne du Rio-Grande les trouveront dans les ouvrages cités à l'index bibliographique qui termine ce travail.

du Lago dos Patos (lac des Canards), où ils se trouvaient, au lac Taramandi qui avait l'avantage de communiquer avec la mer; soit une distance de 56 kilomètres!

Mais il semblait que le destin qui devait plus tard le combler de gloire prenait plaisir à le décourager d'abord par les plus cruelles épreuves. A peine les deux bateaux, qu'il avait fait transporter au prix de tant d'efforts, étaient-ils remis à flot qu'une tempête les jetait à la côte et qu'il voyait engloutir sous ses yeux la plupart de ses compagnons.

Cette perte lui fut des plus cruelles. Il lui sembla qu'il était seul au monde.

« Il ne me restait pas, écrit-il, un seul de ces amis de cœur qui sont nécessaires dans la vie comme la nourriture elle-même. Les compagnons qui me restaient m'étaient connus depuis bien peu de temps; beaucoup étaient bons, mais je n'avais avec eux aucune intimité. Puis, le changement s'était fait si rapidement et d'une façon si terrible! Impossible de ne pas en être impressionné. Enfin, j'avais besoin d'un cœur qui m'aimât, et j'en avais besoin tout de suite, — sans cela l'existence m'était insupportable. »

Il était dans cet état d'esprit lorsqu'il fit connaissance d'une jeune fille nommée Anita, dont il s'éprit, et qui devint sa compagne. Elle suivit partout sa destinée jusqu'au moment où la mort la frappa. Et vraiment, c'etait bien la femme qu'il fallait à ce guerrier si souvent vaincu et jamais lassé. Une seule anecdote la peindra toute.

A la fin d'un combat, pendant que la petite armée de Garibaldi battait en retraite, Anita, après s'être défendue vaillamment, fut faite prisonnière. Les impériaux lui dirent que son mari était tué. Elle alla le chercher parmi les morts. Ne l'ayant pas trouvé, elle profita de la nuit pour déjouer la surveillance de ses gardiens, s'empara d'un cheval et se lança résolument dans la forêt. Pendant huit jours elle erra à travers les taillis, se nourrissant de racines, traversant les cours d'eau suspendue à la crinière de son cheval, et parvint enfin, à demi-morte de fatigue, à rejoindre la colonne où elle fut accueillie avec une joie que l'on comprendra sans peine.

Quelques mois après, le 16 octobre 1840, naissait leur premier enfant, auquel fut donné le nom de Menotti.

Il vint un moment où la cause de la République de Rio-Grande fut définitivement perdue. Après une série de succès, la discorde entre les généraux amena de nombreux échecs que le courage des soldats ne parvint pas à empêcher. Garibaldi ennuyé de voir la façon dont la guerre était conduite et comprenant qu'il n'y avait plus rien à espérer donna sa démission.

On lui accorda en reconnaissance de ses services un troupeau

de 600 bœufs qu'il se mit en devoir de conduire à Montevideo accompagné de sa femme et de son enfant. Mais la malchance le poursuivait. Une épidémie décima son troupeau durant le trajet et c'est à peu près dénué de tout qu'il arriva dans la capitale de l'Uruguay.

Là encore son repos devait être de courte durée. Durant les premiers mois de son séjour il fut professeur de langues et de mathématiques. En même temps il faisait le courtage des grains et des fromages. Ses affaires allaient bien.

Cependant il restait en correspondance avec Mazzini et l'idée d'un débarquement le tenait toujours.

En 1842 il légitima son union avec Anita. Puis survint la grande rivalité entre Montevideo et Buenos-Ayres. Le dictateur Rosas qui gouvernait despotiquement cette dernière ville ne pouvait pardonner aux Montévidéens de donner asile à ceux de ses sujets que ses actes de férocité et d'arbitraire avaient obligés de fuir.

A cette occasion Garibaldi, que ses exploits au Rio-Grande avaient rendu célèbre, accepta le commandement des trois navires qui composaient toute la flotte de l'Uruguay. Il soutint pendant trois jours un combat terrible contre tous les vaisseaux ennemis, bien supérieurs en nombre, et mit le feu à ses navires quand il n'eut plus de munitions. Une fois à terre, et toujours combattant, il parvint à regagner Montevideo après une retraite digne d'être comparée aux plus hauts faits d'armes de l'Histoire.

Bientôt, la ville même de Montevideo fut assiégée. C'est alors que Garibaldi secondé par son ami Anzani forma sa fameuse légion italienne, dont le signe distinctif était la chemise rouge, cette chemise rouge qui devait devenir historique et légendaire. Avec cette troupe, il fit durant des années des sorties nombreuses. Quand il ne combattait pas sur terre, il prenait le commandement de la petite flotille qui restait et allait capturer quelque navire ennemi. Ce siège de Montevideo dura quatre ans, et si la ville ne fut pas prise, ce fut grâce à l'énergie, à l'audace, à l'entêtement de Garibaldi et de sa légion.

Finalement, la France et l'Angleterre, ennuyées de cette guerre qui durait si longtemps et entravait leur commerce, forcèrent le gouvernement de Buenos-Ayres à lever le siège. Une nouvelle campagne commença. Garibaldi partit avec une petite escadre et 200 légionnaires pour remonter l'Uruguay et s'emparer de la ville de Salto afin d'assurer les communications avec le Brésil.

Entre temps il s'empara de Gualeguay et, par un curieux retour du sort, trouva parmi les prisonniers le gouverneur Mellan qui l'avait si cruellement torturé quelques années auparavant. Pour toute vengeance Garibaldi le fit remettre en liberté..

Salto fut prise contre toute espérance, étant donné le petit nombre de troupes dont Garibaldi disposait. Quelques temps après, il livrait

dans des conditions d'infériorité inouïes le combat de Sant'Antonio où il mettait l'ennemi en fuite et, du coup, terminait presque la guerre. Ces exploits lui valurent de l'amiral français Lainé une lettre des plus admiratives ; le gouvernement de Montevideo voulut lui décerner le grade de général, mais il refusa cet honneur en des termes qui méritent d'être cités :

« En ma qualité de commandant en chef de la marine nationale, poste honorable où il a plu à la République de me placer, je n'ai rien fait qui mérite ma promotion au grade de colonel-major (général). Tout ce que je puis avoir mérité de récompense comme chef de la légion italienne, je le cède aux blessés et aux familles de ceux qui sont morts dans la légion. Mon cœur serait ulcéré de recevoir, non seulement des bénéfices mais encore des honneurs au prix de tant de sang italien répandu. »

Déjà, il sentait que l'heure était proche en Italie. Sa correspondance avec Mazzini devenait de plus en plus active. Il songeait plus que jamais à revenir dans son pays avec un corps de débarquement.

Le gouvernement de Montevideo fit tout son possible pour le retenir, ne voulant pas se priver d'un tel chef. Mais les événements se précipitaient en Italie. Il se décida à partir. Il fit d'abord embarquer Anita et ses trois fils (car deux autres enfants lui étaient nés), dont l'un âgé seulement de quelques mois. Il comptait les rejoindre à Nice.

Lui-même quitta Montevideo le 15 avril 1848 sur le navire l'*Espérance*, avec 85 compagnons. Il s'était jusqu'ici dépensé pour les autres, faisant son apprentissage d'homme de guerre, soufflant son enthousiasme à des amis sûrs et éprouvés. L'heure était venue de se consacrer désormais à la cause qui lui tenait le plus au cœur et à laquelle il avait voué sa vie : l'affranchissement et l'unité de l'Italie.

Première campagne contre l'Autriche.

De graves événements se préparaient en Europe. L'oppression de l'Autriche était devenue de plus en plus odieuse dans les provinces italiennes du Nord. Ces provinces qui ne constituaient qu'un huitième de l'empire étaient contraintes de payer un tiers des impôts. Quatre ans auparavant, en 1844, le tragique épisode des frères Bandiera lâchement attirés dans un guet-apens en Calabre et fusillés à Cosenza avait ému toute la péninsule. De son côté Mazzini, réfugié à Londres, toujours infatigable, multipliait les appels au peuple. Il n'y était plus question d'espoir dans l'action d'un souverain pour faire l'unité. On ne comptait que sur le peuple et la république était considérée comme l'unique voie de salut.

Le roi de Piémont, Charles-Albert, commençait à penser que de toute cette effervescence il pourrait peut-être sortir quelque chose, et se demandait s'il n'y avait pas lieu de se mettre à la tête du mouvement pour en mieux tirer profit dans la suite. Mais il avait peur.

Chose curieuse! C'est le pape Pie IX qui se montra le plus audacieux. A peine élu, en juin 1846, il proclama une amnistie générale dans tous ses Etats. Il accorda en outre à ses sujets une garde civique et laissa une certaine liberté à la presse. Enfin, dans une adresse « Aux peuples d'Italie » il parlait pour la première fois officiellement de la patrie italienne.

Ces différentes mesures eurent un effet immense. Mazzini lui-même écrivit au pape une lettre enthousiaste pour le remercier.

En réalité Pie IX n'avait agi ainsi que mû par un sentiment des plus égoïstes et dans l'espoir de profiter de la guerre d'indépendance qui s'annonçait. Il songeait à réaliser l'unité italienne de telle façon que l'Italie n'eût qu'un seul maître : le pape. C'était exactement ce que Charles-Albert songeait à faire au profit du Piémont. Il en est tellement ainsi que moins de deux ans plus tard le même Pie IX voyant ses espérances s'évanouir désavouait d'un seul coup les premiers actes de son pontificat et lâchait ouvertement la cause italienne.

Quand aux patriotes ils sentaient tellement la nécessité de s'unir et de chasser les Autrichiens qu'ils auraient combattu aussi bien pour le pape que pour Charles-Albert s'il l'avait fallu.

L'Autriche se chargea de précipiter les événements. Pour punir le pape de sa lettre aux peuples italiens elle occupa Ferrare, puis défendit à tous les princes de constituer une garde civique. La fureur fut grande et l'indignation à son comble. Une révolution éclata à Milan, puis à Venise où la république fut proclamée. Enfin la nouvelle de l'établissement de la république en France (février 1848) vint encore augmenter l'effervescence générale.

Charles-Albert, toujours indécis, se demandait ce qu'il fallait le plus craindre : de la contagion républicaine ou des Autrichiens. Milan ayant complètement chassé ces derniers et la poussée populaire devenant irrésistible il se décida enfin à déclarer la guerre à l'Autriche.

*
* *

Il y avait plusieurs mois que la guerre était commencée lorsque Garibaldi débarqua à Nice le 24 juin 1848. Malgré ses idées républicaines, Garibaldi s'empressa d'offrir ses services à ce roi qui avait fait fusiller tant de courageux patriotes et l'avait fait lui-même condamner à mort. Il écrivit plus tard :

« J'aurais servi l'Italie sous les ordres d'un roi avec la même ferveur que sous une république, et j'aurais conduit mes jeunes guerriers sur le même sentier parce qu'ils avaient pleine confiance en moi. Faire l'Italie une, la délivrer des maudits étrangers était mon but et celui de tous mes compatriotes à cette époque. L'Italie ne pouvait être ingrate envers son libérateur, quel qu'il fût. »

Charles-Albert reçut Garibaldi à Roverbella. L'entrevue fut plutôt froide. Le roi craignait la popularité naissante de celui qui venait s'offrir à lui. La rumeur des exploits de Rio Grande et de Montevideo lui était parvenue. Il ne se souciait point de rendre le héros encore plus populaire. D'ailleurs il songeait déjà à faire la paix.

Peu après, en effet, il rassemblait son armée à Milan et capitulait sans combattre. La cause de l'Italie était encore perdue.

Mais Garibalidi ne l'entendait pas ainsi. Il avait eu le temps de former un bataillon de volontaires; il refusa de déposer les armes. Les Autrichiens le poursuivirent à Côme, puis à Arona. Ce fut alors autour du lac Majeur, à Luino, à Varese, à Morazzone, entre une poignée d'hommes et toute une armée une série de combats épiques si habilement dirigés que le général d'Aspre émerveillé disait quelques jours plus tard à une haute personnalité piémontaise: « L'homme qui aurait puissamment contribué à votre succès, vous ne l'avez pas reconnu : c'était Garibaldi. »

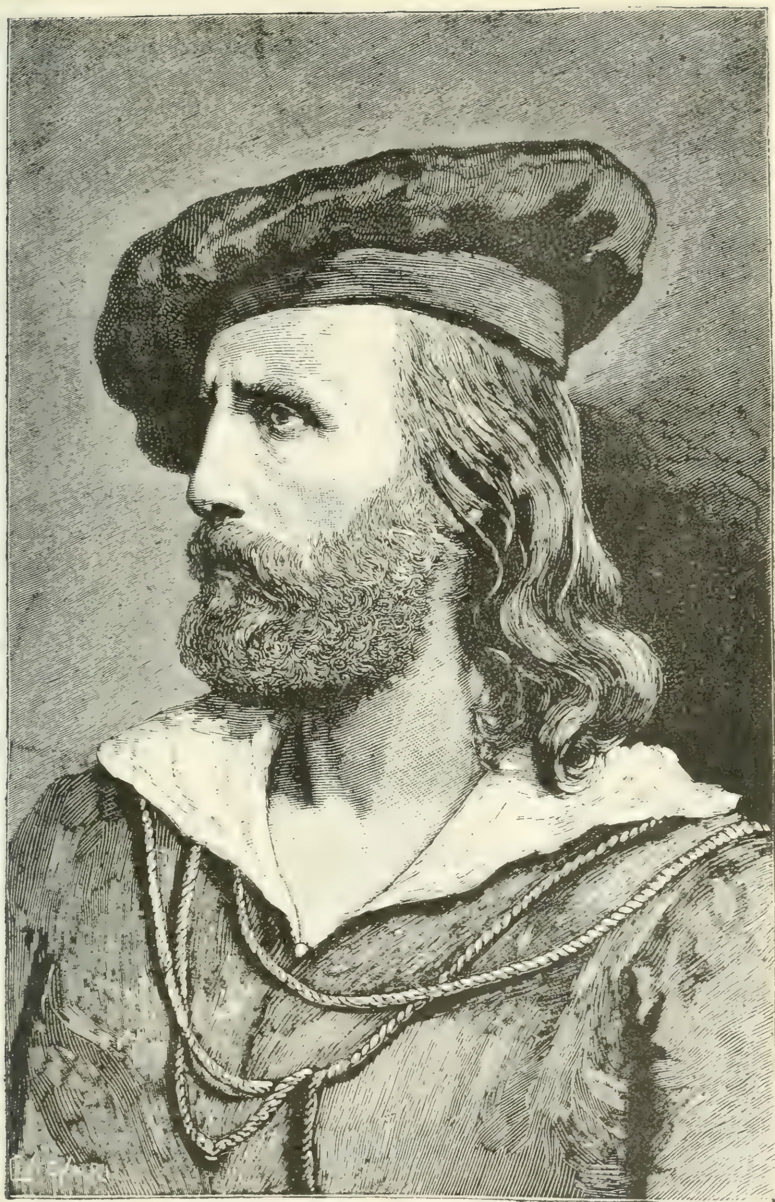
Mais le courage et l'habileté guerrière ne suffisent pas. Abandonné peu à peu par ses compagnons, Garibaldi, atteint lui-même d'un accès de fièvre paludéenne, dut passer en Suisse d'où il se rendit à Nice pour se reposer.

Son repos fut court. Venise qui s'était donnée au Piémont, refusait de se laisser vendre à l'Autriche et continuait la résistance. Florence et Livourne se déclaraient en république. Garibaldi s'y rendit aussitôt. Il songeait à aller soutenir Venise quand il apprit qu'une révolution venait d'éclater à Rome. La garde suisse papale avait été battue, le pape avait dû s'enfuir sous un déguisement et s'était réfugié à Gaëte sous la protection du roi de Naples. La population romaine proclamait la république au nom du principe de la nationalité italienne et annonçait la convocation d'une assemblée constituante.

On était au 25 décembre 1848. Immédiatement Garibaldi s'offrit à Rome, où il fut reçu à bras ouverts.

La République romaine

Nous sommes arrivés à la plus belle époque de la vie de Garibaldi. Il était alors dans toute la force de l'âge et les épreuves les plus terribles l'attendaient. C'est dans l'adversité qu'un homme se



Garibaldi.

montre à sa juste valeur. Et c'est particulièrement dans la défense de la République romaine que Garibaldi montra vraiment ce qu'il était.

A ce moment tout pouvait peut-être encore être sauvé. Mais Charles-Albert fut complètement battu à Novare (23 mars 1849) et abdiqua en faveur de son fils Victor-Emmanuel II. Celui-ci fut obligé d'accepter la paix et de subir les conditions de l'Autriche.

Même ce désastre n'aurait peut-être point compromis la jeune République romaine si une nouvelle puissance n'était intervenue. A la grande surprise de l'Europe ce fut la France, à peine elle-même en République depuis un an, qui se chargea d'attaquer les républicains de Rome et de replacer le pape dans ses Etats ! Il est juste de remarquer que Louis-Napoléon était alors président de la République française et qu'il préparait déjà son coup d'Etat. Il espérait ainsi s'attirer les bonnes grâces du pape en vue de ses desseins futurs. La Chambre française en approuvant une telle politique se disqualifia aux yeux des républicains. En permettant l'étranglement d'une république elle pouvait s'attendre à être étranglée elle-même. L'expédition de Rome fut le prélude du Deux-Décembre.

La campagne, dirigée par le maréchal Oudinot, dura deux mois. Deux mois de lutte féroce, de combats presque quotidiens, où le terrain était défendu pied à pied. Plusieurs fois les Français furent repoussés. Furieux d'éprouver une telle résistance Oudinot osa ordonner de bombarder Rome, sans souci des merveilleux monuments qui s'y trouvaient! Toutes les puissances durent protester et intervenir pour faire cesser un pareil vandalisme. Ce sont là des faits qui méritent d'être soulignés, d'autant plus qu'il est toujours entendu que les Français sont chevaleresques, spirituels, gens de goût, artistes et tout à fait incapables de se conduire comme des barbares.

Après des prodiges d'héroïsme, Rome dut capituler. L'entrée des Français eut lieu le 3 juillet 1849. Les vaincus lancèrent avant de se rendre une fière proclamation dont les termes devaient rester gravés pour longtemps dans le cœur des patriotes italiens :

« Peuple! Depuis un an les villes italiennes sont bombardées et mitraillées par les étrangers et par les rois!...

« Rome est vaincue! La République française a voulu plonger un poignard dans le cœur de la République romaine!...

« Le lion blessé à mort est encore majestueux...

« Peuple, la vertu ne s'enseigne pas, elle est dans le cœur!

« Ecoute le tien, qui est un cœur romain, et tu seras grand! »

Garibaldi avait été l'âme de la défense. Il ne put se résoudre à capituler. Il préféra essayer de gagner Venise, toujours révoltée, malgré les dangers et les difficultés d'une telle entreprise. Beaucoup de ceux

qui avaient combattu avec lui voulurent l'accompagner. Il y avait là de vieux compagnons de Montevideo et ceux, moins vieux, des batailles autour du lac Majeur, tous portant la chemise rouge et le large chapeau calabrais.

Cette retraite vers le Nord fut des plus pénibles. Il fallait éviter les troupes autrichiennes auxquelles on risquait à chaque instant de se heurter. Pendant un mois ce fut une véritable chasse autour de cette troupe de deux mille hommes. Mais Garibaldi montra en cette circonstance toute sa valeur. Par ses pointes hardies il déconcerta l'ennemi, le dépista et parvint, après trente jours de marches et de contre-marches accablantes sur le territoire neutre de Saint-Marin.

Là il s'aperçut que ses compagnons étaient trop fatigués pour qu'on pût songer à les mener plus loin. Ils étaient en outre dans l'impossibilité de résister à une attaque. Il se résigna donc à les licencier et continua sa route avec Anita qui l'avait suivi depuis Rome en dépit des fatigues et des dangers. Une centaine d'amis fidèles s'obstinèrent à l'accompagner.

On parvint à gagner la mer et on s'empara de plusieurs barques de pêche. Garibaldi se croyait déjà certain d'atteindre Venise lorsqu'il fut surpris par la flotte autrichienne. Cinq barques furent capturées, d'autres coulées, il n'eut que le temps de jeter la sienne à la côte où il aborda avec Anita. Il se trouvait à Magnavacca. La première nuit on lui donna asile dans une ferme ; mais le lendemain il fallut partir : les Autrichiens arrivaient. Ils errèrent ainsi tous deux seuls pendant plusieurs jours. Anita enceinte de plusieurs mois tombait de fatigue, se sentait mourir. Mais elle ne disait rien, voulant malgré tout suivre son mari. Finalement, n'en pouvant plus, elle tomba évanouie. On la plaça dans un cabriolet qu'un paysan voulut bien prêter. Garibaldi marchait près de la voiture, tenant une ombrelle pour garantir sa femme des rayons du soleil, et s'arrêtait de temps en temps pour essuyer l'écume qui venait sur ses lèvres.

« Arrivés dans une ferme du marquis Guiccioli on trouva par hasard un médecin ; on transporta la mourante sur un lit, elle but une gorgée d'eau de la main de son bien-aimé, retomba sur ses bras et expira. Garibaldi, désespéré, se jeta sur le cadavre, quand tout à coup le fermier cria : « Fuyez ! Fuyez ! Les Autrichiens sont là ! » Garibaldi refusait de se sauver, on l'entraîna au dehors et le fermier lui promit de donner une honorable sépulture à sa chère femme. Mais ce fermier, épouvanté par les menaces des autrichiens, se contenta de la traîner pendant la nuit à un mille de distance et l'enterra dans le sable, où les chiens la découvrirent. Les autorités s'emparèrent de son cadavre et pendant quelque temps on crut que le fermier l'avait étranglée pour la voler.

Ainsi finit la femme remarquable qui pendant dix ans fut pour Gari-

baldi une amante et une épouse, une infirmière et une compagne d'armes fidèle et dévouée (1). »

Garibaldi, accablé par son chagrin, ne faisait presque plus d'efforts pour se sauver. Mais partout, dès qu'on savait qui il était, chacun s'ingéniait à le cacher. Son nom suffisait à lui ouvrir toutes les portes. Il erra ainsi pendant un mois à travers les Apennins et fut enfin conduit par un pêcheur à Chiavari, dans ce même petit village qui avait été le berceau de sa famille. Il était sur le territoire piémontais.

Après ce qu'il avait fait pour le Piémont il avait le droit de se croire désormais en sûreté. Il n'en fut rien. Dès que sa présence fut connue on commença par l'arrêter, de crainte de l'Autriche. Il fut ensuite conduit à Gênes et emprisonné. Cette arrestation du héros de l'indépendance italienne provoqua une grosse émotion. Après un violent débat la Chambre piémontaise vota un ordre du jour formel pour la mise en liberté du prisonnier. On le relâcha, mais ce fut pour l'exiler. Le ministre Pinelli ne trouva que cette excuse: « Garibaldi est trop grand pour pouvoir rester dans les Etats sardes. »

Garibaldi se rendit alors à Tunis, d'où, sous la pression du gouvernement français, il fut encore expulsé. Il alla à Tanger, même chose: puis à Gibraltar et de là à Liverpool. Dans ce port il s'enrôla sur un navire marchand qui le conduisit à New-York où il s'arrêta.

Ainsi se termina dans le deuil, la tristesse et les larmes la seconde tentative de Garibaldi pour affranchir son pays. Mais tant d'efforts ne devaient pas être perdus. La question de l'unité italienne se trouvait posée désormais devant l'Europe et, coûte que coûte, il faudrait un jour la résoudre. Pendant six mois la République romaine avait vécu; elle n'était tombée que sous les efforts d'une coalition étrangère. Tous les italiens se trouvaient rapprochés par la même haine contre les Français et les Autrichiens.

Si complète qu'eût été la défaite, l'incendie malgré tout n'était pas éteint, le dénouement était proche. Garibaldi s'en rendait compte. Mais il fallait attendre l'heure. Tout arrive. Il faut savoir être patient. Un jour viendrait où l'on ferait appel à l'audace et au dévouement du proscrit, et ce jour là serait décisif pour l'Italie.

En attendant, comme il fallait vivre et qu'il ne voulait rien devoir à personne, il fabriquait des chandelles.

---

(1) Jessie White Mario. *Garibaldi et son temps*, p. 356.

Deuxième campagne contre l'Autriche

A New-York, Garibaldi habita chez un de ses compatriotes nommé Antonio Meucci, qu'il avait connu dans l'Amérique du Sud. La vie d'ouvrier lui plaisait moins que celle de marin. Aussi accepta-t-il avec joie le commandement d'un navire, et fut d'abord à Panama, puis au Pérou, d'où il fit le commerce de guano avec la Chine. Cela dura cinq ans.

Après avoir de nouveau touché à New-York, les hasards de la navigation le conduisirent en Angleterre, à Newcastle. Sa popularité était telle que les habitants de cette ville lui offrirent une épée d'honneur et une longue-vue achetées par souscription. Un chargement de charbon qu'il prit à Newcastle le conduisit à Gênes. Il fut si heureux de revoir son pays qu'il ne put se décider à le quitter et alla s'installer à Nice.

Le gouvernement piémontais ferma les yeux et ne parla point de l'expulser. Il avait des motifs pour s'abstenir. On était en 1855. Le Piémont s'était allié à la France et à l'Angleterre, et combattait avec elles en Crimée. Son influence grandissait. Après s'être longtemps tenu coi Victor-Emmanuel commençait à agir. Avec son ministre Cavour il travaillait à isoler l'Autriche et se montrait, quoique discrètement encore, comme le champion possible de l'unité italienne.

Dans ce but, la *Société nationale* fut fondée. Mais Mazzini refusa de s'y rallier. Les fautes de Charles-Albert l'avaient aigri et désabusé. Il ne voulait plus entendre parler du Piémont ni d'acune monarchie. « La République seule, disait-il, saura faire l'unité italienne. »

Quant à Garibaldi, sans renier ses principes républicains, son clair bon sens lui montra qu'une République italienne, si elle parvenait jamais à se fonder, verrait aussitôt se dresser contre elle les mêmes ennemis que la République romaine. Une monarchie serait mieux acceptée. Et parmi les monarques celui du Piémont seul était capable d'arriver au but. Mieux valait après tout une dictature de la maison de Savoie qu'une Italie dépecée, opprimée par les Bourbons, le pape et l'Autriche. L'unité d'abord, ensuite on verrait.

Il accepta donc d'entrer dans la *Société nationale* dont il devint vice-président, ce qui refroidit sensiblement ses relations avec Mazzini et les intransigeants de la « *Jeune Italie* ».

Enfin Cavour et lui se rencontrèrent. L'entrevue fut des plus cordiales, tous deux se séparèrent comme des amis qui ont une idée et des projets communs.

Entre temps Garibaldi avait hérité de son frère une petite somme d'argent qu'il employa à acheter un domaine à Caprera, petite île rocheuse à l'entrée Est du détroit de Bonifacio. Il s'y installa avec

l'intention d'y faire des essais de culture. Il habitait « une toute petite maison sans étages, à toit plat surmonté d'un petit belvédère, dont il avait choisi l'emplacement et dont il avait été l'architecte et le maître-maçon. En tout deux chambres et une cuisine... Une cabane en bois servait à loger les bêtes à cornes et leur gardien. Enfin, sous un petit appentis nommé le Vatican, vivait en philosophe un vieil âne à qui le domestique de Garibaldi avait donné le nom vénéré de Pie IX » (1).

Les événements allaient bientôt arracher Garibaldi à la quiétude dont il jouissait sur son rocher. L'attentat d'Orsini (2) avait fait réfléchir Napoléon III qui se décida enfin à donner ouvertement son appui au Piémont. Fort de cet appui Victor-Emmanuel prononçait en 1859 devant le Parlement de Turin un discours significatif et retentissant. Un emprunt de 50 millions était voté. Une nouvelle guerre avec l'Autriche paraissait imminente.

Elle éclata à l'occasion de la formation du corps des chasseurs des Alpes, dont le commandement fut confié à Garibaldi. Ce corps comprenait environ quatre mille hommes. Garibaldi accourut au premier appel. Il eut quelque regret d'avoir à quitter sa chemise rouge pour revêtir l'uniforme de général piémontais. C'était la première fois qu'il se trouvait combattant régulier. On lui donna comme mission de soulever les Lombards sur les derrières de l'ennemi. Cette mission toute d'indépendance et d'initiative était tout à fait ce qui lui convenait. Mais par cela même il ne joua dans la campagne qu'un rôle relativement secondaire.

On sait ce que fut cette guerre et nul n'ignore les victoires de Magenta et de Solférino. Garibaldi agissant isolément s'était successivement emparé de Varese, de Côme, de Bergame, et s'apprêtait à envahir le Tyrol lorsqu'il apprit avec stupéfaction et fureur que la paix venait d'être signée à Villafranca.

Cette paix incompréhensible, en plein triomphe, qui ne délivrait que la Lombardie et laissait Venise à l'Autriche, avait été imposée à Victor-Emmanuel par Napoléon III. Ce dernier obéissait au pape qu'il craignait et dont il espérait faire le président honoraire (!) d'une confédération italienne. Il ne voulait point d'une Italie unifiée qui aurait pu devenir trop puissante. Il pensait l'arrêter dans son essor en lui retirant brusquement son appui. Cette conduite indigne

(1) Général Bordone. *Garibaldi, sa vie, ses aventures, ses combats*, p. 106.

(2) Orsini, patriote italien, ancien défenseur de la république romaine, aidé de trois de ses amis, lança sur le passage de l'empereur des bombes qui tuèrent cent cinquante personnes. L'empereur ne fut pas atteint. Orsini fut exécuté. Mais avant de mourir, il écrivait à Napoléon III une lettre dans laquelle il déclarait avoir voulu le tuer pour son attitude envers l'Italie et le conjurait de réparer le mal qu'il avait fait à ce pays.

cut pour effet de réconcilier autour de Victor-Emmanuel tous les Italiens désireux de continuer la lutte. Mazzini lui-même cessa toute opposition. Il écrivit au roi : « Soyez même dictateur, mais faites l'unité de l'Italie! » Cavour, furieux, démissionna.

Cependant l'élan était donné. Quelques mois après, la Toscane, les duchés de Parme, Modène, Plaisance, Reggio, la Romagne votaient au suffrage universel leur rattachement au Piémont, qui acceptait. Napoléon s'inclina devant le fait accompli mais exigea pour prix de son consentement Nice et la Savoie.

L'abandon de ces deux provinces causa une profonde douleur à Garibaldi. Il ne pouvait admettre que sa ville natale pût servir de rançon et passât au pouvoir de celui qui avait tué la République romaine. Il se brouilla avec Cavour qui avait repris le pouvoir, refusa le grade de lieutenant-général qu'on lui offrait et retourna s'isoler à Caprera.

Un grand progrès néanmoins avait été accompli. La moitié de l'unité italienne était faite.

L'Expédition des Deux-Siciles

Dans la vie d'une nation il est parfois des heures où la présence d'un chef est nécessaire. Il n'est pas utile que ce chef soit une génie. Il suffit qu'il ait de l'audace, du caractère, la décision prompte, et ne soit intimidé ni par la faiblesse des moyens dont il dispose ni par l'énormité de la tâche à remplir. En un mot, il faut qu'il soit un peu casse-cou et sache foncer au bon moment, tête baissée, sans se soucier du danger ni des conséquences. S'il réussit, on l'acclame, on le porte aux nues. S'il échoue, on le désapprouve, et il est seul à supporter la responsabilité de son action qu'il paye de sa vie ou de la déportation suivant les cas.

Quand le besoin d'une telle personnalité se fait sentir impérieusement il est bien rare qu'elle ne se montre pas.

C'est Cromwell pour l'Angleterre, Washington pour l'Amérique, Jeanne d'Arc pour la France, Garibaldi pour l'Italie.

Après la paix de Villafranca, le Piémont était dans une situation délicate. Il ne pouvait reprendre les armes contre l'Autriche, ni agir ouvertement contre les autres souverains italiens sans déplaire aux puissances. Force était de ruser. La meilleure et la seule tactique était de fomenter un soulèvement dans les régions non encore soumises au Piémont. Mais à quel agitateur confier un rôle aussi périlleux? Un seul était capable d'accepter une telle mission : Garibaldi.

Une révolte éclatant en Sicile contre le gouvernement despotique

de François II, roi de Naples, vint juste à point. Garibaldi, accompagné d'un millier (1) de volontaires partit aussitôt soutenir les révoltés.

C'était une folle équipée. Il s'agissait avec ces mille hommes de conquérir un pays dont le souverain avait quatre-vingt mille soldats et possédait une escadre. Garibaldi semblait de toute évidence avoir cause perdue. Mais cette fois la chance fut de son côté. Une chance inouïe, invraisemblable. Jusqu'alors tout avait été contre lui. Cette fois tout lui réussit.

Les « Mille » partirent le 5 mai 1860 du port de Quarto, près de Gênes. Ils étaient entassés sur deux petits bateaux : le *Piémont,* commandé par Garibaldi, et le *Lombard,* commandé par Nino Bixio. Leur départ avait été signalé à Naples et toute la flotte napolitaine était lancée à leur recherche. Contre toute attente ils ne furent point aperçus et arrivèrent le 11 mai à Marsala. Il y avait dans ce port une frégate et deux canonnières napolitaines qui n'auraient fait qu'une bouchée des deux petits navires, mais la présence de deux bâtiments de guerre anglais, derrière lesquels Garibaldi eut soin de se placer, empêcha toute action et permit aux volontaires de débarquer. Sans les deux navires étrangers, les Mille étaient anéantis avant même d'avoir mis le pied sur la terre de Sicile.

Le lendemain la petite troupe était à Salemi et Garibaldi se proclamait dictateur au nom de Victor-Emmanuel. Aussitôt des volontaires siciliens, des « piccioti » (2) comme on les appelait lui arrivèrent de toutes parts. La première rencontre avec les troupes du roi de Naples eut lieu à Calatafimi, trois jours après, le 15 mai. C'est au cours de ce combat que Garibaldi cria à son ami Bixio : « Ici, on fait l'Italie une, ou on meurt ! »

Et, de fait, ce premier combat à l'avantage des insurgés décida de tout. Le 17 mai on était devant Palerme, mais en dépit des recrues qui lui arrivaient sans cesse Garibaldi dut recourir à un stratagème pour s'emparer de cette place fort bien défendue. Il attira l'ennemi vers Monreale à l'aide d'un rideau de troupes et entra avec le gros de ses forces dans Palerme à moitié dégarnie.

Ce ne fut ensuite qu'une série de succès qui se terminèrent le 24 juillet par la prise de Melazzo et l'entrée à Messine. En deux mois la Sicile avait été conquise. Il ne restait plus qu'à en proclamer l'annexion au Piémont, mais Garibaldi n'osait le faire de peur de voir la diplomatie européenne s'en mêler et l'empêcher de continuer sa marche vers la Calabre et Naples.

---

(1) Exactement 1.072.

(2) C'étaient pour la plupart des jeunes gens de quinze ou seize ans. Le mot *piccioto*, qui est du dialecte sicilien, signifie *petit, enfant,* et fait allusion à la faible taille et au jeune âge d'un grand nombre de ces volontaires.

Il voyait juste. Victor-Emmanuel, pour calmer les susceptibilités des puissances, lui écrivit de s'arrêter. Mais sans doute il savait que Garibaldi n'obéirait pas. Le 21 août, en effet, Garibaldi passait le détroit et s'emparait de Reggio. Ce ne fut plus alors qu'une marche triomphale sans combats, jusqu'à Naples, où le libérateur de l'Italie entra, aux acclamations de la foule, le 7 septembre. Il était presque seul, et précédait de deux jours son armée! Le roi François II s'était réfugié à Gaëte.

A la nouvelle de la prise de Naples Victor-Emmanuel n'hésita plus. Il envahit par le nord les Marches et l'Ombrie afin de concourir lui aussi à la chute des Bourbons. Pour ce monarque le point important était de ne pas laisser l'honneur de la délivrance de l'Italie à la seule démocratie et à son chef. Néanmoins, avant l'arrivée des Piémon-

Alla carissima sorella mia
Jessie White Mario
infermiera de' miei feriti
in quattro campagne
1860. 1866. 1867. 1870.
G. Garibaldi

Autographe de Garibaldi.

tais, les Garibaldiens au nombre de 20.000 eurent le temps de livrer seuls et de gagner sur les 40.000 hommes de François II la fameuse bataille du Volturno. Ce fut à peu près le seul grand combat de toute la campagne, véritable bataille rangée, également acharnée des deux côtés, et au cours de laquelle Garibaldi montra de façon évidente sa décision, sa compréhension nette des situations, sa valeur de tacticien en un mot.

Mais par ses succès Garibaldi commençait à faire peur. On craignait qu'il ne mît à exécution son projet de marcher sur Rome puis sur Venise. Déjà commençaient à percer l'ingratitude, la peur et la jalousie. Dans son manifeste aux peuples de l'Italie méridionale, Victor-Emmanuel faisait à peine allusion à l'homme auquel il devait tout; il se bornait à en parler comme « d'un brave guerrier dévoué à l'Italie et à moi ». Il fut bien obligé cependant de l'avoir à ses côtés lorsqu'il fit son entrée à Naples, sans quoi le peuple se fût soulevé.

Mais Garibaldi faisait bon marché de l'ingratitude, trop heureux d'avoir pu réussir dans ses desseins. Il ne pensait qu'à ses fidèles

compagnons, et dans une lettre magnifique où il refusait tout pour lui-même il demandait seulement au roi de vouloir bien réintégrer dans son armée les officiers qui avaient été obligés de déserter pour venir combattre à ses côtés (1).

Enfin, le 15 octobre 1860, le jour même où l'on décrétait l'annexion des Deux-Siciles au royaume d'Italie, il publiait un *Memorandum aux Puissances,* pour organiser les Etats-Unis d'Europe. Mais navré de voir que la campagne s'arrêtait là, que l'on ne prenait pas Rome et qu'on ne délivrait pas Venise, qu'au besoin on l'en empêcherait s'il l'essayait, il quitta Naples en pleine gloire, sans avoir voulu accepter ni grade, ni honneurs, ni argent et retourna à Caprera.

Aspromonte. — Campagne du Tyrol. — Mentana. — L'Armée des Vosges.

Mais Garibaldi ne put rester longtemps dans l'inaction. L'idée que Rome et Venise n'étaient pas encore italiennes l'empêchait de vivre heureux. Un an plus tard, en 1861, il se rendit à Palerme et prépara une nouvelle expédition. Victor-Emmanuel qui n'ayant qu'à y gagner l'aurait volontiers laissé faire, demanda à Napoléon III de vouloir bien retirer les troupes françaises de Rome. En échange, *il lui offrait son appui sur le Rhin.*

L'empereur refusa encore d'abandonner le pape. Quand on songe que sans ce refus impolitique et stupide la guerre de 1870 aurait pu être évitée ou rendue moins désastreuse, on se demande par suite de quelle aberration Napoléon III crut devoir s'entêter, contre son propre intérêt et celui de son pays, à soutenir ce pape qui n'avait même pas consenti à le couronner! Son attitude nous valut de la part de l'Italie une haine légitime qui devait nous coûter cher. Et il est encore des gens pour vanter les vertus et les avantages du pouvoir personnel!

Victor-Emmanuel, obligé de céder à la France, ordonna à Pallavicino, préfet de Palerme, d'étouffer à tout prix l'insurrection qui se préparait en Sicile, et au besoin d'arrêter Garibaldi. Pallavicino refusa et préféra démissionner. Garibaldi croyait pouvoir recommencer pour Rome ce qu'il avait fait pour Naples. Mais la chance est capricieuse: on ne refait pas une épopée. La première rencontre avec les troupes italiennes eut lieu sur les hauteurs d'Aspromonte, en Calabre. Dès les premiers coups de feu, Garibaldi fut blessé au

(1) Le roi promit, mais cette promesse ne fut pas tenue. Cela provoqua, quelques mois plus tard, en plein Parlement, entre Cavour et Garibaldi, devenu député de Naples, une discussion des plus vives et des plus amères.

pied. Il défendit à ses hommes de riposter et se laissa emmener prisonnier. On le conduisit à Pise, mais bientôt un décret d'amnistie lui permit de rentrer à Caprera. Il y revint sans rancœur, ayant seulement la tristesse de voir toujours Rome au pape et Venise à l'Autriche.

Cependant Venise devait être bientôt délivrée. L'Italie s'était alliée à la Prusse contre l'Autriche. Elle fut battue à Custozza, mais la victoire des Prussiens à Sadowa lui permit d'obtenir la Vénétie. Au cours de cette guerre, Garibaldi, quoique souffrant sérieusement de rhumatismes, fit avec un corps de volontaires une belle campagne dans le Tyrol.

A son retour il s'occupa plus que jamais de chercher à conquérir Rome, qui manquait seule pour que l'unité fût complète. Le pape effrayé implora la France qui envoya douze mille hommes de renfort sous les ordres du général de Failly et fit pression sur Victor-Emmanuel. Celui-ci ne sachant comment faire pour empêcher l'insurrection fit arrêter Garibaldi. Ce dernier eut le temps de faire passer à un ami le billet suivant :

« Les romains ont le droit des esclaves : le droit de s'insurger contre leurs tyrans... En avant donc, Romains et Italiens !... Vous marcherez le front haut et vous direz aux nations : « Nous vous avons déblayé la route de la fraternité humaine de son plus abominable ennemi : la papauté ! »

Cette arrestation provoqua un tel mouvement populaire qu'on dut faire semblant de le relâcher. On le ramena à Caprera, dans sa demeure, mais une garnison y était avec lui et toute une escadre faisait le blocus de l'île.

Malgré cette surveillance il parvint à s'échapper, reparut tout à coup à Florence, leva cinq mille hommes avec lesquels il eut l'avantage dans un premier engagement à Monte-Rotondo. Mais à Mentana il fut battu par les troupes pontificales, beaucoup plus nombreuses que les siennes. Au lendemain de cette bataille le général de Failly écrivait à Paris : « Les chassepots ont fait merveille ! »

Ils ne devaient pas faire merveille, trois ans plus tard, lorsqu'au lieu de servir contre un adversaire beaucoup plus faible ils furent utilisés contre les fusils allemands. La France paya alors la politique à courte vue de son empereur et apprit ce qu'il en coûtait de vouloir user de sa force pour imposer un pape à une nation qui n'en veut pas. Quelle revanche pour la nation opprimée ! Dès que le désastre de Sedan fut connu, qu'on apprit la chute de l'Empire et la proclamation de la République en France, ce ne fut qu'un cri dans toute l'Italie : « A Rome ! A Rome ! » Le roi dut céder. L'armée italienne

entra dans cette Rome tant convoitée ; et ainsi fut enfin complètement réalisée cette unité qui avait été le rêve de Garibaldi et de tous les patriotes italiens.

« Sadowa avait délivré Venise, Sedan délivrait Rome ! » dit avec raison Mme Jessie Mario. Toute l'Italie considérait le peuple allemand comme son vengeur, et dans cette allégresse une voix pourtant s'éleva en faveur de la nouvelle France, la France républicaine qui venait de naître. Quelle voix ? Celle de l'homme qui avait justement le plus à se plaindre de la France, qui avait à lui reprocher et Nice et la paix de Villafranca et l'écrasement de la République romaine et Aspromonte et Mentana. Ce fut Garibaldi, déjà vieux, perclus de rhumatismes, qui, s'arrachant à son repos et faisant taire ses rancœurs, vint se mettre au service de la France parce qu'elle était en République !

Son rôle et son action à l'armée des Vosges mériteraient une étude spéciale dans les détails de laquelle il nous est impossible d'entrer ici. Il faut dire néanmoins qu'il fut reçu presque avec mépris par les généraux de l'Empire déchu. Ceux-ci le traitaient comme un vulgaire aventurier, le tenaient dans l'ignorance de leurs mouvements et ne faisaient appel à lui que lorsqu'ils étaient en danger ou qu'il s'agissait d'accomplir une mission périlleuse. Les journées d'Autun et de Dijon méritent d'être citées spécialement parmi les plus beaux faits d'armes de Garibaldi.

Le 2 février 1871 Gambetta lui écrivait : « Ah ! quand donc viendront les jours où mon pays pourra dire tout ce qu'il vous garde de reconnaissance ! » Ces jours ne vinrent jamais. Bien mieux ! Quand l'armistice fut signé on négligea de l'avertir qu'il en était exclu. Plus tard, élu à l'assemblée de Bordeaux par quatre départements, il envoya sa démission. Il assista cependant à la première séance pour attirer l'attention du gouvernement sur les orphelins italiens dont les pères étaient morts au service de la France. Mais on ne voulut pas l'entendre et le président lui refusa la parole. Sa chemise rouge faisait peur aux bons ruraux.

Garibaldi quitta l'assemblée et fut, au dehors, acclamé par la foule. Il reprit le soir même le chemin de Caprera.

Derniers jours.

Dès lors la vie de Garibaldi fut assez effacée. Cependant il ne considérait point son œuvre comme terminée. L'unité italienne était faite ; mais pour la faire il avait fallu se donner à un roi. La lutte devait maintenant se continuer pour instaurer la République. Il fallait jeter bas tout despotisme religieux ou politique et travailler en

vue de la fédération de tous les peuples en une République universelle. Telles sont les idées qu'il développa dans de nombreux articles tant en Italie qu'à l'Etranger. Il se fit inscrire comme membre de l'*Internationale*.

En 1872 la mort de Mazzini l'affecta beaucoup. Lui-même commençait à sentir fortement les atteintes de la vieillesse. Tout travail manuel lui était impossible, et, n'ayant presque pas d'argent, lui et les siens se trouvaient dans un état voisin de l'indigence. Le gouvernement en eut honte et lui fit voter une rente viagère de cent mille francs. Il refusa ce don comme ne venant pas de la nation italienne, mais d'une monarchie à laquelle il ne voulait rien devoir. Il écrivit :

«..... Ces cent mille francs me pèseraient sur les épaules comme la tunique de Nessus. En acceptant, je perdrais le sommeil et je sentirais à mon pouls le froid des menottes, les mains chaudes de sang ; et chaque fois que j'apprendrais la nouvelle de déprédations gouvernementales et de misère publique, mon visage se couvrirait de honte. Pour nos amis et le Parlement en général, merci. Quant au gouvernement, dont le but est d'appauvrir le pays pour le corrompre, qu'il cherche des complices ailleurs ! »

Cependant, deux ans plus tard, le ministère modéré étant tombé et la gauche arrivée au pouvoir, il se laissa convaincre par ses amis et consentit à accepter une rente viagère de 50.000 francs.

Il s'affaiblissait de plus en plus et ne pouvait circuler que sur un fauteuil roulant. Néanmoins il voulut revoir avant de mourir le théâtre de ses anciens exploits. Il alla à Naples, à Reggio en Sicile. Les foules enthousiastes se pressaient pour l'acclamer. Beaucoup pleuraient d'émotion en le voyant pâle et défait, cloué par le rhumatisme sur sa petite voiture. A Palerme il lança sa dernière proclamation, véritable rugissement du vieux lion mourant, contre l'influence papale :

« A toi Palerme, cité des grandes initiatives.... à toi appartient le droit de chasser de l'Italie l'appui de toutes les tyrannies, le corrupteur des hommes, le patriarche du mensonge... qui voulut vendre l'Italie pour la centième fois — le pape enfin ! »

Il retourna à Caprera, où il mourut le 2 juin 1882. Durant ses derniers jours il avait toujours auprès de lui un vieux volume des *Sépultures de Foscolo* et un cadre contenant le portrait des mille soixante-douze audacieux qui le suivirent de Quarto à Marsala. Il expira doucement, dans son fauteuil, les yeux fixés sur la mer qu'il aimait tant et qu'il avait tant parcourue. C'était vers le soir, à l'heure où les flots prennent une teinte mauve, et où le soleil disparu répand encore dans le ciel la poussière rose de ses derniers rayons.

Son caractère. — Anecdotes.

Malgré ses malheurs, Garibaldi fut un homme heureux, en ce qu'il put se donner pleinement à son idéal. Il eut en outre l'ultime joie, la suprême et rare récompense d'assister à la réalisation de son rêve. Il eut l'espace, des aventures, une alternative de déboires décourageants et de bonheurs inouïs. Il vécut. Il eut la gloire.

On a dit de lui qu'il fut le dernier des *condottieri*. Ce qualificatif ne lui convient pas exactement : il fut plus qu'un conducteur d'hommes et mieux qu'un aventurier. Son audace s'employait volontiers mais il fallait qu'elle eût un but conforme à son idéal. Il savait admirablement tirer parti des forces dont il avait le commandement. Il eût fait un excellent général d'avant-garde.

En plus de ces qualités il était doté d'un visage beau et sympathique. Les femmes n'eurent jamais grande prise sur lui ; c'est-à-dire qu'il ne se laissa jamais conduire par elles. Cependant il se maria trois fois : avec Anita, dont on connaît l'histoire ; puis, en 1859, après la campagne d'Autriche, avec la fille du marquis Raimondi qu'il avait connue à Varese. Mais ce mariage ne fut point consommé. Aussitôt après la cérémonie Garibaldi ayant appris certains faits abandonna sans hésiter sa nouvelle famille pour ne plus la revoir. On ne sut jamais les vrais motifs de cette détermination. Enfin, en 1866, il se lia avec une ouvrière niçoise, Francesca Armosino dont il eut trois enfants et avec laquelle il vécut le restant de sa vie. Il régularisa cette union deux ans avant sa mort.

Il était d'une sensibilité extrême. Etant enfant il pleura un jour à chaudes larmes parce qu'il avait par mégarde brisé une patte à un insecte. A Caprera il était formellement défendu de chasser.

On n'en finirait pas de conter tous ses actes de bonté et de désintéressement. Durant sa dictature sur le royaume de Naples, des millions lui passèrent par les mains. Or il quitta Naples sans un sou. Il méprisait les honneurs. Il apostropha un jour Pallavicino qui, récemment décoré de l'ordre de l'*Annunziata,* exhibait un superbe collier. Il le pria d'un air dédaigneux d'ôter « toute cette quincaillerie ».

Ce marin et ce guerrier était aussi un passionné d'agriculture. Mais il ne cultiva jamais que le sol rocheux de Caprera, sur lequel il s'entêta, durant des années, à vouloir faire pousser quelque chose. Il parvint un jour à obtenir dans « son jardin » une malheureuse pastèque, qu'il montrait avec orgueil à ses amis. Il en était plus fier que de la conquête de la Sicile.

Il avait une bonne instruction moyenne, développée surtout du côté des mathématiques. Il parlait fort bien le français qu'il avait

appris dès son enfance : « Une des rares connaissances, disait-il, que je dois aux prêtres. »

Ce ne fut pas un génie, mais un caractère. Il eut certes des défauts : sa chemise rouge, ses manières un peu théâtrales, une certaine emphase dans ses discours et ses écrits montrent que sous des dehors très simples il avait une tendance à poser un peu. Mais qui n'a pas ses défauts ?

Il fut le type accompli du vieux républicain révolutionnaire, le vieux républicain de la première manière qui voulait républicaniser le monde. Sa patrie d'abord, le monde ensuite, et sus aux tyrans ! Tous les peuples sont frères ! Belle race que ces républicains qui, une fois arrivés à la gloire et au pouvoir, ne disaient pas comme aujourd'hui : « L'Etat, c'est nous ! » Ce n'est point ceux-là qui eussent assigné un terme à l'évolution sociale et tenté de dire à la République en marche : « Tu n'iras pas plus loin ! » Ils ne pensaient point à leur ventre ni à leurs poches, pas même à leur tête. Aussi faisaient-ils de grandes choses.

Depuis, les républicains sont devenus pratiques. Ceux d'autrefois fondaient la République et mouraient pour elle. Ceux d'aujourd'hui en vivent.

Et c'est pourquoi il est bon de jeter de temps en temps un coup d'œil en arrière sur ces hardis conspirateurs d'autrefois, chevaliers errants de l'éternelle révolution. Leur grand caractère constitue pour nous un haut enseignement, en même temps qu'il nous console du présent et fortifie notre espoir dans l'avenir.

* * *

Pour terminer nous ne saurions mieux faire que de citer en épilogue cette belle poésie que Garibaldi composa dit-on dans une forêt durant son séjour en Amérique. Il s'y montre tout entier :

« Je n'aime pas les vastes et brillants jardins, les immenses palais, les travaux prodigieux de l'homme ; je n'aime que les ombreuses forêts où ma pensée se plaît à errer.

« Je n'aime pas le ciel pur et serein, ni l'haleine embaumée des zéphirs qui doucement nous caressent; ce que j'aime, c'est la tempête mugissante, quand elle ébranle l'univers.

« Je n'aime pas la mer immobile et sans écume, ni la lave qui coule lentement sur les flancs du volcan ; ce que j'aime, c'est le flot en furie, c'est le cratère mugissant !

« Et que m'importent à moi les avantages d'une paix abjecte et servile? Que m'importent les chaînes d'une société menteuse, et la lâche oisiveté de la plèbe oublieuse ?

« J'aimerais mieux te voir déserte, ô Italie, voir tes palais renversés, et, du sommet des Alpes, contempler d'un œil sardonique les ruines fumantes de tes cités,

« Plutôt que de te voir, tremblante sous le bâton d'un vandale, déshonorée, lâche et méprisée par tous les peuples, renier stupidement ton glorieux destin ! »

Octobre 1911. JEAN STEENE.

Nous nous permettons d'adresser ici nos sincères remerciements à M. le Dr Jules Carret, de Chambéry, ancien combattant de Sicile et du *Volturno,* qui a bien voulu nous aider de ses précieux conseils dans l'exécution de ce travail.

J. S.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Il a paru sur Garibaldi une abondante littérature, mais il est difficile de trouver un ouvrage complet vraiment satisfaisant. La plupart des écrits qui le concernent ont en effet pour auteurs des amis personnels ou des détracteurs et manquent un peu d'impartialité. On peut cependant consulter avec fruit :

BOLTON KING. *Histoire de l'unité italienne* (Alcan; trad. franç. par Macquart).

JESSIE WHITE MARIO. *Garibaldi et son temps* (Dénoc ; 1884).

MARC MONNIER. *Histoire de la conquête des Deux-Siciles* (Hetzel ; 1861).

Général BORDONE. *Garibaldi, sa vie, ses aventures* (Dentu ; 1878).

Général BORDONE. *Garibaldi et l'armée des Vosges* (Le Chevalier ; 1873).

Comme articles de revues :

Julien LUCHAIRE. *Giuseppe Garibaldi* (Pages libres, juin-juillet 1907).

VALBERT. *Le dernier des Condottieri* (Rev. des Deux-Mondes, 1882).

M. DU CAMP. *L'expédition des Deux-Siciles* (Ibidem, 1861).

Parmi les nombreux ouvrages italiens (non traduits en français) :

Garibaldi (*mémoires autobiographiques*) (Florence 1888) ; GUERZONI, *Vie de Garibaldi* (Forence 1882 ; 2 vol. très complet) ; CUNÉO, *Bibliographie de Garibaldi ;* ETTORE SUCCI, *De Florence à Dijon ;* Augusto VECCHI, *La chemise rouge,* etc. etc.

Enfin, Alexandre DUMAS père a également écrit sur Garibaldi, mais on ne peut tabler sur les ouvrages de cet auteur en matière historique.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

15-8-1911

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

